FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XVI

Palchetto D

Num.° d' ordine 2

2-2-6

NAZIONALE
B. Prov.
I
167
NAPOLI
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. III

B. P
I
167

COURS COMPLET

DE COSMOGRAPHIE,

DE GÉOGRAPHIE,

DE CHRONOLOGIE,

ET D'HISTOIRE

ANCIENNE ET MODERNE.

III.

C0C318

COURS COMPLET

DE COSMOGRAPHIE,

DE GÉOGRAPHIE,

DE CHRONOLOGIE,

ET D'HISTOIRE

ANCIENNE ET MODERNE,

PAR EDME MENTELLE,

MEMBRE DE L'INSTITUT;

Avec 166 Tableaux, et un Atlas de 20 Cartes dressées d'après les derniers traités de paix.

SECONDE ÉDITION.

Ornari res ipsa negat, contenta doceri.

MANIL. ASTRON.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

GUILLAUME, LIBRAIRE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 14.

1804.

COURS
DE GÉOGRAPHIE,
DE CHRONOLOGIE
ET D'HISTOIRE MODERNES.

SECONDE PARTIE.
ÉTATS MODERNES.

PREMIÈRE SECTION.
DE L'ASIE.

NOTIONS GÉNÉRALES.

L'Asie est la plus considérable portion de l'ancien continent ; on donnerait probablement le même éloge à sa célébrité, si nous connaissions mieux l'antiquité des nations et le mérite des grands hommes qu'elle a produits.

L'Asie s'étend depuis le 23e. degré 40′, jusqu'au 187e. de longitude à l'E. du méridien de Paris ; en

fleuves ; d'autres, au second rang, ne s'y rendent qu'à la faveur de ces mêmes fleuves qu'ils ont grossis de leurs eaux.

I. *Bassin septentrional.*

Les plus grands fleuves en allant de l'O. à l'E. sont

1°. L'Oby, qui reçoit l'Irtich, grossi des eaux du Tobol.

L'Oby a de cours.	780 *lieues.*
L'Irtich.	480
Le Tobol.	180

2°. Le Iénisseï, qui reçoit les Tounguska supérieure et inférieure, la Chatonga, l'Olének.

Le Iénisseï a de cours.	760 *lieues.*
La Tungouska supérieure. . . .	300
La Tungouska inférieure.	310
La Chatonga.	150
L'Olének.	180

3°. La Léna, qui reçoit le Vilni et l'Aldan, la Lana, l'Indigirka, et le *Kolima.*

La Léna a de cours.	750 *lieues.*
Le Vilni.	220
L'Aldan.	280
La Lana.	140
La Kolima.	340

II. *Bassin incliné vers l'Est*, ou *Oriental.*

Les deux plus grands fleuves de ce bassin, au nord de la Chine, sont :

1°. L'Anadyr ayant de cours. . .	180 *lieues.*

Coulant au Sud dans le Golfe Persique.

1°. L'Euphrate *ou* Frat, ayant de cours 440 *lieues.*
2°. Le Tigre, ou *Didjeléh.* 260

VI. Dans l'Asie mineure, du Sud au Nord;

1°. L'Halys, ou *Qizil-irmak*, ayant de cours, ... 120 *lieues.*
2°. Le Sangarius, ou *Sakaria.* . . . 80
3°. Le Meandre, *ou* Minder. 90

VII. En Syrie, où les fleuves ont peu de longueur;

1°. L'Oronte, *ou* Êl-ássy, ayant de cours 75 *lieues.*
Le Jourdain, *ou* Nahr-êl-Ardén. . . 60

Lacs. Si par le mot Lac on entend une étendue d'eau, occupant dans l'intérieur des terres un espace plus ou moins considérable, la mer Caspienne doit être placée dans la classe des lacs, et occupe le premier rang entre ceux de l'Asie. Cette mer, qui reçoit l'Oural au N., le Volga au N. O., le Kour et l'Aras réunis à l'O., occupe une surface de 16,850 lieues carrées..... A l'E. est le lac d'Aral, qui reçoit le Gihon, et n'a que 1280 lieues carrées de surface.... Le Baïkal, au N. du grand plateau, dans la Russie asiatique, a 1800 lieues. L'Asie renferme encore un grand nombre d'autres lacs; je les ferai connaître en parlant des pays auxquels ils appartiennent.

Température. Il paraît naturel de croire que l'Asie s'étendant de l'équateur au cercle polaire, on y éprouve toutes les sortes de températures; mais ce qui paraîtra d'abord étonnant, c'est qu'en beaucoup d'endroits, à latitude égale, les froids y sont bien plus sensibles qu'en

Europe. On en sentira la raison, en se rappelant ce qui a été dit précédemment, (*Tom.* 1, *p.* 74) sur la température ordinaire des lieux élevés : or, l'Asie ayant au centre un plateau immense qui s'étend à-peu-près du 30°. degré de latitude au 50°. Non-seulement toute cette partie élevée doit être froide, mais même les parties situées immédiatement au S. doivent être plus chaudes, parce qu'elles sont garanties des vents du N.; et celles qui sont immédiatement au N. de ce vaste plateau, seront d'autant plus froides, qu'elles ne reçoivent pas directement les vents du sud. On voit donc, qu'à cause de cette élévation du plateau de la Tartarie, les peuples qui l'habitent participent pour beaucoup de la température des peuples septentrionaux, quoique situés au 35, 40, 45°. degré de latitude. De-là aussi, la forte constitution de ces nations qui ont toujours réussi à vaincre les peuples méridionaux, amollis par un climat plus doux. Le froid est de même très-sensible dans beaucoup d'autres parties de l'Asie, lorsqu'il s'y trouve des montagnes élevées; c'est ce que l'on éprouve sur le *Liban*, en Syrie; sur l'*Ararat*, en Arménie; sur le *Caucase*, sur les *Ghates* même; mais, en général, toute la partie méridionale renferme des pays très-chauds et même humides vers les côtes.

Productions. Les productions de l'Asie sont, à raison de sa vaste étendue, extrêmement variées; mais elle en offre qui lui sont particulières, telles que le thé, la rhubarbe, etc. J'en parlerai aux articles des pays qui les produisent: il en est de même des animaux qui se

trouvent en Asie, et qu'en Europe nous ne connaissons que de nom.

Habitans et population. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher la cause physique de la différence très-sensible qui existe entre les traits assez réguliers et la peau blanche du Mogol, et la physionomie brune de l'Indien, dont la nature est plus frêle; chaque grande région de l'Asie offre des différences très-remarquables entre ses habitans et ceux d'une autre région. Les Turcs et les Mogols ont la physionomie assez bien dessinée; les Chinois ont le visage rond, et les yeux relevés vers les tempes; les Kalmouks ont le visage plat et le nez écrasé; les Samoyèdes sont de petite structure, etc. Il suffit en géographie de savoir ces faits, et c'est à cela que je m'arrête.

Je n'ajoute plus qu'un mot; ce sera sur la population. Il est très-difficile de l'obtenir exactement, puisque ce résultat général suppose des connaissances de localités que nous n'avons pas. Quelques géographes modernes qui ont fait sur ce sujet des recherches intéressantes, pensent 1°. que l'Asie, dans une étendue de 2,076,000 lieues carrées, ne renferme que 306,330,000 d'habitans....; 2°. que si l'on joint les îles qui avoisinent l'Asie, et dont la surface est, selon lui, de 132,900 lieues carrées, on aura pour ces îles, 28,166,000 habitans; 3°. ce qui donnera en totalité pour la surface, 2,218,000 de lieues carrées, et 334,496,000 d'habitans, ou, en nombre rond, 340 millions.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Introduction.

Nous avons vu, dans le 1er. volume, les parties de l'Asie que nous ont fait connaître les Grecs, et c'en sont seulement les parties occidentales auxquelles il faut ajouter l'Arabie et l'Inde, sur lesquelles ils ne nous ont pas donné de détails. Au temps d'Héraclius, lorsque les fanatiques Arabes eurent conquis la Perse et se furent étendus au-delà vers l'E., on commença à connaître les pays qu'ils avaient ravagés.

Cependant ces connaissances étaient encore très-bornées, et l'existence de l'empire de la Chine, que l'on confondait avec le Kathai, était encore un problême, lorsque l'irruption du célèbre Djenguis-Khân vint apprendre aux Occidentaux que la partie orientale de l'Asie renfermait des peuples puissans disposés à les asservir. Ce prince vint des frontières de la Chine, dont il s'était emparé jusqu'en Syrie. Il avait pris le titre de Grand-Khân, ou de souverain de toute la Tartarie.

Onze mois après la mort de ce prince, Oktaï, son fils, fut reconnu digne de lui succéder. Sous le règne de ce prince, les Tartares, ou plus exactement les Tatars, s'avancèrent jusqu'en Europe, dans la Russie, la Pologne, la Hongrie: la désolation était par-tout extrême.

Les princes un peu guerriers levèrent des troupes; les moins vaillans cherchaient à négocier; les prêtres ordonnaient des jeûnes et faisaient des prières publiques.

Toutes ces précautions et ces faibles préparatifs

n'auraient opposé que de faibles barrières à l'impétuosité des conquérans Tatars, si leurs divisions intestines n'eussent rappelé, dans l'intérieur de leur pays, ceux qui s'en étaient si prodigieusement éloignés.

Leurs ravages avaient été un vrai fléau pour les nations; ils furent l'aurore d'un nouveau jour pour les connaissances de l'esprit. Le pape Innocent IV avait envoyé vers Oktai-hân, des religieux, non-seulement pour l'engager à cesser ses ravages, mais de plus *pour le sommer de se faire chrétien.* Plan Carpin était un de ces ambassadeurs; il n'arriva à la cour des Tatars qu'après la mort d'Oktai. Je n'entrerai dans aucun détail sur ces ambassades: on peut voir ce que j'en ai dit dans la première édition, *Tit. II, pag. 57 et suivantes.*

Mais je remarque que ce fut à l'occasion de ces incursions des Tatars que les premières ambassades eurent lieu, et que ces envoyés furent les premiers voyageurs qui nous rapportèrent des descriptions, si non très-exactes, au moins passablement instructives sur l'Asie orientale. Il vint aussi un ambassadeur mogol à Rome.

Depuis ces commencemens il ne cessa d'y avoir, entre l'Orient et l'Occident, une correspondance plus ou moins suivie, et Louis XI envoya aussi un ambassadeur, c'était Rubuquis, au Grand Khân Mangou, avec de riches présens; mais déjà le commerce avait joint son activité aux démarches de la politique.

Les voyages se multipliaient, on acquérait de nouvelles lumières: enfin, tandis que des voyageurs se

rendaient par terre à la cour des Tatars ou Mogols, d'autres pénétraient dans les parties méridionales de l'Inde. On y arrivait, après une longue navigation, par une route nouvelle, dont on devait la découverte aux Portugais.

C'est en continuant les voyages, en multipliant les moyens de communication, que nous sommes parvenus à connaître assez exactement l'état actuel de l'Asie, dont voici la division géographique la plus nouvelle.

Division géographique.

Les principales parties de l'Asie, et qui formeront ici autant de Chapitres séparés, sont :

1°. La Turquie asiatique.

2°. L'Arabie.

3°. La Perse.

4°. L'Afghanistân.

5°. L'Inde.

6°. La presqu'Ile orientale, occupée principalement par l'empire des Birmans.

7°. La Chine.

8°. L'Asie intérieure, comprenant une partie de l'empire de la Chine, tel que le Thibet, etc.

9°. La Russie asiatique, dans laquelle je comprends les pays du Caucase.

CHAPITRE PREMIER.

Turquie d'Asie.

Étendue et population. L'empire Ottoman occupe, dans la partie la plus occidentale de l'Asie, une étendue de terrain que l'on estime être de 90,000 lieues carrées; mais ce vaste pays n'est pas peuplé comme il pourrait l'être, puisque l'on y compte au moins plus de 6,000 lieues de terrain désert. La population, autant que l'on en peut juger, est de 9,000,000.

Précis historique et chronologique.

Pour lier utilement les connaissances que nous allons présenter sur cette partie de l'Asie, à celles que l'on doit avoir acquises, il faut se rappeler que la même étendue de pays qui s'étend des bords de la Méditerranée aux montagnes d'Arménie et au Tigre, était partagée 1°. en Asie mineure, répondant à la *Natolie* actuelle; 2°. en Syrie, appelée actuellement *El-châm* et Souri; 3°. en Mésopotamie, actuellement *Al-djezira*, ou mieux El-Djézirah; 4°. en *Arménie*, que l'on connaît sous le même nom.

Sous le Bas-Empire, ces pays étaient divisés en parties que l'on nommait *Diœceses* ou Diocèses. En 636, les Arabes, sous la conduite de leur chef, appelé Calife, s'emparèrent de la Syrie; en 637, de la Perse; en 640, de l'Egypte.

Mais les règnes des califes furent agités par des troubles intérieurs ; la Syrie fut le théâtre des guerres les plus sanglantes ; et, pendant ces troubles, les Chrétiens d'occident y passèrent en forces considérables. Ces expéditions, connues sous le nom de *Croisades*, donnèrent lieu à un royaume de Jérusalem, fondé en 1099. Mais il fut conquis par Saladin, (Sala-ed-din) le premier prince de la dynastie des Ajoubites.

Une autre dynastie, connue sous le nom de Seljoucides, avait rabaissé le califat, et s'était procuré, dans la Natolie, des établissemens considérables, sous les noms de *Seljoucides de Roum*. Ils étaient partagés en Sulthans d'Icone, de Nicée, etc. Ces princes qui prenaient leur nom de Seljouk, leur ancêtre, étaient de nation turque.

Ils avaient pris à leur service une milice turque des environs de la mer Caspienne. Ceux-ci, profitant de l'état de faiblesse où l'incursion de Djenguis-Khân avait réduit les princes Seljoucides, se détachèrent de leurs intérêts, ou plutôt les trahirent et se rendirent indépendans. Bientôt, devenus formidables à leurs anciens maîtres, ils jetèrent les fondemens d'une puissance nouvelle et redoutable, sous la conduite d'Othman, dont le nom passa à sa dynastie.

On a vu leur agrandissement et leurs conquêtes dans le volume précédent ; je passe à la description de leurs possessions en Asie.

Divisions géographiques.

Les grandes divisions de la Turquie asiatique sont.... 1°. La Natolie.... 2°. L'Arménie.... 3°. La Syrie.... 4°. L'Al-djézirâ... 5°. L'I'râq-A'raby : ces pays sont partagés en grands gouvernemens, ou Patchaliks.

1°. *Natolie* ou *Anadoli.*

Ce pays qui forme à l'O. une grande presqu'île, est désigné, dans la Géographie ancienne, par le nom d'*Asie mineure.*

Il est très-montagneux dans l'intérieur, et cependant fertile. Les fleuves les plus considérables sont à l'ouest le *Sarabat* (Hermus), le Kitchik, *Meinder*, ou petit Meandre, (Caistre) et le *Minder* (Méandre)... Le *Qizil Ermak* (Halys), ou fleuve rouge, qui coule au N. dans la mer Noire.

J'ai parlé de cette mer (vol. 1, p. 115), sous le nom de Pont-Euxin : on n'a rien de certain sur l'étymologie du nom de *Qará degniz* que lui donnent les Turcs, et que nous avons traduit exactement par *mer Noire.* On remarque que cette mer ne forme qu'un vaste bassin sans îles. Elle a environ 200 lieues de longueur de l'E. à l'O., et 110 à-peu-près de large du S. au N.; cette mer reçoit les eaux du Danube à l'O.; du Bog, du Dniester au N. O.; du Don au N. E. par la mer de Zabache, et du Couban à l'E..., au S. le Qizil-Ermak.

Les principales divisions de la Natolie, c'est-à-dire,

de toute la presqu'île, sont les Patchaliki, 1°. d'Anadoli....; 2°. de Siwas....; 3°. de Tarape-Zoun.... ; 4°. des côtes occidentales avec les îles....; 5°. de Carmanie, ou de Konieh....; 6°. de Marach....; 7°. d'Adana...; 8.° d'Itchil.

1°. Le *Patchaliki d'Anadoli*, qui porte aussi le nom de *Kutaieh*, renferme presque toute la partie occidentale de la presqu'île. Les principales villes sont:

KUTAIEH, au centre, résidence du pacha, avec une forteresse sur une montagne. Cette ville est assez belle : elle renferme plusieurs mosquées, des caravansérais et de beaux jardins.

BOURSE ou BEROUSSAH (Prusa) au N., est considérée des Turcs, parce qu'elle fut le siége de leur empire avant qu'ils se fussent étendus en Europe. Cette ville est bâtie sur une éminence qui domine une plaine. La soie que l'on y recueille est très-belle; les étoffes et les tapis qui s'y fabriquent très-recherchés. Il s'y trouve des eaux thermales. Population, environ 30,000 habitans.

ANGOURI, ANGORA, et mieux ANGOURYAH (Ancyre) est grande, riche et commerçante. Le peuple y est plus doux et plus poli que dans aucune autre ville de la Natolie : il y règne une très-grande propreté; les rues y sont larges et pavées d'assez gros morceaux de granit : on y voit de beaux restes d'antiquité, et un château sur un rocher. Les chèvres d'Angora forment une espèce particulière et propre à ce territoire. On désigne aussi par le nom d'Angoras, les chats et les lapins à longs poils. Ce fut

près d'Angora que Timur-Bey, ou Tamerland, défit Bajazet, en 1402.

2°. *Patchalik de Siwass*, ou *Sivas*. Ce gouvernement est plus particulièrement sur la mer Noire à l'E. du précédent. Les Turcs l'appelèrent d'abord le *pays de Roum*. Les principales villes sont :

Siwass (Sebaste) au S. qui, quoique résidence du pacha, n'en est pas plus considérable.

Tocat, au N. O., est célèbre par ses vins et ses maroquins bleus. On y fait des étoffes, de la vaisselle en cuivre et des toiles peintes.

3.° *Patchalik de Tarapezoun*, ou Trébizonde. Ce pays est aussi sur la mer Noire.

Tarapezoun (Trébizonde; chez les Grecs *Trapézus*) quoique déchue de son ancienne splendeur, est une des plus considérables villes de toute la Natolie, et la capitale du Patchalik de son nom. Le port est petit et mal entretenu; mais depuis que les Russes naviguent sur la mer Noire, le commerce de cette ville a pris une grande activité; les habitans y travaillent le cuivre, qui abonde dans les environs, aux mines de Knsé. On en exporte aussi de la cire, des cuirs de bœufs et de buffles, des noix, des noisettes, des poires, des dattes, etc. Cette ville, sous le Bas-Empire, fut, pendant quelque temps, la capitale d'un petit État fondé par un prince de la maison des Comnènes.

4°. *Patchalik des côtes septentrionales et occidentales*. Je n'ai pas voulu indiquer, par cette division, qu'un Patchalik portât ce nom, mais seulement qu'une

partie des côtes n'était pas comprise dans ceux de la Natolie. C'est qu'en effet, à partir d'assez loin à l'E. du canal de Constantinople, en revenant à l'O., puis tournant par le S., jusqu'à la hauteur de Rhodes, les villes de ces côtes relèvent du Patchalik du Capoudân-Pacha, du moins autant que j'ai pu le savoir. Les principales villes de ce gouvernement, en en exceptant celles des îles, sont :

SINUB (Sinope), au N. sur la mer Noire; son emplacement est favorable, en ce que, placée sur un isthme fort bas, elle est garantie au N. O. par une presqu'île garnie de rochers. Le commerce y est considérable : on en exporte de la cire, du goudron, des fruits, des étoffes de soie, des bois de charpente et de construction. Population, environ 60,000 habitans.

IS-NIKMID (Nicomédie) est loin vers l'O. sur le flanc d'une colline. Cette ville est mal propre, n'ayant que des maisons de bois. Le port est bon.

IS-NIK (Nicée) ne présente guère à la vue que des ruines, puisque l'on y compte à peine 300 maisons. Le territoire est fertile en fruits et en vin.

SCUTARI (Chrysopolis) est tout-à-fait en face de Constantinople, c'est un bourg assez considérable.

En continuant la côte vers l'O. on se trouve sur les bords du canal des Dardanelles, dont le citoyen Chevalier a donné une description intéressante, aussi bien que de l'ancienne Troade.

En revenant par le sud, on trouve :

TCHESMÉ, ou mieux TCHECHMÉH, en face de Chio, au fond d'une rade spacieuse, où se trouve un

un bon port. La citadelle a été bâtie par les Génois. C'est dans cette rade qu'une escadre turque fut brûlée par les Russes en 1770.

Ismyr (Smyrne) au S., est une ville considérable par son commerce et la bonté du port, qui permet aux bâtimens d'approcher très-près de la ville. Toutes les nations commerçantes de l'Europe y ont ou des consuls ou au moins des facteurs. On y porte sur-tout des draps de France et des cafés : on en exporte des cotons, des laines et du poil de chèvres d'Angora. Cette ville a souffert beaucoup des tremblemens de terre, à des époques différentes. Le dernier eut lieu en 1778. Population, environ 80,000 habitans.

5.° *Patchalik de Carmanie ou de Konieh.* Ce Patchalik qui occupe le milieu et portion de la partie méridionale de la Natolie, a pris son nom de *Caraman*, l'un des puissans Turcs qui avaient voulu se rendre indépendans sous le règne de Mahomet I.er On y trouve des forêts immenses; les habitans y sont encore ce qu'ils étaient au temps des Romains, féroces et corsaires.

Sataliéh, capit., est une ville assez forte, divisée en trois parties, avec un petit fort. Le golfe, au fond duquel elle est située, est dangereux; on y fait un commerce assez considérable en laine, coton, poil de chèvres et gomme adragant.

Konieh, ou mieux Qonyéh, au S., fut pendant long-temps le séjour des Ottomans, avant qu'ils eussent entièrement subjugué la Grèce. Les murailles en sont formées de débris de monumens antiques. Elle est

peuplée; les Grecs y font le commerce, consistant sur-tout en soie : les environs sont très-bien cultivés. Cette ville réunit, aux agrémens d'un beau site, ceux d'un climat tempéré : tout y vient en abondance; les fruits y sont excellens.

KAISARIEH', ou mieux KAÏÇARYÉH (Cæsarée), à l'E. au S. d'une plaine. Cette ville appartient au Reis-effendi, est très-peuplée, et fait un commerce considérable en maroquins jaunes.

6.° *Patchalik de Marach:* ce gouvernement, quelquefois nommé *Aladouli*, est vers l'E. Le pays est très-montagneux : il y a de bons pâturages, un grand nombre d'excellens chevaux et de chameaux. Le peuple y est guerrier et voleur.

7.° *Patchalik d'Adanâ*, ce Patchalik est à l'E. de la partie méridionale de celui de Karmanie. Il est montagneux, et sur-tout habité par des Turkmans qui, pendant le printemps et l'été, se répandent dans les vallons et sur les montagnes.

ADANA, capitale, n'est pas éloignée de l'ancienne Tarse en Cilicie. Elle est bâtie sur une rivière, navigable en hiver, est très-grande et très-peuplée : les habitans, qui sont des Turkmènes ou Turkomans, se répandent, au printemps et en automne, sur les montagnes et dans les vallons, pour y conduire leurs troupeaux. Les habitans d'Adanâ, ceux qui ne sont pas pasteurs, enfin le pacha lui-même, ont tous la coutume de se retirer, pendant l'été, au milieu des forêts qui entourent la ville, afin d'y passer le temps des chaleurs : des artisans y transportent leurs boutiques,

les vendeurs s'y joignent; ce sont de petits camps avec des marchés.

8.° *Patchalik d'Itchil :* ce petit gouvernement renferme la partie de la Cilicie, que les anciens appelaient *Cilicie montagneuse*, en y joignant l'île de Chipre. La partie du continent a été nommée par les Turcs, *Itchil*, c'est-à-dire, *pays intérieur*, sans doute par opposition à l'île qui se trouve plus au S.: au reste il ne renferme pas de lieux considérables.

2°. *Arménie.*

L'Arménie, située à l'E. de l'Anadoli, est partagée entre les Turcs et les Persans. Les peuples y conservent encore à-peu-près leur ancienne langue: leur goût pour le commerce les transporte par-tout où il y a des profits à faire; mais on en trouve encore beaucoup chez eux.

ERZEROUM, ou *Arzroum*, en est une des villes principales. Elle est peu loin des sources de l'Euphrate, à l'extrémité d'une longue plaine, et entourée de montagnes, ce qui y rend l'air très-froid. La population y est très-nombreuse. Les Turcs y sont presque tous militaires. Il n'y a guère qu'un tiers des habitans qui soient Arméniens. Des mines de cuivre, peu éloignées, produisent beaucoup de ce métal, dont on fait de la vaisselle, qui forme la meilleure branche de commerce d'Erzeroum. Les caravanes y abordent continuellement de Bagdad, de Perse, de Georgie. La douane forme la plus grande partie des revenus du pacha, qui a le titre de visir.

KARS, à l'E., sur les confins de l'Arménie turque,

a une garnison bien entretenue, et un château situé sur un rocher. Son pacha est subordonné à celui d'Erzeroum. C'est plutôt une ville de guerre que de commerce. Il y a peu de chrétiens : les habitans, peu traitables, n'accueillent pas trop bien les étrangers.

BAJAZET, ou mieux BAYAZYD, est la dernière ville turque, du côté de la Perse : c'est la seule où les Arméniens soient admis au service militaire. Un voyageur moderne trouve que cet avantage les rend plus fiers. La ville est très-peuplée, et fait un grand commerce avec la Perse et la Georgie. Le pays est abondant en vins et en fruits excellens. Les chrétiens y sont moins vexés qu'ailleurs, de peur qu'ils n'aillent s'établir dans l'Arménie persanne.

A cette province je vais joindre le Kourdistân.

Les Kiourdes ou Curdes, comme on dit quelquefois, habitent en partie l'Arménie; ils y voyagent avec leurs troupeaux, et se répandent en hiver dans les pays que baignent le Tigre et l'Euphrate; ils reviennent ensuite vers le lac de *Van*.

BETLIS, ville grande et bien habitée, est la capitale du Kourdistân.

NAKSIVAN, ou NAQCHIVAN, est une assez grande ville, mais presque ruinée depuis l'usurpation de *Nadir-Shah* : il s'y fait un grand commerce de soie et de laine; il y passe fréquemment des caravanes; les habitans sont tous chrétiens; la mission romaine y a un couvent de Dominicains à moitié ruiné : le nombre des catholiques y surpasse celui des Arméniens. Le service divin s'y fait en langue vulgaire.

DJOULFAH, ville ancienne située sur l'*Aras* (Araxe), n'est plus qu'un monceau de ruines. On sait que le grand Chah-Abbas, sofi de Perse, voulant ôter à l'armée turque tout moyen de subsistance de ce côté, fit ravager le pays, et emmena les habitans de *Djoulfah* ou *Julfa* à Ispahan, où il leur fit bâtir un faubourg, qui bientôt l'emporta sur la ville en richesse et en population. Les Arméniens gémissent à présent sous l'oppression des conquérans de leur pays; ils l'abandonnent, et vont au loin faire le commerce. Leur religion est une secte chrétienne, très-ennemie de la secte catholique, dont ils excommunient le pape. Leurs prêtres ne pouvant se marier qu'une fois, ils s'attachent à choisir des filles qui annoncent une santé vigoureuse et de longs jours.

3°. *Syrie.*

On comprend actuellement sous le nom de Syrie, *ou* Souri, toute l'étendue du pays, qui s'étend du Taurus à l'Arabie, et de la Méditerranée à l'Euphrate, c'est-à-dire, en latitude, depuis le 31°. degré 10 min. jusqu'au 37°. degré 10 minutes; et en longitude, du 32°. degré 30 min. jusqu'au 57°. degré 30 min.; mais elle est de forme très-inégale, et les $\frac{2}{5}$ seulement sont habités. Le Taurus est à présent nommé Djebel Kouroun; il est couvert de cèdres; l'air y est extrêmement froid. Ce pays est sujet à deux grands fléaux, les tremblemens de terre et les sauterelles.... Quant à la qualité du sol, elle est variée comme la surface du pays; la terre des montagnes est rude; celle des plaines

est légère et annonçant la plus grande fécondité... La température est aussi très-différente, selon la différence des positions : sur toute la côte, et notamment à Tripoli, les plus bas degrés du thermomètre sont de 9 et 8 au-dessous de la glace, et en été, dans les appartemens bien fermés, il va jusqu'à 25 et 26; quant au baromètre, il est remarquable que, dans les derniers jours de mai, il se fixe à 28 pouces, et ne varie plus jusqu'en octobre. L'air est bien plus froid dans les montagnes; à peine s'élève-t-il à 20 ou 21 : dans ces montagnes, l'air est vif et le froid rigoureux en hiver; il ne se passe pas d'année sans neige, et souvent pendant plusieurs mois; mais le printemps et l'automne y sont doux, et l'été n'y a rien d'insupportable : dans les plaines, au contraire, dès que le soleil revient à l'équateur, on passe à des chaleurs accablantes, qui ne finissent qu'en novembre, et l'hiver est si tempéré, que les orangers, les dattiers, les bananiers et d'autres arbres délicats, croissent en pleine terre. Aussi plusieurs riches habitans se transportent-ils dans les plaines ou sur les montagnes, selon les saisons. Les deux grandes chaînes de montagnes qui traversent ce pays du N. au S., sont connues sous le nom de *Liban* et d'*Anti-Liban*. La plus haute montagne de cette dernière chaîne est le *Dar-el-Choùr*.

On trouve en Syrie, outre nos animaux domestiques, le buffle, le chameau, la gazelle, et dans les montagnes, le sanglier, le chacal appelé *oudoui*, nom imité de son cri. Cette dernière espèce se rassemble autour des villes, et en mange les charognes.

Les productions les plus abondantes sont : le froment,

le seigle, l'orge, les féves, le maïs, la sésane, l'indigo, le tabac, le mûrier, la vigne, les pistaches, etc.

La Syrie est divisée en quatre gouvernemens, appelés *patchaliks* : ce sont ceux d'*Alep*, de *Tripoli*, d'*Acre* et de *Damas*. Il y faut ajouter la Palestine, indépendante de tout patchalik.

§ I.

Patchalik d'Alep.

1°. C'est le plus septentrional : il comprend tout le terrain qui s'étend de la Méditerranée à l'Euphrate, entre les 36°. et 37°. degré de latitude. Cet espace renferme deux grandes plaines, celle d'Antioche et celle d'Alep : le nord et le rivage sont occupés par d'assez hautes montagnes, que les anciens ont désignées sous le nom d'*Amanus* ou de *Resus* ; en général le sol y est gras et argileux, et la terre fertile ; mais les vices du gouvernement y repoussent les bienfaits de la nature. Les principaux produits sont : le froment, l'orge, et le coton, qui appartiennent au plat pays ; dans les montagnes on préfère la vigne, les mûriers, les olives et les figues ; les côteaux maritimes sont consacrés au tabac à fumer, et le territoire d'Alep aux pistaches.

Ordinairement le pacha d'un pays en est tout à-la-fois le gouverneur et le fermier-général : cela n'a pas lieu pour Alep ; il y a un *méhassel* ou collecteur. Le pacha reçoit un traitement de 80,000 piastres, à-peu-près 200,000 livres ; et comme ce revenu n'est pas suffisant, parce qu'il y a de grandes charges, il s'en

dédommage par des exactions. Il entretient deux sortes de soldats, des *janissaires* et des *délibaches*, qui sont des cavaliers; les vexations que les uns et les autres exercent au nom du chef, et pour leur propre compte, ont rendu le pays presque désert. C'est pourquoi aussi la population des villes a augmenté depuis quelque temps : on n'y a point de moyens d'existence, et on les y cache même.

Les principaux lieux sont :

Alep, ou *Hhaleb* (Chalybon), à l'E., dans les terres, presque sous le 37°. degré de latitude, dans une vaste plaine qui s'étend de l'Oronte à l'Euphrate, en sorte qu'on la voit deux heures avant d'y arriver, et l'aspect en est magnifique. Elle est bien bâtie et pavée en pierres; les maisons y sont propres et commodes; le sol y est gras; il y coule un ruisseau d'eau douce, le *Coïk*, qui ne tarit jamais. Cette ville est une des plus remarquables et des mieux bâties de tout l'empire. On y voit les restes d'un ancien château, et dans son enceinte est un puits qui, au moyen d'un canal souterrain, tire son eau d'une source distante de cinq quarts de lieue. Les dehors de la ville sont entourés de pierres carrées, surmontées de turbans; ce sont des tombeaux : on y voit aussi de vastes cavernes très-habitables. Cette ville est l'entrepôt de commerce de toute l'Arménie et du Diarbek... Les objets principaux de commerce sont : les cotons en laine ou filés, les toiles grossières, les étoffes de soie, les cuirs, les bourres, les poils de chèvres, qui y viennent de la Natolie, la noix de galle du Kurdistân, les schalls et les mousselines de l'Inde;

enfin, les pistaches du territoire : on y apporte d'Europe des draps de Languedoc, la cochenille, l'indigo, le sucre et quelques épiceries : le café d'Amérique, quoique prohibé, s'y glisse et sert à mélanger celui de Moka. Les Français ont ordinairement à Alep un consul et sept comptoirs ; les Anglais et les Vénitiens en ont deux ; les Livournais et les Hollandais un ; l'empereur et la Russie y ont chacun le leur, depuis 1784. La population est estimée d'environ 280,000 habitans. Quoique l'air y soit sain, on y est cependant, une fois en sa vie, attaqué d'une espèce d'abcès, que l'on nomme le *bouton d'Alep ;* il se place ordinairement au visage, et dure à-peu-près un an. Peu de personnes échappent à ce mal. Le quartier d'Alep, affecté aux chrétiens, se nomme *le déide ;* il y a beaucoup de métiers à étoffes.

On a pendant long-temps entretenu une correspondance très-prompte et peu dispendieuse entre Alep et Alexandrette, située à 30 lieues sur le bord de la mer. Les couriers étaient des pigeons, qui portaient à leur cou de petits billets ; mais les Kiourdes en ont tué en route, et cet usage a cessé.

ANTIOCHE, *ou* ANTAKIÉ, et mieux *Anthâqyéh*, à l'O., sur la droite de l'Oronte, ou *l'Él-Aasy*, c'est-à-dire le Rebelle, ville autrefois très-célèbre, à 5 lieues de la mer. Elle n'est plus qu'un bourg ruiné, dont les maisons cependant sont bâties en pierres et couvertes de tuiles ; les rues étroites, mais pavées de grandes pierres, offrent le spectacle de la misère et du désastre. Les maisons sont placées sur la rive méridionale du

fleuve, au bout d'un vieux pont; il y a encore aujourd'hui de beaux jardins. Elle occupe un grand emplacement, mais non rempli de maisons.

L'espace qui s'étend de la ville à la mer, est rempli de mûriers; aussi la soie y est-elle abondante: le port sur la mer se nomme *Sonadié* (Séleucie). Il ne reste que des ruines des travaux des anciens, excepté une grande porte. Un prêtre y porte le titre de *patriarche d'Antioche.*

On sait que Séleucus-Nicator avait fait bâtir, à l'embouchure de l'Oronte, une ville très-forte, et qui portait son nom: il n'en reste que des décombres et les traces de deux jetées.

Une chaîne de montagnes, qui remonte au N., forme, à son extrémité, l'entrée méridionale du golfe, appelé d'*Issus* par les anciens, de *Scandéroun* par les modernes: le cap qui termine cette petite chaîne se nomme *Ras-él-Kansir*, ou cap du Sanglier: la ville se nomme *Scandéroun* ou Alexandrette. Ce n'est véritablement qu'un mauvais village, situé au bout d'une rade, où les vaisseaux mouillent à une demi-lieue du rivage, et n'y sont pas toujours en sûreté. Une épidémie, souvent mortelle, en rend le séjour très-dangereux en été: c'est une fièvre qui dure quelquefois plusieurs années. Les Européens, établis à Alexandrette, passent la plus grande partie de l'année au village de *Keſtinn*, placé à deux lieues sur une hauteur. Ce lieu est remarquable par la quantité de ses colombiers. Il y a quelque temps que l'aga qui commande à Alexandrette, s'était rendu indépendant de celui d'Alep... C'est sur la route

d'Alep qu'est le village de *Martraouân*, dont les habitans offrent, avec instance, leurs femmes aux étrangers.

§ II.

Patchalik de Tripoli.

2°. Il comprend tout le pays qui s'étend le long de la Méditerranée, depuis *Latakié* jusqu'au *Nahr-él-Kelb*, ou rivière du Chien, ayant, à l'E., la chaîne de montagnes qui dominent le cours de l'Oronte : toute la partie orientale est montueuse; la côte seule est un terrain de plaines, arrosé de beaucoup de ruisseaux... Les productions principales sont : le blé, l'orge, le coton, le tabac à fumer. Depuis Latakié, en descendant au S. jusqu'au Liban, les montagnes sont habitées par les *Ansariés* (voyez ci-après). Le Liban et le Késraouann sont peuplés exclusivement par les Maronites.

Les lieux les plus remarquables sont :

TRIPOLI, en arabe *Tarâbolos*, près du 34°. degré 30′ de latitude, sur la rivière de *Quadicha*, à un petit quart de lieue de l'embouchure. Cette ville est bien bâtie, et la plupart des rues y sont pavées. Elle est sur une petite éminence. La pointe qui la sépare de la mer est triangulaire; à la pointe se trouve le lieu appelé la *Marine*, où abordent les vaisseaux. Il n'y a pas de port, mais seulement une rade qui s'étend entre le rivage et les écueils, appelés *îles des Lapins* et *des Pigeons*; le fond est de roche, et use considérablement les cables : le vent de N. O. y est violent et nuisible. On y voit encore sept tours qui défendaient la côte, au

temps des Francs... Le pacha réside à Tripoli ; le militaire et les finances sont entre ses mains... Les environs de Tripoli sont en vergers, où l'on trouve le nopal, le mûrier blanc, le grenadier, l'oranger, le limonier, etc. ; mais l'air y est mal sain. Le commerce de Tripoli était entre les mains des Français ; ils y avaient un consul et trois comptoirs. On en tire de la soie et des éponges, que l'on paie avec des draps, de la cochenille, du sucre et du café d'Amérique.

LATAKIÉ (Laodicée) *ou* LATAQYÉH, d'un degré plus au N., sur la rive méridionale d'une langue de terre qui s'avance en mer d'une demi-lieue. Son port est une espèce de parc, enceint d'un môle dont l'entrée est fort étroite ; il pourrait contenir 25 ou 30 vaisseaux ; mais, dans le mauvais état actuel, quatre seulement y sont mal à l'aise. Latakié a été en grande partie détruite en 1796, par un tremblement de terre qui a fait périr une partie des habitans. C'est à quelque distance, au S., que l'on distingue l'île de *Ronard*, qui fut jadis une ville puissante, sous le nom d'*Aradus*. C'est la partie méridionale de ce patchalik, que l'on nomme *Késrouân*. C'est dans le Késrouân et sur le Liban que l'on fait le meilleur vin de la Syrie : on les fait presque tous bouillir. Le vin blanc se fait à Jérusalem. Le plus fameux vin de Syrie s'appelle *vin d'or* : il n'est pas bouilli, mais très-vieux.

DGÉBAÏL (Biblos) en est la ville la plus considérable, et n'a pas cependant plus de 6000 habitans ; à peine reste-t-il quelques traces de son ancien port.

L'ancienne rivière d'*Adonis*, à deux lieues au S.,

porte le nom de rivière d'*Ibrahim* : on la traverse sur un pont, ce qui est remarquable, puisqu'il n'y en a, sur cette côte, qu'à Tripoli.

Dans l'intérieur des montagnes, les lieux les plus fréquentés des Européens sont, les villages d'*Eden* et de *Becharrai*, où les missionnaires ont une maison. Pendant l'hiver, plusieurs des habitans descendent sur la côte, et laissent leurs maisons sous les neiges, avec quelques personnes pour les garder.

Sur la frontière méridionale se trouve le village d'*Antoura*, où les Jésuites avaient une maison à mi-côte, avec des vignes et des mûriers. C'est tout près qu'ils avaient bâti un couvent de filles, sous le nom de *Visitation*, dans lequel est arrivée la mort précipitée d'un assez grand nombre de religieuses; on soupçonna la supérieure *Hendié*, que l'on donnait d'ailleurs pour une sainte, de les avoir empoisonnées pour avoir leur dot, et s'épargner les frais de nourriture. Ce procès a été long et a fait grand bruit. Les lazaristes y avaient succédé aux jésuites.

§ III.

Patchalik d'Acre.

5°. Il est au S. du précédent, et ne comprend que la côte : on le nommait précédemment Patchalik de *Seïde*; il s'étend depuis *Nahr-él-Kelb* jusqu'au mont *Carmel*. Le Nahr-él-Kelb est la plus forte rivière de ce canton : il comprend, outre cette côte, le pays de *Safad*, de *Tabarié* et de *Baalbek*, avec le terri-

toire de *Kaïçaryéh* ou de Césarée; à l'E. il s'étend jusqu'à l'anti-Liban et au cours supérieur du Jourdain. C'est une des parties les plus importantes de la Syrie.

C'est dans le patchalik d'Acre que sont les plaines d'*Acre*, d'*Ezdrelon*, de *Soùr*, de *Haouléh*, et le *Bàs-Béquáa*, vantées avec raison par leur fertilité. Le blé, l'orge, le maïs, le coton et la sésane, y rendent, malgré l'imperfection de la culture, vingt et vingt-cinq pour un. Le pays de *Kaïçariéh*, possède une forêt de chêne, la seule de toute la Syrie; le pays de *Safad*, des cotons, recherchés, pour leur blancheur, autant que ceux de Chypre. Les montagnes voisines de *Soùr* ont des tabacs parfumés comme ceux de *Latakié*; on réserve les uns et les autres pour l'usage du sultan et de ses femmes. Le pays des Druses abonde en vins et en soie : à ces avantages précieux, le gouvernement joint celui de pouvoir, par les anses de ses côtes, être l'entrepôt nécessaire de Damas et de toute la Syrie intérieure. Les lieux les plus remarquables sont, à partir du nord,

Baïroùt (Beryt), au bord de la mer, dans une plaine, au pied du Liban, et s'avançant d'environ deux lieues dans la mer : au N. est une rade où débouche la rivière de *Nahr-él-Salib*, dont le pont est détruit : le fond de la rade est un roc, qui coupe les câbles, et rend cette station peu sûre. La ville est ceinte d'un mur de pierre molle, et manque d'eau : les femmes en vont chercher à un quart de lieue. La ville ancienne était plus étendue. La population est d'en-

viron 6000 ames. C'est de toutes les villes de Syrie, celle dont les approches annoncent plus de grandeur. Mais elle est bien déchue depuis le temps de l'émir *Fakr-ed-Dinn* : elle est petite et ne peut passer pour une place forte, puisqu'elle est dans une plaine. Il y a un quai, et des faubourgs aussi grands que la ville. La terre y est singulièrement propre aux ouvrages de poterie. Ce lieu est l'entrepôt des Druses et des Maronites. Le dialecte de ce pays est le plus mauvais de tous. Le port est comblé de ruines et de sables. La plaine, formant le territoire, est toute plantée de mûriers blancs. En été, le séjour de *Baïroût* est très-chaud, mais nullement malsain.

Dans l'intérieur du pays des Druses, le lieu le plus remarquable est *Daïr-él-Qamar*, ou maison de la lune : c'est la résidence de l'émir, au S. E. de *Baïroût*; c'est une espèce de gros bourg mal bâti et fort sale. La population y est d'environ 15 à 1800 ames. Le *Serai* ou palais du prince n'est qu'une grande et mauvaise maison qui menace ruine.

Pays des Druses.

Le pays des Druses est divisé en sections, appelées *Quatas*, ayant chacune un caractère qui les distingue;... le *Matné*, au N., rocailleux et riche en fer;... le *Garb* a les plus beaux sapins;... le *Sahel* ou pays plat, c'est la lisière maritime, riche en mûriers et en vignes;... le *Chouf*, où est *Daïr-él-Qamar*, rempli d'oqqâls, et produit la plus belle soie;... le *Tefah*

ou district des pommes, au S., en produit beaucoup;... le *Chagif* a les meilleurs tabacs;... enfin on nomme *Djour*, la région la plus élevée et la plus froide : c'est là que l'on retire les troupeaux en été.... Les Druses (dont il sera parlé plus bas) ont accueilli chez eux des chrétiens Grecs et des Maronites, et leur ont permis de bâtir des couvens.

Les chrétiens catholiques en ont fondé douze, depuis environ 80 ans : le chef-lieu est *Mar-Hama*, monastère au N. E. de *Baïroùt*, sur une pente escarpée, bâtiment médiocre où vivent une quarantaine de religieux : il y a une imprimerie arabe depuis 1730 : la règle de S. Basile, qui y est observée avec rigueur, est très-pénible. Ces douze maisons religieuses renferment environ 2500 sujets : il y a aussi cinq couvens de filles, où languissent les filles de presque tous les négocians.

Saïdah ou Séïde (Sidon), est mal bâtie et pleine de décombres : elle occupe, le long de la mer, un terrain d'environ 600 pas de long sur 50 de large; elle est plus grande que la ville d'Acre, et elle est bien située en bon air. La mer de ce côté gagne sur les terres. On y a senti, en 1796, des secousses du tremblement de terre qui a détruit *Latakié*, quoique moins fortes qu'en 1781. Cette ville est entourée de jardins. Au S. est une tour, que l'on nomme *Fort*, et au N. est un château bâti dans la mer à 80 pas du continent, auquel il tient par des arches. L'eau vient à *Saïda* par la rivière d'*Aoula* : l'ancien port se retrouve, mais il est ruiné.

Soùr (Tsour ou Tyr), à 6 lieues au S. Là est une presqu'île,

presqu'île, d'environ 800 pas de long sur 400 de large, de forme ovale : l'isthme qui la joint au continent est de sable, et peut avoir 1000 toises. *Soùr* est assise sur la jonction de cet isthme à l'ancienne île : on y voit les restes d'un ancien aqueduc et d'une citerne près de laquelle sont quelques arbres fruitiers. L'ancien port est comblé. La population est d'environ 50 à 60 familles, qui vivent de quelque culture et d'un peu de pêche. Les *Motoualis*, qui s'en sont emparés en 1760, ont fermé ce lieu d'un mur de 20 pieds de hauteur. Tout auprès sont deux belles colonnes de granit rouge, et plus loin un puits qui a 61 pieds de diamètre. Le commerce consiste en quelques sacs de grains et de coton en laine : il n'y avait qu'un facteur grec au service des Français de *Saïda*.

Acre, nommée *Akka* par les Arabes (Aco, puis Ptolémaïs), au S., n'est séparée du mont Carmel que par une baie. Restée abandonnée depuis le temps des croisades, elle a été réparée de nos jours par *Daher*, d'origine arabe, d'une famille puissante, et chaik d'une tribu ; il parvint à se fortifier contre le pacha de Damas : il temporisa avec les Turcs, et leva l'étendard de la révolte en 1768 ; mais en 1791, il fut trahi, et périt à l'âge de plus de 84 ans. Depuis qu'à Daher ont succédé Achmet, pacha, et Dgezzar (ou le boucher), cette place et ses environs ont été négligés ; il est le premier des Ottomans qui ait mis des impôts sur les vins, les liqueurs, et cet impôt est pour son usage. Il a été en même temps gouverneur de Damas ; mais sa cruauté lui a fait ôter cette dernière place. Ayant

l'arrivée de l'armée française, il avait déjà maltraité les Français et déclaré, en 1797, qu'il ne souffrirait plus de consul : il avait fait pendre un drogman. Acre a depuis été fortifiée par Dgezzar : c'est actuellement une des premières villes de la côte. Cette ville a été prise par les Français, sous la conduite du général Bonaparte. On ouvrit la tranchée le 30 vendémiaire, an 7. Le 1er. prairial, n'ayant pu prendre le fort défendu par les Anglo-Turcs et la troupe de Dgezzar pacha, l'armée française leva le siége après 61 jours de tranchée ouverte... La fontaine publique est belle et utile, le bazard (ou marché couvert) et la mosquée de Dgezzar, sont de très-beaux ouvrages : le port serait bon, s'il n'eût pas été comblé par *Fakr-ed-Dinn*. Les négocians y sont presque tous Français, ils ont six comptoirs et un consul ; il y a aussi un agent impérial et un agent russe.

Le mont *Carmel* qui domine au S. la baie, est un pic écrasé et sourcilleux d'environ 550 *toises* d'élévation. On y trouve, parmi les broussailles, des vignes et des oliviers : au sommet est une chapelle dédiée au prophète Elie, et servant d'habitation à des religieux carmes, fort hospitaliers. Auprès de ce mont, *Caïffa* (Cafa) est entourée de murailles et flanquée de tours. Une tour y domine la ville à 150 toises. Elle a été prise par les Français, le 26 ventôse an 7.

C'est à dix lieues vers l'E., qu'est le village de *Nazra* (Nazareth), lieu médiocre, habité moitié par des Grecs catholiques, moitié par des Musulmans. Les pères *de la Terre-Sainte* y ont un hospice, et sont

les fermiers du pays. Au temps de Daher, ils étaient obligés de lui faire un présent de 1000 piastres à chaque femme qu'il épousait, et il se mariait presque toutes les semaines.

A environ deux lieues au S. E. de *Nazra*, autrefois Nazareth, est le mont *Tabor*, d'où l'on a une des plus belles vues de la Syrie : cette montagne est un cône tronqué de 4 à 500 toises de haut : le sommet a une demi-lieue de circuit ; on y voit quelques restes d'une ancienne citadelle..., Le général Bonaparte a gagné, près de cette montagne, la bataille d'*Esdrelon* ou du *Tabor*, où 4000 Français défirent 20000 ennemis et prirent les magasins de leur camp. Ils perdirent 5000 hommes.

Tabaryéh (Tibériad), n'est qu'un monceau de décombres, habité par cent familles au plus : il est près d'un lac de son nom que traverse le Jourdain.

Safad, au N. du Tabor, est placé sur la croupe d'une montagne : ce fut le berceau de la puissance de Daher, et, pendant quelque temps, le siége d'une école arabe, où les docteurs *Motoualis* formaient des élèves dans l'interprétation du *Coran*. C'est aussi à *Safad* que les Juifs d'Orient attendent le Messie, qui doit y fixer le siége de son empire. Cela exige au moins quelques réparations préliminaires, car depuis le tremblement de terre de 1759, ce lieu n'est plus qu'un village presque abandonné.

Il est utile de s'arrêter ici pour observer :

1°. Qu'en remontant au N. de *Safad*, on trouve les

sources du Jourdain (en arabe *El Charia*), un peu au-delà du 33°. degré de latitude.

2°. Que ces sources sont placées dans une chaîne de montagnes qui remonte au N., et que l'on nomme *Djébal-el-Chaik*, d'où sort aussi une grande quantité de ruisseaux qui arrosent la plaine de Damas.

3°. Que le prolongement de ces montagnes est ce que les Anciens nommaient *Anti-Liban*.

4°. Que la vallée qui règne entre elles et le Liban, plus à l'O., se nomme *Bequâa* (Cœlé-Syrie), au fond duquel coule le fleuve *Quâsmié*. Le Bequâa est un des cantons les plus fertiles de la Syrie, et, en Été, le plus chaud. Avant 1759 il était couvert de villages *Motoualis*, actuellement presque tous détruits par le tremblement et les guerres des Turcs.

Baalbek, autrefois *Héliopolis*, dans la Cœlé-Syrie, sur une éminence, immédiatement au-dessus de l'Anti-Liban, entre Damas et Tripoli de Syrie, à 16 lieues de chacune, à l'opposé du mont Liban, dont les cimes sont couvertes de neiges éternelles.

On y remarque les restes de deux superbes monumens; ce sont deux temples dont les ruines attestent encore la magnificence. On en voit les colonnes, autour d'elles sont des morceaux de chapiteaux, des entablemens brisés, et des inscriptions grecques.

Les Savans, ne voyant aucune trace de leur histoire dans les auteurs qui ont écrit depuis la conquête d'Alexandre jusqu'à celle de Pompée, ont cru que ces monumens étaient contemporains de ceux de Palmyre.

MM. Vood et Daukins qui ont visité ce pays en

1751, pensent, d'après les chroniques de Malala, que l'on pourrait attribuer la fondation de l'un de ces temples à l'empereur Antonin le *Pieux*.

Selon quelques auteurs, le nom d'*Héliopolis* venait de la ville d'Egypte qui portait ce nom. C'était de celle-ci que la ville de Syrie avait emprunté le culte de Vénus et du Soleil. Le culte de cet astre semblerait établir quelques rapports entre l'Assyrie et Héliopolis. Cette ville était une colonie romaine sous Jules César. Son temple est sur les médailles de l'empereur Septime Sévère.

L'empereur Théodose convertit ce monument en une église chrétienne. Sous les califes Ommiades, le nom de *Balbec*, ou de maison de *Baal*, seigneur et maître, succéda à celui d'Héliopolis. Cette ville fut encore très-considérable. Aujourd'hui on y compte 5000 habitans, Grecs et Juifs. Un émir les gouverne et paie un tribut à la Porte Ottomane.

§ IV.

Patchalik de Damas.

4°. C'est le plus étendu des quatre; il occupe la partie orientale et une grande portion de la partie méridionale.... Le sol y est varié: les plaines du *Hanran* et celles des bords de l'Oronte sont les plus fertiles: elles produisent du froment, de l'orge, du doura, du sésame et du coton. Le pays de Damas et le *Béquâa*, sont d'un sol graveleux et maigre, plus propre aux

fruits et au tabac qu'aux denrées.... Toutes les montagnes portent plus ou moins les oliviers, les mûriers, différens fruits; et plusieurs ont des vignes, d'où les vins des Grecs, les raisins secs des Turcs.... Le pacha de Damas peut être considéré comme le premier pacha de la Syrie, par divers avantages, sur-tout par l'honneur inappréciable, aux yeux des Musulmans, d'être *Emir-Hadgi*, c'est-à-dire, le prince conducteur des pélerins de la Mekhe.

Les principaux lieux de ce patchalik, sont... *Damas*, vers le 33°. degré de latitude... *Hhemss*... *Hamah*... *Famieh*... *Nablous*... *Yafa*... *Raha*... *Beit-el-Lahm*... *Habroun*... Je parlerai de ces lieux dans la suite. Mais je puis placer ici un mot sur le lac Asphaltide.

Le lac *Asphaltide* avait reçu son nom des Grecs, à cause du bitume ou asphalte qu'il produit : on le nomme actuellement *Bahr-el-Lut*, la mer de Loth. Les eaux en sont claires, limpides, mais amères : les poissons que l'on y met meurent aussitôt : la vase en est noire, épaisse et fétide : les terres des environs sont de la même couleur et brûlent comme le charbon; mais les oiseaux volent à sa surface. On recueille sur les eaux de grosses pelotes de bitume, que les Arabes nomment *Lamar*, et qu'ils vendent au pacha de Damas. On le nomme bitume de Judée.... A quelques pas du rivage, au S., il y a quelques puits ou gouffres qui contiennent du bitume liquide. La rive occidentale offre des salines d'un sel très-blanc : il y a même une petite montagne de ce minéral. On tire des montagnes environnantes une pierre noire, qui prend le plus beau

poli, et l'on en pave les mosquées : elle est combustible : les Arabes la nomment *Moussa*.

Damas, vers le 33°. degré 28 minutes de latitude, est nommé par les Arabes *El-Châm*, du nom même de la Syrie. Cette ville est dans une vaste plaine, ouverte au S. et à l'E., et très-bien arrosée par la rivière de *Baradi*. Cette ville a neuf portes, et se divise en vingt-trois quartiers, soumis chacun à un magistrat. C'est le seul endroit de la Syrie où il y ait des maisons de plaisance, isolées en rase campagne. On y recueille d'excellens fruits, qui font un grand objet de commerce, et nulle part la terre n'est plus fertile. Les étoffes de Damas sont fort recherchées : beaucoup sont en soie et coton. C'est un des points de centre pour le commerce de l'Orient.... Les lames de sabre, et en général la coutellerie qui s'y fabrique, n'a plus cette trempe excellente, et vaut moins que ce qui se fait à Bagdad avec l'acier de l'Inde. Cet art de travailler l'acier fut anéanti par Tamerlan, qui en transporta en Perse les ouvriers. On estime la population à 20,0000 ames, dont 15,000 Grecs, le reste est composé d'Arabes, les plus méchans, dit-on, de l'empire : de-là le proverbe *chami, choumi*, c'est-à-dire *chamite, méchant*. Selon Browne, voyageur moderne estimé (1798), les Damasciens perdent beaucoup de ces vices qu'on leur reprochait ; ils sont doux et paisibles. Les femmes et les enfans y sont remarquables par la beauté de leurs traits.... La caravane qui part tous les ans de Damas pour se rendre à la Mekhe, est de 30 jusqu'à 50,000 hommes ; ils s'y rendent pour la fin du *ramazan* (ou

carême) : le voyage est d'environ 40 jours; un chameau, orné de plaques et de grelots d'argent, couvert d'un riche tapis de brocard d'or, porte sur son dos l'étendard sacré qui guide la caravane. Lorsque la caravane est de retour, on va jusqu'à plusieurs lieues au-devant d'elle, et beaucoup de femmes, intimement convaincues de l'excellence de la religion de leurs pères, recueillent, avec un soin religieux, dans des mouchoirs brodés d'or, la sueur du corps et l'écume de la bouche de cet auguste chameau. Or, chez ce peuple fanatique, toutes les voix s'élèveraient contre celui qui croirait que la raison peut trouver cet usage ridicule. Cependant, comme la raison a un empire qu'on ne peut pas lui enlever, on a remarqué, dans le levant, que ceux qui affectent le plus de dévotion, ne sont pas toujours ceux qui ont le plus de vertus. Il s'en est formé un proverbe arabe, que l'on peut traduire ainsi : *Méfie-toi de ton voisin s'il a été Hadji; déloge s'il l'a été deux fois;* c'est-à-dire, s'il a été à la Mekhe, et surtout s'il en a fait deux fois le voyage....

C'est à l'E. que se trouvent les ruines de *Palmyre*. Cette ville, appelée autrefois *Tadmor*, était dans le désert de la Syrie, vers le Jourdain, comme je l'ai dit. Selon Pline, elle était éloignée de Séleucie, sur le Tigre, de 337 milles; de la Méditerranée, de 203; de Damas, de 176, ou à six journées. Il n'est parlé, pour la première fois, de cette ville, sous le nom de Palmyre, que du temps de Marc-Antoine. Les Palmyréniens vendaient aux Romains les marchandises de l'Inde et de l'Arabie. Abulfeda, en 1321, fait men-

tion des palmiers et des figuiers de cette ville. Sous Gallien, elle joua un très-grand rôle. Zénobie, reine de cette ville, fut prise par Aurélien. On regarde Palmyre comme la patrie de *Longin*, auteur du *Traité du sublime*. C'est à MM. Wood et Dawkins qu'on doit la découverte des ruines de *Palmyre* et de *Balbec*, de 1753 en 1757.

Hhemss (Emesus), au N. E. de Damas, est sur l'Oronte : on n'y compte pas plus de 2000 ames.

Hhamah est célèbre, dans la Syrie, par la grandeur de ses roues hydrauliques, qui, au moyen de petits godets, élèvent l'eau pour les bains publics : elles ont jusqu'à 32 pieds de diamètre. Population, environ 4000 ames.

Famiéh (Apamée), plus au N. sur l'Oronte, dans un terrain si abondant en pâturage, qu'au temps des rois Séleucides, il nourrissait 30,000 cavales, 300 étalons et 500 éléphans ; on n'y trouve actuellement que quelques malheureux paysans.

Le Jourdain, qui coule du N. au S., n'a guère que 70 à 80 pieds de large, sur 12 de profondeur ; dans l'hiver, grossi par les pluies, il déborde et forme une nappe d'eau, large quelquefois d'un quart de lieue : les rives sont couvertes de roseaux, de saules et d'autres arbustes, repaire dangereux d'une foule de sangliers, d'onces, de chacals, de lièvres et d'oiseaux. C'est le pays situé à la droite de ce fleuve, que nos pères nommaient la *Terre-Sainte* ; les Arabes l'appellent pays de *Nâblouz*.

Nablouz, ou *Nâplouse* (Néapolis), près de l'an-

cien bourg de Sichem ; c'est la résidence d'un chaik, qui tient à ferme le tribut ; mais elle est gouvernée par les principaux habitans : elle est située d'une manière pittoresque, entre deux collines, renferme plusieurs mosquées, et fait un assez grand commerce. On y trouve des juifs samaritains ; mais pas de chrétiens. L'ancienne Samarie n'est plus qu'un village. Le sol y est assez fertile en blé, coton et olives.

JÉRUSALEM, appelée par les Arabes *El-Qodss* (la Sainte), est à quelque distance, au S., dans un terrain privé d'eau, entouré de ravines, écarté de tous les grands passages. Elle n'est pas gouvernée par un pacha, mais par un *motsallam*, ou dépositaire d'autorité : il en paie un revenu qu'il tire, et bien au-delà, du *miri* ou impôt sur le peuple, des douanes, et sur-tout de l'imbécillité des Occidentaux, qui veulent absolument visiter Jérusalem. Au reste, tous les chrétiens orientaux, grecs, arméniens, coptes, ne sont pas plus sages, et leurs prêtres se disputent entr'eux l'avantage d'y dominer spirituellement sur les autres sectes de leur religion. Les Turcs en profitent, et leur font payer cher cet honneur, par des exactions considérables. Mais les temps paraissent avoir influé sur cet usage. On observe que le concours des pélerins, au temps de Pâques, qui a été quelquefois à 12,000, ne fut, en 1784, qu'à 2000, au grand scandale des moines du pays, ainsi qu'au grand mécontentement du motsallam ; car chaque pélerin paie dix piastres pour entrer dans la ville, paie pour se faire escorter au Jourdain, paie au couvent, et le couvent

paie aux Turcs. On estime qu'il sort, par an, 300 caisses de chapelets, de reliquaires, de petites croix, ouvrages la plupart faits par les Turcs. Le couvent de Jérusalem est appelé *couvent de Saint-Sauveur*; et l'Espagne donne beaucoup d'argent pour son entretien.

Le couvent des Arméniens peut contenir jusqu'à 1000 pélerins. Dans celui des catholiques il y a une grande citerne, où l'on ramasse la neige, car il en tombe quelquefois beaucoup en hiver. La montagne *dite* des Oliviers, est à l'E. de la ville, en face de la grande mosquée. Le tombeau des rois est un ouvrage curieux; il est taillé dans le roc: on croit qu'il est du temps d'Hérode. On y compte 18 à 20 mille ames.

C'est à *Yafá* (Joppé), sur la côte, que se rendent les pélerins Occidentaux. Cette ville a un quai, chose très-rare dans le Levant: elle est bâtie sur un terrain inégal. Yafâ est entourée de murailles: il n'y a pas de port; elle a été prise par les Français, sous la conduite du général Bonaparte, le 16 ventôse an 7.

Rama (Jérico), à six lieues N. E. de Jérusalem, dans une vaste plaine de six à sept lieues de long sur trois de large. On y cultivait le baume de la Mekhe. On y en trouve d'une autre espèce, c'est celui que l'on nomme *baume de Judée*; l'arbre se nomme *zaggoûn*: il y croît aussi des palmiers. *Rama* est un lieu assez agréablement situé et assez bien bâti. Il y a un couvent de franciscains.

Béit-el-Lahm (Bethléem), à deux lieues au S. de Jérusalem, sur une hauteur, dans un pays de côteaux et de vallons: des chrétiens y vivent en bonne intelli-

gence avec des musulmans. A l'E. est l'église de Sainte-Marie, qui a 121 coudées de long et 77 de large, avec un couvent appartenant aux Pères de la Terre-Sainte : il a quelques tableaux assez bons, et quelques grottes, dans l'une desquelles on suppose la naissance de Jésus-Christ.

HAB RUN (Hébron), est encore un lieu remarquable : il en est parlé dans les voyages d'Abraham ; c'est pour cela que les Arabes le nomment *El-Kalil*, le Bien-Aimé. C'est le plus puissant village de ce canton, il peut armer 8 à 900 hommes, antagonistes habituels des habitans de Bethléem. C'est à l'O. qu'est le pays dit *Falastín*, moins étendu, comme on voit, que l'ancienne Palestine.

La Falastín n'est pas comprise dans le patchalik de Damas. Elle est séparée de la Judée par une chaîne de montagnes qui la borne à l'E., et s'étend à l'O jusqu'à la Méditerranée, commence, au N., vers le ruisseau de *Yafá*, et s'étend au S. jusqu'à *Kan-Younès*, au midi de Gaze : elle est divisée en trois parties, appelées *melkane* ou apanages ; ce sont ceux de *Yafá*, de *Loúdd* et de *Gaze*.

Le melkane de *Yafá* appartient à la sultane mère, représentée par un aga, qui en rend 120 bourses (la bourse est de 1500 livres.) C'est-là qu'arrivent les marchandises destinées pour Jérusalem ; c'est de-là que l'on tire les cotons filés de toute la Palestine. Il y a deux sources d'eau, la meilleure de toute la côte. Les dernières révoltes ont ruiné ce pays, qui est très-fertile.

Le melkane de *Loúdd* est attribué au capitan-bacha

(grand amiral.) Cette ville, anciennement *Lydda*, puis *Diospolis*, n'est presque qu'un composé de masures. Les chrétiens y montrent une colonne sur laquelle se posa, dit-on, St.-Pierre, que l'on appelle *le stilite*.

Ramléh (Arimathie), est à un tiers de lieue : l'aga y fait sa résidence, dans une espèce de masure que chacun successivement laisse dépérir, de peur qu'étant supplanté, il n'en soit pour sa dépense. Il y a environ 200 familles, et deux comptoirs français : on y fait du savon. En 1784 un charpentier vénitien y fit un moulin, le seul qu'il y eût dans toute la Syrie. Le plaine qui s'étend jusqu'à Gaze, n'offre que quelques villages; l'un d'eux, nommé *El-Madjal*, est le lieu où se file le plus beau coton de toute la Syrie.

Il faut remarquer que toute cette côte s'ensable journellement, au point que la plupart des lieux qui ont été des ports dans l'Antiquité, se trouvent maintenant à 4 ou 500 pas dans les terres.

Le melkane de *Gaze* appartient de même au capitan-bacha. Les Arabes le nomment *Razzé;* c'est un composé de trois villages, dont un, sous le nom de *Château*, est situé sur une colline de médiocre élévation : ce ne sont que des décombres. Cependant Gaze a le titre de capitale de la Falastîn : on y trouve au plus 2000 ames. Il y a 50 métiers de toile de coton, qui se vend aux Bédouins ou Arabes du désert : on y fabrique du savon. Il y a un fort circulaire. Les Français, sous les ordres du général Bonaparte, prirent cette Place le 7 ventôse an 7. On y trouva 100,000 veldes de bis-

cuit, du riz, des tentes, 15 milliers de poudre, etc.

Au S. de Gaze, on entre dans le désert de l'Arabie : il n'y a guère que deux lieux habités sur la côte, *Kan-Younès*, où les mamelouks d'Egypte tiennent douze hommes de garnison, et plus au S., *El-Arich*, où il y a de l'eau potable.

N. B. J'observe que dans la Syrie, ainsi que dans la Natolie, on fait payer aux voyageurs un droit de *passe*, appelé *ghafar*, pour l'entretien et la sûreté des routes, quoiqu'elles le soient très-peu, sur-tout en Syrie.

Habitans de la Syrie, parlant tous l'arabe.

Habitans de la Syrie, divisés en

- Postérité des anciens habitans. . . . . — *Grecs propres*, appelés *schismatiques*. / *Grecs latins*, ou de communion latine. / *Grecs Maronites*, ou de la secte de Maron.
- Postérité des conquérans.
  - *agricoles.* — *Arabes*, divisés en tribus. / *Motoualis*, distingués par des opinions religieuses. / *Druses*, distingués par leur gouvernement. / *Ansariés*, sectaires, divisés en plusieurs sectes.
  - *pasteurs.* — *Turkmans.* / *Kiourdes.* / *Arabes-Bédouins.*
- Peuple dominant. . . . — *Les Turcs* dans les villes : hommes de guerre. / hommes de loi. / artisans.

1°. Les *Grecs* que nous nommons schismatiques, sont en grand nombre, et s'occupent de la culture des terres; il y en a aussi dans les villes.

Les *Grecs* du rit latin sont moins nombreux, et vivent, dans les villes, sous la protection des Francs. Les Maronites occupent le pays entre le *Nahr-el-Kelb* et le *Nahr-el-Bared*; ils tirent leur nom de Maroun, pieux solitaire du sixième siècle.

2°. Les Arabes étaient demeurés les maîtres de ce pays, depuis leur conquête; on en trouve dans les villes et dans les villages, le plus grand nombre dans les campagnes.

Les *Motoualis* de la secte d'Ali, ont pris leur nom du syrien, qui signifie *sectaire :* ils ne sont pas très-anciens; ils ne possédaient d'abord que Baalbek; ils allaient depuis jusqu'à *Soùr;* mais *Djézar-Pacha* les a presque tous détruits, pour s'emparer de leur pays.

Les *Druses* sont les plus puissans; ils firent d'abord secte, puis un corps politique, soumis à un émir, qui est *hakem* ou gouverneur : il veille à l'ordre public, est le chef de la justice, et réside à *Dair-el-Kamar.* La nation est partagée en familles nobles ou *chaiks*, et en cultivateurs, et tire son nom du surnom d'*El-Dorsi*, donné à Ismaël, leur fondateur.

Les *Ansariés* tirent leur nom du village de *Nasar*, où un vieillard pieux, en 891, fut leur fondateur. Ils sont divisés en plusieurs sectes : les *Chamsiés*, adorateurs du soleil; les *Kelbiés*, adorateurs de la lune : quelques-uns croient à la métempsycose. Ils occupent une chaîne de montagnes, depuis *Aniakié* jusqu'au *Nahr-el-Kébir.*

3°. Les *Turkmans* descendent des anciens Turcs,

ainsi que les Ottomans ; ils sont divisés par *ordous* ou camps, et n'ont que des troupeaux.

Les *Kiourdes* s'adonnent volontiers au brigandage.

Les *Arabes-Bédouins* sont des Arabes pasteurs, divisés par tribus, vivant sous des tentes, et se regardant comme maîtres du désert : ils exigent un tribut des caravanes, ou les pillent.

Les *Turcs*, comme souverains actuels, occupent les places du gouvernement, et sont despotes.

§ V.

Al-Djézîra ou *Diarbeck.*

Par le mot *Al-Djézîrah* les Arabes entendent une île, et ils donnent ce nom au pays que les anciens nommaient d'*entre-fleuves*, ou Mésopotamie. Le Diarbeck en occupe la partie septentrionale, et s'étend un peu à l'E. du Tigre. Les principales villes sont :

Diarbekir, sur le *Tigre*, résidence d'un pacha. Cette ville est très-peuplée, et fait un grand commerce en toiles de coton et maroquin.

Mosul, aussi sur le *Tigre*, et pas très-loin des ruines de l'ancienne Ninive. C'est parce que l'Occident tirait de cette ville les belles toiles fines de coton, qui y venaient des Indes, que nous leur avons donné le nom de Mousselines.

Ourfa, au S. O. de Diabrkir, avec une citadelle. On y fabrique de très-beau maroquin jaune.

§ VI.

§ VI.

Yrag-Araby.

Le nom d'*Yrag* est donné à une assez grande étendue de pays à l'O. et à l'E. du Tigre, dont une moitié est aux Ottomans, l'autre en Perse. Le premier est désigné par le surnom d'*Arabi*; le second par celui d'*Adjémi*.

L'Yrag-Araby enferme les gouvernemens de *Bagdad* au N. et de *Bassora* au S.

BAGDAD *ou* BAGHDAD, que l'on a eu tort de confondre comme font les Orientaux avec l'ancienne Babylone, est plus au N. sur le *Tigre*, en face du lieu qu'occupait l'ancienne *Séleucie*. Elle fut bâtie en 765 de l'ère vulgaire, par le calife Almansor, dans un lieu qu'avait occupé un prétendu saint personnage, appelé *Dad*, de-là le nom de *Jardin de Dad*, ou Bagdad. Le calife eût voulu qu'elle portât celui de *Dar-ar-Salem*, ou *ville du Salut*. Cette ville est un lieu de passage continuel pour une partie des caravanes qui vont à Bassora ou aux Indes: elle est riche et commerçante. Son pacha s'est plus d'une fois affranchi de l'autorité du gouvernement ottoman.

BASSORA *ou* BASSRAH, au S., au-dessous du confluent du Tigre et de l'Euphrate, près du golfe Persique, sur une petite rivière d'eau douce, que l'on nomme *Chát el A'râb*. Elle fut fondée en 635 sous le califat d'Omar. Les murs en sont de terres et les maisons de briques; cependant la ville est considérable par son étendue et sa population. Elle était autrefois

entourée de fossés pleins d'eau : ils sont actuellement desséchés. Elle a cependant soutenu en 1777 un siége de huit mois contre les Persans. On trouve sur les bords de la rivière et dans les environs, du blé, des légumes, du riz, différentes sortes de fruits d'Europe, et surtout le dattier ; des lièvres, des perdrix, des boucs sauvages très-bons à manger ; mais en général, l'air n'y est pas sain, et les eaux y aident la propagation d'un ver qui, éclos et grandi dans les pieds et dans les jambes, produit un genre de maladie très-incommode.

Bassora fut prise en avril 1787, par un chaik Arabe, qui la vexa, et se fit donner de fortes contributions ; mais au mois d'octobre de la même année, elle fut reprise par Soliman, pacha de Bagdad.

Les vaisseaux qui y vont des Indes doivent s'y rendre en ventôse et germinal (mars et avril), et en repartir dans les premiers jours de thermidor (du 20 au 30 juillet), sans quoi ils manqueraient les vents favorables à leur retour ; car les vents règnent ordinairement dans le golfe Persique depuis le mois de vendémiaire (moitié de septembre et d'octobre) jusqu'en messidor (juillet), dans la partie du N. O., sauf quelquefois un vent de S. O. Dans les autres mois ils sont S. E.

CHAPITRE II.

De l'Arabie et des Arabes.

On a vu que l'Arabie a la forme d'une presqu'île, et que les Anciens la divisaient en Arabie *pétrée*, *déserte*, *heureuse*. Ces dénominations, même traduites en arabe, ne sont plus en usage dans le pays, peut-être même n'y ont-elles jamais été connues.

Toute la partie septentrionale, comprise entre la Syrie à l'O. et l'Euphrate, à partir du 33°. degré de latitude, en revenant au S., porte le nom de *désert*; dans l'intérieur de la presqu'île, on trouve à-peu-près sous le 23°. degré 30′, la province appelée *Hhedjâz*, vers l'O.; au centre, le *Nedjed-el-Areb*; à l'E., le *Lascha* ou *Bahhréin*; au S. E., l'*Oman*; toute la partie du S. porte le nom d'*Yémen*, (*ou* pays de la droite). C'est-là qu'est l'*Hhadhramaout*, le *Tehâma*, etc. Le *Nedjed-el-yémen* est dans l'intérieur des terres, et n'est guère connu.

Quoique l'Arabie soit sur-tout connue par ses plaines et ses déserts, elle ne laisse pas cependant d'avoir des montagnes où plusieurs rivières prennent leur source et même fertilisent les terres. On a long-temps cru qu'en beaucoup d'endroits les eaux qui s'étaient formées sur les montagnes, s'évaporaient faute d'écoulement. Niebuhr assure, au contraire, que la chaîne de montagnes qui traverse toute l'Arabie du S. au N., va si fort en décli-

nant vers l'O., que par-tout il se forme des torrens qui donnent lieu à l'écoulement des eaux.

Comme l'Arabie est d'une fort grande étendue en latitude, le climat ne peut pas y être par-tout le même; ne fût-ce même qu'à cause de la direction des montagnes. D'ailleurs on ne peut parler exactement de l'intérieur où les Européens n'ont pas pénétré.

Dans l'*Yémen*, par exemple, que l'on connaît mieux, on sait que, dans les montagnes, on éprouve une saison réglée de pluie, depuis juin, jusque vers septembre, c'est-à-dire pendant messidor, thermidor et fructidor. Et c'est pour ce pays un avantage bien précieux, puisqu'alors les chaleurs y sont les plus fortes. Le soleil y est quelquefois couvert de nuages pendant vingt-quatre heures. Il pleut, mais plus rarement, pendant le printemps.

Dans la province d'*Oman*, et assez universellement dans les parties orientales de l'Arabie, les pluies ne tombent qu'en *nivôse*, *pluviôse* et *ventôse*, c'est-à-dire depuis le 20 novembre jusqu'au 20 février. Il y a quelques différences, mais peu considérables, à différentes latitudes.

La chaleur diffère aussi beaucoup entre les plaines et les pays montagneux, aussi les voyageurs assurent-ils que dans la seule province d'Yémen on trouve des plantes et des animaux, faits pour des climats très-différens et qui affectent ailleurs des régions très-opposées.

Les vents y causent aussi des effets différens dans l'atmosphère selon leur direction; ceux qui viennent de la mer sont, en certains endroits, humides; ceux des

plaines, brûlans; ceux des montagnes, plus froids. Mais le plus funeste, et qui, heureusement n'est pas régulier, c'est celui que les Arabes nomment *Seymoumn*, et quelques voyageurs, *Samiel*. Il est si funeste, qu'à moins de faire comme on le rapporte des chameaux, de se jeter à terre, le visage dans la sable et la tête en sens contraire au vent, on en périt immanquablement. Les corps de ceux qui en périssent, passent presque aussitôt à la putridité.

Il y a des endroits où la rosée est très-sensible et d'une fraîcheur salutaire, aussi y couche-t-on les nuits sur les terrasses des maisons. Mais, dans les lieux environnés d'eaux stagnantes, tels qu'à Bassora, cet usage est dangereux.

Je passe à une courte description du pays.

YÉMEN. C'est le nom de la partie la plus méridionale de l'Arabie. Le détroit de Bab-al-Mandeb en sépare les côtes, l'une baignée par la mer Rouge, l'autre par les eaux de la mer des Indes. Ce détroit, des plus intéressans, situé à 12 deg. 38 min. de latitude, n'est que de 5 à 6 lieues : il s'y trouve, à une lieue de la côte de l'Arabie, une petite île qui a un bon port. On divise l'Yémen en partie basse, vers la mer Rouge, laquelle comprend aussi le *Téhâmah*, et en partie montagneuse qui est derrière et que les Arabes nomment en effet le pays montagneux ou le *Djebbel*.

Le *Téhâmah* se divise en six départemens, le *Djebbel* en vingt-quatre : je ne parlerai que des plus intéressans.

Le *Téhâmah*, sur la mer Rouge, est un pays plat, sablonneux et aride : il n'est qu'à une journée de Mokhâ.

Il est arrosé par les rivières ou torrens qui y coulent des montagnes. On doit y connaître :

Le département de *Mokhâ* qui touche à celui d'Aden; le terroir en est sec et stérile; l'air y est très-chaud. MOKHA, latitude 13 deg. 16 min. septentrionale. Selon Niebuhr, 13 deg. 19 min.: longitude orientale 40 deg. 50 min. est assez bien bâtie, et ceinte d'une muraille flanquée de quelques tours: elle est sur la mer Rouge, à 15 lieues du détroit; deux citadelles en défendent la rade que l'on ne peut pas nommer un port. Elle a été long-temps au pouvoir des Turcs qui l'avaient conquise. Les Français la bombardèrent en 1738. Les Anglais y font actuellement le principal commerce; et y envoient de Bombay, tous les deux ans, un vaisseau au mois de décembre. Les Français y peuvent aussi faire le commerce. On n'y vend pas argent comptant; il y a, par année, quatre époques pour les paiemens. On tire de Mokhâ le café qui en porte le nom, de l'aloés, de la myrrhe, de l'encens, appelé aussi *olibau*, de l'or, et de l'ivoire venus de l'Abyssinie; de la nacre de perle, du cuivre qui y est apporté de Syrie; de l'absynthe, de la sauge.

Le département de *Beit-el-Fakih*, à 30 lieues dans le NN. E. de Mokhâ, n'est recommandable pour nous qu'à cause de l'excellent café, qui ne se trouve nulle part en aussi grande abondance. Ce n'est pas, au reste, que tout le café se recueille dans ce département, mais c'est-là qu'il s'apporte, et s'achète: on y vient des différentes partie de l'Inde, de la côte de Barbarie et même de Maroc; et le marché s'ouvre tous les ans, dans les

premiers jours de ventôse (avril). On trouve beaucoup de sel sur la côte. *Hodéida*, qui est à 7 ou 8 lieues au N. O. de Beit-el-Fakih, doit en être regardé comme le port. Cette ville est assez grande et assez bien bâtie. Le café qui se vend à *Loheia*, située en partie en terre ferme et en partie dans une île, n'est pas aussi bon que celui de Beit-el-Fakih; mais il n'en porte pas moins, loin du pays, le nom imposant de *café Mokhâ*.

Un département porte particulièrement le nom d'*Yémen-âla*. Les collines et les vallées sont bien cultivées: il y vient une telle abondance de froment et d'orge, qu'on le nomme le *grenier* de l'Yémen; on pourroit aussi l'en nommer le *jardin*, car il y vient des fruits excellens et en grande quantité. Les bêtes à cornes y sont fort belles. *Djobla* en est le chef-lieu; c'est une ville assez jolie, bâtie en pierre, mais sans murailles. On y fabrique du savon. Le prince de l'Yémen Ala réside à *Sana*, ville ancienne, dans un terrain agréable.

La petite seigneurie, que l'on nomme quelquefois le royaume d'*Aden*, est en dehors de la mer Rouge; à l'E. du détroit de Bab-al-Mandeb, sur le bord de la mer. Les habitans sont *Sunites* et indépendans. La ville qui lui donne son nom est ancienne, et a encore un très-bon port. On en exporte un peu de café.

Pendant quelque temps les Turcs ont été les maîtres de l'Yémen; mais ils en ont été chassés par la famille de Khassem-el-Kebir, ou Khassem-le-Grand.

Le Pays d'Oman occupe la partie du S. E. de l'Arabie. Il est montueux et divisé entre plusieurs petits princes, qui n'ont que le titre de *Chaiks*, tandis que le

plus puissant prend le titre d'*Imân* d'*Omân*. La ville qu'il nous importe le plus de connaître dans cette partie, est vers le détroit d'Ormus.

Mascate (latitude 25 deg. 37 min. selon Niebuhr; la connaissance des temps de l'an XI ne la donne pas), sur un golfe où les plus grands vaisseaux sont à l'abri de tous les vents. Ce beau port est défendu par trois petits forts mal construits et qui tombent en ruines; le reste de la ville est entouré de murailles. C'est l'entrepôt des marchandises de l'Arabie, de la Perse et des Indes. Les Portugais prirent cette ville en 1508. On y voit encore deux églises, bâties par eux, servant, l'une de magasin, l'autre d'habitation au gouverneur. La mauvaise conduite d'un gouverneur en fit chasser les Portugais. L'imâm, maître de tout le pays, entretient une police sévère à Mascat, et la justice s'y rend avec une grande impartialité. On y voit un grand nombre de Banians, ou commerçans des Indes. C'est l'entrepôt de commerce du golfe Persique. On y paie, pour les vaisseaux européens cinq pour cent de droits sur les marchandises; les Mahométans, six et demi, et les Juifs et Banians, neuf pour cent. Le pays consomme du riz, du sucre, du poivre, du girofle, de la canelle, des mâtures, des toiles blanches communes, etc. Ces marchandises sont payées avec la mirrhe, de l'encens, de la gomme arabique, avec du café, et aussi avec de l'argent, tels que les séquins vénétiens, les roupies de l'Inde, etc.

C'est assez près qu'est le détroit d'Ormus, qui donne entrée au golfe Persique.

Sur la côte de l'Arabie, en remontant par le N. O.,

on trouve le pays appelé de *Lascha*, dont quelques îles portent le nom de *Bahrem*. On s'y occupe sur-tout de la pêche des perles. Au reste, ce pays est très-peuplé, et la justice y est bien administrée.

KATIF, que l'on nomme quelquefois *El-Katif*, est une grande ville avec une port, dont les habitans subsistent de la pêche des perles. On y voit les ruines d'un ancien château des Portugais.

LASCHA est grande, et la résidence du souverain.

La PROVINCE DE NEDJED s'étend depuis le pays de Lascha, jusqu'à l'*Yraq-Araby*, au N., et à l'O., jusqu'à l'*Hedjaz*. La plus grande partie de cette province est habitée par des Arabes Bédouins, ou errans : l'autre partie, montagneuse, remplie de villes et villages, est divisée en un grand nombre de petites seigneuries, qui souvent se bornent à une seule ville, où commande un chaik particulier. Il y eut un temps où ces pays payaient au chérif de la Mekhe. Les endroits montagneux sont très-fertiles; dans les autres, les Arabes sont obligés de creuser des puits très-profonds, ce qui rend la culture très-pénible. Les caravanes qui partent tous les ans, de Bagdad, de la Perse, ou de l'Oman, traversent plus ou moins, le Nedjed, et sont obligées d'y faire des présens et d'y payer des droits de péages, soit aux Arabes du désert pour l'entretien des puits; soit aux chaiks qui se disent maîtres des villes. Il s'y est introduit une nouvelle secte, ennemie de *Sunites*, quoique les uns et les autres regardent Mahomet comme leur prophète. La politique, plus qu'un zèle religieux, peut avoir enfanté cette hérésie, pour fortifier les chefs d'un

pays, contre les chefs d'un pays voisin. Un nouveau fanatique désole en ce moment ce pays. Au reste, il y a des tribus entières d'Arabes qui ne s'embarrassent guère de Mahomet, ni du *Coran*.

L'Hedjaz, est à l'O., appuyé sur la mer Rouge: il a l'Yémen au S., et les déserts de Syrie au N. Il y a, dans l'intérieur, des parties montagneuses très-bien cultivées, et, sur le bord de la mer, des terres améliorées par les torrens qui viennent des montagnes. On trouve dans plusieurs Géographies, que le grand seigneur, ou sultan de Constantinople, a la souveraineté de cette province; c'est une erreur de leur part, comme c'est une vaine prétention de la part du sultan. Voici à quoi se réduit sa prétendue puissance.

1°. Le pacha turc qui conduit la caravane de Syrie, prenant le titre d'*Emir Hadji*, a le droit, à la vérité, parce qu'en même temps il a la force, de déposer le chérif de la Mekhe, mais c'est seulement pour le peu de jours qu'il reste dans cette ville.

2°. Le sultan jouit du droit d'envoyer des caravanes en pélerinage, mais il faut que la caravane paie un droit pour accomplir ce pélerinage.

3.° Le sultan entretient, il est vrai, un pacha à trois queues dans le port de *Djedda*; mais cette espèce de gouverneur n'ose en sortir, s'il n'est accompagné d'une garde nombreuse.

4.° A la vérité, une partie de la garnison de la Mekhe, de Médine et d'Yambo est composée de soldats turcs.

5.° Enfin, les Turcs ont de petites garnisons dans quelques villes de la route des caravanes; mais ces gar-

nisons n'ont aucun droit sur les autres villes ni sur les autres villages.

Ce qui maintient essentiellement l'apparence du pouvoir que s'attribue le sultan, c'est que les Arabes gagnent beaucoup avec les caravanes, tant à leur passage qu'à leur séjour. J'explique ceci :

Les caravanes paient un tribut aux Arabes du désert pour n'être pas pillées.

Mais de plus, arrivées à la Mekhe, elles paient des droits considérables pour l'entretien des prétendus officiers de la *Kaàbah*. On verra ce que c'est. Et presque tous les habitans prennent ce titre. De plus, le sultan fait distribuer, pendant le séjour de la caravane, autant d'eau que 2000 chameaux peuvent en porter : il y vient aussi annuellement quatre à cinq vaisseaux chargés de blé, de riz et d'autres provisions qui viennent de Suez, de Cosséir, soit à Yambo, soit à Djeddah.

Les lieux les plus considérables de l'Hedjaz, sont :

La MEKKE, à une forte journée du bord de la mer, où est le port de Djeddah. Le terrain près de cette ville est sec et stérile ; mais à quelques lieues on trouve des fruits en abondance dans les lieux élevés. C'est une ancienne croyance établie chez les Arabes, qu'*Ibrahim*, le plus distingué de leurs ancêtres, et l'Abraham des Hébreux, habita cette ville, et même qu'il y construisit une maison carrée, qui porte le nom de *Kiabé*, ou *Kâabah*, comme disent plusieurs auteurs. Il y plaça même une pierre qui lui fut apportée du ciel par un ange. Cette pierre était si brillante qu'on l'apercevait à quatre journées de distance ; mais elle pleura tant sur

les péchés des hommes qu'elle en est devenue actuellement toute noire. Aussi est-ce l'épithète qui accompagne son nom. A peu de distance est le puits de *Zemzem*, très-révéré aussi, parce que ce fut ce puits qui apparut, dit-on, miraculeusement à Agar, lorsqu'elle se croyait prête à voir périr son fils. Quelque ridicules que nous paraissent ces contes, nous ne sommes pas encore assez loin du temps où nous en croyions d'à-peu-près pareils, pour avoir le droit de nous en moquer.

L'idée de sainteté attribuée à cette ville est très-ancienne, et la famille de Qoroïchytes était depuis longtemps en possession de desservir la Kâabah, lorsque Mahomet naquit parmi eux. Ainsi lorsqu'il recommanda ce pélerinage à chaque Musulman, ce n'était pas une idée nouvelle. Mais la politique voulut en tirer parti, en obligeant d'y acheter, au moins, quelques aunes de toiles pour son linceul. Et véritablement ce lieu peut être considéré comme une grande foire, centre d'un commerce considérable. Outre une caravane très-nombreuse, qui y vient de Damas, une autre du Caire, une troisième, de toute la côte de Barbarie, sous le nom de *Mogrebbins*, il en vient aussi de Perse, de Bagdad, et de toutes les parties de l'Inde où vivent des Musulmans. Non-seulement ces pélerins prétendus acquièrent ordinairement par ce voyage, une réputation de sainteté et le titre recommandable d'*Hadji*; mais toujours les plus sensés en rapportent des marchandises en retour de celles qu'ils ont portées: et dans le vrai, nos pélerinages à *Saint-Jacques*, à *Lorette*, etc. avoient-ils aux yeux de leurs habiles inventeurs, d'autre but que d'amener

un grand concours de monde, et d'enrichir le centre de ces pieux rendez-vous ? Les plus pauvres, n'ayant pas de marchandises à vendre, se procurent néanmoins quelque profit, en vendant leur temps et leur peine. Ils font le voyage pour le repos de quelque Musulman qui ne le peut faire lui-même, ou qui est mort sans s'acquitter de ce devoir.

La ville de la Mekke et tout le territoire réputé saint relèvent d'un petit souverain, appartenant à la famille de Mahomet, par Haçan, fils d'Ali : il a le titre de *chérif*. Ainsi la division chez les Mahométans, entre ceux que l'on nomme *Sunites* et ceux que l'on désigne par le nom de *Chiites*, ne vient pas de ce que ceux-ci regardent les descendans d'Aly, comme des personnages recommandables, mais seulement parce qu'ils regardent les premiers califes comme des usurpateurs qui ont éloigné du califat les véritables héritiers de Mahomet, son gendre Aly, et *Haçan*, et *Houçein*, tous deux fils de celui-ci.

Le chérif de la Mekke n'est chef que pour le temporel; il n'a pas le titre de calife ni d'iman, qui donne le pouvoir spirituel. Son domaine est peu étendu, et ses revenus ne sont pas considérables. Mais il a mille autres ressources dans les douanes, les revenus de la Kâaba, les droits qu'il fait payer aux chiites, etc. Il reçoit même des contributions des princes étrangers, chez lesquels on professe le mahométisme.

MÉDINE, au N., est la seconde ville de l'Hedjaz. Son premier nom était *Yatrib*. Mais lorsque Mahomet, chassé de la Mekhe, y eut trouvé un asile sûr,

on désigna cette ville par le nom de *Medynet-el-Néby*, c'est-à-dire, ville du prophète; de ce nom s'est formé celui de Médyne. Elle est célèbre parce qu'elle renferme le tombeau de Mahomet. Les pélerins de Syrie et d'Egypte, qui ont cette ville sur leur route, se font un plaisir de visiter ce tombeau, sans que ce soit un devoir de religion. Il n'est pas plus magnifique que ceux des autres fondateurs de mosquée; c'est une espèce de grande caisse couverte de maçonnerie; encore ne le voit-on qu'au travers d'une grille. On débite des contes plus ou moins ridicules sur les trésors qui se gardent près de ce tombeau.

DJEDDAH, est le port de la Mekhe, et n'est pas réputé saint. Les négocians de toute nation peuvent y aborder; mais il ne leur est pas permis de s'éloigner de la ville pour pénétrer dans le pays, parce que les terres en sont réputées saintes.

YAMBO, plus au N., est le port de Médyne; c'est une ville médiocrement grande.

Il y a beaucoup d'autres villes, et même des villages très-peuplés dans l'Hedjaz; mais ils ne nous intéressent pas assez pour en parler ici. On y trouve aussi un tribu de Juifs, sous le nom de *Béni-Kheiban*.

DÉSERT DU MONT SINAÏ. Quoiqu'en général on nomme déserts ces plaines immenses qui de l'Hedjaz s'étendent jusqu'à l'Euphrate et à la Syrie, comme il n'y a rien de particulier à en dire, sinon qu'ils sont habités par les Arabes Bédouins; je ne m'arrêterai qu'à la partie qui se trouve entre les deux golfes que forme la mer Rouge au N., celui de Suez à l'O.,

et celui appelé *Bahr-el-Akaba* à l'Est. On le nomme ordinairement en Europe, *golfe d'Ailath*, à cause de la ville de ce nom que les Arabes appellent *Akaba*. C'est l'ancienne ville d'*Elath*.

Cette contrée, célèbre chez tous les peuples qui ont conservé ou emprunté leur religion des écrits de Moyse, n'est qu'un pays inhabitable où se trouve plusieurs montagnes. Deux sont connues des Occidentaux, sous les noms de *Sinaï* et *Horeb*. Au reste, il ne faut pas s'y laisser tromper par les récits des Arabes. Instruits par une longue expérience que l'objet des voyages en cette contrée est presque toujours, pour un européen, de retrouver les lieux indiqués dans les livres de Moyse, ils ne manquent pas de lui assurer que le lieu où ils peuvent le conduire ou le lui faire remarquer, est précisément celui qu'il cherche. Ils assignent vingt endroits différens au passage des Israélites au travers de la mer Rouge; vingt autres endroits au rocher qui donna des eaux, etc. Je parlerai à l'article de l'Égypte, du lieu que l'on nomme la Fontaine de Moyse, parce qu'elle a été observée par quelques savans de l'expédition des Français. Des Français éclairés ont visité ce désert dans l'expédition d'Égypte. Le cit. Coutel, entr'autres, y a demeuré un mois avec les Arabes, et en a rapporté plusieurs objets intéressans.

J'observe seulement ici que le voyageur Niebuhr retrouva dans ce désert une multitude considérable de tombeau qui semblent indiquer qu'il y eut autrefois une ville très-peuplée. Il y vit aussi le couvent

de Sainte Catherine, tout près du mont Sinaï, qui n'est qu'une partie de chaîne de montagnes. Ce mont a quantité de belles sources. Le couvent, fondé dit-on par Sainte Hélène, renferme des moines grecs qui vivent dans une grande austérité, et qui ne peuvent entrer et sortir que par des fenêtres fort élevées au-dessus du sol. Il faut y être hissé dans des paniers: cette précaution les garantit des Arabes.

Au fond du golfe est le petit port de Suèz, qui a succédé à un lieu plus ancien nommé *Kolsum*. La mer paraît s'être retirée de ce côté.

Des Arabes.

Les Arabes prétendent descendre de Jectan, qui vivait, selon eux, il y a trois à quatre mille ans; d'autres ne remontent qu'à Ibrahim, ou Abraham qui vint depuis. Mais la naissance la plus illustre actuellement, selon eux, est celle d'un homme appartenant à la famille de Mahomet. On les nomme *Chérifs* en Arabie; mais il me semble que c'est surtout lorsqu'ils gouvernent un état; les Turcs les nomment *Emirs*. On dit aussi *Séjed*, nom qui convient aux particuliers. Les empereurs de Maroc prennent le titre de *Sidi*, c'est-à-dire un souverain de la famille de Mahomet. Quel que soit le nom, ceux qui sont de cette famille jouissent d'une grande considération et portent un turban *vert*. Les Arabes, sous une même dénomination, forment cependant deux espèces de peuples absolument séparés par les goûts et les habitudes.

bitudes. Ce sont, 1.° les habitans des déserts, qui vivent errans avec leurs troupeaux, et campent sous des tentes qu'ils transportent lorsque le manque d'eau ou de fourrages les y force; 2.° les habitans des villes et des villages qui ont plus ou moins dégénéré.

Les Arabes du désert, que nous nommons *Bédouins*, sont de tous les peuples les plus libres et les plus sobres. Souvent un peu de farine délayée dans le creux de la main, avec un peu d'eau, leur suffit pour la nourriture de la journée. Ils se servent aussi du lait de leurs chamelles. Leurs femmes cousent leurs tentes et leurs habits. Quant aux maris, ils vont souvent au pillage des caravanes, dont ils prétendent au moins un tribut, lorsqu'ils passent sur le terrain où ils sont campés, et dont ils se regardent comme les maîtres. Mais si l'on arrive à leur camp, comme voyageur, demandant l'hospitalité, on est reçu avec accueil, et ils font volontiers part de ce qu'ils ont de vivres. Au reste, je renvoie aux ouvrages du Cli. d'Arvieux et de Niebuhr, etc. pour les détails concernant les Arabes.

Je ne dirai rien de ceux qui habitent les villes, parce que leurs mœurs ressemblent assez à ceux des autres Orientaux.

Je remarquerai seulement qu'il me paraît que l'ancienne religion des Arabes, au temps d'Ibrahim, et long-temps depuis, était le *Sabéisme* ou l'adoration des corps célestes. On en trouve encore qui ont conservé ce culte si pur et presque raisonnable. Ceux qui, depuis Mahomet, ont adopté sa religion, sont partagés en *Sunites* et en *Chiites*, et se haïssent plus entr'eux

qu'ils ne haïssent même les infidèles. Les Sunites se divisent en quatre sectes regardées comme orthodoxes. Il s'est élevé encore d'autres sectes, entr'autres celle des *Zéidites* qui prétend à un culte plus épuré. Voici, par rapport à ces sectaires, un trait qui mérite d'être lu.

Les quatre sectes des Sunites ont à la Mekhe, chacune un lieu de prières, aux quatre coins de la grande mosquée qui renferme la *Kahabà :* et ils paient un droit pour y prier. Les Zéidites, dont les idées sont plus relevées, ont prétendu n'avoir pas besoin, pour prier, d'un lieu matériel, qu'il suffisait de se supposer en esprit une mosquée idéale; et en effet, ils s'en supposent une précisément tout près et au-dessus de la Kahabà. Mais ils n'ont pas échappé au droit de péage, et le chérif les fait payer pour leur mosquée aérienne, quoique assurément il ne puisse pas alléguer les frais de l'entretien.

La Langue arabe, assez dure à la prononciation, à cause de ses gutturales, est une des plus riches de l'Univers, par l'abondance des expressions et la hardiesse des figures. Aussi les Arabes ont-ils eu des poètes plutôt que des historiens. Ils ont cependant écrit l'histoire, mais elle tient souvent des exagérations de la poésie. Les Arabes ont aussi cultivé les sciences. Lorsqu'une fois les Abassides furent montés sur le trône de Bagdad, bâtie par Almansor, ils cultivèrent les lettres et les sciences : ils s'appliquèrent à l'astronomie, à la médecine, à la chimie, dans un temps où l'Europe était plongée dans la barbarie. Ce fut sur-tout sous le calife Aronn, surnommé le Juste, *Al-Raschid*, que ce goût,

dans tous les genres de savoir, éclata chez les Arabes. Ce furent eux qui, ayant traduit du grec l'astronomie de Ptolémée, nous la firent connaître les premiers, sous le nom d'*Almageste* ou les grandes *Œuvres*. Il est vrai que les sciences ne s'y conservèrent pas dans la pureté de leur doctrine. L'astronomie, qui n'est que la connaissance exacte des lois que suivent les astres, y prit le nom d'Astrologie, et servit l'ignorance et la superstition : on prétendit pouvoir s'aider du spectacle du ciel pour annoncer les événemens qui auraient lieu sur la terre. La chimie, cette science par excellence, qui soumet tous les corps de la nature à l'analyse du laboratoire, ne fut bientôt que l'instrument de l'imposture. Sous le nom d'alchimie, elle devait donner le moyen de créer de l'or, de conserver pendant plusieurs siècles la vigueur de l'esprit, la jeunesse du corps. Cependant les travaux de ces temps d'erreurs ont avancé la science, et contribué à trouver des vérités nouvelles.

Les Arabes, après avoir parcouru l'Afrique septentrionale en vainqueurs, étant passés en Espagne, y reconnurent d'abord la puissance des califes d'Orient de la famille des Ommiades : à la chute de ceux-ci, Abd-oul-Rhamân, l'un d'eux, étant passé en Espagne, y prit le titre de calife d'Occident, y fit de grandes conquêtes, passa même en France; à la vérité il y fut défait. Mais l'état des Arabes devint très-florissant en Espagne, où ils fondèrent plusieurs royaumes. En effet, l'Espagne qui, aujourd'hui, ne renferme pas douze millions d'habitans, ou qui les renferme au plus, en possédait vingt millions, et les Arabes y exer-

çaient, quelques-uns les sciences, d'autres la médecine, l'architecture, et le reste de la nation des professions utiles et lucratives. On y travaillait l'or, l'argent, la soie pour tous les genres d'étoffes. Leur Langue s'étant hantée sur celle des Romains qu'avaient adoptée les Goths, lui donna cette gravité qui en fait le charme : on ne peut leur reprocher que les lettres gutturales, qui rendent la Langue espagnole moins douce que l'italienne; mais elle a plus de dignité, et elle est plus majestueuse.

J'aurai occasion de faire connaître l'étendue de puissance où parvinrent les Arabes, en parlant des pays qu'ils soumirent, et où ils régnèrent.

CHAPITRE III.

De la Perse.

La Perse est à l'E. de la Turquie d'Asie. Elle s'étend du 41°. degré au 68°. en longitude à l'E. du méridien de Paris; en latitude du 25°. degré au 44°.

Sa forme est irrégulière; elle peut avoir de longueur 434 lieues, et de largeur 367. La surface est estimée 110 à 120,000 lieues carrées.

§ Ier.

Géographie.

Les bornes sont; au N., quelques provinces de la Russie asiatique et la mer Caspienne; à l'E., l'Afghâ-

nistân, ou empire des Afghâns; au S. la mer des Indes; à l'O. le Tigre, ou *Didjeleh* qui la sépare de la Turquie asiatique.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

La Perse n'est un pays montagneux que dans la partie septentrionale. C'est là sur-tout que se trouve au midi de la mer Caspienne, la portion S. de l'ancien mont Taurus, que l'on nomme actuellement *Monts-Alpons*, dont le prolongement à l'E., prend le nom de montagne du *Khorâçân*. Je ne parle pas de l'Ararath; il appartient à l'Arménie; ni du Caucase qui appartient à la Russie. En général le reste du pays est plat et renferme de vastes contrées, qui portent le nom de *Déserts*. On n'y voit pas de grands fleuves.

Le froid y est assez vif dans les parties septentrionales, et généralement dans les parties élevées; mais il fait très-chaud dans les provinces méridionales. Aussi les anciens rois de Perse faisaient-ils leur résidence à Ecbatane en été, à Persépolis en hiver.

En général le sol de la Perse est sablonneux et stérile. Elle n'est fertile que dans les endroits où se trouvent des vallées. L'industrie a fait bien des efforts pour réparer les torts de la nature. On a pratiqué des arrosemens, et multiplié les jardins à l'aide des petites rivières. Il y vient du froment, du riz, de l'orge, des légumes et sur-tout d'excellens fruits, et des fleurs d'un éclat et d'un parfum qui se trouvent bien rarement ailleurs. On y recueille, dans quelques provinces, du lin, du chanvre, du tabac, du coton, du safran, du

sésame pour faire de l'huile, de la térébenthine, du mastic, des gommes, des noix de galles; il y a des endroits remarquables par l'excellente qualité des vignes, et l'abondance des mûriers qui servent à la nourriture des vers à soie. Il y faut joindre quelques plantes médecinales, entre lesquelles on distingue le pavot, dont on extrait l'opium, que les orientaux nomment *afyoun*. On dit aussi que la canne à sucre vient très-bien en Perse.

Les montagnes renferment des mines de sel, de fer, d'acier, de bitume, des carrières de marbre, etc. On y trouve des turquoises que l'on a mis pendant long-temps au rang des pierres fines opaques.

Les animaux domestiques sont comme chez nous, les chevaux, les ânes, les mulets; il y faut ajouter le chameau. Il n'y a que quelques sortes de gibier, et du poisson que vers les côtes. Il est si abondant dans le Mekrân, et le pays si stérile, que le poisson y est la seule nourriture des habitans.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Voici les divisions de la Perse actuelle, telles que les a données M. Fabri, dans la septième édition de sa géographie en allemand.

On peut ranger en trois classes les treize provinces de la Perse.

Ire. *Provinces occidentales soumises en 1798 à Bâbâ-Khân.*

Iraq adjemy.	} au milieu.

Aderbaïdjan.	au nord sur la mer.
Province : d'Eryvân *ou* Arménie Persane.	
Chyrvân.	Caspienne : et voyez le Caucase.
Guylân.	
Mazandérân avec Aster-Abad. . . .	
Kousistân *ou* Susistân avec le Louristan.	vers le Sud.
Faristan.	
Kermân.	
Le Mékrân *ou* Mégrân.	

IIe. *Provinces occidentales dominées par les Afghâns.*

Dâghistân.	sur la mer Caspienne.
Djordjân.	
Khorâcân	au N. E. et à l'Est.
Sedjestân.	
Arrochasne.	

IIIe. *Provinces devenues indépendantes pendant les derniers troubles de la Perse.*

L'Ile de Bahhrèïn.	reprises par des Scheykhs arabes.
L'Ile d'Hormuz.	
La ville de Bender-Abbacy.	
Les Khadzares.	vers Astérabâd.
Les Ambartins, dans le Guylân. . . .	

Je vais dire un mot de chacune de ces provinces, en suivant le même ordre.

1°. Iraq Adjémy, c'est-à-dire l'Irâq *persanne*, par opposition à l'Irâq *araby*, qui appartient aux Turcs.

Cette province est au centre de tout le pays, et comprend la plus grande partie de la grande *Médie*. La partie occidentale est assez fertile; dans la partie orientale il y a de grands déserts de sel. Les principales villes sont SULTHANYÉH, sur les frontières de l'Aderbaïdjân dans une situation très-agréable.

QAZBYN ou QAZWYN, ville autrefois très-commerçante assez près de plusieurs mines de cuivre, que l'on travaille très-bien à Qazbyn.

Hamadân, quoique dans une situation agréable, est mal bâtie. Les maisons y sont entourées de jardins. Il y a beaucoup de Juifs.

Qom, était une ville considérable, mais elle a été presque détruite par un tremblement de terre. Elle renferme une mosquée qui est un grand objet de vénération pour les Persans; on y fait un grand commerce de savon et de poterie.

Kachân, est séparée de *Qom* par un désert de sel, les chaleurs y sont excessives. Elle a été ruinée par les guerres civiles. On y fabriquait les plus belles étoffes de la Perse. Les scorpions y sont fort dangereux.

ISSPAHAN, capitale de l'Irâq Adjémy, l'était autrefois de toute la Perse, puisqu'elle était la demeure du souverain. Elle était très-vaste et très-magnifique. Les guerres l'ont absolument ruinée. La petite rivière *Zenderhout* la sépare du faubourg de Djulfah, bâtie autrefois par Châh *Abbâs*, en faveur des Arméniens dont il avait détruit la ville de même nom en Ar-

ménie. Mais tout cela ne ressemble plus aux belles descriptions qu'en a faites Chardin.

Yezd, à l'E. d'Isspahân, ville assez grande, quoique dans un pays presque désert. Les environs produisent le plus beau blé de la Perse.

2°. *Aderbaïdjân*, cette province, située au N. O. de l'*Irâq-Adjémy*, faisait partie de l'ancienne Médie; le climat y est sain, et les terres y sont bien cultivées. Les pêches et tous les fruits à noyaux y sont les meilleurs de toute la Perse. Les villes principales sont :

ERYVAN, capitale fortifiée, et partagée en deux parties par le Zengui. Il y a un faubourg plus grand que la ville, et principalement habité par des chrétiens arméniens. La place est fort belle et renferme un bazard.

Marant, bâtie à l'extrémité de la plaine; les gens du pays prétendent que Noé y fut enterré. Ce qui est plus certain, c'est que les fruits y sont excellens.

Ardebyl ou *Ardyl*, à l'E. de Tauris, fait un commerce de soieries assez considérable.

Tauris, plus constamment *Tebryz*, capitale, était la seconde ville de la Perse en commerce et en population : elle est au pied d'une montagne, et renferme une place la plus vaste qui soit au monde, puisque l'on y peut mettre 30,000 hommes rangés en bataille.

3°. La province d'*Erydân*, appelée aussi l'Arménie persanne, répond à la haute Arménie des anciens. L'hiver est long et rude, à cause des montagnes; mais le pays est propre à la culture : on y récolte sur-tout

des vins excellens, des fruits et des denrées en abondance. Les principales villes sont :

Naqchivân, au S. E. d'Erydân, était assez grande, mais elle a été ruinée au temps de Nâdir *Châh*. Comme c'est un lieu de passage pour les caravanes, il s'y fait un commerce assez considérable en soie et en laine ; les catholiques y sont plus nombreux que les Arméniens.

A peu de distance est le lac dont le nom Turc est *Gouk-Soù* ou *eau bleue ;* mais que l'on nomme souvent sur les cartes *lac d'Erydân*, au milieu sur un rocher, est un monastère dont le supérieur prend le nom d'archevêque.

Trois églises : on nomme ainsi trois bourgs situés à peu de distance d'Erydân. Les Arméniens nomment ce lieu *Ex-Miazin*, et se croyent obligés d'y faire un pélerinage une fois en leur vie. C'est la demeure habituelle de leur patriarche.

C'est à sept lieues au S. que se voyent les mines de l'ancienne Djulfah, détruite par Châh Abbâs.

4°. *Chyrvân.* Cette province est à l'O. de la partie méridionale de la mer Caspienne. Le sol y est fertile en froment et en excellente orge. Les fruits y sont aussi abondans et très-bons ; mais on y manque de riz. On y recueille beaucoup de soie et de safran. Les principales villes sont :

CHAMAKHY, capitale, ville que l'on peut appeler *Nouvelle*, puisqu'elle a été bâtie par *Nadir Châh*. Elle est fortifiée de bonnes murailles et de tours ; les rues y sont étroites, mais elle est fort peuplée.

BAQYOU, sur les bords de la mer Caspienne, où se

trouve une petite baie. C'est près de cette ville qu'est un lieu d'où s'élèvent des flammes, produites par des sources de *naphthe*. Les Guèbres, issus des anciens Persans et adorateurs du feu, en ont fait un lieu de pélerinage; il est entouré de murailles. Il paraît que c'est le même phénomène que la *Pietra Mala* en Italie, présenté ici plus en grand. Les Guèbres nomment ce lieu *Atéchgah* ou *Atéchguedals*, lieu du feu sacré.

5°. GUYLAN. Cette province au S. du Chyrvân, et à l'E. de la mer Caspienne, elle renferme trop de marais pour que le climat y soit sain, et les rivières ainsi que les bois y entretiennent une humidité funeste, d'ailleurs elle est très-fertile. Les villes les plus considérables sont:

Rechet, capitale, à deux lieues O. de la mer Caspienne. Cette ville est peuplée d'Arméniens; on s'y occupe beaucoup de l'exploitation de la soie. Elle est, comme par le traité de 1732, entre les Persans et les Russes.

Anzilly, port sur la mer Caspienne, est un lieu d'entrepôt pour le commerce des Russes avec l'Inde; ils y apportent des draps et des fourrures, qu'ils échangent contre de la rhubarbe, de la manne, du séné et de la soie.

6°. *Mazandéran*: cette province est au S. de la mer Caspienne entre la province d'Aster-Abâl à l'E. et le Guylân à l'O. Le pays est généralement montagneux. Cependant on y recueille beaucoup de riz et de sucre. Les principales villes sont:

Amol, ville assez jolie, avec un assez beau palais; il y a dans les environs des mines de fer.

Balfroche, capitale, est près de la mer Caspienne assez grande; mais dans un terrain bas et humide. Le commerce y est assez actif.

Méche Hed-Ser, sur le bord oriental de la rivière de Mazandérân. Les Russes y font quelques commerce.

Sérâï, dont le nom signifie *Palais*, est une petite ville bien peuplée, où l'on voit encore quatre temples du feu bâtis anciennement par les Guèbres; mais non pas comme on le dit par les anciens Perses, puisque ce peuple n'admettait pas l'usage des temples.

7.° *Aster-Abâd*, à l'E. de la côte méridionale de la mer Caspienne; elle n'est pas étendue ni très-fertile. Les principales villes sont:

Achref, sur le bord de la mer Caspienne, avec un palais bâti par Châh Abbâs.

Aster Abâd ou *Férâhh Abâd*, capitale, sur un golfe de la mer Caspienne. Elle est considérable.

Châhroùn, ville assez petite, où le froid est très-sensible à cause des montagnes, et dans laquelle on fait un assez grand commerce de coton.

Nâsser-Abâd, à peu de distance au S. E. de Châhroùn. La forteresse est en ruines.

Ces deux villes paraissent avoir appartenu au Koracân.

8.° *Khoùsistân*, ou plutôt Lousistân, puisque selon Niebuhr le premier nom n'est pas connu dans le pays. Elle est au S. de l'Irâq Adjémy. Cette province ré-

poud à l'ancienne Susiane : elle a été si souvent ravagée par les guerres, qu'il y a 20 ans ce n'était plus qu'un désert. Les environs des fleuves sont fertiles et peuplés. Les productions sont particulièrement les cannes à sucre, le coton et le riz. Les principales villes sont :

SOUSTER, capitale, à 34 lieues S. O. d'Isspahân, sur une hauteur ; elle est considérable et fait un grand commerce en soie et en draps d'or. *Suze*, si célèbre dans l'histoire ancienne, est actuellement en ruines.

9.° *Farsistân.* Cette provine, située au S. de l'Irâq Adjémy, est proprement l'ancienne province de Perse : ce pays est fort sec. Les principales villes sont :

Chyrâz, aujourd'hui capitale de toute la Perse, dans une vallée très-agréable et très-fertile. Cette ville est très-fortifiée ; elle renferme plusieurs mosquées considérables, plusieurs bâzârs, et quelques *Karavansérâys* ou bâtimens destinés à recevoir les étrangers voyageurs : celui qu'a fait bâtir *Kergm* Kham, est très-beau. Le vin du territoire de Chyrâz jouit d'une grande réputation.

C'est à environ 12 lieues au N. de Chyrâz, au lieu nommé *Essthakhar* que se voyent les ruines de Persépolis. Ces ruines sont d'une étendue considérable, présentent des figures et des inscriptions, et enfin des restes si solides de bâtimens, qu'il n'est pas possible qu'Alexandre ait pu mettre le feu à la ville dont ils faisaient partie. Au reste, on peut voir sur ces ruines Niebuhr, Will, Franklin, Chardin, le Bruin et le Kampfer.

Kâzerùn à 12 lieues S. O. de Chyrâz, au milieu

d'une vaste plaine, mais entourée de ruines, qui ne laissent plus voir qu'une ville peu considérable.

Aboù-Chyr, sur le bord du golfe Persique, est le pont de Chyrâz; les Anglais y ont un agent pour leur commerce.

C'est à une petite distance de la côte, qu'est l'île de *Karedje*, dont les Hollandais s'étaient emparés sous la conduite de M. Knyphause, vers 1758. Ils y avaient bâti un fort et faisaient payer un droit aux vaisseaux qui allaient à Bassorâh ou qui en sortaient: cette île leur fut enlevée en 1766 par Nays Mahenna.

10.° LAARISTAN: cette province est appelée par quelques auteurs *Gherms*. Elle a le golfe Persique au N. O., c'est un pays aride et montueux. Les lieux principaux sont :

Congne ou *Kunk*, petit port, a une source d'eau et appartient à la tribu arabe de *Houle*.

Lâar, capitale, est environnée de montagnes et de rochers, et n'a pour les usages de la vie qu'une nourriture saumâtre et malsaine qui engendre des vers; ce qui fait qu'elle est mal peuplée.

11.° *Le Kermân*: cette province a pris son nom moderne du nom ancien Carmanie; elle est sur le golfe Persique. Le pays est assez bon. Les principales villes sont :

Hamâdan, ville assez grande et peuplée : elle a de fortifications.

Kermen-Châh, capitale, ou du moins la première ville de cette province; elle est grande et assez bien bâtie. On voit près de cette ville, sur un rocher, une

statue de cavalier qui peut avoir 60 pieds de hauteur. On dit dans le pays que c'est la statue de *Roustain*, l'hercule de l'ancienne mythologie persanne.

Minau, ville assez considérable, est près de la mer. Ses habitans sont agriculteurs.

Gomrom est un lieu ancien dont *Châh-Abbâs* avait fait un port considérable en 1614, d'où la ville prit le nom de *Bender-Abbâcy* ou port d'Abbâs. L'eau y est très-mauvaise ; mais comme ce port, situé près le détroit d'Ormuz, était susceptible de faire un grand commerce, quelques nations européennes y avaient leurs comptoirs. Mais depuis que les troubles intérieurs ont bannis la sécurité des routes, les Caravanes n'y viennent plus et le commerce y est tout-à-fait tombé.

L'île d'Ormuz, située à l'entrée du golfe Persique, n'est qu'un rocher isolé où les Portugais avaient construit un fort, puis une ville qui devint très-florissante, parce qu'elle servait d'entrepôt au commerce entre l'Europe et l'Asie : secondé par les Anglais, Châh-Abbâs sempara de cette ville. Les Hollandais l'ont ruinée depuis.

12.° Le *Mékrân* est sur la mer des Indes, au S. E. du Kermân. Ce pays est si sec, que les anciens habitans de la côte, ainsi que les habitans actuels, ne vivaient que de poissons et portaient le nom de *Ichthyophages*. Il est presque désert. Les lieux les plus remarquables sont :

Kie, capitale, ville assez grande, située entre les montagnes.

Gondol, sur la mer, avec un assez bon port.

Vers la mer Caspienne, au N. O. et à l'E., sont les provinces suivantes :

13.° *Daghistân*, sur la mer Caspienne, est une province peu considérable; je n'en sais rien de particulier.

14.° *D'jordjân* : cette province, que M. Danville nomme *Corcam*, est peu intéressante et peu connue.

15.° *Khoraân* : cette province s'étend vers le N. E. et répond à l'ancienne Arie, à la Margiane, à la Bactriane, etc. Actuellement elle appartient en partie aux Afghâns, dont je parlerai bientôt. Ce pays produit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie, et de plus de l'indigo, de la noix de galle et d'assez bonne cochenille; on y travaille très-bien l'acier, et on y fait de très-beaux tapis. Les villes principales sont :

Méròu, au centre de plusieurs vastes plaines de sable, d'où l'on tire du sel; cependant l'air y est assez pur, parce que les environs de la ville sont fertilisés par trois rivières, et produisent des grains et sur-tout du froment.

Méchéhed, nom auquel on ajoute *Moqâddes*, c'est-à-dire *Sainte*, parce qu'elle renferme le tombeau d'Aly, fils de *Moùçà* de la race d'Aly, et que l'on a surnommé *Rizà* ou *le favori de* DIEU; le tombeau de cet Imâm est magnifique, et n'est pas moins que la Mekke, l'objet d'un grand pélerinage pour les Persans.

Persans. Cette institution est du grand *Chah-Abbas* qui voulait ainsi enrichir cette ville. On y voit le tombeau de Nadir-Châh.

Hérat, capitale de la province, est au milieu d'une plaine entrecoupée de plusieurs ruisseaux, ce qui rend les environs très-fertiles; aussi le pain, le riz, la viande, les fruits et les légumes y sont-ils à très-bas prix; il s'y fait beaucoup de commerce, et particulièrement de fourrures, que l'on change pour quelques marchandises d'Europe.

16°. *Sejestân*. Cette province s'étend vers le S. E. Elle est divisée en partie montagneuse et en partie déserte. Il y a de vastes pâturages, où les *Afghâns* et les *Turcômâns* conduisent leurs troupeaux. La principale ville est :

Zarang, près la rivière d'Himmind; elle n'est pas considérable.

Je ne m'étendrai pas sur les mœurs et les usages des Persans : on trouve ces détails dans quelques géographes modernes, et dans le *Voyage* de *Chardin* et de *Tavernier*, moins véridique que lui.

§ II.

Précis historique.

La Perse actuelle fut, comme on l'a vu dans le premier volume, le siége des empires des rois de Babylone, d'Assyrie, de Médie et de Perse. Ce dernier, fondé par Cyrus 536 ans avant l'ère vulgaire, passa au pouvoir des Grecs, lorsqu'Alexandre vainquit Darius,

l'an 331 avant l'ère vulgaire. Les peuples de ce pays défigurent les noms de ces deux souverains, en nommant Alexandre *Eskander*, et Darius *Darab* II.

Après la mort du conquérant grec, en 324, ses Généraux se disputèrent les diverses parties de son empire en 312. Seleucus, l'un des plus puissans, fonda au milieu de l'Asie un nouvel État qui s'étendit jusqu'à l'Inde. Ses successeurs, connus sous le nom de *Seleucides* ou *Kaïaniens*, y régnèrent jusqu'à 150 avant l'ère. Les Parthes, nommés *Arsacides*, et Aschkaniens, renversèrent leur puissance, et fondèrent un nouvel empire. C'est sous les rois Kaïaniens, que parurent deux hommes justement célèbres, *Lockmân* et *Zoroastre*. Lockmân est connu dans tout l'Orient, par la sagesse de l'esprit et par ses apologues. On lui attribue les fables que les Grecs ont prêtées, dit-on, à leur Ésope. Quelques savans le prennent aussi pour le *Bilpai* des Indiens. Zoroastre fut le législateur de la religion persane : j'en ai parlé dans le premier volume.

Les empereurs romains, maîtres de l'Asie mineure et de la Syrie, resserrèrent, le plus qu'il leur fut possible, les Parthes *ou* Aschkaniens, mais ils ne parvinrent jamais à les soumettre entièrement. La puissance des dix-huit princes Aschkaniens ne finit guère qu'en 226 de l'ère vulgaire.

Vers l'an 223, après l'ère vulgaire, un Perse nommé Artaxercès, aidé d'un parti puissant, renversa l'empire des Parthes, et fonda un second empire des Perses, qui eut des fréquentes guerres avec les empereurs romains, dans le moyen âge. Ce sont ces *Artaxercides*, ou

Sassaniens, dont plusieurs princes portèrent le nom de Chosroës, et sont nommés en persan *Khosrou*.

229 dep. l'ère.	Artaxercès.	Jsdegerdes II.	
	Sapor I.	Perozès.	
	Hormisdas I.	Obalas.	
	Varanes I.	Cabades I.	
	Varanes II.	Zamaspes.	
	Varanes III.	Cabades II.	
301	Narsès.	Chosroës I. . . .	551
	Hormisdas. II.	Hormisdas III.	
	Sapor II.	Chosroës II.	
	Artaxercès II.	Siroës.	
	Sapor III.	Adeser.	
	Varanes IV.	Sarbaras.	
	Jsdegerdes I.	Borane.	
	Varanes V.	Hormisdas IV. .	625

Ces princes formaient une puissance fort étendue, lorsque les Arabes, sous la conduite de leurs premiers Califes, la renversèrent et établirent en 650 de l'ère, leur siége à Bagdad, bâtie par l'un des Califes *Abassides*, ceux-ci furent moins cruels et plus éclairés que leurs prédécesseurs les Ommiades. L'empire des Califes eut un siècle entier de splendeur.

Les *Bouïdes* semèrent les disputes et la discorde théologiques : ils renversèrent l'empire des Califes Abassides en Perse, en 946.

En 1056, les *Seldjoucides* précipitèrent à leur tour l'empire des Bouïdes.

La dynastie des Khovaresmiens occupa le trône en la personne de Mohammed, en 1200, environ.

En 1199 *Temougen*, surnommé *Tching-Kisse*, *Khân*, que nous nommons *Genguis-Kan*, ou roi des rois, s'empara, à la tête des Mogols, d'une partie de la Chine, de la Tartarie, de l'Inde et de la Perse. C'est une des plus grandes révolutions du monde. En 1224 il tourna ses armes contre l'Occident, et pénétra en Syrie. Cette dynastie des Mogols, en Perse, dura un siècle. Les enfans de Genguis lui succédèrent.

Depuis le règne de *Genguis-Kan*, il s'était élevé en en Perse plusieurs petites dynasties, lorsque *Tamerlan*, en 1390, ravagea et conquit ce pays : on le nommait *Timourbeg*, il descendait de *Genguis-Kan* par les femmes, et fut, après lui, le plus célèbre comme le plus terrible des conquérans de l'Asie. Ce Tatar était né à *Sebs*, bourg situé près de Keek, dans la Transoxiane en 1336, il poussa ses conquêtes jusqu'au nord de l'Asie, près du Volga, revola vers la partie de l'Inde, contiguë à ses États. Des bords de l'Indus à ceux du Gange, les Tatars étendirent ses triomphes. Delhi, capitale de l'Indoustan, fut le théâtre de ses cruautés en 1399. Les Turcs avaient menacé l'empereur grec Paléologue, qui appela *Timour* ou *Tamerlan* à son secours. Timour dirigea ses armes contre Bajazet, qu'il fit prisonnier et qui mourut de chagrin. Tamerlan méditait la conquête de la Chine, lorsqu'il mourut à Otrar, sur les frontières de ce pays, à 71 ans, en 1745. Ses descendans figurent peu dans l'histoire : on les nomme *Timourites* ; ils furent défaits par les Perses.

Vers ce temps-là, les Turcs avaient fondé dans l'Irâq deux petites dynasties, qui, d'après la couleur et le dessin de leur étendard, prirent les noms de *Caracoïnlu*, ou du Mouton-Noir; et *d'Acoïnlu*, ou du Mouton-Blanc. La puissance de ces derniers finit en 1499, mais déjà se formaient les commencemens d'une puissance qui a été célèbre dans les temps modernes. C'est ce troisième empire des Perses qu'on nomme *Séfié* ou *Sofis*.

Dynastie des Sofis ou *Séfié.*

Lorsque Timour revint dans la Perse, après avoir défait Bajazet, il ramenait un nombre considérable de captifs de différentes familles de Caramanie. Il n'attendait qu'un jour de fête pour les mettre à mort avec plus de solennité. Le chaik *Séfié*, personnage recommandable par la régularité de sa conduite, vivait dans Ardebié, ville de l'Alderbidjiân. Tout le pays le respectait à cause de sa réputation de sainteté. Tamerlan, qui venait se reposer quelques jours dans cette ville, instruit de la grande réputation de Séfié, lui rendit plusieurs visites, et, à son départ, le pressa de lui demander ce qui pourrait lui être le plus agréable. Le chaik n'ignorait pas la résolution du prince à l'égard des 30000 prisonniers qu'il traînait à sa suite: après s'être assuré de la parole du prince, il le pria de leur accorder la vie. Non-seulement Tamerlan consentit à cette demande, mais même il lui fit présent des captifs, pour en disposer comme il le voudrait. Séfié les pourvut, le mieux qu'il put, d'habits et d'argent, et les renvoya chez eux. Cet acte d'huma-

nité ne fit qu'ajouter à sa réputation, et pendant les premières années qui suivirent, le chaik fut souvent visité par les mêmes hommes qu'il avait sauvés, ou du moins par leurs parens, et toujours des présens étaient l'expression de leur reconnaissance. Leurs descendans en usèrent de même à l'égard de ceux du chaik; et ceux-ci continuèrent à se ménager la réputation de saints. Cette considération qu'on leur accordait devint si générale, que quelques-uns des Timourites en prirent de l'ombrage; mais les bases d'un pouvoir naissant étaient posées : il était trop tard.

Un Perse, dont le père avait aussi joué le rôle de saint, trouva le moyen de se faire un parti considérable, et fut reconnu chef, sous le nom d'*Ismaël*. Entré en forces dans l'Arménie, il y recouvra des terres qui avaient appartenu à la famille de sa mère. Le bruit de ses exploits rendit son nom célèbre, et le butin paya les frais de son expédition. Comme il en méditait de nouvelles, l'espoir de s'enrichir à son service lui amenait des soldats de toutes les contrées voisines. Un roi des *Accoïnlu*, ou de *Mouton-Blanc*, régnait en Perse; son siége était à Tauris. Ce prince, voulant punir ceux qu'il appelait des rebelles, périt les armes à la main. Son frère, Mourad-Khân, ne fut plus heureux qu'en ce qu'au lieu d'être tué, lors de sa défaite, il eut la possibilité de s'enfuir jusqu'en Egypte, d'où il ne reparut plus. En 1500 toute la Perse reconnut la loi du vainqueur.

§ 1. *Chronologie.*

1501. Chah-Ismaël, *Séfié* ou *Sofi*.
1523. Chah-Thamas.
1575. Chah-Ismaël II.
1577. Chah-Mohammed, *Khodabendin*.

1585. Chah-Hamseh.
1585. Chah-Ismaël III.
1586. Chah-Abbas, dit *le Grand*.
1628. Chah-Sofi II.
1642. Chah-Abbas II.
1666. Chah-Soliman.
1694. Chah-Houcéin.
1721. Sulthan-Mahmoud.
1725. Chah-Aschraf.
1730. Chah-Thamas II.
1732. Chah-Abbas III.
1736. Chah-Nadir, *ou* Thamas-Kouli-Khân, assassiné en 1747.
Kerim-Khan, mort en 1779.
Akau-Mahomet Khan.
Jaafur-Khan, etc.

Ismaël. J'ai parlé de l'origine de ce prince. Après la conquête de plusieurs provinces, il fut attaqué par Sélim II, empereur des Ottomans, qui eut presque par-tout sur lui l'avantage. Il introduisit en Perse le schisme, qui en sépare les habitans sous le nom de *Chiites*, des autres musulmans appelés *Sunites*. Ce fut pour les distinguer qu'il fit prendre aux Perses une toque rouge, d'où vient que les Turcs, par mépris, les nomment *Kizilbachs* ou têtes rouges. Il mourut fort regretté.

Chah-Thamas était fils d'Ismaël. Il soutint des guerres malheureuses contre les Uzbeks et contre les Turcs, sous le règne de Soliman. Dans la suite il les vainquit en deux grandes batailles.

Chah-Ismaël II, qui avait été mis en prison par son père, en fut tiré au bout de 23 ans, et fut placé sur le trône. Mais il eut la cruauté de faire mourir son frère Haïdar, appelé au trône par leur père. Ce ne fut que le signal des cruautés qu'il exerça dans la suite contre ceux

qu'il disait ne le voir qu'avec peine sur le trône. Il fut étranglé comme il se préparait à la guerre contre les Turcs.

Chah-Mohammed succéda à son frère. Son règne fut assez glorieux, malgré quelques défaites, parce qu'il triompha enfin de ses ennemis.

Chah-Hamseh, fils de Mohammed, lui succéda, et, comme lui, fit la guerre contre les Turcs : il reprit Tauris, et se préparait, après 60 assauts, à prendre aussi la citadelle, lorsqu'il fut assassiné par un esclave, que son frère Ismaël avait corrompu.

Chah-Ismaël III, monté sur le trône par un fratricide, ne jouit pas long-temps du fruit de son crime, et périt comme son frère.

Chah-Abbas, dit *le Grand*, commença son règne par un assassinat, dont l'idée, dit-on, lui avait été suggérée par son gouverneur *Moutehid*. Cet homme audacieux crut pouvoir abuser de cet avantage; mais le jeune prince le fit assassiner. Il fut aussi féroce à l'égard de son propre fils, et en montra du regret le reste de sa vie. Son règne est le plus glorieux de tous ceux des princes de sa maison.

Lorsque ce prince parvint au trône, les Turcs avaient conquis, sur la Perse, au moins 150 lieues de pays du S. au N., et autant, ou peut-être davantage, de l'O. à l'E. Non-seulement Abbas rentra dans ces pays, mais il parvint à en conquérir de nouveaux. Déjà maître d'une partie de la Natolie et de l'Arabie, il projettait de se rendre maître de la Mekke. Il l'était de Bassora et d'Or-

muz, qu'il prit en 1624, avec le secours d'une nation européenne.

Les Anglais, qui dès-lors étaient jaloux de toute nation commerçante, voyaient avec peine les Portugais maîtres du commerce et du golfe Persique. Ils armèrent plusieurs vaisseaux, et traitèrent avec les Persans, pour attaquer les Portugais conjointement avec eux. On mit le siége devant la ville d'Ormuz, qui se défendit vigoureusement pendant quelques mois; mais enfin, les assiégés ne pouvant recevoir aucun secours du côté de la mer, où les Anglais avaient une flotte considérable, et l'armée persane ne leur donnant aucun relâche du côté de la terre, ils furent contraints de capituler et d'évacuer l'île. Les Anglais les y remplacèrent pour le commerce, et les Hollandais leur succédèrent; mais les uns et les autres sous la protection de la Perse.

Abbas ne fut pas moins grand par ses opérations politiques. Obligé de céder aux Turcs une partie de l'Arménie, et sachant combien les Arméniens avaient d'aptitude au commerce, il transporta à Ispahan les habitans d'une ville appelée *Djoulfa*, donna leur nom à un faubourg de cette ville, près du *Zenderout*, et leur procura tous les avantages propres à favoriser leurs opérations. Ce lieu devint bientôt un centre de commerce considerable. En même temps il fit d'Ispahan la capitale de ses Etats, et l'orna de plusieurs beaux édifices. Il trouva aussi le moyen d'empêcher au moins une grande partie des Persans d'aller à la Mekke, où les pélerins portent toujours beaucoup d'argent. Il opposa fourberie à fourberie, et fit accroire qu'un iman, mort à Mesched, faisait des

miracles. Dès-lors on courut en foule visiter le tombeau de l'*Iman-Riza*; mais Abbas était avide d'argent et quelquefois cruel. Ce prince mourut à Férabad, ville du Mazenderân, près de la mer Caspienne. C'était le lieu de son royaume où il se plaisait le plus.

Une fois Abbas entra, vêtu en paysan, dans la maison d'un boulanger, contre lequel on avait déjà porté des plaintes; il y acheta six livres de pain. Il alla chez un rôtisseur, où il acheta le même poids en viande. Revenu au palais, il fit peser ses deux achats; le poids exigé par les lois ne se trouva ni à l'un ni à l'autre de ces comestibles. Le boulanger fut jeté dans son four, et le rôtisseur empalé avec sa broche, qu'on plaça au feu.

Ayant appris qu'un juge d'Ispahan s'était laissé corrompre, il le fit placer sur un âne, la tête tournée du côté de la queue, qui lui servait de bride, et l'habit garni de tripes de mouton fraîchement tué; il le fit promener ainsi dans toute la ville.

Il y avait à Ispahan un grand-maître d'artillerie logé dans un fort beau palais; mais jaloux et barbare, dès que de sa terrasse il apercevait quelqu'un qui pouvait le voir, il le tuait d'un coup de fusil. Sur les plaintes faites à Abbas, ce prince lui avait fait des reproches et ne l'avait pas changé, au point qu'il tua un officier du monarque. La famille vint se jeter aux genoux du roi, qui, féroce et injuste dans ce qu'il appelait justice, fit massacrer aussitôt ce grand-maître d'artillerie avec toute sa famille.

Chah-Sofi II, petit-fils d'Abbas, fut le Néron de la

Perse. Dans une de ses guerres contre les Turcs, il perdit Bagdad, que les Perses n'ont jamais recouvré depuis.

Chah-Abbas II ne fut guère moins cruel. Ce fut sous son règne que Chardin et Tavernier passèrent en Perse. Aussi ce qu'on lit de ce pays dans le récit de leurs voyages, est-il très-différent de ce qui a lieu actuellement. Ces voyageurs rapportent plusieurs traits de ce prince, qui font honneur à sa justice; mais il s'était laissé dominer par un goût extrême pour le vin, ce qui rendait sa colère encore plus terrible et souvent plus injuste.

Chah-Solimân fut de même adonné au vin, et, dans son ivresse, était brutal et cruel. On en cite cependant un trait qui peut faire honneur à la justice de son règne. Un marchand d'Ispahan ayant emmené avec lui son fils aux Indes, y mourut, laissant de grandes richesses. Le jeune homme, à son retour, pour garder toute la succession, feignit de n'avoir pas de sœur, et soutint qu'elle n'était qu'une esclave. Le premier ministre, Chaik-Ali-Khan, auquel elle en appela, soupçonnant la fraude, et que les témoins étaient subornés, ordonna que si les deux plaignans n'étaient pas frère et sœur, ils seraient mariés le même jour. Or, l'inceste étant expressément défendu par la loi des Musulmans, la jeune fille fondit en larmes, le jeune homme se troubla, les témoins furent confondus. Alors le ministre fit donner, au frère et à ses adhérens, 200 coups de bâtons sous la plante des pieds, et mit la fille en possession des biens, avec la liberté d'en user ensuite comme elle le voudrait.

Chah-Houcéin. Il était le plus jeune des fils de Sofi II, et fut le dernier souverain de sa maison. Son caractère doux et timide aurait dû l'éloigner du trône. Mais les courtisans avaient préféré un prince sous le nom duquel ils pouvaient régner. Aussi, pendant vingt ans, ne connut-on que l'abus de leur pouvoir. Détestant le vice, sans avoir le courage de le punir; aimant la vertu, sans avoir la force de la récompenser, Houcéin causa le malheur de son empire, au lieu d'en être le soutien.

Après avoir porté le découragement dans l'ame de ceux auxquels il eût dû la confiance qu'il donnait à des eunuques; après avoir donné lieu à toutes sortes de vexations, par l'usage de ne punir toute espèce de crimes, que par des amendes pécuniaires, qui ne retenaient guère les riches, et n'atteignaient pas les pauvres; ayant de plus laissé languir ses troupes dans l'oisiveté, il fut obligé de céder le trône à Mir-Mahmoud, chef des Afghâns, nation transportée par Abbas le grand, sur les frontières de l'Inde, où elle occupait la ville et le territoire de Kandahar.

Ces Afghâns avaient chez eux un chef de tribu nommé Wéis, dont l'ambition s'étant montrée à découvert, le rendit suspect au gouverneur : il fut dénoncé à la cour. D'abord il parvint à se justifier; puis il empoisonna le gouverneur, les principaux officiers, et se rendit maître de la place. Mahmoud qui lui succéda, leva contre les Persans une armée considérable. Les ministres d'Houcéin lui parlèrent des moyens de se défendre. « Ce sont vos affaires, leur dit-il; vous y

» perdrez plus que moi. » Les Afghâns s'emparèrent d'Ispahan, et Houcéin tomba au pouvoir de Mahmoud. « Mon fils, lui dit-il, puisque Dieu ne permet » pas que je règne plus long-temps, et que le jour » assigné pour toi de monter sur le trône est venu, » je te souhaite un règne heureux, et te remets de » bon cœur les rênes de l'empire. » Cet événement est du 26 octobre 1722.

Mir-Mahmoud fit mourir tous ceux qui avaient trahi l'ancien gouvernement. Il fit, mais inutilement, poursuivre le prince Thamas, fils de Houcéin, et fut malheureux dans ses guerres contre les Turcs et contre les Arabes, parce qu'en effet il était plus propre à concevoir des projets de guerre, qu'habile à les exécuter. Les Afghâns le déposèrent.

Chah-Aschraf, en montant sur le trône, avait inutilement demandé la paix aux Turcs; il prit le parti de leur faire la guerre, et les succès furent assez variés. Mais il était inquiété par le prince Thamas, qui avait pour général le fameux *Nadir-Chah*. Aschraf fut tué dans un combat.

Chah-Thamas fut reconnu par les soins et l'activité de son général, qui prit le nom modeste d'*esclave du prince Thamas*, sous lequel il est connu, *Thamas-Kouli-Khan*. Plus habile que les généraux turcs, il remporta sur eux de grands avantages, et les força à la paix. Nadir, peu après, fit déposer le prince Thamas.

Thamas-Kouli-Khan, en 1736. Ce chef ambitieux était né dans le Khoraçan, où il exerça d'abord la profession de pâtre. Mais cédant à son génie actif, il avait

pris la profession des armes, et devint chef de brigands. Il exerçait ce métier, lorsqu'avec deux ou trois mille hommes, il vint offrir ses services au prince Thamas. Il battit en effet les Afghâns, et les força de se retirer sur les frontières de l'Inde. Bientôt il y pénétra lui-même, et, en 1739, il se rendit maître de la personne du Grand-Mogol, enleva de ce beau pays des trésors immenses, garda quelques-unes des provinces conquises, et ne rendit la liberté au prince indien, qu'à la charge d'une très-forte contribution. La guerre contre les Turcs n'ayant pas été très-heureuse, il fit avec eux la paix en 1746. Depuis ce dernier événement, il se livra à son caractère féroce, et, par cette conduite, donna lieu à des soulèvemens. Il fut assassiné par les chefs de son armée, le 11 juin 1754. Sa taille était de plus de six pieds, et son regard n'annonçait rien de terrible : il avait alors 40 ans.

Après la mort de Nadir-Chah, l'empire passa entre les mains d'Ali, son neveu, qui fit périr les enfans de Nadir, excepté Chah-Rokh, alors très-jeune et sous le nom duquel il voulait gouverner.

A peine il se croyait affermi sur le trône qu'il fut attaqué par son frère Ibrahim, qui, pour régner plus sûrement, fit reconnaître Chah-Rokh en le déclarant légitime héritier. Il eût voulu l'avoir en son pouvoir, mais les amis du jeune prince le firent proclamer roi à Mechehed. Bientôt Ibrahim, qui avait dissipé ses trésors et n'était pas bien servi par ses troupes, fut trahi et livré, ainsi que son frère Aly, à Chah-Rokh, dont les ministres les firent mourir.

Il paraissait que ce prince, délivré de ces deux compétiteurs, allait commencer un règne tranquille, lorsqu'un ambitieux qui, à force d'argent, avait accrédité le bruit qu'il était de la race des Sofis, et semé des divisions, parvint, à la faveur d'une audience secrète, à crever les yeux à Chah-Rokh : ce prince fut ainsi mis hors d'état de régner d'après une des lois fondamentales de la Perse.

Différens partis s'élevèrent dans les provinces; tous prétendaient au pouvoir, et cherchaient à se rendre indépendans. Entre ceux qui marquèrent le plus, on doit connaître d'abord les deux fils de Chah-Rokh; savoir, *Nadir-Myrza*, et *Ouely-Néamet*, qui se faisaient mutuellement la guerre; le plus digne ensuite d'être connu est *Kérym-Khan-Zend*, qui était un des officiers favoris de Nadir. A la mort de ce conquérant, Chiraz et d'autres places se déclarèrent pour lui. Ce ne fut pas sans peine et sans de rudes combats qu'il parvint à recueillir les fruits de leur bonne volonté. Enfin pourtant il triompha de ses rivaux, et fixa sa résidence à Chiraz, qu'il embellit de mosquées, de palais et de quantité d'autres édifices. Il établit par-tout le plus grand ordre, fit réparer les routes et les caravanseraïs. Il mourut à Chiraz, en 1779, âgé de 80 ans. Ce récit n'est pas entièrement conforme à ce que rapporte M. Gmélin, qui voyageait en Perse en 1770. Mais le savant Langlès n'y trouve que l'apparence de la contradiction. M. Franklin, au récit duquel je me suis conformé, voyait depuis cette époque, la cour même du prince, au lieu que l'auteur allemand parcourait des provinces éloignées.

A la mort de Kérym-Khan, la consternation devint générale, vingt-deux officiers, hommes distingués par leur mérite et leur naissance, s'emparèrent de la citadelle pour l'empêcher de tomber au pouvoir de quelques factieux. Ils n'eurent pas le temps de la remettre au pouvoir d'Aboul-Fetah, fils de Kérym; un des parens de ce prince, nommé Zikéa-Khan, après leur avoir fait les plus grandes promesses, les persuada, obtint la citadelle et les fit mettre à mort avec des circonstances atroces.

La Perse, consternée, fut pendant quelque temps assez paisible. Mais au bout de quelque temps, Aly Mourad-Khan, autre parent de Kérym, ayant été nommé gouverneur d'Ispahan, prétendit à l'indépendance, et se révolta ouvertement contre Zikéa. Celui-ci marcha contre Mourad; mais ayant, en route, commis des cruautés horribles, il fut massacré par sept de ses gardes.

Aboul-Fetah fut proclamé roi par les troupes, puis reconnu dans Chiraz, et y reçut même un message de Mourad qui le reconnaissait pour son souverain. Mais il s'éleva un nouveau compétiteur dans la personne de Mohammed-Sadig, frère de Kérym et oncle du jeune prince qu'il vainquit, et auquel il fit crever les yeux.

Alors Aly Mourad se révolta ouvertement, et la Perse fut également partagée par l'un et l'autre de ces ambitieux. Mais Mourad étant parvenu à s'emparer de Chiraz qu'il traita bien, et de la citadelle, où se trouvait Sadig, avec sa famille, il leur fit crever les yeux

à

à tous, et peu après Akbar-Khân, fils de Zikéa, les fit mettre à mort. On a parlé avec éloge des qualités de Sadig. Bientôt Aly Mourad mourut, et la Perse retomba dans la confusion.

Agha Mohhammed, eunuque, qui s'était emparé des provinces septentrionales, a été assassiné vers l'an 1796, et Djafour-Khân est resté maître des provinces méridionales. J'ignore ce qui s'est passé depuis.

CHAPITRE IV.

De l'Afghânistân, ou *de l'Empire Afghâns.*

Les *Afghâns* forment accuellement une puissance si considérable en Asie, que je dois leur consacrer un article particulier qui suivra la Perse et précédera l'Inde. C'est qu'en effet cette nation ayant usurpé des provinces dépendantes, autrefois, de ces vastes contrées, elles forment actuellement un État intermédiaire dont la description entre nécessairement dans celle de l'Asie.

L'empire des Afghâns, s'étend à l'O. de l'Indus jusqu'aux provinces que l'on a vue appartenir à la Perse; et à l'E. de ce fleuve jusqu'au-delà du *Kachemyr*, dans une longueur de plus de 260 lieues : la largeur est proportionnée. Dans cette vaste étendue sont renfermées plusieurs provinces, comprises autrefois dans l'Inde. Car chacune d'elle est une usurpation,

Précis historique.

On croit que l'État des *Afghâns*, remonte à l'époque où *Sam-ben-Gaouri* de retour de l'Inde (*voyez* 1.re *édit. tom.* 3, *p.* 29 *et* 30), parvint à recouvrer une partie des États où ses ancêtres avaient régné: ils paraissent être un reste des tribus égarées après la captivité de Babylone, etc. (*Voyez le voyage de Forster, vol.* 3, *p.* 87). Ce fut son fils *Hhâçân*, qui s'éleva contre les Ghaznévydes, maîtres de ce pays depuis les conquêtes de *Maahhmoud* vers l'an 1000.

Les Ghaznévydes leur succédèrent donc vers l'an 1150, et régnèrent jusque vers 1212.

Ce fut dans ce même pays qui avait éprouvé bien des révolutions, qu'après la mort de Nadir-Chahs, en 1754. *Abdally-Ahhmed-Khân*, l'un de ses Généraux, s'empara d'un corps d'Afghâns qu'il commandait, et s'établit dans le pays. Ce peuple le reconnaît sous le nom d'Ahhmed-Châh, pour le fondateur de sa puissance, qu'il étendit par ses conquêtes. Il n'avait d'abord avec lui que 4000 hommes; à sa mort, en 1773, il eut successivement pour successeur son fils Tymour-Châh, puis, en 1796, Zeman-Châh; les Afghâns sont aussi appelés *Patans*.

Les provinces comprises actuellement, ou du moins qui l'étaient, il y a peu de temps, dans l'empire des Afghâns sont: le *Kachemyr*...; le *Kouttore*...; le district d'*Attok*....; le district de *Péïchour*....; le

Kaboulistân...; le district de *Ghaznah*...; le *Candahâr*...; le district de *Gaior*.

La plupart de ces provinces ont été usurpées sur l'Inde.

1.° Le *Kachemir*.

Le Kachemir forme une vallée de 60 lieues dans un sens, et 40 dans l'autre, touchant au N. et à l'E. aux montagnes du Thibet, et au S. à l'Inde. C'est une opinion reçue que le pays était primitivement tout couvert d'eau. Les Indiens assurent que la puissance d'un DIEU en suscita l'écoulement : les auteurs persans l'attribuent à Kaschap, petit-fils de Brahmah, de-là vient, dit-on, que le véritable nom de ce pays est *Kachapmer*, ou *montagne de Kaschap*.

L'air y est vif, ainsi que le froid, à cause des montagnes. Il y vient une très-grande quantité de fleurs et de fruits de toute espèce.

Les *Kachemiriens* ont le teint blanc, sont d'un naturel facile, et leurs femmes sont très-belles. Un assez grand nombre suivent l'islamisme. Ils travaillent parfaitement le bois, et sur-tout excèlent dans l'art de faire ces étoffes fines que les Romains nommaient *Sérica Materies*, et que nous nommons Châls.

La principale rivière du pays est le *Djalem*; l'une des rivières du Penj-Ab, et qui va par l'O. se jeter dans l'Indus.

La capitale, que l'on nomme à tort *Kachemyr*, est SIRINAGAR, ville assez jolie, dans laquelle on voit

des maisons à plusieurs étages, et quelques palais avec des jardins. Cette ville est très-commerçante.

2.° Le *Kouttore* est à l'O. du *Kachemyr*; c'est un pays montagneux, abondant cependant en fruits, et même en grains. Il est fort peuplé et renferme plusieurs villes.

3.° Le district d'*Attok* est plus au S. sur la rive orientale de l'Indus. Il est assez fertile.

Attok fut fondée par *Akbar* sur la gauche de l'Indus, où elle a succédé à une ville plus ancienne. Cette rivière perd ici le nom d'Attok, mot indien qui signifie défense, parce qu'il est défendu aux sectateurs de Brahmah, d'aller au-delà, sous peine d'être regardé comme rénégats.

4.° Le district de *Peïchour* ne laisse pas d'être étendu et fort habité.

Peïchour, fondé aussi par Akbar, est un centre de commerce entre l'Indus et la Perse, et de riches négocians s'y sont établis.

5.° *Kâboùlistân*, ou pays de *Kâboùl*; ce pays est le plus septentrional de l'Indoùstân, et le premier des Soubas, indiqués dans l'*Ayïn-Akbery* (ou commentaire du grand Mogol Akbar), ou comme nous dirions dans le cadastre d'*Akbar*. Ce pays est entouré de montagnes qui ne laissent entr'elles que des passages difficiles. On l'a quelquefois nommé la *Porte de l'Indoùstân : Nadir Châh* n'y entra et n'en sortit que par la trahison d'un des Patanes; l'air y est assez tempéré : il y vient toutes sortes de grains et de fruits; entr'autres d'excellentes grenades. Ce pays est distingué

par ses moutons et ses brebis qui sont d'une graisse extraordinaire et portent une très-grosse queue, large, épaisse et tournée en spirale, d'où sort une autre petite queue fort mince. Leur chair est d'un goût exquis.

Kaboul, au nord, en est la capitale : elle est enceinte de murailles, renferme une population considérable et plusieurs beaux bazars.

6°. Le district de Ghasnah. Cette province, que quelques auteurs nomment *Ghizni*, a pris son nom de la ville principale et donné ce nom à la dynastie des *Ghaznévydes*, dont j'ai parlé. Il paraît que ce pays a porté le nom de *Zaboutistân*.

GHAZNAH est bâtie sur une éminence, et autrefois elle fut considérable : actuellement elle est presque en ruines.

7°. Le *Qandâhar*. Cette province a, pendant quelques époques de l'histoire moderne, appartenu à la Perse. Il consiste sur-tout en plaines couvertes de vergers et de culture : en général les froids y sont peu considérables et passent promptement.

Qandâhâr en est la capitale. Elle est très-vaste, et défendue par une bonne citadelle. Ce fut long-temps un marché fameux dans l'Inde.

Une tribu d'Afghâns, connus sous le nom d'*Abdally*, d'après Achmed *Abdallah*, leur premier chef, a possédé ce pays à titre de royaume. Ce prince en avait fait la capitale de son état, dont le siége est maintenant à Kâboul.

8°. District de *Gaoùr*. Ce district est peu étendu : il a donné son nom à la dynastie des Gaourydes, dont

j'ai parlé. Elle eut lieu vers 1150, et succéda aux Ghaznévides.

Gaour, ville peu considérable, en est la capitale.

CHAPITRE V.

De L'HINDOUSTAN, *appelé vulgairement* L'INDE.

On comprend ordinairement, sous ce nom, la vaste région de l'Asie méridionale qui s'étend de la Perse à la Chine, ayant au N. le plateau de la Tatarie, au S. la mer que l'on nomme mer des Indes et golfe de Bengale. Deux presqu'îles considérables, l'une en-deçà du Ganges, l'autre au-delà, prolonge l'Inde jusqu'à l'Équateur.

Cette configuration des terres a donné lieu à la division généralement adoptée par les géographes, comme assez méthodique, de l'Inde en trois parties: 1.° l'*Indoustân*, ou la partie de l'inde, sur le continent; 2.° la presqu'île occidentale, ou en-deçà du Gange; 3.° la presqu'île orientale, ou au-delà du Gange.

Mais cette division, admissible peut-être dans des *élémens de géographie*, à cause de sa simplicité, ne peut être employée dans un ouvrage rédigé pour donner une instruction exacte sur l'état politique des nations. Car toute la presqu'île orientale n'est pas habitée par des Indiens qui ne fassent qu'une même nation avec ceux des deux autres parties; ces peuples n'ont entre eux que des rapports de religion et de Coutumes. D'ailleurs cette

presqu'île orientale est actuellement occupée, au moins en très-grande partie, par un État puissant qui mérite d'être traité à part. C'est l'*empire des Birmans*.

Je ne comprendrai donc ici, sous le nom d'Inde, que l'*Indoustân*, et la presqu'*île occidentale*, appelée par les Mogols, le *Dékan*.

Situation, étendue. — Ainsi les pays que je vais décrire s'étendent, en longitude, depuis le 64.e degré à l'E. du méridien de Paris, jusqu'au 93.e; en latitude, depuis le 36.e degré N. jusqu'au 7.e 56.', où se trouve le cap Comorin. On estime communément cette surface, plus de 96 mille lieues.

Disposition physique des terres. — L'Inde renferme de très-hautes montagnes et des chaînes très-élevées, d'où sortent de très-grands fleuves: leurs noms surchargeraient inutilement la mémoire. Je ferai seulement remarquer ici, qu'à partir du cap Comorin, le terrain de la presqu'île occidentale va en s'élevant considérablement et bientôt forme une haute chaîne de montagnes, qui se séparent en deux branches, sans pourtant laisser entre elles de vallées très-profondes. Ce ne sont pas des montagnes comme les Alpes séparant la Suisse de l'Italie; c'est toute une région très-élevée et d'une largeur très-considérable.

C'est toute cette partie élevée que l'on nomme les Ghattes, que nous prononçons Gattes. Elle laisse à l'O., entre les montagnes et la mer, une largeur peu considérable pendant plus de 150 lieues du S. au N., c'est ce que l'on nomme Côte de Malabar; la côte de l'Est, connue

sous le nom de Côte de Coromadel, s'étend plus avant dans les terres.

Il résulte de cette disposition physique du terrain.... 1.° que sur toute la région intérieure, occupée par les Ghattes, on n'éprouve pas les chaleurs brûlantes qui se font sentir sur les côtes; 2.° que la fraîcheur causée par cette élévation, condense les vapeurs élevées de la mer par le soleil et amenées vers les Ghattes par les vents; ces vapeurs condensées se résolvent en pluies rafraîchissantes qui forment la saison que l'on nomme *Hiver*, par opposition au temps sec des grandes chaleurs que l'on nomme *Été*.

C'est par toute la terre habitable, le sort de la zone torride d'être exposée à des pluies de plusieurs mois, alternativement au N. et au Sud de l'équateur. Si la presqu'île de l'Inde était un pays plat, il n'est pas douteux qu'il n'y régnerait qu'une saison de pluies, et qu'elle aurait lieu, comme en Abyssinie, pendant les mois de mars, avril et juin, ou plus exactement de germinal, floréal, prairial, répondant aux signes du bélier, du taureau, des gemeaux, que le soleil paraît parcourir dans le printemps. Mais, à cause de la direction des vents, et de l'obstacle qu'ils rencontrent dans la hauteur des Ghattes, la saison des pluies a lieu sur une des côtes, tandis que l'autre a l'Eté. Ce sont ces variations régulières des vents que, dans l'Inde, on appelle *moussons :*

La mousson du S. O. règne pendant les mois de mai, juin et juillet sur la côte occidentale, ou de Malabar : les vents y amènent des vapeurs qu'arrêtent les Ghattes;

ainsi l'on a la pluie : et la Côte de Coromandel, où ces vents n'arrivent pas, a un Été trop brûlant, mais les vents changent, une autre mousson succède, et pendant une partie d'octobre, et les deux mois de novembre et décembre, les vents de N. E. amènent les pluies, alors commence l'hiver pour la Côte de Coromandel. Seulement on remarque que les pluies sont moins abondantes sur cette côte que sur l'autre, ce qui ne peut avoir de cause que la distance où elle se trouve des montagnes.

Au reste, je ne présente ceci qu'en général, et je laisse les exceptions et les modifications causées par les vents de mer, vers le soir, aux détails que l'on peut trouver dans les voyageurs, ou dans les descriptions locales.

Il n'en est pas de même dans la partie appelée proprement *Hindoùstan*, et dans laquelle je comprends le Bengale; la chaleur, c'est-à-dire, le temps de la sécheresse y commence avec le mois de mars et dure jusqu'à la fin de mai. La saison des pluies commence avec le mois de juin et finit en septembre. Les derniers mois de l'année (ancienne) sont généralement agréables. Mais en janvier et en février on éprouve des brouillards très-considérables. J'ajoute qu'en général, dans la partie septentrionale, ce sont les montagnes qui ont les pluies dès les premiers jours d'avril; au lieu que dans les plaines, elles ne commencent que vers le fin de juin. J'ajoute qu'alors les grands fleuves tels que le Gange, le Brahmapoutre, l'Indus, etc. débordent, ainsi que le Nil, et inondent dans certains endroits jusqu'à trente lieues de terrain.

Les principales rivières de l'Inde, sont :

1.° Dans la partie septentrionale... L'Indus ou Sinde, le Gange, ... et le Brahmapoutre.

1.° L'*Indus*, dont la source n'est pas bien connue, prend sa direction du N. E. au S. O.; il se grossit dans la partie septentrionale, des eaux de plusieurs rivières connues au temps d'Alexandre. Ce sont à l'O. la Kamah avec le Komoul, et le Setledje (ou Hyphase) : à l'E., c'est-à-dire à sa gauche, il reçoit le *Djâlem* (anciennement Hydaspes)... le *Tchénâb* (anciennement Acesines)... le *Raouy* (anciennement Hydraotes). Le pays que baigne ces cinq rivières se nomme, à cause de ce nombre, Pendj-ab (cinq eaux).

2.° Le *Gange*, appelé par les Indiens ou *Hindous Poudda*, a sa source dans une des montagnes du Thibet, vers le 35.e deg. 45′ de latitude. Des auteurs très-exacts présument que la source de ce fleuve n'est pas encore entièrement connue. Cela peut signifier que le Gange se formant de la réunion de plusieurs rivières, il n'est pas encore bien certain à laquelle, près de sa source, on donne le nom de Gange. Le cours de ce fleuve est d'environ 400 lieues, pendant lequel il reçoit 11 grandes rivières entr'autres la Djemnah. Arrivé dans le Bengale, lorsqu'il n'est plus qu'à 75 lieues de la mer, il se sépare en deux branches, qui laissent entr'elles, un Delta Δ plus grand que celui de l'Egypte. La branche orientale conserve le nom de Gange; la branche occidentale prend le nom de *rivière d'Hougly*, parce qu'elle arrose cette ville. C'est sur cette dernière que sont les principaux établissemens des Européens, parce

que c'est la seule branche sur laquelle puissent naviguer les grands vaisseaux.

La *Gagra*, qui sort aussi du Thibet et traverse la province d'Aoud, a un cours de 230 lieues et se joint au Ganges.

La Djemnah *ou* Gemneh, sort des montagnes de Sirinagar, coule à-peu-près parallèlement au Ganges, mais à l'O., et se rend dans ce fleuve à 160 lieues de sa source, en face d'Allah-âbâd.

3°. Le Bourampoutre, et mieux Brahmapoutre, (enfant de Brahma) commence dans les mêmes montagnes que le Gange, mais du côté opposé, court à l'E. puis revient par le S. se jeter dans le golfe de Bengale.

Dans la presqu'île, les principales rivières sont: le *Godavery*, la *Nerboudda*, le *Tapty*, la *Kistchna*, la *Paliar* et le *Kavéry*, que je ferai connaître, en parlant des pays qu'elles arrosent.

Productions et *Animaux*. Les productions de l'Inde sont extrêmement variées; le détail en serait ici trop étendu. Assez d'autres ouvrages parlent de ses blés, de ses doubles récoltes de riz et de l'excellence de ses fruits. Je remarquerai seulement que la presque totalité des fruits de l'Inde n'est pas connue en Europe: de plus, que les habitans de ce pays, tant Indiens que Mogols, ne faisant pas usage du vin, les Européens sont obligés d'y en transporter pour leur usage. L'Inde est sur-tout célèbre, par les mines de diamans: celles de Visiapour appartiennent aux Mahrates; celles de Golconde, au Nizam.

Les animaux sont très-multipliés dans l'intérieur du

pays où dominent les Indiens, puisqu'ils ne les tuent pas : tout attentat à la vie d'un animal leur est défendu par la religion ; ils ont la plus grande vénération pour les vaches.

L'éléphant y est très-commun ; il habite de vastes forêts : mais on le voit commodément dans les cours des souverains. Hhaïder-Aly-khân en avait plus de 500 : on s'en sert utilement dans les armées. Il y a aussi beaucoup de tigres : celui que l'on nomme *Tigre royal*, peut avoir jusqu'à 12 pieds de long. Cet animal est féroce par son propre penchant, puisqu'il attaque tous les autres animaux ; mais, ce que généralement on ignore, c'est que la nature lui a donné un ennemi qui le combat avec avantage : les Indiens le nomment *Siagos*, ou Noires-Oreilles, parce qu'en effet il a les oreilles noires, avec une belle aigrette de poil qui les font remarquer. Il a la forme du renard, et à-peu-près sa finesse.

Après avoir provoqué le tigre par ces cris, le siagos voit arriver son ennemi, accourant par bonds assez lourds, il se baisse à plat-ventre, aussi près de terre qu'il lui est possible. Un mouvement rapide le fait passer sous le ventre du tigre ; il s'attache à sa longue queue traînante, et dès l'instant lui grimpe sur le dos. Il s'y attache avec les griffes, et le dévore avec les dents. Le tigre pousse des hurlemens affreux, se roule à terre ; le siagos s'élance un peu loin, et se place sur un arbre. Le combat ne recommence qu'à sa volonté ; et ordinairement l'intervalle n'est pas long, dès qu'il peut le reprendre à son avantage. Quoique cet animal ne soit pas très-commun, cependant Hhaïder en avait un qu'il

faisait combattre ; mais il empêchait de recommencer le combat, lorsqu'il voulait conserver son tigre. Il faisait aussi combattre des éléphans.

Entr'autres animaux dangereux on doit citer la couleuvre *capelle*, que cependant les Indiens ne tuent pas ; ils tâchent de l'éviter.

Les singes incommodent souvent par leur grand nombre, et sont quelquefois utiles. On sait qu'ils ne souffrent pas qu'un autre singe, étranger à leur troupe, vienne s'y mêler, parce qu'ils sont très-jaloux de leurs femelles. Quant à leur utilité, voici un fait assez curieux. La forteresse d'Adoni est gardée par des singes, comme autrefois la ville de Saint-Malo l'était par des dogues, et le Capitole le fut par des oies. Il est un point de cette forteresse qui domine la place, et dont les ennemis pourraient s'emparer par surprise. Depuis qu'Adoni existe comme lieu de défense, le souverain y a consacré un revenu pour la nourriture d'un grand nombre de singes, qui y sont bien au moins 5 à 600. Dès que l'on approche des murailles, soit de jour, soit de nuit, ils jettent des cris perçans, que l'on entend d'un demi quart de lieue. On ne connaît pas de sentinelles plus attentives, ni plus incorruptibles.

Précis historique.

L'ancien état de l'Inde ne fut pas connu des Grecs et des Romains. Il paraît cependant à-peu-près démontré, que dès les commencemens de l'empire d'Assyrie, l'Inde était occupée par un peuple riche, ami des

sciences. Même au temps d'Alexandre, on n'avait sur ce pays que des notions imparfaites. Ce que l'on trouve dans Hérodote, et qui se rapporte à l'an 508, ne peut convenir qu'à une portion de la partie septentrionale. Cet auteur ne parle pas du Gange, qu'il eût dû connaître s'il eût été plus instruit. On ne l'était guère encore au temps d'Alexandre : ce prince fit armer exprès une petite flotte qui, en descendant l'Indus, devait visiter les côtes, et revenir par le golfe Persique, dans l'Euphrate, jusqu'à Babylone. (*Voy. le Journal de Néarque.*)

L'expédition d'Alexandre donna aux Grecs une connaissance plus étendue. Peu après, Séleucus y envoya pour ambassadeur Mégasthène, qui séjourna long-temps à Palibothra, capitale des *Prasii*. Malheureusement son journal est perdu ; on sait seulement qu'à cette époque c'était une ville riche et célèbre par son commerce. Quelques auteurs croient que *Palibothra* existait au lieu où se voient encore des ruines sur la gauche du Gange, en face du confluent de la Gemnah, et de la ville d'Allah-âbâd.

Les Assyriens, les Perses, et, après eux, les Grecs de Syrie, entretinrent une communication habituelle par terre avec l'Inde, tandis que les Égyptiens et les Arabes l'entretenaient par mer.

Cette dernière voie fut la plus usitée, dès qu'une fois Alexandrie eut été la principale ville de commerce dans le Levant ; car, sous les Ptolomées, non-seulement on construisit un canal qui conduisait de la mer Rouge au Nil, mais même on pratiqua une route qui, de Coptos, sur le Nil, aboutissait au port de Bérénice, sur la mer

Rouge. Cette route, où se trouvaient plusieurs *stations*, avait de longueur 258 mille romains.

Le commerce par terre se continuait par l'Euphrate, et Tadmor lui dut sa puissance.

Les Romains en tiraient des aromates, des soies, des étoffes de laines très-fines; enfin des pierres précieuses, des perles, des diamans. On voit même qu'un roi de la Taprobane envoya une ambassade à l'empereur Claude. Cependant l'intérieur du pays était peu connu.

Sous Justinien, un marchand égyptien nommé *Cosmos*, ayant quitté le commerce, prit l'habit monastique, s'occupa d'écrire sur les pays qu'il avait vus. On trouve dans son Ouvrage quelques connaissances générales sur l'Inde et sur la Perse. Nous avons vu que ce fut sous ce même empereur, que deux moines apportèrent à Constantinople de la graine de ver à soie.

Les Arabes, au temps de Mahomet, ayant conquis la Perse, y trouvèrent le commerce de l'Inde, et le continuèrent. La ville de Bassora, ou Barsa, en devint un riche entrepôt. On croit même que les Arabes s'avancèrent jusqu'à Canton.

Une autre partie du commerce se faisait avec l'Europe, par la mer Caspienne, le Phase et la mer Noire.

Selon quelques auteurs, l'Inde, dans ces temps reculés, de l'Indus à la Chine, et du Tibet au cap Comorin, obéissait à un seul souverain, qui dominait sur un grand nombre de Rajahs.

Ce qui paraît hors de doute, c'est que le peuple entier de l'Inde était divisé en *quatre* castes : celle des philo-

sophes, ou *brames...*; celle des militaires, ou *kehtry* et *sétréas...*; celle des marchands, ou *weinsjas* ou *byas...*; enfin, celle des artisans, des laboureurs, ou *schontes* et *soudres*.

Ils avaient déjà l'usage de se brûler publiquement; et Diodore dit que les femmes se brûlaient sur les corps de leurs maris.

Les Indiens cultivèrent de bonne heure la philosophie et les sciences, telles que l'astronomie, la sculpture, etc. On trouve encore dans plusieurs endroits de l'Inde des temples ou pagodes travaillés dans le roc, avec une patience qui, vu leur petit nombre et l'imperfection de leurs outils, supposent une succession de plusieurs siècles. On croit que dès l'an 1502 avant l'ère vulgaire, ils avaient déjà des talens astronomiques. Il est vrai qu'ils ne suivent actuellement que des méthodes empiriques; mais la théorie a dû être l'ouvrage de leurs ancêtres ou de quelque peuple plus instruit.

L'ancienne histoire des souverains de l'Inde n'est pas connue : on sait seulement que, quelque temps après Alexandre, ils chassèrent les Macédoniens.

Les Mahométans, depuis l'ère vulgaire, y furent portés par leur fanatisme; mais on ne peut guère dater leurs conquêtes que du règne de Mahmoud, sultan des Gaznévides, en 998. Il pénétra jusqu'au *Guzurat* et dans le *Moultan*, pilla et détrusit les temples des idoles, persécuta les Indiens à cause de leur religion. On compte jusqu'à douze expéditions de ce prince.

Vers l'an 1221, Genguis-Khân, se rendit maître de la partie septentrionale de l'Inde, sans y rien innover.

Les

Les habitans des frontières de la Perse, de l'Inde et de la province de Balk, répondant à l'ancienne *Paropamise*, et que l'on comprend sous le nom générique de *Patanes*, se jetèrent aussi sur l'Inde; ils pénétrèrent, en 1293, jusqu'au-delà du *Nerbuddah*, dans la partie du sud, ou *Dékan*.

En 1370, Timur-Beg, connu sous le nom de *Tamerlan*, s'empara des pays qu'avait, avant lui, conquis *Genguis-Khân*, et permit à ses troupes de piller jusques dans les parties méridionales; mais bientôt il quitta l'Inde pour marcher contre Bajazet.

La confusion régnait dans l'Inde à l'arrivée de Timur: elle augmenta après son départ. La dynastie des Patanes, qui avait commencé en 1205 à Cottoub, finit en 1413, en la personne de Mahmoud. Un prince Afghân s'empara peu après de l'autorité, mais bientôt l'Indoustân se divisa en plusieurs gouvernemens séparés. Le premier prince de cette nation se nommait *Belcoli*. Son fils avait recouvré une partie de l'empire, et fixa sa résidence à Agra. Ce fut sous son règne que les Portugais arrivèrent dans l'Inde par le cap de Bonne-Espérance.

En 1516 environ, Babor, sixième descendant d'un des fils de Tamerlan, ayant été dépouillé de Samarcand par les Usbeks, se retira dans le Kâboulistân. Ranguildas, qui en était gouverneur, lui donna la facilité de faire des conquêtes, en lui fournissant des troupes. Il traversa pour la première fois l'Indus, en 1518, fit quatre autres expéditions. A la dernière, qui était la cinquième, il défit l'empereur de Delhy, et mit fin à la dynastie de Lodi.

Babor ne régna que cinq ans dans l'Indoustân ; et pendant son règne, il ne fut occupé qu'à soumettre les provinces de l'est. Son fils Homaïoun lui succéda en 1530 : il fut détrôné par ses frères, en 1541. C'était un prince d'un rare mérite, et doué de grandes vertus. Il s'était retiré parmi les Rajepouts d'Agimère. Ses frères avaient partagé entr'eux ses États.

En 1554 Homaïoun fut rappelé : il revint avec son fils *Akbar*, et mourut l'année qui suivit son retour.

Akbar n'avait que quatorze ans lorsque son père mourut et qu'il lui succéda, en 1555. Ce fut lui qui, par un règne glorieux de 50 ans, et par les dispositions politiques les plus sages, consolida l'établissement de la dynastie mogole dans l'Indoustân : Babor en avait été le fondateur.

Lorsqu'*Akbar*, après la défaite de plusieurs ennemis, se vit possesseur tranquille de l'Indoustân, il se transporta dans toutes les parties de son empire, et mit partout le bon ordre. Ce fut lui qui, en 1587, fit commencer le palais d'Agra, et en 1589, le fort d'Ellehâbâd. Son visir Aboul-Fazel ordonna à tous les gouverneurs de lui envoyer un détail bien circonstancié de leur province : il en fit un recueil qu'il présenta à son souverain, sous le nom d'*Ayen-Akbari*, ce qui peut être rendu par le *cadastre d'Akbar*.

En 1597 Akbar fit monter sur le trône, en sa présence, Djihanguir, et lui abandonna toute l'autorité. Ce prince mourut à Agra, en 1603, après un règne de 51 ans.

Djihanguir, ou *Djihânguyr*, (conquérant du

monde), succéda à son père, et réussit à conserver ses états, malgré les troubles qui désolèrent son règne. Il avait deux grands défauts, l'amour du vin et la jalousie. C'était près de ce prince, que Vôcuk, cette femme célèbre par l'ascendant qu'elle prit sur son esprit et par l'autorité qu'il lui abandonna pendant vingt-quatre heures. Pendant cet intervalle elle put jouir de toute l'étendue du pouvoir suprême. C'était une chose inouie dans l'Orient. Je ne serais pas surpris qu'en France ce terme de 24 heures ne parût même un peu court. Des voyageurs français ont rapporté que pendant ces 24 heures la princesse avait fait battre une monnaie au *signe de l'écrevisse*, qui se trouve dans les cabinets de l'Europe. Ils étaient dans l'erreur : ce ne fut pas la princesse, ce fut Djihanguir lui-même qui fit battre cette monnaie, parce que le Soleil entrait dans le *Cancer* lors de son avènement au trône, en 1608. Cette princesse, dont le nom était *Noùrdji'hân*, (lumière du monde), est ordinairement désignée par celui de la *Begum* (*ou* la dame.) Le vrai, quant à son règne éphémère, c'est qu'il fut de six mois, et qu'en effet il fit frapper différentes pièces, mais non pas celles qu'on lui attribue.

Chadjéhân, *ou* Châh-Dji'hân, (roi du monde), en 1627, succéda à son père. Il passe pour avoir été le plus magnifique et le plus paisible des empereurs mogols. Il transporta le siége de l'empire d'Agra à Delhi, qu'il embellit de quantité de superbes édifices. La forteresse qu'il fit bâtir, a des palais, des mosquées, etc., des jardins, etc. Elle tient à Sélingar,

par un pont établi d'un rempart à l'autre, seul passage pour y entrer. Elle sert de prison aux princes et aux princesses du sang qui y vivent comme des particuliers dans un village et se marient entr'eux. Ce fut par les ordres de ce prince, que Bâbâ-âdel-khân (père, juste, souverain) fit le riche trône des deux paons, couvert de toutes sortes de pierres précieuses : on l'estimait trente millions de nos livres. Sur la fin de ses jours, ses enfans lui firent la guerre ; Alemguyr, le troisième, qui avait le plus de capacité, triompha des obstacles, et reçut de son père mourant, un sabre, sur lequel était gravé *Alemguyr*, ce qui signifie *conquérant du monde*. Ce jeune prince, regardant ce mot comme un augure favorable, l'adopta pour son nom.

Alemguyr, (conquérant du monde), connu des Européens sous le nom d'*Aureng-Zeb*, (ornement du trône), succéda à son père en 1665 : il est célèbre par l'éclat de son règne. Les commencemens en furent cependant affreux ; il fit périr tous ses frères : ensuite il soumit les royaumes de Golconde, de Visapour, de Daulatâbâd, etc. Pendant son règne, il y eut peu de révoltes, parce qu'il entretint toujours de grandes armées ; et son règne est un des plus intéressans de l'Inde.

Quoique parvenu et affermi sur le trône par des crimes, dès qu'il s'y crut sans dangers, il se montra pieux, juste, sobre, bienfaisant, et appliqué aux soins du gouvernement. On vante aussi ses vertus domestiques. Il mourut âgé de 91 ans, en 1707. Sous son règne, comme je l'ai dit, commença la puissance des

Marates ; les Rajepoutes se révoltèrent dans l'Adjimère, les Patanes, vers l'Indus, et les Djates jetèrent les bases de la puissance à laquelle ils sont parvenus dans la suite. On a remarqué que les terres soumises à son empire, s'étendaient du 10e. degré de latitude au 35e., et avaient presque la même étendue en longitude, et que ses revenus excédaient 1768 millions de nos livres.

Aussitôt après la mort de ce prince, l'empire déchut de ce haut degré de puissance où son génie l'avait porté ; mais comme les affaires de l'Inde ne sont pas pour nous d'un intérêt capital, je passe au règne de Mohammed-Châh, cinquième empereur depuis Alemguyr.

En 1718, deux frères, omrahs puissans, mirent sur le trône *Mohammed-Châh*, qui parvint dans la suite à se défaire d'eux, car ils avaient causé de grands troubles sous les règnes des précédens ; mais son règne n'en fut pas plus heureux.

Nizam-el-Moulouk était alors souba du Décan ; il montra de bonne heure de l'ambition, et refusa cependant la place unique de visir ; c'est que, comme César, il aimait mieux le premier rang ailleurs, que le second à la Cour. Au reste, il est très-difficile de le juger, parce qu'il me semble que l'on n'a jamais bien connu ses motifs : des écrivains persans ont vanté sa sagesse et sa puissance. Voici ce qui me paraît approcher le plus de la vérité.

En 1722, Mohammed-Châh reçut une ambassade de Perse, qui lui demandait du secours contre les Patanes : ils avaient détrôné et fait périr le sultan Houcéin, père de Chah-Thamas. Nizam était d'avis que l'on

accordât les secours demandés, par reconnaissance pour les services qu'avait rendus Châh-Abbâs à Houmayou; il ne fut point écouté : il quitta la Cour et se retira dans le Décan. S'apercevant qu'il n'y était pas à l'abri des intrigues, il demanda la permission de faire le voyage de la Mekke, et fut refusé.

Cependant Nadir-Châh (que l'on a vu précédemment s'emparer de la Perse), venait de s'emparer de la capitale du Candahar, après dix-huit mois de siége; il ruina la ville de fond en comble, et fonda tout auprès la ville nouvelle de *Nader-Abad*.

Instruit de cette conquête, des ravages causés par les Marates, de la mésintelligence qui régnait entre les Grands, réunis seulement pour prendre Nizam, et convaincu de la faiblesse de l'empereur, adonné à ses plaisirs, Chah-Nadir marcha vers le Caboul, dont la capitale lui ouvrit ses portes; il prit quelques autres places, et vint ensuite camper sur les bords de l'Indus. Le gouverneur de Lahor lui rendit de même les armes.

Le faible Mohammed sortit enfin de Delhi, à la tête de 200 mille hommes; il vint camper à Calanor. Le premier détachement que rencontra l'armée persanne, fut mis en fuite. L'action s'engage : deux Généraux, sortis pour soutenir ce corps de troupes, sont mis hors de combat; l'un, parce qu'il est blessé; l'autre, parce que son éléphant l'emporte jusqu'auprès de Nadir-Chah. Nizam parvint à rassurer les esprits, et même, avec la permission de son souverain, à traiter avec Nadir-Chah, qui, moyennant trois couronnes de rou-

pies (75 millions), devait se retirer en Perse. En reconnaissance de ce service, Mohammed donna à Nizam la charge de premier bakchi.

Sadet-Khân, qui s'attendait à l'avoir, s'en croyant frustré par les sollicitations de Nizam, pour s'en venger, engagea Chah-Nadir de ne pas tenir le traité, et de marcher jusqu'à Delhy. Il y vint en effet, mais comme ami, et en apparence pour voir la ville, avec la permission de Mohammed, qui le traita avec intimité. Le traître Sadet-Khan, craignant que ses démarches ne fussent connues, s'empoisonna.

A cette époque, arrivait la fête appelée *Bakri*, instituée en mémoire du sacrifice d'Abraham. Il y eut un grand repas. Des agitateurs firent courir le bruit que Chah-Nadir venait d'y être empoisonné par ordre de l'empereur, et qu'il serait facile de se défaire des Persans. Les Indiens s'armèrent, et avant la nuit, ils avaient surpris et égorgé 5,000 de ces malheureux. Si cette conduite horrible ne justifie pas les excès auxquels se livra Nadir, du moins elle les motive.

D'abord il se retrancha dans son quartier avec deux mille cavaliers qui composaient sa garde; et le lendemain, dès la pointe du jour, il rassembla les troupes à la grande mosquée, d'où il leur ordonna de se répandre de tous côtés, pour égorger les soldats et les habitans, n'épargnant que les enfans et les femmes. Ce massacre dura trois heures, et coûta la vie à cent mille hommes. Il cessa cependant, à la prière de Nizam et d'un autre grand seigneur. Mohammed s'était enfin rendu. Nadir exigea que l'on donnât en mariage à son

fils, une petite-fille de Chah-Djéan, avec les provinces de Tatta et de Caboul pour dot.

Nadir-Châh partit de Delhi 21 jours après y être entré. Il en emporta de richesses immenses, chargées sur 700 éléphans, 4,000 chameaux et 2,000 chevaux, outre les mulets et les charriots. Entre les dépouilles, était le riche trône des paons dont j'ai parlé. On estime les richesses ainsi enlevées à deux milliards, dont la moitié en pierres précieuses

Mohammed, revenu dans son palais, s'y abandonna au chagrin, et laissa le soin des affaires à un ministre. Quant à Nizam, il se retira dans le Décan.

Je supprime les événemens qui n'ont rapport qu'à la succession au trône de Delhi, pour arriver plus promptement à ceux qui parurent être la cause de la rupture entre les Anglais et les Français établis dans l'Inde.

Le commerce les y avait appelés les uns et les autres; il les y soutenait; mais, sous M. de la Bourdonnaie d'abord, sous M. Dupleix ensuite, les Français y avaient acquis une grande supériorité. Ambition, jalousie, vanité, tout portait les Anglais à une rupture, mais rien ne la justifiait; ils eurent recours à des moyens qu'ils n'ont que trop employés depuis, l'astuce et la mauvaise foi.

Nizâm-êl-Mouloûk étant mort dans le Décan, en 1718, à l'âge de 90 ans, laissa six fils, dont l'aîné se retira du monde pour vivre dans une pieuse retraite. *Nazer-Zingue* (que les Anglais nomment *Nassar-Djungue*), le second des fils, succéda à son aîné dans la soubahie du Décan; renfermant six provinces; mais *Moussafet-*

Zingue, fils d'un ancien visir, voulut s'en emparer, et prit le titre de Souba.

On vit donc deux chefs se prétendant à-la-fois maîtres de la soubabie du Décan, en se prévalant des mêmes droits.

En conséquence, chacun d'eux nomma un nabab pour le pays d'Arcate, en 1751.

Moussafet-Zingue, ou Mouzeffer-Djengue, appuyé par les Français, nomma *Chanda-Saëb*.

Nazer-Zingue nomma *Mohammed-Aly-Khan*, qui fut, aussi bien que son protecteur, soutenu par les Anglais.

Les Français, quoiqu'en petit nombre, attaquèrent l'armée de Nazer-Zingue : ce soubédar fut tué au commencement de l'action ; et Moussafet-Zingue dut au courage des Français et au génie de M. Dupleix, d'être proclamé soubédar ou souba du Décan. Le trésor de l'armée ennemie fut donné en gratification à l'armée, et ce trésor était considérable. Les enseignes avaient chacun 60,000 roupies, c'est-à-dire, plus de 141 mille francs, et les grades supérieurs à proportion.

Lorsque les affaires furent arrangées, M. Dupleix envoya le nouveau souba prendre possession du Décan, et le fit accompagner par M. de Bussy, alors simple capitaine d'infanterie : cet officier n'avait alors avec lui qu'un détachement de 500 hommes. On lui donna le grade de major-général de l'armée française. M. de Bussy, représentant le besoin de l'entretien des troupes, fit céder à la compagnie des Indes qui l'employait, les revenus de cinq *circarts* dont j'ai parlé précédemment,

en disant que quatre de ces petites provinces sont actuellement au pouvoir des Anglais.

Moussafet-Zingue ayant, contre l'avis de M. de Bussy, attaqué les patanes, fut tué sur le champ de bataille. Le commandant Français fit reconnaître, à sa place, Salabet-Zingue, qui était alors l'aîné des fils de Nisam. Il avait avec lui trois autres frères, *Nisam-Aly*, *Bazalet-Zingue*, et *Mir-Mogol*.

Le nouveau Souba fut, peu-à-près, attaqué par les Marates, au nombre de 100,000 combattans. On ne combattit pas cependant. M. de Bussy envoya, pour traiter de la paix, M. Marion, encore existant il n'y a pas dix années. On accorda aux Marates, conduits par Baladgiron, les provinces de *Candès*, ou Candeisch et d'Aurengabad.

Dans la suite des événemens, que je ne puis suivre ici, on voit les Anglais prendre parti pour les princes Indiens, contre lesquels sétaient déclarés les Français. On les voit se mêler dans toutes les affaires de l'Inde, faire la guerre au Mogol, et se faire accorder les Soubabies de Béar et du Bengale.

J'ai lu plusieurs récits des Anglais sur ces mêmes événemens; et je sais qu'ils les présentent sous un autre point de vue: à partir de Nizâm-êl-Moulòuk. Mais je sais aussi quel intérêt ils ont à altérer les faits, et combien était pure l'ame du militaire distingué qui m'a fait ces récits. Il avait fait ces campagnes, et ne m'assurait que ce dont il était sûr lui-même. (M. D'*Obsonville*, auteur d'une *historie des animaux de l'Inde*.)

DES INDIENS.

L'origine des Indiens se perd dans la nuit des temps. Il paraît, par ce que nous disent d'eux les Anciens qu'ils ont été de bonne heure les victimes des erreurs politiques et religieuses, puisque les auteurs grecs nous les représentent comme divisés en *castes* plus ou moins nobles, et dans l'usage de se brûler volontairement.

Les monumens qui existent encore aux Indes, tels que de très-anciennes pagodes, travaillées et creusées dans des montagnes, avec une surcharge d'ornemens qui a dû exiger des centaines d'années, aussi bien que ce qui leur reste de connaissances astronomiques, ne permettent pas de douter que l'Inde n'ait été habitée très-anciennement par un peuple instruit: on comprend même aisément qu'attendu le grand nombre de révolutions qu'a éprouvées ce pays, ces connaissances n'ont dû se perdre, ou du moins prodigieusement s'altérer. Mais il n'est question que de l'état actuel de l'Inde et des Indiens.

Les Indiens sont d'une taille moyenne et d'une constitution assez frêle, ayant les mains généralement petites et délicates: leur peau est brune, et sur-tout dans les contrées qui appartiennent à la zone torride. Leur caractère dominant est la douceur et la patience. Ils sont très-frugals, ceux que l'on peut regarder comme formant la portion de la nation la plus remarquable, la plus essentiellement indienne, ne mangent rien de ce qui a eu vie, l'usage des viandes est à leurs yeux un signe certain de réprobation. Leur nourriture

la plus habituelle est le riz, on y joint d'autres végétaux et des fruits.

Leur religion, dont l'origine a été peut-être fort pure, ne nous paraît actuellement qu'un composé d'idées bizarres et de rits assez ridicules, féroces mêmes, puisqu'en plusieurs lieux, sur-tout avant l'arrivée des Mogols, on regardait comme un acte agréable à Dieu, de se mutiler quelques membres, et même de se donner la mort. Les Mahométans, fanatiques moins féroces, ont arrêté autant qu'ils l'ont pu ces actes de barbarie.

Selon les Indiens, *Siven* est le nom par excellence de la divinité. Ce mot signifie aussi *souffle, ame.*

Wichnou est l'envoyé de Dieu, le bien-aimé. En venant sur la terre, il a éprouvé *neuf* métamorphoses, ou, comme disent les Indiens, *Taponchiris.*

Brahmâ, que l'on devrait prononcer *Brimha*, fut le premier homme. Il donna des lois, divisa les castes, c'est son ouvrage, du moins supposé tel, qui porte le nom de *Védam.* On le nomme *Ezour-Védam* avec le commentaire.

Des détails sur leurs opinions religieuses seraient ici déplacés. On les trouve dans différens auteurs.

Division civile, une des plus anciennes institutions de l'Inde, et que l'on attribue à Brahmâ, c'est la division de la nation en un très-grand nombre de castes, comprises essentiellement dans quatre principales, savoir :

1°. Les Brahmines.

2°. Les Tchittérys.

3°. Les Chysses.

4°. Les Sondres.

Il y faut ajouter la caste des Poulias, regardée comme infame.

L'ame s'indigne en voyant qu'il s'est trouvé un législateur qui, se disant sorti de la tête du plus parfait des hommes, de Brahmâ, ait assigné des rangs d'infériorité à d'autres hommes, ses semblables dans l'ordre de la nature, selon, disait-il, qu'ils étaient sortis des épaules ou des flancs, en ait enfin condamné une portion à l'abjection la plus avilissante. C'est pourtant ce que toute une nation, cultivée d'ailleurs, mais courbée sous les préjugés religieux, admet depuis long-temps, et prétend être d'établissement divin.

Les *Brahmes* sont les seuls dépositaires de la religion et de l'éducation de la jeunesse. Leur personne est regardée comme sacrée, au point que quelque crime « qu'ait commis un Brahme, dit le Védam, » il ne peut être mis à mort. »

Les *Tchittérys* sont aussi appelés *Rajepounds*, que l'on dit en français *Rajeputes* : ce sont des guerriers : de cette classe sont les *Radjahs*, ou les souverains.

Les *Chysses*, appelés aussi Baësses, s'occupent de la culture des terres et de la distribution des eaux ; d'autres se livrent au commerce.

Les *Sondres* ou *Chouders* forment la classe des artisans et des simples soldats.

Toutes ces classes, et sur-tout les deux dernières, sont subdivisées en presqu'autant de professions que l'exigent les besoins de la société, et ce qui n'est pas

moins déraisonnable, chaque enfant, quel que soient d'ailleurs ses dispositions ou ses goûts, est obligé de suivre l'état de son père. C'est un moyen immanquable de fermer toute issue aux élans du génie, aux ressorts de l'émulation et de n'avoir jamais d'inventeurs. Aussi tous les arts, tous les métiers pratiqués dans l'Inde, n'exigent-ils qu'une pratique routière dans ceux qui les exercent.

Les malheureux *Paryas* ou *Poulias*, condamnés comme les autres à subir le sort de leurs pères, sont de père en fils le rebut de la nation, n'osent regarder un Brahme en face et sont obligés de se détourner, s'ils le rencontrent. Et, comme si le plus vil abaissement pouvait avoir des nuances plus ou moins sombres, il s'y trouve des sous-divisions qui n'osent se présenter nulle part pour exercer un état, et qui, montés sur un arbre à portée de quelqu'habitation, jettent avec force des cris lamentables pour qu'on leur apporte quelque nourriture : ce secours charitable ne leur est jamais refusé, lorsqu'ils sont si bien cachés dans l'épaisseur des branches, que leur aspect ne peut blesser la vue de leurs bienfaiteurs.

Langues, les langues sont assez multipliées dans l'Inde, et celles qui sont particulières à certains pays, ne se parlent pas dans quelqu'autres. La première de toutes, celle que l'on regarde comme sacrée est le *Sanskrit* : elle n'est connue que des Brahmes.

Les autres sont :

Le *Bengali*, qui se parle dans les provinces d'Agra, de Delhi, dans le Lahor et le Behar, le Bengal, etc.

L'*Ouria*, qui se parle à la côte d'Orixa.

Le *Télinga*, dans les cinq Circars; on en verra la position.

Le *Tamoul*, à la côte de Coromandel.

Le *Bounsolo*, à l'O. de la presqu'île, le long de la côte de Malabar.

Le *Mahrate*, chez le peuple de ce nom.

Le *Canarin*, dans le haut et bas Canara.

Le *Dekauy* est formé du Mahratte et du Persan.

Il y faut ajouter la Langue Mogole, qui vient du Tatar, et s'écrit avec des caractères persans.

J'ajoute, pour donner quelques facilités en géographie à ceux qui étudient les cartes de l'Inde, ce qui suit;

1°. Les noms des villes terminées par *Abad* (ville), ont été fondées et réparées par des Mogols: la première partie du mot est ordinairement celui du fondateur, comme dans *Hhayder* - Abad, ville d'Hhayder; *Aureng*-Abad, ville d'Aureng; ou celui de Dieu, comme dans *Allah* - Abâd, ville de Dieu, etc., etc., dans *Islâm-Abâd*, c'est *ville de la Foi*, c'est-à-dire de la croyance musulmane. — Lorsque le mot commence par Bender, ce lieu est un port. *Bender - Abbâcy*, le *port Abbassien*, ou le port d'Abbas.

2°. Les Indiens ont aussi fait entrer en composition le nom qui signifie *ville*, mais ce mot n'est pas toujours le même nom, parce qu'ils en employent différens, selon la situation de la ville.

Chery, *Gor*, *Our*, en différens dialectes, signifient *ville*. La première partie du mot sert à la qualifier, comme en Mogol. Ainsi de Poudon (*nouveau* ou

nouvelle), on a fait *Poudou*-Chéry (que nous disons Pondichéry), la ville nouvelle.... *Chander*-Nagor, la ville qui a un marché, une foire.... *Tandja*-Our, la ville située dans un marais.

Mais le mot *Patnam*, qui signifie aussi ville, y ajoute l'idée d'une situation sur un rivage. Aussi ne le trouve-t-on qu'à des villes situées sur la côte. *Néga-Patnam, ville des couleuvres capelles.*

Pilly, en Télinga, indique un village, ou du moins un lieu qui l'a été. *Conda-Pilly*, etc.

Coupan, qui est aussi un village, indique en même temps qu'il est situé sur un rivage, Arian-*Coupan*, Mangé-*Coupan*.

Les noms des lieux destinés à être des forteresses, sont ordinairement terminés en Gari ou en Drhong; si ces lieux sont sur des montagnes, on les termine en *Cutta*: s'ils sont en plaines on retrouve ces terminaisons dans les mots Kichna-*Gari*, Chinder-*Drhong*, Os-*Cutta*.

Nagar, signifie une grande ville *fortifiée* et *placée sur une montagne*, aussi la capitale du haut Canara, appelée de tout temps *Kâni-pour*, ou la *ville des Reines*, fut-elle appelée Aider-Nagar, ou la ville fortifiée d'Aider, lorsque ce prince, après s'en être emparé, l'eut-il fait fortifier par M. Legout, ingénieur Français.

J'ajoute que le mot *Rajah* était le seul mot employé par les Indiens pour désigner un souverain, un roi. Ainsi *Taxille*, *Porus*, au temps d'Alexandre, étaient des Rajahs; ce que les historiens Grecs désignèrent

rent par le mot *Basileus*, ou roi; ce mot vient de Samskrit. *Naïque*, qui vient du Tamoul, n'est plus en usage dans le sud, il signifie *Seigneur*, et vient de *Naïkam*, seigneurie.

Mais lorsque les Mogols se furent emparés de l'Inde, ils apportèrent dans leur langue le nom de *Paischâ*, qui avait le même sens. Leur souverain se trouvant un prince très-puissant, régnant sur un vaste pays, au milieu d'une cour brillante, les voyageurs Français, Bernier, Chardin, etc., ont rendu le mot Paischâ par celui de *Grand-Mogol*.

Les vice-royautés mogoles prirent le nom de *Souba*, ce que nous avons rendu par celui de *Soubabie*. Les gouvernemens particuliers furent appelés *Nababies*, et le gouverneur *Nabab*. Les Nababs sont ordinairement dans la dépendance d'un Souba.

Zémindary, (fief, propriété seigneuriale), est une petite contrée accordée en fief; c'est à-peu-près la même chose qu'un *Jaghire*. Le *Circar* est donné à vie à un petit souverain. Seulement je prie d'observer que les révolutions de l'Inde ont de beaucoup changé la forme du gouvernement, et que les voyageurs modernes n'aient pas bien saisi toutes les nuances. En général le souverain depuis la conquête des Mogols, se regardait comme le maître de toutes les terres; il accordait à un vice-Roi ou Souba, une Soubabie, à la condition d'une redevance très-considérable en argent; celui-ci se comportait de même à l'égard du Nabad, et celui-ci tirait des *Ryots* ou cultivateurs, un revenu

ordinairement très-faible, parce que l'on protége beaucoup l'agriculture.

Il faut observer que les Mahrattes, dont je parlerai bientôt, se sont arrogé un droit qu'ils prétendent leur avoir été accordé par Aureng-Zeb, lequel consiste à se faire donner le $\frac{1}{4}$ ou le $\frac{1}{5}$ du revenu des terres dans les différens États de l'Empire. Ils s'y transportent en corps de troupes de 40 à 50 mille hommes, plus ou moins, et alors il est bien difficile de leur refuser. Comme il arrive souvent qu'il y a plusieurs années en arrière, on négocie, au lieu du quart, on offre un cinquième et quelquefois moins. On appelle ce droit *Choutaye*; il se paie ordinairement en nature.

Divisions du temps. Les Indiens connaissent l'année solaire de 365 jours: mais les Mogols ont conservé l'année lunaire de 354. Il paraît qu'elle est généralement adoptée par les sectateurs de l'Islamisme.

Les Indiens divisent le jour et la nuit en quatre parties, et de plus admettent les subdivisions que l'on nomme *Garis*.

Dans les longs jours ils en augmentent les parties d'autant de Garis qu'ils en retirent de la nuit, et font le contraire dans les jours moins longs.

Mesures itinéraires. On compte dans l'Inde par *koss*.

Il y en a de deux sortes, le *grand* et le *petit* koss. Le premier est de 33 au degré de latitude, le second de 37: c'est le koss ordinaire.

Ainsi, 100 de nos lieues, de 25 au degré, répondent à 148 koss ordinaires, et 132 grands koss.

Ou, si l'on veut, 148 koss ordinaires ou 152 grands koss; répondent à 44,45 myriamètres.

Monnaies. Les monnaies de l'Inde sont :

Le *kauri*, qui est la plus basse : c'est une petite coquille que l'on tire des Maldives; plus on avance dans les terres, et plus elles valent.

J'en supprime quelques autres, pour parler seulement des suivantes.

La monnaie de l'Inde la plus connue en Europe, est la *roupie*.

La roupie d'*argent* pèse 10 masses; les meilleures se fabriquent à Surate, à Bombay, à Pondichéry et à Dehly : elles valent environ 2 fr. 30 à 35 centimes.

La roupie d'or pèse plus de 10 masses : le titre de l'or en règle le prix. Les plus basses ne valent pas au-dessous de 9 roupies d'argent : on les nomme *vasiri*. Les meilleures valent au plus 20 roupies d'argent; les plus ordinaires sont de 15 à 16.

Un lac de roupies vaut 100,000 roupies.

GÉOGRAPHIE.

Introduction.

L'Inde est un pays si étendu, et les intérêts politiques y sont si compliqués, qu'il est très-difficile d'adopter une méthode qui fasse connaître clairement les États et les Villes en même-temps que la puissance de ceux qui les possèdent. La division établie par Akbar ne peut plus être conservée que comme appartenant à l'histoire. Je l'avais donnée dans ma première édition.

L'Inde était divisée en 22 Soubas : 1°. de *Kâboul...* ; 2°. *Kachemyr...* ; 3°. *Lâhòr...* ; 4°. *Moultân...* ; 5°. *Tattah...* ; 6°. *Dehly...* ; 7°. *Agrah...* ; 8°. *Allah-Abâd...* ; 9°. *Aoud* ou *Avad...* ; 10°. *Béhâr...* ; 11°. *Bengaly...* ; 12°. *Orixa*, que l'on doit écrire Oryçàli... ; 13°. *Guzurat*, et mieux *Gudjârât...* ; 14°. *Adjimer*, et mieux *Adjémyr...* ; 15°. *Malvah...* ; 16°. *Bérar...* ; 17°. *Kandëïch...* ; 18°. *Aureng-âbâd...*, 19°. *Bedor* ou *Safarâbâd...* ; 20°. *Hhaïder-âbâd...* ; 21°. *Ahhmed-nagar* ou *Balagat...* ; 22°. *Benjapour*, ou *Visiapour*.

Quelques géographes anglais modernes, ayant senti l'inconvénient de cette méthode, ont divisé géographiquement cette vaste contrée en partie septentrionale.... en partie du milieu, et méridionale. La première, c'est-à-dire, celle que l'on nomme plus particulièrement *Hindoustân*, est subdivisée en provinces *Sindétiques* et en provinces *Gangéliques*, selon qu'elles appartiennent au bassin du Gange et à celui du Sind.

Il est bien moins important aux Européens de savoir comment les Mogols divisent l'Inde, que de savoir quelles sont les Puissances qui y dominent. La première de ces études serait un simple objet de curiosité ; la seconde est indispensable à la politique et au commerce.

DIVISION STATISTIQUE DE L'INDE.

En divisant l'Inde, relativement aux Puissances qui y dominent, on trouve :

1°. Les États des Seykes ;

2°. Les États des Mahrattes, *orientaux* et *occidentaux* ;

5°. Les États soumis aux Anglais, soit directement, tels que le Bengale et les contrées qui en dépendent; les anciens États de Tipou-Sultan;

4°. Enfin, soit indirectement, les États du Nabad-d'Aoud et ceux du Nizam *ou* le Dékan, dépendans des Anglais, sous le nom spécieux d'alliés.

§ I.

États des Seykes,

Et petits États qui les avoisinent, sans en dépendre.

Les Seykes ont commencé par être une secte, avant de former une nation, ou du moins une puissance. Ils étaient dans l'Inde, vers la fin du règne d'Aureng-Zeb, qui commença en 1658, ce que sont encore en Allemagne les Moraves, les Hussites, etc. Ce n'étaient que les disciples de la doctrine de Nanek, et c'est la signification du nom qu'ils adoptèrent.

Nanek fut certainement un philosophe d'un grand sens; et quand l'Histoire de l'Inde sera plus connue en Europe, on n'hésitera pas de placer son nom à la suite de ceux de Zaleucus et de Charondas. Je ne dirai pas de Numa, parce que malgré la sagesse de ses intentions, il eut le tort d'abuser ceux qu'il voulait instruire. Nanek ne trompa point ceux qui l'écoutaient; il les éclaira.

Ce philosophe Hindou, appartenant à la caste des Tchitterys, naquit en 1469 ou en 1470, au petit district de *Telvendy*, qui appartenait à son père, dans la province de Lâhôr: c'est le lieu que l'on nomme aujour-

d'hui *Khaypour*. Plus instruit que ne le fut Mahomet, et doué d'un esprit plus sage, d'un caractère moins ardent, il se livra à la pratique des vertus, et n'imagina rien de surnaturel pour donner du poids à ses opinions; mais, également blessé des fables ridicules des Indiens et du despotisme religieux des Mahométans, il ne prêcha à ses disciples que la croyance d'un Être suprême et la pratique des vertus morales. Il n'aspirait pas à l'éclat d'un nom distingué, il n'ambitionnait pas le titre de chef de secte : il ne voulait qu'être heureux, et montrer à ceux qui l'écoutaient le moyen de l'être. Les dispositions de son cœur étaient secondées par un bel organe, un grand courage, une inflexible équité. Après avoir voyagé en Perse, en Arabie, dans l'Inde, et même à Ceylan, il revint dans sa patrie, et obtint, du Rajah de Callanor, une habitation retirée sur les bords de la Ranvy, à 80 milles N. E. de la ville de Lâhôr. Ce lieu se nommait *Kertapour*. Ce fut là qu'il enseignait sa doctrine, et sur-tout l'éloignement de toute secte religieuse, parce qu'il y voyait par-tout la vérité voilée par une infinité d'erreurs. Malheureusement ce philosophe n'a rien écrit, et ses successeurs ont altéré la pureté de sa doctrine : ils ont su même la tourner au profit de leur ambition. Nanek mourut âgé de 70 ans, au mois d'août de l'année 1539; il n'était guère connu que de ses disciples, et ceux-ci ne jouaient aucun rôle dans l'Inde; cependant ils étaient nombreux, et leur vénération pour leur maître leur fit donner à Kertarpour le nom de Dhira, Daïra, ou lieu de dévotion.

A sa mort, Nanek laissait deux fils, mais ce ne fut

pas à eux qu'il confia le dépôt de sa doctrine ; il en chargea un disciple bien-aimé, que quelques auteurs disent avoir changé son nom de l'Hina en celui d'Anghet, qui signifie semblable. Ce fut lui, ajoute-t-on, qui fit un Recueil de la doctrine de son maître, et nomma ce recueil *Pothy*, ou le livre par excellence, expression qui répond tout-à-fait aux mots Bible et Koran.

Les Seykes éprouvèrent quelques persécutions dans cette lutte de la raison contre le fanatisme : eux-mêmes altèrent un peu la doctrine de leurs maîtres ; mais ils s'en écartèrent entièrement sous *Gobinsingue*, ou, comme disent les Anglais, *Govind-Sing*, c'est-à-dire *Gobin-le-Lion*. Sous ce chef, les Seykes se divisèrent en deux sectes : celle de *Khaosnalsah*, dont le nom signifie *pur*, resta attaché à la doctrine de Nanck ; et celle des *Khalsah*, qui, par l'impulsion que leur donna Gobinsingue, devinrent militaires et conquérans.

Comme il importait peu dans quelle croyance religieuse on était né, pour être admis parmi les Seykes, et que l'amour de la nouveauté est un penchant naturel à l'homme, leur nombre s'était accru, tant de Mahométans que d'Indiens. Gobinsingue s'étant formé une troupe assez considérable, pilla Lâhôr, s'empara des trésors, de l'artillerie et des bagages. L'empereur envoya contre lui des troupes et le battit à différentes fois. Enfin Gobinsingue fut pris avec sa famille et 500 de ses sectateurs. On leur proposa de se faire Musulmans, et pas un n'accepta. Sur leur refus individuel, chaque jour on coupait la tête à l'un d'eux. Gobinsingue con-

parut le dernier, et eut le même sort. L'empereur ne se fut montré que sévère, s'il eût fait mettre à mort des rebelles; mais exiger qu'un homme, pour sauver sa vie, embrasse des erreurs ou trahisse sa conscience, c'est un crime de la tyrannie la plus odieuse et digne de l'inquisition de Goa.

L'empereur ne recueillit pas de sa conduite atroce le fruit qu'il en attendait; au contraire, les sectaires de Nanek n'en devinrent que plus nombreux; et comme ils avaient déjà fait l'essai de leurs forces, qu'ils avaient à venger des injustices, ils s'emparèrent successivement de plusieurs Places, enfin de quelques provinces.

Les Seykes forment actuellement une puissance considérable et le peuple le plus occidental de l'Inde. Ils possèdent le Souba de Lâhôr et la plus grande partie de ceux de *Moultân* et de *Dehly*, ce qui forme une étendue de 130 lieues du N. O. au S. E., et de 50 à 60 de largeur. Il faut subir des épreuves pour obtenir d'être admis au nombre des sectaires, lorsque l'on n'y est pas né.

La secte des Kalsahs est la plus répandue; c'est elle qui a fait les conquêtes; c'est elle qui y règne et les conserve. Ils mènent une vie assez dure, s'habillent à la légère et sans robes, comme les Mogols et les Indiens. En temps de paix ils se livrent au commerce.

Leur gouvernement, dont les détails ne sont pas encore bien connus, tient de la démocratie, en ce qu'ils ont un conseil général de la nation; mais, dans la réalité, cette première institution ne subsiste plus: ils sont actuellement divisés en plusieurs petits États; et chaque État est gouverné par un chef. L'époque de leur puis-

sance actuelle est de l'an 1767. Les principaux États sont, comme je l'ai dit :

1°. Le *Souba de Lâhòr*. Cette province est la plus septentrionale de l'Inde actuelle : elle est à l'E. de l'Indus, à l'O. du Petit-Thibet. On la nomme aussi le Pendj-ab, ou pays des *cinq* Rivières.

L'air y est salubre, et un peu froid pendant une partie de l'année : en Été, les chaleurs y sont considérables ; les terres y sont d'autant plus fertiles, que l'abondance des eaux permet de grands arrosemens ; aussi y recueille-t-on, en abondance, du blé, du riz, des légumes et des fruits ; les buffles y donnent jusqu'à 16 livres pesant de lait par jour ; les bœufs y sont très-gras. Dans quelques courans d'eau, on trouve des paillettes d'or. Les meilleurs chevaux, entre ceux que l'on y élève en grand nombre, sont ceux qui tirent leur origine de la Perse.

Dans le petit pays que l'on nomme *Douaba-Sindsagar*, est une mine de sel, célèbre par son abondance.

Lâhòr, sur la Raouy, (L'Hydrâòtes) est la capitale non-seulement de la province, mais même de tout l'État des Seykes, comme elle l'a été autrefois des États du Grand-Mogol. Elle avait été fort embellie par Homaïoun, père d'Akbar. Elle est entourée de murailles de briques et ornées de beaux édifices, ainsi que des jardins. Lâhòr est à 100 lieues N. E. de Dehly, 160 d'Agrah, long. 70°. méridien de Greenwich.

2°. *Partie considérable du Moultân*. On donne ce nom à une grande province que traverse l'Indus au S.

de Lâhòr, et qui a plus de 200 lieues de l'E. à l'O., et plus de 50 du Nord au Sud.

Le fleuve Indus *ou* Sind, la divise en partie occidentale et en partie orientale.

La partie occidentale est habitée par une nation féroce, divisée en deux tribus principales, sous les noms de Balotches *Sethiens* et Balotches *Sind'hiens*. Ils sont féroces, laissent croître en désordre leurs cheveux et leur barbe. Le sol du pays qu'ils habitent est sablonneux, et n'a que peu de puits; aussi le blé ne croît-il chez eux que sur les bords du Sind. Le millet fait leur principale nourriture; il y vient dans le temps des pluies qui, en général, n'y sont pas abondantes.

A l'exception des palmiers sauvages, ce terrain aride ne produit presque aucun arbre.

La quantité de chameaux qui naissent dans cette partie du Moultân est très-considérable, et c'est un grand avantage pour ces contrées arides et sablonneuses, parce que ces animaux marchent commodément dans le sable avec leurs longues jambes et les larges plantes de leurs pieds : ils se nourrissent de feuilles épineuses et amères, et se contentent de très-peu d'eau.

Les chevaux de ce pays sont estimés : on y voit aussi les moutons à grosses queues.

Dans le reste du Moultân, c'est-à-dire, à l'Est de l'Indus, où habitent les Seykes : l'air est, à quelque chose près, aussi salubre qu'à Lâhòr, quoique les chaleurs y soient plus fortes et les pluies plus rares; mais le grand nombre de rivières y supplée. Les terres y sont très-fertiles et tout y vient en abondance, et

sur-tout les fruits : mais dans la partie du S. O. il règne quelquefois un vent brûlant qui tue en peu d'heures ceux qui y sont exposés.

Les arcs du Moultân passent pour les meilleurs de l'Hindoustân, et sont fort recherchés.

Moultân, à l'O. en est la capitale : c'est une ville grande et ancienne ; elle est bien fortifiée. Les murailles sont de briques, avec un château sur un lieu élevé. Il y a de beaux minarets : on y trouve de fort beaux fruits, et les plus forts chameaux de l'Inde. C'est dans cette ville sur-tout que se font les bons arcs dont je viens de parler.

3°. *Partie occidentale du Souba de Dehly.* Cette province est à l'E. du Moultân, ayant environ 80 lieues de l'E. à l'O., et à-peu-près autant du S. au N.

Les principaux fleuves sont : le *Gange* et la *Djemnah*.

L'air y est bon et sain. Quoique les terres en soient mauvaises, elles sont si bien cultivées, que l'on y fait tous les ans trois récoltes de riz : des canaux servent à l'arrosement ; les froids et la chaleur y sont considérables.

Les principales villes de la partie de ce Souba, possédée par les Seykes, sont : Sérhind, Samanah, et Hhissar.

SIRHINDE, ou plutôt SÉRHIND est une ville très-ancienne, d'où l'on croit que la soie fut apportée à Constantinople, (V. I, p.) Au reste, elle n'a rien de remarquable. Elle est à 72 lieues N. O. de Dehly ; latit. 30 degré 41′ 3″ ; longit. de Greenwich 76 degré 6′.

SAMANAH *ou* SÉMANA, à 13 lieues S., par O. de Sirhinde, est une ville considérable.

HHISSAR, (château) dans un terrain qui manquait d'eau ; mais où Férose a fait creuser un canal. Elle est défendue par une forteresse.

4°. *États indépendans des Seykes, entre ce peuple et les Mahrattes.*

1°. Le district de *Sirinagour* forme la partie la plus septentrionale de l'Hindoustân, et renferme au N. des montagnes qui s'étendent vers la source du Gange. Les habitans, gouvernés par des Rajahs, sont de la religion des Indous. C'est un pays très-pauvre.

2°. Le Circar de Schauronpour est à l'E. des monts Sewalick ; mais il est fort exposé aux incursions des Seykes. Le chef-lieu porte le nom du Circar, ou plutôt le lui a donné.

3°. Le petit *Ballogistán* n'a guère que 18 à 20 lieues sur 10 à 12 de large, vers les limites orientales du Melwat, prononcé *Melouat*, à la distance de 8 lieues de Dehly. Ce pays se nommait *Nardeck*, lorsqu'il fut envahi par les Ballotches, dont j'ai parlé précédemment.

4°. *Territoire des Jates* ou *Djâtes*. Les Djâtes sont des Indiens de la troisième caste de ceux que l'on nomme *Souders*. Ils ont pris leur nom de quelques mots, qui signifient *agriculture*, ou *travaux agricoles*.

Leur origine, comme formant une nation distincte, paraît remonter à l'an 1670. Ce fut alors que, pendant les troubles d'une guerre civile, un laboureur nommé *Tchouramân*, prit les armes, s'adonna au pillage,

et par ses richesses augmenta ses troupes. On voit même qu'il osa attaquer l'arrière-garde de l'empereur Aureng-Zeb, dans l'expédition de ce prince contre le Dékan.

Enfin, Tchouramân ayant abandonné à l'empereur tout ce qu'il avait pris, en reçut la souveraineté, à la condition d'en payer redevance, et de répondre de la sûreté des chemins. Ce Traité eut lieu avec ces deux clauses. L'ancienne route de Dehly était d'une défense difficile. Il obtint qu'on l'abandonnerait, et en fit faire une nouvelle qui passait par ses États : il y maintient la sûreté contre les voleurs.

Ainsi l'État des Djâtes s'affermissait de jour en jour. On voit que sous Mohhammed-Châh, ils rendaient de grands services à l'empire, en harcelant les Mahrattes qui étaient venus ravager les environs de Dehly. Ils faisaient entrer des provisions dans la ville, en même-temps qu'ils en faisaient parvenir à l'armée.

Lorsque Nadir vint saccager Dehly, ils accueillirent tous les officiers Mogols qui avaient pu échapper, et leur procurèrent toutes sortes de secours. Ce fut à cause de ces bons traitemens, qu'après la retraite de l'armée persane, la plupart des Indiens puissans leur confièrent leurs fiefs ou jaghires, en les leur donnant à ferme. La première année, ils payèrent le revenu d'avance; la seconde année, ils ne payèrent que la moitié du revenu; la troisième, la somme fut encore moindre ; ils ne voulurent payer que le tiers : enfin, la quatrième, n'ayant rien payé du tout, ils répondirent aux demandes qu'on leur en faisait : *Si vous êtes plus forts que nous, venez nous l'arracher.*

En 1763, les Djâtes avaient un chef qui voulut s'emparer de Dehly, mais ils furent repoussés. Ils réussirent cependant à faire d'Agrah leur capitale. Actuellement leur puissance est bien diminuée. Un petit prince Djâte possède seulement une forteresse, à 15 lieues à l'O. d'Agra : c'est BOURRATPOUR.

5°. *Pays des Rajepoutes.* Les Rajepoutes, et mieux Râdje-Poûtes (descendans des Rajahs), sont proprement la caste des guerriers Indiens ; mais un très-grand nombre s'étant réunis, formèrent une puissance, occupant une étendue de pays, qui n'a pas moins de 110 lieues du N. E. au S. O., depuis le Souba d'Agra jusqu'au Guzerat, et 70 de large, entre des déserts de sable, et le Malwat. On y connaît trois principautés : *Djioupour*, *Joudpour*, et *Oudéïpour*. Cette dernière était seule autrefois, et renfermait les deux autres.

La principauté de Jyenapour, appelée aussi Jyepour, au N. E., a pris son nom d'une ville que le Rajah-Jessing fit bâtir dans le siècle dernier. En 1779, c'était une place riche et commerçante : elle est à 50 lieues S. O. de Dehly.

La principauté de *Joudpour*, et mieux *Djyoupour*, moins considérable, est au Nord-Ouest.

La principauté d'*Oudéïpour* est la plus importante.

CHEITOR était autrefois la capitale de ce pays : elle fut prise et pillée par Akbar, en 1567.

OUDÉÏPOUR est la capitale actuelle ; mais elle n'a plus de souverain. Le pays est actuellement à-peu-près sous la domination des Mahrattes, puisque Madadji-Sindia y perçoit les tributs.

Les Rajepoutes, comme nation, se divisent en deux tribus, celle de Rathone et celle de Choham. Quelques auteurs disent *Rhatore* et *Chôan*.

6°. Le *Gudjarat*. Le pays désigné particulièrement sous ce nom, forme une presqu'île, s'avançant au Sud dans la mer des Indes, entre le golfe du Sind à l'O., et celui de Cambaye à l'E. L'air y est assez sain, les terres sablonneuses et d'un faible rapport. On y recueille peu de blé et de riz; mais on y trouve beaucoup de manguiers, des figuiers et des melons d'eau. On y recueille aussi le cardamome, le gingembre.

Le Gudjarat est actuellement divisé en deux parties : l'une *orientale*, qui appartient aux Mahrattes; l'autre, *occidentale*, dont je parle dans cet article. C'est un pays sauvage, couvert en grande partie de bois, où sont des brigands qui forment une espèce de peuple à part; ils y vivent dans des cabanes, ayant pour armes, l'arc, les flèches, et une espèce de baguette de fer, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse : ils ont même un langage qui leur est particulier. Dans le reste du pays, on trouve beaucoup de Rajepoutes, soumis, ainsi que les naturels, à des Rajahs indépendans.

Je parlerai des villes de Gudjarat, à l'article des Mahrattes.

7°. Le *Koùtche* est vers le N. O. C'est une contrée stérile, dont on sait peu de chose, et dont on ne pourrait apprendre rien de bien intéressant.

8°. Le *Sindy* a, au N., l'Afghânistân; et au N. E., le pays des Seykes; au S., le golfe de l'Indus; à l'O., le Mekrân : il peut avoir 10 lieues de long, sur environ

50 de large. On a comparé ce pays à l'Égypte, avec d'autant plus de raison, qu'il est traversé par l'Indus, qui y a formé une espèce de Delta, dont les terres sont fertilisées, au lieu qu'elles sont très-sèches dans le reste, qui n'est qu'un désert entouré de montagnes. On y éprouve des vents d'une chaleur extrême, dont on garantit les maisons, en bouchant les fenêtres, pour ne laisser d'issue à l'air que par le haut. Le prince du Sindy est tributaire des Afghâns.

§ II.

États des Mahrattes.

Quelques auteurs croyent que le nom de *Mahrattes*, signifie, d'après son étymologie, *grand rassemblement*. Quoi qu'il en soit, la puissance de cette nation Indienne ne remonte pas plus haut que Sevadji. Son père était fils naturel d'un Rajah-d'Oudipour, chef des princes Rajepouts. Après la mort de son père, il entra au service du Nabab de Visiapour. C'est dans cet intervalle que naquit Sevadji, en 1628.

Ce jeune prince était en âge de porter les armes, lorsque son père mourut. Il hérita de sa place; mais, peu content de se voir le sujet d'un prince Mogol, il aspira, et réussit à se faire un État indépendant. Ses conquêtes furent si rapides, que les Mogols ne purent les arrêter. Le fameux Aureng-Zeb le tenta vainement. Mais, Sévadji étant mort en 1680, son fils Sambadgi, qui n'avait pas ses talens, tomba vif entre les mains du prince Mogol, qui le mit à mort en 1689.

La

La puissance des Mahrattes en fut ébranlée, mais non pas anéantie. Sahjoudji, fils de Sambadji, et plus digne que lui de commander un peuple idolâtre de la liberté, seconda les vœux de la nation. Il fit de nouvelles conquêtes, et y établit la force et la tranquillité. Ce fut lui qui, en 1735, obtint du Grand-Mogol, Mohhammed-Châh, la plus belle partie de la province de Meloua, et le quart du revenu des autres provinces, sous le nom de *Choutaye*. Les Mahrattes possédaient déjà, par le seul droit de conquête, plusieurs grandes contrées dans le Dékan.

Sahjoudji régna plus de 50 ans : à sa mort l'Empire des Mahrattes s'étendait, depuis la mer Occidentale, jusqu'à la côte d'Orixa; et depuis Agra jusqu'au Carnate. On voit ainsi qu'ils possédaient, à l'exception du Bengale, toute la partie méridionale de l'Indoustân, proprement dit.

Rami-Rajah, successeur de Sahjoudji, était un prince faible. Les principaux officiers résolurent de faire tourner à leur profit l'incapacité du prince. D'après une convention faite entr'eux, le *Peïchva*, premier ministre, s'empara des provinces occidentales et le *Boukski*, ou général d'armée, des provinces orientales. Le premier s'établit à *Pounak*, ancienne capitale, et le second à *Nagpour*, dans le Bérâr. Le souverain fut, dit-on, relégué dans la forteresse de Saltarach à 15 lieues de Pounah. Le Peichouah-Badjerou feignit de gouverner au nom de ce fantôme de souverain. Ainsi les chefs de ces deux Etats ne sont pas de la même famille.

Quoique plusieurs chefs Mahrattes aient cru réussir à se faire aussi de petits États indépendans, et à former entr'eux une confédération générale, il n'y eut cependant que les deux États de l'orient et de l'occident qui acquirent une consistance réelle, et qui subsiste encore.

Quelquefois les deux chefs se sont réunis pour arriver à des succès plus certains. C'est ainsi qu'en 1742 et 1743, ayant réuni une armée de 160 mille hommes de cavalerie, ils se jetèrent sur le Bengale, dont ils voulaient faire la conquête. Mais le Souba Aly-Verdy-Khân, trouva moyen de les diviser d'intérêt, et fit changer en invasion, ce qui devait être une conquête. Le Bengale fut pillé; on y consentit au droit de Chontaye. Mais ni l'un ni l'autre des partis mahrattes n'en demeura le maître: le pays fut évacué en 1747.

Les Mahrattes ont eu, depuis cette époque, des guerres avec les Mogols, ainsi qu'avec les Anglais, et c'est même actuellement la seule puissance de l'Inde qui soit en état de résister à ces derniers. On en va juger par l'étendue des provinces qu'ils possèdent.

Division géographique des États mahrattes.

Les Mahrattes OCCIDENTAUX possèdent le *Malua*, ou *Malwa*, ... le *Kandeïch*, ... le *Visiapour*, ... une partie du Gudzârât, ... une partie de l'Adgimère, ... une partie des Soubas d'Agrah et d'Allâh-Abâd, avec des territoires dépendans de Dohlât-Abâd.

Les Mahrattes orientaux possèdent les principales parties du Bérâr, et la province d'Orixa avec un des Circars.

I. L'État occidental qui ne reconnaît qu'un chef suprême dans le Paischona, ainsi qu'en Allemagne on reconnaît l'empereur, est de même protégé entre un grand nombre de petits princes qui ont souvent des intérêts opposés, soit entr'eux, soit même à ceux de ce chef suprême : ils ne se réunissent que pour l'intérêt général. Les plus considérables tiennent de la nation le petit État qu'ils gouvernent à titre de fief, ce que l'on nomme *Jaghire*.

Le dernier chef que nous connaissions à l'État occidental, est Madadjy-Sindia. C'est lui qui, sous prétexte de secourir l'empereur Châh-Alem, lui promit toutes les forces qu'il désirait. Mais, étant maître de la personne de ce prince, s'empara de la plus grande partie de ses États. Ainsi le puissant monarque des Indes, le Grand-Mogol, dont Bernier a tant vanté la puissance, était prisonnier à Dehly, en 1793.

On estime les revenus des Mahrattes de *Pounah* à 5,000,000 de francs de notre monnaie; à 400,000 hommes leurs forces militaires, dont moitié dans les garnisons.

Les villes ou lieux considérables, compris dans les États des Mahrattes de Pounah, sont : 1°. la partie orientale de la province de Dehly; celle d'Agrah, où se trouvait Agrah et Goualyoùr. La partie orientale du Gudzârât, où sont Ahhmed-Abâd et Kambâye, enfin dans le Dékan, le Souba de Visiapour et une très-grande étendue de pays, dont Pounah est l'ancienne capitale.

La province de Delhy, du moins la partie que

possèdent les Mahrattes est arrosée par la Djemnah ; et s'étend sur la gauche du Gange.

DELHI ou DEHLY, à un koss ou demi-lieue de la Djemnah, fut fondée, dit-on, 300 ans avant l'ère vulgaire, par un Rajah, appelé Delhorn. C'était une assez petite ville.... L'empereur Châh-Djihân, fils d'Akbar et père d'Aureng-Zeb, en fit bâtir une nouvelle sur les bords même de la rivière, et s'appela *Châh-djihân-Abâd*, (ville des rois du Monde.) Mais le nom de Dehly à prévalu avec cette différence que l'ancienne ville porte le nom de vieux Dehly : elle a été d'une étendue très-considérable, puisqu'elle avait presque huit lieues de tour, et renfermait 2,000,000 d'habitans. Il y avait un palais où les empereurs faisaient leur résidence, un observatoire, une forteresse, plusieurs places de marchés, un commerce très-actif. Les ravages de la guerre, si souvent répétés, ont réduits aujourd'hui cette ville à l'état le plus misérable. Cette ville est à 45 lieues au N. d'Agrah. Sa latitude est de 28 degrés 37′ ; et la longitude de 77 degrés à l'E. du méridien de Greenwich.

2°. La province d'Agrah est au S. de celle de Dehly. Ayant environ 80 lieues du N. au S., et 60 de l'O. à l'E., elle est arrosée par les mêmes rivières. Le climat est froid vers les montagnes, fort chaud dans le pays plat. Il y pleut en juin, juillet et octobre. Et la saison des pluies est celle où croissent le millet, le riz, les légumes et les melons d'eau. Les bestiaux y sont nombreux et d'excellente qualité.

AGRAH, capitale, n'était au commencement qu'un

village ; elle prit l'accroissement et le titre de ville, lorsque Sicander-Lodi, prince Afghân, y eut fixé sa résidence. Elle s'accrut encore sous le règne d'Akbar, qui la fit nommer *Akbarâbâd :* on lui donne quatorze milles de tour. Ce prince y fit bâtir de vastes édifices, et construire de superbes jardins : il y avait attiré beaucoup d'artistes et de savans. Mais elle perdit cet état florissant, lorsque Châh-djihâu eut transporté le siége de l'empire à Dehly. C'est dans le territoire d'Agrah que l'on trouve le meilleur indigo de l'Inde, et l'on y envoie de tous côtés pour faire teindre les soies et les cotons.

En général, excepté une rue qui traverse la ville, toutes les autres sont étroites et inégales : les maisons sont hautes et solides, et fort ornées en dedans, ainsi que les mosquées.

La citadelle a environ un mille et demi de circuit ; elle renferme des palais superbes et des jardins agréables. Le Divan où siégeaient les empereurs est une pièce magnifique, soutenue par un grand nombre de colonnes. Latitude 27 degrés 15′, longitude 78 degrés 27′, méridien de Greenwich.

Entre les mausolées qui sont sur les bords du fleuve, ou du moins à peu de distance, sont ceux d'Akbar, au lieu nommé *Sikandra*, et celui de Châh-djihân, formant l'un et l'autre de vastes bâtimens, ayant des jardins, une mosquée, etc.

Goualior, ou mieux Goualyour, à 25 lieues environ au S. d'Agrah, est une forteresse de grande importance sur un rocher long, étroit, et haut de 500 pieds. On n'y arrive que par des degrés pratiqués dans l'inté-

rieur du rocher. Dans l'intérieur de la forteresse, il y a de superbes bâtimens.

Ougein, ou mieux Oudjéïn, à plus de 100 lieues au S. O. de Goualyoûr, a près de 2 lieues de tour, environnée de fortes murailles. Elle renferme, outre quatre mosquées et plusieurs temples d'Indous, un palais nouvellement construit par Scindiah, chef mahratte, qui s'était rendu très-puissant.

Ahmadabad, ou mieux Ahimed-Abâd, à l'O., capitale du Gudzârât, au N. de Kambâye, portait d'abord le nom de cette province: elle prit le nom d'Ahmedâbâd qui l'a fait réparer et l'a fort embellie: elle a 3 lieues de tour; elle est bien fortifiée, mais très-appauvrie par les guerres. Les Anglais qui l'avaient prise en 1780, l'ont rendue aux Mahrattes en 1783.

Cambaye, ou mieux Kambaye, au S., appelée dans le pays *Kambâhâte*, a donné son nom au golfe au fond duquel elle se trouve. Elle est entourée de murailles, mais peu grande. C'est le port d'Ahmedâbâd, mais il est en mauvais état, parceque le sable et la vase l'ont obstrué.

C'est dans ce golfe de Kambâye, à l'E., que se jette la Nerboudda, qui vient de très-loin en ligne droite, à partir d'un plateau très-élevé près des Circars.

Pounah, au S., à 180 lieues d'Ougéin, est la capitale des Mahrattes occidentaux, du moins elle l'a été pendant long-temps; elle est assez mal fortifiée.

Visapour ou Visiapour, vers l'E., est encore une ville considérable. C'était autrefois la capitale d'un Souba. On l'a aussi nommé *Bidjapour*, d'après Bidje-

son fondateur. Il y a des mines de diamans dans le voisinage de cette ville.

Le Krishnah est la principale rivière de ce pays.

II. *État Oriental.*

L'État des Mahrattes, à l'orient, comprend particulièrement les anciens Soubas du Kandeïch, d'Aureng-Abâd, du Bérâr et d'Orixa.

Province de Candeïch ou Kandeïch. Cette province est entre le Gudzârât à l'O., et le Bérâr à l'E. Elle n'a guère que 36 lieues du N. au S., et 25 lieues de l'O. à l'E. Les principales rivières sont le *Nerbouddah*, le Tapti, etc.

L'air y est très-bon, les froids, ainsi que les chaleurs, peu considérables. Il y a de belles plaines, toutes bien cultivées, d'où l'on tire beaucoup de riz et de gros millet, mais peu de blé. On y récolte le riz jusqu'à trois fois par an. Les fruits y viennent en abondance, et les bestiaux de toute espèce y sont très-nombreux, et y trouvent d'excellens pâturages. Le bétel y est excellent, mais il y a peu d'opium.

On y fabrique toutes sortes de toiles, dont les plus recherchées sont les *taffetas* et les *chites*. Le fil d'or que l'on y fait passe pour le meilleur de l'Indoustân. On en emploie beaucoup dans toutes les étoffes de coton à l'usage du pays.

Il semble que le nom de cette province doit être Chandess, puisqu'elle tient son origine, dit-on, de

Nassir-Uddin-Chan, fils d'un prince qui soumit cette contrée.

BRAHMPOUR, *ou* BORHAMPOUR, *ou* BOURAMPOUR, sur le Tapti, en est la capitale. C'est une ville d'une très-vaste étendue, située dans une plaine, et entourée de montagnes. Elle renferme une très-grande quantité d'arbres. On y fait beaucoup de commerce, et l'on y voit une grande quantité de boutiques de marchands, soit de ceux qui vendent des toiles de coton, ou de ceux qui vendent de la farine, des pois, du sel, différens comestibles, ou enfin qui font le change. Cette ville est la résidence du gouverneur. L'enceinte de la ville est considérable, et les faubourgs au N. sont presque plus grands que la ville.

Province de Bérâr ou *Barâr*. Cette province peut avoir de l'O. à l'E. 100 lieues, et 50 du S. au N. Elle a à l'O. le Kandeïch, et à l'E. la province d'Orixa. Les principales rivières, sont le Varda et le Gange.

L'air y est généralement bon, et les terres y produisent toutes sortes de grains, et sur-tout du froment. Le pays est divisé entre plusieurs petits Rajahs, dont le gouverneur-général a souvent bien de la peine à obtenir des contributions. Ils se retirent dans les montagnes, lorsqu'il veut les forcer à payer.

Les bœufs du Bérâr passent pour les meilleurs de l'Inde.

Il y a beaucoup d'éléphans : on trouve dans quelques cantons une espèce de chèvres qui errent dans les forêts et sur les montagnes, se nourrissent d'herbes

salutaires, et dans la vessie desquelles on trouve le bézoard.

Les béliers et les brebis que nourrit cette province, diffèrent de l'espèce commune : leur col est alongé, leur queue très-courte, leurs oreilles très-longues et leur laine n'est pas frisée. A cela près, les béliers ressemblent aux béliers ordinaires; ils ont une toison et des cornes.

N. B. Ce Souba avait pris le nom de *Tellinga*, qui a fait place à celui de Golconde.

Province d'Orixa : cette province est au S. O. du Bengale; le Mahanada y coule de l'O. à l'E. dans la partie méridionale. C'est un pays montueux et sauvage. Le froment n'y vient pas, on y récolte du riz et une espèce de légume que, dans le pays, on nomme *ourd.*

Dans les forêts et sur les montagnes se trouvent les chèvres dans la vessie desquelles est la pierre appelée bézoard.

On y trouve des diamans de la première qualité.

Les béliers et les brebis y ont le corps long, les oreilles courtes et la queue petite. Les béliers portent des cornes finissant en pointe et n'ayant pas un doigt de long.

On surnomme les habitans de ce pays *Gadjpati*, c'est-à-dire, dompteurs d'éléphans.

KATEK ou KATAK en est la capitale, sur la *Méhanada*, ou, comme disent les Anglais, Mahaneddy : le mot kâtek signifie armée.

Cette ville est une Place importante, sur-tout aux

yeux des Anglais, parce qu'elle est sur la route qui, par terre, conduit du Bengale aux Circars. C'est un composé de maisons bâties en pierres et de chaumières. Dans cette ville est une forteresse d'une grande étendue. L'eau y est potable et de bon goût.

Aux environs il y a des forêts d'arbres à grands feuillages, d'arbres à fruits, des figuiers d'Inde, des ananas, des orangers.

C'est au S., près des bords de la mer, qu'est la célèbre pagode de *Jagrénat*.

La pagode de Jagrénat, autant du moins que l'on en peut juger par l'étendue et l'immensité du travail, ainsi que par les inscriptions tracées en caractères si anciens, que les plus habiles brahmes de l'école de Bénarez ne peuvent pas même les lire, peut être regardé comme le plus ancien temple de l'univers. Elle renferme au moins 3,000 brahmes, distribués dans quatre vastes bâtimens. Le nom de *Jagrénat* signifie, en telinga, le *maître de l'univers*, c'est le même que *Siven*; ainsi point de doute que ce temple n'ait été et ne soit encore consacré à l'Être-Suprême. C'est bien à tort que, dans quelques ouvrages, on a dit qu'à Jagrenat les Indiens se livraient à des extravagances superstitieuses et féroces, telles que de se faire écraser sous les roues du char qui porte la divinité, de se faire suspendre par un crochet de fer passé entre la chair et les côtes près des vertèbres : ces pratiques horribles et meurtrières n'ont lieu que dans les autres pagodes consacrées à Darmaraja; c'est-à-dire, le roi hospitalier ou charitable. Ces pagodes sont en très-

grand nombre, et c'est-là que des fanatiques se martyrisent de mille manières.

Tous les Bengalis de quelque culte qu'ils soient, excepté les Parias, formant la dernière caste, sont admis en la présence du Dieu; mais ils ne peuvent prendre leurs repas ni dormir que dans les autres pagodes.

La rue qui mène aux pagodes est fort longue, elle est ornée de plusieurs grandes maisons accompagnées de jardins. A droite de la porte du nord de l'enceinte des pagodes, on voit sur la muraille un bas-relief représentant Jagrénat, sa sœur, et son frère.

Dans le reste de la ville on voit beaucoup de *Pyras* ou sanctuaires isolés, renfermant la statue de quelque divinité indienne, et quantité de carbis ou arbres plantés en l'honneur de Jagrénat, et dont le pied est entouré de chaux. Il se rend tous les ans à Jagrénat, de toutes les parties de l'Asie, de ces espèces de moines que l'on appelle *Fakirs*, et ils s'y trouvent en fort grand nombre : il s'y trouve même des chrétiens noirs.

A plusieurs koss de Jagrénat, les Tcholis ou gardes exigent d'eux des droits assez considérables, qui font partie des revenus du rajah, qui relève de Kâtek. Ils sont encore obligés de payer deux roupies par tête aux Tcholis, qui sont à l'entrée de la ville, et de présenter au moins une demi-roupie au premier brahme de la pagode, pour être admis en la

présence de Jagrénat. Comme ils ne sont pas alors les plus forts, ils donnent ce qu'on leur demande.

Après leurs actes de dévotion accomplis, ils s'assemblent tous à quelques koss de Jagrénat, et choisissent un chef, auquel ils donnent l'équipage d'un Général, des gardes, un éléphant, des chameaux. Les pélerins qui ont des armes, forment ensuite une armée partagée en différens corps, marchant en assez bon ordre, et mettant à contribution les villes des environs, pillant et brûlant les aldées.

Anquetil se trouvant près de Jagrénat, en 1756, fut rencontré par une armée de ces Fakirs d'environ 6,000 hommes. Il fut arrêté par leur avant-garde, composée d'environ quatre cents. Elle était sur deux lignes, dans une grande plaine. A la tête marchaient trois hommes à haute taille, tenant une longue pique dans la main droite, et, dans la main gauche, une rondache : le reste était armé de sabres, d'arcs, de fusils à mèche. Notre voyageur n'avait avec lui que très-peu de monde. Ils lui demandèrent fièrement d'où il venait et où il allait. Un de ses compagnons leur fit un compliment religieux, en usage dans le pays, et répondit que c'était un français qui revenait d'un établissement enlevé par les ennemis de sa nation. On le laissa passer. Pendant plus de deux koss, il rencontra des bagages de toute espèce, fruit de leurs pillages, qu'ils emmenaient, escortés par des bandes de 2,000 Fakirs.

Petits Etats enclavés dans les précédens.

A ces Etats puissans, je vais joindre quelques Etats de moindre étendue, qui s'y trouvent enclavés.

1.° Le *pays de Kémaoùn* ou *Kommayoun* sous le 28 degré de latitude à l'E. du Gange, traversé du N. au S. par le Sardajour, qui prend plus bas le nom de Gogra. C'est un vaste pays couvert de montagnes et gouverné par un chef Hindou.

2.° Le *pays de Gorka* à l'E. un peu S., est fort montagneux.

3.° Le *Népaul* à l'E. de Gorka. Une partie de ce pays occupe une grande plaine entre des montagnes. Il paraît qu'il a eu de bonne heure des relations avec le Thibet, car on y trouve la religion du Lama adoptée par une secte, et celle de Brahma adoptée par une autre.

KALMANDOU, vers le N. en est la capitale, la population en est considérable, puisque l'on y compte 18,000 maisons.

4.° Le *District de Rampour*, il est au S. O. de Kémaoùn enclavé dans le Rohilcond, il appartient à un chef Rohillah, tributaire d'Aoude.

RAMPOUR, capitale, ville assez grande, avec des rues étroites et un beau bazar.

5.° Le *territoire de Bundelconde* ou *Bundelcounde*, et mieux *Bendel-Kend*, est situé au S. O. de la Djemnah. Cette contrée montagneuse peut avoir 30 lieues carrées de surface. C'est là que sont les fameuses mines de dia-

mans de *Panna* au pied des montagnes. Ce pays appartient à des princes indiens sur lesquels les Mahrattes font souvent des incursions. Ce territoire est un de ceux que comprenait autrefois le royaume de Golconde.

CHATTERPOUR, et mieux TCHATTR-POUR, dans la partie occidentale, en est la capitale.

CALLINGER, place forte au N. E. de Chatterpour.

6.° Le pays d'Adjidsing est vers le S. E., on en connaît assez peu l'intérieur.

REOUAH, vers le N. E., en est la capitale.

N. B. Je ne parlerai de la Nababie d'Aoude qu'en traitant des alliés des Anglais, que l'on peut regarder comme leurs sujets, puisqu'ils ont la grande autorité dans ce pays, et que les souverains ne peuvent disposer de leur fortune ni de leurs troupes, à leur volonté.

Etats ou possessions des Anglais.

Les possessions anglaises dans l'Inde sont :

1.° La Zemindary de Bénarez; ... 2.° le Béhar; .. 3.° le Bengale; ... 4.° les cinq circars; ... 5.° le Carnate où est le Jaghire de Madras; ... 6.° à l'O. les Etats de Tipou-Sultan, où sont le Maïssour et le Canara; ... 7.° enfin Bombay et Suratte.

1.° La Zemindary de Bénarez, est sous le 25 degré de latitude, traversée du S. au N. par le 80°. degré de longitude; le Gange l'arrose du N. O. au S. E., elle se divise en quatre circars.

BÉNAREZ, capitale, sur la rive gauche du Gange,

est une ville très-ancienne et célèbre dans l'Inde, parce qu'elle fut pendant long-temps le principal séjour des Brahmes et le centre de leurs écoles religieuses. Elle n'est guère remarquable actuellement que par son grand commerce. Il s'y trouve des manufactures de soieries, d'étoffes en or et en argent, de satin, de gazes. Mais les chaleurs y sont considérables pendant les trois mois du printemps : les trois mois d'été donnent la saison des pluies ; et la quantité d'eau stagnante en rend le séjour malsain.

2.° Le *Béhâr* ou *Bâhâr*, est au S. E. de Bénarez, et touchant au Bengale à l'E. Cette province peut avoir 60 lieues de l'O. à l'E., et 50 du S. au N. Le Gange la traverse de l'O. à l'E.

L'air y est très-sain ; les terres, bien cultivées, produisent du riz, du froment, de l'orge, des cannes à sucre : on y recueille le meilleur bétel de l'Inde ; il s'y fabrique quantité de salpêtre et d'opium, que les nations européennes enlèvent tous les ans. On y fait aussi des toiles blanches et des *chites* ou toiles peintes très-estimées.

La plus considérable des villes de cette province est :

PATNAH, sur le Gange, à droite, capitale. Elle est très-grande et très-commerçante. Les factories anglaises et hollandaises y sont de beaux bâtimens et n'étaient pas les seuls : les bâtimens y remontent par le fleuve. Cette ville est entourée de murailles et défendue par une bonne citadelle faite de briques. Les dehors de la ville présentent un aspect agréable ; mais, dans l'intérieur, les rues sont étroites et les maisons sont construites en terre et en limon.

A quelque distance au S. de cette ville, le Gange se partage en trois bras et devient très-large dans la saison des pluies.

Ce fut dans cette ville, que Myr-Kacem, Nabad du Bengale, indigné de la conduite des Anglais, fit cruellement massacrer les prisonniers qu'il avait fait sur eux pendant la guerre de 1764. Ce crime hâta sa ruine. Les Anglais le chassèrent et s'emparèrent du pays.

Le Bengale est un des plus grands soubas de l'empire Mogol. Il a de large, c'est-à-dire de l'O. à l'E., 220 lieues environ, et 110 du N. au S. La mer, sous le nom de Golfe de Bengale, en baigne la côte méridionale. Il a au N. la chaîne de montagnes du pays d'Assem, laquelle va jusqu'au Thibet et que l'on nomme *Coumahiou*.

Ce pays se nommait très-anciennement *Bangue*; du nom d'un prétendu fils de Noë. Lorsque les Mogols s'en furent rendus maîtres, ils y construisirent des élévations en carré, entourées d'un mur pour se mettre à l'abri de l'humidité. Ces sortes de constructions se nomment *Al*, en langue persanne. De-là s'est formé le nom *Bengala* ou *Bengale*, dont on se sert depuis long-temps.

Les deux plus grandes rivières de cette province sont :

Le Gange, qui coule du N. O. vers le S. E., et se partage en plusieurs successivement. L'une des branches appelée le petit Gange, est à l'O.; et se divisant encore, forme le bras que l'on nomme quelquefois

quefois la rivière d'Hougli, parce qu'elle passe à cette ville et aux établissemens Européens; le bras oriental est beaucoup plus large : c'est à son embouchure qu'est Chatigan. C'est par ce fleuve que se fait le commerce intérieur. On le remonte jusqu'à Elléabad.

Le *Bourrampoutre*, ou *Brahmapoutre* (enfant de Brahma), est un fleuve considérable qui, du N. au S. arrose la partie orientale du Bengale. Il commence dans le Thibet; son cours est rapide, quoiqu'ayant un mille de large : enfin il se mêle au Gange.

Les terres, extrêmement basses et humides, n'y produisent presque que du riz, mais en si grande abondance, que l'on en fournit à tous les vaisseaux qui y abordent : on recueille aussi de l'orge, mais très-peu de froment.

Cette province a le commerce le plus étendu de l'Empire : on y aborde de toutes les parties du monde. Les Français, les Anglais, les Hollandais, les Danois, les Portugais, y ont établi des comptoirs. Ils y prennent et transportent en Europe, toutes sortes de toiles, mousselines, soieries, salpêtre, gomme, borax, etc. Des rives du Gange, ils envoient tous les ans des navires en Chine, à Goa, aux Manilles, en Perse et en Afrique.

Le commerce intérieur se fait par la voie du Gange, d'où les marchandises se répandent dans tout l'Indoustân.

Le Bengale formait un État particulier, lorsque 'Akbar s'en empara, en 1575. Depuis ce temps les empereurs Mogols en avaient toujours été les maîtres;

cet état de choses a duré jusqu'à la dernière révolution, qui, en 1764, en a assuré la possession aux Anglais. Ça été à la condition de payer à l'empereur 24 laks de roupies; et cette condition, ils la tiennent quand ils veulent, puisque le dernier empereur, Chaalem, qui peut-être vit encore, est retiré à Dehly, sans presque aucune autorité, et hors d'état d'obtenir par la force, ce que l'on refuserait à ses espérances.

La capitale du Bengale n'a pas toujours été la même. La plus ancienne était *Nadia*. Depuis Djihanguir, fils d'Akbar, ce fut DAKA, dans la partie orientale, ville fort grande et fameuse par son commerce. C'est à présent MAQSSOUD-ABAD, appelée aussi *Morschedabad*, située sur la rive gauche du petit *Gange*, nommé plus au S. rivière d'*Hougly*, parce qu'il passe par cette ville. Cette ville est fort grande, ayant un très-grand nombre de maisons construites en briques : on y trouve aussi de vastes édifices et de très-beaux jardins. La résidence du gouverneur du Bengale est à l'extrémité de la ville, et se nomme *Coleria*. Les Hollandais possédaient à *Maqssoud-abad* une très-grande maison, peu éloignée du fleuve : on nomme ce comptoir, *Calcapour*; le comptoir Anglais est, *Cassinbazar*; et celui qu'avaient les Français, *Sedabad*.

En descendant au Sud, on trouve successivement *Qâcem-bâzâr* (le marché de Qacem), ville très-renommée pour le commerce des soies.

Nouddia, où se fabriquent les plus belles *casses*, toiles de coton superfines.

Hougly Bender, ou *le port d'Hougly*. Cette ville

a été fort peuplée, remplie d'habitans Portugais, et remarquable par de beaux palais et autres édifices. Maintenant elle est presque déserte. La forteresse, placé assez grande et fortifiée à l'ancienne manière, est aujourd'hui sans garnison. Elle a donné son nom au bras occidental du Gange.

Chinchina, et mieux *Tchintchinah*, nommée aussi *Chissura*, est tout près d'Ougly, et appartenait aux Hollandais, qui y avaient un port. Les maisons y sont construites à la manière d'Europe, et elle est très-peuplée à cause de son commerce. Dans l'enceinte de la forteresse, est la maison qu'habitait le gouverneur Hollandais, accompagnée d'un beau jardin sur le rivage, orné de bâtimens d'une jolie construction.

Chandernâgôr, ou ville du *marché*, est peu éloignée au Sud. C'était une colonie française, ornée de palais et d'autres édifices magnifiques, mais actuellement presque tous détruits par les Anglais.

Syranpòur, ou *Frèderiknagór*, appartenant aux Danois.

Bânkibâzâr, qui appartenait à l'ancienne compagnie d'Ostende.

Calcotta, ou *Calcutta*, peu éloignée au Sud, ville immense et très-florissante, appartenant aux Anglais. On y a établi, en 1784, une société de savans, qui a déjà publié des mémoires très-intéressans sur plusieurs parties de l'Inde.

Chatigan, ou *Tchatigaon*, appelée aussi *Islamabad*, ou ville de la Foi, est située à l'embouchure du bras le plus oriental du Gange : elle est assise sur des collines,

et a un Fort considérable, placé sur une hauteur au milieu de la ville. Aureng-Zeb enleva cette Place au roi d'Arracan. On donne à cette ville cinq milles de longueur.

Au Bengale se trouve jointe la province d'*Ascham*, au N. E.

Ascham. Le pays d'Ascham est du district de Daka. On le divise en deux provinces, celle du N. et celle du midi. La distance entre les montagnes du S. et celles du N., est de huit journées.

On trouve, dans quelques-unes de ces montagnes, des espèces de sauvages, que l'on nomme le *peuple de Nanek*, parce qu'ils suivent la religion de Nanek, réputé divinité indienne. Ce peuple mène une vie très-misérable dans les montagnes; ils sont habituellement nus, n'ayant autour des reins qu'un morceau de toile. La disette d'alimens les force à dévorer des insectes et les animaux les moins destinés à la nourriture de l'homme. Ils vendent quelquefois des bois odoriférans qui croissent sur les montagnes.

Une multitude d'éléphans habite les forêts de ce pays; on y en prend par année environ cinq ou six cents.

Les naturels du pays que l'on nomme *Aschamiens*, sont robustes, ont le teint blanc mêlé de rouge; et quoique suivant en grande partie le culte de Brahma, ils mangent de la viande sans répugnance. Ils se rasent les cheveux et la barbe; ils sont hardis, vont à-peu-près nus, se couvrant la tête d'un petit chapeau, les

épaules avec un voile, et ceignant leur reins d'un morceau de toile.

Ils donnent à leur roi le nom de *Sorg-Radja*, ou Roi céleste, parce que, selon eux, le premier de leurs rois descendit du ciel sur une échelle d'or.

On trouve, dans ce pays, de l'or dans le sable tiré de quelques ruisseaux : il y croît aussi du bois odoriférant. Sur les mêmes montagnes, on trouve des gazelles.

Conquête du Bengale par les Anglais.

La conquête du Bengale ne fut pas l'effet d'une de ces combinaisons politiques dont plusieurs cabinets de l'Europe ont quelquefois donné l'exemple : ce fut le hasard seul et les circonstances qui la produisirent.

Vers 1750, il s'était introduit dans ces contrées un usage pernicieux. Tout gouverneur de quelque établissement européen se permettait de donner un asile aux naturels du pays, qui craignaient des vexations ou des châtimens. Les sommes souvent très-considérables qu'il recevait pour prix de sa protection, lui faisaient fermer les yeux sur le danger auquel il exposait les intérêts de ses commettans. Un des principaux officiers du Bengale, qui connaissait cette ressource, se réfugia chez les Anglais, à Calcutta, pour se soustraire aux peines que ses infidélités avaient méritées. Il y fut accueilli. Le Souba, offensé comme il devait l'être, se mit à la tête de son armée, attaqua la place, et s'en empara. Il fit jeter la garnison dans un cachot si étroit, que ne pouvant y respirer qu'un air chargé de miasmes, elle

mourut en douze heures ; il n'en resta que 23 hommes. Ces malheureux offrirent de grandes sommes à la garde qui était à la porte de leur prison, pour que l'on fît savoir leur situation au Souba. Leurs gémissemens l'apprenaient au peuple, qui en était touché ; mais personne n'osait l'apprendre au despote. *Il dort*, disait-on aux Anglais mourans ; et il n'y avait pas, peut-être, un seul homme dans le Bengale qui pensât que, pour sauver la vie à 150 infortunés, il fallût dérober un instant de sommeil au tyran.

L'amiral *Walson*, qui était arrivé depuis peu dans l'Inde avec une escadre, et le colonel *Clive*, qui s'était distingué dans la guerre du Carnate, ne tardèrent pas à venger leur nation. Ils ramassèrent les Anglais dispersés et fugitifs ; ils remontèrent le Gange. Dans le mois de décembre 1756, ils reprirent Calcutta, s'emparèrent de plusieurs autres Places, et remportèrent enfin une victoire complète sur le Souba. Un succès si étendu et si rapide devient en quelque sorte inconcevable, lorsque l'on pense que c'était avec un corps de 500 hommes que les Anglais luttaient ainsi contre les forces du Bengale ; mais s'ils durent en partie leurs avantages à la supériorité de leur discipline, et à l'ascendant marqué que les Européens ont dans les combats sur les nations indiennes ; ils furent encore servis plus utilement par l'ambition des chefs, par la cupidité des ministres, et par la nature d'un gouvernement qui n'a pas d'autres ressorts, que l'intérêt du moment et la crainte. C'est du concours de ces diverses circonstances qu'ils surent profiter, dans cette première entreprise,

et dans toutes celles qui la suivirent. Le Souba était détesté du peuple, comme le sont toujours les despotes; ses principaux officiers vendaient leur crédit aux Anglais : il fut trahi à la tête de son armée, dont la plus grande partie refusa de combattre : il tomba lui-même au pouvoir de ses ennemis, qui le firent étrangler en prison.

Les Anglais disposèrent de la Soubahie en faveur de *Jaffer-Aly-Khân*, chef de la conspiration. Par reconnaissance, il céda à la compagnie quelques provinces, lui accorda tous les priviléges, toutes les exemptions auxquelles elle pouvait prétendre : mais bientôt, las du joug qu'il s'était imposé, il chercha sourdement les moyens de s'en affranchir. Ses desseins furent pénétrés; il fut arrêté au milieu de sa propre capitale.

Kossim-Aly-Khân, son gendre fut proclamé à sa place. Il avait acheté cette usurpation par des sommes immenses; mais il n'en jouit pas long-temps. Impatient du joug, comme l'avait été son prédécesseur, il se montra indocile, et refusa de recevoir la loi. Aussitôt la guerre se rallume. Ce même Jaffer-Aly-Khân, que les Anglais tenaient prisonnier, est proclamé de nouveau Souba du Bengale. On marche contre Kossim-Aly-Khân; on parvient à corrompre ses Généraux; il est trahi, et entièrement défait; trop heureux, en perdant ses États, de sauver les immenses richesses qu'il avait accumulées.

Au milieu de cette révolution, Kossim-Aly-Khân ne perdit pas l'espoir de la vengeance. Il alla porter son ressentiment et ses trésors chez le Nabab de Bénarez,

premier visir de l'empire mogol. Ce Nabab et tous les princes voisins se réunirent contre l'ennemi commun ; mais ce n'était plus à une poignée d'Européens venue de la côte de Coromandel, qu'ils avaient à faire ; c'était à toutes les forces du Bengale, que les Anglais tenaient sous leur puissance. Fiers de leurs succès, ils n'attendirent pas qu'on vînt les attaquer ; ils marchèrent les premiers au-devant de cette ligue formidable, et ils marchèrent avec la confiance que leur inspirait Clive, ce Général dont le nom semblait être devenu le garant de la victoire. Cependant Clive ne voulut rien hasarder. Une partie de la campagne se passa en négociations ; mais enfin, les richesses que les Anglais avaient déjà retirées du Bengale, servirent à leur assurer de nouvelles conquêtes. Les chefs de l'armée indienne furent corrompus ; et lorsque le Nabab de Bénarez voulut engager une action, il fut entraîné par la fuite des siens, sans avoir même pu combattre. Cette victoire livra le pays de Bénarez aux Anglais ; il semblait que rien ne pût les empêcher de réunir cette souveraineté à celle du Bengale. Mais, soit modération, soit prudence, ils se contentèrent de lever huit millions de contributions, et ils offrirent la paix au Nabab, à des conditions qui devaient le mettre dans l'impuissance de leur nuire, mais qu'il était trop heureux d'accepter, pour rentrer dans ses États.

Parmi ces désastres, Kossim-Aly-Khân trouva encore le moyen de sauver une partie de ses trésors ; il se retira chez les Seiks, aux environs de Dehly. Il chercha à s'en faire des alliés, et à susciter des ennemis aux Anglais.

L'empereur mogol avait été chassé de Dehly, par les Patanes: ils avaient proclamé son fils; et ce prince errait de province en province, cherchant un asile dans ses propres États, et demandant vainement du secours à tous ses vassaux. Abandonné de ses sujets, trahi par ses alliés, sans appui, sans armée, il fut frappé de la puissance des Anglais, et il implora leur protection. Ils lui promirent de le conduire à Dehly, et de le rétablir sur son trône. Mais ils commencèrent par se faire céder d'avance le Bengale en toute souveraineté. Cette cession fut faite par un acte authentique et revêtu de toutes les formalités usitées dans l'empire mogol. Munis de ce titre qui légitimait en quelque sorte leur usurpation aux yeux des peuples, ils oublièrent bientôt leurs promesses. Ils firent entendre à l'empereur que les circonstances ne leur permettaient pas de se livrer à une pareille entreprise, qu'il fallait attendre des temps plus heureux, et lui assignèrent une résidence et un revenu pour subsister. Alors l'empire mogol se trouva partagé entre deux empereurs: l'un, reconnu dans les différentes contrées de l'Inde, où la compagnie anglaise avait des établissemens et l'autorité; l'autre, gouvernant dans les provinces qui environnent le Dehly, et dans les pays où les Anglais n'avaient pas d'influence.

Les Anglais, devenus souverains du Bengale, crurent devoir conserver l'image des formes Indiennes, dans un pays où les formes ont un grand pouvoir, et peut-être le seul pouvoir qui soit sûr et durable. C'était sous le nom d'un Souba qu'ils gouvernaient ce royaume, et qu'ils en percevaient les revenus. Ce Souba, qui était

à leur nomination, à leurs gages, semblait donner des ordres. C'est de lui que paraissaient émanés les actes publics, les décrets qui avaient été réellement délibérés dans le conseil de Calcutta. De manière qu'après avoir changé de maîtres, ces peuples purent croire pendant quelque temps qu'ils étaient encore courbés sous le même joug.

La conquête du Bengale, dont les bornes ont encore été reculées jusqu'aux monts qui séparent le Thibet et la Tatarie de l'Indoustân, sans apporter aucun changement à la forme extérieure de la compagnie anglaise, en a changé essentiellement l'objet. Ce n'est plus une société commerçante; c'est une puissance territoriale qui exploite ses revenus, à l'aide d'un commerce qui faisait autrefois toute son existence, et qui, malgré l'extension qu'il a reçue, n'est plus qu'un accessoire dans les combinaisons de sa grandeur actuelle.

L'Angleterre avait dans l'Inde, avant notre révolution, le fond de 9,800 hommes de troupes européennes; elle avait de plus 54,000 Cipayes, bien payés, bien armés, bien disciplinés. Trois mille de ces Européens et 25 mille de ces Cipayes étaient dispersés sur les bords du Gange.

Le corps le plus considérable de ces troupes a été placé à *Bénarez*. On a choisi cette position, parce qu'elle a paru favorable pour arrêter les peuples belliqueux qui pourraient descendre des montagnes du Nord, et, qu'en cas d'attaque, il serait moins ruineux de soutenir la guerre sur un territoire étranger, que sur celui dont on perçoit les revenus. Au midi, l'on a

occupé, autant qu'il était possible, tous les défilés par lesquels un ennemi actif et entreprenant pourrait chercher à pénétrer dans la province. Daka, qui en est le centre, voit sous ses murs une force considérable, toujours prête à voler par-tout où sa présence deviendrait nécessaire. Tous les Nababs, tous les Rajahs qui dépendent du Souba de Bengale, sont désarmés, entourés d'espions et de troupes pour les contenir.

En cas d'une révolution qui réduirait le conquérant à lever ses quartiers et à abandonner ses postes, on a construit, près de Calcutta, le fort *Williams*, qui, au besoin, servirait d'asile à l'armée forcée de se replier, et qui lui donnerait le temps d'attendre les secours nécessaires pour recouvrer sa supériorité.

Sous le gouvernement des empereurs Mogols, les Soubas chargés de l'administration des revenus dans le Bengale, étaient forcés, par la nature des choses, d'en abandonner la perception aux Paléagars, aux Zémindars, qui les sous-affermaient à d'autres Indiens, et ceux-ci à d'autres encore; de manière que le produit de ces terres passait et se perdait, en partie, dans une multitude de mains intermédiaires, avant d'arriver dans le trésor du Souba, qui n'en rendait lui-même qu'une très-petite portion à l'empereur.

Cette administration, vicieuse à beaucoup d'égards, avait du moins cela de favorable aux peuples, que les fermiers ne changeant pas, le prix des fermes était toujours le même; la perception des deniers publics se faisant toujours sur un taux fixé et modéré, l'émulation n'était point absolument éteinte. Les cultivateurs, sûrs

de conserver le produit de leur récolte, en payant exactement le produit de leur ferme, secondaient par leur travail la fécondité du sol. Les tisserands, maîtres du prix de leurs ouvrages, libres de choisir l'acheteur qui leur convenait le mieux, s'attachaient à perfectionner et à étendre leurs manufactures.

Les Anglais, souverains du Bengale, peu contens de recevoir les revenus sur le même pied que les anciens Soubas, ont voulu tout-à-la-fois augmenter le produit des fermes et s'en approprier le bénéfice. Pour remplir ce double objet, la compagnie est devenue la fermière de son propre Souba, c'est-à-dire, d'un prince dont elle avait fait une espèce d'esclave, dont le titre ne servait qu'à en imposer au peuple. Elle s'est emparée, sous le nom et en apparence pour le compte du Souba, de la vente exclusive du sel, du tabac, du bétel, objets de première nécessité dans les différentes parties de l'Inde. Elle a fait créer, en sa faveur, un privilége exclusif pour la vente du coton venant de l'étranger, afin de le porter à un prix excessif. Elle a de plus fait augmenter les douanes, et elle a fini par faire publier un Édit qui, dans l'intérieur du Bengale, défend le commerce à tout particulier européen, excepté aux seuls Anglais.

Il y a deux récoltes dans le Bengale, l'une en avril, l'autre en octobre. La première, que l'on appelle la *petite récolte*, est formée par de menus grains; la seconde, désignée par le nom de *grande récolte*, consiste uniquement en riz. Ce sont les pluies, qui commencent régulièrement au mois d'août et finissent au

milieu d'octobre, qui sont la source de ces productions diverses. En 1769 il y eut une sécheresse si considérable, que la grande récolte de cette même année, et la petite récolte de 1770, manquèrent absolument. Le riz qui croît sur les montagnes, souffrit peu, il est vrai, de ce dérangement des saisons; mais il s'en fallait de beaucoup qu'il fût en assez grande quantité pour nourrir tous les habitans. Les Anglais, d'ailleurs, occupés d'avance d'assurer leur subsistance et celle de leurs cipayes, ne manquèrent pas de faire enfermer dans leurs magasins une partie de cette récolte, déjà insuffisante. Ainsi ces vils usurpateurs concoururent avec la nature à porter la mort dans ce beau pays. Au lieu d'employer leurs vaisseaux et leurs richesses pour le soulagement des malheureux Indiens, ils firent le monopole, et spéculèrent sur la récolte qu'ils avaient accaparée. Le riz, qui ne valait communément qu'un sou les trois livres, augmenta graduellement jusqu'à 4, 5 et 6 sous la livre; encore n'y en avait-il que dans les lieux où les Européens avaient pris soin d'en amasser. Les malheureux Indiens, sans moyens, périssaient tous les jours par milliers. On les voyait dans leurs aldées, le long des chemins, au milieu de nos colonies européennes, pâles, défaits, exténués, déchirés par la faim, les uns couchés par terre et attendant la mort; les autres se traînant avec peine pour chercher quelques alimens autour d'eux, et embrassant les pieds des Européens en les suppliant de les recevoir pour esclaves. Le Gange fut couvert de cadavres, les campagnes et les chemins en furent jonchés; des exhalai-

sons infectes remplirent l'air ; les maladies se multiplièrent. Peu s'en fallut qu'un fléau succédant à l'autre, la peste n'enlevât le reste des habitans de ce malheureux royaume. Il paraît, suivant des calculs assez généralement avoués, que la famine a fait périr un quart des habitans, c'est-à-dire, environ trois millions.

Mais ce qu'il y eut de vraiment remarquable, ce qui caractérise la douceur, ou plutôt l'inertie morale et physique de ces peuples, c'est qu'au milieu de ce fléau terrible, cette multitude d'hommes, pressés par le plus impérieux de tous les besoins, resta dans une inaction absolue, et ne tenta rien pour sa propre conservation. Tous les Européens, les Anglais sur-tout, avaient des magasins qui contribuaient à augmenter le mal, et ces magasins furent respectés. Les maisons particulières le furent également. Aucune révolte, pas la moindre violence. Les malheureux Indiens, livrés à un désespoir tranquille, se bornaient à implorer des secours qu'ils n'obtenaient pas, et ils attendaient paisiblement la mort.

4°. Les cinq Circars. Le mot circar est mogol, et signifie *canton*. Les Indiens disent *maly*, propriétés. On appelle ainsi particulièrement *cinq* provinces, situées sur la côte orientale de la presqu'île au-deçà du Gange entre la côte d'Orixa et la côte de Coromandel, à partir du nord, on les trouve dans cet ordre.... *Cicacole*, ... *Raja-Mondry*, ... *Ellore*, ... *Condapilly*, ... et *Gountour*..... On peut remarquer :

1°. Que le Circar de Cicacole touche au N. au lac

Chilka, et celui de Gountour, à la rive septentrionale de la Krichna.

2°. Que *Pilly*, en télingua, l'une des langues de l'Inde, signifie *Tigre*, et *Conda* forteresse; ainsi Condapilly, forteresse du Tigre.

3°. Ces Circars occupent une langue de terre d'environ 120 lieues de long, sur une largeur qui varie de 6 à 25. Du côté des terres, il y a des montagnes et des forêts.

4°. Les Français, au temps de M. Dupleix, avaient obtenu de Salabet-Zing, Souba du Dékan, en 1753, les revenus de ces princes pour les dédommager de la guerre qu'ils faisaient en sa faveur. M. de Bussy commandait alors les troupes françaises. Après le rappel de M. Dupleix, les Circars retournèrent au Nizam, ou Souba du Dékan.

En 1766 les Anglais prirent possession des quatre premiers de ces Circars; celui de Gontour était resté au Nizam. Mais depuis peu de temps les Anglais s'en sont aussi rendus maîtres.

5°. Pendant six mois de l'année les fleuves Gondavir et Krichna inondent une partie de ces terres.

6°. C'est dans le Circar de Cicacole que l'on trouve la petite île de *Vizagapatnam*, qui n'a guère que 4,000 habitans.

Et c'est dans celui de Gondapilly qu'est l'île de Mazulipatnam, très-peuplée, et autrefois très-florissante. Les chaleurs y sont très-fortes au mois de mai. Les autres établissemens européens ont fait perdre à cette île son commerce et ses richesses.

7°. Le *Carnate*. Le Carnate, que les Anglais nomment Carnatic, est une grande contrée de l'Inde, qui s'étend sur la côte orientale de la presqu'île occidentale. Depuis les Circars jusqu'à-peu-près au cap Comorin. La longueur est d'environ 200 lieues, ou du moins de 190. La largeur, qui s'étend de la côte au Maïssoure et au Travancore, varie de 40 à 25 lieues. C'est la côte orientale de ce pays, que nous nommons *côte de Coromandel*, nom altéré à ce qu'il paraît de *Sora Mundalum*, nommée par Ptolémée.

On trouve dans le Carnate; .... 1°. le district de Palnaud; ... 2°. celui d'Ongohole; ... 3°. le Carnate propre très-étendu; ...|4°. le Tandjâoûr; ... 5°. le Maraouar; ... 6°. et à l'O. de celui-ci le Madouré; ... 7°. le Tinevelly.

1°. Le district de *Palnaud* est à l'O. du Circar de Guntour. On y trouve une forteresse importante dans la partie du N. O. C'est *Teïmery-Kottah*.

2°. La province d'Ongohole commence la côte au S. du Circar de Gontour. Les villes principales, sont ONGOHOLE, à une petite distance de la mer à l'O.,.. et *Moutapilly* à l'embouchure d'une rivière.

3°. Le *Carnate propre*, est un très-vaste pays qui renfermait autrefois, particulièrement le royaume de Gengi; puis la Nababie d'Arcate, que les Anglais écrivent *Arcote*.

Ces divisions sont moins déterminées que le *Jaghire* ou territoire de Madras.

Je vais indiquer seulement les lieux les plus considérables,

dérables, soit de la côte, soit de l'intérieur des terres en commençant par le nord.

Gangapatnam, à l'une des embouchures de cette rivière sur la côte : elle est considérable.

Le JAGHIRE DE MADRAS : je crois avoir déjà dit que, par Jaghire, on entend aux Indes une concession faite par le souverain, mais révocable à volonté. D'après cette étymologie, on sent bien que le nom de Jaghire ne convient plus au territoire de Madras, qui est une propriété anglaise. Quoi qu'il en soit, ce territoire renferme :

Paliacate, au N. sur le bord de la mer, et très-près d'un lac auquel elle donne son nom, qui signifie *ville au milieu des forêts*. C'était un petit comptoir hollandais : cette ville est très-commerçante et fournit sur-tout de très-beaux mouchoirs. On en tire du salpêtre. C'est là qu'est le fort de Gueldre.

MADRAS ou *Fort-Saint-George*, en indien *Tcénépatnam*, au N. Cette ville fut bâtie, il y a plus d'un siècle, par Guillaume Langhorne : le territoire faisait partie du pays d'Arcate. Comme il la plaça dans un terrain sablonneux, tout-à-fait aride et entièrement privée d'eau potable, qu'il allait puiser à plus d'un mille, on chercha les raisons qui pourraient l'avoir déterminé à ce mauvais choix. Ses amis prétendirent qu'il avait espéré pouvoir attirer à lui le commerce de Saint-Thomé, peu éloigné au S., et ses ennemis l'accusèrent de n'avoir pas voulu s'éloigner d'une maîtresse qu'il avait dans cette colonie portugaise.

Madras est le siége de la première des présidences

anglaises ; Bombay est la seconde. C'est une belle ville très-commerçante, et la plus grande de celles que les Anglais aient eues dans l'Inde : elle est défendue par le Fort Saint-George, qui n'est habité que par des Anglais. La ville, proprement dite, est divisée en deux parties par un canal allant du N. au S.; on la nomme la ville *Noire* : une des moitiés porte le nom de *Mahratte's-Town* (ville des Mahrattes); l'autre, celui de Blak's-Town (ville des Noirs) : c'est la partie occidentale. Elle n'eut, pendant long-temps, que peu ou de mauvaises fortifications, et M. de la Bourdonnaie la prit en 1748; mais on y a ajouté depuis des ouvrages considérables. La ville Noire, autrefois entièrement ouverte, a été, vers 1767, entourée d'une bonne muraille et d'un large fossé rempli d'eau. Cette précaution et la ruine de Pondichéry y ont rassemblé 300,000 hommes, Juifs, Arméniens, Maures et Indiens.

A un mille de ce grand établissement est Chépauk, où la cour de Nabad d'Arcate est fixée depuis 1769.

Le territoire de Madras, sous le nom de Jaghire, n'était rien anciennement. Il s'étend actuellement 50 milles à l'O., 50 milles au N., et 50 milles au S. On voit, sur ce vaste espace, des manufactures considérables qui augmentent chaque jour, des cultures assez variées qui deviennent de jour en jour plus florissantes. Ces travaux occupent plus de 100 mille ames.

Sadraspatnam, ou simplement *Sadras*, au S. de Madras, est très-près sur la gauche de l'embouchure de la rivière de *Paliar*. Elle est défendue par un Fort qui appartenait aux Hollandais.

Dans l'intérieur du pays.

ARCATE, que les Anglais prononcent comme nous, mais écrivent *Arcote*: cette ville, qui est à 24 lieues à l'O. de Madras, était autrefois la résidence du Nabab, et donnait son nom à la Nababie. Elle était considérable et défendue.

Gingy, au S. E., est située sur une colline: dans un temps où la géographie de l'Inde était moins bien connue, on regardait cette ville comme capitale d'un royaume. Du moins elle était au pouvoir d'un Rajah, sujet lui-même d'un autre souverain.

PONDICHÉRI, ou plus exactement *Poudouchéri*, c'est-à-dire ville neuve (de Poudou neuf et chéry, ville, en langue Tamould), à 52 lieues de Madras. Cette ville était le chef-lieu des établissemens français, et le disputait en grandeur et en majesté aux plus belles villes de l'Inde. Elle a eu, du temps de M. Dupleix, un très-beau palais, où logeait le gouverneur: il fut détruit par les Anglais. Un nouveau bâtiment succéda à l'ancien. Probablement il aura encore été détruit ainsi que les fortifications.

Dans ses beaux jours, Pondichéri avait une lieue de circonférence, et contenait 70,000 habitans, 4,000 étaient Européens, Métis ou Topasses. Il y avait au plus 10,000 Mahométans. Le reste était des Indiens, dont 15,000 étaient Chrétiens, et les autres de 17 à 18 castes différentes. Trois aldées dépendantes de la Place, contenaient environ 10,000 ames. Pondichéri est divisée en deux parties par un canal, allant du S. au N. L'une de ses moitiés, à l'E., est la ville *Noire* ou des Indiens;

l'autre à l'O. est la ville *Blanche*, ou des Européens. Toutes les rues y sont tirées au cordeau et plantées de deux rangs d'arbres. Il y avait une citadelle dans laquelle M. Dupleix avait fait bâtir, en 1756, un palais superbe, servant d'habitation aux gouverneurs et aux Généraux des possessions Françaises. Cette ville fut assiégée en 1734 sous le gouvernement de M. Dumas par 70,000 Mahrattes, qui ne purent la prendre. Les Mahrattes voulaient qu'on leur livrât *Sanda-Saëb*, Nabab d'Arcate, M. Dumas répondit à la sommation qui lui en avait été faite : « Que les Français étaient » les protecteurs des malheureux, et que ce ne serait » qu'après la mort du dernier d'entr'eux que l'on » pourrait s'emparer du Nabab. » Cette fière réponse et la résistance vigoureuse qui l'appuya, forcèrent les Mahrattes à se retirer. En 1761, elle fut prise par les Anglais, qui la détruisirent entièrement. Les Français l'avaient rétablie en 1765.

J'ajouterai un mot sur les avantages qu'offre ce lieu pour un établissement, afin de faire connaître quelles raisons l'ont fait préférer par les Français. Pondichéri, privée de port, comme toutes celles qui ont été bâties à la côte de Coromandel, a sur les autres l'avantage d'une rade beaucoup plus commode. Les vaisseaux peuvent mouiller près du rivage, sous la protection du canon des fortifications. Son territoire, qui a trois lieues de long, sur une de large, n'est qu'un sable stérile sur le bord de la mer; mais, dans sa plus grande partie, il est propre à la culture du riz, des légumes et d'une racine très-utile aux Indiens, et qui sert aux couleurs.

Deux faibles rivières, qui traversent le pays, utiles à la navigation, ont des eaux excellentes pour les teintures, et singulièrement pour le bleu. A trois milles de la place, s'élève, de cent toises au-dessus de la mer, un coteau qui sert de guide aux navigateurs, lorsqu'ils ne sont encore qu'à 7 ou 8 lieues de distance. Avantage inappréciable sur une côte généralement trop basse. A l'extrémité de cette hauteur, est un vaste étang creusé depuis plusieurs siècles, et qui après avoir rafraîchi et fertilisé un grand territoire, vient arroser les environs de Pondichéri. Enfin la colonie est favorablement située pour recevoir les vivres et les marchandises du Carnate, du Maïssour et du Tandjâoùr. Mais il y a une *barre* devant cette ville, et c'est un désavantage bien considérable.

De la Barre de Pondichéri.

Barre, en terme de marine, est une suite de bancs de sable et quelquefois de rochers, qui embarrassent l'entrée des ports et des rivières, et défendent l'abord des côtes. On ne peut passer les barres qui sont à l'entrée des rivières, que lorsque la marée est haute, ou bien par les intervalles, coupures et canaux que laissent quelquefois ces barres. Ces canaux se nomment *passes*. Les barres qui défendent l'abord des côtes ne peuvent se franchir qu'au moyen de bateaux faits exprès. La barre de Pondichéri est formée par un banc de sable d'une médiocre largeur, et ordinairement par trois grosses lames qui se suivent à égale distance et sont près l'une de l'autre : elles s'élèvent de quatre à cinq pieds, et vont

se briser à terre avec beaucoup de violence. C'est presque en tout temps l'état de la barre de Podichéri.

Les bateaux dans lesquels se passent ces barres, se nomment *Chélingues ;* ils sont faits exprès. Ce sont des planches mises l'une au-dessus de l'autre, et cousues ensemble avec un fil que l'on retire du cocotier. Ce fil se nomme Kaire ; il se fait, non avec l'écorce du cocotier, comme on le croit en général, mais avec le brou filandreux qui couvre le fruit de cet arbre. Les coutures qui joignent ces planches, sont calfatées avec de l'étoupe faite de la même matière que le fil, et enfoncée, sans beaucoup de façon, avec un mauvais couteau. Le fond de ces bateaux est plat et formé comme les bords : ces bateaux ne sont guères plus longs que larges, et il n'entre pas un seul clou dans leur construction. A Pondichéri, les chélingues ont quatre, cinq et jusqu'à six pieds de profondeur. Tout cet assemblage de planches, liées ou cousues ensemble, est exprès flexible, afin que le corps du bateau puisse obéir à la barre, lorsqu'il la rencontre : au lieu de se délier ou se rompre, les bords, élevés de cinq à six pieds, garantissent de la mer. Il arrive quelquefois que la barre est gonflée, et qu'au lieu de quatre à cinq pieds, les lames en ont six à sept et même davantage ; alors on est exposé à être mouillé, et il n'y a de moyen de s'en préserver que de s'envelopper d'un manteau, et même il y a des temps où il est absolument impossible de passer la *barre*. A Madras où la barre est encore plus forte, parce qu'elle va en augmentant vers le N. Les chélingues ont aussi les bords plus élevés.

Goudelour que les Anglais écrivent *Cuddalore*, à 9 lieues au S. de Pondichéri, n'est pas précisément sur le bord de la mer; c'est pourquoi les Anglais avaient construit à l'entrée de la rivière le *Fort Saint David*, que les Français ont détruit en 1750. Dans les environs quelques *aldées* (aldée est un mot portugais, qui signifie village ou réunion d'habitations) dépendent de cette ville qui est aux Anglais; on en tire les plus beaux basins de l'univers.

Porto-Novo, dont le nom indien est *Paringuepet*, signifiant *ville des Européens*, est une ville grande et commerçante, avec un Fort : elle est aux Hollandais.

C'est au S. que se trouvent les bornes du Tandjaour.

Divi-cotté, ou *Deïvy-Kottâch*, était depuis long temps aux anglais avant qu'ils possédassent tous le pays. Ce lieu est situé à l'une des embouchures du *Caveri*, et par cette raison assure aux Anglais une communication facile avec Trichenapali.

Tranquebar, au S. à 50 lieues environ de Madras, et 20 de Pondicheri, est une ville assez jolie : c'est le chef-lieu des établissemens danois dans l'Inde.

Karikal est assez près au S. et de même sur le bord de la mer, peu loin au N. de Négapatnam. Le pays où cette aldée est située, c'est-à-dire le Tandjâoùr, est des plus fertiles de la côte. Ce port aurait pu devenir un chef lieu considérable, s'il était possible que les bâtimens pussent approcher de la côte. Ils y trouvent pour obstacle la suite des rochers qui se font si fort redouter dans le golfe de Manar au sud.

Les maisons indiennes de Karikal sont très propres :

les rues sont tirées au cordeau et reçoivent un ombrage frais de l'épaisseur des arbres plantés de chaque côté. Ce lieu peut renfermer 15,000 habitans, la plupart occupés à fabriquer des mouchoirs communs et des toiles propres à l'usage des naturels du pays. Karikal, donné en 1738 aux Français par le Nabab, avait été repris par le même prince : il fut rendu en 1739. Les Anglais, l'ayant repris en 1759, en avaient fait sauter les fortifications. En 1763 les Français y rentrèrent puis la reperdirent en 1780. Il fut rendu à la paix de 1783. Ce lieu, ainsi que tous les autres éprouvèrent toujours le sort de la guerre.

6.° Le *Tandjâoùr*. Ce petit État commence au S. de Porto-novo, où se trouve la branche la plus septentrionale du Caveri. On sait que ce fleuve forme de ce côté un *Delta*, comme le Nil en Egypte. La plus grande partie de ce Delta forme le Tandjâoùr. Auquel on donne d'étendue, sur la côte 35 lieues, et à-peu-près 30 lieues de l'Est à l'O. Cette terre bien arrosée, est extrêment fertile.

Cet État a donné lieu à une question : en Angleterre, où l'on a vu la rapacité et la mauvaise foi aux prises avec le savoir et l'équité.

La compagnie anglaise prétendait que le Tandjâoùr était un fief relevant absolument du Nabab d'Arcote, et comme ils se sont emparés de cette Nababie, ils s'arrogèrent toute espèce de droits sur le Tandjâoùr. Ce fait sur lequel ils prétendaient s'appuyer est faux, et certainement ils ne pouvaient l'ignorer. Le fait est qu'Erodji, frère du Mahratte Sevadji, s'empara du Tandjâoùr

vers 1680, y pris le titre de Rajah en s'y faisant reconnaître souverain.

Les Français, au temps de M. Dupleix, avaient construit un fort à Karial qui est sur la côte du Tandjâoùr, le Rajah d'alors avoit voulu s'y opposer; c'est pourquoi M. Dupleix voulait s'emparer de tout le pays. Je crois bien que la raison principale, c'est que le revenu du prince est d'à-peu-près quinze millions. C'est aussi ce qui le fit convoiter par les Anglais; d'un autre côté les Français, qui avaient consenti à payer au Rajah, un revenu annuel de 2000 roupies, voulaient s'en affranchir. Les Anglais prirent partie pour le prince, et cela entraîna la guerre. Mais enfin, ils prirent les Etats de leur protégé, ne laissant ainsi plus de doute sur la cause qui lui avait d'abord fait obtenir leur protection.

Sur la côte, au S. de Divi-Cotté, de Tranquebar et de Karikal dont j'ai déjà parlé, on trouve:

Nâgôr ou *Nahour*, remarquable par quatre pagodes superbes qui portent, je ne sais pourquoi, le nom de pagodes de la Chine.

Nagapatnam, dont le nom signifie en Talmould ville des couleuvres capelles. (Naga, couleuvre capelle, Patnam ville), est peu au S. entre plusieurs branches du Cavéri. Elle est censée appartenir aux Hollandais, sauf les événemens de la guerre. Les murailles n'en sont pas considérables, mais la citadelle qui est au S., est assez forte. Toutes les marchandises que les Hollandais font fabriquer dans l'Inde, sur-tout les toiles peintes et l'arak, eau-de-vie du vin de cocotier, se rendent dans cette place: c'est

de-là que les vaisseaux chargés partent pour leur destination.

Cette ville est arrosée par une rivière très-agréable. Les bâtimens de deux à trois cents tonneaux peuvent y entrer et s'y trouvent à l'abri dans tous les temps. Le jardin de la compagnie est hors de la ville.

Dans l'intérieur des terres, près d'un lieu nommé *Tritchénapaly*, et capitale du Tandjâoûr, se trouve entre deux branches du Cavéri, l'île de *Schéringham*. Quoique fertile, on n'en parlerait cependant pas ici, sans la célébrité que lui a obtenue la pagode qu'elle renferme. Cet édifice, objet d'une grande vénération chez les Indiens, est fortifié comme la plupart des grands édifices indiens destinés au culte public. Le temple est entouré de sept enclos carrés, éloignés les uns des autres de 350 pieds, et fermés par des murs qui ont une assez grande élévation et une épaisseur proportionnée. L'autel est au centre. Les prêtres de l'Inde, comme faisaient autrefois ceux de l'Égypte, ont la politique de ne laisser pénétrer aucun étranger dans la pagode de Schéringham. Les pélerins de l'Indoustân y viennent chercher l'absolution de leurs fautes, et ne se présentent jamais aux prêtres sans une offrande proportionnée non pas à leurs péchés, mais à leur fortune.

7.° Le Maraouâr, écrit par les Anglais Marawar, est au S. du Tandjâoûr et se termine au S. par une presqu'île qui s'avance à l'E. presque jusqu'à l'isthme de Ramnaveram. De cette pointe une petite chaîne de montagnes sous-marines, s'élevant par intervalles,

forma et l'île dont je viens de parler, et les bancs de sable ou rochers qui, sous le nom de pont d'Adam, vont joindre la côte de *Manar*, puis l'île de Ceylan, sous le 9.e degré de latitude.

Cette côte, à-peu-près depuis le Cavéri jusqu'au cap Comorin, porte le nom de pêcherie, parce qu'en effet on y pêche abondamment de très-belles perles.

Le Madouré est au S. O. et continue d'occuper la côte. Cette province est d'une étendue assez considérable, et remonte assez avant au N. entre le Tandjâoûr et quelques provinces qui dépendent, je crois, du Nizam.

On y trouve, en commençant par le N., TRITCHÉNAPALY, que les Anglais écrivent *Trichinopoli* sur le Cavéri. Cette ville est très-belle et la forteresse est importante. Les Anglais attachent un grand prix à la possession de cette Place.

MADOURÉH, capitale, aussi dans l'intérieur des terres au S. O. de Trichinapaly, est environnée d'une double muraille, fortifiée avec une citadelle très-considérable pour l'étendue. Cette ville est célèbre par le siége opiniâtre que Chanda-Saëb y soutint, en 1762, contre toutes les forces des Anglais. (Observez que *Saëb* répond chez les Indiens à notre mot *Seigneur*, et que quelques souverains s'en contentent; d'autres prennent le titre de Sulthan, mais ce sont de Mogols).

9.° Le *Tinévelly*: ce pays est au S. du Madouréh et du Maraouâr.

TINEVELLY en est le chef-lieu : elle est dans l'intérieur des terres, c'est au S. qu'est le cap Comorin,

situé au 7.e degré 56′ de latitude et au 75.e degré 12′ de longitude orientale du méridien de Paris.

10. *Anciens Etats de Tipou-Sulthan.* (*Nota.* C'est manquer aux connaissances exactes que de dire Tibou-Saëb; ce nom convenait au prince, tant que son père Heyder a vécu; mais dès qu'il montait sur le trône, il n'était plus qu'un simple *Seigneur*, il était souverain; aussi prit-il le titre de *Sulthan*; son père, en usurpant, n'avait pris que celui de *Khan* qui est plus modeste). On sent bien qu'il n'est pas possible de déterminer le degré de puissance qu'exercent les Anglais dans plusieurs petites provinces qui relevaient du Maïssour; mais il suffit qu'elles en dépendissent pour les regarder, comme étant comprises dans la conquête.

Je comprendrai donc ici, comme propriétés anglaises: 1.° Le *Travancor*;... 2.° le district de *Cochin*;... 3.° le *Dindigul*;... 4.° la province de *Coïmboutour*;... 5.° la province des *Nayres*;... 6.° le *Canara*;... 7.° le *Maïssour*.

On voit que dans ma description, je vais actuellement remonter du S. au N.

1.° TRAVANCOR: ce pays, qui commence au cap Comorin, est séparé par des montagnes à l'E. de Tinevelly. C'est de ce point que commence la côte occidentale. Ce pays est peu considérable: le Rajah auquel il était soumis, était le tributaire de Tipou-Sulthan.

Le royaume de Travancor ne fut pas conquis par les Mogols, et dut cet avantage à sa pauvreté. Un roi de Travancor qui monta sur le trône en 1730, a

donné à cette couronne une dignité qu'elle n'avait jamais eue. C'était, dit-on, un homme d'un sens exquis et profond. On rapporte qu'un jour il recevait, d'un de ses voisins, deux ambassadeurs dont l'un avait commencé une harangue prolixe que l'autre se disposait à continuer : *Ne soyez pas long*, lui dit le roi, *la vie est courte*. Malgré cet esprit de philosophie, il ne put s'affranchir des préjugés de sa nation, qui le considérait moins qu'il ne le méritait, parce qu'il n'était pas de la caste des Brahmes, mais seulement Naïre. Pour faire disparaître, autant qu'il est au pouvoir d'un Indien, cette tache presque indélébile, il fit fondre un veau d'or en 1752, y entra par le museau et en sortit par la partie opposée. Ses édits furent depuis datés du jour d'une si glorieuse renaissance, et, au grand scandale de tout l'Indoûstân, il fut reconnu pour Brahme par ceux de ses sujets qui jouissaient de cette grande prérogative.

Par les soins d'un Français nommé La-Noue, ce monarque était parvenu à former l'armée la mieux disciplinée que l'on eût jamais vue dans ces contrées.

Travancor, au Sud dans les terres, n'est pas un lieu considérable : c'est la résidence du rajah. Les Anglais ont encore conservé ce titre à quelque chef avec une apparence de souveraineté.

Anjinga, plus au S., est un établissement anglais, immortalisé par le fragment épisodique de Raynal, sur la perte d'Eliza-Draper, son amie. Ce comptoir est placé sur une langue de terre, à l'embouchure d'une petite rivière, obstruée par des sables pendant la plus

grande partie de l'année. La ville est remplie de métiers et fort peuplée ; aussi on y travaille beaucoup. Quatre petits bastions sans fossés, et une garnison de 150 hommes la défendaient. Cette dépense a été jugée inutile. Un seul agent conduit aujourd'hui les affaires avec moins d'éclat et plus d'utilité.

2.° *District de Cochin :* ce district est au N. du Travancore, et s'étend assez avant dans les terres ; mais sur la côte, il est coupé. On y trouve les deux villes suivantes. Ce district à fait partie de Travancore.

COCHIN était une ville considérable, lorsque les Portugais arrivèrent dans l'Inde, ils s'en emparèrent ; mais les Hollandais la leur enlevèrent depuis. On y fait surtout le commerce du poivre. Un évêque portugais avait continué d'y faire son séjour, j'ignore s'il y est encore.

Cranganore, aussi sur la côte, est au N. de Cochin. Les Hollandais l'avaient de même enlevée aux Portugais, et ils y ont bâti un Fort. Ils s'y étaient défendus contre Hayder-Aly et contre son fils Tippou-Sulthan.

3.° Le Dindigul. Ce petit district, de forme triangulaire, est sur les montagnes entre le Madouré à l'Est, et le district de Cochin à l'O. Il se termine au S. par un angle assez aigu, et porte le nom de la capitale qui passe pour être une ville considérable.

4.° *Province de Coïmboutour.* C'est ainsi que se prononce dans l'Inde et que doivent l'écrire les Français. Les Anglais écrivent *Coïmbetor*, comme ils écrivent *Mysore* au lieu de *Maïssour*, qui détermine pour nous la prononciation de l'Inde.

Cette province est considérable, communiquant à

l'E. avec le Tandjâoûr, à l'O. avec le pays de Nayres ou Naïres. Elle renferme plusieurs villes considérables et quelques forteresses. La capitale, qui est à-peu-près au centre, passe pour être grande et très-populeuse. Ce pays appartenait au Bas-Maïssour. Tous les ans on y faisait une grande chasse aux éléphans.

5.° La province des Nayres, ou pays du Samorin. Samorin était le souverain qui résidait à Calicut, et le premier prince avec lequel les Portugais communiquèrent en arrivant dans l'Inde. Le dernier souverain qui porta ce titre, fait prisonnier par Hayder-Ali-Khân, se brûla dans son palais.

On nomme *Nayres* ou Naïres, une caste noble d'Indiens qui sont puissans dans cette province et y sont concentrés, puisqu'ils ne se trouvent pas ailleurs.

KALIKUT, dans les beaux jours de l'Inde, était une ville très-riche et très-considérable, alors, en quelque sorte, la capitale de toute la côte, qui comme État du Samorin, s'étendait fort loin au Nord; on y fait un grand commerce de bois de construction.

Mahé, que les Anglais écrivent Mayé, est au N. et appartenait aux Français; mais elle est dominée par plusieurs monticules. On y fait un grand commerce de poivre, qui est fort recherché.

Talichéry, s'écrit en Anglais TÉLLITCHÉRY, est au N. et formait, depuis long temps, un comptoir anglais, aussi pour le poivre.

Kanânor est un Fort assez près au N., qui commande à une ville sans défense, où se trouve des militaires mahométans, sous le nom de mapelets.

Digitized by Google

Dans les derniers temps, le petit souverain de Kanânor était un prince mahométan, tenant cet État de son père et de son aïeul : avant eux, c'était un prince indien.

6.° Le *Canara*. Cette province est de même sur la côte occidentale ; mais, comme elle s'étend à l'E., occupant une partie Gattes, on la divise en haut et en bas Canara. Lorsqu'Hayder s'empara du Maïssour, une princesse ou reine indienne gouvernait cet État et prétendait en priver son fils. Celui-ci y revint, avec le secours d'Hayder, qui d'abord le remit en possession du pays, puis, sous un prétexte que l'on dit faux, en fit la conquête et s'en empara.

Le Bas-Canara à l'O. vers la mer, renferme :

MANGALOR, qui en est réputée la capitale. Elle est située sur une rivière qui reçoit des embarcations du port de 6 à 700 tonneaux. L'embouchure de la rivière est maintenant à près de 800 toises plus au N. qu'elle n'était autrefois ; elle a formé un canal qui augmente tous les jours. C'est le long de ce canal qu'est située la ville, qui s'étend principalement au N. Les rues sont larges et comme percées dans des hauteurs de sable rouge ; le Bazard, qui est très-considérable, borde le canal : on y voit les magasins des Anglais. Le riz se vend dans une rue séparée. Le palais du gouvernement est sans ornement. Ce port est très-fréquenté. Le commerce y consiste principalement en bois de sandal, en poivre, en cardamome et en canelle, d'une sorte plus commune que celle de Ceylan.

Barcelore, *Onore*, etc. sont des comptoirs que l'on trouve

trouve en remontant la côte jusqu'au-delà du 15.e deg. de latitude.

Le *Haut Canara*, à l'E., est un pays montagneux; on n'y trouve qu'une ville considérable.

Hhayer-Nagar, que les Anglais nomment *Ayder-Agur*, et qui portait plus anciennement le nom de *Rana-Bidleur* ou *Bednor*, que Rennell écrit Bédanore, est une des villes de l'Inde la plus considérable par sa position et par les fortifications que l'art a su y ajouter. Pour y parvenir, on est obligé de passer par une suite de défilés qui sont très-fortifiés. La Place elle-même est environnée de 16 monticules escarpés avec chacun un Fort qui défendent les approches de la ville, et laissent, entre elles et la Place, un espace circulaire que l'on pourrait appeler sa banlieue, et dont elles sont les limites. Dans les endroits où les approches de ces monticules n'ont été trouvés assez escarpés, on a élevé des murs. Ainsi ces murs et ces montagnes, avec les Forts, forment une enceinte de 6 à 7 lieues, qui rendent la ville inabordable en cas d'attaque. Elle est au centre et n'a guère qu'une lieue de tour. La muraille est de pierres, et Ayder-Aly, qui s'en était emparé sur la souveraine, en a fait la capitale de ses États, et en a fait augmenter les fortifications. Dans la ville sont quatre monticules sur lesquels est le palais.

Le *Maissour*. Ce pays, dont l'étendue est considérable, occupe le centre de la presqu'île entre les pays que nous avons sur l'une et l'autre côte: il est à-peu-près coupé en partie *Septentrionale* et *Méridionale* par le 13.e deg. de lat., entre les 74.e et 75.e deg. de long. La principale

rivière est le Cavéri qui commence aux montagnes situées entre le bas Canara et le haut Maïssour. Le Cavéri coule vers le S. E., et, après bien des détours, il se divise, dans le Carnate, en deux branches principales. C'est là qu'il forme un Δ Delta, ainsi que je l'ai dit: l'une des branches conserve le nom de Cavéri, l'autre, coulant au N. E. prend le nom de *Colram*. Ce pays n'est fertileque dans quelques parties. Les principales villes sont:

SERINGAPATNAM sur la Cavéri. Cette ville était déjà considerable lorsqu'Hayder, ayant réduit à l'inaction le rajah du Maïssour, s'empara de l'autorité et se fixa à Séringapatnam. Elle l'est devenue bien davantage depuis cette époque. Sa situation dans une île du fleuve en fait une ville assez forte, défendue d'ailleurs par une Forteresse.

Maïssour, assez peu loin au Sud, était l'ancienne capitale du pays et la résidence des rajahs.

Bengalòr, au N. E., est à-peu-près au centre de la péninsule, et les principales routes s'y croisent.

Scirra est une Forteresse considérable.

Savendroug, au S. O. de Bengalòr, Fort bâti sur des rochers, à plus de 500 toises d'élévation. Ce nom signifie, *Rocher de la Mort*. Les Anglais le prirent d'assaut, en 1790.

Adoni, au N. C'est une forteresse considérable qui a été disputée plus d'une fois entre les Mahrattes et Hayder-Aly, et qui est aux Anglais actuellement.

District de Bombay. Ce district est sur la côte occidentale, au Nord de celle que l'on nomme Côte des Pirates, et se trouve sous le 19°. degré de latitude. Ce

nom n'est qu'une corruption du Portugais, Buon-Bahia, ou la Bonne-Baie, parce qu'en effet cette baie et ce port sont excellens.

Je comprendrai dans ce district *Bacaïm*, qui est au N., n'osant pas assurer cependant que ce lieu n'est pas demeuré aux Mahrattes auxquels il fut rendu, par la paix de 1783.

Baçaïm, que les Anglais écrivent *Bessoen*, est à peu de chose près, sous le 19e. degré de latitude.

Baçaïm, ou Bacim, sur la Terre-Ferme, est une ville considérable, avec une bonne rade. On y remarque des nuances très-marquées entre les habitans. Les Portugais y sont paresseux et vains; les Mahométans, fiers dans leur simplicité; les Perses ou Guèdres, industrieux, mais intéressés; les Indiens, et sur-tout les Brahmes, simples, et d'une vie douce et régulière.

Salcète, est une île au Sud, et peu éloignée de Bacaïm: elle n'est même séparée de Bombay au Sud, que par un bras de mer. Cette île peut avoir 8 lieues de longueur, et n'est pas si fertile que la Terre-Ferme. Le pays est un peu montueux; on n'y voit pas un jardin, mais la campagne est très-belle. Elle est couverte de manguiers et d'autres arbres ou fruitiers, ou produisant des fleurs qui embaument l'air. Il y a à-peu-près au centre de l'île, à la montagne de Kéneri, l'un de ces anciens monumens, taillé dans le roc, dans le genre de celui qui se voit près de Doltabad. Les Indiens l'attribuent à Alexandre. On trouve les mêmes singularités dans l'île d'Elephanta, dessinées par Niebuhr.

Il y a quelques Forts et beaucoup de lieux habités,

tels que Malart et Zana, où réside le Gouverneur, dont le titre est *Soubédar*. Cette île a été disputée entre les Anglais et les Mahrattes.

Tout le pays entre les limites de Surate jusqu'à Bombay, est habité par les Mahrattes, et il est très-peuplé. La côte est bordée de jardins : il s'y trouve, outre les herbages, beaucoup de cocotiers, de bananniers, de cannes à sucre.

La sécheresse du sol, pendant le beau temps, a déterminé en plusieurs endroits, des ames pieuses, à faire creuser des puits vastes et bien bâtis, où l'on descend par de larges escaliers. Il y a même des fonds assurés pour leur entretien et celui des gardiens. Dans d'autres lieux on a creusé, à mains d'hommes, de vastes et profonds étangs, où les eaux de pluies se rassemblent : il n'y a guères d'autre eau que celle-là, lorsqu'on est à la campagne, éloigné des rivières.

On ne trouve guères, dans ce pays, d'autres quadrupèdes que des tigres, des chiens sauvages et des singes. On y voit des tourterelles, quelques paons, des perroquets en grand nombre, et beaucoup de corneilles si familières, que souvent en plein air, elles viennent vous enlever votre dîner.

Les maisons de la campagne sont très-simples : elles sont construites de quelques bambous et de bois de palmier pour charpente. Les murs sont faits avec des osiers ou de gros joncs enduits de limon ; mais les maisons des villes sont belles et d'un goût noble. Elles n'ont ordinairement que deux étages, et chaque étage est composé de trois larges gradins en amphithéâtre, sur le plus

haut desquels on trouve deux petits cabinets qui servent à enfermer les choses les plus précieuses. Au milieu de ce dernier gradin est un grand espace où sont étendus des tapis qui servent à recevoir la compagnie. Sur le premier gradin est ordinairement un grand bassin, rempli d'eau par le moyen d'un puits à tonnes. La façade du bâtiment est ouverte, soutenue par des colonnes, et, par dehors, une galerie ouverte entoure le mur qui ferme les trois autres côtés. Le pavé de ces maisons est composé d'un enduit ou espèce de ciment lié avec du blanc d'œuf, qui fait l'effet du vernis le plus brillant.

Bombay est une île fort étroite, puisqu'en quelques endroits elle n'a qu'une demi-lieue de largeur. Elle est généralement peu abordable, même du côté de la baie, sur-tout à la basse-mer. Mais la bonté du mouillage et la sûreté du port, le seul avec celui de Goa qui offre cette qualité, dans toute la presqu'île, ont décidé du sort de cette île, devenue le centre d'un grand commerce.

La ville de Bombay est au S. E. de l'île. Quoiqu'assez bien peuplée et ayant de belles maisons, est généralement mal bâtie. Il y a deux faubourgs; celui de *Palmeyra* est agréable et très-peuplé d'Indiens. On compte dans cette ville environ 150 mille habitans. Les Anglais y ont une administration, dont dépendent toutes les factoreries qu'ils possèdent le long de la côte, depuis Bassora jusqu'à Ceylan. Bombay est très-fortifiée.

L'air y est fort tempéré, tant par les vents rafraîchissans de la mer, que par les pluies abondantes qui

y tombent en certaines saisons, et il est devenu plus salubre depuis que l'on y a desséché des étangs qui se trouvaient près de la ville. S'il y meurt souvent des Anglais de mort subite, cela tient plus à leur régime qu'à l'insalubrité du climat. On y jouit d'une grande liberté de conscience.

Les articles que les Anglais portent à Bombay, sont: du drap qui va en Perse par Bassora, de la cochenille, des dents d'éléphans, du fer; de l'acier, de l'étain, du cuivre, du fer-blanc, des ancres, des canons et d'autres armes. Les marchandises que l'on envoie de Bombay en Angleterre, sont principalement du poivre du Malabar, du salpêtre de Sindi, et toutes sortes de toiles de Surate. On reporte ensuite de ces toiles à la Côte de Guinée.

Les Anglais, comme je l'ai dit, font actuellement le commerce dans toute l'étendue de la mer Rouge. Voici en quelques mots quelle en fut la principale cause.

Le Chérif de la Mekke et le Bacha de Djeddah, voulant attirer les Européens dans ce port, leur avaient accordé des franchises refusées aux Mahométans. Insensiblement ces derniers cessèrent d'y aller, et les droits devenaient ainsi presque nuls: on imagina de charger les marchandises des Anglais d'un droit de cent pour cent, qui devaient tomber sur l'acheteur: mais les vendeurs s'en ressentirent et s'en plaignirent, car on achetait moins.

Les Anglais ne s'en tinrent pas aux plaintes, ils menacèrent de ruiner le commerce de Djeddah, soit

en interceptant les vaisseaux Arabes, soit en allant eux-mêmes jusqu'à Suez. Cette dernière menace effraya peu, parce que l'on ne croyait pas que des vaisseaux européens pussent parcourir toute la longueur de la mer Rouge. Cependant on fit de Bombay, en 1774, une expédition pour Suez, qui réussit très-bien.

Le Chérif de la Mekke en fut alarmé, il sollicita un firman du Grand-Seigneur, et l'ambassadeur de France, à Constantinople, appuya secrètement cette demande. Il sollicita, dis-je, un firman qui défendit à tout Chrétien et particulièrement aux Anglais, de se présenter au port de Suez: dans l'ignorance où l'on était à Bombay de cette défense, on fit de nouvelles expéditions, qui suivirent la route de la première; mais les marchands qui accompagnaient les marchandises dans le transport de Suez au Caire, furent attaqués, pillés et mis à mort par les Arabes. Les Anglais s'appuyaient d'un Traité fait en 1775, entre le Bey du Caire et M. Hastings, gouverneur de Bombay; mais l'autorité du firman anéantissait tout l'effet du Traité.

L'île des Vieilles-Femmes, que les Anglais nomment Old-Woomen's-Island, n'est séparée au S. O. de Bombay, que par une plage de roches, qui ne sont couvertes que dans les grandes marées. Elle est fortifiée.

Tchaoul. Ce nom est donné à une île et à un port mahratte du continent, peu éloignés au S. de Bombay. On dit que le port serait susceptible de contenir des frégates et des vaisseaux marchands; mais il faudrait l'obtenir des Mahrates, auxquels il appartient.

La côte qui court ensuite du nord nord-ouest au sud

sud-est, porte le nom bien mérité de Côte de Pirates ; et il y a à remarquer que Ptoléméé, en en parlant, lui donne la même épithète. Les plus redoutés par leur férocité, sont les *Sangas*, établi vers l'embouchure du *Sind*. Mais les Angrias étaient, il y a quelques années, ceux dont les armemens étaient les plus considérables. Ils avaient été presque détruits par les Anglais ; mais on a vu qu'en différentes circonstances les Malrattes leur avaient succédés. Leurs bâtimens portent jusqu'à dix-huit pièces de canon, et vont à la rame et à la voile. Ils sont redoutables à l'abordage. On connaît aussi les Maéblés, nouvelle race mahométane, formée d'Indiens issus des tribus infames ou de criminels échappés au supplice : montés sur de doubles pirogues, ils volent et assassinent.

En remontant encore au N., on trouve :

SURATE, sur la côte occidentale de la presqu'île de l'Inde, au 21e. degré 5′ de latitude. Elle est à l'embouchure d'une rivière appelée *Tapti* ; les habitans la nomment *Sourat*. Elle est à 5 lieues de la mer, et ceinte d'une muraille de briques. La citadelle n'est pas grande, mais elle est défendue par un fossé garni d'un triple rang de canons. On voit dans la ville de fort beaux bâtimens.

Les Hollandais, les Anglais et les Français y avaient des factoreries ; les Anglais y dominent seuls actuellement.

La plus grande place du marché, où toutes sortes de marchandises sont exposées en vente, est devant le château, près du bord de la rivière.

Les Catholiques et les Arméniens y ont des églises.

L'eau du fleuve est trouble, et l'embouchure d'un accès très-difficile, non-seulement pour les grands navires, mais même pour les petits, à cause de la marée, des bancs de sable qui l'obstruent: aussi, les bâtimens un peu grands restent-ils à l'ancre à l'embouchure du fleuve. Ils y déchargent leurs marchandises que l'on transporte à la ville dans de petites barques. Les vaisseaux, devenus ainsi plus légers, remontent ensuite le fleuve jusqu'aux murs de la ville.

Le fond de la mer est fangeux, et la rade est exposée à la furie des vents.

Cette ville, en proie aux vexations du Nabab, qui loge dans les environs, aux incursions des Mahrattes et à l'oppression des Anglais, est considérablement déchue de son état de prospérité. Les Anglais sont maîtres de la forteresse.

§ III.

États alliés des Anglais, c'est-à-dire, *dans leur dépendance*.

Je ne rangerai dans cette classe que les deux principaux alliés des Anglais; le Nabab d'Aoud, et le Nizam ou Soubédar d'une partie du Dékan.

I. Nababie d'Aoud, ou *d'Oude*. La province d'Aoud, située au N. de celle de Bénarez, est de forme irrégulière; elle a environ 120 lieues du N. O. au S. E., dans le sens du Gange et de la Djemna, qui l'arrosent, et de 50 à 60 de large.

L'air y est généralement très-bon ; les chaleurs et les froids y sont à-peu-près de la même durée. Ce vaste pays est tout en plaine ; les blés, ainsi que les autres sortes de grains, le riz, les gibiers en sont fort estimés.

Les montagnes qui la bornent au N., sont couvertes de forêts où se trouvent beaucoup de tigres d'une grosseur extraordinaire, des buffles sauvages, des rhinocéros, des éléphans.

Les États du Nabab s'étendent plus que la province d'Aoud ; ils comprennent, 1°. le Rohilcond, et mieux Rohyl-kend ... ; 2°. le Douab ... ; 3°. La Nababie propre d'Aoud.

1°. Le Rohilconde, *ou* pays des Rohillas, est à l'E. du Gange et au N. O. de tout le pays dont il est la partie la plus septentrionale. Ce pays est très-bien arrosé et très-fertile. Outre les grains, la canne à sucre et le tabac y viennent en très-grande quantité.

Ce pays est très-peuplé : la ville la plus considérable est :

BAREILLY, jolie ville bien bâtie, à une assez grande distance du *Gange*, sur une rivière formée de la réunion de deux autres.

Les habitans de ce pays, que l'on nomme Rohillas, sont originaires des montagnes de l'Afghânistân, qu'ils abandonnèrent il y a bientôt un siècle. Ils sont courageux, propres à l'agriculture et à la guerre ; mais, en général, un peu grossiers et féroces. Leur Gouvernement est féodal.

C'était avant d'être soumis au Nabab-d'Aoud, qu'ils s'étaient emparés de Dehly, en 1788, et leur chef avait

fait crêver les yeux à l'empereur Châh-Alem, et même ce fut pour venger le crime, que les Anglais et le Nabab se réunirent contre eux. Leur dépendance a été reconnue, par eux, à la paix du 7 décembre 1794.

2°. Le *Douab*. On nomme ainsi la partie qui est à l'O. de Rohilcond, à la droite du Gange, et même un peu au S. d'Agrah. Elle s'étend jusqu'à la Djemna : Elle descend au S. jusqu'au 26°. degré de latitude. Il faut observer cependant que, dans cet espace, le district de Fourouk-âbâd, qui est à la hauteur d'Agrah; mais à l'E., sur le Gange, est indépendant du Nabab-d'Aoud, et relève d'un chef de tribu des Rohillas-Patans.

Canoge, et mieux Qanoudje, au S. E. sur le Gange, est une ville très-ancienne, que l'on croit avoir été autrefois la capitale de l'Inde septentrionale.

3°. La *Province d'Aoud propre*, est à l'Est du Gange, arrosée par un grand nombre de rivières, entre lesquelles il faut distinguer la Gagra, qui vient de très-haut au N. Cette Province renferme au moins, en grande partie, l'ancien Souba d'Elléhabâd.

Les principales villes sont :

Luknau, sur la *Goumty*, qui coule aussi du Nord au S. E., est actuellement la capitale du pays d'Aoude. Elle est mal bâtie, mais considérable, et renferme un très-beau palais du Nabab.

Fizabad, et mieux *Feyz-Abad*, au S. E. sur le *Gogra*, était avant les Rohillas, la capitale du pays, et renferme de beaux restes d'anciens bâtimens.

Aoud, près et à l'E. de Fizabad, aussi sur la Gogra,

est une ville de la plus haute antiquité; aussi les Indiens, disent-ils que ce fut dans Aoud que s'opérèrent les dix incarnations de Vichnou, dans la personne de Ramgi. Ce qu'il y a de plus vrai, c'est que cette opinion ridicule y amène chaque année un très-grand nombre d'Indiens qui viennent s'y baigner dans le Gange. Aureng-Zeb y a fait détruire plusieurs monumens de cette superstition ridicule.

Ellehabad, *ou* Allahâbâd, au Sud, au confluent de la Djemna et du Gange. Cette ville a succédé, dit-on, à l'ancienne *Palibothra*, et le contraire n'est pas encore bien prouvé. Les Indiens la nomment *Priag*, *Prag* et *Péague*; le nom d'usage est d'origine Mogole, et lui fut donné par Akbâr, qui y bâtit une Forteresse construite au confluent du Gange et de la Djemna. Dans l'intérieur de cette citadelle, est une caverne ou grotte souterraine où sont des images très-révérées des Indiens. Derrière cette grotte, s'élève un arbre en très-grande vénération: il subsiste, quoique nu et sans feuilles, depuis un temps très-considérable, parce que l'on a soin d'en arroser continuellement le pied.

Avant Akbâr, il y avait auprès, dans une grotte, ou dans un défilé, une hache suspendue, que l'on laissait tomber, comme actuellement la hache du supplice en France, sur le cou de ceux qui sacrifiaient leur vie à l'expiation de leurs fautes. Je crois que c'était en l'honneur de Mahader. Akbâr fit enlever la hache et fermer la grotte.

II. États de Nizam, ou le Dékan. Au commencement de ce siècle, le Dékan, c'est-à-dire, la partie

méridionale de l'Inde était soumise au Soubédar Nizâm-êl-Moulouk, qui gouverna long-temps ce pays : delà, ce me semble, est venu, que depuis, ses successeurs ont pris ou reçus son nom, comme un titre honorifique.

Par le mot *Nizâm*, on entend aujourd'hui l'espèce de souverain auquel il reste encore une portion de l'ancien Dékan.

Les bornes des États du Nizâm, sont au N., les États des Mahrattes de l'O. et de l'E.; à l'E. les Circars appartenant aux Anglais; au S. le Maïssoure, aussi aux Anglais; à l'O. sont aussi les États des Mahrattes.

Ces États comprennent 1°. la partie occidentale du Bérar, dont la partie orientale est aux Mahrattes...; 2°. la principale partie de Dowlatabad...; 3°. l'ancienne province de Tellingana...; 4°. les districts de Rochore et d'Adoni. Ces différens États s'étendent à-peu-près du 15°. degré de latitude au 20°.

Ils sont principalement arrosés par la Krichna et le Gondavery.

Je n'en ferai connaître que les Villes les plus importantes.

Ellitchpour, dans la partie du Bérar que possède le Nizam, et pour laquelle il paie le *Choutâye* aux Mahrattes : elle est près des frontières au N. O., assez loin à l'O. de Nagpour. Cette Ville est dans une plaine, et a une bonne Forteresse.

Aurengabad. Elle est entourée d'un mur de briques. Aureng-Zeb, qui la fit construire dans le lieu où avait été son camp, lorsqu'il assiégeait Doltabâd,

lui donna son nom. Le palais tombe actuellement en ruines. Dehors la ville est un couvent de mahométans, où règnent le plus grand ordre et la plus grande propreté : il est accompagné d'un magnifique jardin, de plusieurs bassins, et d'un superbe jet-d'eau.

Le tombeau de la fille d'Aurengzeb est à quelque distance d'Aurengabad, dans un édifice somptueux, élevé par ce monarque, à la gloire de cette princesse. On appelle ce bâtiment Bégomkabagh, ou le jardin de la Bégom. Le mot bégom répond à-peu-près à celui de *demoiselle*. C'est un emplacement considérable, composé de cours et de jardins, où l'on voit plusieurs corps-de-logis. Le plus beau est celui dans lequel est le tombeau de la Bégom. La chapelle qui renferme le cercueil est terminé par un dôme couvert de cuivre doré, accompagné de quatre tourelles. Ce tombeau est couvert d'un drap d'or, et éclairé par une lampe qui brûle continuellement. Quatre Moullahs y récitent alternativement et continuellement des prières, à moins que les conquêtes des Anglais n'y aient apporté du changement.

DAUTALABAD ou DOLET-ABAD, capitale du Dékan, est grande et florissante : elle a une bonne Citadelle. La ville se divise en haute et basse : elle est très-riche par son commerce. Le Fort est séparé de la ville par un fossé que l'on passe au moyen d'un pont. Après avoir franchi ce pont, on entre dans un chemin souterrain creusé dans le roc, au bout duquel on trouve une trappe, à laquelle on monte par un escalier de trente marches : cette trappe est de fer. Dans le cas

d'un siége, pour empêcher l'ennemi d'arriver par ce passage, on couvre la trappe de charbons ardens; elle s'échauffe, rougit et embrase l'air du passage; c'est alors un gouffre de chaleur, c'est la vive ardeur d'un four, impraticable par tout assaillant. Après avoir passé la trappe, on trouve de grandes citernes taillées aussi dans le roc : l'eau y est fort claire et en abondance. Au-dessus de ces citernes est un vaste et solide bâtiment, d'où l'on va sur la plate-forme du sommet de la montagne, où se trouve une grosse pièce de canon, avec laquelle on peut battre toute la campagne d'alentour. Cependant M. de Bussy prit cette Place par une ruse, dont les détails sont à sa honte : c'était en 1758; elle était alors au pouvoir d'un rebelle à Salabet-Zingue, Souba du Dékan.

Près de Doltâbâd, à la montagne d'*Iloura*, sont des pagodes, ou temples indiens, d'une très-haute antiquité : elles ont été creusées dans le roc. Et M. Anquetil en a donné la description dans son Zendavesta : « Ce sont, dit-il, des excavations faites dans le roc » avec le marteau et le ciseau, représentant un grand » nombre de logemens, de palais ou de temples, à » un ou deux étages. Tout y est pris dans le roc, » tout en fait partie, et c'est en creusant, en évasant à » droite et à gauche, que l'on a fait ressortir les » colonnes, les figures d'hommes et d'animaux, et » tous les bas-reliefs que l'on y voit encore. »

Du haut de la montagne d'Iloura, où sont ces différens ouvrages, l'excavation forme une espèce de fer à cheval, creusé presqu'à pic, dont le centre est à-peu-près à l'ouest.

HHAYDER-ABAD était la capitale d'une province, dont Alemghuyr fit la conquête en 1686, et dont il fit un Souba.

L'air y est généralement très-sain, sur-tout dans la partie du N.: c'est le meilleur climat de ce que l'on y nomme le *Dékan*. Il est très-fertile par-tout, et l'on y trouve en abondance des grains, des fruits; on y exploite quelques mines de diamans, des mines de plomb, de fer. On y fabrique beaucoup de toiles et mousselines.

HHAYDER-ABAD, *Hydérâbâd* ou *Héderabad*, appelée aussi BAGNAGAR, est une très-grande ville, entourée de murs, défendue par des tours et située dans une plaine. Elle est d'un aspect agréable, arrosée d'eaux, et de loin paraît être un beau jardin. Le fleuve Moussi la traverse.

Golconda ou *Golconde*, est une forteresse, entourée de fortifications. Il y eut un temps où elle renfermait jusqu'à 40 mille cavaliers. Elle est regardée par les Indiens comme imprenable.

A deux lieues d'Hhayder-Abad est une mosquée où sont les tombeaux des souverains de Golconde.

Je conviens que ce qu'on vient de lire n'est qu'un aperçu général sur l'Inde, et sur la puissance des Anglais dans cette belle partie de l'Asie; mais telle qu'elle est, je crois qu'elle peut suffire à ceux qui ne veulent s'occuper, par état, ni de politique ni de commerce.

Fin

Fin de la presqu'Ile.

Je passe actuellement aux îles qui avoisinent la presqu'île occidentale que je viens de décrire. Ce sont : 1°. CEYLAN, au S. E., ... 2°. les LAQUEDIVES, à l'O. de la partie méridionale, et 3°. les MALDIVES, au S. O.

CEYLAN : l'opinion générale est que cette île, peu éloignée du cap Comorin à l'E., était connue des Anciens sous le nom de *Taprobane*. Le C.^en^ Gosselin paraît démontrer que le nom de Taprobane était donné à toute la presqu'île, que l'on crut, pendant long-temps, séparée du continent, par un canal qui s'étendait depuis le golfe de Cambaye jusqu'au golfe du Bengale. Quoi qu'il en soit, je ne parlerai ici que de la Ceylan des modernes. *Ceylan* a 80 lieues de long sur 30 dans la plus grande largeur. Elle est entre 5 et 10 degrés de latitude, touchant à l'E. au 80e. degré de longitude du méridien de Paris. Lorsque les Portugais y abordèrent, ils la trouvèrent très-peuplée. Deux nations différentes par les mœurs, par le gouvernement et par la religion, l'habitaient, savoir :

Les *Bédas*, établis à la partie septentrionale et dans le pays moins abondant. Ils se regardent comme ne formant qu'une seule famille, et n'obéissent qu'à un chef, dont l'autorité cependant n'est pas absolue : ils sont presque nus, et ne paraissent pas avoir de culte religieux. On les croit les habitans primitifs de l'île.

Les *Chingulats*, formant une nation plus nom-

breuse, sont maîtres de la partie méridionale. Ils ont des habits; mais, avec quelques-uns des avantages de la civilisation, ils en éprouvent aussi les inconvéniens; ils ont des distinctions de castes, et sont gouvernés par un roi despote. Ils reconnaissent un Être-Suprême, et, au-dessous de lui, des divinités du second et troisième ordre. Buddon, divinité du second ordre, descendit, dit-on, sur la terre pour être médiateur entre Dieu et les hommes.

Ces deux peuples vivaient en bonne intelligence jouissant des fruits de l'île, des grains, allant à la chasse des éléphans, et recueillant à la surface de la terre d'excellente cannelle dans son sein, des pierres précieuses. Les Portugais y arrivèrent aveuglés par le fanatisme et la cupidité; ils bouleversèrent tout, et mirent aux prises les petits souverains du pays, lorsque Spitzbergue, le premier des Hollandais qui y abordèrent, offrit les services de sa patrie au principal roi de l'île, au roi de Candie. Ne voyant dans les Hollandais que les ennemis de leurs tyrans, ils se joignirent à eux et parvinrent à chasser de l'île les Portugais : c'était en 1658.

Les établissemens des Portugais tombèrent ainsi entre les mains des Hollandais, qui prirent le titre modeste de *Gardiens des rivages*. Et en effet, ils formèrent tout au tour de l'île un cordon qui s'étend depuis deux jusqu'à douze lieues dans les terres. La côte de l'E. est stérile et n'a qu'un bon port, c'est *Trinquemale*, vaste et commode, mais situé dans un sol ingrat.

On trouve à la côte occidentale, en commençant

par le nord, *Jaffanapatnam*, *Manar* et *Calpantin*, que les Hollandais ont moins consacrés au commerce qu'ils voulaient faire, qu'à celui qu'ils ne voulaient pas que l'on fît. C'est là qu'ils tiennent des bâtimens, chargés d'empêcher toute communication entre l'île et les pays voisins.

Négombo, plus au S., est dans le territoire qui produit la meilleure cannelle.

Colombo, peu éloigné au S., sous le 7°. degré de latitude, est le chef-lieu des établissemens de la compagnie hollandaise.

Gale, au S., est un port assez bon, quoique serré et d'un accès difficile : au reste, voici ce que dit le Gentil dans son voyage de l'Inde. Le port de Gale est une petite baie qui peut contenir sept à huit vaisseaux au plus et quelques petits bâtimens. Le fond y est de sable vaseux, et la profondeur d'environ quatre à six brasses. L'entrée de ce port, si c'en est un, est semée de rochers : la mer y défère de tous les côtés, même dans le fond de la baie, où règne une barre, et où l'on voit quelques rochers à fleur d'eau. Il y a de la houle dans cette baie; les vaisseaux y roulent et y tanguent; cet endroit n'est ni sûr ni commode, et il n'y a aucune ressource pour un vaisseau qui aurait besoin de caréner ou de se remâter. Les Hollandais avaient l'attention de n'y laisser entrer aucun vaisseau qu'il ne fût conduit par un pilote côtier.

L'île entière n'est pas couverte de cannelliers, comme on le croit communément, et l'on ne peut pas même dépouiller tous ceux qui y croissent. Les montagnes

habitées par les Bédas en sont remplies; mais cette nation ne permet l'entrée de son pays, ni aux Européens, ni aux Chingulais. Aussi les Hollandais achetaient-ils la plus grande partie de la cannelle, dont ils ont besoin, à leurs sujets de Négombo, de Colombo et de la Gale, les seuls districts de leur domination qui en fournissent. Le reste leur était livré par le roi de Candie à un prix plus considérable. L'une compensée par l'autre, elle ne leur coûtait que 13 sols 2 deniers la livre.

L'art de dépouiller les cannelliers est une occupation particulière et la plus vile des occupations; par cette raison est abandonnée aux seuls Chalias qui forment la dernière caste.

Outre le commerce de la cannelle qui est le plus considérable, les Hollandais retiraient encore de Ceylan, 1°. diverses pierres précieuses, la plupart d'une qualité inférieure. On les achète à la côte de Coromandel; 2°. le poivre, que la compagnie hollandaise ne payait que 8 sols 9 deniers la livre, et le café qu'elle ne payait que 4 sols 4 deniers; 3°. des balles de mouchoirs, de pagnes, etc., d'un très-beau rouge, fabriqués à Jaffanapatnam, par des Malabares qui, depuis long-temps, s'y sont établis; 4°. un peu d'ivoire et environ cinquante éléphans, que l'on transporte à la côte de Coromandel; 5°. l'arèque, fruit assez commun dans l'Inde; il croît sur une espèce de palmier. Lorsqu'on le mange seul, il appauvrit le sang et dessèche les fibres. Cet inconvénient n'est pas à craindre lorsqu'il est mêlé avec le bétel.

Le *bétel* est une plante qui rampe ou grimpe, comme

le lierre, le long des arbres ou des supports, auxquels elle s'attache par de petites racines. Il croît par-tout et dans toute l'Inde; mais il ne prospère véritablement que dans les lieux humides et glaiseux.

A toutes les heures du jour, même de la nuit, les Indiens mâchent des feuilles de bétel, dont l'amertume est corrigée par l'arèque qu'elles enveloppent toujours. On y joint constamment du *chounam*, espèce de chaux, faite avec des coquilles brûlées. Les gens riches y ajoutent souvent des parfums qui flattent leur vanité et leur sensualité. On ne peut se séparer avec bienséance pour quelque temps sans se donner mutuellement du bétel dans une bourse; c'est un présent de l'amitié qui soulage de l'absence.

La pêche des perles est encore un des revenus de Ceylan. Elle se fait dans le détroit qui sépare l'île du continent: cette pêche était autrefois d'un très-grand rapport; mais on a tellement épuisé cette source de richesse, que l'on n'y peut revenir que rarement.

Les Hollandais entretenaient dans le détroit deux chaloupes armées, pour exiger les droits qu'ils ont établis à la dernière paix. Cette île a été cédée aux Anglais.

Iles Laquedives.

Les Laquedives sont à quelque distance à l'O. de la presqu'île, à la hauteur qui s'étend de Cochin au S., à Kolastri au N., espace qui renferme à-peu-près deux degrés. Ces îles ne sont pas fort habitées ni habitables pour la plupart. Au temps d'Ayder-Aly, un Maure

nommé *Aly-Raja*, s'étant rendu puissant sur la côte, fit la conquête de ces îles. On a dit que pour justifier en quelque sorte ses usurpations, et pour avoir un droit de plus, il s'était annoncé comme étant amiral d'Ayder, qui, flatté de voir son nom respecté sur la mer, ne le démentit pas. Aly-Raja attaqua ensuite le roi des Maldives, et le fit prisonnier.

Iles Maldives.

Les Maldives forment une longue chaîne d'îles au S. O. du cap Comorin. Elles sont partagées en treize provinces, que l'on nomme *Atollons*. Cette division est l'ouvrage de la nature : elle a entouré chaque Atollon d'un banc de pierre, qui le défend mieux que les meilleures fortifications contre l'impétuosité des flots ou les attaques de l'ennemi. Les naturels du pays font monter à 12,000 le nombre de ces îles, dont les petites n'offrent que des monceaux de sables submergés dans les hautes marées, et les plus grandes n'ont qu'une très-petite circonférence ; au milieu de tous les canaux qui les séparent, il n'y en a que quatre qui puissent recevoir des navires. Les autres sont si peu profonds, que l'on y trouve rarement plus de trois pieds d'eau.

Il est vraisemblable que cet Archipel fut originairement peuplé par des hommes venus du Malabar. Dans la suite, des Arabes y passèrent, en usurpèrent la souveraineté, y établirent leur religion. Les deux nations n'en faisaient qu'une, lorsque les Portugais, peu après leur arrivée aux Indes, la mirent sous le joug. Cette tyrannie dura peu. La garnison fut exter-

minée, et les Maldives recouvrèrent leur indépendance. Depuis cette époque elles ont été soumises à un despote qui tenait sa cour à *Malé*, et abandonnait presque toute l'autorité aux prêtres. Il était le seul négociant de ses États. J'ai dit précédemment qu'un roi des Maldives avait été fait prisonnier par Aly-Raja, usurpateur des Laquedives, en 1752. Voici ce que je sais de très-certain à cet égard.

En 1754, M. de Termellier, officier français, estimé aux Indes, entreprit de rétablir le roi des Maldives dans ses États, et il y réussit. Il ne s'en tint pas à cet avantage; il procura à ce roi tous les services qu'il fut possible de rendre relativement au commerce de la France. Quoique le pays soit presque noyé d'eau, il n'est pas malsain; il y resta long-temps. M. de Termellier mourut, son fils lui succéda dans les bonnes graces du prince.

En tout ce pays est fort pauvre. Le principal objet du commerce sont ces petites coquilles, blanches et luisantes, que l'on nomme *Cauris*, et qui servent de petite monnaie dans l'Inde aussi-bien que sur la côte d'Afrique.

La pêche de ces coquilles s'y fait deux fois le mois, trois jours avant la nouvelle lune et trois jours après. Elle est abandonnée aux femmes qui entrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour les ramasser dans le sable de la mer. On en fait des paquets de 12,000. Ce qui ne reste pas dans la circulation du pays, ou n'est pas porté à Ceylan, passe sur les bords du Gange. Il sort tous les ans de ce fleuve un grand nombre de bâtimens qui vont vendre du sucre, du riz, des toiles et quelques autres

objets moins considérables aux Maldives, et qui se chargent de cauris pour 7 à 800,000 liv. Une partie se disperse dans le Bengale, où elle sert de petite monnaie : le reste est enlevé par les Européens qui l'emploient utilement dans leur commerce d'Afrique. Ils paient ces cauris six sous la livre, et la vendent depuis douze jusqu'à dix-huit : en Guinée on la paie jusqu'à trente-cinq.

On trouve aussi dans ces îles le cocotier, qui n'est nulle part aussi bon : on en tire le *cuire*, espèce de bourre dont j'ai déjà parlé.

CHAPITRE VI.

PRESQU'ÎLE ORIENTALE DE L'INDE.

La partie septentrionale de cette presqu'île renferme 1.° l'empire des Birmans qui comprend les anciens royaumes d'Arracan, de Pégu et d'Ava ;... 2.° les royaumes de Siam et de Cochinchine, etc. La partie méridionale qui forme une seconde presqu'île, jointe à la première par l'isthme de Ténacerim, est nommée presqu'île de Malaca.

Empire des Birmans.

Les Birmans, aujourd'hui maîtres d'un État puissant allié de la Chine et recherché par les Anglais, étaient, au temps de la découverte des Indes par les Portugais, soumis au souverain du Pégu. Alors le pays qu'ils possèdent aujourd'hui était partagé en plusieurs États dont les principaux étaient Arracan, le Pégu, le royaume d'Ava.

Le royaume d'Arracan, dont le nom véritable est *Yée-Kein*, confine au Bengale du côté de l'Occident.

Le royaume d'Ava, que les Indigènes nomment *Miamma*, était à l'E. du précédent, mais séparé par la chaîne de montagnes que l'on appelle *Anoupectoumiou*.

On connaît sur la côte du golfe le lieu suivant.

Chatigan est situé sur les confins d'Arracan. Les Portugais qui, dans le temps de leur prospérité, cherchaient à occuper tous les postes importans de l'Inde, y formèrent un grand établissement. Ceux qui s'y étaient fixés secouèrent le joug de leur patrie après qu'elle fut passée sous la domination Espagnole et se firent corsaires plutôt que d'être esclaves. Ils désolèrent long-temps par leurs brigandages les côtes et les mers voisines. A la fin les Mogols les attaquèrent et élevèrent sur leurs ruines une colonie assez puissante, pour empêcher les irruptions que les peuples d'Arracan et du Pégu auraient pu vouloir faire dans le Bengale. Cette Place rentra alors dans l'obscurité, et n'en est sortie qu'en 1758, lorsque les Anglais s'y sont établis.

Le climat en est sain, les eaux excellentes et les vivres abondans: l'abord y est facile et l'ancrage sûr. Le continent et l'île de Soudiva lui forment un assez bon port. Les rivières de Bourampoutre et de l'Ecki, qui communique avec le Gange, rendent faciles les opérations de commerce. Si Chatigan est plus éloigné de Patna, de Cassimbazar et de quelques autres marchés, que les colonies européennes de la rivière d'Ougly, elle est plus

proche de Jongdia, de Daca et de toutes les manufactures du bas fleuve. Il est indifférent que les grands vaisseaux puissent ou ne puissent pas entrer de ce côté-là dans le Gange, puisque la navigation intérieure ne se fait jamais qu'avec des bateaux.

Le Pégu, appelé par les habitans Bagou, était au S. d'Ava, avait la mer à l'O. et au S.

Les limites de ces deux derniers États à l'Est ne nous ont jamais été bien connues.

Les Birmans habitaient le pays qu'ils nommaient Miamma, et que les Européens appellent royaume d'Ava : au milieu du 16.e siècle, cet État était soumis à Pégu. Lassés de ce joug, les Birmans se révoltèrent, et pendant près de 100 ans, ils tinrent les Pégouans dans la dépendance.

Le détail de ces guerres ne peut intéresser un Européen ; je les supprime. Il suffira de savoir qu'à leur tour les Pégouans reprirent les armes, reconquirent le royaume d'Ava et firent même prisonnier le roi Birman.

Le roi de Pégu, ou Pégou s'occupa de retablir la tranquillité dans sa nouvelle conquête, assura les possessions et confirma les hommes en place dans leur état et leurs fonctions. Alors Alompra, dont le nom se place au rang des grands hommes qu'a produits l'Asie, n'occupait qu'une place très-médiocre de chef de village : il était d'une naissance obscure ; à cause de ses goûts on le nommait *Aumdzi*, ou le chasseur : les Anglais écrivent *Aumdzea*.

La conduite du roi Péguouan avait d'abord été sage,

elle devint arrogante. Il humilia, outragea, et bientôt indigna les Birmans.

Alompra fut un de ceux qui sentit le plus vivement ces outrages; pour en délivrer sa nation, il se fit un parti, et, après bien des combats, parvint, vers 1757, à soumettre le Pégou.

Les Français et les Anglais que l'intérêt de leur commerce attirait dans ces pays prirent parti, les uns pour les Pégouans, les autres pour les Birmans, tachant cependant de ménager les uns et les autres. (N. B. La succession de cet événement est très-bien exposée dans la relation de l'ambassade anglaise au roi d'Ava, 3. vol. avec atlas.)

Alompra, maître des deux royaumes et des villes de Mergui et de Ténasserim, passa dans le royaume de Siam dont le roi avait favorisé ses ennemis. Mais à peine avait-il mis le siége devant la capitale, qu'il tomba malade, il mourut pendant la route de son retour. « Sa » mort (dit le Major Symes), fut accompagnée des » regrets de sa nation, à qui son courage, ses talens, » et la gloire de l'avoir délivrée du joug des Pégouans, » le rendaient cher. » En effet ce chef habile, avait su conserver, par sa sagesse, ce qu'il avait acquis par sa valeur.

La loi du pays assurait la succession au fils aîné du souverain mort; cependant il y eut des troubles. Le prince, après différens combats, parvint à établir sa puissance. Il se nommait *Namdogiprâ*: après avoir fait à son pays tout le bien qu'il lui pouvait faire, il mourut en mars 1764. Il laissait un fils en bas âge nommé *Mo-*

mien, dont la tutèle fut confié à *Chembouan*, l'un de ses parens, qui bientôt se fit proclamer souverain.

Cet usurpateur porta la guerre contre les Siamois, et prit leur capitale. Ensuite il eut à se défendre contre les Chinois, qui voulaient soumettre toute la presqu'île à leur vaste empire. Mais sa victoire fut complète. Des 50,000 hommes qui composaient l'armée Chinoise, aucun ne retourna dans son pays; le peu qui ne fut pas massacré sur le champ de bataille, fut réduit en esclavage : ils étaient au nombre de 2500.

Les Siamois se révoltèrent ainsi que les Pégouans. Ceux-ci furent soumis les premiers, et Chembouan mourut avant d'avoir achevé la guerre contre les autres. Chengouza son fils aîné, auquel il avait fait prêter serment de fidélité par les Grands de la nation, hérita paisiblement du trône : mais bientôt il se conduisit en tyran féroce. Enfin après six ans de tyrannie, on conspira contre ce monstre, et l'on remit sur le trône le véritable héritier *Momien*; le tyran fut massacré.

Le nouveau souverain, qui, dès sa jeunesse, n'avait connu qu'un couvent et des prêtres, n'était réellement qu'un fantôme de roi aux yeux des conjurés : il n'eut ce titre que six jours. Il fut noyé, et l'on mit à sa place Mindéragi-Prâ, quatrième fils d'Aloimpra, alors âgé de 43 ans, et l'un des principaux conjurés. Cet événement est de l'an 1782. Ce prince vivait encore lorsque le Major Symes publiait la relation de son ambassade en 1800.

Le règne de ce prince commença par des actes de justice, continua par une sage sévérité, et enfin se développa par de la magnificence. Il abandonna la ville

d'Ava, qui, peu après en partie démolie, reçut le nom d'Ava-haung, ou l'ancienne Ava, et fonda une ville nouvelle, à peu de distance, au N. E., sous le nom d'UMMERAPOURA : c'est une des plus belles villes de l'Orient; elle est défendue par une bonne citadelle.

Ce prince fit ensuite la guerre contre les Siamois, avec lesquels, cependant, après des succès variés, il fit une paix avantageuse qui lui assurait les Places de Tavoy, de Mergui, et toute la côte occidentale de la presqu'île de Malaca, presque jusqu'au détroit.

Les Anglais instruits des avantages qu'ils pourraient obtenir d'une alliance commerciale avec les Birmans, soit pour en tirer un bois de construction excellent, soit pour communiquer plus aisément avec la Chine, y envoyèrent leur ambassade en 1795, et en effet sont parvenus à y faire un commerce presque exclusif.

Le climat est très-sain dans toutes les parties de l'empire. Le sol produit la plupart des objets de commodité, de commerce et même de luxe qu'offrent les autres contrées de l'Orient. La terre y est fertile, les habitans attachés à leur religion, mais point superstitieux. Ils sont actifs, industrieux, pleins de courage et de constance; amis des arts qu'ils s'efforcent d'attirer dans leur empire, et encourageant le commerce par toutes sortes de moyens; enfin leurs lois sont sages et fondées sur une morale pure; leur police vaut mieux que celle de la plupart des contrées de l'Europe. Ils sont naturellement bienfaisans et hospitaliers. Leurs manières sont l'expression, non pas d'une courtoisie trompeuse, mais d'une mâle franchise. Les

droits du rang et le respect dû à l'autorité, s'observent avec l'attention la plus scrupuleuse. C'est peut-être le seul État de l'Asie où les femmes ne soient point renfermées. Nullement gênées dans leurs démarches, dans leurs actions, elles vont et viennent librement, reçoivent les visites des hommes.

La connaissance des Lettres est si étendue chez les Birmans, que la plupart des paysans, des artisans et des matelots savent lire et écrire la Langue vulgaire; la Langue des sciences est le samscrit : et il en est peu qui y soient encore bien profonds. Leur religion est une secte de celle des indiens; ils n'adorent point Brahma, mais Boudha, dont les Indiens regardent l'apparition comme le neuvième calvator ou incarnation de Vishnou. Bondha changea la doctrine des Védas, et défendit de priver de la vie aucun être. Les statues qui représentent ce dieu, sont depuis long-temps appelées Gandma, et ses adorateurs sont plus nombreux que les Brahmes. Les Cingalais de l'île de Ceylan doivent être comptés parmi les premiers sectateurs de Boudha; et les Birmans reconnaissent avoir reçu leur religion de cette île. Il y a 2500 ans qu'un philosophe, nommé Gotma, vint l'enseigner dans l'Inde; d'abord dans le royaume d'Arracan, puis dans celui d'Ava, duquel elle est passée en Chine. William Jones, mort depuis quelque temps à Calcutta, a prouvé que ce même Boudha était aussi le dieu de l'empire Japon, et l'Odin des Goths. Le code des Birmans n'est qu'un commentaire de celui de Menou, rempli de la plus saine morale, et il l'emporte de beaucoup sur les commen-

taires Indoûs, par la perspicacité et le bon sens. Le Tsalaé (c'est une chaîne) est le signe qui décore les nobles, et l'ordre, parmi eux, dépend du nombre des cordons qui composent le Tsalaé. Celui de l'empereur en a 24; personne n'en porte au-dessus de 12. Aucun emploi n'est héréditaire.

La principale rivière de ce pays, que l'on désignait par le nom de *rivière d'Ava*, porte, dans le pays, le nom d'*Irraouaddy*, et celui qui passe à *Pégu* ou Pégou, est appelée *Bagou-Kioup* ou *ruisseau de Pégou*.

La ville d'Ava a été abandonnée : *Ummérapousa*, ville nouvellement bâtie, peu loin au N. E. de Pégou. Cette ville est fort belle, et l'empereur qui l'a fait bâtir y a un très-beau palais.

PÉGU ou Pégou, au S., est aussi une ville nouvelle, bâtie sur les fondemens de l'ancienne. Elle renferme de fort beaux édifices : c'est la résidence du vice-roi.

RANGOUN est au S. sur la branche orientale de la rivière qui forme un delta en arrivant à la mer : c'est un lieu considérable de commerce.

SYRIAM, très-près à l'E., est un lieu de commerce. Les Français y ont eu une factorie. Les Anglais s'y sont établis exclusivement.

L'île de *Négrais* ou Négrail, au S. E., leur avait été cédée, dès 1757, par Alompra.

Royaume de Siam.

Le royaume de Siam occupe la partie septentrionale de la presqu'île au-delà du Gange. Il paraît avoir pris

son nom de la rivière qui en arrose la Capitale, dont le nom est *Juthia*. La partie occidentale de ce pays a été conquise par les Birmans, pendant les dernières années du XVIII°. siècle.

On connaîtrait mal ce pays, si l'on ne savait que ce qu'en ont dit l'abbé de Choisy et le père Tachar. D'ailleurs, il est arrivé plusieurs révolutions depuis le temps où ils écrivaient. Voici ce qui paraît le plus certain.

Ce Royaume, quoique coupé du S. au N. par une chaîne de montagnes, est d'une fertilité si prodigieuse, qu'une grande partie des terres cultivées y rend deux cent pour un. Il y en a même qui, sans le secours de la semence, prodiguent d'abondantes récoltes de riz : moissonné comme il est venu, sans soin et sans attention, ce grain, abandonné pour ainsi dire à la nature, tombe et meurt dans les champs où il est né, pour se reproduire dans les eaux du fleuve qui traverse le royaume.

Peut-être aussi n'est-il point de contrée sur la terre où les fruits soient en aussi grande abondance, aussi variés, aussi sains que dans cette terre.

On y trouve aussi des mines d'or, de cuivre, d'aimant, de fer, de plomb, et de calin, cet étain si recherché dans toute l'Asie.

Mais le despotisme le plus affreux rend inutiles tant d'avantages. A Siam, il n'y a que des esclaves et point de sujets. Les hommes y sont divisés en trois classes, sans y comprendre le roi et les officiers ou magistrats.

Ceux de la première, composent la garde du monarque,

harque, cultivent ses terres, travaillent aux ateliers de son palais.

Ceux de la seconde, sont destinés aux travaux publics, à la défense de l'État.

Ceux de la troisième classe, servent les magistrats, les ministres, les premiers officiers du royaume.

Jamais un Siamois n'est élevé à un emploi distingué, qu'on ne lui donne un certain nombre de gens de corvées : ainsi les gages des grandes places sont bien payés à la cour de Siam, parce que ce n'est pas en argent, mais en hommes, qui ne coûtent rien au prince. Ces malheureux sont inscrits, dès l'âge de seize ans, sur des registres. A la première sommation, chacun doit se rendre au poste qui lui est assigné, sous peine d'être mis aux fers, ou condamné à la bastonnade.

Dans un pays où les hommes doivent six mois de leur travail au Gouvernement, sans être payés ni nourris, et travaillent six autres mois pour gagner de quoi vivre toute l'année : daus un tel pays, la tyrannie doit s'étendre des personnes aux terres. Aussi, n'y a-t-il point à Siam de propriété. Les fruits délicieux, qui sont la richesse des jardins du monarque et des Grands, ne croissent pas impunément chez les particuliers. Si les soldats, envoyés pour la visite des vergers, y trouvent quelqu'arbre dont les productions soient précieuses, ils ne manquent jamais de les marquer pour la table du despote ou de ses ministres. Le propriétaire n'en est plus que le gardien, et il en est responsable, sous les peines les plus sévères.

C'est peu que les hommes y soient esclaves de l'homme,

ils le sont même des bêtes. Le roi de Siam entretient un grand nombre d'éléphans. Ceux de son palais sont traités avec des honneurs et des soins extraordinaires. Les moins distingués ont 15 esclaves à leur service, continuellement occupés à couper leur herbe, des bananes, des cannes à sucre. Ces animaux, qui ne sont pour lui d'aucune utilité réelle, flattent tellement l'orgueil du prince, qu'il mesure plutôt sa puissance sur leur nombre, que sur celui de ses provinces. Sous prétexte de les bien nourrir, leurs conducteurs les font entrer dans les terres et dans les jardins qu'ils dévastent, à moins que l'on ne se rédime de ces vexations, par des présens continuels. Personne n'oserait fermer son champ aux éléphans du roi, dont plusieurs sont décorés de titres honorables, et élevés aux premières dignités de l'État.

Tant d'espèces de tyrannies font que les Siamois détestent leur patrie, quoiqu'ils la regardent comme le meilleur pays de la terre. La plupart se dérobent à l'oppression, en fuyant dans les forêts, où ils mènent une vie sauvage. Cette désertion est devenue si considérable, que depuis le port de Mergui jusqu'à Juthia, capitale de l'empire, on marche huit jours entiers sans trouver la moindre population, dans des plaines immenses, bien arrosées, dont le sol est excellent, et sur lequel on découvre les traces d'une ancienne culture. Ce beau pays est abandonné aux tigres.

On appelle *talapoins*, dans le royaume de Siam, des espèces de moines, dont les uns sont solitaires, les autres intrigans. Ils prêchent au peuple les dogmes et la morale de *Sommonacodom*. Ce législateur des Siamois

fut long-temps honoré comme un sage, et il l'a été depuis comme un dieu, ou comme une émanation de la divinité. Il n'y a pas de merveilles qu'ils n'en racontent. Je n'en rapporterai que quelques-unes. Ce prétendu fils de Dieu, vivait avec un grain de riz par jour. Un jour il arracha un de ses yeux pour le donner à un pauvre, parce qu'alors il n'avait rien autre chose en sa possession. Une autre fois, et sans doute ce pauvre-ci ne pleurait pas la faim, car ce fut sa femme qu'il lui donna. Il commandait aux astres, aux rivières, aux montagnes. Mais il avait un frère qui le contrariait dans ses projets. Dieu le vengea, et crucifia lui-même ce frère.

Le commerce de Siam, dans les premiers temps, était entre les mains des Hollandais. Il y fut d'abord assez considérable; ensuite il déclina. Avant la guerre actuelle, ils n'avaient, sur les autres nations, que l'avantage de remonter le fleuve Ménan jusqu'à la capitale, où ils avaient un agent; au lieu que les autres nations sont obligées de s'arrêter à l'embouchure du fleuve. Ils y portaient des chevaux de Java, du sucre, des épiceries et des toiles. Ils en tiraient de l'étain, à 77 livres le cent; de la gomme lacque, à 57 liv. 4 sous; quelques dents d'éléphans, à 3 liv. 12 sous; et de temps en temps un peu de poudre d'or. On peut assurer qu'ils tiennent uniquement à cette liaison par le bois de sapan, qu'on leur vend 5 liv. 10 sous le cent, et dont ils ont besoin pour l'arrimage de leurs vaisseaux.

Du Tonquin.

Le Tonquin, ainsi que la Cochinchine, dont je vais parler ensuite, sont désignés dans le pays par les noms d'*Annam*, l'un septentrional, l'autre méridional. *Annam*, dans l'ancienne Langue de ce pays, signifie *Repos du Midi.*

L'Annam septentrional ou Tonquin, est vers la mer qui baigne la partie méridionale de la Chine. Le théisme y domine. C'est la religion de Confucius, dont les dogmes et les livres y sont plus révérés qu'à la Chine même. Mais il n'y a pas, comme à la Chine, le même accord entre les principes du gouvernement, la religion, les lois, l'opinion et les rites. Aussi, quoique le Tonquin ait le même législateur, il s'en faut bien qu'il ait les mêmes mœurs. On n'y trouve ni ce respect pour les parens, ni cet amour pour le prince et pour l'ordre, ni ces égards réciproques, ni ces vertus sociales qui règnent à la Chine. Cette nation, livrée à une paresse excessive, à une volupté sans goût et sans délicatesse, vit dans une défiance continuelle de ses souverains et des étrangers. Il est tributaire de la Chine.

Les Portugais et les Hollandais, qui avaient essayé de former quelques liaisons au Tonquin, se sont vus forcés d'y renoncer. Les Français n'ont pas été plus heureux. Il n'y a eu depuis, entre les Européens, que quelques négocians particuliers de Madras qui aient suivi, abandonné et repris cette navigation. Ils partagent avec les Chinois l'exportation du cuivre et des

soies communes, les seules marchandises de quelque importance que fournisse le pays.

De la Cochinchine.

Ce furent les Portugais qui donnèrent au pays d'*Annam* méridional, le nom de Cochinchine, sans autre autorité, que d'y avoir trouvé la côte à-peu-près semblable à celle de Cochin, et tout le pays très-voisin de la Chine.

Il n'y a guère que trois siècles que ce pays était habité par des sauvages, vivans dans les bois. Un prince du Tonquin, fuyant devant son souverain, qui le poursuivait comme un rebelle, franchit avec ses soldats et ses partisans, les montagnes et le fleuve qui sert de barrières entre les deux États. Ils s'en emparèrent sur les habitans épars, et y fondèrent un empire sur la culture et la propriété. Le riz était la nourriture la plus facile et la plus abondante : il eut les premiers soins des nouveaux colons. La mer et les rivières attirèrent des habitans sur les bords, par une profusion d'excellens poissons. On éleva des animaux domestiques, les uns pour s'en nourrir, les autres pour s'en aider au travail : on cultiva les arbres les plus nécessaires, tel que le cotonnier pour se vêtir. Les montagnes et les forêts qu'il n'était pas possible de défricher, donnèrent du gibier, des métaux, des gommes, des parfums et des bois admirables. Ces productions servirent de matériaux, de moyens et d'objets de commerce. Enfin, on construisit les cent galères qui défendent constamment les côtes du

royaume. Voici l'état de ce royaume, d'après M. *Poivre*, auteur de l'ouvrage intitulé : *Voyage d'un Philosophe*. Il y avait résidé long-temps.

Ce royaume est borné, au N. par le Tonquin ; au S., par le Camboje ; à l'E., par la mer ; à l'O., par une chaîne de montagnes, où sont des sauvages appelés *Moï*, et par les royaumes de *Miène* et de *Laos*.

La largeur en est fort inégale. Dans les provinces du Nord, il s'étend à 12, 15 et 20 lieues, suivant l'éloignement ou la proximité des montagnes ; vers le milieu, les montagnes s'avancent presque jusqu'au rivage de la mer, ne laissant qu'un chemin de communication ; vers le Midi, les montagnes s'éloignent, et laissent aux Annamites des terres de 30 à 40 lieues de largeur.

Le royaume d'Annam est partagé en *onze* provinces ou gouvernemens, dont quatre sont nommés *Provinces septentrionales*, et sept *Provinces méridionales*.

Je ne les nommerai point ici, parce qu'il n'en résulterait que l'ennui d'entendre des sons bizarres ; mais je remarquerai qu'elles sont distinguées par leurs productions. L'une fournit le fer et la cire ; l'autre, la cire et le poivre ; la troisième, à-peu-près comme la précédente ; enfin, celle d'*Hué* abonde en denrées de toutes espèces. Elle a donné son nom à la capitale.

Telles sont les productions des quatre provinces du Nord. Celles que l'on nomme méridionales, produisent 1°. de l'or, du sucre, de la cannelle, du bois d'aigle ;... 2°. de la soie, du coton ;... 3°. du riz et de la soie ;... 4°. de l'ivoire en grande quantité, du bois d'aigle ou calembac ;... 5°. de très-beaux bois pour

meubles et pour la construction des barques et des galères ;... 6°. du bois d'aigle et de l'ivoire ;... la septième, est un pays usurpé sur les Camboje. C'est la plus abondante en riz : elle est le grenier des Annamites.

Ces provinces s'étendent du 10°. degré 30′, jusqu'au 17°. degré 30′ au N., et renferment trois grandes rivières et trois ports principaux.

La plus belle, la plus agréable, la plus saine par son climat, est celle d'Hué, où se trouve la ville royale du même nom. C'est à tort que sur quelques cartes on écrit *Cahué*. Le mot *ca*, il est vrai, se trouve dans la Langue des Annamites, pour exprimer le mot grand et grande ; mais dans l'idiome, il se mettrait à la fin du mot, et il faudrait dire *hué-ca*, pour exprimer la grande hué.

Cette ville est très-étendue : elle a au moins cinq lieues de circonférence, et n'est pas fermée de murailles. C'est une grande peuplade toute ouverte. Ses principaux ornemens sont les palais du roi et les temples d'idoles. Les maisons des mandarins, comme celles des particuliers, sont simples, presque toutes bâties en bois, couvertes de tuiles, et toutes placées entre cour et jardin.

Cette ville est divisée en douze quartiers, tous situés sur les bords d'une grande rivière, ou des canaux qui en sortent. Quatre de ces quartiers ont pris leurs noms des quatre palais du roi ; les huit autres, des fabriques qui y sont établies. Les pagodes sont, après les quatre

palais, ce qu'il y a de plus remarquable dans la capitale : on en compte plus de 400.

La rivière d'Hué peut avoir un quart de lieue dans sa plus grande largeur : elle est très-navigable jusqu'au port, et même au-delà, pour des bâtimens de toute grandeur : elle sort des montagnes qui séparent la Cochinchine du royaume de Laos, court du N. O. au S., et arrose une plaine d'environ 20 lieues.

Voici ce qu'a eu la bonté de me faire parvenir un homme de mérite qui connaît parfaitement l'Inde.

On trouve à la Cochinchine les plus beaux bois de constructions, propre à faire des bâtimens de guerre de toutes les grandeurs, et de la meilleure qualité possible.

Le Brai sec y est en abondance ; on s'en sert pour la carène des bâtimens, à cet effet on y mêle une certaine quantité d'huile de bois, qui est très-commune et de bonne qualité. — Il n'y a pas de goudron. — On y fait des cables de pitre, avec lequel on fait aussi de l'étoupe pour calfater les navires. — Le chanvre vient très-bien dans le pays, mais on ne le cultive pas.

Depuis le retour d'un jeune prince de ce pays, qui y fut reconduit de France sur la frégate la Méduse, commandée par M. de Rosilly, on a fait en Cochinchine des progrès dans plusieurs genres, entre autres de la toile à voiles avec du coton, ainsi qu'il s'en fait en France, et qui sont d'un très-bon service.

D'après des modèles donnés par MM. Dayot et Olivier, on a fait de bonnes poulies à rouet et des essieux de fonte.

La galère royale est gréée à l'européenne. — Il y a dans l'arsenal deux hangars où sont 80 forges. — L'abbé Boissereau, missionnaire, y a donné le moyen de faire des vis, ce que l'on ignorait dans ce pays. — Et M. Olivier y a fait exécuter un crik en fer.

Les chantiers sont commodes, il n'y a que des *calles* à faire.... Et plusieurs bras de rivières sont navigables.

Le sol y est bon et très-propre à la culture. Les principales productions sont le riz d'excellente qualité; les noix de rèque, le coton, la soie écrue, le sucre, le poivre, le cardamone, la cannelle, le lacque, le tabac, le morphil.

Les forces du roi de la Cochinchine, en février 1790, consistaient en six Forts à l'européenne, nouvellement construits, dont deux à l'entrée de la rivière, armés de canons de 32 livres de balles.

Les troupes du roi se montaient à environ 60,000 hommes, dont 8,000 avec fusils et baïonnettes, les autres avec des lances.

Dix grands mandarins, commandans de divisions, sont sous les ordres du roi, qui commande toujours les armées en personne : d'autres mandarins sont chargés des détails.

On trouvait dans les ports et les arsenaux;.... 100 grandes galères armées,... 40 prêtes à être lancées,... 300 petites galères,... 1 soumme portant 36 pièces en fonte de 8-6, etc. livres de balles,... 6 autres de 20 canons chacune,...., une très-grande quantité de bateaux, etc. pour le service des ports.

Artillerie.

350 pièces de canons de fonte, du calibre de 18-12, etc. jusqu'à 4 pour l'armement des galères.

280 pièces de canon de fer, du calibre de 8-6 et 4.

150 pierriers de fonte.

1 mortier en fonte de 16 pouces de diamètre.

40 canons en fonte, montés sur affût de campagne.

40 obusiers en fonte, du calibre de 18.

Peu de boulets en fer, beaucoup en pierres et en bois dur. Beaucoup de poudre.

Un grand nombre d'éléphans.

Les vents qui règnent sur la côte sont des vents de Mousson. Depuis mai jusqu'en septembre (de floréal à vendémiaire), ils soufflent du N. S. au S. E. De septembre en mai (de vendémiaire en floréal), ils soufflent du N. O. au S. et au S. O.

Ces vents forment la division de l'année : l'été qui commence en mai ; l'hiver, appelé *saison des pluies*, qui commence en septembre, et finit en avril.

Le pays est très-riche en mines d'or et en mines de fer. On n'y connaissait pas, il y a 20 ans, le soufre, le cuivre, l'étain, ni le plomb.

Précis historique et politique.

Gouvernement. Le gouvernement des Annamites ou Cochinchinois, est le despotisme, contenu par les mœurs générales de la nation, qui sont très-douces et modérées.

Le roi gouverne par le secours de quatre ministres, dont deux sont appelés *ministres de la main gauche*; les deux autres, *ministres de la main droite* : ils partagent entr'eux toutes les affaires civiles et militaires, et forment le conseil.

Les gouverneurs des provinces sont nommés par le roi, pour trois ans, et, après ce terme, ordinairement on leur fait restituer à leur tour ce qu'ils ont pillé dans la province. Ces gouverneurs sont despotes; ce sont eux qui règlent les tributs. D'autres officiers sont envoyés de la Cour pour les percevoir; et le peuple à souvent beaucoup à souffrir entre ces différentes autorités, qui ne s'accordent guères que pour le pillage.

Tout le pays suit les mêmes lois tirées des anciennes lois chinoises, avec quelques modifications : il paraît qu'ils sont, ainsi que les Tonquinois, ou Annamites septentrionaux, un même peuple que les Chinois. Ils en ont la même morale, le même goût pour les Lettres, le même habillement, et ils en étudient les livres.

Religion. La vraie religion naturelle des Annamites est celle de l'ancienne Chine, enseignée par Confucius et par la foule innombrable de ses disciples. Mais les principes de cette religion naturelle, ne se trouvent que dans les livres : on ne voit par-tout qu'idoles et que bonzes. C'est la religion de *Foé* et de *Ticca* qui domine. Outre les idoles sculptées, l'Annamite voit et adore des esprits par-tout, dans les forêts, les montagnes, les rochers, les rivières, etc. Toute la nation est superstitieuse. Les bonzes, espèces de prêtres attachés au service des pagodes, ont des revenus fonciers,

et font encore des quêtes. Ils sont fort ignorans. Heureusement encore qu'ils n'ont aucune part au gouvernement.

Mœurs. Le caractère propre des Annamites est d'être singulièrement dociles à la raison, simples dans leurs mœurs, très-voluptueux, et d'une curiosité inquiette. Chez eux, les femmes, au lieu d'être en quelque sorte esclaves comme chez presque toutes les nations de l'Asie, sont au contraire maîtresses de tout. Ce sont les femmes qui font toutes les affaires, soit publiques, soit particulières. Les jeunes filles sont libres de leurs personnes, et ordinairement elles ne négligent pas de faire usage de cette liberté. Ce qui semble les justifier aux yeux même de la raison, c'est que plus elles ont eu d'amans et mieux elles se marient ensuite; cette considération emportant avec elle la conviction d'un mérite reconnu et éprouvé. Les femmes mariées sont d'une conduite très-régulière.

Les Annamites n'ont pas d'imprimerie; tous leurs livres imprimés leurs viennent de la Chine, leurs ouvrages particuliers, et ils en ont beaucoup sur la morale, n'existent qu'en manuscrits.

Ils ont la même musique et les mêmes instrumens que les Chinois. Ils ont des poètes, des comédies, des tragédies, qui leur sont propres. On voit souvent, à la Cour, des gens d'esprit, hommes et femmes, représenter des comédies en vers impromptus, dans lesquels il y a de l'esprit et beaucoup de licence. Ils ont presque tous les arts mécaniques.

Les soldats sont armés d'arcs et de flèches, de lances,

de javelots, de sabres, dont la lame a trois pieds de long, et que l'on porte sur l'épaule.

Navigation et marine. Les Annamites n'ont de navigation que le long de leurs côtes, dont ils ne s'éloignent jamais qu'à la distance de 20 à 30 lieues, pour aller toutes les années sur les îles des côtes qui forment le petit archipel, rempli d'écueils, indiqué sur les cartes par le nom de *Paracel*. Leur navigation, au N., ne va pas au-delà de la rivière qui les sépare du Tonquin; au S. ils vont sur la côte de Camboje, et jusqu'à *Ponthiamas*, et même jusqu'à Poulo-Condor.

Le royaume de Laos et la presqu'île de Camboje sont peu connus.

Presqu'île de Malaca.

Cette presqu'île est une langue de terre fort étroite, qui peut avoir 100 lieues de long : au N. elle tient au continent par l'isthme de Ténasserim. Le canal, qui au S. O. la sépare de l'île de Sumatra, est connu sous le nom de *détroit de Malaca.*

On sait que, lorsque les Portugais eurent découvert l'Inde, ils s'établirent dans tous les points dont la situation leur présentait quelques avantages. Ils trouvèrent de la résistance lorsqu'ils arrivèrent à Malaca. La nature avait pourvu au bonheur des Malais. Un climat doux et sain, rafraîchi par les vents et les eaux sous le ciel de la zone torride; une terre prodigue de fruits délicieux, et propre à la culture de toutes les productions nécessaires à la société; des bois d'une verdure éternelle; des fleurs qui naissent à côté

des fleurs mourantes; un air parfumé des odeurs les plus suaves; tout, enfin, de ce qui peut convenir à l'homme de la nature se trouve dans cette presqu'île. Mais les institutions civiles y ont complétement contrarié ces causes de bonheur.

Le peuple y était esclave parce que le prince y était despote, et qu'il avait sous lui de grands vassaux, maîtres de toutes les terres, et sans cesse écrasant la multitude. Ainsi le gouvernement le plus dur y avait formé le peuple le plus atroce dans le plus beau pays du monde.

Cet état d'oppression avait mis la férocité dans tous les cœurs. Les maîtres arrachaient leurs vassaux à l'agriculture pour vendre leurs services à qui voudrait les acheter. Une vie errante et périlleuse leur parut préférable à la vie opprimée qu'ils menaient sur terre, et bientôt presque tous préférèrent l'état de pirates à celui de cultivateurs. Ce peuple était ainsi parvenu à conquérir un Archipel immense, célèbre dans tout l'Orient, sous le nom d'*Iles Malaises*. Il avait porté dans ses nombreuses colonies, sa Langue qui est encore la plus répandue et sert d'intermédiaire entre les Langues européennes et le chinois, ou toute autre Langue orientale : il avait aussi porté ses lois, ses mœurs, ses usages, etc.

Malaca, située au S. O., sur le détroit de son nom, était devenue, par sa situation, le plus considérable marché de l'Inde. Son port était toujours rempli de vaisseaux : les uns y arrivaient du Japon, de la Chine, des Philippines, des Moluques, etc.;

d'autres s'y rendaient du Bengale, du Coromandel, du Malabar, de Perse, d'Arabie et même d'Afrique. Tous ces navigateurs y traitaient entre eux avec la plus grande sécurité. L'attrait des Malais pour le brigandage, avait enfin cédé à un intérêt plus sûr que les succès toujours vagues, toujours douteux de la piraterie.

Malgré ce goût pour le commerce, les procédés des Portugais dans l'Inde ont eu bientôt rendu les Malais à leur première férocité. Ils ne marchent jamais sans un poignard, que l'on appelle *Crid*, et rien n'est si dangereux. Embarqués sur un vaisseau, ils poignardent tout l'équipage au moment de la plus profonde sécurité. Depuis que l'on a connu leur perfidie, tous les Européens ont pris la précaution de ne plus se servir de Malais pour matelots.

Lorsque les Hollandais se furent, après les Portugais, établis dans l'Inde, connaissant l'importance de Malaca, ils firent deux fois les plus grands efforts pour s'en emparer, mais inutilement. On rapporte que le général hollandais, demaudant au commandant vaincu, lors de son départ, quand il reviendrait; le Portugais répondit pieusement: quand vos péchés seront plus grand que les nôtres.

Voici, d'après le Gentil, l'état actuel de cette Place.

Malaca, dit-il, passe pour un endroit assez considérable. Mais, soit qu'il ne l'ait jamais été, et qu'on l'ait trop vanté alors, soit qu'il ait beaucoup déchu; il est certain que dans tout son état actuel, cette ville est très-peu considérable: à peine mérite-elle que l'on

en parle, au moins comme ville. Il est vrai que l'endroit est joli, mais on pourrait le rendre très-agréable et beaucoup plus considérable. La rade est très-fréquentée et presque toujours garnie de quantité de vaisseaux de toutes les parties de l'Inde. C'est donc en effet un des marchés les plus activés de l'Inde.

Quant à la place en elle-même, c'est une espèce de ville assez mal bâtie et composée de trois rues principales, parallèle entre elles à la côte; la première, ou la plus considérable de ces rues, est celle qui borde la mer et qui se prolonge en quelque sorte le long du rivage: elle est très-propre; elle a d'assez jolies maisons à un étage, et des arbres d'un côté, lesquels, par leur verdure, font de cette rue une demeure très-agréable. La seconde rue n'est pas si considérable; la troisième ne mérite pas que l'on en parle.

Les rues de traverses sont remplies de maisonnettes fort mal-propres: toutes ces rues sont peuplées de Chinois, de Mogols, que l'on appelle *Maures* de Malabar, de Malais et quelques pauvres Portugais. On y trouve très-peu de Hollandais. Ceux-ci habitent dans les principales rues et sont presque tous au service de la compagnie hollandaise; dans la rue qui borde le rivage, logent tous les étrangers. Cette peuplade est bornée d'un côté par la mer, du côté des terres par une jolie rivière et par un mur qui achève de la former. Le mur est peu épais et de terre, à la hauteur de trois à quatre pieds, avec des espèces de redoutes de distance en distance, assez bonne contre les attaques des gens du pays.

Ces

Ces différentes nations, excepté le Portugais, ont leurs temples dans la ville. Les Chinois y en ont un; les Maures, une mosquée; les Malais aussi, puisqu'ils sont Mahométans. Les Portugais ont, à une demi-lieue de la ville, leur église desservie par un religieux de l'ordre de *S. François* et dépendant de l'évêché de Timor.

Le fort de Malaca est sur le bord de la mer; de l'autre côté de la rivière, sur laquelle il y a un double pont-levis.

Mais l'existence des Hollandais à Malaca (actuellement peut-être au pouvoir des Anglais), est tout-à-fait précaire; ils ne possèdent guères de terres que jusqu'à une lieue de Malaca. Ils ne la cultivent ni ne la font cultiver; tout le riz qu'ils consomment, ils le tirent de dehors. Les Malais, presque toujours en guerre avec eux, ne leur fournissent aucune espèce de vivres; en sorte que l'on y est exposé à la famine: aussi le riz y est-il quelquefois très-cher.

Au reste, Malaca est d'un bien faible avantage pour les Hollandais. La compagnie n'y fait que très-peu de commerce; mais le commerce du détroit est très-lucratif, parce qu'ils prétendent y être les maîtres.

A Malaca, il y a une douane dont la ferme est entre les mains des Chinois, et les vaisseaux mouillés en rade, ne peuvent pas faire le commerce entre eux, sans payer les droits d'entrée et de sortie, comme si les marchandises étaient descendues à terre.

Les promenades de Malaca sont fort agréables: on en a des deux côtés de la ville; on y trouve quantité

de jardins charmans où il y a beaucoup de mangoustans : le fruit n'en est mûr qu'en juillet ; il y a aussi beaucoup de cocotiers.

DE L'ARCHIPEL DE L'INDE.

Ce que l'on désigne quelquefois par le nom d'*Archipel des Indes*, est un massif considérable d'îles, situé au S. E. de l'Asie, et partagé en plusieurs groupes, dont les plus connus comprennent : 1.° les îles *de la Sonde*; ... 2.° les *Moluques*; ... 3.° les *Philippines*. Il faut y joindre quelques îles détachées.

Iles de la Sonde.

On comprend, sous ce nom, les îles qui se trouvent au S. de la presqu'île orientale de l'Inde : les plus considérables sont : *Sumatra*, ... *Java*, ... *Borneo*.

SUMATRA. Cette île, la plus occidentale de celles qui portent le nom d'*îles de la sonde*, est inclinée, par rapport à l'équateur, du N. O. au S. E., et ce cercle la coupe en deux parties, à peu-près égales : c'est une des plus grandes îles connues. Une longue chaîne de montagnes la parcourt dans toute sa longueur ; le sommet n'y est jamais couvert de neige ; cependant il s'y trouve de vastes plaines, bien plus élevées que les côtes, et dans lesquelles on éprouve un air froid. Entre ces montagnes, il en est une que l'on nomme le mont *Ophir*, dont le sommet est élevé au-dessus de la mer de 13,842 pieds anglais, ce qui l'indique un peu plus haut que le Pic de Ténériffe, qui n'en a que 13,265. — Il y a des lacs dans l'inté-

rieur du pays, et, dans plusieurs endroits, de fort belles chutes d'eau; car le nombre des sources y est très-considérable. Elles donnent naissance à beaucoup de rivières dont les plus remarquables, par la longueur, sont dans la partie orientale. — La chaleur y est plus tempérée que sous les tropiques. — Mais, à cause de l'humidité, l'atmosphère y est en général plus brumeux qu'en Europe; le tonnerre et les éclairs y sont plus fréquens. — On n'y connaît que deux saisons : la saison *sèche*, ou mousson du S. E., qui commence en mai et finit en septembre; et la saison *pluvieuse*, ou du N. O., qui commence en novembre et finit en mars. Il faut observer qu'il y a alternativement des brises de terre et de mer. Ces brises ont lieu, savoir; celles de mer depuis environ 10 heures du matin jusques vers 6 heures du soir; celle de terre pendant la nuit; cela tient à la raréfaction de l'air par la chaleur du soleil. Le vent de terre est frais et humide : il est dangereux de s'y exposer long-temps, et mortel, de s'y endormir.

Le sol y est en général d'un argile rude et rougeâtre, couvert d'une couche assez légère de terreau noir; ce qui donne lieu à une végétation très-abondante et même à des forêts impénétrables dans les endroits inhabités; mais en pleine il est nu et peu fertile.

Les productions principales sont;... l'or en très-grande abondance, le cuivre, le fer, l'étain, le soufre, le salpêtre, le charbon de terre, du cristal; on y trouve aussi des sources thermades, de l'huile de pétrole, de la roche tendre, et, dans quelques endroits, des pé-

trifications et des terres colorées en jaune et en rouge. On y trouve quelques volcans en activité; au point que l'on y éprouve, par intervalle, des tremblemens de terre; celui de 1770 fut très-désastreux. Cependant la chaleur n'y est pas extrême.

On en sentira la raison. Outre l'élévation où l'on se trouve entre les mers, 1.° on n'y a le soleil perpendiculaire qu'aux deux époques des équinoxes qui laissent entre elles six mois d'intervalles;.. 2.° sous le tropique, au contraire, ou, du moins très-près, on n'a que quelques mois entre les jours où le soleil est dans cette position, ce qui perpétue la cause de la grande chaleur.

L'île de Sumatra est divisée par les habitans en six principaux royaumes,... 1.° de Menangcabo,... 2.° des Mais,... 3.° d'Achin,... 4.° des Battas,... 5.° des Réjangs,... 6.° des Lampuns.—Celui de *Menangcabo* est le plus considérable, et reçoit l'hommage de tous les autres.

Il a parut au savant Marsden que le peuple appelé Réjang était le plus ancien de l'île; les Anciens les auraient dit autauchtones. Ils sont de moyenne stature, mais bien faits: ils ne se laissent venir aucun poil, excepté les cheveux, sur quelle partie du corps que ce soit. Les femmes sont plus blanches que brunes, mais laides. Ils sont sujets aux goîtres principalement les *Orangs Gounongs* qui vivent dans l'intérieur des vallées....leurs vêtemens sont faits d'écorce d'arbre battu. Les femmes laissent croître leurs cheveux qui ordinairement pendent jusqu'à terre; elles teignent leurs

dents en noir; plusieurs les limen t pour les rendre pointues.

En général leurs habitations sont commodes et réunies en petits villages sur le bord des rivières ... ces maisons sont en bois de bambous, et sur pilotis, haut de 5 à 6 pieds. —La base de leur nourriture est le riz; on cultive avec grand soin le cocotier, sur-tout à cause de l'huile qu'ils en retirent pour leurs cheveux et pour leurs lampes; ils ont aussi le poivre, le cardamum, le tabac, la canne à sucre, l'igname, la patate douce, l'indigo, le *sapan* ou bois du Brésil, et des fruits de différentes sortes en très-grande abondance, aussi bien que des fleurs. L'Andunel qu'ils nomment *Carbo* et qui est à-peu-près le Bison, ou espèce de taureau, sert aux travaux domestiques et à la nourriture. Les autres quadrupèdes y sont bien moins nombreux que les oiseaux, dont les espèces sont très-variées et très-multipliées. Entre les reptiles, on distingue différentes sortes de lézards, le caméléon; il y a beaucoup de serpens. On y est aussi fort incommodé de la multitude d'insectes, entre autres par les fourmis de différentes espèces. Mais l'animal le plus à craindre est le tigre: on y voit aussi le cocodrile.

De toutes les productions de l'île, la plus importante est le poivre dont la compagnie anglaise fait le commerce exclusif. Les Anglais ont grand soin d'en éloigner toute autre nation. Les naturels s'engagent même vis-à-vis des agens de la compagnie à entretenir un nombre déterminé de poivriers; c'est à-peu-près 1000 par chaque famille. Sumatra est aussi en réputation pour le camphre, production de l'intérieur d'un arbre que l'on

coupe pour l'obtenir. Il y en a de liquide que l'on nomme huile de camphre. Celui que l'on voit en Europe le plus ordinairement est un camphre factice que font les Chinois et qui est bien moins cher que l'autre. On y recueille aussi du benjoin, du coton, du café en qualité médiocre. Entre les bois on distingue l'ébène, le bois de sandal, le bois d'aigle et le teak (tic, je crois) très-propre à la construction des vaisseaux;.... une des productions les plus recherchées de l'île, sont les nids d'oiseaux auxquels on attribue des qualités en très-grande estime chez les Chinois.

Les Réjangs excèlent sur-tout dans l'art de préparer le filagrame. Ils ne cultivent que quelques sciences, telles que la médecine, l'astronomie encore très-imparfaitement. La Langue malaise y est la plus usitée: on l'écrit ordinairement avec des caractères arabes. On y connaît de plus quelques autres Langues différentes entre elles, mais inférieures au Malais:... quant à leurs qualités morales, Marsden observe que dans son état domestique l'habitant de Sumatra est indolent, opiniâtre, et voluptueux comme le Bison; et dans la vie errante, traître, sanguinaire et rapace comme le tigre.

Les Réjangs vivent dans des villages gouvernés par un magistrat dont le titre est *Dupaty*. Chaque rivière donne le nom à une grande division de pays dont elle est le centre; et l'on dit d'un village qu'il est sur cette rivière pour indiquer à quelle contrée il appartient. Plusieurs rivières obéissent à quelques *Dupatys*. Un *Pangeron*, ou prince du pays, commande à tous; mais, en totalité, le pouvoir de tout chef n'est guères qu'une

suite de la bienveillance et de l'estime qu'on lui porte. On peut lui désobéir impunément; il n'a aucun moyen de s'y opposer, encore moins de punir ce refus. Une partie de l'île a autrefois dépendu du roi de Bantam dans l'île de Java.—Ces Réjangs sont partagés en quatre tribus principales.—Dans les lieux où la compagnie anglaise fait le commerce, elle a acquis, ou du moins son résident, une telle autorité, qu'elle maintient la tranquillité et peut s'opposer à la malveillance des chefs contre les simples habitans.—Dans l'intérieur de l'île, une grande étendue de pays porte le nom de *Passumah* gouverné par quatre chefs ou Pangerans indépendans les uns des autres, et tous quatre reconnaissent la supériorité du Sulthan de Palembang.—En tout ils ne sont pas gouvernés au nom des lois sanctionnées par un consentement unanime, mais par des coutumes maintenues par un long usage, sauf les cas nouveaux, où la volonté du chef supplée à la coutume.—Les Anglais les ont rédigées pour l'utilité des habitans.

Une grande portion de la partie méridionale de l'île est nommée *pays de Lampoun*; et ce pays est fort peuplé. Leur Langue est différente de celle des Réjangs; et leurs mœurs sont plus licentieuses.

J'ai dit qu'il y avait beaucoup de Malais dans l'île, différens des naturels qu'ils appellent *Orang Oulon*, ou *hommes de campagne*, de villages: le siége de la puissance des Malais est à *Menangcabo*, à-peu-près au centre de l'île. Ils sont Mahométans de religion, et gouvernés par un Sulthan. Comme il est aussi le chef de la religion, plusieurs rois, aussi Malais, reconnaissent

tenir de lui leur autorité. C'est dans la partie méridionale, sur la côte au N. O., que sont BENCOLEN, ville malaise, près de laquelle est situé le fort Marlborough, où est la résidence anglaise,... JADRAPOUR a été le siége d'une monarchie assez importante, mais qui a fait place au royaume de Anacsoungey, dont la capitale est MOCOMOCO, plus au Sud;... Palembang sur la côte S. E. est sous la protection du gouvernement hollandais de Batavia: la rivière de même nom est fort large. C'est par là que remonte l'opium, le sel, et les autres denrées achetés par l'intérieur du pays;... Jambi, au N, a été une place importante: le commerce s'y fait en poudre d'or, poivres, et cannes.

Les Buttars sont la nation la plus considérable en remontant vers le nord: leur pays confine de ce côté au royaume d'Achin, que les Français ont l'habitude de nommer Achem. Il est très-peuplé; mais les habitans sont presque tous loin des côtes, et sont moins grands que les Malais, mais leur teint est plus beau. Le pays est divisé en districts et les habitans en tribus. Les Anglais sont établis à NATAL, sur la côte de l'O. On en tire beaucoup d'or; et à TAPPANOULY, un peu au N. dans une petite île, où est une baye de grande importance, on y trouve le camphre, le cassin, le coton, et l'indigo. Les Buttars ont la coutume horrible de manger leurs ennemis faits prisonniers à la guerre. Ils sont d'ailleurs fort superstitieux, trompés par des prêtres qui se disent devins.

Le royaume d'Achin ou Achem occupe l'extrémité N. O. de l'île; mais il est bien plus puissant qu'autrefois. ACHEM, capitale, est sur une rivière qui coule

dans une vaste vallée. On y fait encore un grand commerce, et les habitans y sont plus grands et plus vigoureux que dans le reste de l'île, comme aussi la ville est une des plus belles. La justice y est maintenue avec une grande sévérité. On voit dans l'histoire d'Achem que ce royaume fut pendant quelque temps gouverné par des reines; il n'y avait pas de rois.

Les Anglais sont les seuls Européens qui fassent commerce dans ce royaume.

BORNEO.

Borneo, à l'E. de Sumatra, est une des plus grandes îles connues; elle est divisée par l'équateur en deux parties, dont la plus considérable est au N. On n'en connaît pas l'intérieur, occupé par les anciens habitans: on trouve sur les côtes de *Macassars* des *Javanois*, des *Malais* et des *Arabes*, qui tous ont ajouté, à leurs vices naturels, une férocité que l'on ne trouverait pas ailleurs.

Les Portugais cherchaient, vers l'an 1526, à s'établir à Borneo. Trop faibles pour s'y faire respecter par les armes; ils imaginèrent de gagner la bienveillance d'un des souverains du pays, en lui offrant quelques pièces de tapisserie en présent. Le prince imbécille prit les figures qu'elles représentaient pour des hommes enchantés, qui peut-être l'étrangleraient dans la nuit, s'il les admettait auprès de sa personne. Et non-seulement il ne voulut pas recevoir le présent, mais il refusa constamment d'admettre dans ses États ceux qui les avaient apportés.

Ces navigateurs y furent pourtant reçus, mais pour leur malheur; ils furent tous massacrés. Un comptoir que les Anglais avaient formé quelques années après, eut la même destinée. Les Hollandais, qui d'abord n'avaient pas été mieux traités, reparurent sur les côtes en 1748, avec une escadre. Quoique très-faible, elle en imposa tellement au prince qui possède seul le poivre, qu'il se détermina à leur en accorder le commerce exclusif; seulement il lui fut permis d'en livrer 500,000 livres aux Chinois, qui de tout temps fréquentaient ces ports.

Depuis ce Traité la compagnie hollandaise envoie à Benjarmassen, Place située au S. de l'île, du riz, de l'opium, du sel, de grosses toiles, objets sur lesquels elle gagne à peine les dépenses de son établissement. Ses avantages se réduisent au bénéfice que l'on peut faire sur un petit nombre de diamans trouvés de loin en loin dans les rivières, et sur 600,000 livres pesant de poivre, qu'elle obtient à 34 livres le cent.

A la pointe septentrionale de Borneo, se trouve l'île de Balambangan, que les Anglais obtinrent du roi de Solor, en 1760. En 1772 ils y ont formé un établissement; il y avait peu de monde. Les Anglais se brouillèrent: dans ces circonstances, le nouveau comptoir fut attaqué, pris et détruit: on n'en sait pas la raison. La perte des Anglais fut estimée de 9 millions.

JAVA.

Cette île, qui s'étend de l'E. à l'O., au S. du 5e. degré de latitude méridionale, sur une longueur d'en-

viron 200 lieues, et de 30 à 40 de large, est une des plus intéressantes de l'Archipel indien, parce qu'elle renferme Batavia, centre unique de tous les établissemens hollandais.

Précis historique.

Il paraît que cette île fut conquise par les Malais à une époque très-reculée. Un mahométisme fort superstitieux en était le culte dominant, lorsque les nations européennes y abordèrent. Il y avait encore, dans l'intérieur du pays, quelques idolâtres; et c'était, dit-on, les seuls qui eussent conservé quelques vertus: les autres étaient tombés dans le dernier degré de la dépravation.

L'île, autrefois soumise à un seul monarque, se trouvait alors partagée entre plusieurs souverains, continuellement en guerre les uns contre les autres.

Les Anglais avaient réussi à commercer dans cette île, lorsque la compagnie hollandaise entreprit de s'y établir. C'était sous le règne du faible Jacques Ier., ensuite ils asservirent les naturels du pays; ce fut l'ouvrage du temps, de l'adresse, de la politique.

Voici quels sont les lieux principaux.

BANTAM en occupe la partie occidentale, et les Hollandais, qui avaient protégé un des rois de ce pays, y font le commerce exclusif. La compagnie maintient ce privilége avec 368 hommes distribués dans deux mauvais Forts, dont un sert d'habitation au gouverneur hollandais, et l'autre de palais au roi. Cet établissement ne coûte que 110,000 livres, que la com-

pagnie retrouve sur les marchandises qu'elle y débite. Elle a, pour bénéfice, ce qu'elle peut gagner sur trois millions pesant de poivre, que l'on est obligé de lui livrer à 28 livres 3 sols le cent.

CHÉRIBON est sur la même côte à l'E. de Batavia. La compagnie s'y est établie sans efforts, sans intrigues et sans dépenses. A peine étaient-ils à Java, que le sulthan de ce petit État très-resserré, mais très-fertile, se mit sous leur protection, pour éviter le joug d'un voisin plus puissant que lui. Il leur livre annuellement 330,000 livres pesant de riz, à 25 livres 10 sous le millier; 1,000,000 de sucre, dont le plus beau est payé 15 livres 6 sols 8 deniers le cent; 1,200,000 livres de café à 4 sols 4 deniers la livre; 30,000 livres de coton, dont le plus beau n'est payé qu'une livre 11 sols 4 deniers la livre; 600 livres d'araque, à 13 livres 4 sols le cent.

Quoique des prix si bas soient un abus manifeste de la faiblesse des habitans, cette injustice n'a jamais mis les armes à la main du peuple de Chéribon, le plus doux et le plus civilisé de l'île. Cent Européens suffisent pour les contenir. La dépense de cet établissement ne monte pas au-dessus de 45,000 livres, que l'on gagne sur les toiles que l'on y porte.

MATARAN, sur la côte méridionale, formait autrefois un État si considérable, qu'on le traitait d'Empire. Il embrassait une partie considérable de l'île, et a été subjugué plus tard. Enfin, en 1704, les Hollandais ayant pris parti pour un oncle, au détriment de son

neveu, légitime héritier, réussirent à lui remettre le sceptre en lui dictant des lois.

On choisit le lieu où il devait fixer sa cour, et l'on s'assura de lui par une citadelle, où l'on plaça une garde qui n'a de fonction apparente que celle de veiller à la conservation du prince. Après ces premières précautions prises contre l'indépendance de ce roi, la compagnie se fit un art de l'endormir dans le sein des voluptés, d'amuser son avarice par des présens, de flatter sa vanité par des ambassades. Il s'en est suivi que l'on n'a besoin d'entretenir à Mataran que 300 cavaliers et 400 fantassins, dont la dépense, avec celle des employés, coûte 835,000 livres.

On est bien dédommagé de cette dépense par les avantages qu'elle assure. Les ports de cet État sont devenus les chantiers où l'on construit tous les petits bâtimens, toutes les chaloupes que la navigation de la compagnie occupe. Elle y trouve toutes les boiseries nécessaire pour ses différens établissemens de l'Inde, et pour une partie des colonies étrangères. Elle y charge encore les productions que le royaume s'est obligé de lui livrer, c'est-à-dire, 15 millions pesant de riz, à 17 livres 12 sols le millier; tout le sel qu'elle demande, à 10 livres 7 sols 10 deniers le millier; 100,000 livres de poivre, à 21 livres 2 sols 4 deniers le cent; tout l'indigo que l'on cueille, à 3 livres 2 sols la livre; le *cadjang*, dont ses vaisseaux ont besoin, à 28 livres 3 sols 2 deniers le millier; le fil de coton, depuis 13 sols jusqu'à une livre 15 sols, suivant sa qualité; le peu que l'on y cultive de cardamome, à un prix très-modique.

BALIMBAM est situé à la pointe orientale. Pendant très-long temps la compagnie dédaigna d'y porter le despotisme de son commerce. Cependant, vers 1766, la guerre s'est élevée entr'elle et le roi de ce petit État. Il fit une vigoureuse résistance. Mais, en 1768, il a été vaincu et fait prisonnier, avec toute sa famille. Il est mort dans la citadelle de Batavia, et sa famille a été transportée au cap de Bonne-Espérance, où on l'a déposée dans l'île de Roben.

L'emplacement de Batavia et ses environs occupent l'ancien royaume de Jacatra. Les terres ont été vendues pour un prix modique, à des Chinois et à des Européens. Ils s'occupent sur-tout de l'éducation des troupeaux, dont le débit est facile et avantageux. La culture n'y est pas considérable, parce que la compagnie en exige les produits aux mêmes prix que ceux fixés pour la culture des Indiens.

BATAVIA est située sur la côte septentrionale, à huit lieues à l'E. du détroit de la Sonde, dans une plaine basse et marécageuse. La côte forme en ce lieu une grande baie, dans laquelle viennent se rendre plusieurs petites rivières, qui prennent leurs sources dans les montagnes appelées *Blaenw-Berg*, à environ 40 milles dans l'intérieur des terres.

Les Hollandais semblent avoir choisi ce terrain pour la commodité de la navigation intérieure; et, à cet égard, c'est véritablement une seconde Hollande, supérieure à tous les endroits du monde. Il y a très-peu de rues qui n'aient un canal d'une largeur considérable, où l'eau stagnante plutôt que courante, embellit moins la

ville qu'elle ne l'empoisonne. Quelques-uns de ses canaux se prolongent à plusieurs milles dans l'intérieur du pays. Comme les maisons sont grandes, et les rues larges, la ville est très-grande; mais les canaux et les arbres concourent à rendre cette ville malsaine. L'eau stagnante des canaux exhale, dans la saison sèche une puanteur insupportable, et les arbres empêchent le renouvellement de l'air.

Les maisons sont, en général, bâties d'une manière très-convenable au climat.

Les bâtimens publics sont, pour la plupart, vieux, lourds et de mauvais goût; mais la nouvelle église n'est pas sans élégance: elle a un dôme que l'on aperçoit à une grande distance en mer. Quoique l'édifice paraisse pesant, l'intérieur en est très-beau; il est magnifiquement illuminé par des lustres, et l'on y voit un très-grand buffet d'orgue.

La ville est fermée par un rempart de pierre médiocrement élevé; mais il est ancien et tombe en ruines: peut-être même est-il entièrement détruit par les Anglais. La muraille elle-même est environnée par une rivière qui a de 50 à 100 verges de large; le courant en est rapide et l'eau basse: de l'autre côté du rempart on trouve encore un canal d'une largeur inégale, de sorte qu'en entraut et en sortant par les portes de la ville il faut passer deux ponts. Il n'est pas permis aux gens oisifs et aux étrangers, de se promener sur les remparts, qui étaient habituellement assez mal fournis de canons.

Le château ou la citadelle est situé à l'extrémité N. E.

de la ville, et contient des appartemens pour le gouverneur-général et tout le conseil de l'Inde ; et il leur est enjoint de s'y réfugier en cas de siége. On y voit aussi de grands magasins de la compagnie, et en particulier des étoffes qui viennent d'Europe. C'est là que travaillent tous ses facteurs.

Outre les fortifications de la ville, on rencontre, à 20 ou 30 milles dans les environs, un grand nombre de Forts destinés à contenir les naturels du pays.

Il serait impossible de faire le siége de Batavia par mer. L'eau est si basse, qu'une chaloupe peut à peine s'approcher à la portée du canon des remparts, excepté dans un canal étroit, appelé *la Rivière*, défendu des deux côtés par des môles, qui s'étendent environ à un demi-mille dans le hâvre.

Le hâvre de Batavia passe pour le plus beau de l'Inde, et il semble que c'est avec raison : il est assez vaste pour contenir la plus grande flotte, et le fond en est si bon, que l'ancre y tient jusqu'à ce que le cable pourrisse. La mer n'y est jamais incommode : il n'y a d'autre inconvénient que le bas-fond qui est entre la rade et la rivière.

Le pays des environs de Batavia, dans un espace de quelques milles, est semé par-tout de maisons de campagne et de jardins. La plupart des jardins sont très-grands, et, par une étrange fatalité, ils sont tous plantés d'autant d'arbres que le terrain en peut porter ; de sorte que l'île ne tire aucun avantage d'avoir été débarrassée des bois qui la couvraient autrefois, si l'on

en

en excepte les fruits qui procurent les arbres substitués aux anciens.

Il n'est donc pas étonnant que les habitans d'un pareil pays soient familiarisés avec la maladie et la mort. Ils prennent des médecines de précaution presqu'aussi régulièrement que des repas, et chacun attend le retour des saisons. On y parle de la mort avec autant d'indifférence que dans un camp, et quand on annonce la mort de quelqu'un de connaissance, assez ordinairement on répond : « bon, il ne me devait rien » ; ou bien, « il faut que je me fasse payer de ses héritiers ».

On tient un fameux marché, appelé *Passar Tanabant*, sur une hauteur qui s'élève perpendiculairement à environ 30 pieds au-dessus de la plaine. Tout le reste des environs de Batavia, dans un espace de 30 à 40 milles, est exactement parallèle à l'horizon ; passé cette distance, il y a deux collines d'une hauteur considérable, où l'air est sain et frais, relativement à celui des bords de la côte ; les végétaux d'Europe et particulièrement les fraises, y croissent fort bien. Les insulaires y sont vigoureux et y ont des couleurs. Quelques-uns des principaux personnages de Batavia possèdent des maisons de campagne sur ces collines, où ils vont une fois par année. Les médecins y envoient aussi les malades recouvrer la santé ; et ces malades s'y guérissent en peu de temps.

La même situation et les circonstances qui rendent Batavia et ses environs malsains, les rendent aussi le meilleur pays de la terre pour les légumes. Le sol est fertile au-delà de ce que l'on peut imaginer ; et les pro-

ductions de besoin ou de luxe qu'il fournit, sont presque sans nombre.

Le riz, que l'on sait être le grain de ces pays, y croît en abondance sur les parties montueuses : on cultive une espèce de riz entièrement inconnue dans les parties occidentales. Il est appelé, par les naturels du pays, *Paddy guning*, ou riz de montagne. On y récolte aussi du maïs, beaucoup d'espèces de haricots, des lentilles que l'on nomme *cadjang*, et qui font une partie considérable de la nourriture du peuple, du millet, des ignames fondantes et d'autres sans suc ; des patates douces, des pommes de terre d'Europe qui sont très-bonnes : on trouve dans les jardins, des choux, des laitues, des concombres, des raves blanches de la Chine qui cuisent presque aussi-bien que le turneb ; le fruit de la plante appelée plante-aux-œufs ; des carottes, du persil, du céleri ; le pois d'Angole qui est délicieux, lorsqu'après l'avoir rôti, on le mange avec du sel et du poivre ; une sorte de légumes ressemblant à l'épinard ; des oignons très-petits, mais excellens ; des asperges ; et, en outre, quelques plantes d'Europe fort odoriférantes, telles que la sauge, l'hysope et la rue.

On y recueille, avec bien peu de culture, une quantité très-considérable des plus belles et des plus grosses cannes à sucre : elles donnent plus que celles d'Amérique. Le sucre blanc s'y vend deux sous et demi la livre. La mélasse sert à faire de l'arrak et du rhum, en y ajoutant un peu de vin de coco. L'indigo se consomme dans le pays, et n'entre pas dans le commerce.

Mais les végétaux les plus abondans sont les fruits :

il y en a au moins trente-six espèces différentes. Tels sont : la pomme-de-pin, ... les oranges douces, ... les pimplemousses, ... les citrons, un peu rares, il est vrai, ... les limons, ... les mangues, ... les bananes, ... les raisins, qui ne sont pas très-bons, ... les tamarins, ... les melons d'eau, ... les citrouilles, qui se conservent plusieurs mois à la mer, ... la papaye, ... les goyaves, ... le corossal, ... le cachiman ou cœur-de-bœuf, ... la pomme de cachou, ... la noix de coco, ... le mangoustan, ... le jambos, ... le jamba-eyer, fruit aqueux, plus gros que la cerise et un peu acidule, ... le *jamba-eyer-mauwar*, plus agréable que le précédent, ... la grenade, ... le durion, semblable à un petit melon, et dans lequel se trouve une espèce de crême épaissie, dont la saveur approche de la crême, du sucre et de l'oignon, ... le *nauca*, qui vient quelquefois très-gros; enfin, plusieurs autres sortes pour lesquelles il faudrait des descriptions particulières.

Java ne produisait originairemeent que du poivre. On en envoie en Europe pour de très-grosses sommes.

Les animaux domestiques de ce pays entre les quadrupèdes, sont principalement les chevaux, les vaches, les buffles, les moutons, les chèvres et les cochons. Les chevaux sont petits, mais agiles et pleins de feu. Les bœufs sont un peu différens des nôtres ; les buffles y sont en très-grande quantité. Les Hollandais n'en mangent pas la chair ; mais seulement les Chinois et Indiens. Les moutons ont les oreilles pendantes et du poil au lieu de laine ; la chair n'en est pas bonne ; les chèvres ne valent pas mieux ; les moutons chinois sont

excellens. Outre ces animaux domestiques, il y a encore le chien et le chat sauvages, des daims, des cochons-marons. On trouve, dit-on, dans l'intérieur de l'île, quantité de tigres, quelques rhinocéros, et beaucoup de singes.

L'abondance des poissons est étonnante : mais les tortues ne sont pas aussi bonnes que celles de l'Amérique. On trouve des lézards très-grands, quelques-uns de cinq pieds de long ; leur chair est une excellente nourriture.

La volaille est très-bonne et en grande abondance, excepté les coqs-d'Inde, les pigeons sont fort chers.... le gibier n'est pas si commun ; ce sont particulièrement les Portugais qui le vendent.

En général les Javaniens n'ont guère pour boisson que l'eau, l'arrack, boisson exquise faite avec du riz, du sirop de sucre et du vin de cocotier qu'on laisse fermenter ensemble et qu'ensuite on distille, et le vin de palmier que l'on recueille en attachant de petits vases au dessous des bourgeons qui auraient produits des fleurs et que l'on a coupé à cet effet.

A ce que j'ai dit des productions de Java, j'ajouterai qu'on fait un cas infini des nids d'oiseaux dans les Indes et dans presque tout l'Orient. Ces nids se trouvent en plusieurs endroits et principalement, dit-on, sur les côtes de la Cochinchine. Ils sont de figure ovale d'un pouce de haut, de trois pouces de tour, et du poids de demi-once : ils sont l'ouvrage d'une hirondelle qui a la tête, la poitrine, les ailes d'un beau bleu, et le corps d'un blanc de lait. Elle compose ce nid de frai de poisson ou d'une écume gluante, que l'agitation de la mer

forme autour des rochers auxquels elle les attache par le bas et par le côté. Le goût est naturellement fade. Mais comme on les croit favorables à l'une des passions qui agit le plus fortement dans l'Inde, on a cherché, et peut-être réussi à les rendre agréables par divers assaisonnemens. Les gens raisonnables croient qu'en effet cet aliment peut contribuer au rétablissement d'une santé affaiblie.

DES MOLUQUES ET DE CÉLEBS.

Les îles Moluques sont à l'E. des îles de la Sonde, ayant cependant entre elles l'île de Bornéo et l'île Célebs, qui est très-considérable, et dont je parlerai d'abord; car on ne comprend ordinairement, sous le nom de Moluques, que dix îles principales, et un grand nombre de fort petites, qui forment un archipel près de la nouvelle Guinée.

Célebs. Cette île est coupée, dans la partie septentrionale, par l'équateur; sa côte orientale atteint le 120.e deg. de long. du méridien de Paris. Quoique située sous la Ligne, elle est cependant très-habitable. Les chaleurs y sont tempérées par des pluies abondantes et par des vents frais. L'intérieur est peu connu; mais elle est importante, parce qu'elle peut être regardée comme la clef des Moluques. La plupart des vaisseaux qui font voile aux Moluques, y touchent, et dirigent toujours leur route entre cette île et celle de *Solayer* ou Soyer.

Les petits bœufs de Célebs sont de la race de ceux qui ont une bosse sur le dos. Outre ces animaux, l'île produit des chevaux, des buffles, des chèvres, des moutons

et des daims : l'arrak et le sucre que l'on y consomme, y sont apportés de Batavia.

Les lieux les plus connus de cette île sont, *Macassar* et *Bonthaim*.

Macassar est au S. O. sur une espèce de pointe de terre, arrosée par deux rivières qui la traversent ou coulent dans son voisinage : l'une de ces rivières est grande, et un vaisseau la peut remonter jusqu'à une demi-portée de canon des murailles de la ville. Le terrain, dans les environs, est uni et d'une très-belle apparence ; il y a beaucoup de plantations et de bois de cocotiers, entremêlés d'un grand nombre de maisons qui annoncent la population du pays. Le terrain, en s'éloignant de la côte, s'élève en collines fort hautes, et devient hérissé et montueux. La chaleur y est considérable ; elle est à 5 deg. 10 ou 12 min. de latit. méridionale.

Bonthaim est au S., dans la partie N. E. de la baie de son nom. Tout près est un Fort monté de huit canons de huit livres de balles. Cette forteresse est seulement pour contenir les gens du pays. Elle est bâtie sur le côté oriental d'une petite rivière, dans laquelle un vaisseau peut naviguer jusqu'au pied du Fort. Le résident hollandais a le commandement de la Place, ainsi que de *Bullùcouba*, autre ville située à environ 20 milles plus loin à l'E., où il y a aussi un Fort et un petit nombre de soldats qui, dans la saison, sont occupés à recueillir le riz, que le peuple paye aux Hollandais en forme d'impôt : on peut s'y procurer de l'eau et du bois en grande abondance.

La baie de Bonthaim est grande ; les vaisseaux peu-

vent y mouiller en toute sûreté pendant les deux moussons ; les sondes y sont bonnes et régulières, et le fond de vase molle. En entrant, il n'y a d'autre danger à craindre qu'une bande de rochers que l'on voit au-dessus de l'eau, et qui sont une excellente balise pour mettre à l'ancre. La plus haute terre que l'on aperçoive, est appelée la *montagne de Bonthaim*.

Les habitans de l'île Célebs, que l'on nomme généralement *Macassars*, sont les plus braves de toutes ces îles. Leur premier choc est furieux ; mais une résistance de deux heures fait succéder un abattement total à une si étrange impétuosité. Sans doute qu'alors l'ivresse de l'opium, source unique de ce feu terrible, se dissipe après avoir épuisé leurs forces, par des transports qui tiennent de la frénésie. Leur arme favorite est le *cric* ; il a la forme d'un poignard dont la lame s'alonge en serpentant, ayant à-peu-près dix pouces de long. On n'en porte qu'un à la guerre ; mais les querelles particulières en exigent deux. Celui de la main droite sert à porter les coups, celui de la main gauche à les parer : les blessures en sont très-dangereuses.

Une éducation austère rend les habitans de Célebs, ou les *Macassars*, agiles, industrieux et robustes. A toutes les heures du jour, leurs mères les frottent avec de l'huile ou de l'eau. Ces onctions répétées, aident la nature dans ses développemens. On les sèvre un an après leur naissance, dans l'idée qu'ils auraient moins d'intelligence, s'ils continuaient d'être nourris plus long-temps du lait maternel. A l'âge de cinq ou six ans, les enfans mâles de quelque distinction sont mis, comme en dépôt,

chez un parent ou chez un ami, de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses de leurs mères et par l'habitude d'une tendresse réciproque. Ils ne retournent dans leurs familles qu'à l'âge où la loi leur permet de se marier.

Les peuples de Célebs ne reconnoissaient autrefois de dieux que le soleil et la lune. On ne leur offrait de sacrifices que dans les places publiques, parce qu'on ne trouvait pas de matière assez précieuse pour leur élever des temples. Dans l'opinion de ces insulaires, le soleil et la lune étaient éternels comme le ciel, dont ils se partageaient l'empire. Leur théogonie raconte que l'ambition les brouilla. La lune fuyant devant le soleil, se blessa, et accoucha de la terre.

Ces absurdités et plusieurs autres, étaient généralement reçues à Célebs; mais elles n'avaient pas, dans l'esprit des Grands et du peuple, la confiance que les dogmes ont chez les autres nations. Il y a environ deux siècles que quelques chrétiens et quelques mahométans y ayant apporté leurs dogmes, le principal roi du pays se dégoûta entièrement du culte national. Frappé de l'avenir terrible dont les nouvelles religions le menaçaient également, après le départ des uns et des autres, il convoqua une assemblée générale, et adressa une prière à l'Être Suprême, en lui demandant d'être éclairé sur le culte qui peut lui être le plus agréable. Il finit par une conséquence que les théologiens de Rome sans doute n'admettraient pas. « Je te préviens aujourd'hui, dit-» il, que je reconnoîtrai pour les dépositaires de tes ora-» cles, les premiers ministres de l'une ou de l'autre re-» ligion que tu feras arriver dans nos ports. Les vents et

» les eaux sont les ministres de ta puissance, qu'ils
» soient le signal de ta volonté. *Si, dans la bonne foi*
» *qui me guide, je venois à embrasser l'erreur, ma*
» *conscience serait tranquille; c'est toi qui serais*
» *méchant.* »

Le peuple se sépara en attendant les ordres du ciel, résolu de se livrer aux premiers missionnaires qui arriveraient à Célebs. Les apôtres de l'alcoran furent les plus actifs: le souverain tint son serment, il se fit mahométan avec tout son peuple. Le reste de l'île ne tarda pas à suivre cet exemple.

Ce contretemps n'empêcha pas les Portugais de s'établir à Célebs. Ils s'y maintinrent même après avoir été chassés des Moluques. La raison qui les y retenait et qui y attachait les Anglais, était la facilité de se procurer des épiceries, que les naturels du pays trouvaient le moyen d'avoir, malgré les précautions que l'on prenait pour les écarter des lieux où elles croissent.

Les Hollandais, que cette concurrence empêchait de s'approprier le commerce exclusif du girofle et de la muscade, entreprirent, en 1660, d'arrêter ce trafic, qu'ils appelaient contrebande. Ils employèrent contre leurs concurrens la force et la perfidie, et parvinrent à les chasser entièrement. Dès-lors ils se trouvèrent maîtres absolus de l'île, sans l'avoir conquise. Les princes, qui en partageaient la souveraineté, furent réunis en une espèce de confédération.

Les Chinois, les seuls étrangers qui soient reçus à Célebs, y apportent du tabac, du fil d'or, des porcelaines et des soies écrues. Les Hollandais y vendent de

l'opium, des liqueurs, de la gomme lacque, des toiles fines et grossières. On en tire un peu d'or, beaucoup de riz, de la cire, des esclaves et du *tripan*, espèce de champignon qui est plus parfait à mesure qu'il est plus rond et plus noir. Les douanes rapportent 58,000 livres à la compagnie. Elle tire beaucoup davantage des bénéfices de son commerce et des dîmes du territoire qu'elle possède en toute souveraineté. Cependant ces objets réunis ne couvrent pas les frais de la colonie: elle coûte au-delà de 165,000 liv. On l'abandonnerait, si elle n'était regardée comme la clef des îles où se trouvent les épiceries.

Des Moluques proprement dites.

On ne comprenait autrefois sous le nom de *Moluques*, que les petites îles situées presque sous la Ligne, entre le 15e. deg. de latit. méridionale et le 1er. deg. septentrional; les principales sont: *Gilolo*; puis le long de la côte occidentale, *Ternate*, *Tidor*, *Mothir*, *Machiam*; et au S.O., *Bathian*. On a depuis compris sous ce nom de Moluques, les îles de *Céram*, d'*Amboine*, de *Boerro* et de *Banda*, qui fournissent plus particulièrement les épiceries.

Gilolo. L'on ne tire pas grand parti de cette île.

Ternate, à l'O., a quatre comptoirs dans sa dépendance, dont dépendent plusieurs petits postes commandés par des sergen . Chacune de ces îles n'est pas intéressante par elle-même; mais elles le sont toutes ensemble sous le rapport du commerce.

L'île de *Banda* est, pour les Hollandais, la plus con-

sidérable de ces îles ; aussi les fortifications y sont-elles meilleures et la garnison plus nombreuse; le fond en est de 300 hommes.

Un peuple sobre, indépendant, ennemi du travail, dit Raynal, avait vécu des siècles avec la farine de sagou (arbre dont l'intérieur est rempli d'une moëlle que l'on réduit en farine) et l'eau de cocotier, quand les Chinois, ayant abordé par hasard aux Moluques, dans le moyen âge, y découvrirent le girofle et la muscade, deux épiceries précieuses, que les Anciens n'avaient pas connues. Le goût en fut bientôt répandu aux Indes, d'où il passa en Perse et en Europe. Les Arabes, qui tenaient alors dans leurs mains tout le commerce de l'univers, n'en négligèrent pas une si riche portion. Ils se jetèrent en foule vers ces îles devenues célèbres, et ils s'en étaient approprié les productions, lorsque les Portugais, qui les poursuivaient par-tout, vinrent leur arracher cette branche de leur industrie.

La compagnie des Indes hollandaises a, depuis, partagé aux habitans d'Amboine 4000 terrains, sur chacun desquels elle a d'abord permis, et s'est vue forcée, vers l'an 1720, d'ordonner que l'on plantât 125 arbres, ce qui forme un nombre de 500,000 girofliers. Chacun donne, année commune, au-delà de deux livres de girofle; et, par conséquent, leur produit réuni s'élève au-dessus d'un million pesant.

Le cultivateur est payé avec de l'argent qui revient toujours à la compagnie, et avec quelques toiles bleues ou écrues, tirées du Coromandel. Ce faible commerce aurait reçu quelque accroissement, si les habitans

d'Amboine et des petites îles qui en dépendent, avaient voulu se livrer à la culture du poivre et de l'indigo; les essais ont été heureux. Tout misérables que sont ces insulaires, on n'a pas réussi à les tirer de leur indolence.

L'administration est un peu différente dans l'île de Banda et celles qui en dépendent. Ces îles, sous le nom d'*îles de Banda*, sont au nombre de cinq: deux sont incultes et presque inhabitées; les trois autres jouissent de l'avantage de produire la muscade exclusivement à tout l'univers.

On trouve à Amboine un giroflier sauvage, qui diffère de l'autre par son tronc plus élevé, ses feuilles beaucoup plus longues, etc. Les îles Banda fournissent aussi cinq ou six espèces de muscadiers sauvages que les Hollandais ont négligé de détruire, parce que leur fruit, peu aromatique et de nulle valeur dans le commerce, est simplement un objet de curiosité.

A l'exception de cette précieuse épicerie, les îles Banda, ainsi que toutes les Moluques, sont d'une stérilité affreuse. On n'y trouve le superflu qu'aux dépens du nécessaire. La nature s'y refuse à la culture de tous les grains. La moëlle du sagou y sert de pain aux naturels du pays.

Comme cette nourriture ne serait pas suffisante pour les Européens, fixés dans les Moluques, on leur permet d'aller chercher des vivres à Java, à Macassar, ou dans l'île extrêmement fertile de Bali. La compagnie porte elle-même quelques marchandises à Banda.

Cette île est le seul établissement des Indes orientales que l'on puisse regarder comme une colonie européenne,

parce que c'est le seul où les Européens aient la propriété des terres. La compagnie, trouvant les habitans de Banda sauvages, cruels, perfides, parce qu'ils étaient impatiens du joug qu'elle leur imposait, a pris le parti de les exterminer. Leurs possessions ont été partagées à des blancs, qui tirent, de quelques îles voisines, des esclaves pour la culture. Ces blancs sont, la plupart, créoles, ou des esprits chagrins, retirés du service de la compagnie. On voit aussi, dans la petite île de *Rosingin*, peu éloignée au S. E., des bandits flétris par les lois, ou de jeunes gens sans mœurs, dont les familles ont voulu se débarrasser : c'est ce qui l'a fait nommer l'*île de Correction*. Ces malheureux n'y vivent pas long-temps. Les autres îles de Banda ne sont guères moins meurtrières. C'est pourquoi l'on avait tenté, mais sans succès, la culture de la muscade à Amboine.

Pour s'assurer le produit exclusif des Moluques, les Hollandais ont employé tous les moyens que pouvait leur fournir une avarice éclairée. La nature est venue à leur secours.

Les tremblemens de terre, qui sont fréquens et terribles dans ces parages, en rendent la navigation périlleuse. Ils font disparaître tous les ans des bancs de sable dans ces mers, et tous les ans ils y en forment de nouveaux ; et la crainte de ces dangers doit écarter de ces îles tous ceux qui n'en connaissent pas les approches.

Ce premier moyen d'un commerce exclusif est fortifié par un autre peut-être encore plus efficace. Durant une partie de l'année, les vaisseaux repoussés par les vents et les courans contraires, ne peuvent aborder aux Mo-

luques; il faut donc attendre la mousson favorable qui suit ces temps orageux. Mais alors des gardes-côtes expérimentés et vigilans s'emparent de cet océan devenu paisible, pour écarter ou pour saisir tous les bâtimens que l'appât du gain y aurait pu conduire.

Les Hollandais ont divisé cet Archipel, qu'ils appellent *Pays d'Orient*, en quatre gouvernemens principaux, desquels dépendent les autres comptoirs, et qui ressortissent eux-mêmes de la haute régence de Batavia.

Ces quatre gouvernemens sont *Amboine*, *Banda*, *Ternate* et *Macassar*.

Pour s'en assurer la possession exclusive, lorsque les Hollandais en eurent chassé les Espagnols et les Portugais, ils sentirent qu'il serait infiniment difficile d'empêcher un commerce de contrebande des insulaires avec la Chine, les Philippines, et généralement tous les vaisseaux qui voudraient le tenter. La compagnie avait encore plus à craindre que l'on n'enlevât des plants d'arbres, et qu'on ne parvînt à les faire réussir ailleurs. Elle prit donc le parti de détruire, autant qu'il serait possible, les arbres d'épiceries dans toutes ces îles, en ne les laissant subsister que sur quelques-unes, petites et faciles à garder : alors toute la difficulté se trouvait réduite à bien fortifier ces dépôts précieux. Il fallut soudoyer les souverains dont cette denrée faisait le revenu, pour les engager à consentir que l'on en anéantît ainsi la source. Tel est le subside annuel de 20,000 rixdales que la compagnie paye au roi de Ternate et à quelques autres princes des Moluques. Lorsqu'elle n'a pu déterminer quelqu'un de ces princes à permettre que l'on

brûlât ses plants, elle les brûlait malgré eux, si elle était la plus forte ; ou bien elle leur achetait annuellement les feuilles des arbres, sachant très-bien qu'après trois ans de ce dépouillement, les arbres périraient, ce que sans doute ignoraient les Indiens.

Par ce moyen, tandis que la cannelle ne se récolte que sur Ceylan, le girofle à Amboine et à Méaster, qui y touche ; les îles de Banda ont été les seules consacrées à la culture de la muscade, sans qu'il soit permis d'avoir du girofle à Banda, ni de la muscade à Amboine. Ces dépôts en fournissent au-delà de la consommation du monde entier.

La récolte des épiceries se commence en décembre, et les vaisseaux destinés à s'en charger, arrivent dans le courant de janvier à Amboine et à Banda, d'où ils repartent, pour Batavia, en avril et en mai.

Chaque année, les gouverneurs d'Amboine et de Banda assemblent, vers la mi-septembre, tous les chefs de leurs départemens. Ils leur donnent d'abord des festins et des fêtes qui durent plusieurs jours : ensuite ils partent avec eux dans de grands bateaux nommés *coracores*, pour faire la tournée de leurs gouvernemens, et brûler les plantes d'épiceries dont la récolte nuirait à leurs intérêts. Les résidens des comptoirs particuliers sont obligés de se rendre auprès de leurs gouvernemens généraux, et de les accompagner dans cette tournée, qui finit ordinairement à la fin d'octobre, ou au commencement de novembre. Le retour est célébré par des fêtes.

Cette avidité barbare, qui va si directement contre

les vues bienfaisantes et fécondes de la nature, et dont les nations européennes se sont souvent indignées, révoltait singulièrement M. Poivre, qui avait parcouru l'Asie en philosophe et en naturaliste. Il profita de l'autorité qui lui était confiée à l'île de France, dont il était intendant, pour faire chercher dans les moins fréquentées des Moluques, ce que l'avarice y avait si longtemps dérobé à l'activité. Le succès couronna les travaux des navigateurs hardis et intelligens qui avaient obtenu sa confiance. Une frégate et un autre petit bâtiment partirent, sans que l'on sût qu'elle était leur destination. Ils mouillèrent sur la côte septentrionale d'une petite île nommée, en malais, *Poulo-Guéby*, située tout près de la ligne, et y traitèrent avec les naturels du pays. Les Hollandais paraissent avoir eu à Batavia quelques indices de ce voyage, et l'on en soupçonna les ennemis de l'auteur du projet. Un bâtiment hollandais s'occupa de rechercher les Français; mais, trompé par les insulaires, il fit une fausse route; et l'expédition eut son plein effet.

Le 27 juin 1770, il arriva à l'île de France 450 plans de muscadiers et 70 pieds de girofliers, 10,000 muscades germées ou propres à germer, et une caisse de bois de girofles, dont plusieurs étaient hors de terre. Deux ans après, il fut fait une nouvelle importation beaucoup plus considérable que la première. Enfin, quoiqu'il en ait beaucoup péri, il est sûr cependant que ces plantes réussissent actuellement à l'île de France, et sont même cultivées à Cayenne, où l'on en a transporté.

TIMOR

Timor.

L'île de Timor est à 10 degrés au S. de laligne, au S. vers l'E. de Célebs. Elle a 60 lieues de long, sur 15 ou 18 de large. Les habitans y sont partagés en plusieurs souverainetés.

Les Portugais sont en grand nombre dans l'île de Timor. Ces conquérans qui, à leur arrivée dans les Indes, avaient pris un vol hardi et démesuré; qui avaient parcouru une carrière immense et remplie de précipices avec une rapidité que rien n'arrêtait; attaqués par les Hollandais, après un siècle environ de splendeur, ne montrèrent aucune des vertus qui avaient fondé leur puissance; ils furent presque par-tout attaqués et vaincus. On en vit un assez grand nombre mendier un emploi ou quelque solde auprès de ces mêmes princes indiens qu'ils avaient si souvent outragés. Ceux qui avaient le plus contracté l'habitude de la mollesse et de la lâcheté, se réfugièrent à Timor, île pauvre et sans industrie, où ils pensèrent qu'un ennemi occupé de conquêtes utiles ne les poursuivrait pas. Ils se trompèrent.

Ils furent chassés en 1613 de la ville de *Cupan*, qui est au S. Les Hollandais y trouvèrent une forteresse, où ils ont entretenu depuis 50 hommes de garnison.

La Compagnie y envoie tous les ans quelques grosses toiles: elle en retire de la cire, du caret, du bois de sandal et du cadiang, petite fève dont on se sert communément dans les vaisseaux hollandais, pour varier

la nourriture des équipages. Comme il n'y a à perdre ni à gagner dans cet établissement, il y a long-temps que les Hollandais l'auraient abandonné, s'ils n'avaient craint d'y voir s'établir quelque nation plus active.

PHILIPPINES.

Cet Archipel est un des plus considérables que l'on connaisse : il s'étend depuis le 3°. ou 4°. degré de latit. boréale, jusqu'au 19°. ou 20°., ce qui fait à-peu-près 500 lieues du S. au N.; de l'E. à l'O., il a environ 198 lieues.

La quantité d'îles qu'il renferme est très-considérable : les Espagnols en comptent plus de quinze principales, dont la plus considérable est Luçon, qui renferme Manille, capitale de toutes ces îles. Après Luçon est Mindanao, qui est plus au Sud. C'est, pour ainsi dire, entre ces deux îles que se trouve le grand nombre de petites îles qui font, avec ces deux grandes, l'Archipel des Philippines.

Il y a dans ces îles une grande quantité de volcans et une infinité de sources d'eaux thermales, tant sur le haut des montagnes qu'à mi-côte.

Ce n'est pas seulement la mer qui sépare ces îles entre elles; des rivières innombrables les arrosent et les coupent de mille manières. Il y a aussi des pluies très-considérables. Entre les fléaux qui affligent ces îles, un des plus considérables est le *bagnio* ou l'ouragan. C'est un vent impétueux qui parcourt presque toujours l'horizon avec une violence si désordonnée, qu'il ne laisse rien sur pied.

Toutes ces causes réunies peuvent naturellement faire conjecturer que le nombre des îles Philippines est plus grand actuellement qu'il n'était originairement. Quelques-unes ont pu être formées par des tremblemens de terre qui les auront séparées de la masse totale. Celles qui sont basses ont été visiblement formées, en partie, aux dépens des plus élevées, et en partie des dépouilles de la mer; car, pour peu que l'on creuse, on trouve du sable, des huîtres, des moules, des madrépores, etc. C'est avec ces matériaux que l'on fait la chaux dont on use dans ces îles.

Le soleil passe deux fois au zénith des Philippines, et, dans son passage, élève une si grande quantité de vapeurs, que le poids de l'air devient bientôt incapable de les soutenir. Elles retombent avec la plus grande abondance, forment des fleuves et des rivières considérables, des lacs ou lagunes immenses: aussi les terres y sont-elles presque toujours noyées d'eau.

Il pleut presque toute l'année aux Philippines, si ce n'est dans un lieu, c'est dans un autre. On y ressent à peu-près la même variété de saison que celle que l'on remarque à la côte de Coromandel et à celle de Malabar, variété qui vient de la même cause.

Cette disposition du terrain forme en même-temps deux saisons différentes à l'E. et à l'O. des Philippines.

A la partie de l'O. les pluies règnent pendant les mois de juin, juillet, août et une partie de septembre: ces pluies qui sont très-abondantes, sont aussi quelquefois si opiniâtres, qu'il pleut alors pendant quinze jours de suite sans discontinuer; c'est le temps des

vents d'O. et d'aval. Dans cette saison on ne peut voyager que par eau.

Dans la partie de l'E. et du N. on a alors le beau temps ; mais, pendant le mois d'octobre et les mois suivans, les vents du Nord soufflent le long de la côte avec la même furie, accompagnée de la même abondance de pluies ; les mêmes débordemens s'ensuivent : de sorte que quand le temps est sec dans un canton, on a les pluies dans l'autre. C'est pourtant cette disposition des saisons qui rend les Philippines si fertiles.

Ce qui tempère encore les chaleurs dans ces îles, est un équinoxe presque perpétuel. Le temps le plus chaud de la journée, est depuis dix heures du matin jusqu'à trois heures après-midi. Le reste du jour est tempéré par des vents de mer ou de terre qui sont frais et humides. On transpire beaucoup aux Philippines, et cependant le corps n'y éprouve pas cette fatigue que l'on ressent dans les grandes chaleurs, en plusieurs autres pays ; et réellement on n'y éprouve jamais de chaleur excessive, et encore moins de froid piquant. Les naturels du pays n'ont pas même l'idée de grêle, de neige, ni de glace.

Les chaleurs commencent à la mi-mars, et c'est alors que les brises de l'E. et du S. E. se déclarent pour environ deux mois ; vient ensuite le vent d'aval. Ces vents d'aval ne sont pas nuisibles à la santé. Les lieux bas sont moins sains que les lieux élevés. Les terres qui jouissent du vent de mer, sont plus saines que celles qui ont le vent de terre. Le terrain des Philippines est très-poreux, bourbeux, et, pour ainsi dire, spon-

gieux ; ce n'est par-tout que bourbier, marécages, lagunes : de là, la difficulté d'avoir continuellement des routes en bon état.

Dans les temps de sécheresse, les terres se gercent, et il s'y forme quelquefois des fentes très-considérables ; mais, ce sont les tremblemens de terre qui en rendent sur-tout le séjour dangereux. Ils renversent quelquefois les édifices les plus solides, et ouvrent en terre des bouches énormes. A ce fléau accidentel, mais fréquent, il en faut joindre un autre qui est terrible, mais habituel ; ce sont les volcans.

On compte trois *Volcans* dans les îles Philippines ; le plus apparent et le plus considérable de tous, est celui que l'on nomme *Mayou*, dans la province d'Albay, île de Luçon ; il a exactement la figure d'un pain de sucre ; sa hauteur est considérable, et sa base a plusieurs lieues de circonférence. On la voit de très-loin en mer ; il sert en quelque sorte de faire aux vaisseaux, et le premier qui le découvre de dessus les bâtimens arrivant de la nouvelle Espagne, a une récompense.

L'île de Mindanao en renferme aussi plusieurs qui donnent beaucoup de soufre. On tire cette substance en très-grande abondance de l'ancien volcan de *Sangili* : les mines en sont inépuisables.

On trouve, dans quelques endroits, des sources d'eau chaude, et quelques-unes qui pétrifient les substances végétales et animales.

Malgré ces inconvéniens, on jouit de beaucoup d'avantages aux Philippines. Les prairies, les cam-

pagnes, les montagnes mêmes sont, pour ainsi dire, couvertes de bois, d'avenues et d'herbes qui entretiennent toute l'année une verdure et une fraîcheur perpétuelles. Les arbres n'y sont jamais privés de feuilles; les campagnes sont presque toujours émaillées de fleurs, et souvent le même arbre porte dans le même temps, des fleurs et des fruits, dont la plupart sont délicieux et très-nourrissans.

La principale nourriture de ces îles est le *riz*, et c'est la seule que les Espagnols ont trouvée quand ils sont venus aux Philippines : le froment n'y était point alors cultivé; on était obligé de le faire venir de la Chine. Aujourd'hui on l'y récolte en abondance, et il s'y fait d'excellent pain et de très-bon biscuit pour les vaisseaux.

Le *vin* que l'on y boit vient d'Europe, excepté la liqueur que l'on nomme *vin de Coco*; il en est de même de l'eau-de-vie, du vinaigre, de l'huile; tout cela vient d'Europe par la nouvelle Espagne ou par la Chine.

Le chocolat est fort en usage aux Philippines, et y est très-commun; mais le cacao, qui y vient très-bien, n'y a été porté que vers 1670, par un pilote, venu de la nouvelle Espagne; ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il fit présent de la caisse qu'il avait apporté à son frère, bénéficier nonchalant qui, négligeant d'en faire usage, fit naître à un Indien le désir de la lui voler. Ainsi ce voleur fit plus de bien à la colonie, que n'auraient jamais pu faire les prières du paresseux bénéficier. Au reste toute espèce de culture est entre les mains des Indiens.

La canne à sucre croît très-bien aux Philippines et dans l'île de Mindanao. On a de la cannelle, mais inférieure à celle de Cylan. Le tabac y vient par-tout très-bien.

Quant aux *arbres fruitiers*, il y a ceci à remarquer, que tous ceux d'Europe n'y donnent que très-peu de fruits, et la plupart n'en donnent pas du tout. Leur végétation est abondante; mais les fruits sont rares et les arbres vieillissent très-promptement et ne s'y reproduisent pas. La figue y réussit et y vient belle; mais il en a bien peu. Les grenadiers y sont peu nombreux, mais les orangers et les citronniers y sont en grande abondance, et les fruits en sont excellens. On cultive l'oranger en pleine terre, et il s'élève jusqu'à la hauteur de 30 pieds environ.

Mais les légumes de la nouvelle Espagne ont bien réussi aux manilles, et y sont excellens. On y cultive avec succès l'ail, l'oignon, les choux, la pomme d'amour, les pois, les asperges, le persil, la carotte, plusieurs espèces de haricots, la lentille, le choux-fleur.

Il y a aussi des herbes médicinales, telles que la chicorée, la buglose, le pourpier, etc.

Le cotonnier, le bambou y sont en abondance: le bananier, le manguier, l'ananas, le gingembre, le poivre, le cassier, y viennent très-bien.

On n'y mange point ou presque point de mouton; mais il y a de nombreux troupeaux de bœufs, et cette espèce de viande y est à bon marché. Le cochon y est très-commun, et sa graisse supplée au beurre

dont on ne fait aucun usage. On ne connaît guère non plus l'usage du lait.

Le cerf y abonde et se vend à bon compte ; les poulets, les poules, les chapons, les pigeons s'y trouvent en si grande abondance, que tout le monde en mange. On y trouve aussi des oiseaux compris chez nous dans la classe du gibier. Les lapins que l'on y voit, sont élevés dans les maisons, comme objets de curiosité ; car, en pleine campagne, cet animal n'aurait pas de terrier ; il y a trop d'eau.

L'abondance des poissons est telle aux Philippines, qu'il semble que la mer, les lacs et les rivières se soient rendus tributaires de ces îles. La ville de Manille sur-tout en est fournie par les deux lacs de *Bay* et de *Bombon*, aussi bien que par la baie où il y en a toujours beaucoup. On y mange aussi le lamentin. Il y a des huîtres, mais elles sont d'une grandeur très-considérable, et des tortues ; mais ce qui est bien moins utile, des caïmans, dont quelques-uns ont jusqu'à 30 pieds de long. Il y a plusieurs espèces de lézards, entre autres, une qui se trouve assez ordinairement dans les maisons, et dont il entretient la propreté, quant aux souris, aux rats et autres bêtes qu'il mange ; mais il faut aussi le surveiller, parce qu'il mange de même les poules.

Des historiens castillans réduisent à trois classes différentes les habitans que les premiers conquérans Espagnols rencontrèrent aux Philippines en y abordant : 1.° la première était composée de ceux qui gouvernaient comme seigneurs absolus ; ceux-là étaient

policés à leur manière ; 2.° la seconde était de noirs montagnards et barbares qui habitaient en sauvages sur le haut des montagnes ; 3.° la troisième n'était ni barbare ni policée ; ils vivaient séparés des autres et paraissaient aimer le commerce.

On peut y joindre une population très-répandue sous le titre de *Métis-Langlaès* ; ils proviennent d'un Chinois et d'une Indienne, et ils ont les traits de leur double origine. Ce sont eux qui s'occupent de l'agriculture et du commerce.

Quant aux noirs de la seconde caste, la tradition dit qu'ils étaient anciennement les possesseurs de toutes ces îles, et sur-tout de Luçon. Lorsque les nations voisines y passèrent pour s'en emparer, ces noirs s'enfuirent et se retirèrent dans les montagnes qu'ils ont peuplées. On aurait voulu les détruire ; c'était assez la coutume espagnole ; mais ils habitaient des lieux inaccessibles pour tout autre que pour eux. Au contraire, ils sortaient de leurs retraites, faisaient des incursions dans les campagnes et y exigeaient un tribut, comme en étant les premiers maîtres ; ils tuaient ceux qui s'y refusaient. Après l'arrivée des Espagnols, les noirs éprouvèrent plus de résistance ; la guerre continua entre eux.

La troisième espèce était de ceux qui, moins sauvages, faisaient une sorte de commerce. On les comprend sous les noms de *Tagalos*, *Pampangos*, *Bysayas*, etc.

Les Tagalos sont les naturels de Manille et de son archevêché : ils croient descendre d'une colonie de

Malais. Ils connaissaient, pour diviser le temps, le retour du soleil, le chant du coq, la ponte des poules; et les saisons, par le dépouillement des arbres; ils se servaient aussi des révolutions de la lune.

Ils avaient porté l'intérêt des dettes à un prix si excessif, qu'il avait bientôt surpassé le capital. A la fin, le débiteur était obligé de passer, lui et sa famille, comme esclaves au service du créancier. Dans les mariages, c'est le nouveau marié qui donne la dot.

MANILLE, est une ville de moyenne grandeur, les rues en sont belles, les habitans ont l'air à leur aise; il y a même du luxe. Tout y respire l'esprit gai et simple des Indiens.

Cette ville a de tour 1324 toises; sa longueur du S. E. au N. O., est de 580, et sa plus grande largeur, d'environ 200. Toutes les rues sont tirées au cordeau; mais elles sont désagréables en ce qu'elles ne sont pas pavées. Pendant les pluies, elles sont presque impraticables aux gens de pied; pendant la sécheresse, et alors qu'il fait un peu de vent, on y est étouffé de poussière.

Le nombre des Espagnols qui sont dans la portion de Manille, non occupée par les moines, est peu considérable. Il ne montait pas, en 1767, à plus de huit cents personnes.

On peut dire que les moines sont les maîtres de la ville; car toutes les maisons, si l'on en excepte peut-être cinq à six, leur appartiennent. C'est un bon revenu pour eux, parce qu'elles sont très-chères. Il y en a depuis 200 jusqu'à 400 piastres (de 1,000

à 2,000 livres), elles sont plus chères encore dans le faubourg de Sainte-Croix, parce que c'est là que logent les marchands étrangers de l'Inde ou de la Chine. On trouve dans cette ville de ces Indiens appelés Tagalos; ils servent de domestiques, ou subsistent de quelque petit commerce.

La rivière qui coule sous les murs de la ville, et dans laquelle mouillent les vaisseaux marchands, n'a, à la haute mer, que 12 à 15 pieds de fond. Elle sépare Manille du gros bourg de Sainte-Croix. Ce bourg est en partie aussi bien bâti que la ville.

Le *Parian*, lieu aussi régulier, habité par beaucoup de Chinois, est le bourg où tout se fabrique et se vend, car il y a peu d'ouvriers et de marchands dans la ville.

Les Chinois ou Sangleyes qui, chaque année, viennent de Canton, ont laissé peu-à-peu quelques-uns de leurs compatriotes pour commercer, sous prétexte d'embrasser la religion chrétienne. Leur nombre s'est tellement accru, qu'à présent ils sont plus de deux mille; ils font la plus grande partie du commerce, et il n'y a guère d'autres ouvriers qu'eux : il y en a quelques-uns qui s'adonnent à l'agriculture; ils sont d'une finesse et d'une souplesse extrêmes dans leur commerce; adroits, dissimulés, conservant toujours un visage riant, polis et affectant l'air serviable, mais le tout quand cela peut porter à leur intérêt; ils sont d'ailleurs fort sobres et fort laborieux.

Il y a aussi dans cette ville des négocians Arméniens et quelques Siamois, des Malais, des Malabares et

même des Japonais. Ce sont de ceux que les vents ont jetés sur les côtes et qui n'osent pas retourner dans leur patrie, dont les lois ne leur permettent pas de s'éloigner.

C'est à Manille que les Espagnols avaient transporté les princes de la famille des empereurs du Mexique; et il n'y a pas long-temps encore que l'on y voyait quelques-uns de leurs descendans. La Cour d'Espagne leur a accordé 5000 piastres de pension par an, et le droit d'avoir des gardes au tour de leur carrosse; mais faute de moyens, ils s'en tiennent à faire graver un cachet où sont les armes de leur ancien empire.

Cavite est le port de l'île de Luçon pour les vaisseaux de Roi; il est situé dans le S. E. de la baie de Manille, au S. O. de la ville. Ce port est formé par une langue de terre qui le défend des vents du S. O., les seuls à craindre dans ce parage. Les vaisseaux y sont en sûreté; le bord, coupé à pic, permet de les amener jusqu'à terre. L'arsenal est sur la pointe de la langue de terre, qui est défendue par de bonnes batteries. Il est vaste, bien pourvu, et il y a de beaux chantiers de construction. Il est en outre défendu par d'autres batteries et par un assez bon château, situé entre l'arsenal et la ville, qui est sur la continuation de la langue de terre; le tout est entouré de bons murs du côté de l'extérieur.

Cavite a un gros bourg, nommé *Saint-Nicolas*; il est peuplé d'Indiens qui sont de très-bons ouvriers pour les ateliers de l'arsenal, et de très-bons matelots.

On construit, à Cavite, des vaisseaux de ligne qui, à la vérité, n'ont pas la richesse des nôtres, mais qui sont dans les mêmes proportions et sur-tout fort solides. L'abaca sert pour les cordages et les cables; l'étoupe que l'on tire de l'enveloppe des noix de coco, sert pour le calfatage, et l'on y carène les vaisseaux avec un mastic composé de plâtre et d'huile.

MINDANAO. La seconde des îles Philippines en grandeur, est l'île de Mindanao : elle est la plus méridionale, et s'étend de l'O. à l'E.

Le nom de Mindanao signifie, en langue du pays, *homme de Lagune*. L'île est triangulaire, et terminée par des caps ou promontoires considérables; celui de *Sambouangan*, au S. O., celui de *Saint-Augustin*, au S. E., et celui de *Souliago*, au N. E.

L'île a environ 300 lieues de tour; mais il y a peu de productions, parce qu'il y a peu de terre propre à la culture. En effet, elle est ferme, tellement irrégulière, que par-tout ce ne sont que golfes et presqu'îles. Cependant les terres y sont très-arrosées : par-tout on trouve un ruisseau ou une fontaine. On y connaît plus de vingt rivières navigables, et plus de deux cents autres moins grandes. Le terrain y est en général fort montueux. Ces rivières sont très-abondantes en poissons.

Les productions principales sont, le riz, différentes racines, les patates, le sagou en abondance. La cannelle est aussi fort commune; mais, quoique, tant qu'elle est fraîche, elle paraisse avoir autant de piquant que celle de Ceylan, en peu de temps elle

perd de sa force, et, au bout de deux à trois ans, elle n'a plus de goût. La vigne n'y vient qu'en treille, et ne souffre aucune autre espèce de culture.

Il n'y a point de mines connues à Mindanao.

Dans toutes les îles de cet archipel, il n'y a point de salpêtre; ainsi l'on n'en trouve pas plus à Mindanao qu'à Luçon. Mais voici comment la nature y a suppléé.

On trouve, sur-tout à Mindanao, quantité de grottes et de cavernes, qui servent de retraites aux chauve-souris. L'espèce dont il est ici question, est plus grosse qu'une poule. Elle est très-connue aux Philippines ainsi qu'à Madagascar, et dans les îles de France et de Bourbon. On les voit passer par milliers à Mindanao, vers le coucher du soleil. Pendant le jour, elles se retirent dans ces cavernes, qui leur servent d'asiles contre la vivacité de la lumière; elles remplissent ces cavernes de fiente, qui, étant travaillée, supplée au salpêtre.

La partie de l'île où est Mindanao, a son roi, et n'est pas soumise aux Espagnols. Il en est de même de celle de Bahayen : ce sont des terrains noyés et très-malsains. Les peuples y vivent dans des marais, et s'en consolent, parce que c'est une défense insurmontable contre les entreprises des Espagnols. Mais outre le désavantage d'un air malsain, on y est sans cesse persécuté par les moustiques, insectes cruels, qui attaquent sans cesse les hommes et les animaux, de façon même que les vêtemens, qui sont très-légers, ne peuvent en garantir.

Les habitans de Mindanao paraissent, comme ceux de Luçon, avoir eu différentes origines; ils ont beaucoup de ressemblance avec ceux de Bornéo, avec les Macassars et autres habitans des Moluques. Quoique ayant une langue qui leur est naturelle, ils parlent également le malais, sur-tout à Mindanao.

Ils sont tous mahométans, et ont des écoles où l'on apprend à lire et à écrire aux enfans; et leurs prières, par conséquent, renferment beaucoup de termes arabes. Il n'y a point de chrétiens dans la ville de Mindanao.

Les Espagnols avaient bien espéré s'en voir un jour les maîtres. Ils y avaient eu d'abord quelques établissemens avec des Forts, mais seulement sur le bord de la mer. Puis ils envoyèrent deux religieux pour travailler à la conversion du roi et du peuple. Déjà on commençait à y apprendre l'espagnol; mais dans ce même temps, les Chinois établis à Luçon, se soulevèrent et menacèrent la ville de Manille. Les Espagnols coururent au secours de leur capitale. Et aussitôt après leur départ, le roi fit démolir les Forts, et n'a pas souffert que l'on en construisît depuis. Les Espagnols n'ont d'établissemens qu'à Sambouangan.

Sambouangan, que l'on dit aussi *Sambouangue*, est le lieu d'établissement conesrvé par les Espagnols. Il est sur le bord de la mer, à l'O. d'une côte où se trouve une plaine immense, défendue par un Fort, caché derrière une plantation de cocotiers. Un ruisseau qui remplit les citernes de la citadelle, vient se jeter dans

la rade; les bâtimens mouillent à la vue de Sambouangan.

Samar est une des îles situées aux environs des deux précédentes; elle est à l'orient, à-peu-près au S. E. de Luçon. Le sol y est très-fertile, d'une culture aisée, rendant au moins quarante pour un. On n'y sème d'autres grains que du riz qui sert pour les curés, pour le gouverneur de Manille, et pour le gouverneur de la province. L'Indien ne s'y nourrit ordinairement qu'avec des patates, des ignames, et la racine appelée *gaby*. La viande de cochon y est fort bonne. Cet animal est plus petit que le nôtre, plus effilé : sa chair n'est pas pesante : elle est noire et par filamens, comme celle du bœuf. Les œufs du tabou y sont fort communs. On en trouve quelquefois jusqu'à 40 dans un même trou : ils sont pesans et indigestes. On fait dans cette île de bonne eau-de-vie avec la sève de l'arbuste *nipe*, avec celle du cocotier, et celle de l'arbre appelé *tabonegros*, à cause des fibres noires : on fait avec ces fibres, des cables et de très-bons cordages. Les Indiens se nourrissent aussi de la chair du coco.

L'Indien de Samar n'a d'autre arme et d'autre instrument de travail qu'une espèce de couteau de chasse que l'on nomme aussi *cryc* et *campilan*. Il s'en sert pour couper les plus gros arbres, dont il fait des pirogues, ou qu'il fend en planches. Lorsque cet instrument ne peut plus servir aux hommes, les femmes l'emploient pour gratter la terre qui est sablonneuse, et dans laquelle elles plantent des patates ou d'autres

d'autres racines. Un espace de 40 toises ainsi employé fournit plus que le nécessaire à une famille nombreuse ; car en deux mois ces racines deviennent extrêmement grosses.

Ils cultivent aussi des cannes à sucre, les choux, de l'ail, des oignons, des melons, des ignames, des oranges de Chine, des citrons, des légumes et beaucoup de fruits inconnus en Europe. Ils ont des figues, des bananes en très-grande abondance. Il y en a de douze à quatorze espèces, et différens parfums. Le Gouvernement les oblige d'entretenir des cocotiers.

Les bois sont pleins de cocos, de figues, de citrons, de pamplemousses, espèce d'oranges de cinq pouces au moins de diamètre, de poivre, de miel, de cire. Les ruches que l'on y rencontre très-fréquemment, sont suspendues aux branches des arbres, et ont la forme d'une citrouille allongée.

La chasse n'y est pas moins abondante, et les bois regorgent d'oiseaux de toute espèce, sur-tout de poules. Elles diffèrent des nôtres par leurs corps ramassé et leurs courtes pattes : elles sont de couleur grise, piquetées comme les perdrix. Les tourterelles y sont de trois sortes, toutes fort abondantes. Les premières sont grises et grosses comme des poulardes ; les secondes plus petites ; et la troisième espèce est verte et excellente. L'oiseau appelé *calao*, est bon à manger, mais difficile à joindre. Les cataconas et les louris y sont aussi fort multipliés, aussi bien que de jolies perruches de la grosseur du linot. On y

trouve aussi l'oiseau mouche, à peu-près de la grosseur d'une guêpe.

Les quadrupèdes n'y sont pas moins nombreux. Les bois sont remplis de singes très-gros, de buffles sauvages et de chevreuils.

Iolo. L'île d'Iolo, quoique petite, est précieuse et l'une des plus intéressantes de cet archipel : elle a des éléphans et des cerfs. On trouve communément dans cette île, un petit oiseau qui n'est pas plus gros qu'une hirondelle et qui fait son nid dans les rochers et le récifs de la mer. Ces nids, comme je l'ai dit, sont très-recherchés; on les mange en soupe, comme le sagou; ils ont alors la consistance d'une gomme détrempée. La mer à Iolo a beaucoup d'ambre. On dit qu'avant l'arrivée des Espagnols, les naturels en faisaient des torches pour s'éclairer dans les pêches de nuit. Ce fut un soldat qui découvrit que cette matière était de l'ambre. Il eut le premier morceau à bon compte. Dès que l'on vit cette production recherchée, le prix en augmenta même assez considérablement.

La mer apporte l'ambre sur les côtes d'Iolo, vers la fin des vents d'O. ou d'aval; on y en a quelquefois trouvé de liquide, lequel ayant été ramassé et purifié, s'est trouvé très-fin et de bonne qualité. Quelle que soit la cause qui produit l'ambre, il est étonnant qu'il ne se trouve que sur les côtes de cette petite île, pendant que l'on n'en trouve point ou presque point à Mindanao.

Un autre genre de richesses très-considérables à Iolo, c'est la pêche des perles : elle se fait à la fin des vents d'O. Il n'y a guères que les Hollandais qui aillent aujourd'hui à Iolo : ils la nomment l'*Ile des Perles*. Le commerce sera très-lucratif pour les Européens : il a des époques fixes.

Précis historique et politique.

J'abandonne quelques autres îles, telles que *Leyte*, *Rébu*, *Panay*, *Mindoro*, dont on peut dire à-peu-près la même chose que des îles précédentes, pour parler du gouvernement de tout le pays.

Dans tout l'Archipel, les voyageurs ne comptent guères que 1,350,000 Indiens qui aient subi le joug espagnol. La plupart sont chrétiens, et tous, depuis 16 ans jusqu'à 50, payent une capitation de 4 réaux, ou de 2 livres 14 sous. On les a partagés en vingt-deux provinces, dont la seule île de Luçon en contient douze, quoiqu'elle ne soit pas entièrement assujettie.

Les liaisons des Philippines avec le Mexique, se réduisent à faire passer en Amérique, par la mer du sud, les productions et les marchandises des Indes. Nul des objets, qui forment ces riches cargaisons, n'est le produit du sol ou de l'industrie de ces îles. Elles tirent la cannelle de Batavia. Les Chinois leur portent des soieries, et les Anglais ou les Français les toiles blanches, les toiles peintes du Bengale et du Coromandel. Mais il faut que ces choses arrivent avant le départ du galion, bâtiment qui part chaque année

pour le Mexique. Elles ne seraient pas vendues si elles arrivaient plus tard. Les paiemens se font principalement avec de la cochenille et des piastres venues de l'Amérique.

En 1768 on proscrivit les jésuites des Philippines, ce fut un mal pour le pays. L'immense domaine de ces missionnaires est tout-à-fait déchu de la fertilité où ils l'avaient porté; les terres des Indiens qu'ils gouvernaient, les seules qui fussent passablement cultivées, et où l'on trouvât quelques arts utiles, sont retombées dans le néant d'où on les avait tirées.

Une plus grande calamité fondit l'année suivante sur cet Archipel. Tous les Chinois, sans exception, en furent chassés; et cette proscription forma une plaie qui, vraisemblablement, ne guérira jamais. Ces hommes, dont la passion dominante est l'avarice, arrivaient tous les ans aux Philippines avec 25 ou 30 petits bâtimens, et y encourageaient quelques travaux par le prix qu'eux seuls y pouvaient mettre. Ce n'était pas tout, un assez grand nombre de leurs compatriotes, fixés dans ces îles, y donnaient habituellement l'exemple d'une vie toujours occupée. Plusieurs mêmes parcouraient les peuplades indiennes, et, par des avances bien ménagées, leur inspiraient le désir et leur donnaient la faculté de rendre leur situation meilleure. Il est fâcheux que ces moyens de prospérité aient été anéantis, par l'impossibilité où se trouvaient peut-être les Espagnols de contenir un peuple si enclin aux soulèvemens.

A ces dangers, que l'on peut appeler domestiques,

se joignent des périls étrangers, plus à craindre encore. Des barbares, sortis des îles Malaises, fondent habituellement sur les côtes des Philippines, y portent la destruction et en arrachent des milliers de Chrétiens qu'ils réduisent en servitude. Cette piraterie est rarement punie, parce que les Espagnols, partagés en quatre factions, connues sous les noms de *Castillans*, de *Galliciens*, de *Montagnards* et de *Biscayens*, uniquement occupés de la haine qui les tourmente, voient d'un œil indifférent tout ce qui est étranger à leurs divisions.

En 1762, les Anglais s'emparèrent des Philippines avec une facilité qu'ils n'avaient pas espérée. Dans le cas d'une rupture entre les deux nations, cette conquête pourrait encore avoir lieu.

Iles Mariannes.

On nomme ainsi un groupe d'îles qui se trouve à l'E. des îles précédentes, dans la grande mer : on les a aussi nommées les îles des Larrons, parce que, lors de la découverte, par Magellan, le 6 mars en 1521, les habitans lui dérobaient tout ce qu'ils pouvaient attraper. Ils menaient une vie de véritables sauvages, ignorant jusqu'à la possibilité d'allumer du feu pour les besoins domestiques. La plus habitée de ces îles, est celle que l'on nomme *Guam*.

L'île de *Guam* n'a de commerce, ni aucune relation avec qui que ce soit, que lorsque les vents permettent au galion d'y passer en relâche deux à trois

quelques minutes, jusqu'au 40°. degré. Elles sont au nombre de trois grandes, et de plusieurs petites.

Les Chinois nomment ce pays *Gepen*, d'où il paraît que les Européens ont fait le nom *Japon :* les naturels disent *Nipon* ou *Nifon*.

Il paraît qu'elles n'ont commencé à être connues des Européens que vers l'an 1542 ou 1545, par la découverte qu'en firent trois Portugais.

Ces îles n'offrent presque que des montagnes, des collines et des vallées ; les plaines y sont rares et peu étendues. Les côtes y sont hérissées de montagnes et de rochers, et, tout à l'entour, la mer y est orageuse et toujours agitée. On ne trouve, de tous côtés, que bas-fonds, sable et mauvais ancrage.

Parmi les plus hautes montagnes, on cite celle de *Fonsi*. La cime en est très-élevée, et brille de loin par sa blancheur : on l'aperçoit au-dessus des nuages, à la distance de plusieurs milles.

La plus grande partie des montagnes est couverte de bois : on cultive celles qui ne sont pas trop escarpées.

La qualité du terroir des vallées et des plaines varie ; mais généralement le sol est composé de terre grasse ou de sable, quelquefois de l'un et de l'autre mêlés ensemble : au total, il est assez bon. La culture, les engrais, la pluie et la chaleur, contribuent infiniment à sa fertilité.

La chaleur, en été, est extrêmement vive, et ne serait pas même supportable, si le vent de mer ne procurait de la fraîcheur. Il en est de même du froid : quand les vents N. et N. E. soufflent en hiver, ils sem-

blent donner au froid une nouvelle activité, et le font même paraître plus piquant qu'il ne l'est réellement.

Le temps est continuellement variable, et il pleut presque toute l'année, sur-tout vers la mi-été, dans les mois nommés, par cette raison, *mois pluvieux*. C'est à ces pluies que l'on attribue la fertilité, et, par suite, la grande population du pays. On y entend souvent gronder le tonnerre, les ouragans et les tremblemens de terre y sont assez fréquens.

Pendant le séjour de M. Thumberg au Japon, la plus grande chaleur, à Nagasaki, a été, au thermomètre de Fahrenheit, de 98 degrés au mois d'août (le point de congélation est à 32 degrés), et le plus grand froid, de 35 degrés, dans les matinées du mois de janvier.

Les vents N. et N. E. sont très-froids; les vents S. O. et S. E. les plus chauds. En été, le vent S., qui est très-frais, souffle presque toujours avant midi à Nagasaki; celui de l'E. règne pendant la nuit et le matin.

Minéraux. Le Japon renferme beaucoup de mines d'or et d'argent qui ne le cèdent pas à celles du nouveau monde. Dans certains endroits, le sable est mêlé de parcelles d'or, mais particulièrement de cuivre.

La mine d'or qui produit en même temps l'or le plus fin et en plus grande abondance, est située dans la plus grande des trois îles, dans celles de Nipon, près de *Sado*. La mine de *Sourouma* est la plus riche après celle-ci; et il y en a plusieurs autres encore. On emploie ce métal pour battre monnaie, pour faire des galons et des étoffes; mais on n'en exporte pas de lingots. Les Portugais autrefois, et les Hollandais de-

puis, ont été quelquefois assez adroits pour en obtenir de riches cargaisons. Mais, afin de prévenir les inconvéniens inséparables de la trop grande abondance du numéraire, il n'est permis de tirer qu'une certaine quantité de matière, et l'on ne peut ouvrir ou exploiter une mine sans l'ordre exprès de l'empereur, qui prélève pour lui les deux tiers du produit; l'autre tiers appartient au prince de la province où la mine est située.

Selon toutes les apparences, l'argent a été autrefois beaucoup plus commun au Japon qu'il ne l'est maintenant, parce que l'on en a considérablement exporté. Les Japonais conviennent qu'il est chez eux plus rare que l'or. Ce dernier métal se maintient cependant à un taux plus haut que le premier. On prétend qu'il existe des mines d'argent dans la province de *Bingo* et dans les parties septentrionales, mais sur-tout dans deux îles que l'on nomme, l'une, *Ile d'or*, Gensima; l'autre, *Ile d'argent*, Kinsima.

L'argent sert à battre monnaie et à garnir différens ustensiles. Les mines de cuivre sont très-communes dans toute l'étendue du royaume, et constituent la richesse de plusieurs provinces en particulier. Ce cuivre contient beaucoup d'or : il y en a dont le grand mérite est d'être très-souple. Il est fort recherché en Europe pour le travail de l'horlogerie. Aussi les Chinois et les Hollandais en achètent-ils considérablement. Au Japon, on s'en sert pour fabriquer de petites pièces de monnaie de peu de valeur, à garnir une foule d'ustensiles, à faire des marmites, des chaudrons, etc.

Le fer est le métal le moins commun dans tout le

Japon. Les étrangers n'en apportent pas de dehors, et n'exportent pas celui du pays. Le peu que l'on exploite sert pour fabriquer des sabres et d'autres armes; des couteaux, des ciseaux.

On y trouve de l'ambre jaune, de nuances différentes, et même de rayé. Le soufre y est en abondance, surtout dans une île située tout près de Satsouma. On dit que les provinces septentrionales produisent du charbon de terre. Les agates rouges y sont très-communes; on en fait ordinairement des boutons, soit pour les vêtemens, soit pour les pipes. Ce pays offre encore d'autres objets à la curiosité des naturalistes.

Animaux. Les Japonais élèvent peu d'animaux domestiques; il n'y a guères que les princes qui aient des chevaux, encore sont-ils, en y comprenant ceux employés aux charrois, en fort petit nombre. Les vaches et les bœufs y sont encore plus rares, parce qu'ils n'en mangent pas la chair, et ne tirent aucun parti du lait ni du suif. Quelquefois seulement on attèle ces animaux aux charettes, ou bien on s'en sert pour labourer les terrains inondés une partie de l'année. On ne voit de cochons qu'à Nagasaki.

Ils n'ont ni moutons, ni chèvres. Les chiens seuls y sont en grande considération; les chats sont aussi assez multipliés, mais seulement chez les femmes, qui s'en font un objet d'amusement: il est même du bon ton d'en avoir un auprès d'elles.

Les Japonais n'élèvent d'autres volailles que des poules et des canards, dont ils mangent seulement les œufs.

Au reste, on trouve, dans certaines parties du

royaume, des animaux qui ne se voient pas dans d'autres, tels que le loup, le renard, les rats, les lièvres, les buffles, les cerfs, les ours, les tigres, mais en petite quantité; on y trouve sur les rivières, des oiseaux aquatiques, tels que les pélicans, les hérons, des oies sauvages, etc.

En général, les Japonais préfèrent, pour la vie, l'usage du poisson aux viandes les plus exquises, et ils en connoissent de beaucoup de sortes.

Géographie politique et historique.

Les trois grandes îles du Japon avec les petites situées à l'entour, se partagent en 68 provinces, divisées en 604 jurisdictions.

Souverain. Le grand pontife du Japon se vante d'une généalogie non interrompue pendant plus de 2000 ans, et l'histoire authentique du pays remonte jusqu'à l'an 660 avant l'ère vulgaire, ce qui ne fait en tout que 2434 ans. Les premiers habitans y vinrent, dit-on, de la Chine. Le premier prince se nommait *Syn-Mou.* Du moins s'il ne fut le fondateur de cette monarchie, il en réforma la constitution, promulga de nouvelles lois, et imagina une manière de compter les années, plus juste et plus simple que les précédentes.

Ses premiers princes, sous le nom de *Daïris*, avaient le double pouvoir du sceptre et de l'encensoir. Cet état de choses subsista jusqu'en 1142 de notre ère; leur pouvoir était devenu sans bornes. On comptait à cette époque 76 empereurs de cette dynastie. Alors éclatèrent

des divisions intestines entre les princes ou gouverneurs du pays. Pour réduire les mutins et rétablir la paix, il fallut confier le commandement de l'armée à un généralissime plein de courage et d'intelligence. Il se nommait *Ioritomo*. En effet, il parvint à tout appaiser; mais il retint, pour lui-même et ses successeurs, une partie du pouvoir suprême, qui se trouva ainsi divisé entre le Daïri et le Général.

Mais en 1585, *Taïco-Sama*, fils d'un paysan, mais élevé par son mérite personnel au grade de Général, après avoir réduit sous son obéissance tous les princes du pays, parvint à enlever au Daïri la portion de pouvoir qui lui restait. Ainsi dès ce moment il y eut au Japon deux chefs reconnus, et de pouvoirs absolument différens; le Daïri, qui n'a d'autorité que dans les choses qui concernent la religion, et l'empereur civil qui, sous le nom de *Coubo*, gouverne tout le royaume. Mais la politique a laissé au premier tous les avantages qui ne pouvaient pas nuire aux intérêts du dernier.

Du Daïri. Le respect que l'on porte au Daïri est une espèce de culte; car les Japonais n'en ont pas moins pour lui que pour les dieux.

Il sort rarement de son palais, afin de ne pas exposer sa personne sacrée aux injures de l'air, ni aux rayons du soleil; mais sur-tout dans la crainte d'être vu par un homme. Quand il se décide à se promener dans ses jardins, il se fait porter sur les épaules de ses valets, de manière que ses pieds ne touchent jamais la terre. On fait un signal pour avertir les étrangers de se retirer. Ce vice-dieu naît, vit, ou plutôt végète dans l'intérieur de

son palais, d'où il ne sort pas une fois en sa vie. Ses cheveux, sa barbe et ses ongles sont des objets sacrés, que l'on n'ose nettoyer ni tailler pendant le jour. On saisit le moment de son sommeil pour faire sa toilette pendant la nuit, et comme à la dérobée. Ce personnage ne mange jamais deux fois dans la même assiette, et l'on brise tous les vases dont il s'est servi, de peur qu'ils ne tombent dans des mains impures. Aussi n'emploie-t-on sur sa table que de la vaisselle assez commune. Il ne porte pas non plus deux fois le même habit; on aurait pu, d'après les principes reçus, les brûler; cependant il suffit de les donner aux domestiques de sa maison. Il n'y a guères que les habitués de sa Cour qui sachent son nom de son vivant; on ne le publie que long-temps après sa mort. Sa Cour est composée, en grande partie, de ses parens, qui ont des dignités ou qui obtiennent des bénéfices. Il a douze femmes, entre lesquelles est une impératrice.

L'intérieur du palais offre un luxe éblouissant, mais qui n'est pas encore comparable à celui qu'il étalait avant de perdre son autorité civile. Ses revenus sont réduits au produit de la ville de *Miaco* et de son territoire, auquel il faut joindre quelques droits sur le trésor du Coubo, et les sommes qu'on lui paie pour les titres qu'il accorde; car le Coubo lui-même, ainsi que le prince héréditaire, reçoivent de lui leurs titres honorifiques, et en obtiennent pour les principaux officiers de leur cour.

Les ministres du culte se distinguent, à la Cour et dans les temples, par un habit qui indique leur rang. Ils dé-

pendent du Daïri ; mais, à beaucoup d'égards, ils sont plus heureux. Il avait autrefois la liberté de transférer sa Cour par-tout où bon lui semblait dans l'étendue du royaume. Maintenant elle est fixée à *Miaco*, ville considérable, environnée de murs, de fossés, de bastions et de portes. Au milieu de cette ville est situé le palais du Daïri, flanqué de hautes tours et d'édifices pour loger les gens de sa maison et ses officiers supérieurs et inférieurs. Mais le Coubo y entretient un gouverneur en son nom et une garde, autant au moins pour sa propre tranquillité que pour la sûreté du Daïri. On confie ordinairement ce poste important à un vieillard expérimenté et d'une sagesse reconnue.

Ce gouverneur est le seul séculier de toute la cour du daïri : il entre dans tous les détails de l'administration intérieure du palais et des affaires de religion ; il expédie les passe-ports pour l'intérieur du royaume, jusqu'à la cour même du Coubo. C'est en quelque sorte le Mentor du Daïri. Cette Cour est l'asile des sciences et des arts ; c'est-là que se trouve une école pour former la jeunesse ; on y enseigne particulièrement la poésie, l'histoire du Japon, les mathématiques, etc. Ils se livrent aussi à la musique que les femmes aiment passionnément : c'est aussi dans cette Cour que se font les almanachs.

Mais quoique le Daïri ait perdu toute influence dans les affaires civiles, cependant il jouit encore d'une telle considération, que le Coubo, jusque vers ces derniers temps, était obligé, chaque année, à une certaine époque, de lui rendre ses devoirs en personne, ou de lui envoyer une ambassade qui lui offrait des présens con-

Digitized by Google

sidérables. Cette formalité est entièrement tombée en désuétude.

Du Coubo. Le Coubo, dont le premier se nommait *Ioritomo*, car le nom de *Raïco-Sama*, signifie capitaine-seigneur, ou le seigneur-capitaine, réside à Iédo. On en compte plus de 40 qui ont régné successivement. C'est le maître de tout l'empire : il commet dans chaque province un prince chargé de la gouverner. Il se réserve le droit de les déposer et de les punir, s'ils commettent quelques fautes. Cependant ce souverain ne gouverne pas entièrement par lui-même et d'après son bon plaisir. Il a six conseillers, distingués par leurs lumières et par leur âge.

Outre les présens considérables en productions de la province, que chaque prince est obligé de porter à la Cour, le Coubo tire encore des revenus considérables de ce que l'on appelle *domaines de la couronne*, qui consistent en cinq provinces impériales et villes, qui ont les mêmes titres et qui sont gouvernés par des *Bougios*. Les impôts se perçoivent en nature : chaque province donne une partie de ses productions.

Gouvernement. Chaque prince est obligé d'entretenir, avec les impôts qu'on lui paie, tous les officiers de sa cour, ses troupes, les grands chemins, et de faire à ses frais, chaque année, un voyage à la cour d'Iédo.

Les cinq domaines impériaux produisent environ 44 milliards 400 millions de sacs de riz, pesant chacun vingt livres.

Chacune des autres provinces est administrée par un

Digitized by Google

prince qui y réside, et qui est responsable de sa gestion au Coubo.

Il paraît que la système du Gouvernement a pour objet de rendre le peuple heureux, conformément à ses préjugés et à sa manière d'être, que nous ne pouvons bien juger. Montesquieu regarde le gouvernement japonais comme atroce et fondé sur le plus violent despotisme.

Chaque individu, il est vrai, peut craindre la rigueur du Gouvernement; mais il en résulte pour la masse un état de tranquillité et de sûreté qui fait le bien de tous. Les lois y sont très-sévères, et la police y est aussi de la plus grande sévérité. Mais le Gouvernement y prévient, en quelque sorte, les fautes. Chaque ville est partagée en un certain nombre de quartiers, ayant chacun son magistrat. Chaque quartier comprend un certain nombre de rues, fermées de portes à chaque extrémité, et de plus, est confiée à la vigilance d'un officier; les familles répondent des fautes de chacun des membres; les particuliers sont recherchés pour les vols et les incendies de leur voisinage. Sans doute cela est tyrannique et même atroce, et ce n'est pas là le Gouvernement que l'on adopterait de choix. Mais, comme chacun connaît la loi et ses propres devoirs, il y a beaucoup moins de perversité au Japon, et il s'y commet beaucoup moins de fautes que dans aucun autre pays du monde. Et il me semble qu'il faudrait bien autrement connaître l'esprit de ce Gouvernement et ses moyens d'éxécution, pour le blâmer avec sagesse et justice.

Religion. Le même système religieux règne dans toutes

toutes les îles du Japon, et se réduisent à deux sectes principales qui ont pour base le *lamisme* ou le *chamanisme*, mais subdivisées en un grand nombre d'autres. Il subsiste entre elles une sorte d'union et d'harmonie, sous l'autorité immédiate du Daïri.

Les prêtres ne font pas d'office, ne chantent aucune hymne; les portes du temple restent ouvertes toute la journée. L'accès n'en est défendu à aucun étranger : on les y loge même, si les auberges sont trop pleines.

Quoique l'on ne reconnaisse pas, au Japon, de secte dominante, il y en a deux infiniment plus répandues que les autres, ce sont celles de *Sinto*, c'est-à-dire, des *Sin* ou de *Kami*, qui signifie habitans des cieux, et celle de Bondsdo.

Le culte des *Sin* est très-ancien dans le pays, et la tradition vulgaire porte qu'il y fut apporté d'un pays occidental très-éloigné : on peut conjecturer qu'il est venu de l'Inde et du Thibet. Dans cette religion on reconnaît un Être suprême qui a fixé son séjour au plus haut des cieux. C'est en son nom que l'on prononce les sermens les plus sacrés; mais on ne lui rend aucun culte. Les Japonais le croyent trop au-dessus d'eux pour l'intéresser à leurs hommages et à leurs adorations. Mais ils s'adressent à une multitude de dieux inférieurs qu'ils regardent comme chargés de présider à la terre, à l'eau, à l'air, etc., et de la volonté desquels dépend le sort des mortels; ils n'ont que des idées très-vagues et bien incertaines de l'immortalité de l'ame, des récompenses et des châtimens

futurs. Cependant ils présument que les ames des gens de bien ont un séjour particulier dans le ciel; que celles des méchans errent de tous côtés en punition de leurs crimes.

Les *Sintoïstes* ou sectateurs des *Sins*, n'approchent des temples qu'avec le plus grand recueillement. Ils n'osent pas y entrer quand ils se croyent souillés; mais alors ils commencent par se bien laver, mettent leurs plus beaux habits, se lavent encore auprès de la porte en dehors du temple.

Depuis que la doctrine de *Boud* s'est introduite dans l'empire, celle de Sinto a moins de partisans, par cela même peut-être qu'elle est la moins déraisonnable.

La doctrine de *Boud* est la même que celle de Foë. On dit que ce personnage, appelé aussi Foë, naquit d'un prince de l'Inde, 1200 ans avant l'ère vulgaire. Son premier nom était *Chaca*: il ne prit le second, qu'à l'âge de 30 ans. On croit que ce personnage, vrai ou supposé, est le même que différentes nations reconnaissent sous des noms différens. Ainsi le *Foë* de la Chine, est peut-être le *Vichnou* de l'Inde, le *Boutta* de Gymnosophistes, le *Thot* des Égyptiens, le *Woden* des nations Gothiques. On croit aussi que c'est du plateau du Thibet que les premières idées religieuses se répandirent chez les nations qui nous sont connues.

Il y a différens *ordres religieux* plus ou moins révérés; l'ordre des *Aveugles* est peut-être un des plus singuliers, puisqu'il n'est composé que d'aveugles, et se trouve disséminé dans tout l'empire. L'or-

dre de *Jammabos*, ou moines des montagnes, mérite aussi quelque attention. La fondation de cet ordre remonte à plus de 1200 ans. Le Général qui réside à *Miaco*, distribue les dignités à ces moines selon le mérite qui leur reconnaît.

Il y a plus de 1000 ans qu'il existe des monastères de femmes au Japon : ces religieuses se nomment *Hamacata*. Mais il y en a beaucoup moins que dans les pays catholiques de l'Europe.

La *religion chrétienne* s'introduisit au Japon peu de temps après que les Portugais en eurent fait la découverte. Les premiers jésuites y arrivèrent le 5 août 1549 : François Xavier était du nombre. La guerre civile entre le Daïri et son premier officier avait jeté des semences de divisions qui n'étaient pas étouffées : ce Daïri était réduit au spirituel; l'usurpateur pour lui opposer une force de même nature, accueillit les chrétiens, et encouragea des missionnaires dont les fonctions et le zèle ne pouvaient qu'embarrasser beaucoup le chef ecclésiastique. Leurs progrès furent assez rapides, et les Portugais se hâtèrent d'en tirer parti pour leur commerce. Des Portugais épousèrent des Japonaises et s'établirent dans le pays. Enfin, les missionnaires acquirent une telle consistance dans le pays, qu'ils envoyèrent une ambassade de Japonais au pape Grégoire XIII, avec de riches présens. Il en résulta deux ouvrages sur le Japon; l'un italien, l'autre latin.

Les succès et les immenses richesses que produisait le commerce enflèrent tellement l'orgueil des Portu-

gais, qu'ils ne tardèrent pas à se rendre odieux à leurs hôtes. Dès 1589, des ordres rigoureux pour exterminer tous les chrétiens, y furent promulgués et exécutés avec tant d'activité, que, dans le cours de l'année suivante, il y eut plus de vingt mille personnes mises à mort. Cependant le Gouvernement ne blâmait pas la nouvelle religion en elle-même, car l'édit portait « Non que cette religion soit mauvaise, mais parce qu'elle prescrit des choses positivement contraires à celles déjà reçues, qu'elle refuse même de tolérer. L'exercice de deux religions si opposées, peut occasionner des troubles qu'il est de notre devoir de prévenir. »

Cependant ces persécutions n'empêchaient pas les conversions, car elles montèrent, en 1591 et 1592, à plus de douze cents; le Coubo lui-même, nommé *Fide-Iori*, ainsi que sa Cour et son armée, avaient embrassé le christianisme. Il est donc probable qu'avec de la prudence, les Portugais auraient évité la persécution et l'anathême dont ils furent frappés. Mais la conduite insolente d'un de leurs évêques envers un prince japonais, aigrit encore les esprits. Le différend eut lieu sur la route d'Iédo : l'offensé se plaignit au Coubo en arrivant à la cour, et l'on vit en 1597, les persécutions recommencer avec plus de violence que jamais. Toute espèce de prédication fut sévèrement interdite, et la plus grande partie du clergé fut chassée. On relégua les négocians dans l'île de *Désima*, en face de Nagasaki. Les Portugais, pour s'en venger et recouvrer les avantages qu'ils étaient prêts de perdre,

projettèrent de détrôner l'empereur. Cette conspiration fut découverte par les Hollandais qui étaient alors en guerre avec eux : des lettres adressées à Macao, instruisirent le Gouvernement. Il ordonna que tous les chrétiens qui ne voudraient pas abjurer, seraient chassés ou mis à mort. Cette persécution dura quarante ans, et ne finit qu'après l'anéantissement radical du christianisme au Japon, et la destruction du commerce des Portugais dans ces îles. Trente-sept mille chrétiens réduits au désespoir, s'étaient réfugiés dans la forteresse de Simbara. Après y avoir été assiégés et forcés, on les massacra tous en un même jour. On prit les mesures les plus fortes pour prévenir le rétablissement de cette religion et écarter les Portugais. Aucun vaisseau de cette nation n'est reçu dans leurs ports. On institua, et l'on continue encore tous les ans, le 4 du premier mois, la cérémonie appelée l'*Iésoumi*. Elle consiste à faire fouler aux pieds par des Japonais, la croix et les images de Jésus et de Marie. On croit qu'elle est au moins de l'an 1600. C'est à tort que les jésuites ont accusé les Hollandais de cet acte d'anti-chrétienté : on n'exige deux rien de semblable ; mais seulement des naturels du pays.

Les *philosophes* et les moralistes sont vus au Japon avec autant de vénération que les ministres de la religion ; ainsi les sectes philosophiques rivalisent les sectes religieuses. Parmi ces philosophes ou moralistes, le plus suivi et le plus estimé est *Spito* ou *Koosi*, connu en Europe sous le nom de *Confucius*. Tout le monde sait que ce philosophe est Chinois. Il naquit 400 ans après

Boudsdo. Quoique ses sectateurs ne reconnaissent pas proprement d'Etre suprême, ils n'en font pas moins consister le bonheur dans une vie irréprochable, admettent les récompenses et les peines, mais pour ce monde-ci seulement. Ils reconnaissent une ame ou intelligence universelle qui anime l'univers. Mais ils n'admettent aucune sorte de divinité et conséquemment n'ont pas de culte.

Administration. L'extrême sévérité des lois du Japon n'en arrête pas l'exécution, et c'est à l'inflexibilité des juges qu'il faut attribuer la rareté des délits. Quand la loi a parlé, on ne s'avise pas de l'interpréter, et l'on n'a pas d'égard pour le rang du coupable. Chaque ville a quatre magistrats qui occupent la présidence tour-à-tour pendant une année. Chaque rue a son commissaire de police nommé *Ottona :* il rend compte au magistrat ou bourgmestre, et a sous lui plusieurs officiers, espèce de sergens. Cet *Ottona* est obligé de tenir un registre exact des naissances, des morts, des mariages, des voyageurs, des déménagemens et emménagemens. Il accommode les différends survenus entre les habitans, fait arrêter les coupables et a même le droit de les mettre aux fers. Il est nommé par les habitans propriétaires de la rue, et payé sur la caisse particulière de cette même rue.

Commerce. Pendant près de cent ans, les Portugais firent un commerce très-avantageux avec le Japon; et les Espagnols le partagèrent lorsque ces deux nations furent soumises à un même souverain. Les Anglais commercèrent aussi pendant quelque temps avec ces in-

sulaires. Mais, par un traité du mois de mai 1641, arrêté entre l'empereur du Japon et les Hollandais, ceux-ci obtinrent le commerce exclusif de cet empire, du moins entre les nations européennes; car les Chinois ont obtenu la même permission.

Les Hollandais jouissaient, au commencement, d'une liberté beaucoup plus étendue que celle qu'ils ont eue depuis: aussi, en tiraient-ils des profits bien plus considérables.

Ils pouvaient alors envoyer cinq, six et sept vaisseaux dans le port de Firando, avec autant d'or, d'argent et autres marchandises qu'ils jugeaient à propos: leur commerce n'était pas limité.

Dans la suite, il leur fut enjoint d'établir une factorerie dans l'île de *Désima*, près la ville de Nagasaki, et l'on fixa la somme au-delà de laquelle ne devait pas se monter le commerce annuel, qui est à-peu-près cinq million de notre monnaie; et, quoique l'on paie actuellement les marchandises moins chères qu'autrefois, elles doivent de plus un droit de 15 pour cent, qui se partage entre les agens du Gouvernement et les habitans de Nagasaki.

Les Hollandais n'expédient plus chaque année que deux vaisseaux pour le Japon, et quelquefois même un seul. Ces bâtimens partent de Batavia au mois de juin, et reviennent à la fin de la même année. Mais les chefs et employés, ainsi que les chirurgiens de la compagnie hollandaise, transportés sur les bâtimens, séjournent dans la petite île de *Désima*, qui n'est séparée de Nagasaki que par un fossé lorsque la marée est basse. Dans

la haute marée, elle communique avec la terre ferme par un pont.

Cette île ne forme, à certains égards, qu'une rue de Nagasaki. Le gouverneur loue cette île aux Hollandais, y construit des maisons auxquelles il fait les réparations convenables. Les locataires sont obligés d'y poser des châssis à leurs frais, et d'y faire d'ailleurs tout ce qui leur convient pour l'embellissement et la propreté.

Cette étendue de terrain est enclose de planches, avec deux portes donnant, l'une sur le pont; l'autre sur la mer. Cette dernière ne s'ouvre que pour charger ou décharger les vaisseaux. La porte qui est du côté de la ville, est gardée peendant le jour par des Japonais, et reste fermée pendant la nuit. Ceux qui entrent ou qui sortent sont visités dans le corps-de-garde avec une très-grande sévérité.

Les magasins de la compagnie hollandaise, l'hôpital, les maisons occupées par les employés, sont composées de deux étages, dont la partie du second est la seule habitée: la partie d'en bas sert de magasins. Tous ces bâtimens sont construits en bois et en terre glaise: ils sont couverts de tuiles, ont des fenêtres garnies de papier huilé et des tapis ou nattes de paille.

Le Gouvernement entretient à ses frais, pour la facilité de la communication, des interprètes, qui ont à *Désima* une maison considérable, sous le nom de *Collége des Interprètes*.

Il y a aussi une maison pour les *ottonas*, ou rapporteurs-bourguemestres, qui doivent surveiller tout ce qui

se passe dans l'île, et en instruire le gouverneur. On monte de plus la garde dans trois postes situés aux trois extrémités de l'île, et l'on fait, pendant la journée, des patrouilles tout autour. Aussi, lorsque les vaisseaux sont repartis, ce séjour devient-il très-ennuyeux, pendant l'année que les personnes attachées à la factorerie hollandaise sont obligées d'y passer.

NAGASAKI est une des cinq villes impériales (on les nomme *Gokosio*), et la plus commerçante de tout le Japon. Ce n'était qu'un gros bourg à l'arrivée des Portugais: en s'y établissant, et en y fixant le centre des opérations de leur commerce, ils en firent bientôt une ville considérable. Elle appartient au *Coubo*, qui reçoit le produit des impositions, et nomme deux gouverneurs, auxquels il donne une autorité suprême, tant sur la ville que sur les factoreries hollandaises et chinoises. Ces deux gouverneurs, pendant long-temps, résidèrent ensemble à Nagasaki; mais actuellement ils se relèvent: et celui dont le service finit, va passer son année à Iédo, où se trouve sa famille, gardée à la Cour comme un gage de sa fidélité.

Nagasaki et ses environs sont très-malsains pendant les mois de septembre et d'octobre. A cette époque les naturels, et même les étrangers qui sont en rade, sont ordinairement attaqués d'une diarrhée opiniâtre. Des soirées très-fraîches succèdent à des journées d'une chaleur étouffante. Ce premier principe de maladie est encore augmenté par l'usage immodéré de certains fruits que l'on nomme *Ficocagnes*, et qui sont des espèces de plaqueminiers.

Avant d'arriver à Nagasaki, on trouve une petite île appelée par les Japonais, *Taka-Jama* ou Pic des Bambous ; les Hollandais la nomment Papenberg, ou Montagne des Papistes : cette petite île est formée par une montagne pointue, escarpée de deux côtés, et accessible de deux autres. C'est de cette île que partent les vaisseaux hollandais, lorsqu'ils ont tout leur chargement.

Quant aux Chinois, c'est de temps immémorial qu'ils font le commerce du Japon. Cependant la liberté dont ils jouissaient a été bien restreinte. On ne les traite pas avec moins de défiance que les hollandais ; il y a même des circonstances où on les traite moins bien. Mais on leur permet d'avoir de l'argent monnayé du Japon, ce que l'on ne permet pas aux Hollandais.

Les marchandises que la compagnie hollandaise expédie pour le Japon, sont assez habituellement du sucre en poudre, des dents d'éléphans, du bois de Brésil pour la teinture, de l'étain et même de plomb, un peu de fer en barre, des indiennes fines, des draps d'Hollande des différentes couleurs, des étoffes de soie, des écailles de tortues, des racines de squines, etc., et une somme en ducatons d'argent.

Les officiers et les employés apportent, pour leur compte, du safran, de la thériaque, du jus de réglisse, des joncs, des lunettes, des miroirs, des montres, des cornes de licornes, du camphre brut, des joncs fins, des verreries, de l'indienne fine et différens ouvrages qui se travaillent à Nuremberg, aussi bien que quelques livres hollandais.

La compagnie obtient en échange du cuivre, des

ouvrages en laque, des porcelaines, des soieries et sur-tout du cuivre, le plus fin que l'on connaise. Il renferme beaucoup d'or : on le fond en barres longues d'un quart d'aune, et épaisses comme le doigt, elles sont rondes d'un côté et plates de l'autre, d'une belle couleur brillante. On distribue ces barres par caisses du poids de 125 livres, et l'on prend quelquefois jusqu'à cinq, six ou sept mille de ces caisses. On achète aussi du camphre brut, de vastes robes de soie ouatées en soie cardée.

Mais on défend expressément le transport de l'argent monnayé, des cartes géographiques, des livres, au moins de ceux qui traitent de l'administration du pays, et sur-tout de ces superbes *sabres* du Japon qui surpassent en force et en beauté tous ceux des autres pays.

La porcelaine du Japon n'a rien d'agréable, ni pour les couleurs, ni pour la forme: elle est grossière, massive, et bien inférieure à celle que l'on tire de la Chine ; mais elle a l'avantage de ne pas se fendre aisément, lors-même qu'on l'expose à des charbons ardens. On emballe ces porcelaines avec tant d'adresse, qu'il ne s'en casse pas une seule pièce dans toute la route.

Quant à la manière dont les Hollandais sont reçus et traités au Japon, je renvoye au récit du voyageur Thumberg qui y aborda en 1775.

Langue et Écriture. Le japonais est à-peu-près inconnu en Europe. Il est même si différent du chinois, qu'ils ont entr'eux besoin d'interprètes. On écrit, ainsi que le chinois, le japonais perpendiculairement. L'alphabet japonais n'a pas l'*e*, l'*é*, l'*u*, non plus que *l*, le *p* et le *ch* ; et presque toujours au lieu de *l*, ils pro-

noncent l'*r*. Il ne paraît pas, par ce que dit l'auteur, que les lettres soient, ainsi que les lettres chinoises, des monosyllabes, exprimant des idées; je croirais que ce sont des lettres exprimant des sons, ainsi que dans les Langues européennes.

Agriculture. On ne trouve au Japon un seul coin de terre inculte: on a le talent de mettre en valeur jusqu'au sommet aride des montagnes. Les bestiaux restent toute l'année à l'étable, et par conséquent fournissent beaucoup de fumier, et les vieillards, ainsi que les femmes, sont continuellement occupés à ramasser le crotin de cheval avec une coquille, que l'on nomme l'oreille de mer.

Le riz étant pour les Japonais la principale nourriture, ils y donnent leurs plus grands soins; mais ils cultivent aussi des légumes qui deviennent excellens, et des graines qui leur fournissent de bonne huile à brûler.

Nourriture. Il n'y a peut-être pas de pays au monde plus abondant en comestibles que les îles du Japon. Le sol et les mers voisines en produisent de toute espèce, et l'art sait encore les multiplier.

Le *tabac* n'est connu au Japon que depuis l'arrivée des Portugais: les deux sexes font également usage de la pipe: elle est de bambou verni; et chacun en porte ou en fait porter une avec soi.

Fêtes. Les Japonais ont des fêtes périodiques qui font partie de leur culte. Il y en a deux principales; l'une appelée *Bong*, ou fêtes des *Lanternes*; l'autre nommée *Matsouri.*

Sciences et Arts. Les sciences et les arts sont encore

au berceau, excepté l'agriculture. Les *années japonaises* sont lunaires, et comprennent douze mois; on en ajoute un treizième, lorsque l'on veut rapprocher le commencement de l'année du point où il est fixé. C'est le moment où le soleil est censé être au 15°. degré du verseau : et, comme c'est vers le temps du solstice d'hiver, on peut donc croire que leur année a commencé, ou qu'ils en ont adopté une qui commençait lorsque le solstice avait lieu quand le soleil se trouvait au 15°. degré du verseau ; ce qui, par la précision des équinoxes, n'a pu avoir lieu que vers l'an 3515 avant l'ère vulgaire. Mais l'époque certaine de leur chronologie, ne remonte pas plus haut que l'an 660 avant cette ère.

On ne divise pas le mois par semaines; mais ils en consacrent au repos le 1er. et le quinze. Les jours n'ont que douze heures.

L'architecture est encore dans l'enfance au Japon. Leurs maisons, généralement construites en bois, revêtues de placage et blanchies en dehors, ont l'air d'être bâties en pierres, et n'ont pas de distributions intérieures. Chacun les forme à son gré, avec des châssis en papier portatifs.

Les édifices publics sont vastes et toujours fermés avec des portes, quelquefois environnés de remparts et de fossés, et munis de tours, sur-tout quand un grand y fait sa résidence.

Comme les Japonais ne sont pas un peuple ancien, tels que les Indiens, les Tibetains, et qu'ils ont peu pratiqué les Européens, ils ignorent les premiers élé-

mens de l'*astronomie ;* ils ont même recours, pour les usages de la vie civile, aux almanachs chinois ou hollandais. Ils ont quelques astrologues ; ils ne savent rien en *physique ni en chimie ;* ils connaissent peu l'*histoire* étrangère ; mais celle de leur pays est écrite avec une fidélité scrupuleuse.

C'est moins à l'art militaire, fort peu cultivé chez eux, qu'ils doivent leurs victoires, qu'à une grande bravoure, ainsi qu'à un dévouement inexprimable pour leur pays.

L'*art typographique* n'a pas fait chez eux de grands progrès. Ils impriment, ainsi que les Chinois, avec des planches de bois gravées en relief ; d'où l'on voit qu'ils ignorent les caractères mobiles. On n'imprime que sur un côté du papier, si fin, que l'on n'emploie jamais qu'un seul côté ; mais le papier est plié à la tranche, et suffit ainsi à donner pour chaque feuillet le *recto* et le *verso*.

Ils savent assez de *géométrie* pour dresser d'assez bonnes cartes géographiques et topographiques ; mais il est rigoureusement défendu de les laisser sortir hors du royaume. Cependant, le savant Thumberg convient qu'il a rapporté une Carte générale du royaume.

Ils ont beaucoup de goût pour la *poésie*, et font des pièces de vers qu'on met en musique : ils y célèbrent leurs grands hommes, leurs héros et leurs dieux.

La *musique* consiste sur-tout en beaucoup de bruit. Ils mêlent dans toutes les fêtes, un charivari de tambours, de flageolets, d'instrumens à cordes, de sonnettes, de grelots, etc. Les femmes assez généralement

cultivent la musique. Elles jouent de préférence d'une espèce de luth à quatre cordes, sur les cordes duquel on frappe au lieu de les pincer. Ils ont aussi le *koto*, espèce de psaltérion, ayant treize cordes.

La *médecine* n'est pas plus avancée chez eux que l'astronomie. Elle se borne à la connaissance des vertus de quelques simples, et la composition de quelques médicamens. Ils n'ont aucune idée de l'anatomie. Au reste, les uns s'occupent des maladies internes, et occupent le premier rang : les autres, des maladies externes; ce sont les chirurgiens. Ils font un usage fréquent et souvent heureux des ventouses.

La *navigation* est très-bornée au Japon, parce qu'ils ne peuvent faire des voyages de long cours. Il ne leur est pas même permis de s'éloigner hors de la portée des côtes. Ils connaissent l'usage de la boussole.

Les *manufactures* sont au Japon dans une très-grande activité, et quelques-unes surpassent en perfection celles des Européens. Leurs ouvrages en fer et cuivre sont très-bien travaillés. Aucun peuple n'a pu égaler la beauté de leur *laque*. Ils fabriquent des verres blancs et colorés ; mais non pas des verres plats pour les vitres : ils réussissent assez bien à tourner et à polir les glaces qu'ils achètent des Hollandais.

L'incomparable bonté de leurs *sabres* prouve leur talent pour la trempe de l'acier.

Ils fabriquent une quantité prodigieuse de *papiers*, à imprimer, à écrire, à tapisser. Ils ne connaissent que le papier végétal fait avec l'écorce d'une espèce de mûrier. Cette écorce, après avoir procuré plusieurs

procédés, est réduite en une espèce de bouillie claire : la feuille se fabrique avec des formes comme les nôtres. Il y a du papier dont on fait des robes pour les personnes âgées. On les met sur toutes les autres en hiver.

Le *commerce intérieur* du Japon est très-florissant. Leurs ports sont remplis de bâtimens de toute grandeur, les chemins sont couverts de voyageurs, de marchands et de marchandises. Toutes les villes commerçantes sont abondamment fournies de denrées et de productions des manufactures de toutes les parties du royaume. On tient dans ces villes, et sur-tout à *Méaco*, qui se trouve à-peu-près au centre du royaume, des foires considérables qui sont le rendez-vous de tous les gros négocians. On y compte par dixaines. Leurs balances sont établies sur le principe de nos romaines, excepté qu'elles ont un plateau pour mettre la marchandise.

Le *thé* ne croît que dans les provinces septentrionales : on en exporte très-peu.

La *soie* forme une branche de commerce considérable, mais leurs étoffes sont si étroites, qu'il est difficile d'en faire usage hors de chez eux, à moins que d'avoir des robes, toutes rayées de couleurs.

EMPIRE DE LA CHINE.

Comme je me propose de faire connaître l'empire de la Chine, je ne me bornerai pas à parler seulement ici du vaste pays qui porte ce nom : j'y joindrai les contrées qui reconnaissent l'empereur de ce vaste Etat pour leur souverain, ou du moins, qui ne lui refusent pas un droit de suzeraineté.

Je

Je traiterai de la Chine, proprement dite, de la Tartarie chinoise, de la *Corée*, du *Thibet* et de quelques autres pays; ... enfin des îles qui avoisinent la Chine.

N. B. Je n'ai pas fait entrer la *Cochinchine* dans cette description, parce que j'en ai parlé ailleurs.

I. *De la Chine propre.*

La Chine, que les Chinois nomment *Tchongkoué*, ou le royaume du milieu, est l'État le plus peuplé et le plus étendu de l'Asie et du monde entier : elle est située à l'E. de l'ancien continent, les 20°. degrés de latitude septentrionale et le 42°.; ce qui lui donne du N. au S., environ 537 lieues; elle s'étend, en longitude, à-peu-près, depuis le 100°. degré jusqu'au 120°. Or, en prenant un terme moyen pour le degré de longitude, estimé de 21 lieues et demie, on aura de l'O. à l'E., 430 lieues.

Mais la Chine ne forme pas un carré régulier. Des mesures réputées très-exactes lui donnent de surface 584,516,990,45 *hectares*; ce qui est plus de *cinq fois* la France. Si l'on admet les calculs donnés à Macartney, ce qui est très-raisonnable, la population est de 333,000,000 en nombre rond : on aura, par tête, 1 hectare et 89 millièmes, ce qui répond à un arpent et 10 perches carrés.

Ces calculs généraux ne sont que des aperçus assez vagues. C'est un État d'une assez grande puissance que celui qui réunit 200 millions d'habitans; et cependant, comme empire, celui de la Chine ne se borne pas à cette nombreuse population.

Mais je me renferme ici dans ce qui concerne la Chine.

Ancienneté : on regarde comme fabuleuse l'antiquité que les Chinois donnent à leur empire, même en en exceptant les règnes qu'eux-mêmes regardent comme fabuleux. Car le règne de Fou-hi commença, selon eux, 2953 ans avant l'ère vulgaire. A cause du rapport de leur écriture avec les hiéroglyphes égyptiens, M. de Guignes avait cru pouvoir démontrer que l'histoire des premiers rois d'Egypte avait été transportée en Chine par une colonie.

Langue et écriture. La langue chinoise renferme un très-grand nombre de sons et d'accens que l'oreille la plus délicate a de la peine à saisir et à bien apprécier : l'éducation et l'usage leur en rendent l'emploi facile. Quant à leur écriture, elle n'a pas été, comme presque toutes les autres Langues connues, destinée à indiquer les sons de la parole, mais les idées de celui qui a écrit. De-là, on le sent bien, la nécessité d'avoir autant de mots que d'idées ; de-là aussi l'impossibilité de posséder jamais complétement cette Langue. Elle contient plus de 80 mille mots qu'ils expriment par autant de caractères entre lesquels 330 ou, selon quelques dictionnaires, 484 sont radicaux, et se modifient par des traits et des accens.

Gouvernement : j'ai vu des gens instruits assurer, les uns, que le Gouvernement de la Chine était patriarchal ; d'autres, qu'il était despotique. Je crois, après un mûr examen, qu'il tient de l'un et de l'autre. La première institution a fait de l'empereur un chef

qui veille au bonheur et à l'ordre d'une nombreuse famille. Mais l'opinion que sa personne, ses volontés, sont sacrées, a laissé, en mille occasions, place au despotisme. Il est vrai qu'il ne se manifeste guère que dans des cas particuliers. Les lois générales sont sages, et veillent au maintien de l'État. Une hiérarchie de ministres veillent à leur exécution. Ces ministres, sous le nom de *Mandarins*, en chinois *Kouang-fou*, sont divisés en *civils* et *militaires*; les premiers, divisés en huit classes, ayant chacune leur nom; et les seconds composant différens tribunaux, et partagés aussi en différentes classes, sont distingués par leurs habillemens, et de plus un petit bouton attaché au haut de leur bonnet. La loi leur accorde une grande autorité, avec subordination cependant des uns à l'égard des autres, selon leur rang; d'ailleurs ils sont responsables de tout le mal qu'ils auraient pu prévoir et empêcher. Le titre de mandarin, *Tsong-ton*, répond à celui de Gouverneur.

Les lois d'ailleurs ont tout prévu, tout réglé, la plupart des actes de la société, abandonnés chez nous à l'éducation et à l'usage, sont arrêtés par le code; et tout Chinois est obligé de s'y conformer. Le meurtre y est toujours puni de mort.

Religion : les Chinois ont un très-grand nombre de dieux domestiques; et, dans chaque maison, il y a un autel consacré aux cérémonies religieuses. Au-dessus de ces dieux *lares*, est celui qui préside au tonnerre, *Lui-shin*. Mais les hommes éclairés laissent au peuple ces superstitions ridicules, et pensent comme

Confucius, qu'ils réfèrent essentiellement : ce sage n'admettait que la religion naturelle. Les pagodes sont des temples consacrés à différentes divinités, mais non pas à un culte particulier. On y a plusieurs fois logé les Anglais pendant leur voyage ; car le Gouvernement est très-tolérant sur la religion : les missionnaires ont fait à la Chine un très-grand nombre de Chrétiens. L'empereur et le Gouvernement n'ont pas d'autre religion avouée que la religion naturelle. En particulier, ils pratiquent les superstitions auxquelles ils sont attachés. Tatar de nation, il paraît favoriser la religion de *Fo*. Cette divinité est celle des Tatars, et le *Grand-Lama* est son représentant sur la terre. Les Chinois n'entreprennent aucune affaire, aucun voyage, pas même le passage difficile d'une rivière dans une autre, sans consulter leurs divinités par quelques cérémonies ridicules. Les Chinois sont partagés entre la secte de *Fo* et celle des Tao-tsé ; l'une et l'autre sectes ont des bonzes et des bonzesses, espèces de religieux et de religieuses. En deux époques différentes on a détruit plus de 60,000 de ces bonzeries.

Sciences et arts. Les Chinois n'ont conservé que des notions imparfaites d'une ancienne astronomie : ce sont des Européens, missionnaires, la plupart Français ; qui depuis long-temps la pratiquent chez eux. En général, le Chinois est plus adroit qu'ingénieux ; il exécute mieux qu'il n'imagine. Il est probable cependant qu'ils ont connu avant nous la boussole et la poudre à canon, sans le canon lui-même. Quant aux arts de l'architecture, sculpture, peinture, etc., ils sont en-

core à l'enfance, et n'en sortiront pas de sitôt, parce que leurs préjugés s'opposent à des études préliminaires et indispensables. Ils n'admettent pas l'étude de l'anatomie, si importante à la correction du dessin, ni l'effet des ombres, le jeu du clair-obscur, dont la peinture obtient de très-heureux effets. La médecine et la chirurgie y sont presque ignorées.

Commerce. Le commerce de la Chine formerait lui seul un article très-étendu, si je me permettais ici des détails. Je dirai seulement qu'il est très-actif dans l'intérieur du pays, et se fait à moindres frais, au moyen des rivières et des canaux qui servent au transport des marchandises. Quant au commerce extérieur avec les nations européennes, le siége principal est à *Canton*, au S. Les vaisseaux arrivent à *Macao*, petite île accordée aux Portugais, et l'on transporte les marchandises sur le continent, où elles sont vendues ou échangées. On a fort accusé de mauvaise foi les commerçans de cette nation, et même leurs mandarins. Ces reproches sont, je crois, fondés. Mais en tout pays, il est des hommes pervers : on connaît à Paris même, des quartiers où le commerce inspire moins de confiance que dans d'autres. On connaît la réputation de leur porcelaine, de leurs étoffes, de leur encre, de leur papier, etc.

Morale publique. La morale publique est entretenue en Chine par la surveillance active des magistrats, par l'observance de presque tous les usages de la société tendant à entretenir le respect pour les vieillards, la piété filiale, la paix dans les familles, et

l'union entre tous les individus. Les femmes y vivent fort retirées ; sont très-soumises à leurs pères et à leurs époux.

Usages. Les mariages chinois se font avec beaucoup de solennité. Pendant long-temps on n'a marié les garçons qu'à 30 ans et les filles à 20 : actuellement les gens aisés marient leurs enfans fort jeunes. Les funérailles sont de même une grande cérémonie, et même c'est en cette occasion qu'une famille chinoise fait sa plus grande dépense : on n'enterre pas les morts dans les villes. On transporte dehors les corps accompagnés de joueurs d'instrumens et d'un cortége nombreux vêtu de blanc, couleur du deuil en Chine.

On dit depuis long-temps que les Chinois s'attachent à donner à leurs filles de petits pieds ; il paraît que c'est moins en l'empêchant de grossir, ce qui serait peut-être difficile, qu'en forçant, excepté l'orteil, les quatre doigts de rester pliés en dessous et appliqués contre la plante du pied.

Histoire. Dès les temps les plus reculés il y a un tribunal de l'histoire en Chine. On y recueille les événemens publics et les faits particuliers qui concernent ou le règne de chaque empereur, ou sa conduite privée. Ces notes sont recueillies dans un coffre fermé qui ne s'ouvre qu'à la fin des règnes d'une dynastie. On a vu des mandarins souffrir plutôt la mort que de trahir ce secret, ou déposer des articles qui eussent blessé la vérité.

Précis historique.

Le premier empereur de la Chine, reconnu par tous les historiens de ce pays, est *Fou-Hi*, dont le règne remonte à une époque que je crois incertaine; mais enfin, que quelques auteurs Français croient pouvoir fixer à l'an 2953, avant l'ère vulgaire, et dura 115 ans. On le donne pour l'inventeur de plusieurs arts.

Mais le *cycle* ne remonte qu'à l'an 2657, qui est la 61°. du règne de *Hoang-Ty* : il est cité comme un des plus grands princes qu'ait eus la Chine.

Ce fut sous le règne de *Yu*, commencé en 2208, que l'empire devint héréditaire, et c'est à ce prince que commence la dynastie des *Hia* : on a sur son règne des détails exacts, et qui montrent un grand prince. Il n'est pas possible de rapporter une analyse suivie de chacun des règnes qui succédèrent; nous ne connaissons pas assez la langue et les mœurs de ce peuple, pour en écrire l'histoire avec une grande précision. Nous renvoyons le lecteur à la *description* générale de cet empire, par *Grozier*, et aux auteurs de la grande *Histoire naturelle*.

Je remarquerai seulement que ce fut en 551 avant l'ère vulgaire, que naquit Confucius, appelé en Chine *Koung-Tsée*. Accoutumé de bonne heure à l'étude des sciences et à la pratique de la vertu, il travailla avec une ardeur infatigable à éclairer les esprits et à perfectionner les mœurs. Il eut jusqu'à 3000 disciples, et encore aujourd'hui, tous les gens éclairés en Chine, suivent sa doctrine. Sa postérité subsiste encore. C'est

vers l'an 250 que fut commencée la fameuse muraille qui environne la Chine au N. et au N. O., pendant l'espace de 500 lieues. Le féroce *Tsin-chi-Hoang*, qui commença à régner en 246, persécuta les lettres, et fit brûler le plus qu'il put de livres d'histoire, morale et de législation. Ce fut l'empereur *Koa-Tsou*, en 206, qui rétablit l'ancienne cérémonie, où l'empereur accompagné de 40 laboureurs, trace lui-même des sillons, et sème du grain, au commencement du printemps.

Vers 1280, Djenguis-Kân, chef des Tatars-Mongous, appelé par l'empereur Ming-Houg, au secours de la Chine, finit par s'en emparer. Le plus jeune de ses quatre fils, fut le fondateur de la vingtième dynastie, nommée des *Yuen*. Ce prince, connu dans l'histoire d'Asie, sous le nom de *Kublai-Khan*, l'est en Chine, sous celui de *Chi-Tsou*. Ce fut lui qui transporta de Nankin à Pékin le siége de l'empire. Cette dynastie adopta autant qu'elle put les mœurs chinoises : mais elle fut chassée au bout de 88 ans, après avoir donné neuf empereurs. Alors commença la dynastie chinoise des Ming, en 1368. Ce fut alors que les européens commencèrent à se lier avec la Chine et à y pénétrer, principalement les Portugais.

Cette dynastie régna peu, et dès 1644, des Tatars-Mantcheoux, secondés par des Mongoux, rentrèrent en Chine, et mirent sur le trône la famille des *Tai-Tsing*, qui est la vingt-deuxième.

Ce fut sous le règne de l'empereur *Kang-Hi*, (prononcez Kam-hi), qu'il s'éleva des disputes violentes

entre les missionnaires européens. Les jésuites qui cherchaient à lier les intérêts de la religion à ceux de la politique, ne voulaient pas interdire à leurs néophites, ou nouveaux convertis, le plus grand nombre de leurs cérémonies religieuses domestiques; les franciscains et les dominicains intolérans de bonne foi, les accusaient de mêler les erreurs de l'idolâtrie aux règles du christianisme. Ces disputes scandaleuses allèrent au point que le pape, en 1705, crut pouvoir oser envoyer un légat à l'empereur de la Chine, pour lui reprocher son idolâtrie. Le prince le reçut avec bienveillance, et daigna descendre avec lui dans des explications que naturellement il n'avait pas le droit d'attendre d'un souverain, maître de sa conscience, et conservateur du bonheur de ses sujets.

Le dernier empereur de la Chine, dont l'histoire nous soit connue, est *Kien-Long*, qui monta sur le trône en 1735, à l'âge de 25 ans. Le règne de ce prince est rempli de grands événemens, soit par ses succès à la guerre, soit par des dispositions intérieures dans le sein de l'empire. Il a étendu et affermi les conquêtes de ses prédécesseurs et les siennes dans la Tatarie. Ce prince a écrit, en vers et en prose, des ouvrages estimés. C'est à lui que Georges III, roi d'Angleterre, a envoyé l'ambassadeur *Macartney*, et les Hollandais *Isaac Titzing* et *van Braam-Honckgeëst*, dont les voyages ont été publiés.

Enfin, le 8 février 1769, *Tchien-Long*, à l'âge de 90 ans, dont il en avait régné 61, a renoncé au trône en faveur du dix-septième de ses fils. Il s'est retiré dans

un palais orné d'un superbe jardin, cher à sa nation, et admiré de tous ceux qui ont connu ses grandes qualités et les événemens de son règne.

L'empire de la Chine s'est accru pendant le règne de ce prince. Non-seulement 48 chefs de hordes tatares s'en reconnaissent les vassaux; mais l'empire s'est étendu bien au-delà des bornes de la Chine. On le verra dans l'article suivant : ASIE INTÉRIEURE.

Géographie.

La Chine, proprement dite, se divise en quinze provinces, dont voici les noms avec leurs capitales, dont quelques-unes seulement méritent d'être connues en géographie.

Provinces.	*Capitales.*
Pé-tchéli.	PÉKIN.
Kiang-nan.	Nan-king.
Kiang-si.	Nan-tchang-fou.
Fokien.	Fou-tcheou-fou.
Tché-kiang.	Hang-tcheou-fou.
Hou-quang.	Vou-tchang-fou.
Ho-nan.	Cai-foug-fou.
Chang-tong.	Tsi-nan-fou.
Chan-si.	Tai-yuen-fou.
Chensi.	Si-ngnan-fou.
Stchuen.	Tching-tou-fou.
Quang-tong.	Quang-tcheau-fou, *ou* Canton.
Quang-si.	Quei-ting-fou.
Yun-nan.	Yun nan-fou.
Koei-tcheou.	Koei-yang.

PÉKIN, capitale de tout l'empire est située au 39°. degré 54′ 13″ de latitude, et au 114 degré 7′ 30″ de

longitude orientale : son nom signifie *Cour du Nord* ; et en effet, elle est peu éloignée de la grande muraille. C'est une ville immense, ou plutôt une réunion de deux villes dont une est *Chinoise* et l'autre *Tatare*. Les rues en sont longues et bien alignées, avec des maisons à un seul étage. L'empereur y a un vaste palais.

NAN-KING, dont le nom signifie *Cour du Midi*, a été pendant long-temps la capitale de la Chine ; elle est près le *Yang-Tsé-Kiang*, qui y formait un port commode. Quoique cette ville soit fort grande, elle n'est pas habitée en raison de son étendue. Elle est sur-tout connue en Europe, par les toiles qui en portent le nom.

SOU-TCHEOU-FOU, au S. O. : dans la même province est une des plus belles villes de la Chine ; les Chinois lui donnent l'épithète de *Paradis sur terre*. Elle est traversée d'une infinité de canaux, toujours couverts de gondoles en activité, et très-élégantes. Cette ville est célèbre en Chine, aux mêmes titres qu'autrefois Cythère et Paphos chez les Grecs. On y sert la même divinité sous un autre nom.

CANTON, au S., est sur le bord d'une rivière à laquelle elle donne son nom, et qui se jette à 20 lieues plus loin dans la mer, sous le nom de *Bocca-Tigris*. Cette embouchure de la rivière est défendue par deux petites fortereses.

C'est à peu de distance qu'est l'île de *Macao*, cédée en partie aux Portugais en 1517, par les Chinois, qui pourtant y entretiennent un gouverneur. C'est à cette

île qu'abordent les Européens, et c'est-là seulement qu'ils peuvent demeurer; et les marchandises ou même les effets qu'ils transportent à Canton, paient un droit de douane en y arrivant, quoique ces effets ne soient pas des marchandises et qu'ils aient déjà payé. Le gouverneur portugais est changé tous les trois ans. Les Anglais, les Hollandais, les Français, les Suédois, les Espagnols y ont de belles factoreries. Mais les Portugais y sont très-pauvres, parce qu'ils sont très-paresseux.

Je viens de dire que les vaisseaux mouillent devant la ville de Macao. C'est là qu'ils prennent le pilote pour passer le *Bocca-Tigris*, et remonter la rivière jusques à l'île de Vampon, située à environ 17 lieues de canton. C'est à cette île que tous les vaisseaux européens sont obligés de s'arrêter; et c'est de-là que l'on transporte sur des *chalans* ou bateaux du pays, toutes les marchandises d'Europe à Canton, et aussi que les vaisseaux reçoivent leurs chargemens pour leur retour en Europe.

Si nous revenons à l'E. de la Chine, nous trouverons entre la mer *Jaune*, à l'O., et la mer de *Corée*, à l'E., une assez grande presqu'île, que nous nommons Corée et que les Chinois nomment Kao-li. C'est un petit royaume tributaire de la Chine, et renfermant un assez grand nombre de villes. On y recueille sur-tout du froment, du riz et du ginseng. On y trouve de l'or, de l'argent, du fer et du sel; les Chinois en tirent des fourrures de martres et de castors, du vernis jaune, d'excellens pinceaux, dont ils font un grand usage, puisque chez eux on ne

connaît pas l'usage de la plume à écrire. On en tire aussi du papier de coton.

Iles de la Chine.

Des différentes îles qui se trouvent sur la côte de la Chine, je ne nommerai ici que l'île d'*Hainan* et l'île *Formose*, parce qu'elles sont les plus remarquables.

1.° L'île d'*Hainan* forme à l'E. le golfe de Tonquin : elle est sous le 20.° degré de latitude, son étendue à l'O. à l'E. peut être d'environ de 60 à 70 lieues, et de 40 à 50 du S. au N. Un banc nommé *Paracel*, se trouve à quelque distance au S. Cette île produit de l'or : elle est en partie soumise aux Chinois ; il ne reste d'indépendans que quelques habitans des montagnes ; ils sont de petite taille et en général laids et difformes..... La capitale est KIUN-TCHEOU, sur un cap où les vaisseaux viennent mouiller tout près de la ville.

2.° L'île *Formose* est au S. E. de la Chine et porte le nom chinois de *Taï-Ouan*. Elle est divisée par une chaîne de montagnes en parties orientale et occidentale. Le nom de Formose ou la belle, lui fut donné par les Portugais, qui en trouvèrent la partie occidentale très-belle. Les Hollandais y avaient formé un établissement. Après plusieurs événemens, les Chinois en sont demeurés les maîtres. Les terres y sont fertiles, et produisent sur-tout du riz. La capitale, de même nom que l'île, est très-peuplée.

5.° Les îles de *Leou-Keou*, entre Formose et le Japon, forment un petit royaume tributaire de la Chine. On en compte 36, dont plusieurs sont plus considérables. La plus importante a donné son nom aux autres. En 1720, l'empereur Kang-hi fit élever un temple à Confucius dans cette île, et y a fondé un collége. La langue y diffère du Chinois et du Japonais; mais c'est de ces derniers qu'ils ont emprunté les caractères de leur écriture. Les insulaires sont doux, gais et tempérans. On y trouve du soufre, du cuivre, de l'étain et les coquilles qui donnent la nacre de perles.

ASIE INTÉRIEURE.

La marche qu'à suivie M. Pinkerton pour traiter les parties intérieures de l'Asie y compris le pays des Mantcheoux, m'a paru plus méthodique et mieux pensée. Je m'y conforme.

L'intérieur de l'Asie entre l'Inde et la Chine au S., est peut-être compris sous le nom de *Mogolie*, à cause du grand nombre de tribus mogoles qui s'y trouvent.

Ces peuples peuvent être divisés en 1.° Tartarie indépendante ou pays des Mogols *occidentaux* que nous nommons *Tatars*;... 2.° en Mogolie *du Centre*... et en Mandchourie ou pays des Mongols, mantcheoux ou orientaux.

I. *Tatarie indépendante.* (M. Pinkerton a cru devoir joindre cette partie à la Perse : je n'ai pas

suivi son plan en totalité.) On comprend sous ce nom les pays compris entre la mer Caspienne et la Mogolie *du Centre*, dont ils sont séparés par la chaîne de montagnes qui du N. au S. était connue des anciens par le nom d'*Émolimontes*, actuellement Belar-Dag.

Ce vaste espace renferme essentiellement au midi, les *Usbeks*, au N., les *Kirghuises*.

En général le pays est montagneux entre ces deux peuples. C'est là qu'au S. E., c'est-à-dire, au revers des montagnes septentrionales du Caboul, le *Gihon* (Ibxus) prend sa source et descend par le N. O. pour se rendre dans le lac d'Aral. Le *Sirr* ou *Sihou* (le Iaxartes) est plus au N., il se forme de plusieurs rivières, sortant les unes des monts Argan au N., et des monts Balar à l'E. Ce fleuve se rend aussi dans le lac d'Aral, mais par le côté de l'E.

Il y a quelques lacs dans la partie septentrionale.

Les montagnes y renferment à-peu-près les métaux qui se trouvent ailleurs; mais elles sont moins bien exploitées.

Le nom d'Usbeks, signifie à la lettre maîtres de soi; en latin, *sui ipsius*, et convient très-bien à un peuple de la Tatarie *indépendante*, c'est-à-dire à un peuple qui jusqu'aprésent n'a pas subi le joug de la Russie, de la Perse, ni de la Chine.

Ce pays, plusieurs siècles avant l'ère vulgaire, a fait partie de l'empire des Perses, et renfermait l'ancien royaume de Bactriane. Au douzième siècle de l'ère vulgaire, il fit une province de l'empire de

Djenguis-Kân ; et depuis ce conquérant, Samarkande fut une des villes qu'aimait le plus Tamerlan.

Les Kerghis sont répandus dans tout le pays qui se trouve entre le lac d'Aral à l'O., et le lac Palkati à l'E. Ils sont divisés en grande horde... horde du milieu... et horde lesser, plus rapprochée de la mer Caspienne. Quelques petites tribus, tels que les Karakalpaks, sont sur les bords du lac d'Aral à l'E.

Cette partie a été nommée Taskestan occidental. La capitale est TARAZ, peu loin d'*Otrar :* au S. des montagnes d'*Argun*, sont les deux provinces de *Fergana* et d'*Ozruchna* ; la première est arrosée par le Sirr ; la seconde à une capitale de son nom. C'est à l'O. de cette dernière et au S. du lac d'Aral, qu'est le pays appelé *Kharisme*, dont un royaume puissant portait le nom au temps de Djenguis-Kân. C'est dans le Kharisme qu'est la ville d'*Urghenz*, autrefois résidence du Khan Aboulghazi, dont on a une histoire des Tatares..... C'est à présent à *Khiéva*, petite ville, que le Khan fait sa résidence.

Au S. de la chaîne de montagnes appelée Aktan, est la religion fertile que les anciens nommaient *Sogdiane*, laquelle paraît avoir été le Mahouarennahar des orientaux, après avoir porté le nom de *Transoxiane*, ou au de-là de l'Oxus. C'est actuellement la grande Bukharie dans laquelle sont les petites provinces de *Balk*, de *Kilan*, de *Turkesian*, et de *Gaur*. La ville la plus célèbre de tout à côté, est SAMERCANDE. En général, le Kharisme n'a pas cessé d'appartenir

partenir à la grande Bukharie. Mais on manque de détails très-positifs sur ces pays.

Provinces soumises aux Chinois.

Ces provinces comprennent la Mongolie du centre, le Thibet et la Mantchéouné.

I. *Mongolie du centre*, à l'E. des montagnes de *Belur*, est la petite Bukharie appelée par quelques auteurs *Turquestân oriental*; c'est là que sont les villes de *Cachgar*, d'*Yarkand*, de *Kotun* et de Karie.

CACHGAR est au N. E. très-près des monts *Alak*, portion de la chaîne de l'Argun. C'est une ville remarquable qui, jadis, a donné son nom à un petit royaume; et, quoique déchue de sa première grandeur, elle fait encore un commerce considérable.

C'est entre la petite Bukharie et la Chine à l'E., qu'est le vaste désert de *Cobi*, qui ne prête pas à de grands détails : au N. E. est le *Chamil*.

Tout ce pays, y compris la petite Bukharie jusqu'au désert de *Cham* exclusivement, est quelquefois appelé *pays des Kalmouks*. Mais on nomme Kalmouks de la *Soungarie*, ceux qui sont au N. de la chaîne des monts Alaks, et Kalmouks *du désert de Cobi*, ou grands Kalmouks, ceux qui sont au S. de la chaîne de montagnes.

Les premiers occupent un grand bassin entouré par la chaîne qui porte au N. le nom d'*Altaïk*; à l'E. le nom de *Bogdo*, et au S. celui d'Alak. Ce bassin renferme deux lacs considérables. Le lac Nor-

zaizan, à l'E., et le lac Palakti-non à l'O. Près de ce dernier sont les lacs *Aluktugal* et *Kurga*. En tout, ce pays est bien arrosé.

Les grands Kalmouks ont à l'E. les monts *Bélur*, et au S. les monts *Mus-Tag*, qui font partie de ceux que l'on peut comprendre sous le nom de Thibet. Ce bassin s'étend fort loin à l'E. et au N. O. On y trouve,

1.° A l'E. de la chaîne des monts Bogdo, les *Eleuthes-Kalkas* qui s'étendent jusqu'au Kerlon. Leur souverain se qualifiait de *Contaich* : ils ont été soumis par les Chinois dans les guerres de 1720 et de 1757.

2.° Au S. près de la Chine, sont les Éleuthes de Kokonor ou du lac Koko.

CARACORUM, appelée HOLIN par les Chinois au N. E. de la Chine, dans le désert de *Tuta*, sous le 46.° degré de latitude; chez les Eleuthes Kalkas, était le chef-lieu de la puissance mogole au temps de Djenghuiskân : on a perdu la juste position de son emplacement.

Religion. La religion de toute cette partie de l'Asie est appelée le *Chamisme*. Elle admet un premier auteur de la nature, secondé par des puissances subalternes également invisibles. Cet Être suprême vit, selon eux, dans la personne du Grand Lama.

Gouvernement. Le gouvernement au temps des grands Khans, y était monarchique, tempéré cependant par un peu d'aristocratie et de démocratie, à présent la plus grande partie du pays est gouvernée par un prince qui

reçoit son titre de l'empereur de la Chine et qui lui rend hommage : on conserve cependant beaucoup de choses des anciennes formes.

Quant à la population de cette partie intérieure de l'Asie, on présume qu'elle ne passe pas au-delà de 6,000,000 d'habitans.

II. *Mantchéouné.* Le pays des Mogols Mantchéoux, que l'on nommait *Tatarie chinoise*, est au N. de la Chine et n'en est séparée que par la grande muraille; et c'est à l'entrée du pays qu'est le palais de l'empereur, nommé dans le voyage du lord Marcarthney, *Zhé-Hol*, dans de celui de M. Huttner, *Dschescho*. Ce pays est divisé en trois Gouvernemens;... 1.° celui de *Chinyang*, dont la principale ville est MUGDER, où se voit le tombeau de Kunchi, conquérant de la Chine et fondateur de la 22.° famille actuellement régnante;.... 2.° celui de Kiren-Oula qui s'étend au N. E. jusqu'au fleuve *Sagalien*, où se trouvent des déserts et des forêts : KIREN ou KIRIN, capitale, est sur la rivière de *Songari* qui tombe dans le *Sagalien* ou Amour;... 3.° celui de *Tsitchicar*, qui a pris son nom d'une ville nouvellement fondée par les Chinois sur le *Nonni-Oula*, et dans laquelle ils entretiennent garnison.

La Langue des Mantchéoux diffère de celle des Chinois, et sur-tout leurs caractères d'écriture, qui sont alphabétiques comme les nôtres. C'est ce qu'a très-bien démontré le Cit. Langlès, qui est parvenu à en composer une grammaire et un dictionnaire, au moyen desquels il réussit à faire passer dans notre

Langue les ouvrages Chinois déjà traduits en Mantchéoux.

C'est au N. de ce pays qu'est la *Daourie* des Russes, appelée ainsi d'après la tribu des Tagouris qui y habite.

Là se voit, coulant du S. O. au N. E., le *Kurulum* ou *Kerlon*, qui prend ensuite le nom d'Argoum, puis enfin celui d'Amour, et sert, de ce côté, de bornes entre la Russie et l'empire chinois.

C'est vers l'O. et tout près des frontières qu'est la petite ville de *Maïtnatchua*, appelée aussi *Naïmatcha*, où le Gouvernement chinois entretient des officiers chargés de surveiller le commerce qui se fait avec la Russie. Ce lieu construit en bois, et seulement destiné à loger des Employés qui n'y sont pas à demeure, ne renferme pas de femmes.

Le pays que je viens de faire connaître, est un des plus importans de cet empire.

THIBET.

Ce pays est encore peu connu dans ses détails. Quelle que soit l'origine de son nom que les européens écrivent *Thibet*, il se prononce *Tibt*. Des géographes ont dit que dans le pays même le nom d'usage est *Puë-Kaat-Chïm*, qui signifie *région neigeuse du Nord*. On pourrait croire que ce nom est plutôt celui qu'emploient des peuples méridionaux.

La principale rivière du Thibet est *Sampou*, ou Bourampouter, qui a sa source au N. O. C'est aussi

des montagnes de ce pays que les deux plus grands fleuves de la Chine tirent leurs sources; beaucoup d'autres rivières coulent au S.

Le Thibet est un pays très-élevé, et c'est à cette conformation du vaste plateau qu'il occupe, qu'il doit le froid que l'on y éprouve bien plus qu'à sa latitude, puisqu'il ne s'étend qu'entre les 27.° et 35.° degrés.

Les habitans du Thibet et du Boutan, qui est au S., tiennent bien plus des Chinois que des Indiens.

La partie que l'on nomme le grand Thibet, ou simplement Thibet, est à l'E. et s'étend considérablement : la partie appelée *petit Thibet*, est à l'O. vers le Cachemir.

Quelques auteurs ont divisé le Thibet en trois parties : 1.° le haut Thibet;... 2.° le Thibet du milieu;... 3.° le bas Thibet, que l'on a subdivisés ensuite en plusieurs provinces.

En général les montagnes y sont presque toujours couvertes de neige, et l'on y éprouve le fléau des *Avalanches*.

Il paraît qu'autrefois le Thibet fut soumis à un souverain que l'on nommait *Tsan-Pa*, et qu'un autre prince, sous le nom de Lama, résidait à *Lassa*, ayant un pouvoir religieux comme à-peu-près le Daïri au Japon. Les Mongols Eleuthes, ayant fait la guerre avec avantage contre le Tsan-Pa, lui ôtèrent l'autorité politique et la conférèrent aussi au Lama, que l'on nommait *Grand Lama*, pour le dis-

tinguer des simples ministres de cette religion ; ainsi ce chef fut dès-lors investi des deux pouvoirs.

Mais cette secte religieuse eut aussi ses troubles. Il s'éleva une grande dispute entre les Lamas *rouges* et les Lamas *jaunes*, appelés ainsi d'après leurs habillemens.

L'empereur de la Chine favorisa les jaunes ; ils l'emportèrent. Ce prince prit depuis le prétexte d'une tentative faite du dehors contre le Thibet, pour y envoyer des troupes : il a fini par être, sinon le souverain, au moins le dominateur du pays.

La religion du Thibet tient en plusieurs points de celle des Indiens ; la divinité que l'on y nomme *Mahamounie*, paraît être la même que le *Boudha* du Bengale. Les peuples y regardent les eaux du Gange comme sacrées et font exprès de longs pélerinages pour s'y baigner et boire de cette eau. Dans un pays dont le souverain est réputé un dieu, on sent bien qu'il est du bon ton d'en être les ministres. Aussi les communautés de Lamas sont très-multipliées. Ceux qui vivent à-peu-près, et même plus rigidement que les moines d'Europe, sont nommés *Gylons* ; il y a aussi des religieuses, mais en petit nombre : les premiers voyageurs européens, en voyant tant de couvens, crurent avoir trouvé des chrétiens au Thibet ; ils en étaient fiers. Seulement ne leur voyant pas pratiquer les mêmes exercices du culte, on les accusait d'être de la secte grecque, que l'on nomme des *Nestoriens*.

Le *Boutan*, qui est au Sud, et dont l'intérieur n'est

pas non plus bien connu, peut être regardé comme une province du Thibet.

Quoique l'on reconnaisse chez les Thibétains un assez grand degré de civilisation, cependant les sciences y sont inconnues, et les arts peu avancés. En général le peuple y est très-pauvre ; il n'y a de vraiment riches que les monastères et les fainéans qui les habitent. D'ailleurs, ils mènent une vie très-régulière, au moins en apparence. Mais, qu'est-ce qu'un pays où tant de gens peuvent vivre de prières, et dans lequel on n'attache ni honneur, ni profit, aux professions qui alimentent le commerce ?

Lassa est la principale ville du Thibet. On peut même soupçonner que les autres lieux nommés sur les cartes, ne sont guères que des villages. Cette ville est située dans une belle plaine, n'est pas bien grande, mais ayant des maisons bâties en pierres. C'est à peu de distance de Lassa qu'est la montagne de *Poutala*, sur laquelle est le palais du Grand Lama. Et, comme la syllabe *la*, dans la Langue du pays, signifie *colline*, il est probable que *Poutala*, signifie la colline ou montagne de Pouta, ou Bouda. C'est, du moins, l'opinion de quelques savans.

Russie asiatique.

La Russie asiatique n'est séparée de la Russie d'Europe que par la chaîne de l'Oural, qui court du N. au S., à-peu-près sous le 60e. degré de longitude orientale. Cette partie de l'empire Russe s'étend à l'E. jus-

qu'au 125°. degré. On lui donne de surface 380,000 lieues carrées, ou 751,965,455 hectares, habités par 4 millions d'hommes environ.

Géographie physique.

Ce vaste pays forme un long bassin, qui s'étend jusqu'au grand Océan, ayant au S., sous le 50°. degré de latitude, la longue chaîne des monts Altaïks, dont les eaux, coulant du S. au N., forment plusieurs bassins particuliers, quelques grands lacs, et se perdent tous dans la mer Glaciale.

Il y a beaucoup de montagnes dans l'étendue de la Russie asiatique, et, dans le pays, elles sont distinguées par un nom particulier à chacune. J'ai nommé précédemment les monts *Ourals* à l'O., les monts *Altaïks* au S. La prolongation de cette chaîne, allant de l'O. à l'E., prend le nom d'*Yablonoï*; mais les détails de ce genre, poussés plus loin, ne peuvent trouver de place ici.

Presque toutes ces montagnes renferment des minéraux précieux, les uns par leur qualité, presque tous par leur abondance. L'impératrice Catherine II en a mis l'exploitation en grande activité; et, des établissemens formés pour ces exploitations, il en résultera quelques jours une augmentation de population, et même de villes dans ces pays, qui n'offraient que des déserts, il y a un siècle..... Les montagnes de la *Daourie*, à l'E., portent le nom de *Nerchinsk*, et forment les bassins du *Selenga* et de l'*Amour*.

Tout ce qui n'est pas montagnes dans ces vastes contrées, peut être divisé en *forêts* et en *steps*, c'est-à-dire, en landes, presque toutes stériles ; quelques-unes même n'offrent que du sel.

Les principales rivières de la Russie asiatique sont :

L'*Ob*, nommé quelquefois *Obi* : il commence aux monts Altaïks, sous le 51°. degré de latitude, et se rend dans la mer Glaciale.

L'*Yéniséi* prend aussi sa source aux monts Altaïks, au S. O. du lac Baïkal, et se rend dans la même mer que l'Ob.

Le *Selenga* est moins considérable que les précédens ; il se rend dans la partie sud du lac Baïkal.

La *Léna*, à l'E. des précédentes, se jette aussi dans la mer Glaciale.

Dans la partie occidentale est le fleuve appelé, pendant long-temps, *Yaïk* ; mais qui depuis a pris, sans retour, celui d'*Oural*. Il coule du N. au S., et se jette dans la mer Caspienne.

La MER CASPIENNE a environ 200 lieues de long, sur 60 à 70 de large, et n'offre que deux bonnes rades, celle d'*Aster-abad*, en face d'Astrakhan, et celle de *Bakou*, au milieu de la côte occidentale ; mais quoique la rade soit mauvaise à *Mazanderân*, on la préfère à cause du peu de sûreté que le commerce a trouvé jusqu'à présent à *Bakou*. Les autres rades sont celles de *Derbent* et celle d'*Enzelée*, où se portent les soies du Ghilân. Vers le mois de mai, dix à douze vaisseaux d'Astrakhan vont prendre, sur la côte orientale, les marchandises qui y sont apportées par des caravanes

venant de la Bukharie, ou qui l'ont traversée ; car quelques-uns viennent de la Chine.

Il ne navigue guère sur la mer Caspienne que 50 bâtimens russes, protégés par quelques vaisseaux armés. On obtient de ce commerce, par la Bukharie, des peaux d'agneaux tués, non pas avec leurs mères avant qu'elles aient mis bas, mais aussitôt après leur naissance : ces peaux sont fort chères. On obtient aussi de la poudre d'or, du lapis lazuli, de la rhubarbe, du thé, quelques soieries de l'Inde et de la Chine. Du côté de la Perse, on a des soieries, des fruits secs, du riz. On donne en retour du sucre, de la cochenille, de l'indigo, du fer, des galons, des cuirs et jusqu'à des draps de France.

Le lac *Baïkal*, que l'on appelle *Mor*, c'est-à-dire mer, dans le pays, est le plus considérable de ces lacs après la mer Caspienne. Il est situé entre les 100es. e 110es. degrés de longitude, ayant plus de 55 lieues de long : une île le sépare en deux parties, qui en font en quelque sorte deux lacs particuliers.

Géographie politique.

Toute cette partie septentrionale de l'Asie, avant que la Russie en eût fait la conquête, était habitée par des peuples qui s'y retrouvent encore sous différens noms, les uns pasteurs, les autres chasseurs. Dans le treizième siècle, un des successeurs de Djenguis-Khân, le Mongol Cheïbân y forma un établissement peu éloigné de Tobolsk : ce fut le royaume de Touran.

Dans la suite, sous le règne d'un Khân, que l'on nommait Koutchoum, un simple chef de cosaques

nommé Iermak, entreprit de faire la conquête de ce pays, et y réussit. Il en fit hommage à la Russie, qui continua ce qui avait été si heureusement commencé. Cet événement eut lieu vers l'année 1558 ; mais ce n'était encore que la Sibérie propre, comprenant le groupe de Tobolsk. Insensiblement les conquêtes s'étendirent de proche en proche. En 1711, les Russes se rendirent maîtres du Kamtchatka, qui est la partie la plus orientale. En 1728, le capitaine Biring commençait des découvertes dans l'Océan septentrional, et, en 1741, il découvrit le détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique. Peu après, en 1745, on découvrit les îles Aleutiennes. Coock et plusieurs autres voyageurs après lui, ont complété nos connaissances de ce côté.

Les royaumes Mogols de Casan et d'Astrakhan avaient été conquis par la Russie ; le premier, en 1552 ; le second en 1554. Sous Pierre I, elle s'empara du commerce de la mer Caspienne ; mais déjà les Russes avaient, avec les Chinois, des relations soit de guerres, soit de commerce. En 1727, on fixa *Kiakta*, situé à 30 lieues au S. O. du lac Baïkal, pour être l'entrepôt du commerce, sur les frontières des deux nations. Ce lieu est peu loin du *Maïmatcha*, qui appartient aux Chinois, et dont j'ai parlé précédemment.

Division en villes.

La Russie asiatique renferme les quatre Gouvernement suivans, savoir : ceux du *Caucase* ou d'*Astrakhan* ;... de *Tobolsk* ;... d'*Irkustk* et de *Kolivan*. Je m'étendrai sur le premier, en rapportant ici ce que

j'en avais dit dans la première édition à la suite de la Natolie, à cau e des rapports de cette partie de l'Asie avec les Turcs.

GOUVERNEMENT DU CAUCASE.

Pays et Peuples.

Les plus connus de ces peuples sont:

I. Les *Tatars* forment trois tribus;.... 1°. les *Turkomans*, appelés dans le pays Térékemens. Ils habitent la côte orientale du Caucase, et obéissent à plusieurs souverains;... 2°. les *Comugks* qui vivent au N. des précédens, obéissans à de petits chefs qui reconnaissent la souveraineté des Russes;... 3°. les *Nogays* qui sont les plus nombreux et les plus connus. Après avoir été dispersés à la fin de la dernière guerre, les Russes les ont établis dans leurs habitations actuelles.

Quoique l'on n'ait pas l'époque précise de l'établissement des Tatars dans le Caucase, on voit clairement qu'elle est une suite de l'expédition de Djenguis-Kân, et des règnes des princes ses fils.

II. Les *Abkhas*, au S. des montagnes qui sont entre le Caucase et le Coubau. Ils étaient soumis aux Turcs, qui les faisaient gouverner par deux pachas. La capitale est *Anacopir*; d'autres sont plus au N., et sont soumis aux Cabardiens. Ils parlent une Langue particulière. Quoiqu'ils aient peu de religion, on y trouve des traces du christianisme. Je soupçonne que ce sont les mêmes que les *Abazes* de nos voyageurs européens.

III. Les *Circassiens :* ces peuples sont nommés chez eux Tcherkesses, et se divisent en huit cantons. Cette nation est plus connue et plus puissante que la plupart de celles qui les avoisinent. En général, ce sont des montagnards qui s'établissent sur les bords des rivières et vivent du produit de leurs troupeaux : ils seraient très-puissans s'ils étaient réunis sous un même chef. Ceux de *Carbadas* sont les plus considérables d'entre eux.

En général les Circassiens sont divisés en *princes*, en *nobles*, en *vassaux*.

La personne des princes est sacrée ; mais un prince n'a pas de terres à lui ; il n'a que ses armes, ses chevaux, ses esclaves, et ses tribus qu'il extorque des nations voisines. Le plus grand honneur qu'un prince puisse acquérir, est celui de charger le premier l'ennemi. En temps de paix, ils n'ont aucune distinction extérieure, et ne sont pas mieux vêtus ni guère mieux logés que le reste de la nation.

Les nobles sont nommés *Usdens*, et le deviennent par le choix que le prince fait d'eux dans la classe inférieure. Ils sont ses officiers et chargés par lui de l'exécution des lois ; ils ont des terres en propres.

Le peuple forme le corps des vassaux qui ont aussi leurs propriétés. Ils sont exposés aux vexations des princes ; mais, comme il y en a plusieurs, ils peuvent refuser l'hommage à celui qui les tourmente, et le porter à un autre, ce qui fait qu'en général ils sont mieux traités. Car enfin, sans eux les princes ne pourraient sortir victorieux des combats.

On ne connaît pas de lois écrites chez les Circassiens, mais ils ont une espèce de Droit qu'ils connaissent, et des usages auxquels ils se conforment. La nation s'assemble dans les grandes occasions, et le plus âgé des princes préside et fait les propositions. On se conforme exactement à ce qui a été arrêté par l'assemblée. Les flèches sont le seul ouvrage de fer qui se fasse chez eux ; ils font aussi quelques étoffes de laine et des feutres qui servent en manteaux. Leur agriculture ne fournit que le nécessaire, et les moutons, ainsi que les chevaux, sont les seuls articles de leur commerce.

Il est à remarquer que l'éducation des princes est toujours confiée à un noble réputé courageux, et que le mérite de cette éducation consiste à faire habilement les plus riches pillages; aussi l'instituteur est-il récompensé par la dix-neuvième partie du butin qu'a fait son élève pendant le temps de son éducation. A la vérité c'est la manière de subsister la plus honorable dans le pays. Mais il faut dire aussi qu'ils assurent ne se livrer au pillage que contre leurs ennemis, ou contre les voyageurs qui osent parcourir leur pays sans leur permission; car d'ailleurs ils exercent très-bien l'hospitalité. Les avantages et l'honneur qui résultent pour le gouvernement d'une bonne éducation, sont tels que souvent un noble ou même un vassal dérobe l'enfant d'un prince, soit pour se raccommoder avec sa famille, soit pour s'en faire un titre à sa reconnaissance, lorsque le jeune homme bien formé sera rendu à ses parens.

Les Circassiennes sont élevées par leurs mères, qui, aussitôt après leur naissance, leur serrent les reins avec

une ceinture de cuir qu'on laisse en place jusqu'à ce que l'accroissement du corps la déchire, alors on la remplace par une autre. Cet usage leur donne une taille très-fine, mais grossit considérablement tout le buste. Ces filles sont instruites à broder et à faire leurs vêtemens; on élève de même les filles des esclaves; mais celles-ci, d'origine georgienne, sont vendues, à l'âge de dix à douze ans, quelquefois jusqu'à 2000 francs et plus. Les maris ne se trouvent avec leurs femmes qu'à la dérobée et jamais en public. Les femmes tirent vanité de la bravoure de leurs époux, et se meurtrissent le corps et le visage lorsqu'ils viennent à mourir. Les habitations en Circassie sont composées de deux huttes, dont une pour le mari, l'autre pour la femme: l'inoculation est pratiquée de temps immémorial dans ce pays. Elle y préserve la beauté des dangers de la petite vérole.

En général ils ne professent aucun culte, après avoir été chrétiens et mahométans; et, si leur intérêt le commande, ils violent également les sermens faits sur la bible ou sur l'alcoran. Mais comme ce n'est pas chez eux philosophie, mais irréligion, ils sont victimes de plusieurs superstitions et des terreurs dites religieuses: ils font quelquefois des sacrifices humains aux mânes de leurs compatriotes tués dans une bataille; ils sont fort redoutables à la guerre.

Ils n'ont pas de caractères d'écriture propres à leur Langue; les plus instruits emploient les caractères arabes.

Les princes circassiens prétendent descendre de *Kesse*,

autrefois régnant en Crimée. On croit qu'ils ont fait autrefois partie des Khasars.

Ceux de cette nation, aussi bien que les Georgiens qui sont vendus en Egypte, y prennent le nom de *Mamlouks*.

4.° Les *Ossi* ou *Osseti*, sont distribués en dix-neuf districts, dont quelques-uns contiennent jusqu'à cinquante villages, où l'on trouve depuis vingt jusqu'à cent familles. Leur langue a quelque analogie avec le persan.

5.° Les *Kisti* sont en partie sur la chaîne la plus élevée du Caucase. Ils sont divisés en seize districts C'est une nation turbulente dont les districts sont fréquemment en guerre les uns avec les autres. Leurs dialectes n'ont point d'analogie avec les Langues connues.

Entre les peuples qui sont compris dans cette nation, les *Jugushi* paraissent être les plus puissans, puisqu'on porte leur nombre à soixante mille. Ils se sont soumis à la Russie en 1770; ils vivent dans des villages et sont d'excellens agriculteurs, riches en troupeaux. Quoique leur religion offre quelque trace du christianisme, ils ne reconnaissent qu'un seul Dieu, qu'ils nomment *Dailé*: mais ils n'admettent ni les anges, ni les saints. Ils célèbrent le dimanche seulement en interrompant leurs travaux: ils ont deux jeûnes dans l'année, et observent des cérémonies aux naissances et aux funérailles.

6°. Les *Lesguis* habitent le *Daghestân*, que l'on nomme aussi *Lesguistann*; il est entre la mer Caspienne et la Georgie. Ils sont divisés en plus de ving-tsept tribus,

tribus, chez lesquelles on trouve au moins huit dialectes différens.

C'est dans le district de *Dchar* que, sur le bord de la mer Caspienne, se trouve la ville de *Derbent*, où l'on voit les restes d'une vieille muraille.

On ne peut douter que ces restes, ainsi que ceux d'un aqueduc, ne soient de la plus haute antiquité. Les habitans de Derbent ont la prétention que leur ville a été bâtie par Alexandre. Ils ajoutent que ce prince avait construit une muraille qui s'étendait jusqu'à la mer Noire. Elle a été assiégée et prise par Chah-Abbas. Les Anciens la nommèrent *Caspiæ Pylæ*, ou porte Caspienne.

7.° Les *Georgiens*. Ce pays, nommé aussi *Gurgistan*, est plus étendu que la plupart des précédens : il répond à la Colchide, à l'Ibérie et à une partie de l'Albanie des anciens; il se divise en neuf provinces. Je ne parlerai que des principales.

Les Georgiens sont chrétiens, de la communion grecque : on croit que leur nom, chez les Européens, leur vient de la vénération qu'ils ont pour S. Georges.

Cinq provinces, soumises au prince Héraclius, ou à son successeur, forment ce que l'on nomme ordinairement le *royaume de Georgie*; les quatre autres, soumises au prince David, ou à son successeur, forment la principauté d'*Immirette*.

Ce pays est beau et fertile. Les montagnes y sont couvertes de forêts, de chênes, de frênes, de hêtres, de châtaigniers, de noyers, et d'ormes, entourés de vignes sauvages qui produisent une grande quantité de raisin :

on en fait de très-bon vin, mais seulement pour la consommation du pays. Le coton y vient spontanément, aussi bien que les plus beaux fruits ; et dans les plaines, par une légère culture, on obtient le riz, le froment, le millet, le chanvre, et le lin : dans les vallons on a de très-beaux pâturages. Les rivières y sont très-poissonneuses : l'intérieur des montagnes fournit différens minéraux. Il ne manque à la Georgie que des rivières propres à la navigation. Je m'explique : le *Fach* (Phasis), qui coule à l'O. dans l'Immirette; le *Kur* (Cyrus), qui commence aux montagnes de Kars, remonte au N. jusqu'à *Surham*, puis tourne à l'E. et descend par le S. E. jusqu'à son embouchure dans la mer Caspienne, au N. de l'île de son nom, ainsi que d'autres rivières moins grandes, sont entretenus par des torrens qui descendent des montagnes. On sent d'après cela, que, dans certains temps, les eaux doivent y être trop basses dans une partie de leurs cours, et dans d'autres, devenir trop rapides; et quant au commerce par terre, il y éprouve de grands obstacles, parce que le pays est hérissé de montagnes.

Dans le quinzième siècle, un roi de Georgie partagea, entre ses fils, les provinces de *Carduel* et de *Caket*, l'*Immirette*, la *Mingrélie*, le *Guriel*, et l'*Abkhasia*. La division se mit entre eux. Les Turcs en profitèrent et s'emparèrent peu à peu des parties occidentales, tandis que les Persans prirent à l'E. le Carduel et le Caket : depuis ce temps la Georgie a beaucoup souffert des efforts qu'ont faits les Georgiens pour recouvrer la liberté de leur pays. Chah-Abbas, qui y fit la guerre, en emmena en-

viron 80,000 familles ; Chah-Nadir y exerça les plus horribles cruautés. Mais la jalousie des Grands a continué le mal et l'a augmenté. Ce corps nombreux d'hommes vains, oisifs et féroces, qui exerce un pouvoir absolu sur la vie et les biens de leurs vassaux, n'a d'autre occupation que la guerre, et d'autres moyens de s'enrichir que le pillage. A chaque victoire les prisonniers sont emmenés et vendus aux Turcs, et la population en a considérablement souffert. Enfin les montagnards des parties voisines ayant pris part à ces divisions, ont mis le comble aux maux de ce pays, dont on parle toujours comme du meilleur pays du monde. Il est bien vrai que d'une part la faiblesse des Turcs, de l'autre les révolutions de la Perse, ont donné aux princes de la Georgie quelques moyens de recouvrer leur indépendance; mais n'ayant qu'un revenu modique, ils n'ont pu réprimer l'audace des nobles, ni soulager la misère du peuple.

Les sujets du prince Héraclius, ou du prince qui peut lui avoir succédé, sont au nombre d'environ 60,000 familles. Ses revenus ne sont pas en proportion, parce que les paysans qui appartiennent à la reine, aussi bien que ceux du patriarche, ne paient pas d'impôts. D'ailleurs ceux qui doivent payer, trouvent moyen d'échapper à la levée des impôts. Ce qui fait croire que les registres ne donnent que des résultats infidèles, et que la population n'est guère au-dessous de 350,000 habitans.

Quant aux revenus du prince, on les porte à 75,000 francs, en estimant le rouble à 5 francs. Ils sont les produits des douanes, des fermiers de la monnaie à

Téflis ; du tribut payé par les khans d'Erivan, et de Gaucha, et enfin de la *taxe des foyers*, levée sur les paysans.

Le Gouvernement de la Georgie est despotique, dans son institution ; mais, sans le secours de la Russie, le despote n'annoncerait qu'une volonté impuissante. La punition des grands crimes est d'une cruauté révoltante : mais ordinairement le coupable s'enfuit chez le peuple le plus voisin, et le prince s'enrichit de la confiscation de son bien, lorsqu'il en a. On a conservé en Georgie pour la noblesse, l'usage des combats judiciaires.

Le peuple, en Georgie, est à-peu-près habillé comme les Cosaques ; les Nobles s'habillent comme les Persans. Ils teignent leurs cheveux, leur barbe, et leurs ongles de rouge : les femmes teignent de la même couleur la paume de leurs mains ; leurs sourcils, peints en noir, sont joints par une ligne de même couleur et leur visage est recouvert d'une couche de blanc et de rouge. Elles n'ont pas un habillement ni un extérieur bien modestes ; cependant elles ne sortent que voilées : comme elles sont élevées dans des couvens, elles sont plus instruites que les hommes, quoique leurs connaissances se bornent à la lecture et à l'écriture. Les filles y sont fiancées dès l'âge de trois ou quatre ans.

On trouve de plus en Georgie des Tatars, des *Ossi*, des Arméniens, et ceux-ci sont nommés *Somakhis* : ils s'occupent du commerce ; mais ce sont les plus opprimés des habitans. Il y a aussi dans le pays beaucoup de Juifs, que l'on nomme dans le pays *Uria* : quelques familles y ont des villages en propriété.

La Georgie, depuis quelques années, s'est soumise à la Russie. Ce pays était libre, sous la protection de la Turquie.

TÉFLIS est la capitale de la Georgie, et la demeure du prince Héraclius. Dans le pays on dit *Tbilis-Cabar*, ou la *Ville chaude*, à cause des eaux thermales du voisinage. On croit qu'elle a été fondée vers 1063, près des ruines de l'ancienne *Zalissa*. Elle n'a pas une lieue de tour, renferme 20,000 habitans, vingt églises arméniennes, quinze églises grecques, et trois mosquées. Les rues y sont très-étroites; mais les maisons sont très-propres et ont des terrasses. Il s'y fait des canons, de la poudre excellente, des toiles peintes et de la monnaie.

CUTATIS, l'ancienne *Cyta*, patrie de Médée, est la capitale de l'Immirette : elle a été considérable et n'est plus qu'un village. C'est la résidence du prince David. Elle n'est pas fort peuplée, parce qu'en général dans ce pays les habitans sont dispersés, et non pas rassemblés dans des villes ou dans des villages : on en porte le nombre à 20,000 familles. Ce sont les plus beaux hommes de la Georgie; ils sont aussi plus hardis et plus industrieux, mais ils n'ont pas de manufactures, et sont opprimés par le Gouvernement. Ordinairement le prince se transporte chez ses vassaux et vit à leurs dépens. On y suit la religion grecque.

La Mingrélie et le Guriel, quoique peu considérables, sont soumis au prince de l'Immirette. Leurs princes se nomment *Dadian*.

Le Gouvernement du Caucase s'étend jusqu'au Caucase, dont il porte le nom, et jusqu'au-delà de l'em-

bouchure du Volga dans la mer Caspienne. La population y est d'environ 50,000 ames : il y faut ajouter 12,250 tentes de Kalmouks. Les autres habitans sont des *Kabardiniens*, des *Nogais du Kouban*, des *Circassiens*. J'ai parlé ailleurs de ces derniers.

Le chef-lieu de ce Gouvernement est *Katérinograd*; les autres lieux les plus considérables sont *Astrakhan* et *Kisliar*.

KATÉRINOGRAD, ou Jékatérinograd, c'est-à-dire Ville de Catherine, est sur la *Malka*, et doit sa fondation à Catherine II. Je n'oserais assurer que cette ville soit achevée. Pour se garantir de ce côté, le Gouvernement Russe a fait tirer des lignes de postes militaires, et la nouvelle ville en doit être le lieu principal. Elle est sur une hauteur qui domine une superbe vallée près du *Terek*.

ASTRAKHAN est située dans une île formée par le Volga à l'embouchure de ce fleuve dans le mer Caspienne : elle est bâtie en bois et fort irrégulière. Le château ou Kreml est sur une colline, et n'est pas habité. C'est là qu'est la cathédrale et la maison de l'archevêque. Assez près sont les bazars russes, arméniens et indiens, qui n'offrent pas un bel aspect. Le long de la mer sont les pêcheurs ; de l'autre côté de Kreml est l'amirauté. La ville est presqu'entièrement partagée dans sa longueur, par un canal. Il y a une église pour les Arméniens, une autre pour les catholiques. On estime la population à 70,000 ames. Les froids en hiver y sont très-rigoureux, et les chaleurs excessives en Été. On y fait le commerce de cuirs dits de *Roussi*, d'étoffes de

soie, de poisson salé et sec, et d'œufs d'esturgeon, qui, préparés, prennent le nom de Caviar.

Astrakhan est le centre du commerce asiatique russe. Il y a un établissement de vers-à-soie, 23 manufactures de soie, 81 de coton, 5 de maroquin, 74 teintureries, 24 briqueries, 92 vignobles, 212 moulins. Les maisons de commerce consistent en 1189 Russes, 5 étrangères, 18 Tartars, et 4 Indous. Dans le nombre des habitans, il y a 2182 Perses, Buchares et Indous. La ville renferme 2000 boutiques, 57 églises, 27 mosquées, et une maison de prières des Indous.

Les environs d'Astrakhan ne sont que des stèpes ou déserts nus qui n'offrent à la vue qu'une mer de sables. Ils sont propres à la nourriture des troupeaux : on y voit des moutons dont la queue pèse jusqu'à 30 livres, et que l'on place sur un petit chariot pour soulager l'animal.

Les îles que forme le Volga à son embouchure, sont presque toutes couvertes de roseaux et peuplées de sangliers. Le fleuve diminue de profondeur à son embouchure ; et il gèle pendant environ deux mois.

KISLIAR est au S. à une assez grande distance d'Astrakhan. Cet intervalle n'est que sable : cette ville fut bâtie en 1735, sur les bords du Terek, à quelque distance de la mer Caspienne. Il y a une Forteresse, une église, des écoles publiques, quelques églises pour les Russes et pour les Arméniens, un bazar assez grand, et une maison de quelque apparence pour le commandant. Au reste cette ville est bâtie en bois et mal percée. La population est

d'environ 3000 ames. Les Arméniens y sont les plus nombreux.

Les *Kabardiniens* sont des espèces de Cosaques ; ils sont peu nombreux.

Les *Tatars Nogais*, sont nommés chez eux *Mankat*. Ils étaient répandus dans les anciens gouvernemens de Tobolsk, d'Orembourg et d'Astrakhan ; ils s'étendent vers l'O. jusque vers l'embouchure du Dniester.

Gouvernement de Tobolsk.

Ce Gouvernement comprend une portion de l'ancienne Sibérie. Elle s'étend depuis le Gouvernement de Kolivan, jusqu'à la mer Glaciale. De ce côté, ce ne sont que des bois et des marais : la rigueur du froid s'y oppose à la croissance des arbres. Mais, en redescendant un peu au S. entre l'Obi et les monts Altaïks, il y a des plaines labourables couvertes de hameaux : plus au S. sont des plaines sablonneuses et salées. La population y est d'environ 500 mille habitans : la pêche et la chasse sont la principale richesse de ce pays.

Les principales montagnes sont les monts Altaïks qui s'étendent du S. au N., depuis le 50.e deg. de latitude, jusqu'au cercle polaire, entre les 55.e et 60.e deg. de longitude. Une autre chaîne s'étend dans la partie méridionale de l'O. à l'E., et borne au N. le bassin où sont la mer Cospienne et le lac d'Aral.

Les principaux fleuves sont :

L'*Irtich*, qui commence au revers du Thibet, remonte au N. O., forme le lac *Nor-Sai-San*, sous le 48.e de-

gré de lat., vient à Tobolsk, où il reçoit le *Tobol*, puis descend par le N., et se rend dans l'*Obi*, au 62.e degré.

L'*Obi*, ou *Ob*, commence dans les monts Altaïks, au S. E. de Kolivan, sous le 51.e deg. de lat. et le 82.e de longit. Il coule au N. O., où, après un vaste circuit, grossi des eaux de l'Irtich, il se rend dans un golfe de la mer Glaciale, sous le cercle polaire, au 65.e degré de longitude.

L'*Ienisséi* commence aussi aux monts Altaïks, à-peu-près sur le 50.e deg. de lat. et le 93.e de long. Il coule au N., reçoit, à sa droite, l'*Angara*, et va se rendre dans la mer Glaciale, dans un grand golfe, un peu au-delà du 82.e degré.

Les principales villes sont, TOBOLSK, et ECATHÉRINBOURG.

TOBOLSK, capitale, au confluent du Tobol et de l'Irtich, n'était, en 1587, qu'un simple Fort construit en bois, qui fut brûlé en 1643, et reconstruit avec l'étendue d'une ville. Elle est divisée en *haute* et en *basse*. Cette dernière, entièrement située sur les bords des fleuves, est exposée aux inondations et aux excavations que forment les eaux. La ville haute est de 35 toises plus élevée que la ville basse; elles communiquent entre elles par des degrés qui sont au noumbre de 290. Tobolsk est un lieu de passage pour toutes les caravanes qui vont en Chine, en partant de la Sibérie. Il s'y tient chaque année, au printemps, une foire de marchandises russes.

N. B. C'est assez ordinairement aux environs de cette ville, et même actuellement, à de grandes distances, que le Gouvernement exile les criminels, ou ceux qui

sont réputés tels. Le prince Menzikof, ou Menchikof, mourut, en 1729, à Bérezof, où il avait été exilé.

Ecatérinbourg, à l'O. sur l'Issel, très-près des monts Ourals. Cette ville fut commencée sous le règne de Pierre I, en 1725, et achevée sous le règne de Catherine II. Elle n'a été établie que pour servir d'habitation aux ouvriers employés aux mines de ce quartier: on n'y compte guère que 400 maisons.

Ces contrées sont peuplées par les Samoyèdes, les Ostiaks, les Tongousses.

Samoyèdes. Depuis assez long-temps on comprend sous cette dénomination des peuples d'origine différente, mais habitant à-peu-près les mêmes contrées, c'est-à-dire les bords de la mer Glaciale, depuis les bords du *Mezen*, en Europe, jusqu'à ceux de la *Lena*, en Asie. Le nom de *Samoyède* signifie *mangeurs d'hommes.*

Ostiaks. Ce nom, altéré du mot russe *Onchtiacks*, c'est-à-dire *sauvages*, n'est pas celui que les naturels se donnent; car tous ceux que l'on désigne par ce nom n'appartiennent pas à une même nation. Ceux qui, parmi eux, portent le nom d'*Assiaks*, habitent sur les bords de l'Obi. Ceux qui sont plus au N. se nomment *Koudi-Choui*, c'est-à-dire *hommes de la Kouda*, rivière qui est au-delà du 60°. deg. de latitude. Cette nation est très-nombreuse.

Tongousses ou *Toungousses.* Ces peuples, les plus nombreux de la Russie asiatique, se nomment entre eux *Donki*, et plus ordinairement *Boïé*, qui signifie *hommes.* Le nom sous lequel nous les connaissons est

une injure que se sont permise les Tatars, et qui signifie *pourceaux*.

Gouvernement de Kolivan.

Ce Gouvernement comprend la partie méridionale de l'ancienne Sibérie. Ce pays est riche en forêts de cèdres : en plusieurs endroits on y récolte du blé ; d'autres offrent d'excellens pâturages. On y recueille aussi du sel. La population est d'environ 170 mille ames. On y trouve sur-tout des *Tatars*, des *Téléontes*, des *Abiniens*. Le chef-lieu est *Kolivan*. Les principales villes sont *Kolivan* et *Iénisséisk*. Ce Gouvernement s'étend, au S., jusqu'aux frontières, tracées sur les monts Altaïks.

KOLIVAN est une ville nouvelle, très-près de l'Obi, sur la droite de cette rivière.

IÉNISSEISK, vers l'E., sur la gauche de l'*Iénisséi*, est dans une situation agréable ; mais elle est exposée aux inondations. C'est dans cette ville que les marchands qui viennent de Tobolsk et ceux qui reviennent d'Irkoutsk, se rencontrent chaque année au mois d'août, et font leurs échanges. On y compte plus de 3,300 marchands.

Téléontes, appelés aussi *Télengoutes*, ont tiré leur nom, à ce que l'on présume, du lac *Télengoul*, dans les monts Altaïks. Les Russes les nomment *Kalmouks blancs*. En effet, ils ressemblent aux Kalmouks et aux Tatars. Le peu d'intelligence qu'ils montrent, les met à peine au-dessus de la brute. Du pain, des bestiaux, des enfans, et le suprême bonheur de ne

rien faire, voilà tous les objets de leurs désirs. Ils ont été pendant long-temps pêcheurs et pasteurs; ceux qui se sont fixés labourent la terre.

Abiniens. Leur nom russe est *Albintsi*; c'est une nation peu nombreuse et très-misérable.

Gouvernement d'Irkoutsk.

Ce Gouvernement est celui qui renferme une plus grande étendue en superficie et qui renferme une moindre population. Cependant il est intéressant sous plusieurs rapports. La rhubarbe croît près de *Selenginsk*, au S. E. du lac Baïkal: dans le district de Nertchimsk, il y a des mines d'or et d'argent; dans celui d'Iakoutsk, on trouve de très-belles martres zibelines; enfin, la presqu'île du Kamtchatka, donne les plus belles fourrures du monde entier, sur-tout en zibelines et en renards. La population n'est pas de plus de 400,000 ames. Les habitans de ce vaste terrain sont des *Mongols*, des *Toungousses*, des *Bonniates*, des *Iakoutes*, des *Ioukaguirs*, des *Tchouktchi* et des *Kamtchadales*. Le chef-lieu est *Irkoutsk*.

Le lac *Baïkal* occupe un espace considérable au S. O.

La *Lena* a ses sources peu loin de ce lac, et coule vers le N.

L'*Amour*, qui est au S. des montagnes et qui coule de l'O. à l'E., arrose en partie ce Gouvernement.

Les lieux qu'il nous importe de connaître sont, *Irkoutsk*, *Selenginsk*, *Kiakta*.

IRKOUTSK, sur la droite de l'Angara, est peu loin

à l'O. du lac Baïkal. Le pays est montagneux et peu fertile. La ville est peu de chose quant aux bâtimens, mais on y compte environ 3000 marchands qui font le commerce de la Chine. On y vit à très-grand marché.

Le lac Baïkal est abondant en esturgeons et en petits poissons un peu plus gros que le hareng; on le nomme *omoule*.

SELENGINSK, au S. E. du lac Baïkal, sur le bord oriental de la *Selenga*, n'est intéressante que parce que c'est dans ses environs que l'on recueille la rhubarbe, et que les caravanes qui vont à *Kiakta* la traversent.

KIAKTA est peu éloignée au S., touchant, de ce côté, aux limites de l'empire, dans un vallon très-vaste, entouré de hautes montagnes, dont une commande la ville : les environs sont fortifiés.

YAKOUTSK, à l'E. sur la *Lena*, bâtie en bois. Au S. sur la mer de son nom, est *Ochotsk*, mais c'est plutôt un port qu'une ville.

Au-delà des frontières, mais très-près, est la ville Chinoise où sont les officiers des douanes. On la nomme *Naïmatcha*. On y compte à-peu-près 200 maisons; il y a un Gouverneur. On peut voir ce que j'ai dit de la manière dont se fait le commerce, dans le 5°. volume des *leçons de l'Ecole normale*, pag. 286. Les Chinois apportent leurs marchandises sur des chameaux ou sur de mauvaises charettes. Il leur faut 4 à 5 jours pour se rendre de Pékin à la grande muraille; et 43 jours de cette muraille à Naïmatcha.

On compte dans ce pays, 1°. les *Mongols*, que les

Russes nomment aussi les *Mogols* ou *Moungols*, sont les descendans de ceux qui ont long-temps ravagé l'Asie. 2°. Les *Bouriacts*. Les Russes nomment ce peuple *Bratski*. Ils sont de race mogole, et, excepté par le langage, ils ont beaucoup de rapport avec les Tounguses. 3°. Les *Iakoutes*. Ce peuple, par l'effet des guerres intérieures de l'Asie, a été insensiblement transporté des frontières de la Chine aux côtes de la mer Glaciale. 4°. Les *Iakouguirs*. Ce peuple occupe la côte de la mer Glaciale au-delà du cercle polaire, depuis la *Kolyma* jusqu'à l'*Anadyr*. Cette nation est peu considérable actuellement : elle a été en grande partie exterminée par les *Tchouktchi*.

Tchouktchi. Ces peuples, qui habitent la partie de l'Asie la plus avancée au N. E. et jusqu'au détroit de Biring, sont les plus cruels et les plus indomptables de toute la Russie asiatique. Ils sont petits, maigres et farouches. Leurs visages plats et hideux, sont rendus plus affreux encore par les figures qu'ils se tracent sur le front et sur les joues, et par les os de morjes qu'ils se passent au travers des lèvres. Ils aiment la guerre, la font avec fureur, manient la fronde avec beaucoup d'adresse, et combattent quelquefois montés sur des rennes. Sur-tout ils préfèrent la liberté à la vie; car ils se tuent dès qu'ils sont au pouvoir de leurs ennemis. Leurs habitations d'hiver sont en terre, celles d'Été sont élevées sur des pieux.

Du Kamtchatka.

On nomme ainsi une grande presqu'île, longue de 200 lieues et qui s'étend du N. E. au S. O. à l'extrémité orientale de l'Asie: elle tient à la terre ferme par sa partie septentrionale, et la rivière *Poustala* en marque la limite. Elle est hérissée de montagnes, et coupée par des lacs et des rivières; elle renferme plusieurs volcans.

J'ai déjà dit qu'aucune contrée n'était plus riche en renards et en martres zibelines. Ce pays n'était connu des Russes que par des bruits vagues, lorsqu'en 1697, un Cosaque nommé *Morosco*, chef d'une petite troupe, la découvrit, et même en soumit une petite portion. Il était envoyé par Atlassof, commissaire russe, qui pénétra dans le pays.

Il y a quelques établissemens, sur les côtes, sous le nom d'*Ostrog*.

Sur la côte orientale, près le golfe d'*Avatcha*, est le port de Saint-Pierre et Saint-Paul, où sont abordés plusieurs des navigateurs du grand Océan.

Nijni Kamtchatski Ostrog, c'est-à-dire, l'Ostrog du bas de la rivière Kamtchatka, est située à sept lieues de l'embouchure de cette rivière: c'est le meilleur endroit de l'île. On y trouve 300 maisons, et un mélange singulier de troupes cosaques et d'exilés russes.

C'est *Bolchetskoiostrog* qui a le titre de capitale: on y trouve 500 maisons, assez régulièrement bâties; assez près au S., est un Fort où réside le gouverneur.

La description de ce pays et des mœurs des Kamt-

chatdales qui l'habitent, se trouvent sur-tout dans le *Voyage de M. Lesseps*, dans les *Mémoires de Benyowski*, etc.

Iles Kouriles, Aléoutiennes, ou Aleutiennes, et aux Renards.

Il paraît que cette île et celles dites des Renards sont formées par la suite de la chaîne de montagnes qui porte, en Amérique, le nom de presqu'île d'*Alaska*.

Les îles *Kouriles* s'étendent au S. du promontoire du Kamtchatka, en gagnant la terre d'Yesso et le Japon; elles sont au nombre de 20 à-peu-près. Ces îles sont volcaniques. Les plus grandes sont *Poro Maschir* et *Mokantourou*. Les habitans de ces îles ont beaucoup de rapports avec les Kamtchatdales.

Les îles *Aléoutiennes*, quoique stériles, sont cependant habitées. Les insulaires se nourrissent de la chair des renards et des oiseaux qu'ils tuent, ou de celle des baleines ou veaux marins qu'ils harponnent. En tout, ils mènent une vie très-misérable. Les Russes font quelque commerce avec eux, et en obtiennent de l'huile de poissons et des fourrures.

DEUXIÈME SECTION.

AFRIQUE.

L'AFRIQUE appartient à l'ancien continent. Placée à une distance à peu-près égale des deux pôles, elle est coupée par l'Équateur en deux parties de surface bien inégale. Au N., elle s'avance jusqu'au-delà du 37.e degré de latitude, dans une largeur de plus de 60 degrés en longitude; au lieu qu'au S. elle se termine en pointe vers le 35.e degré, au cap des Aiguilles.

L'Afrique a donc, du N. au S., environ 1700 lieues; et dans la partie septentrionale de 1950 lieues, à une latitude moyenne.

Géographie physique.

La distribution physique des parties intérieures de l'Afrique, au moins dans celles qui sont au N. de l'Équateur, c'est-à-dire, dans les mieux connues, offre une masse énorme de montagnes en Abyssinie, et plusieurs grandes chaînes parcourant ces vastes régions dans le sens de l'Équateur. Le fameux Mont-Atlas est au N. O.

On connaît peu l'intérieur de l'Afrique sous l'Équateur, et de ce cercle au tropique du capricorne. L'opinion déjàa ncienne, est qu'un massif, ou plateau, en occupe le centre sous le nom de mont *Lupata*.

Bassins. On peut, ce me semble, d'après les grandes opérations de la nature en Afrique, en partager la partie septentrionale en trois longs espaces que j'appellerai *Zônes*, et qui s'étendent de l'Abyssinie ou de l'Egypte, à l'Océan Atlantique. Et voici quelles sont ces zônes :

1.° La *Zône septentrionale* est déterminée au N. par la configuration des côtes de la Méditerranée, et comprend, sous une profondeur moyenne de 40 à 45 lieues, un pays arrosé, fertile, cultivé. Il est partagé par des montagnes en côte de *Barbarie* et en *Billedulgerid*, ou pays de dattes. Cette zône se termine au S. à-peu-près au 30.° degré de latitude, excepté la partie appelée *Fezzan*, qui s'avance au 25.°

2.° La Zône qui suit immédiatement et que l'on peut appeler la *Zône-déserte*, n'offre pour ainsi dire qu'une mer de sable; aussi la nomme-t-on le *Ssahhra*, ou Grand désert. Ce pays n'est pas plus habitable que les déserts de l'Arabie; la nature lui a refusé l'eau et la végétation qui en est la suite.

3.° Au S. de la Zône inhabitable, est une *troisième* zône abondamment arrosée à l'O. par le *Sénégal*, la *Gambie*, et d'autres rivières; dans l'intérieur, par le *Niger* ou *Joliba*, coulant de l'O. à l'E. par d'autres fleuves et des lacs moins bien connus.

Au S. de cette zône, on en peut compter une *quatrième*, qui comprend la côte méridionale de la Guinée, ayant au N. des terres peu connues, peut-être des montagnes et des déserts.

Caps. Les côtes de l'Afrique forment un très-grand nombre de caps; je ne nommerai ici que les plus connus.

1.° Sur la côte septentrionale. Le cap *Burlo*, au N. de l'Egypte, le *Ras-Sem*, au N. du désert de Barqah, particulièrement du lieu appelé *Quirin*, (autrefois *Bérénice*) .... le cap *Bon*, au N. E. de Tunis.... le cap *Cazine*, au N. d'Alger.

2.° Sur la côte occidentale; le cap *Spartel* au débouché du détroit de Gibraltar; ... le cap *Blanc*, en face de l'île de Madère; ... le cap *Bojador*, au S. E. des îles Canaries; ... le cap *Blanc* de Guinée, près de l'île d'Arguine, au 20.° degré 30′ de latitude environ; ... le cap *Verd*, sous le 15.° deg.... le cap *Tagrin*, au S. E. près de la Sierra-Léone.

3.° Sur la côte méridionale de la Guinée; ... le cap des *Palmes*, divisant la côte de Manignette à l'O. de la côte des Dents, à l'E.... le cap des *Trois-Pointes*, au S. de la côte d'Or.

4.° Au S. de l'Afrique, est le cap des *Aiguilles*, terminant la pointe la plus avancée au Sud; et très-près au S. O. le *Cap de Bonne-Espérance*, formé par la montagne de la Table qui se dirige du S. au N. O., enfermant une baie considérable.

5.° Sur la côte orientale, le cap *Corrientes*, sous le Tropique du Capricorne; ... le cap *Delgado*, sous le 10.° deg. de latitude méridionale, et le cap *Gardefan*, au N. E., en face de l'île de Socotora.

Fleuves. Les principaux fleuves de l'Afrique sont, 1.° Le *Nil* qui coule du S. au N. en Egypte; ... le *Magherdah*, vulgairement *Medjerda*, (Bagradas) coulant du S. O. au N. E.; 2.° à l'O. le *Sénégal* et la *Gambie*, sur la côte de Guinée: au centre, le *Niger*,

ou *Joliba* et *Guyn*, sur la côte O., au sud de l'Équateur; le *Zaïre* dans le Congo; 3.° sur la côte orientale, le *Zambeze* ou *Couama*, qui arrose le Monomotapa et se rend à la mer, en face de l'île de Madagascar.... Le *Quilimanci* au Sud de Melinde.

Iles. Les îles sont à l'O., *Madère*, les *Canaries*, les îles du *Cap-Vert*, l'*Ascension*, *Sainte-Hélène*; à l'E. *Madagascar*, les îles *Comores*, *Socotora*.

Géographie politique.

L'Équateur, partage l'Afrique en partie *septentrionale* et en partie *méridionale*.

1. L'Afrique septentrionale s'étend de l'O. à l'E. d'environ 1,600 lieues, sur une largeur d'environ 750. On lui donne de surface environ 1,200,000 lieues carrées. Elle renferme, 1.° au N. E. et à l'E., l'*Egypte* et l'*Abyssinie*, jointes entre elles par la *Nubie* et le *Sennaar*. 2.° La Zône septentrionale, annoncée précédemment, et qui renferme le désert de *Barca* ou plus exactement *Bargah*; la côte de Barbarie où sont les régences de *Tripoli*, *Tunis* et *Alger*; le royaume de *Maroc* au S. de la côte de Barbarie, le *Billedulgerid*. 3.° La zône du centre, appelée en général par les Anciens, Ethiopie, où se trouve actuellement le *Soudan*, c'est-à-dire, le *pays des noirs*, d'où l'on voit que les deux noms expriment la même idée. 4.° La côte arrosée par les rivières de Sénégal et de Gambie, formant la partie occidentale de la 3.e zône. 5.° Enfin, la côte méridionale de la Guinée, renfermant à l'E. les royaumes de Benin et de Juida,

II. L'*Afrique méridionale* renferme à l'O. le *Congo*; au S. le pays des *Hottentots* et la *Cafrérie*; à l'E. les royaumes de *Sofala*, de *Mozambique*, de *Melinde*; les côtes de *Zanguebar* et d'*Ajan*; enfin, dans le centre qui est bien peu connu, le *Monomotapa* et le *Monoëmugi*.

CHAPITRE PREMIER.

Partie septentrionale.

ARTICLE PREMIER.

Égypte.

L'EGYPTE, située dans la partie N. E. de l'Afrique, communique à l'E. avec l'Asie par l'Isthme de Suez, large d'à-peu-près 30 lieues dans sa partie la plus resserrée. Elle a au N. la Méditerranée, à l'E. des montagnes ou des terrains élevés qui la séparent de la mer rouge; au S. la Nubie; à l'O. les montagnes qui la séparent de la partie intérieure appelée par les Anciens, Libye.

Dans toute sa longueur du S. au N., c'est-à-dire, depuis le 24.e deg. de latitude septentrionale jusqu'au 31°, 30′, à-peu-près, ce qui donne environ 7 degrés, ou un peu moins de 200 lieues, l'Egypte n'est réellement qu'une longue vallée, constamment assez étroite jusqu'à 30 lieues de la mer. A ce point, c'est-à-dire sous le 30.e degré, les montagnes qui resserraient le

cours du Nil, disparaissent ; le fleuve se divise en plusieurs branches ou canaux, dont les plus éloignés entre eux se dirigent, l'un N. O., l'autre N. E. C'est l'espace de terres que ces bras du Nil enveloppent de deux côtés, et la mer de l'autre, et qui a la forme d'un triangle, qu'à cause même de cette forme, les Grecs avaient appelé *Delta*, parce que c'est aussi celle de la lettre de leur alphabeth qui porte ce nom. Les Anciens avaient soupçonné, et les Modernes croyent que ce *Delta* a été formé, avec la succession des siècles, de terres détachées que le Nil apporte chaque année pendant les trois mois que dure son débordement. Ce dont on ne peut pas douter, c'est qu'environ 400 ans avant l'ère vulgaire, sept branches du Nil se rendaient à la mer, et qu'actuellement les lits de cinq de ces canaux sont obstrués ; qu'il s'est formé à leurs embouchures de grands atérissemens, et dans quelques endroits des lacs d'une grande étendue.

Quoi qu'il en soit de l'origine du Delta, il nous suffit de savoir qu'il a vers le milieu la forme arrondie en s'avançant dans la mer, et que, des deux bras navigables, l'un se rend à *Rosette* à l'O., tandis que l'autre se rend à Damiette vers l'E. Mais ce ne sont pas là les bornes de l'Egypte, et l'on y compte plus de 100 lieues de côtes sur la Méditerranée.

Je passe actuellement à quelques connaissances générales sur le pays, les villes, les monumens, etc.

Géographie physique.

On vient de voir que l'Egypte n'est que la longue vallée arrosée par le Nil : dans quelques endroits elle peut avoir jusqu'à 10 lieues de large ; dans d'autres et c'est le plus ordinairement, elle n'a que de 4 à 5 lieues et même moins. Cette partie de l'Afrique serait inhabitable sans les débordemens du fleuve qui, chaque année, couvrent les terres, et leur procurent la faculté productive.

NIL. Ce fleuve est le seul qui arrose l'Egypte. Les Anciens ni les Modernes, n'en ont pas bien connu la source, cependant les uns et les autres ont approché de la vérité : ils ont aussi découvert la cause physique de ses débordemens.

Sa source. Quant à la source, Ptolémée dit qu'elle est dans les monts de la lune, sous le 10.e deg. de lat. sept. Et en effet, les modernes connaissent un fleuve qui commence à cette latitude aux monts appelés *Dgébel-ál-Qamar*, (monts de la lune) et qui, sous le nom de *Bahhr-él-Abyadh*, ou *rivière blanche*, vient se réunir par le N. E. à un autre fleuve, dont la source, moins septentrionale, se trouve en Abyssinie, près le lac de *Tzana* ou de *Dambéa* qu'il traverse. C'est à ce dernier fleuve que l'on a le plus constamment conservé le nom de Nil ; mais il n'en est pas moins vrai que le premier, s'il n'en a pas obtenu le nom, sert au moins beaucoup à l'augmentation de ses eaux. Un autre fleuve se joint aux deux précédens, dans le pays appelé

Sennaar, au N. de l'Abyssinie ; c'est le *Tacadzé*, l'Astaboras des Anciens. Je supprime les noms d'un grand nombre d'autres rivières des mêmes pays, lesquelles chaque année sont grossies et débordent après les trois mois que durent les pluies des tropiques.

Débordemens. La cause du débordement du Nil, est donc l'abondance des pluies qui tombent régulièrement au N. de l'équateur, depuis mars jusqu'en juin. Les neiges se fondent, les eaux débordent de toutes parts ; enfin, le Nil sort de son lit où il roulait au plus 6 à 7 pieds d'eau, et, s'élevant au-dessus des bords qui l'enfermaient, arrose les terres plus ou moins avant, à l'E. et à l'O. selon que les montagnes sont éloignées ou proches, et que les terrains sont peu ou beaucoup inclinés. Encore faut-il observer que l'art a secondé ce bienfait de la nature. Les anciens Egyptiens avaient creusé des canaux, qui, comme autant de petits fleuves, portaient l'eau plus avant dans les terres, et donnaient la facilité de multiplier les irrigations. Les débordemens devenaient sensibles dès le mois de mai, dans la haute Egypte ; ils le sont à la fin de juin dans la basse. Et, comme le plus ou moins de fertilité du pays chaque année, dépend de l'abondance des arrosemens, les Anciens avaient construit avec beaucoup d'intelligence, sous le nom de *Ser-Api*, ou *colonne qui mesure*, des espèces de puits dans lesquels une colonne graduée sert à indiquer avec précision la juste élévation des eaux. Les Grecs ont nommé ces sortes de bâtimens, *Nilomètres* ; les Arabes actuels les appellent *Mékias*. On en a retrouvé plusieurs construits par les Anciens ; le plus connu actuel-

lement, a été construit par les Arabes modernes à la partie du sud, d'une île peu éloignée du Caire. Ordinairement les colonnes des Nilomètres sont divisées dans leur hauteur, en 22 portions égales, ou *coudées*, que l'on nomme actuellement *draas*, et chacun des draas, en 24 portions que l'on nomme doigts. On estime au Caire, qu'il faut que les eaux montent au-dessus de 12 coudées, mais restent au-dessous de 18, pour que les récoltes soient abondantes. Ces Mékias sont regardés comme des lieux sacrés, dont on ne peut permettre l'approche qu'avec ménagement.

J'ai dit que le Nil avait formé, dans la partie septentrionale de l'Égypte, plus de bras qu'il n'en forme actuellement. En effet, dans la partie occidentale du Delta, on retrouve entre des collines, des parties un peu enfoncées qui se dirigent dans le désert du S. E. au N. O. vers la mer. Ces lits, déjà à secs au temps des Grecs, portent les noms de *Bahhr-Bélamé*, ou fleuve sans eaux, et aussi celui de *Bahhr-el-Farigh*, ou fleuve *vide*. Ce bassin peut avoir trois lieues d'un bord à l'autre; il s'y trouve de grands corps d'arbres pétrifiés. C'est dans une vallée de ce même côté que se trouvent des lacs qui donnent le *Natron*, ou soude naturelle, comprenant une étendue d'environ six lieues.

D'autres branches du Nil, mais comprises dans le Delta, ne se montrent plus que d'une manière peu sensible, et seulement lors du débordement. Il faut en excepter le bas qui coule au N. un peu O. de *Rosette*, et l'autre branche, allant aussi au N., mais un peu E. vers *Damiat*.

Lacs. Les principaux lacs de l'Egypte, excepté un seul, sont sur les bords de la mer.

Celui qui est dans l'intérieur des terres, sous le 11.° deg. de latitude, s'étend assez considérablement à l'O. dans la partie que l'on nomme le *Féioum.* Les Anciens nous l'ont fait connaître sous le nom de lac *Moeris.* Il reçoit les eaux du Nil, lors du débordement, par un canal creusé parallèlement au fleuve avec lequel il communique, mais plus près des montagnes : on le nomme *Bahhr-el-Jouseſ.*

Les lacs septentrionaux se trouvent, dans l'ordre suivant, en commençant à l'O,.... 1.° l'ancien lac *Maréotis*, au S. et au S. O. d'Alexandrie : les Arabes le nomment *Birk-Mariout.* Il était depuis plusieurs siècles absolument à sec : les papiers publics annoncent que les Anglais ont exécuté des travaux qui y ont ramené les eaux.

Le lac de *Bérélous* est tout à fait au N. sous le 29.° deg. de long.

Le lac *Menzaleh*, à l'O., est incliné du N. O. au S. E. entre *Damiat* et l'ancienne Peluse, actuellement ruinée. Ce lac est d'une étendue d'eau très-considérable, puisque la côte qui le sépare de la mer a 86,000 mètres de longueur. Ce sont des terres submergées, et qui n'ont de profondeur que dans les endroits où passaient quelques anciens bras du fleuve.

Productions. Lorsque le Nil est rentré dans son lit, en octobre, novembre et décembre, on s'occupe de la culture et des premières récoltes, des légumes et sur-tout des concombres d'abord, du blé ensuite, enfin de celle

des melons. D'ailleurs le pays fournit en abondance du riz, de l'indigo, du sucre, des dattes, des raisins, des figues et des palmiers. Il faut observer que les plantes qui ne sont pas particulières au climat de l'Egypte ne s'y multiplient pas. On les sème, on les cultive; mais leurs graines perdent insensiblement la qualité qui leur était propre; et finissent par ne plus rien produire. Mais ce qui paraîtra plus étonnant peut-être, c'est qu'il en est de même de l'espèce humaine. Les Mamlouks, qui sont de très-beaux hommes, y dégénèrent lorsqu'ils s'y marient, aussi ne s'y marient-ils pas, ou du moins ne donnent-ils pas d'établissemens, ni même d'état à leurs enfans.

Hommes et animaux. On sent bien qu'après les révolutions qu'a éprouvées l'Egypte, on ne retrouve plus de traces des anciens habitans, non plus que des Perses et des Grecs qui les subjuguèrent, et qui, en s'y établissant, y mélangèrent le sang et amenèrent des changemens dans les formes et dans la couleur des habitans. Cependant, si quelques traces anciennes s'y retrouvent encore, c'est parmi les *Coptes*, ou plus exactement *Quobthes*; encore faut-il moins les regarder comme une nation que comme une secte. Ils sont de la religion grecque que l'on nomme schismatique, sont courtiers de commerce, ont des prêtres, des caloyers, un patriarche. Ils paraissent descendre des anciens Egyptiens et des Grecs qui s'y trouvaient lors de la conquête. Quant aux habitans en général, ce sont des Arabes que l'on peut diviser en trois classes; l'Arabe *pasteur*, qui paraît être la source originelle; l'Arabe *bédouin*, qui a une indépendance plus

exaltée; et l'Arabe *cultivateur*, le plus avili. Ce sont ces derniers que l'on nomme *Fellâhh*. Il y faut ajouter les Mamlouks et les Turks.

Les animaux particuliers à l'Egypte sont les ânes qui y sont très-beaux; le crocodile, animal amphibie, et de la forme du lézard, ayant depuis trois pieds jusqu'à 30 de longueur. Le rat égyptien, appelé *Mangouste*, qui paraît être l'*Ichneumon* des Anciens. L'aigle, l'épervier, le pélican, y sont communs. Il y a aussi des canards, de la volaille, etc. Les lacs donnent lieu à des pêches abondantes, et à des chasses d'oiseaux aquatiques.

Géographie politique.

Pays, Villes et Monumens. Pour ne pas laisser à cette courte description une aridité qui nuirait à l'instruction que je me propose, je ferai parcourir le pays, tel que le ferait à-peu-près un voyageur qui ne chercherait à connaître que les lieux et les monumens les plus considérables. Je prendrai pour mon principal guide l'intéressant voyage de M. Denon. Je pars du point le plus occidental, sur la côte de la ville d'Alexandrie.

ALEXANDRIE, que les Arabes nomment *Skanderyéh*, est située sous le 31.° 13′ 5″ de lat. sept., et le 27° 33′ 30″ de long. orient. du mérid. de Paris.

On sait que la ville actuelle n'est pas précisément dans le même emplacement que la ville fondée par Alexandre, qui occupait plus au S. un très-grand emplacement. La nouvelle Alexandrie occupe une partie de l'Isthme qui joignait l'ancienne ville à l'île de Pharos.

La configuration du terrain y donne lieu à deux ports; l'un à l'E. sous le nom de *nouveau* port, est le moins bon, c'est celui que les Turcs abandonnent aux Francs; l'autre à l'O. est l'ancien port; il est le meilleur; ils n'en permettent l'entrée qu'aux vaisseaux de leur nation.

On sait actuellement qu'il existait déjà une ville dans ce lieu, sous le nom de *Raqoudàh*, lorsqu'Alexandre entreprit d'en faire un centre de commerce. Il ne reste guères de la ville d'Alexandrie que des ruines, et sur pieds une belle colonne et un obélisque.

La colonne paraît avoir été taillée dans les carrières de la haute Egypte, transportée en ce lieu, puis élevée où elle est, sous le Bas-Empire. C'est bien à tort qu'on la nomme la colonne de Pompée; cela est reconnu depuis long-temps. Mais, comme les Arabes la nomment *O'moùd-él-Séoùâry*, le savant Michaelis avait cru pouvoir traduire ces mots, par *colonne de Sévère*. Cependant rien dans l'histoire n'indique que les Egyptiens élevèrent une colonne à cet empereur. De plus, le savant Langlès (V. Norden, T. III. p. 179), à démontré que le mot *Séoùâry* pour Sévère, serait contraire aux principes de la Langue arabe. Au lieu que ces mots signifient tout simplement *colonne des arbres*, ou des *mâts*, ce qui fait entendre la plus grande des colonnes.

Cette colonne, mesurée très-exactement par le C.^en Norry, a de hauteur 98 pieds 6 pouces, dont 65, 1 pouce 3 lignes pour le fût, sur 8 pieds, 4 pouces de diamètre à la partie inférieure.

Quant à l'obélisque qui porte, on ne sait pourquoi, le nom de Cléopâtre, le C.^en Norry, qui l'a aussi

mesuré très-exactement, dit : qu'à sa base il est enterré de 15 pieds dans les sables, et qu'il a de hauteur 63 pieds ; il est de granit.

La nouvelle Alexandrie est entourée de mauvaises murailles flanquées de tours d'assez mauvaise construction.

En coupant le canal qui conduisait d'Alexandrie au Nil, pour en faire tomber les eaux dans l'ancien lac Maréotis, les Anglais ont privé cette ville d'une communication bien avantageuse.

Au-delà d'Alexandrie, la côte court N. E., et forme une petite presqu'île, à l'extrémité de laquelle est *Aboukir*. C'est au S. de cette presqu'île qu'était l'ancienne bouche canopique, où s'est formé un lac.

Rosette. Plus loin, à peu de distance de l'embouchure du bras occidental, autrefois bouche *Bolbitine*, est la ville de Rachid, que nous nommons *Rosette*. Cette ville n'offre aucun monument curieux, mais les maisons y sont mieux bâties que dans Alexandrie. Celles sur-tout situées sur le bord du fleuve, sont agréables : il y a dans cette ville des manufactures de toile.

Damiat, à 30 lieues vers l'E., au-delà du lac *Bérélous*, sur le bras oriental du Nil, et peu loin de l'embouchure, est la ville que nous nommons Damiette, et les arabes, *Damiat*. On n'y connaît ni la chaleur dévorante naturelle au pays, ni le froid excessif. Dans les environs, il y a plusieurs villages où se fabriquent les plus belles toiles du pays.

C'est à l'E., et tout près de Damiette, que deux anciennes branches du Nil ont formé le lac *Menzaleh*,

presqu'entièrement séparé de la mer par une langue de terre d'environ 86000 mètres de longueur. A l'extrémité S. E. N., est la ville de *Tinh*, qui a succédé à l'ancienne *Pelusium*. Ce lac, formé par les eaux qui ont submergé des terres, n'a guère qu'un mètre de profondeur, excepté dans la direction des anciennes branches qui l'ont formé. Les îles qui se voyent actuellement dans ce lac, sont les emplacemens de quelques anciennes villes.

MENZALEH, qui donne son nom au lac, est sur le bord occidental, à-peu-près au S. de Damiette. Elle est en partie minée. La population y est d'environ 2,000 habitans. Si actuellement nous repassons à l'O. du Delta, sous le 28.e degré à-peu-près de lat., au S. d'Alexandrie, près des lacs de Natron, dont j'ai parlé, nous trouverons trois couvens de religieux Coptes, ou plus exactement, *Qobthes*. Je les fais connaître avec quelque détail, parce que ceux que je pourrais indiquer par la suite sont à-peu-près semblables à ceux-ci.

Ces couvens, situés au-delà de la colline de sable qui ferme le Delta à l'O., sont rangés sur une ligne dirigée du N. E. au S. O. Ainsi l'on trouve d'abord le monastère d'*Askit*, ou de St.-Macaire; ensuite le monastère *des Syriens*; enfin, près du *Bahhr-bé-Lâmâ*, le couvent *él Baramoas*.

Les murs d'enceinte de ces couvents ont au moins 13 mètres d'élévation, et près de 5 mètres d'épaisseur à leur base. Il règne en-dedans, à la partie supérieure, un trotoir avec un parapet, qui a des meurtrières, à la faveur desquelles les moines peuvent se défendre des

attaques du dehors. C'est par-là qu'ils lancent des pierres sur les Arabes, car leur règle leur interdit l'usage des armes à feu. Chaque couvent n'a qu'une seule entrée étroite et basse, n'ayant qu'un mètre de haut et un mètre et demi de large. Elle est de plus garnie de fer en-dedans et recouverte de deux grosses pierres à l'extérieur, que l'on dispose avant de refermer la porte.

Dans l'intérieur de chaque couvent, il y a un puits dont l'eau est potable, et qui ne tarit jamais. Dans le couvent des Syriens, il y a un arbre (le tamarinier de l'Inde), que les moines disent avoir crû du bâton de St. Ephrem, qui l'avait fait mettre en terre par un jeune religieux; miracle non moins étonnant que l'arbre produit, selon Pausanias, de la massue d'Hercule. Les cellules sont des réduits dans lesquels le jour ne pénètre que par l'entrée, qui a un peu plus d'un mètre de haut. On y trouve pour tous meubles, une natte, une jarre et un vase moins grand. Excepté l'église, tout y est mal propre et mal-tenu. Les religieux sont la plupart borgnes ou aveugles; ils ont l'air hagard, triste et inquiet. Sur-tout ils vivent d'aumônes, ne mangent que des fèves et des lentilles préparées à l'huile. Le nombre actuel n'excède guère celui de 60, que le patriarche du Caire remplace en cas de mort. Lorsqu'ils exercent l'hospitalité à l'égard des Arabes, qui, en passant, exigent à manger, ce n'est que par-dessus la muraille: alors ils descendent à ces hôtes un peu incommodes, du pain, de l'orge et des légumes.

Actuellement je reviens à la pointe méridionale du triangle, au point où le Nil, en se divisant, commence

à

à former le Delta. De ce point, loin du Caire d'à-peu-près 10 lieues, on commence à voir en venant du N. le *Mokattan*, à l'E. du Nil; les pyramides à l'O.; et bientôt on aperçoit le *faubourg* de *Boulac*, sur le bord occidental du fleuve, et le *Caire* à peu de distance, sur un terrain plus élevé. Du côté opposé, c'est-à-dire à l'O., au-delà des pyramides, commence la chaîne de montagnes sablonneuses avec le noyau calcaire qui sépare le lit du Nil des sables de la Libye, et sert à l'en garantir.

Le *Mokhattan* est la chaîne de montagnes qui commence derrière le Caire, et continue très-loin au S. entre la mer Rouge et le bassin du Nil. Elle a beaucoup des propriétés que l'on attribue aux montagnes primitives.

Boulak est le port, le lieu habité où s'arrêtent les bâtimens de ceux qui arrivent par le Nil au Caire: la population y est assez considérable.

Le Caire, à 500 toises environ vers l'E., est une ville très-considérable, mais dont les détails n'offrent rien d'intéressant. Les rues y sont étroites, les maisons sans fenêtres extérieures: cette ville est traversée par un canal ou *kalidje*, qui n'a d'eau qu'au temps du débordement. Cependant on trouve au Caire quelques édifices assez considérables, tels sont le palais, le puits, les greniers, qui portent le nom de Joséph, et que l'ignorance avait attribués au patriarche Joseph des Hébreux, comme si le Caire eût existé à cette époque reculée. Tous ces monumens, ainsi que la ville, sont évidemment l'ouvrage des Arabes, depuis la conquête. Assez près est

le vieux château du Caire, où l'eau est portée par un aqueduc de 1060 toises de long. C'est ordinairement la demeure du bacha ou gouverneur turc. Le cimetière des Mamloucks est rempli de petits édifices en colonnes, en dômes, en palanquins peints et dorés, d'un effet très-agréable.

Pyramides. Le mot pyramide, que nous avons pris des Grecs, a nécessairement une origine égyptienne. Les Arabes actuels les nomment *Haram.* Le savant Langlès dérive ce mot de l'ancien égyptien, conservé dans le qobthe actuel, Langue dans laquelle *khrom* signifie le *feu*, et par extention, le *soleil*; en y joignant l'article masculin *pi*, on a *pi-khrom*, d'où les Grecs ont fait *pyramis.* Aussi croit-il, avec plusieurs savans, que les pyramides ont été élevées en l'honneur du soleil, et que les pièces ou salles secrètes pratiquées dans leur intérieur, étaient destinées, ainsi que dans les pyramides de l'Inde, à des cérémonies religieuses: rien n'annonce d'ailleurs qu'elles fussent destinées à servir de monumens funèbres.

On ne trouve de pyramides que dans la Basse-Égypte, et particulièrement à *Djizeh* et à *Sakara* un peu plus au S. Les premières sont les plus grandes et les plus connues. Elles sont situées sur un plateau de rochers qui s'avance de l'O. jusque vers le Nil, et contribue ainsi, pour le spectateur éloigné, à augmenter l'effet de leur élévation. Les faces de ces bâtimens sont à très-peu de chose près, dirigées vers les quatre points cardinaux. La différence dans la direction du S. au N. n'est que de 19′ 58″ en déclinaison au N. O

Digitized by Google

La plus grande de ces pyramides, d'après le récit du chef de brigade Grobert, est formée de 255 assises de pierres, dont l'épaisseur varie depuis un pied jusqu'à 3 pieds 10 pouces. La totalité de la hauteur apparente est de 437 pieds 2 pouces. Il y faut ajouter celle de trois assises de pierres ensevelies dans le sable. Le nombre des assises sera alors de 208; et la hauteur totale de 448 pieds 2 pouces. La longueur de la base est de 728 pieds, sauf quelques erreurs (1).

Cette pyramide à sa 19.e assise, à partir de la base, offre une ouverture par laquelle on peut pénétrer dans l'intérieur, où l'on trouve des corridors, quelques salles, un puits très-profond. Dans la plus élevée de ces salles on trouve une cuve d'un seul morceau de granit, que l'on croit généralement avoir servi de sépulture; mais que des savans très-éclairés soupçonnent n'avoir été destinée qu'à des cérémonies religieuses.

SPHYX. Assez près des pyramides, les Égyptiens ont tiré parti du rocher, pour exécuter sur une grande proportion la partie supérieure d'un Sphynx. La tête, entièrement dégradée actuellement, sans doute par les Arabes, est d'un beau style et a été peinte en jaune, couleur qui s'est très-bien conservée. Cette figure a tous les traits d'un Ethiopien; mais ce n'est pas une raison

(1) Pour prendre une idée relative de la hauteur de la grande Pyramide, il faut rapprocher ces 437 pieds 2 pouces d'autres hauteurs connues, et il faut se rappeler que le haut de la croix de St.-Pierre, à Rome, est à 378 pieds au-dessus du pavé; et que le haut du clocher de Strasbourg est à 440; et la flèche des Invalides, de 324 environ.

de croire que ce fussent ceux des anciens Égyptiens. On n'a peint nulle part les monstres d'après nature. La tête est percée au sommet; le trou, quel qu'en fût l'usage, a 15 pouces de diamètre et 9 pieds de profondeur.

Presqu'en face du Caire est l'île de *Roda* (Raoùdhah), c'est-à-dire l'île des Jardins, au S. de laquelle est le *Méqyas* ou Nilomètre du Caire. Pendant la crûe des eaux, on annonce chaque jour au peuple le degré de leur élévation. Et quand elles ont atteint 12 *drâà*, on ouvre le canal qui établit la communication du Nil avec le Caire. Une eau bourbeuse s'y porte avec lenteur, des enfans s'y jettent à la nage, les Qobthes y précipitent une petite figure représentant une fille, et généralement tout le monde est en réjouissance. La fête est présidée par le bacha et ses principaux officiers.

En remontant le fleuve on trouve, à-peu-près sous le 19.e degré 30′ de latitude, à quelque distance du Nil à l'O., le vaste espace que les Anciens appelaient *province d'Arsinoé*, et que les Arabes nomment le *Féium*. Ce terrain, plus enfoncé que les parties qui l'environnent, renfermait autrefois le vaste bassin du lac que l'on nommait *lac de Mœris*. Le lac actuel se nomme *Birket-èl-Qaròun*, près duquel est situé *Qasr-Qéroûn* au 28° 20′ 23″ de long. à l'E. du M. de P., et au 29° 21′ 28″ de lat. Là devait communiquer un ancien canal, qui prenant d'assez haut au S., servait à recevoir les eaux trop abondantes, pour les transmettre au lac, et à les répandre du lac dans les temps de sécheresse. Il paraît que les restes de ce canal est ce que l'on nomme *canal de Bathen*, et qu'un autre canal parallèle au Nil

a été l'ouvrage d'un calife dont il a tiré son nom de *Barrh Yousef*. Mais ce canal n'est pas tel que l'avaient cru les savans d'Anville, Gibert, Leroy; 1.° il n'est pas en droite ligne; 2.° en plusieurs intervalles, c'est tout simplement l'endroit le plus profond de la vallée.

Au S., près des collines de l'O. et presque sous le 28.° degré de latitude, sont les superbes restes de l'ancienne *Hermopolis*, ou ville de Mercure, presqu'en face de la ville qu'Adrien fit bâtir à la droite du Nil, en mémoire de l'infame et pourtant généreux Antinoüs; de-là le nom d'*Antinoé* donné à cette ville.

A *Siouth*, qui, plus au S., a succédé à l'ancienne *Lycopolis*, on trouve dans les montagnes une quantité considérable de tombeaux, dont les parvis intérieurs sont couverts d'hiéroglyphes.

GIRGÈ, ou *Dgirdgé*, où l'on parvient ensuite, sous le 26.° degré 30′ à-peu-près, est la capitale de la Haute-Egypte. C'est une ville moderne qui n'a rien de remarquable. Elle a pris son nom d'un grand monastère dédié à St.-Georges, et qui était dans cet emplacement. Cette ville n'est intéressante que par sa position à une égale distance du *Caire* et d'*Eçouân* (Syène), et par la richesse de son territoire.

C'est à l'ancienne *Diospolis Parva*, actuellement *Haw*, sous le 26.° deg. de lat. que le Nil arrive, après avoir couru assez long-temps de l'E. à l'O. Il y vient de l'ancienne *Tintyris*. Ce lieu si vanté pour la beauté de ses ruines n'a jamais été si bien connu que depuis les belles planches de M. Denon, ni si bien décrit que depuis l'élégante et très-exacte description qu'il en a don-

née : j'y renvoye les lecteurs (1). Ces ruines sont à 20 minutes de chemin de la ville actuelle de *Dendera*.

Kéné, lieu assez considérable est en face, sur la droite du Nil. C'est ordinairement de cette ville que part la route qui conduit à *Cosséir*, sur la mer Rouge. Cette route s'exécute à travers un désert de sable, où, après de longs intervalles, on trouve des fontaines ou des puits ; on est ordinairement porté par des chameaux. En continuant la route on arrive entre des rochers de brèche et de granit ; et, après deux jours et demi ou trois jours de marche, on arrive à Cosséir.

Cosséir n'est qu'un mauvais village ; mais c'est pourtant le meilleur port connu de toute cette côte. On y transporte une grande partie des marchandises qui doivent passer en Arabie ; et l'on y reçoit celles de l'Arabie qui viennent en Egypte. Mais on y manque d'eau qu'il faut apporter de dehors. C'est à 40 lieues au S. qu'était l'ancien port de Bérénice, construit à grands frais par les Ptolémées.

Coptos, actuellement Keft, était habitée par des chrétiens qui, sous Dioclésien éprouvèrent une violente persécution : elle conserve encore des restes magnifiques de deux anciens temples et même ceux d'une église chrétienne. La ville arabe qui avait succédé est également

(1) Cet écrivain, aussi recommandable par le courage qui lui a fait braver tous les dangers de la guerre et du climat de l'Egypte, que rapide et brillant dans ses descriptions, a publié séparément la Relation de son voyage, en 3 vol. *in*-12. On les lit avec un intérêt toujours croissant, et qui ne laisse à désirer que d'en connaître l'auteur.

abandonnée ; il n'existe plus que le petit village de *Keft*.

A quelque distance au S. est le village de *Kous*, qui a succédé à l'ancienne *Apollinopolis Parva*. Au milieu de la place est le couronnement d'une porte de grande et belle proportion, enfouie jusqu'à la simaise.

A partir de cette ville, le Nil vient du S. O. C'est à quelque distance, sur les bords du fleuve, que l'on trouve les ruines de la célèbre Thèbes.

La THÈBES des Anciens, que l'on a soupçonnée avoir été moins une ville qu'une vaste enceinte, devait occuper un terrain immense, puisque l'on trouve une longueur de deux lieues entre des édifices qui paraissent en avoir fait partie. Aussi existe-t-il actuellement deux ou trois lieux modernes qui prétendent à l'honneur de lui avoir succédé. Tels sont *Médynét Thaboù*, et *Loùqssor*, ou plutôt *Oqssoréïn* ou les deux châteaux, et *Karnak*, village bâti dans une petite partie de l'emplacement d'un seul temple. Ces ruines, parfaitement décrites dans le texte et très-bien représentées sur les belles planches de l'ouvrage de M. Denon, paraissent avoir fait partie des plus anciens monumens de l'Egypte : il y faut recourir. On y verra qu'elles se trouvent sur les deux côtés du fleuve.

ESNEH, anciennement *Latopolis*, est au S. vers l'O. parce que le fleuve a cette direction. C'est, au S., la dernière ville un peu considérable de l'Egypte. On y trouve encore de très-beaux restes d'antiquité.

ETFU, autrefois *Apollinopolis Magna*, ou la Grande, est dans une très-belle position, au S. E. d'Esneh. Cette

ville, située sur une colline, dominait sur le Nil et sur toute la vallée de l'Egypte. On y voit un temple superbe très-bien conservé. Au-delà d'Etfu le pays se resserre au point qu'il n'y a plus qu'un quart de lieue, à l'O., entre le désert et le fleuve.

An S. presque sous le 24.e deg. de latitude, est l'île d'*Eléphantine*, que les Arabes appellent *Djezyreh-èl-Sag*, ou l'île du fleuve. Cette île offre de la culture, des arbres, des habitations et des ruines intéressantes, sur-tout au S.: on y voit les restes d'un ancien Nilomètre.

Ecòuan est très-près, à la droite du fleuve, latitude 24° 5′ 23″. On y voit de restes de l'ancienne ville de Syène, et quelques autres de constructions grecques. La population y est nombreuse; le commerce se réduit au séné et aux dattes. Le bon séné croît dans les environs.

C'est-là que des rochers embarrassent le cours du Nil, et que ces cascades prennent le nom de *cataractes*.

Un peu plus au S. est l'île de *Philée*, où l'on trouve des ruines et des habitans. Mais à cette île on commence à entrer dans la Nubie.

Telle est l'idée rapide que l'on peut se faire de l'étendue et de l'existence des principaux lieux de l'Egypte.

Je dois ajouter que l'Egypte communique aussi avec les ports de la mer Rouge et même avec ceux de l'Inde, par le port de Suez, qui a succédé à l'ancienne *Qolzum*, au N. d'un golfe que forme la mer. Ce port est au S. de l'Isthme de Suez.

Dès la plus haute antiquité les Egyptiens sentirent

l'utilité d'établir une communication entre la mer Rouge et la Méditerranée. Mais il ne paraît pas qu'ils ayent entrepris de couper l'isthme en droite ligne du S. au N. Peut-être craignaient-ils, ainsi que l'ont dit les auteurs, d'être submergés par l'affluence d'une mer vers l'autre. Au reste, il est plus probable que le canal devait être de moindre étendue en le pratiquant depuis le bras le plus oriental du Nil, jusqu'à l'ancienne *Qolzum*, que baignait la mer Rouge. Car il est actuellement très-notoire que cette mer se retire insensiblement. Aussi le savant Langlès nous a-t-il démontré que la position de Suez sur la mer Rouge, c'est-à-dire, y formant le port le plus septentrional, a été successivement occupée par deux autres villes plus septentrionales encore; car il y a eu deux *Qolzum*. L'une dont on voit encore les ruines, près de Suez; et l'autre qui paraît avoir occupé l'emplacement de la forteresse de *Clyma* dont parle Ptolémée.

Il y eut donc dans l'antiquité un canal creusé, de cette ville de Qolzum à la branche pelusiaque du Nil, où se trouvait la ville de Bubaste. Ce canal, comblé par les sables, fut négligé pendant plusieurs siècles. Lors de la conquête de l'Egypte par les Arabes, ce canal fut rétabli pour donner la facilité de transporter les blés de l'Egypte. Mais on voit, par leurs hauteurs, que l'ancien canal était fort large et que le nouveau le fut moins. C'est en effet ce qu'ont trouvé les Français. Je sais de l'un deux, homme très-instruit, que l'on retrouve dans les ruines d'un canal qui doit avoir été très-large, les ruines plus récentes d'un canal plus étroit. Mais nous aurons à cet égard toutes les connaissances possibles, lorsque le savant

ouvrage que préparent les savans et les artistes de ce voyage sera publié.

Précis historique.

L'Egypte, conquise par Octave, et devenue province romaine, fut assez tranquille pendant 50 ans. Elle commença à se ressentir des secousses qui ébranlaient l'Empire, lorsque Vespasien, en concurrence avec Vitellius, y passa pour empêcher les blés de cette province d'arriver en Italie. Ce même prince ordonna de ne plus souffrir que les Juifs exerçassent publiquement leur culte dans la ville d'Alexandrie, pour les punir d'y avoir excité des troubles. L'an 115, sous le règne de Trajan, ils se portèrent à de nouveaux excès; près de 500,000, tant Cyrénéens que Cypriotes, furent égorgés par eux: Marcius Turbo, Général chargé de cette guerre par Trajan, les en punit par des massacres non moins horribles. L'Egypte continua de souffrir plus ou moins sous les empereurs, selon le caractère des princes et celui de leurs Généraux, puis selon la considération dont jouissaient les sectes chrétiennes qui y dominaient.

Ce fut sous le règne d'Héraclius, que les Arabes en firent la conquête. Alors *Amrou-ben-Aas* prit Alexandrie pour le calife Omar. Ce souverain, d'un genre jusqu'alors inconnu, tout à-la-fois pontife et roi, sous le titre modeste de *vicaire* (calife), y imposa un tribut annuel de deux ducats par tête à chaque habitant de l'Égypte; mais il assura les propriétés et la liberté du culte. Cette conquête est de l'an 640.

La sagesse ne conserva pas aux Califes tous les

États que leur avait soumis leur épée. Vers l'an 998, une dynastie de princes Arabes, sous le nom de Fatimites, se rendirent indépendans en Égypte. Le dernier prince de cette petite dynastie fut en 1171 ou 72, détrôné par *Sséláhh-éd-dyn*, ou Saladin, soldat de fortune, devenu chef des Turcomans. Les partisans de l'Angleterre dominaient dans le Divan. Les Français avaient à se plaindre de cette influence qui rompait une alliance de plusieurs siècles. Le général Bonaparte couvert des lauriers cueillis en Italie, partit pour l'Égypte, et s'empara de Malthe. Leur règne avait duré 267 ans, lorsque Sélim I, ayant entrepris la conquête de l'Egypte, vainquit *Campson-Gauri*, ou, selon quelques auteurs, *Touman-bey*, et le fit pendre. Cependant, il fit un Traité avec les Mamlouks échappés au massacre. Depuis la conquête de l'Égypte par le sultan Sélim I, l'Égypte était devenue l'une des Provinces de l'empire ottoman. C'était pour la gouverner en son nom, que le sultan y envoyait tous les ans un Pacha, que l'on y nommait *Bacha*; d'ailleurs le pays était confié à 24 beys *mamlouks*, c'est-à-dire, *esclaves guerriers*, qui, achetés jeunes en Georgie et en Circassie, entraient de bonne heure dans la milice, au service d'anciens beys, devenaient officiers, et enfin beys, lorsque leur mérite militaire ou le pouvoir de leurs patrons les y portait. C'étaient de vrais tyrans pour le pays, et des mandataires bien peu soumis pour la Porte ottomane. D'ailleurs ils formaient une belle milice, et presque toujours celui des beys qui était devenu le bey du Caire, l'emportait sur les 23 autres.

Ce fut le 14 messidor de l'an 7 de la République française, que notre armée, partagée en trois corps, sous la conduite du général Bonaparte, s'empara d'Alexandrie. Les troupes s'avancèrent ensuite dans le pays. Le 3 thermidor, elles gagnèrent la bataille des Pyramides; les Mamlouks furent défaits et dispersés : Mourad-Bey, qui commandait au Caire, se retira dans le Sud. Les Français s'emparèrent de cette ville, où les vainqueurs observèrent le plus grand ordre. Ils se comportèrent et furent reçus comme des étrangers qui font des visites. Malheureusement, le 14, la flotte fut détruite en grande partie à la bataille d'Aboukir, lieu peu éloigné d'Alexandrie, qui est à l'O., et de Rosette, à l'E. Bonaparte se fixa au Caire le 27 ; et n'oubliant pas les sciences au milieu du tumulte des armes, y établit une Académie, sous le titre d'*Institut national*, divisé en quatre classes.

Ce Général alla lui-même visiter *Suez* et les bords célèbres de la mer Rouge, qui se retire, comme presque toutes les eaux du globe, à des périodes réglées. Ce fut par ses ordres que le cit. Peyre, par un nivellement exact, se convainquit que la mer Rouge est de 54 pieds plus haute que la Méditerranée ; et ce fut sous ses yeux que le cit. Monge, occupé de la recherche de l'ancien canal qui communiquait du Nil à la ville de Suez, découvrit qu'il avait eu d'abord une très-grande largeur, puis une moindre, à des époques sans doute différentes. Dans cette même expédition, ce savant visita, sur la côte de l'Arabie, les *Fontaines* dites de *Moïse*. Il fut aisé de se convaincre que ce sont des sources, au nombre de huit, placées au sommet de petits monticules, que

l'eau en est un peu saumâtre, et qu'elles ont autrefois servi d'*aiguades*. On retrouva encore le canal, long de 6 à 700 toises, qui en conduisait l'eau au bord de la mer. Le plus élevé de ces monticules, ayant au sommet la forme d'un cratère, est haut d'environ 40 pieds.

C'est de ce même côté de l'Égypte, qu'une branche du Nil, nommée par les Grecs *Tanitique*, a été retrouvée dans un canal qui porte, en partie, le nom de *Canal de Moez*. Lorsqu'il fut visité par le cit. Malus, le 27 frimaire de l'an 8, il avait 150 mètres de large, et le Nil 300. Ce canal, creusé par la nature, aboutit au lac *Menzalez :* l'issue par laquelle il se rendait autrefois à la mer, et que l'on nommait *Tanitique*, porte aujourd'hui le nom de *Omm-Farédje*. On a remarqué que les eaux du canal *Moez* ont quelquefois jusqu'à 120 mètres de largeur : elles pénètrent assez avant dans le lac, sans prendre de salure.

Outre ceux qui, habitant les campagnes, y cultivent la terre sous le nom de *Felláhs*, il y a, à l'E. et à l'O., dans la Basse-Egypte, des Arabes indépendans rassemblés en tribus. Du côté de la Libye, on connaît les *Djéonabys*, qui sont pasteurs et assez hospitaliers. Leur tribu renferme environ 2000 hommes, ayant une soixantaine de chevaux. Ils vivent en *marabouths*, c'est-à-dire, en hommes qui ne prennent les armes que pour se défendre, et qui ne changent de lieu que pour trouver de l'eau et des pâturages. Ils transportent les joncs, le natron, et vont chercher des dattes jusque vers le lieu où l'on a retrouvé l'ancien Oasis d'Ammon. C'est une des tribus qui ont le plus conservé les usages antiques.

TABLEAU des principaux événemens de l'expédition des Français en Egypte.

1.	Débarquement des Français en Egypte. . .	14 messidor. AN 6.
2.	Affaire de Chébreis.	15 messidor.
3.	Bataille des Pyramides.	3 thermidor.
4.	Combat naval d'Aboukir.	14 thermidor.
5.	Combat de Salahieh.	24 thermidor.
6.	D'El-Arisch.	27 pluviôse. AN 7.
7.	Affaire de Gaza.	7 ventôse.
8.	Affaire de Qâquoun.	25 ventôse.
9.	Combat de Toubi.	19 germinal.
10.	Bataille de Cana, en Galilée.	22 germinal.
11.	Bataille du Mont-Tabor.	27 germinal.
12.	Bataille d'Aboukir.	7 thermidor.
13.	Bataille de Lesbek.	10 brumaire. AN 8.
14.	Bataille d'Héliopolis.	27 ventôse.
15.	Débarquement des Anglais.	17 ventôse. AN 9.
16.	Affaire de Nicopolis.	22 ventôse.
17.	Bataille d'Alexandrie.	30 ventôse.

Depuis le retour du général Bonaparte en France, le 19 octobre an 8, ce pays est attaqué par les Anglais et les Beys, qui se disputent alternativement le triste avantage de le détruire. La Porte y envoie une flotte contre quelques Arnautes qui sont révoltés. Tel est l'état de l'Égypte en ce moment. (1804.)

Pays de Darfour.

Un peu au S. O. de l'Égypte, sous le 10°. degré de latitude, existe un pays que nous a fait connaître un voyageur anglais W. G. Browne. Ce pays est habité par un peuple nègre à cheveux plats, et gouverné par un prince despote. On y suit la religion mahométane, mais avec des modifications. Le Darfour est en communication habituelle avec l'Egypte, pour les intérêts du commerce des deux pays. Il fournit des esclaves des deux sexes, des chameaux, de l'ivoire, des plumes d'Autruche, de la gomme, etc. Pour de plus grands détails, je renvoie à la traduction de ce voyage, par le cit. Castera.

Nubie et Abyssinie

On appelle *Nubie* le pays qui est au S. de l'Egypte, et que traverse le Nil : l'opinion générale lui donne *Sennar* pour capitale. Peut-être au retour des Savans qui sont actuellement de retour d'Egypte, pourrons-nous avoir des connaissances exactes de ce pays. Quant à présent, j'avoue que ce que je trouve dans les livres de Géographie, ne s'accorde pas avec le peu qu'on lit dans les derniers voyageurs, et le silence est préférable à de fausses assertions.

L'*Abyssinie* est mieux connue par le voyage de Bruce, qui laisse cependant bien des choses à désirer. On savait déjà que ce pays, situé entre le tropique du cancer et l'Équateur, est sujet à de très-grandes pluies qui pénètrent dans les montagnes, et sont la cause

physique des débordemens du Nil, du *Bahr-él-Abiad*, ou fleuve Blanc, du *Siret*, etc. Le Nil y traverse le lac de *Dambéa*. Bruce y indique jusqu'à douze provinces: mais son Ouvrage est si mal rédigé, qu'il est très-difficile d'en obtenir une instruction très-utile. Les animaux les plus communs dans ce pays sont les gazelles, les hyènes, les éléphans, les lions; les léopards, les crocodiles, les hippopotames, et sur-tout beaucoup d'oiseaux carnivores. Les troupeaux y sont, dans les saisons chaudes, tourmentés de la piqûre d'une petite mouche, que l'on nomme *Tsaltsalya*, dont les Hébreux ont parlé. On croit que les sciences ont été cultivées dans cette partie de l'Afrique avant de l'être en Egypte; et Bruce en apporte plusieurs preuves très-plausibles.

GONDAR, ville bâtie sur le sommet d'une montagne très-élevée, passe pour la capitale de l'Abyssinie..... *Massuah*, dans une île de la mer Rouge, relève aussi de l'Abyssinie; c'est un lieu de commerce.

ARTICLE II.

Zône septentrionale.

1.° A l'O. de l'Egypte, commence un désert faisant partie de l'ancienne Libye. Ce désert commence sous le mérid. d'Alexandrie, (27° 33′ 0″ M. de P. *E.*) et s'étend jusqu'aux montagnes d'Oûmm-Essogheir. (long. 27° 33′.) Cette plaine stérile est bornée au N. par une chaîne de hautes montagnes; on n'en a pas les limites au S. Il s'y trouve du bois pétrifié de différentes formes

formes et de différentes grosseurs. Ce sont des troncs d'arbres entiers de 12 pieds et plus de circonférence, la plupart conservant encore leurs branches et leurs fibres ; mais d'autres ressemblent parfaitement à de la pierre. Ces pétrifications se trouvent souvent en couches régulières.

Cependant au pied de la chaîne des montagnes le terrain est plat, humide et marécageux, abondant en sources la plupart amères : ce terrain peut avoir de largeur $\frac{2}{3}$ de lieue.

Oumm Essogheir, n'est qu'un village situé dans une plaine sablonneuse, entre deux branches divergentes de montagnes : il y a peu d'habitans. Les maisons y sont basses, construites de pierres jointes avec une espèce de terre calcaire, et couvertes de branches de dattiers ; cet arbre forme les principales richesses des habitans qui en vendent le fruit aux Arabes du désert : on les envoie par Alexandrie, qui donne en échange du blé, de l'huile ou de la graisse.

A 20 lieues de distance, par le S. O., est le lieu appelé Syouat ; (24° 8′ 15″ M. de P. E.) en route on rencontre une belle vallée verdoyante et fertile.

Syouah est un petit État que l'Empire Ottoman regarde comme étant dans sa dépendance pour qu'on lui paie un léger tribut ; mais dans la réalité, il est indépendant. C'est là que se trouvent les ruines de l'ancien temple de *Jupiter Ammon*. Le territoire de Syouah, visité par M. Brown, et nommé par lui *Siwa*, a plusieurs milles d'étendue. Le canton le plus fertile, est une vallée bien arrosée qui produit du blé, de l'huile,

différens végétaux à l'usage de l'homme ; et sur-tout des dattes en très-grande abondance, ce qui distingue essentiellement ce lieu et qui lui avait mérité, de la part des Grecs, le nom d'*Oasis*, (1) c'est la quantité de petites sources qui s'y trouvent : celui-ci intéressant sur-tout, par les amateurs de l'Antiquité, ne peut être que celui où se trouvait le temple de Jupiter Ammon ; et cette vérité est mise dans tout son jour, par M. W. Young, secrétaire de la société Africaine. Il a comparé la disposition des ruines actuelles, avec la description des temples anciens où se rendirent des oracles ; et a démontré, que celui construit jadis à Syouah, devait avoir servi à cet usage, et que, vu sa situation, il ne pouvait être que l'ancien temple des Hammomites.

Le Gouvernement de ce petit pays, usurpé par quelques-uns des chefs, est une aristocratie qui pourtant se prête à des assemblées générales où les affaires importantes sont discutées. On trouvera de plus grands détails sur ce pays, dans la traduction du voyage d'Hornemann, traduction préférable à l'original à cause des notes instructives dont l'a enrichi le C.^en Langlès.

(1) Les Grecs paraissent avoir pris ce mot des Egyptiens, et s'en servaient pour désigner un *lieu habité au milieu des déserts*. Des érudits ont donné différentes étymologies, prises dans les Langues qui leur étaient familières ; Bochard, de l'hébreu ; Michaelis, de l'arabe ; Reynolds-Foster, du Qobthe, etc. Tous en ont plus ou moins approché. Le C.^en Langlès a levé toute espèce de doute sur cette étymologie, en nous apprenant qu'un Dictionnaire Qobthe, de la Bibliothèque nationale, porte expressément *Oaahé*, qui signifie *habitation*, lieu *habité*. Ce mot aura passé dans d'autres Langues et subi différens changemens.

ANDJELAH, (à-peu-près 5o′ 3o″ de long.) est l'endroit que l'on trouve ensuite à l'O., et l'on y arrive après neuf jours de marche. Ce lieu est bien connu par Hérodote; la ville peut avoir un mille de circonférence, est mal bâtie, a des rues étroites et mal-propres; cependant les maisons y sont de pierres calcaires. Les appartemens ne recevant de lumière que par la porte, y sont obscurs et disposés autour d'une petite cour où toutes les portes communiquent. Les environs sont des plaines sablonneuses : cependant le sol y est assez fertile; mais comme il n'y croît pas assez de blé pour la nourriture des habitans, ils en tirent de *Bengaza* appelée aussi *Bernyq*, (*anc.* Bérénice,) située vers le N. sur la mer à treize journées de distance. Les habitans d'Andjelah, aussi bien que ceux de Modjabrah et de Meledilah, parlent Arabes et sont de la religion Mahométane.

Au sortir de ce lieu on entre dans la plaine de Ṣaltîn, coupée cependant par quelques montagnes où l'on trouve des coquillages et d'autres indices du séjour de la mer. Ensuite on parvient au désert montueux appelé le *Haroudje-él-Acouad* ou *Haroudje-Noir*, connu par Pline, sous le nom de *Mons-Ater*. L'aspect en est rocailleux et noir : on y trouve par-tout des traces d'un ancien embrasement volcanique, qui, probablement, lui a mérité son nom.

En continuant toujours par le S. E., on trouve le *Haroudje-él-Abyadh* ou Haroud-je-le-Blanc, espace couvert de pierres et de débris d'animaux marins pétrifiés, blanchâtres, et ayant l'apparence d'être vernis. Entre autres objets, il s'y trouve des têtes de pois-

sons qui seraient la charge d'un homme : c'est après quelques journées de marche que l'on entre dans le Fezzan, dont je parlerai bientôt. Le premier lieu un peu important que l'on y trouve, est *Temissa*, qui paraît être le *Medherâm-Tyça* du géographe Edrycy. Les habitans y sont obligeans, accueillent bien les caravanes, mais ne sont pas nombreux, puisque Hornemann n'y compte guère que 40 hommes en état de porter les armes. Cette ville est bâtie sur une montagne ceinte d'une haute muraille, mais ruinée en plusieurs endroits ; elle est entourée de bosquets de dattiers ; le blé y vient en petite quantité. Il s'y trouve beaucoup de moutons, de chèvres, de volaille. Cette ville est sous le mérid. de *Sort*, au 27.e deg. 50′ de lat. ; et Sort, lieu maritime, au fond de la grande Syrte ou golfe de la Sydre, est sur la carte Anglaise au 17.e deg. de long. qui doit correspondre au 14° 28′ 45″ du mér. de Paris, à l'Est.

Zouylah, à peu de distance à l'O., est une ville importante du Fezzan, un lieu de commerce considérable ; aussi lui donne-t-on le nom de *Béléd-él-Chéryf*, ou ville du Chérif, parce qu'en effet tout ce pays obéit à des princes qui sont de la famille des chérifs de Maroc. Cependant Zoùylah était anciennement trois fois plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui ; elle n'a guère qu'un $\frac{1}{3}$ de lieue de tour. Les maisons petites et basses n'y tirent le jour que de la porte ; on y trouve des restes considérables d'anciens bâtimens ; les environs de Zoùylah, sont unis, bien arrosés et fertiles, et les bosquets de dattiers y sont d'une grande étendue.

Une route s'étend de cette ville à Sort, dont j'ai parlé.

C'est dans la traversée de Zoùylah, que le voyageur Hornemann mangea, pour la première fois, des sauterelles, nourriture très-estimée dans le pays; pour les manger on en arrache les aîles, les jambes et les intestins, puis on les fait sécher : ce qui reste est plus délicat que le hareng soret, mais en a le goût. On trouve, peu à près, le terme du voyage de cet auteur *Mourzoùk* dans le *Fezzan*. Il est d'usage que le Sultan sorte avec une escorte, et vienne recevoir les caravanes pour faire honneur aux pélerins qui ont fait le voyage de la Mekke.

FEZZAN. On nomme ainsi un canton de l'Afrique, à quelques journées au S. du golfe de la Sidre, et qui est censé relever de la régence de Tripoli. Il a environ 100 lieues du N. au S. et 80 de l'O. à l'E., en y comprenant les montagnes qui l'avoisinent : il renferme, dit-on, 101 villes ou villages, dont MOURZOUG est la capitale.

Les chaleurs y sont considérables, non-seulement parce qu'il est entre les 25 et 30 deg. de lat.; mais de plus, parce qu'il est entouré de montagnes qui en font un foyer où la chaleur se concentre; et dans l'hiver il y règne un vent excessivement froid : les pluies y sont rares, mais les ouragans fréquens; et, dans toute la contrée, il n'existe pas une rivière ni un ruisseau digne de remarque. Le sol est un sable qui s'étend à une grande profondeur, et couvre dans quelques endroits des rocs, ailleurs de la terre calcaire ou de la terre argileuse. Les principales productions sont des dattes, en très-grande abondance : vers l'O., du séné de qualité excellente; ailleurs, du froment et de l'orge; par-tout d'excellens

légumes. On y nourrit fort peu de bêtes à corne ; il y a des moutons dans les parties mérid., et par-tout beaucoup de chèvres. Les chameaux y sont rares et chers ; on les nourit avec des noyaux de dattes, en y joignant aussi, plus ou moins, des dattes entières.

L'habillement consiste en une chemise d'étoffe grossière de lin et de coton, par-dessus laquelle on met l'*A'bbeh*, que quelques autres nomment *abba*. Ce sont les femmes qui en font l'étoffe avec du poil de chèvre : c'est aussi l'habillement des Arabes ; j'en ai parlé à leur article.

Le Fezzan est gouverné par un Sulthân, issu de la famille des chérifs de Maroc ; cependant il paie chaque année une légère redevance au Bey de Tripoli : le trône est héréditaire dans sa famille ; mais non pas absolument en ligne directe. Ce prince est assez accessible ; il a des ministres et des esclaves, les uns noirs, d'autres blancs, qui portent le nom de Mamlouks. Un *Qâdhy* ou grand-juge, dont la charge est héréditaire, y rend la justice d'après le Korân, ou d'après les usages.

Hornemann, estime la population du Fezzan, à 72 ou 75 mille ames ; les uns, au N., bruns comme les Arabes ; les autres, au S., noirs comme les nègres, mais ayant les formes mieux dessinées ; et tous manquant de cette énergie physique et morale qui peut donner à une nation une considération politique. Il est vrai qu'ils ont pour voisins des peuples qui ne valent pas mieux : ce sont entre autres les *Tibbos*. Il paraît démontré aux savans que le *Fezzan* est l'ancien pays des *Garamautes* dont parle Hérodote.

Tibbos. Ces peuples habitent principalement à l'E. et au S. E. du Fezzan ; ils ne sont pas tout-à-fait noirs, ils ont la taille svelte, les yeux vifs, leurs nez, leurs lèvres, ni leurs cheveux, ne ressemblent à ceux des nègres : on les accuse d'être méfians, traîtres et fourbes ; ils font le commerce, d'une part, avec l'intérieur de l'Afrique ; de l'autre, avec les Arabes qu'ils ont au N. et à l'E. Ils se vêtissent chez eux de peau de mouton, sans laine pendant l'été, avec la laine pendant l'hiver. Cependant ceux qui habitent les villes ou qui viennent au Fezzan pour leur commerce, mettent sur leur corps une longue chemise bleue ; et, sur leur tête, une étoffe encore plus fourrée qui ne laisse voir que les yeux ; leurs armes sont une lance de six pieds de long, et un poignard de vingt pouces ; ils ont adopté la religion Mahométane, mais n'en sont pas des sectateurs bien zélés.

Les Tibbos sont partagés en plusieurs tribus : ce sont les Tibbos de *Bilma* les plus considérables : les Tibbos *Rechâdeh*, ou du rocher, dont la plupart vivent en *Troglotytes* : les Tibbos *Bourgòu*, que l'on dit être encore idolâtres ; leurs femmes se coupent les cheveux sur le devant de la tête, et nattent en tresses ceux de derrière. Les Tibbos *Fébabos*, qui, étant les plus septentrionaux, sont plus exposés aux pillages annuels des habitans d'*Audjelah*, et des Arabes nomades du désert de Barqâh.

Au N. de ces pays, entre l'Egypte et le golfe de la Sidre, est le désert de *Barqâh* ; le golfe est appelé par les Arabes *Djoùn-el-Kibryt* ou le *golfe du soufre*.

Ce pays stérile est parcouru, plutôt qu'habité, par des bes errans. Les plus connus sont les *Bengasi*, ayant un port de leur nom assez près de *Bernyq* ou l'ancienne Bérénice ; et les Arabes *Ouélad'Seuleïmán*. Leur plus douce occupation est de contribuer, s'ils peuvent, au naufrage des bâtimens que des ouragans portent à la côte ; et de s'enrichir de leurs dépouilles, en vendant les hommes et les marchandises.

ARTICLE II.

Côte de Barbarie.

On comprend sous le nom de côte de Barbarie, cette partie de l'Afrique que baigne la Méditerranée depuis l'Egypte jusqu'à l'Océan. Ces pays sont principalement habités par des Arabes, et une nation ancienne que l'on nomme *Berbere* : cette dernière est sur-tout vers l'O. dans les montagnes. Le peuple y parle une Langue qui n'a de commun avec l'Arabe que les *caractères* ; encore en ont-ils emprunté *trois* du Persan. Ils ont des idées très-bornées, et s'ils descendent des anciens Numides, et des peuples de la Maritanie, ils n'ont rien conservé qui rappelle cette ancienne origine. Les maîtres du pays sont les Turcs. La Barbarie est actuellement divisée en quatre États qui ont chacun leur gouvernement distinct, savoir : *Tripoli*, *Tunis*, *Alger* et *Maroc*. Les montagnes de l'Atlas qui terminent l'Afrique au N. O., renferment le royaume de Maroc.

De Tripoli et de Tunis.

TRIPOLI est la plus ancienne des régences de la Barbarie, et prétend à une origine plus distinguée que

Tunis : elle fut fondée par des janissaires, il y a environ 200 ans. On y élisait un chef à vie, sous le titre de *Dey*. Mais Karaman-Ly-Achmet-Pacha, il y a environ 60 ou 80 ans, rendit ce titre héréditaire dans sa famille. C'est actuellement un espèce de royaume.

Tunis est d'une origine réputée moins noble, parce qu'elle fut fondée par des troupes de mer. Cependant ce pays est plus riche et plus peuplé que le précédent. En 1757, la milice d'Alger se rendit maîtresse de Tunis, y changea le Gouvernement, dont elle détruisit l'indépendance, et y substitua un *Bey* au *Dey*, dont le titre est plus éminent. Aussi ce chef se reconnaît-il vassal d'Alger. Sa place est héréditaire.

Une compagnie de négocians français a long-temps fait le commerce sur la côte d'Afrique : son siége était à Marseille. Les lieux qu'il nous importe le plus de connaître sur cette côte, sont : La *Calle*, à 16 myriamètres à l'O. de Tunis, sur un rocher stérile, au bord de la mer. Le *Bastion de France*, qui se trouve encore indiqué sur presque toutes les cartes, n'existe plus depuis un siècle : il a été abandonné à cause du mauvais air. Le corail, la laine, l'orge et le blé, sont les principaux objets de ce commerce. La compagnie d'Afrique achetait avec des piastres d'Espagne ; cette pièce s'appelle *Peso cortadillo* ou *Peso rogné*. Les Espagnols lui avaient donné ce nom, parce que cette pièce n'est pas ronde. Mais la compagnie donnait un autre droit à ce titre, elle en rognait pour environ 15 sous par chaque pièce de 5 francs. Les principaux comptoirs actuels sont, la *Calle*, dont j'ai parlé ; et *Bona* ou

Bone, à l'embouchure du *Sciboussé*.... *Tabarque*, (île) et le Collo, petite vallée où 150 maisons forment quatre villages. Les Arabes des environs sont indépendans.... Il faut payer à la régence de forts droits pour ce commerce; cette espèce de tribut se nomme *Lismès*, mot qui me paraît venir de l'Italien *Limosina*, aumône: à peu de distance de la *Calle*, il y a un étang infect. Le pays qui est près de la Calle, et que gouverne un chef Arabe, se nomme le *Mazoule*: il est à l'O. de Tunis, et bien cultivé. On paie à ce chef des droits de sortie.

Les *Merdass* et les *Nadis* qui habitent à l'E. du royaume de Tunis, sont des nations féroces et perfides.

Dans l'intérieur du pays se trouve l'ancienne *Cyrta*, sous le nom actuel de *Constantine*: elle obéit à un Bey, qui relève d'Alger. Par les arrangemens de la France avec ce Bey, il est obligé de secourir les chrétiens; mais il fait payer cher sa protection.

La principale nourriture du pays est le *courcoucou*, qui se fait avec de la farine grossière, cuite à la vapeur du bouillon. Il y a des Arabes qui vivent, dans les montagnes, de fruits, de raisins, etc.; et qui sont, dit-on, moins féroces que ceux qui se nourrissent de chair.

D'Alger.

L'État d'Alger est à l'O. de celui de Tunis. Il commence vis-à-vis l'île de Tabarque, et va jusqu'au royaume de Fez à l'Ouest, sur une profondeur d'environ 120 lieues.

Alger étend ainsi sa domination au-delà du mont Atlas, jusque dans le *Belad-el-Djéryd*, ou pays de dattes.

La ville d'Alger est bâtie sur la pente d'une montagne en forme d'ampithéâtre ; les rues y sont fort étroites; il n'y a point de belles places.

Les autres villes du pays sont toutes sur le bord de la mer, excepté *Constantine ;* les campagnes ne sont habitées que par des Arabes, qui vivent sous des tentes. Les principales villes sont *Bone*, située dans un terroir très-fertile, *Bougie*, ville bien peuplée; *Tremesen* ou *Tlemsen*, bien peuplée et bien bâtie ; et *Constantine*, à 30 lieues de la mer. Le Tégorarin contient plus de 100 villages; c'est le lieu de rassemblement des caravanes qui vont commercer en Nigitie. *Pascara* est la principale ville du pays de Zab, le pays de *Mézab* renferme plusieurs villages.

La population de la ville d'Alger et du pays est très-considérable; elle renferme un grand nombre de Maures. Les forces algériennes se composent de 12,000 janissaires turcs, appelés coulis ou esclaves, renégats et coulouglis, ou fils d'esclaves, qui composent la milice, proprement dite, et sur lesquels on compte 1500 Saphis. La ville fournit encore un contingent de 20,000, tant Coulouglis que Maures, et la campagne 60,000 Maures environ, ce qui fait en temps de guerre une armée de près de 100,000 hommes. Les batteries du *fort* du fanal d'Alger sont un très-bel ouvrage. La ville est défendue par huit Forts, et son port est fermé par un très-beau môle.

Le revenu intérieur de l'État est de 700,000 écus, et la dépense de 900,000 écus.

Les pachas d'Alger, peu de temps après leur établissement, n'accordèrent plus au Grand Seigneur qu'une sorte de droit de souveraineté. Leur autorité fut renversée par la milice ; une oligarchie tyrannique et plus terrible que leur despotisme, le remplaça, et fut enfin tempérée par le pouvoir que s'arrogea, en 1666, *Agi-Aly dey*, ou payeur général de la milice. En 1770 la dignité de pacha fut confiée par le Grand Seigneur à la charge du *dey*. Ce dernier rang est si dangereux, que plusieurs ont mieux aimé être exilés que de l'accepter. L'élection du dey se fait par la milice assemblée dans le divan, quand elle se fait; car d'ordinaire l'assassin succède. Il n'y a pas d'exemple d'un dey qui n'ait été déposé ou assassiné. Il y avait six ans que Mahomet régnait à Alger en 1724. Sans aucune raison de mécontentement, la milice se plaignait de son long gouvernement. *Abdy*, son général de cavalerie et son ami, l'en avait averti ; il n'en tint aucun compte, il fut assassiné. Le conseil est nommé divan, le dey le préside.

Le *cadi* est le juge civil pourvu par le Grand Seigneur ; il y a appel de ses arrêts au divan, où lui-même en fait le rapport. Le *mufti* est le chef de la religion ; il y en a deux, un Turc et un Maure, à cause de la diversité des titres. L'État d'Alger est divisé en trois Gouvernemens, les gouverneurs se nomment *beys* ; ils lèvent les tributs que doivent payer les Maures de la campagne. Ils rendent la justice et sont comptables de leur conduite au divan : quand on les accuse, ils sont entendus, et s'ils

sont déclarés coupables ils sont étranglés sur-le-champ.

La régence d'Alger n'est point tributaire de la Porte.

Le dey d'Alger est proprement le seul commerçant de ses États : il vend toutes les marchandises qui passent à l'étranger, et tous les esclaves. On en tire des cires, des cuirs et des blés. La compagnie d'Afrique française avait le privilége exclusif du commerce de la province de *Constantine ;* elle en traitait avec le *bey*, autorisé par le dey d'Alger. Elle transportait cette matière à Marseille, d'où, après avoir été ouvrée, elle était rapportée en Afrique et envoyée dans l'Inde.

Royaume de Maroc.

Ce royaume occupe la partie occidentale de la Barbarie de l'Afrique, que les Anciens nommaient *Mauritanie Tingitane.* Le nom de Tingitane venait de la ville de *Tingis ;* celui de Mauritanie, de l'oriental *Mahurin*, ou *Occidentaux.* De-là se forma le nom de *Maures.*

Ces peuples, après avoir été soumis par les Vandales, le furent par les Arabes, dont ils embrassèrent la religion. Pendant quelque temps ils formèrent, avec la partie méridionale du Portugal, le petit État que l'on appela le royaume des *Algarves*, du mot *Garb*, occidental. Les rois qui règnent actuellement à Maroc, se prétendent issus de la famille de Mahomet ; c'est ce que signifie le nom de *chérifs* qu'ils se donnent. Le premier prince connu de cette famille est *Edris*, qui y vint de Médine. Les principales villes sont :

Fez, capitale du royaume de Maroc, ville célèbre dans toute l'Afrique, pour le savoir, la politesse et les voluptés. Elle jouit d'une sorte d'indépendance.

Tanger (Tingis), au N., sur le détroit de Gibraltar, dont le port n'est pas trop bon, et qui n'a rien de remarquable.

L'Arrache, ou *El-Arrass*, c'est-à-dire lieu planté de jardins, au S. du détroit, sur la côte de l'Ouest; c'est une retraite des pirates: les Français l'ont bombardée en 1765. On la nommait, chez les Grecs, *Lixos*.

Salé, plus au Sud., sur une rivière de même nom, où il s'est formé une barre qui empêche les gros vaisseaux d'entrer. Les Saletins sont des pirates très-actifs et très-redoutés. Sur la gauche de la rivière, est *Rabat*, petite ville fortifiée. On y voit une tour et des restes d'anciens châteaux, construits par d'anciens souverains. Elle s'administre elle-même, sous la protection de l'empereur turc.

Mogodor, plus au S., est une ville nouvelle, commencée en 1760, et la mieux bâtie de tout le royaume. Le port est formé par un canal qui est entre la terre ferme et une île qui a plus d'un quart de lieue: l'entrée est au N. O., et la sortie au S. Mais les sables s'y accumulent; il manque de profondeur.

Tétouan, ville très-commerçante et le grenier de Gibraltar.

Miquenez, résidence actuelle de l'empereur.

Saffié, ville très-commerçante, sur l'Océan, au N. O. de Maroc.

SAINTE-CROIX, à deux lieues de la rivière de Sus, port très-fréquenté.

AGADIR, au S., est connu sous le nom du *Port de Sainte-Croix*. Il est vaste et profond.

MAROC, qui a donné son nom au royaume, est dans l'intérieur du pays, à 20 lieues de la mer. Elle fut fondée en 1052, dans un lieu nommé *Marrakesch*, d'où s'est formé le mot espagnol *Marroucas*, et le français *Maroc*. Elle est dans une plaine agréable, plantée de palmiers, ayant à l'E. le mont Atlas. Cette ville est considérable, renferme plusieurs mosquées, le palais de l'empereur, une nombreuse population, etc.

N. B. Toute cette côte, depuis l'Egypte, est appelée, par les Orientaux, *Magrib* ou l'Occident. De-là le nom corrompu de *Mégrébins*, que l'on donne aux caravanes de la côte de Barbarie, qui passent par l'Egypte pour se rendre à la Mekke.

L'empire de Maroc est peuplé d'Arabes, de Maures, de nègres et de juifs. La ville de *Fez* renferme 80,000 habitans : on compte 5000 juifs à *Tétouan* ; les habitans des campagnes demeurent dans des *édouars* ou rassemblemens circulaires de tentes ; chaque tente peut renfermer dix personnes. En 1774, l'empereur de Maroc avait 12 frégates ou chebecks, et 12 galiotes en état d'aller à la mer. Les principaux ports où il tient ses corsaires, sont, Tétouan, Tanger, Larache et Salé. Ils sont situés dans le détroit de Gibraltar, ou à portée de ce passage ; il est difficile d'approcher des côtes de Maroc : elles sont basses et dangereuses ; on ne peut y croiser que dans la belle saison. L'empereur de Maroc a su se procurer, des

princes européens, plus de 60 mortiers et plusieurs centaines de canons. Il peut mettre sur pied, en très-peu de temps, 50,000 ou 100,000 hommes. Tous les Maures ont des armes, et deviennent soldats au premier ordre du prince. Les juifs de Maroc sont nombreux et bons guerriers. Les armées maroquines sont, pour la meilleure partie, composées de nègres. C'est Muley-Ismaël qui les y appela; ce grand homme sentit la nécessité de composer son armée de soldats étrangers, parmi des sujets toujours prêts à se révolter. Ses successeurs se sont trop départis de cette politique.

Salé et quelques autres Places sont munies de fortifications, qui ne servent qu'à prolonger les guerres civiles qui déchirent souvent l'État: aussi ne voit-on pas que Muley-Ismaël, qui entreprit tant d'ouvrages publics, ait bâti une seule Forteresse. Fez a le ridicule privilége de se rendre à la première sommation.

L'empereur de Maroc possède des propriétés. Il perçoit un droit de douane; mais il s'est fait un revenu annuel de ce que lui donnent les Puissances auxquelles il vend la paix. En 1774, le roi de Danemarck et la république de Venise lui payaient chacun un tribut annuel de 25,000 piastres fortes (1).

L'empire de Maroc est héréditaire. Depuis le commencement du 17.e siècle, il est dans la famille de

---

(1) Les Espagnols possèdent, sur la côte de l'empire de Maroc, *Malille*, au nord-est de *Fez*, sur la Méditerranée; *Pignon de Vélez*, et *Ceuta*, sur le détroit de *Gibraltar*. Les Portugais y possèdent *Mazagad*, ville sur l'Océan, au nord de *Saffié*.

Muley-

Muley-Ismaël. Les villes de *Fez* et de *Salé*, sous prétexte de maintenir leurs priviléges, forcent souvent l'Empereur à prendre les armes, soit qu'elles appuient quelqu'un de ces compétiteurs à l'empire; car, d'ordinaire, à chaque vacance du trône, il éclate une guerre civile; soit qu'elles favorisent les prétentions du *Morabil* ou grand Pontife, qui tend sans cesse vers l'usurpation. Durant ces désordres, les bachas ou gouverneurs de *Tanger* et de *Tétouan* se rendent presque indépendans. Les Arabes, toujours vagabonds, ont besoin d'être contenus, de même que les troupes nègres, qui désirent souvent un nouveau règne qui soit l'ouvrage de leurs mains. En 1776, l'empire était partagé entre Muley-Soliman et Muley-Aichem. Muley-Soliman était maître de Salé.

C'est en 1630, pour la première fois, que la France a traité avec l'empereur de Maroc, et qu'elle a envoyé un consul à *Salé*. La Hollande qui, la première, a acheté la paix de l'empereur de Maroc, le fit avec trop de libéralité, et c'est vainement qu'elle voulut secouer le joug volontaire qu'elle s'était imposé; le Danemarck et la Suède suivirent son exemple; l'Angleterre souffre les insolences des Maroquins, parce que *Tétouan* et *Alger* approvisionnent *Gibraltar*. Ils leur envoient régulièrement des agrès, des armes, des bombardiers et des canonniers. L'Espagne recherche leur souverain; le Portugal a donné plus de 450,000 liv. pour en obtenir la paix. La France n'a jamais fait que les présens indispensables et d'usage.

Le commerce de Maroc pourrait absorber la valeur

de 900,000 liv. en marchandises françaises, telles que toiles de Laval, de Bretagne et de Cambrai, draperies, papier, sucre, coton, soufre, clincaillerie et droguerie; les négocians de Maroc tirent tous ces objets d'Angleterre; ils préféreraient les recevoir des Français, dont ils ont généralement meilleure opinion. Le reste de l'Europe envoie à Maroc de la cochenille, des toiles d'Allemagne, des draps, des drogues, etc. On en exporte de la cire, de la laine, du cuivre tangoul ou neuf, du cuivre vieux, du maroquin, des cuirs tannés et en poil, des peaux de chèvres, des amandes, des blanquilles, des ducats et de la poudre d'or, que rapportent les caravanes que les Maures envoient toutes les années en Nigritie et en Guinée. Les caravanes qui vont à la Mekhe et qui en reviennent, forment aussi une branche de commerce assez considérable. Les Anglais, du temps de Muley-Ismaël, ont envoyé jusqu'à 100 bâtimens par ans à Salé, et, dans les moindres années, 40 à 50, tandis qu'on y voyait à peine 4 à 5 tartanes françaises. Il faudrait pouvoir établir à Salé le commerce des grains; ils y sont à très-bon marché, et plus beaux que dans le reste de la barbarie; ils seraient plus à portée de nos départemens de l'Ouest. L'huile qu'on tirerait de ces contrées, serait égale en qualité à celle d'Espagne, et d'un meilleur prix. La rupture avec Maroc dérange infiniment notre commerce de Cadix; elle gêne extrêmement les Anglais dans Gibraltar; elle détruit le commerce de fret que les Hollandais font dans la Méditerranée, ainsi que l'a observé un auteur moderne, dont j'ignore le nom,

mais au mérite duquel je rends volontiers hommage de ces fragmens sur la barbarie.

D'Alger.

L'État d'Alger commence à l'Orient, vis-à-vis de l'île de Tabarque, et finit à l'Occident à Aragegoute. Il a 120 lieues de profondeur du N. au S., entre Alger et Birck.

Alger étend sa domination au-delà du mont Atlas, dans les pays de *Zab* et de *Tégorarin*, qui font partie du Bilédulgerid.

Bilédulgerid ou plus exactement *Belad-el-Dgéryd*.

On nomme ainsi certaines parties de la côte de Barbarie; ce nom signifie *pays des dattes :* mais c'est à tort que l'on en a fait une division de l'Afrique. Ce pays est dans la partie méridionale de la zône septentrionale, et renferme quelques tribus d'Arabes.

Article III.

Zône du Milieu, ou *Ssahhrâ*.

Cette zône forme, si l'on peut s'exprimer ainsi, une mer de sable sans montagnes et sans eau, renfermée depuis les côtes de l'Océan à l'O., jusqu'au 12.° deg. de longit. orient., entre les 16.° et 30.° degrés de latitude. On sent bien que la forme de ce désert n'est pas régulière : il faut, pour en prendre une idée juste, jeter les yeux sur la carte. On y verra : 1.° que depuis le 15.° deg., où se trouve le Cap *Verd*, jusqu'au 21.°,

la côte remonte assez directement au Nord où se trouve le Cap Blanc; 2.° que depuis le Cap *Blanc* jusqu'au Cap *Bojador*, elle court N. E., et de même jusqu'au-delà du 23.° deg. où est le Cap de *Nun*; 3.° on trouve, sur cette côte, en descendant du N. au S., des Arabes, ou issus d'Arabes, et même des descendans d'anciens Portugais, connus sous les noms de *Mouselmines*, *Oùâd-élilnes*, *Labdessebas*, *Trassarts*, peuples plus ou moins féroces, qui pillent les vaisseaux échoués à la côte, et réduisent en esclavage ceux des navigateurs qui tombent entre leurs mains. Des Français ont eu ce malheur, et ont été rachetés par l'entremise de nos agens dans le royaume de Maroc. Ceci est sur-tout applicable à la tribu qui s'intitule, *Tribu des voleurs*; elle est formée de vagabonds échappés des autres tribus, et reconnaît un chef qui traite avec le gouvernement du Sénégal. Ce sont ceux de ces peuples qui se trouvent les plus voisins du Sénégal, qui y font le commerce des gommes dont je parlerai bientôt.

Cependant le désert, sur lequel nous aurons quelque jour de plus grands détails, est traversé, à-peu-près chaque année, par des caravanes qui en bravent la longueur et la sécheresse. Cependant il y a des exemples, rares à la vérité, que des caravanes y ont été ensevelies dans les sables, transportés et amoncelés par les vents; les exemples de voyageurs morts de soif, sont plus fréquens. Un autre danger non moins affreux, est de trouver sous le vent, de plantes et d'herbes séchées et embrasées dans l'espace de plusieurs lieues, soit que des Arabes aient allumé ce feu par négligence,

soit qu'il ait commencé par la chute du tonnerre, ou l'excès de la sécheresse.

Les récits des voyageurs africains nous indiquent à-peu-près les directions que suivent les caravanes, directions que je nommerai cependant *routes*, quoiqu'elles ne se pratiquent qu'au travers des sables. Quelques-unes sont près de la côte Ouest, et viennent de Maroc aux forêts de gommiers, près et au Nord du Sénégal. Deux autres routes partent de Maroc, l'une vient directement au S. pour communiquer avec les Nations du Sénégal; tandis qu'une autre route, dirigée vers le S. E., va directement à *Tombouctou*, sur le *Joliba*, dans la 3.me zône. C'est aussi vers Tombouctou que sont dirigées trois autres routes venant du N. E. La 1.ere vient de Tunis, se dirige au S. jusqu'à *Qadamès*, d'où, traversant le désert pendant une marche de 30 jours, elle aboutit à la mine de sel d'*Arsan*, d'où l'on se rend, en peu de jours par le Sud-Est, à Tombouctou. De *Qadamès*, une route se dirige vers le Fezzan, qui communique ainsi avec Tunis. Ce pays communique aussi : 1.° avec Tombouctou par deux routes, dont une y va directement par une route qui va assez droit au S. vers *Aquadès*, situé dans une contrée fertile. Par le S. E. le Fezzan communique avec *Darfour*. Dans l'intérieur du Ssahhra, on connaît particulièrement les *Touâryks*, soit que ce peuple ne forme qu'une même nation, soit plutôt qu'à cause de la conformité de langage, on ait confondu plusieurs nations en une seule.

Selon Hornemann, les *Touâryks* sont partagés en

plusieurs tribus, de couleur et de mœurs différentes, quoiqu'ayant une même Langue. Les uns sont des *Toùâriks* nomades; d'autres des Toùâriks de la tribu d'*Hhadjarâ* ou des pierres, parce qu'ils habitent des maisons; d'autres sont les Toùâryks de *Kollouvy*, actuellement maîtres d'*Agadès*, au S. du Fezzan, sous le 20.me degré de latitude, dans une région limitrophe du désert.

Entre ces Toùâryks, il s'en trouve qui ne sont pas noirs ni mahométans. Le fond de leur peau est blanc, et leur religion est l'idolâtrie.

On voit évidemment à leurs traits et à leur couleur, que les habitans du Ssahhara sont d'origine différente: le plus grand nombre descendait des Arabes, dont le sang s'est mêlé à celui des nègres. On les désigne par le nom de Maures, et leurs prêtres par celui de Marabous.

Ces Maures sont pasteurs, puisqu'ils élèvent, dans leurs vastes solitudes, des troupeaux de chèvres, de beaux chevaux, de chameaux, etc.; mais ils n'ont pas les vertus de la vie pastorale.

C'est qu'en même temps ils sont marchands, état qui a pour eux le double inconvénient de les mettre en rapport avec des nations de caractères, et de mœurs très-différentes, et de plus de les corrompre par un desir effréné d'augmenter leurs profits; astuce, mauvaise foi, violence quand elle leur est possible, tout moyen leur paraît bon. Ils sont en général durs et farouches: leurs filles sont douces, aimables et assez jolies; mais elles perdent bientôt ces qualités, lorsqu'elles sont associées à des maris qui leur ressemblent si peu.

ARTICLE IV.

Troisième Zône.

Cette troisième zône comprend de l'O. à l'E., les bassins du *Sénégal et de la Gambie*, puis, dans l'intérieur de l'Afrique, celui du *Niger* ou *Joliba* jusqu'à l'Abyssinie. Cette distinction, quoiqu'abrégée, sera nécessairement divisée en plusieurs articles. Dans cette vaste étendue, on ne connaît guère que 32 Oasis, ou petites contrées habitables.

1°. *Bassin du Sénégal.*

On ne connaît pas bien toute l'étendue de ce bassin; mais j'emploie cette expression pour annoncer que je vais parler de notre établissement sur ce fleuve, et des Nations qui l'avoisinent.

Le Sénégal a sa source dans des montagnes situées vers le 10.e degré de latitude, et le 6 ou 7.e de longitude occident., du méridien de Paris. Le cours du fleuve se dirige N. O., puis O., jusqu'à ce qu'enfin, arrivé près de la mer, il trouve une résistance telle qu'il soit forcé de redescendre par le S., pour trouver une embouchure. La partie de terre formant une presqu'île entre le fleuve et l'Océan, est nommée *Langue de Barbarie*. L'embouchure du fleuve est obstruée par une *barre* qui rend cette entrée fort dangereuse; ce sont des sables qu'a chariés le fleuve, qui, après avoir été détourné, n'a pas assez de force pour les pousser au large. Cette entrée devient de plus en plus dangereuse pour la navigation.

C'est dans une île du Sénégal, à 3 lieues au N. de

l'embouchure, qu'est une île où les Français ont un Fort, et qu'ils ont fixé leur établissement sous le nom de Fort *Saint-Louis*. Cette île à 1200 toises de long sur à-peu-près 100 de large.

Je remarquerai, en faveur du commerce, que les bâtimens que l'on destine pour le Sénégal, doivent partir d'Europe en octobre, et ne peuvent rester dans ces parages que jusqu'à la fin d'avril, parce qu'alors commence l'hivernage, temps où il y a des grains et du tonnerre. Ceci a rapport au commerce des nègres. Pour la gomme, il faut arriver au Sénégal vers la fin d'avril.

Au N., sur la côte, sont les établissemens de *Portendic*, dont le nom véritable est *Marga-Giora*, mais que d'après les Portugais, les Maures nomment *Porto-d'Adi*, d'où, par altération, *Portendic*. Le mouillage y est inégal et la mer mauvaise : on y commerce de la gomme avec les Maures (ou Arabes). Plus au Nord, est la petite île d'*Arguin*; elle est assez près du Cap-Blanc, par le S. E., a 8 ou 900 toises de circonférence, au fond d'un golfe du même nom : elle n'est guère propre qu'à favoriser la pêche de la tortue, et d'une espèce de morue que l'on nomme *Vieille*.

C'est à la faveur du Sénégal que les Français doivent faire le commerce. Le cours de ce fleuve a lieu au moins depuis le rocher *Felow*, sur un terrain si bas et si uni, que le moindre obstacle suffit pour le déranger; il est rempli de sinuosités, ce qui fait faire, à ceux qui suivent le cours du fleuve, une route de 280 lieues, quoiqu'il n'y en ait que 160 en ligne directe. On le remonte, dans la saison des pluies, à la voile,

et plus souvent à la cordelle. Cette saison s'étend de juillet à décembre.

Les principaux lieux où l'on se rend pour acheter la gomme, sont : l'*Escal du désert*, qui est à 20 lieues au N. de l'île Saint-Louis, mais on en parcourt 30 en suivant le fleuve. Dans cette route, on trouve sur la gauche *une dérive* du Sénégal, qui va droit à la mer. On nomme ce bras le *Marigot du désert* ; il a 3 lieues de long, forme un beau canal dont les bords sont couverts de mangliers ; mais on y est excessivement incommodé des moucherons ; c'est ce qui l'a fait nommer *Marigot des maringoins*. Il y a peu loin de-là à la *Calle* (ou marché) du désert. C'est là que les Maures *Trassarts* apportent la gomme qu'ils ont recueillie dans la forêt de *Sahel*, éloignée de 28 à 30 lieues, et l'une des trois qui fournit cette drogue.

Du *Désert* à *Podhor*, il y a 40 lieues, selon le fleuve, et 27 en ligne directe. C'est-là, en grande partie, que l'on achète des Maures *Ouled-el-Haghi* et *Brachknaz*, la gomme qu'ils ont recueillie des forêts *Alfatack* et *El-Hiebar*. La gomme est un suc végétal concret, qui suinte par les gersures de l'écorce de certains arbres, soit naturellement, soit par incision, et qui s'endurcit ensuite. Le commerce du Sénégal peut verser en Europe près de 2 millions de livres de cette marchandise. Lorsqu'elle est blanche on la nomme dans le pays *Uereck*, et *Nébued* lorsqu'elle est rouge. Cette gomme est rassemblée dans des sacs de cuir et portée par des bœufs ou par des chameaux. Pour ce commerce, les Arabes quittent les cantons qu'ils habitent dans le désert, laissent

chez eux les vieillards, les femmes et les enfans, et n'y retournent qu'après la vente, qu'ils font le plus frauduleusement possible. La mesure dont on se sert, est une grande cuve de bois, qui peut contir 2000 pesant; on la nomme *Kantar*.

Le commerce des Européens ne se borne pas aux lieux dont je viens de parler. A partir de Podhor, le Sénégal offre, outre son lit principal, qui est au N., un bras moins considérable, qui est au S.; tous deux dans la direction du N. O. au S. E. L'espace de terre entre ces deux courans est nommé l'*île au Morfil*, et n'a pas moins de 65 lieues, en y joignant l'île de *Bilbos*.

L'île au Morfil, ou dents d'Eléphans, a pris son nom du grand nombre de ces animaux qui y vivent habituellement, et que les nègres chassent pour en vendre l'ivoire.

A l'extrémité opposée à Podhor est l'*Escale du Cok*; et les deux îles font partie des Etats des nègres appelés *Foulhas-Peuls*, ou *Foules*, dont le chef a pour titre non pas le nom de roi, mais de Siratic.

A 30 lieues au S. de l'Escale du Cok, on entre dans le territoire de *Galam*, séjour d'un prince nègre, chef de la petite fédération des nègres appelés chez nous *Sarcolets*, et chez eux *Sérawallis*. Le Fort construit à Galam par les Français, était nommé *Fort St.-Joseph*. C'est un lieu intéressant pour le commerce.

Si l'on remonte le fleuve encore pendant 16 lieues, on arrive au rocher *Felow*, qui le barre dans toute sa largeur et forme une cataracte ou chute qui peut avoir 80 pieds de haut. Dans la saison des pluies,

on entend de 10 lieues la chute des eaux de cette cataracte. A 8 lieues en-deçà de Galam, c'est-à-dire, à 22 lieues de la Calle du Cok, le Sénégal reçoit à sa gauche la rivière de *Félémé*, qui vient au S.

Après avoir indiqué les principaux lieux de commerce sur le Sénégal, je vais faire connaître les Nations les plus considérables qui en habitent les environs.

Les principales de ces Nations sont les *Mandings*, les *Foules*, les *Iolofs*, les *Bambaras*. Les *Mandings* paraissent avoir formé jadis un peuple très-considérable. Il est actuellement divisé en plusieurs colonies. Le corps de cette Nation paraît être établi aux sources du Sénégal et de la Gambie. Comme ils se sont dispersés, on en trouve sur la Gambie et dans le pays de Bambou, où ils se sont établis. Les *Foules* forment une Nation considérable, extrêmement nombreuse sur les bords méridionaux du Sénégal. Plusieurs colonies de Foules sont devenues des royaumes. TIMBOU, au 10.e degré de latitude, et dont je parlerai bientôt, est leur capitale. Le *Iolofs* ne forment pas une Nation très-nombreuse, mais ils sont plus intéressans pour les Français du Sénégal, parce qu'ils occupent les terres de l'île de Saint-Louis et celles du continent qui en sont les plus voisines. Ce sont les plus beaux nègres de cette partie de l'Afrique. Ils occupent un territoire de 4800 lieues carrées de surface. Les *Bambaras* forment une Nation très-considérable, mais assez intérieure dans l'Afrique; ils sont à plus de 100 lieues à l'E. de Galam. Ils sont laids, stupides, mais doux et assez gais.

Les contrées les plus importantes sont; 1.° le pays

de *Bambouk*, au S. du Sénégal et à l'E. de la rivière de Félémé. Quoiqu'il n'ait pas moins de 36 lieues du N. au S., et 28 de l'O. à l'E., il est cependant partagé en trois royaumes. Ce sont ceux de *Bambouk*, de *Satadou* et de *Konkoudou*. Les habitans sont de la Nation maudingue, mais devenus paresseux et lâches. Ce pays possède les plus riches mines d'or de toute l'Afrique; et l'on croit que c'est en grande partie du Bambouk que se tire celui qui se vend sur la côte méridionale de la Guinée, aussi bien que celui que l'on porte à Tunis. Un des principaux usages qu'ils font de leurs richesses, c'est d'acheter autant de femmes qu'ils en peuvent avoir : mais celle qu'ils ont épousée la première, conserve un droit de supériorité sur celles qui ont été achetées ensuite. Leur souverain a aussi le titre de *Saratick*; et celui de Bambouk a la prééminence sur ceux des deux autres royaumes. Dans chaque village de ces trois royaumes, il y a un lieu d'assemblée, espèce de grande halle entourée de pieux et couverte d'une toile; c'est le *Bentaba*. Les hommes s'y rendent le matin, pour les affaires, et les filles, le soir, pour la danse. Ils avaient autrefois des prêtres ou marabouts; mais ceux-ci, ayant un jour conspiré contre la liberté de la Nation, et leur complot ayant été découvert, ils furent tous massacrés ou chassés, et, depuis cette époque, on en admet plus aucun. Mais ils sont fort superstitieux, et croient que c'est le diable qui fait l'or au sein de la terre. Après ce métal, leur plus grande récolte est en miel, qui est très-abondante et d'une excellente qualité.

2.° Le *Bassin de la Gambie* ou *Gambia*. La Gambie, au S. du Sénégal, a sa source dans le même massif de montagnes, a un cours à-peu-près parallèle à celui de ce fleuve, et se rend dans la mer sur la même direction, à environ 60 lieues de distance.

A égale distance, à-peu-près, de ces deux embouchures de fleuves, est une presqu'île de quelques lieues, à l'extrémité de laquelle est le *Cap-Verd*, qui a pris son nom de la quantité d'arbres dont je vais parler. C'est à cette presqu'île que se trouve, entre les arbres de même espèce, un énorme *baobab*, qui probablement existe encore. Il a 37 pieds de diamètre, et par-conséquent presque 120 pieds de circonférence. Sur cette presqu'île sont deux monticules appelés les Mamelles, ayant 100 toises de hauteur. Le chemin qui vient du Sénégal se fait sur un sable fin, le long du bord de la mer, entre cet élément et des dunes à l'E., au-delà desquelles le pays est beau et très-bien habité. Au S. de la presqu'île du Cap-Verd, est l'île de *Gorée*.

L'île de *Gorée* n'est séparée du continent que par un canal de 1500 toises de l'arge. C'est un rocher d'à-peu-près 608 toises de long, sur une largeur moindre et fort irrégulière. On y peut distinguer trois parties; 1.° le rocher, terminé par une surface de 9200 toises carrées, à 300 pieds au-dessus du niveau de la mer; 2.° la ville, qui du bas de la roche occupe presque toute la partie basse de la ville; 3.° la pointe du N., espèce de presqu'île ou môle naturel, ayant 120 toises de long. — Elle est défendue par les Forts de St.-Michel et de St.-François. Cette île a deux rades, au N., la

rade de *Débarcadaire*; à l'O., le canal de *Dakar*, qui la sépare du Cap-Verd. Cette île paraît être volcanique et ne produit absolument rien.

A l'E. de l'embouchure de la Gambie, est le royaume de *Cayor*, dont le roi porte le titre de Damel. Ce prince et ses sujets sont des nègres Ialofs; ils occupent une étendue de 50 lieues du N. au S., et de 40 à-peu-près de l'O. à l'E. Actuellement le petit pays de Baol en fait partie. La capitale, qui est aussi la résidence du Damel, est appelée *Cayor* et aussi *Enbaul*. Ce n'est qu'un grand village à 20 lieues de St.-Louis du Sénégal, et à 40 de l'île de Gorée.

Sur le bord de la mer, au N. de la Gambie, est aussi le petit Etat de *Bur-Sin*, ou de *Sin*, ayant à l'O. 10 lieues de côtes, et de surface 40 lieues carrées, 60000 habitans, et des terres très-fertiles. C'est-là qu'entre autres mouillages, est celui de *Joal*, qui est le meilleur.

Les Etats du *Bur-Salum*, c'est-à-dire du souverain de Salum, sont aussi au Nord de la Gambie, ayant 60 lieues de l'O. à l'E., 25 du N. au S., 1500 lieues carrées de surface, avec une population de 500000 ames. Il est traversé de l'E. à l'O., par une petite rivière ou *marigot* qui a 50 lieues de long, et ne communique pas avec la Gambie. Le Bur-Salum réside à *Cahone*, sur le *Fettik*, l'un des bras de la rivière de Salum: ce village est à 20 lieues de la mer. Il y croît des mangliers, il y séjourne de la vase; l'air y est étouffant, lourd et malsain.

C'est à 36 lieues à l'E. de Cahone qu'est le village

de *Kiawer*, dont le nom véritable est *Kyahour*. C'est un des plus fameux marchés de cette côte.

L'embouchure de la Gambie a plus de 2 lieues de large, entre la pointe de *Barra* au N., et celle de *Banguiou*, au S.; et au-delà de ces pointes, la largeur s'augmente jusqu'à 6 lieues, puis diminue. En remontant la Gambie, on trouve sur la droite du fleuve le village d'*Albreda* et le Fort *James*; au milieu, où le fleuve n'a plus guères qu'une lieue, avec une grande profondeur, les navires marchands ne peuvent remonter qu'à l'établissement anglais de *Pisania*, à 80 lieues de la mer, dans le haut Yani. Au-dessus de Pisania, la Gambie forme une cataracte à Baraconda.

Les grandes îles et les bords de la Gambie, sont remplis d'éléphans, d'hippopotames, de caymans et d'animaux féroces. On croit que des navigateurs de Dieppe formèrent sur cette rivière des établissemens dès l'an 1390. Mais, après avoir passé aux Portugais, ils tombèrent au pouvoir des Anglais qui bâtirent, en 1636, le Fort James, sur un banc de roche, à-peu-près au milieu de fleuve. Ce Fort, attaqué et pris depuis par les Français, est resté aux Anglais qui font sur la Gambie un commerce très-avantageux.

Le royaume de *Barra*, à la droite de l'embouchure du fleuve, peut avoir 18 lieues de long et 14 de large, à-peu-près 252 lieues carrées de surface, avec une population de 200000 individus, de la Nation mandingue. Les villages y sont nombreux et les terres fertiles. C'est dans Barra-Inding qu'habite le Souverain du pays : ce village est considérable; les maisons y sont

bien bâties en bois, et les huttes, disposées en rond, sont pour les esclaves.

C'est sur-tout aux environs de la Gambie, qu'un voyageur éclairé et bon observateur (le C.^en Golberry), a été à portée d'examiner le petit insecte nommé *termite* ou fourmie blanche, dans ses trois états. Lorsqu'il est d'abord dans son état de larve, aveugle, mais rongeant avec une activité qui passe toute expression, il dévore les arbres morts et toutes les espèces de charognes; puis il construit des édifices, dont quelques-uns ont 100 pieds de base et 16 de hauteur. On sent bien qu'il n'y parvient que réuni en familles très-nombreuses, chacunes soumises à deux chefs mâle et femelle. L'intérieur de ces bâtimens est disposé et arrangé par les termites passées à l'état de nymphes, ayant la tête grosse et le corps assez difforme; elles sont aveugles comme les larves. Enfin, les termites, dans leur état le plus parfait, forment une espèce de papillon, qui a la faculté de propager son espèce. C'est alors que les oiseaux les poursuivent, et quelquefois les nègres les mangent.

Au S. de l'embouchure de la Gambie, est celle de la rivière de Casamença, qui a une barre considérable. Les Portugais y font le commerce: ils le font également sur le *Rio-san-Domingo*, plus au Sud.

Entre l'embouchure de ce fleuve et celle de Rio-Nunno-Tristan, est l'Archipel des Bissagos, formé de la réunion de 16 îles, ayant chacune un nom particulier, et de plus, d'un grand nombre d'îlots. La principale de ces îles est nommée *Bissao*; elle est très-

très-fertile et bien cultivée par la nation des nègres *Papels*, que l'on dit guerriers et même féroces. Assez près du continent est l'île de Boulam, grande et fertile.

Ce ne sont pas les seules îles que l'on trouve sur cette côte, puisque à 14 ou 15 lieues au S. E., sont les îles de *Los Idolos*, des Portugais, que nous nommons *Iles de Loz* ou de *Loss*. Elles sont au nombre de 7, dont 5 habitées; la plus occidentale est la plus grande et se nomme *Tamara*; les cartes anglaises portent le nom de *William-Island*. Elle est petite et renferme trois villages.

Au S. E., éloignée d'environ 30 lieues de ces îles, est la très-large embouchure de la rivière de *Sierra-Leone*, qui se forme à 8 lieues de la côte, de la réunion de deux grandes rivières. La *Mitombo*, venant du N. E.; le *Bunck*, venant du S. E. Le premier nom est conservé à la rivière, jusqu'à son embouchure, par les nègres du pays. C'est en remontant le Bunck l'espace d'une lieue que l'on trouve l'île de Gambie; où le sieur de la Jaille avait formé un établissement français, en 1784. Cette île appartient aux nègres *Tymaneys*, dont le roi possède un Etat de 40 lieues carrées de surface. C'est sur la rivière de Sierra-Leone qu'une société vraiment philantropique, née en Angleterre, avait commencé de faire cultiver, en Afrique, par des nègres libres et récompensés, toutes les productions que nous les forçons de cultiver, contre leur gré et au prix de leur liberté, dans nos possessions de l'Amérique. Mais on ne peut espérer ce changement que du temps et de l'empire de la raison.

5°. Le *Bassin du Niger*, ou *Joliba*. On vient de voir qu'entre les 5°. et 10°. degré de longit. occidentale, il se trouve en Afrique, entre les 10°. et 15°. degré de latit. septentr. un massif de montagnes considérables, où le Sénégal et la Gambie ont leurs sources. Ces mêmes montagnes donnent aussi naissance à l'E., au fleuve que les Anciens nommaient le *Niger*, ou le *Noir*, parce qu'il arrose un pays dont les habitans ont cette couleur : c'est du même mot que nous avons fait celui des *Nègres*. Ce même fleuve est aujourd'hui nommé par les gens du pays, *Joliba* ou Grande eau. C'est l'étendue du bassin de ce fleuve qui borne le désert dans toute sa partie méridionale.

Grace aux voyages du major Hocton, et sur-tout à celui de Mungo-Parc, aux recherches de M. Beaufoy, nous savons que ce bassin est fort peuplé et renferme des villes considérables. On en désigne, en général, l'intérieur, par le nom de *Soudan*, c'est-à-dire, *Pays des Noirs*, traduction exacte de l'ancien mot grec Ethiopie.

Il paraît que la Nature avait destiné particulièrement ce pays aux Nègres, puisqu'elle les avait séparés des Nations septentrionales par un vaste désert. Je puis ajouter même qu'elle les avait traités en enfans chéris. Ils sont sobres, actifs, et placés dans des pays qui fournissent à leur besoin. Bien plus heureux que les Sauvages septentrionaux, ils n'ont pas à craindre ces glaces éternelles qui couvrent des régions entières. Ils vivent de fruits et de grains qu'un peu de culture leur fournit en abondance, et dont une partie, au moins, viendrait sans culture.

Mais le commerce, qui généralement fait le bonheur des autres nations, a été pour eux le présent le plus funeste. Il a appelé chez eux l'Arabe, ou plutôt le Maure qui en descend, et qui y est venu chercher de l'or et du sel; ensuite il a conduit les Européens sur les côtes, pour y trouver l'or, le morfil, et bientôt des hommes même, dont, à la honte de l'humanité, il a fait également une marchandise. Dès que des souverains, car ils sont à-peu-près par-tout les mêmes, ont su que les peuples qui leur obéissaient, au lieu d'un service personnel, ou d'un simple droit payé chaque année, pouvaient leur procurer de plus grandes richesses; ils les ont employés à des guerres, fussent-elles même injustes, contre leurs voisins. Ces guerres produisaient des prisonniers, et ces prisonniers furent vendus: au défaut de prisonniers ou de malfaiteurs à punir, il s'en est trouvé qui ont vendu leurs propres sujets.

Un autre mal résultant du commerce intérieur, c'est l'attrait qu'il a présenté aux Arabes: ils sont venus des régions septentrionales, ont bravé les sables brûlans du *Ssahhrâ*, et sont venus assez près du Sénégal et du Joliba. Les Nègres sont, en général, doux, hospitaliers; sans leur humanité, Mungo-Park aurait cent fois péri dans son voyage: il a éprouvé, de la part des Arabes, toutes sortes de mauvais traitemens. C'est à lui que nous devons la connaissance d'une infinité de détails sur l'intérieur du pays. Les villes de *Ségo*, de *Tombut* ou *Tombouclo*, de *Houssa* ou *Haoussa*, sont très-étendues, très-peuplées, et sont soumises aux

Maures. Le pays est aux Nègres, mais les Maures y dominent dans ces villes, par l'ascendant de leurs richesses; et, dans le pays, au N. de Joliba, parce qu'ils y ont formé des États assez puissans. Les Nègres sont sur-tout divisés en *Foullahs* et en *Mandrigues*.

Il ne paraît pas qu'aucun Européen ait été plus loin, en partant de l'O., que la ville d'*Houssa*; mais on sait, par les récits des Maures et par quelques Anciens, que le Niger coule même bien loin au-delà, mais qu'il ne contribue en rien à l'accroissement du Nil: il se perd dans des marais qu'entretiennent les pluies des Tropiques, sous le 15°. degré de latitude au pied des montagnes, qui ont le Bournou au N., le Darfour à l'E., et terminent de ce côté le bassin du Joliba, dans le *Ouangara* et le *Ghana*.

ARTICLE V.

Zône méridionale de l'Afrique septentrionale, ou *Côte méridionale de la Guinée*.

Cette côte s'étend depuis à-peu-près le cap *Tagrin*, à l'O., jusqu'au fond du golfe de *Biafra*, à l'E., où se trouvent les îles de *Fernando* et du *Prince*, toutes deux au N. de l'île de *San Thomé*.

Cette partie de l'Afrique est bornée au N. par une assez longue chaîne de montagnes qui la sépare de la Zône, où coulent le Sénégal, la Gambie, le Joliba, etc. Ces montagnes produisent de beaux arbres, des fruits; sont habitées au N. et au S., et renferment les sources d'un très-grand nombre de rivières qui se rendent à la

mer. On n'a pas de très-grands détails sur les États nègres qui occupent ce pays intérieur. Cependant on connaît le roi de Dahomey, comme un prince puissant; et celui de Benin, comme plus puissant encore. Je remarque seulement que cette partie de l'Afrique a eu ses révolutions comme notre ancienne Europe. On voit de petits États réussir à renverser un autre État, à lui succéder en puissance. Les guerres qu'ils ont entr'eux, sont quelquefois conduites par des chefs assez habiles; aussi ce pays n'a-t-il plus les mêmes royaumes, et plusieurs royaumes n'ont-ils plus ni la même population, ni la même puissance, qu'au temps de la découverte par les Portugais.

On sait que ce fut eux qui, dans le milieu du 15e. siècle, ils firent, les premiers, le tour de la côte de Guinée. Ils bâtirent plusieurs Places fortifiées dans les lieux qui leur parurent les plus convenables. Le commerce consistait sur-tout en or ou en morfil, ou dents d'éléphans. Mais, bientôt l'avidité des nouveaux propriétaires de l'Amérique, n'ayant pas été rassasiée de ce qu'ils y trouvaient, ni satisfaits des efforts des naturels, pour en obtenir des productions plus abondantes, on imagina d'y transporter des nègres. Le philanthrope Las Casa, pour préserver les naturels américains des travaux dont les accablaient les Espagnols, exhortait ceux-ci à l'esclavage des Nègres, comme si la différence de couleur était un titre d'infériorité, et comme si, étant *noirs*, ils eussent été moins hommes que les Américains d'un *rouge cuivré*.

Quoi qu'il en soit, on demanda des Africains aux Portugais, qui s'empressèrent d'en vendre; mais bien-

tôt les Anglais, actifs à tout ce qui peut leur procurer quelques avantages, se formèrent aussi des établissemens. En 1553, ils bâtirent le Fort Corse, sur la Côte-d'Or, et le Fort James, sur la Gambie.

De leur côté, les Hollandais, déjà occupés de ruiner le commerce des Portugais dans l'Inde, regardèrent comme une suite naturelle de leurs opérations, de le ruiner aussi sur la côte de Guinée. Bientôt ils furent maîtres de St.-Georges de la Mine, au N. E. du cap des Trois-Pointes, ainsi que de quelques autres Places : elles leur furent cédées, par le Traité de paix de 1641. Cependant les Portugais y font encore le commerce, en payant des droits aux Hollandais. Les armemens se font non au Portugal, mais au Brésil.

D'après les productions différentes des divers points de cette Côte, on l'a partagée en trois parties, très-distinctes, de l'O. à l'E., jusque vers le méridien de Paris. Ce sont, 1°. la Côte du Poivre ou de Maniguette;... 2°. la Côte des Dents;... 3°. la Côte-d'Or.

Côte de Guinée.

Le Cap *Tagrin* est situé à 8 deg. 34′ de lat. Sept. et forme l'entrée de la rivière de Sierra-Leone. Il la domine au point qu'il serait difficile qu'un bâtiment y entrât ou en sortît sans passer très-près de ce cap. A l'O. du cap Tagrin est le banc, assez mal connu, qui porte le nom de Sainte-Anne. C'est là qu'entre le banc et le Continent sont les îles Banares et Brave. La rivière de *Sherbro*, ou *Scherbrouk*, est au S. E. sur la côte :

les Anglais y font un commerce considérable. La rivière de *Galine* est assez près en s'avançant vers l'Est : l'embouchure est à 6 deg. 58′. Ordinairement les Français y font le commerce.

Le cap *Monte*, qui est assez proche, ne fixe les bâtimens que très-peu de temps et pour y prendre des rafraîchissemens ; on y fait de l'eau et du bois : on y trouve d'assez belles nattes, et, pour nourriture, des poules, des pintades, des pigeons, des cabris, des cochons, etc., de bon riz et quantité de poissons.

Le cap *Mesurado* est à l'embouchure méridionale de la rivière de même nom. C'est proprement à ce cap que commence la côte de *Manignette* ou des graines. Et, comme les peuples y sont moins civilisés que ceux de l'Est, on y doit faire les échanges avec précaution.

La côté de Manignette s'étend à l'Est jusqu'au cap des Palmes. Elle a pris ce nom d'une plante qui est une espèce de poivre-long que l'on estime fort et qui y croît en abondance. Ce poivre, que les Hollandais nomment *grain*, et les Portugais *sextos*, est beaucoup plus âcre que celui des Indes Orientales.

La *Rivière de Junko* est à l'entrée de la côte de Manignette, et l'on y trouve des bœufs en assez grand nombre, mais ils sont d'une cherté extrême.

Sanguin, qui est assez près, est un village où l'on peut faire de l'eau et se procurer de la manignette.

Bassa, aussi sur la côte qui court S. E., est un petit port qui fut assez fréquenté depuis 1768 jusqu'en 1774. Je ne sais ce qui l'a fait négliger. On y trouve les vivres indiqués précédemment, et de plus d'excellens

fruits, tels que les citrons, les oranges, les bananes. On y trouve de plus une espèce de noix, ronde comme une aveline et n'ayant de zeste dans l'intérieur.

Le Petit Sestre, que l'on a quelque fois nommé le *Pétit Paris*, est très-près à l'O. du cap des Palmes. C'est un ancien établissement français. Mais il ne peut accorder grande confiance aux naturels du pays, qui sont féroces et traîtres.

Le cap des *Palmes*, qui forme une pointe assez avancée à pris son nom de trois palmiers très-élevés et que l'on aperçoit de loin à la mer.

2.° *Côte des Dents.* A partir du cap on nomme cette côte, *Côte des Dents.* Et d'abord on trouve la rivière appelée *Cavaille*, près laquelle est un village.

La rivière de Saint-André est un des points intéressans de cette côte : l'embouchure est à 4 deg. 57′ de lat. et 8 deg. 10′ de long. Cette rivière, malgré la mauvaise opinion que les gens du pays ont donné d'eux, ne laisse pas d'être fréquentée par les navires de toutes les nations. On y trouve du morfil, des esclaves, du riz, du maïs, des cocos, des bananes, etc.; et l'on y pêche de bon poisson.

Sur toute cette côte on trouve de très-belles prairies, et tous les sites y sont d'une grande fertilité.

Le cap *Laho* est plus loin, à l'E., au milieu du centre que forme la côte entre le cap des Palmes et celui des trois pointes; lat. 5 deg. 6′; long. 7°. 15′ à l'O. Un bois que l'on appelle *Bosquet* y sert de reconnaissance. Là se trouve une ville de Laho, située sur une langue de terre d'environ 5 à 6000 ames. Les naturels y paraissent

d'un caractère assez doux. Différentes nations de l'Europe, sans y avoir d'établissement, y font le commerce.

Le Fort d'Appollonie est à quelque distance à l'Est. C'est le premier des établissemens que l'on trouve sur cette côte. Il appartient aux Anglais, et, de loin, n'est pas fort apparent, à cause des bois dans lesquels il est comme enclavé.

Axim, peu éloigné; lat. 4 deg. 48′, long. 4 deg. 51′: à l'O. est une Fort qui appartient aux Hollandais. Il existe depuis le temps des Portugais, et, par conséquent, est actuellement très-vieux. Ce pays est très-fertile, et couvert d'arbres fruitiers. On y trouve, entre autres objets, la canne à sucre en très-grande quantité. Le jardin destiné au commandant, renferme de toutes les espèces de légumes connues en Europe. L'aiguade est très-près, et l'eau en est claire et limpide. La compagnie hollandaise a une grande influence sur les nègres de cette côte, et sur leurs délibérations. Les nègres appartenans à cette compagnie, forment la plus grande partie des habitans du village d'Axim. C'est un des lieux les plus sains de la côte; l'eau y est excellente, et l'on s'y procure toutes sortes des rafraîchissemens, sans beaucoup de peine, parce que les canots et les chaloupes abordent aisément à la côte.

Les Français avaient d'abord occupé Axim: ils y ont été remplacés par les Portugais qui y ont bâti un Fort vers 1515, et dominé sur cette côte pendant près d'un siècle. Mais en 1642, les Hollandais s'en sont emparés et le possèdent aujourd'hui. Ils ont aussi plusieurs autres

établissemens dans ce même endroit, c'est-à-dire, aux environs du cap des Trois Pointes.

3.° *Côte-d'Or.* Quoiqu'assez ordinairement en géographie on ne donne la dénomination de *Côte-d'Or*, qu'à l'E. du cap des Trois Pointes, cependant, il paraît que les marins et le commerce maritime, appellent ainsi la côte à partir de la rivière d'*Ancober*. Et en effet, on trouve de l'or dès Axim qui est tout près. Il passe même pour être le meilleur, puisqu'il est au titre de 22 à 23 carats.

Les nègres trouvent cet or ou dans le sable qu'ils lavent, ou dans les ruisseaux, dont il faut passer l'eau au travers de paniers d'osiers très-fin. Mais il faut se défier d'eux, parce qu'ils y mêlent, quand ils le peuvent, de la poudre de cuivre, qu'ils obtiennent en limant des épingles.

Hollandia. Fort Hollandais, est au N. O. du cap des Trois Pointes. Il a été possédé par des Brandebourgeois, et c'est à eux qu'il est attribué sur la carte de M. D'Anville, au moins dans l'ancienne édition, et il est nommé *Acoda.* Mais la Prusse l'a abandonné en 1720.

Le *cap des Trois Pointes* offre en effet trois pointes qui aident à le faire reconnaître. On estime sa lat. par 4 deg. 45′, et la long. 6 deg. 35′ à l'Ouest.

Au-delà du cap des TroisPointes, c'est-à-dire, en continuant la côte à l'E. on trouve les Forts Hollandais; *Discove*, beaucoup plus grand que celui de Hollandia; *Botro*, situé sur une éminence;.. *Tacorary*, placé dans

un bois, est difficile à distinguer... Des deux *Secondés*, l'un appartient aux Hollandais, l'autre aux Anglais éloignés entre eux de 400 toises.

Chama, ou *Shame*, comme l'écrivent les Anglais, est peu loin à l'E. et de même appartient aux Hollandais. Il est intéressant par sa position, et défendu par 21 canons de petit calibre. On y fait aisément de l'eau. Les Hollandais y font un commerce considérable.

Saint-Georges de la Mina, un peu plus à l'E., est le chef-lieu des établissemens hollandais de la Côte-d'Or : c'est la résidence du Général ; lat. 5 deg. 1′ ; long. 3 deg. 44′ Ouest.

Les Français découvrirent cette partie de la côte dès 1382, et la nommèrent *Mine d'Or*, à cause de la quantité de ce métal qu'ils en retiraient. Cependant le triste état où se trouvait le royaume de France pendant près de 100 ans, fit négliger cette côte ; les Portugais s'y établirent en 1484, pour en être chassés en 1637 par les Hollandais. Ils y dominent même avec une autorité si absolue, qu'ils ont soumis à une visite rigoureuse, ces anciens maîtres de l'établissement, lorsque leurs vaisseaux s'y rendent du Brésil, ainsi que je l'ai dit précédemment. Le château de la Mine est un rectangle flanqué de quatre tours carrées bordées d'un double fossé du côté du N. O. Il est cerné par la mer, et l'accès en est défendu par des rochers. Il est défendu par 100 pièces de canon, et n'a pu être pris par les Anglais dans la guerre de 1778 à 1783. Mais ce lieu est très-malsain.

En suivant la côte on trouve le cap *Corse*, aux Anglais ;... le Fort de *Nassau* ou *Mouré*, qui est le pre-

mier lieu où se sont etablis les Hollandais; ... *Amanabou* qui, dès 1730 appartenait aux Anglais; ils l'avaient abandonné, mais depuis ils l'ont reconstruit. Les Français ont voulu inutilement s'y établir en 1749; *Kormentin*, petit Fort aux Hollandais.

Le cap Corse est le chef lieu des établissemens Anglais; il fut bâti en 1675. Voici ce qu'en rapporte un auteur exact; lat. 5 deg. 5′, long. 3 deg. 3′ Occid.., mouillage 8 brasses. Les naturels sont laborieux; ils s'occupent au travail de l'or, à la pêche, à la culture de la terre.

Quant à l'établissement anglais que l'on nomme *Anamabou*, c'est le principal marché de la colonie pour la traite; et l'on connaît l'avidité de cette nation pour le commerce des nègres: on ne peut apprendre qu'avec douleur que les seuls Anglais enlèvent à leur pays, à leurs familles, cinquante mille de ces malheureux chaque année.

Amokou, situé très-près; lat. 5 deg. 15′ long. 3 deg. 22′ Occid., est un petit établissement français près d'un village qui lui a donné son nom. Il est à mi-côte, sur une élévation qui domine et bat les villages du *Serpent* et d'*Amokou* qui sont très-peuplés. Les naturels sont grands, forts et robustes; mais grands voleurs. Ils ont un Gouvernement républicain, et traitent leurs affaires dans des assemblées générales, que d'après la Langue portugaise, on les nomme *Palabres*. Les villages ont des chefs que l'on nomme *Cabocier*, ou comme disent les Anglais, *Cabecher*. Quelques-uns de ces chefs sont puissans. M. la Barthe, auteur infini-

ment exact d'un voyage de Guinée, assure que, sous le rapport du commerce, Amokou pourrait être d'un très-grand avantage aux Français. M. Girardin, parti de Brest en 1786, y mouilla le 23 avril, y fonda cet établissement à la grande satisfaction des habitans. En 1787 M. de la Flotte vint continuer les travaux commencés l'année précédente : enfin, M. Bonaventure, en 1788, vint mettre la dernière main à cet établissement, dont j'ignore l'état actuel. Les vaisseaux qui veulent s'y rendre, doivent partir en juillet pour éviter l'hivernage.

Au-delà de *Kormentin* qui appartient aux Hollandais, est le Fort anglais de *Tamtamguery*, placé sur une butte au bord de la mer : on y a la vue d'un paysage fort agréable ; *Apam*, aux Hollandais, et *Sinpam*, aux Anglais, sont plus à l'E.; mais très-près : entre ces deux Forts, est la montagne *du Diable*, la plus élevée de la côte; ... *Berivé*, Fort hollandais, est tout près à l'E.

C'est-là que commence une côte qui appartient au royaume d'*Akra*, où se termine la Côte-d'Or. Sur cette côte se trouvent successivement le Fort *James* aux Anglais, le Fort Crève-Cœur aux Hollandais; enfin, le Fort de *Christianbourg* le plus considérable des établissemens danois sur la côte de Guinée.

Les Portugais l'ont vendu aux Hollandais en 1660; et les Danois le leur ont pris. Il était alors peu considérable : il a depuis été agrandi et fortifié; mais l'intérieur, dit-on, n'est pas commode; lat. 5 deg. 24′, long. 2 deg. 29′ Occid.

Les Akréens forment une nation puissante, et souvent en guerre avec d'autres nations, qui ne leur cèdent guères en valeur et en population.

Prampam aux Anglais, et *Ningo* aux Danois, sont très-près à l'E. Ce dernier Fort a été rebâti à neuf depuis 15 ans environ.

En suivant la côte, qui court N. E., on trouve la rivière de *Volta*, à deux lieues de l'embouchure de cette rivière : les Danois ont un Fort qui en porte le nom, qui communique avec celui de *Queta* par un petit lagon.

La plage de Queta est d'un abord facile. Du Queta au *Petit Popo*, assez loin à l'E. la côte est fort dégarnie. Tout près est le *Grand Popo*. Ces villages appartiennent au royaume de Juda, où les Français, les Anglais et les Portugais ont des Forts : celui des Français est le plus apparent.

Le royaume de JUDA ou JUIDA, a pour bornes à l'O. la rivière de Volta ; à l'E. le royaume d'Onis ; au S. la mer ; au N. le royaume de Dahomey ou Dahomet : on lui donne 60 lieues de côtes. Mais elle est partagée entre les *Quetas*, le Petit et le Grand Popo, et les Dahomets qui en possèdent sept lieues. La rade de Juda est à 22′, près, et à l'O. sous le méridien de Paris. Le pays offre un terrain bas où sont des lagunes ou lagons.

La température de ce pays est la même que celle dont on jouit en été dans les départemens du centre de la France : les naturels y vivent très-vieux.

A l'E. du royaume de Juda, sont les Mahis, dont le pays fort étendu, est divisé en petites républiques.

Ce sont des montagnards belliqueux et braves. Ils sont ennemis des Dahomets, et sont parvenus à secouer le joug des *Ayaux*, peuple puissant, auxquels les Dahomets doivent tribut. Le pays des Ayaux est gras et fertile ; les moutons y sont d'un tiers plus haut et plus gras que ceux de France.

Il est utile de savoir que les vaisseaux européens ne peuvent approcher de la côte plus près que $\frac{1}{4}$ de lieue, parce qu'il y a des brisans très-considérables : et la barre est plus dangereuse à Juda que par-tout ailleurs ; le mois d'août est le temps le plus favorable pour la passer. On trouve de très-bonne eau de source sur le Continent.

Le Fort français est assez considérable et s'occupe sur-tout du commerce de l'or, des esclaves et de l'ivoire. C'est au village de *Glegoi*, que les nègres prononcent *Glegoui*, et qui signifie *terre labourable*, que demeure le nègre ayant le titre d'*Yavogan*, ou chef du commerce. Ce village est derrière les Forts ; il peut contenir 2000 habitans, logés dans des huttes de terre couvertes de paille.

Le royaume d'Ardres est au-delà de celui de Juda, en suivant la côte, à *Porto-Nove* et peu loin du Fort l'Epée.

Porto-Nove est un entrepôt de commerce très-considérable, et il s'y rend des commerçans nègres de plusieurs nations différentes.

De Juda à la rivière de *Benin*, on compte 64 lieues de côte, sur laquelle on trouve d'abord l'*Epée*, puis *Porte-Nove*, comme je l'ai dit, puis deux endroits de traite *Badagry* et *Ahoui*. Enfin on arrive à la rivière

Formose ou la Belle, à 6 deg. 26′ de latit. C'est en le remontant jusqu'à dix lieues de l'embouchure, que l'on trouve la rivière de Benin; en remontant cette dernière l'espace de dix-huit lieues, on trouve le village d'Agathon, assez bien bâti. La route qui de ce lieu conduit à Benin, est plantée d'arbres à l'ombre desquels on est à l'abri du soleil; ils ont ordinairement 24 pieds de circonférence: il y a, de distance en distance, des endroits abrités pour les voyageurs qui y trouvent des fruits du pays, que personne ne garde, et celui qui en use, laisse le prix selon sa conscience.

La ville de BENIN est située dans une plaine et entourée de fossés profonds. Les rues y sont de 15 à 20 pieds de largeur, et les maisons couvertes de feuilles de latier: la population y est considérable.

Le ROYAUME D'OERE ou de *Were*, écrit aussi *Ouary*, est à l'E. de celui de Benin. On sait que le fils d'un roi de ce pays vint en France avec le capitaine Landolphe, qu'il y fut bien reçu, et qu'au retour de ce prince, le roi son père accorda à MM. Brillaulois-Marion et comp.ᵉ, un privilége exclusif de faire chez lui la Traite pendant trois ans sur la rivière Formose. Le capitaine Landolphe reçut du roi le terrain en présent. Ceci pourrait paraître un avantage; mais ce n'est qu'une illusion. Lorsque les nègres sont venus en Europe, ils en reviennent plus éclairés, moins admirateurs des Européens, moins prévenus en faveur des choses qu'on leur porte, et disposés à traiter avec les blancs d'égal à égal. La philosophie peut y gagner, mais le commerce y perd.

Cet

Cet établissement consistait en huit cases, avec une plus grande pour le commandant : une batterie de huit canons de six, et de deux canons de huit, défendait ce poste. Depuis la rivière Formose la côte court S. par E. jusques au cap de même nom, puis elle tourne à l'E. jusqu'à la rivière *Real*; c'est là que sont les villages que l'on nomme *Kalbars*, l'un le nouveau, l'autre le vieux. Au milieu de la rive, est l'île Fauko, plus élevée que toute la côte. Les Français y ont fait la Traite; mais les nègres achetés, impatiens du joug, les en ont quelquefois fait repentir.

La côte court ensuite vers le S. E. jusqu'à la rivière de *Camarones*, à l'entrée de laquelle sont les îles *Ambozes*. La plus grande a un bon port, et fournit de bonne eau. Les Hollandais y font commerce et en retirent du morphil, et une espèce de corail bleu. On y trouve, comme rafraîchissement, des ignames, des bannanes, du vin de palme, etc. En suivant la côte au S., on aperçoit les environs de la rivière de *San-Benito*, à de doubles montagnes très-élevées, distantes du rivage de douze à quinze lieues.

Plus au S. mais assez près, est le cap *Saint-Jean*, d'où l'on découvre la petite île de *Coriséo*. Cette île a une baie située dans l'E. Les nègres de cette côte, viennent au-devant des vaisseaux dans de grandes pirogues, portant de vingt à vingt-cinq hommes qui leur vendent de la cire.

La rivière de *Gabon*, que l'on trouve au S. du cap d'*Estivas*, est d'une approche difficile à cause des courans qui règnent dans ces parages. Le pays qu'arrose

cette rivière se nomme *Pongo* ou *Gabon*. A 5 lieues de l'embouchure elle forme deux petites îles, l'une appelée l'île du Roi, parce qu'en effet le roi du pays y fait sa résidence ; l'autre, l'île des Perroquets, à cause du grand nombre de ces oiseaux qui y sont habituellement.

Le cap *Lopez-Gonzalves*, qui est au S., termine la côte, longue de 600 lieues, que les marins nomment côte de Guinée. Il est au Sud de l'Équateur.

A partir du cap Lopez-Gonzalves, au S. de l'Équateur, la côte court S. E., puis S. jusqu'au Cap *Négro*. On désigne assez ordinairement en Géographie tout cet espace et l'intérieur du pays, par le nom de royaume de Congo. Cependant, comme au lieu d'un royaume il s'y en trouve plusieurs, les marins distinguent très-bien ces côtes. Comme ce qu'il importe le plus de savoir, est ce qu'il nous en ont transmis, et que les descriptions portugaises sont anciennes ou exagérées, je m'en tiendrai ici à ce que l'on nomme dans l'excellent ouvrage de M. la Barthe. (*Voyage à la côte de Guinée, an* XI—1803.)

Depuis le cap Lopez-Gonzalves, la côte est généralement comprise sous le nom de côte d'*Angola* : elle se termine à Saint-Philippe de Benguéla ; ce qui comprend en latitude méridionale, depuis le 0° 44′ jusqu'au 12° 14′. Les naturels de cette contrée, qui s'étend dans la longueur de 132 lieues, sur les côtes de l'Océan, se nomment entre eux *Congo* ; et le même langage leur est commun à tous : mais, d'après les premiers récits des voyageurs, on y distingue les royaumes de

Loango, de *Congo* et d'*Angola*. Les Portugais, qui y ont une colonie, donnent le moins qu'ils peuvent de détails sur ce pays. Ce que je vais dire, est extrait du voyage intéressant et très-exact du C.en DE GRAND-PRÉ.

La côte d'Angola est un pays neuf par rapport aux connaissances des Européens, aussi bien qu'à la culture dont il est susceptible.

La nature, dit cet intelligent écrivain, a tout fait pour ce beau pays; c'est un climat superbe, jamais sujet aux ouragans, pas même à de légers coups de vent.—Le pays est coupé de rivières et de lacs extrêmement poissonneux; les montagnes, couvertes de bois, sont remplies de gibier: et les plaines remplies de troupeaux. Les bois y donnent beaucoup de citrons, d'oranges amères, d'ananas, de goyaves, de pimens; et ces arbres, crûs sans culture, valent ceux que l'on cultive ailleurs. La canne à sucre y devient très-grosse; l'igname et la patate douce s'y rencontrent en abondance. On y cultive le manioque et le maïs. Entre les arbres, on remarque le *mapou*, qui peut acquérir jusqu'à 36 pieds de circonférence. Le fruit est de la grosseur d'une citrouille, mais la feuille est très-petite. On y trouve aussi le cocotier, arbre infiniment plus utile. Mais les légumes de l'Europe ne s'y acclimatent pas, excepté le blé froment. On y trouve toutes les espèces d'animaux déjà connus pour appartenir à l'Afrique. On y voit même l'Orang-Outang. Ces avantages et d'autres encore nous démontrent jusqu'à l'évidence qu'il serait possible d'y établir des colonies, dont on tirerait les mêmes avantages que des Antilles, et pour lesquelles il ne serait

pas nécessaire d'enlever des enfans à leurs pères, des femmes à leurs maris, des hommes à leur pays, où ils jouissent de la liberté accordée par la nature à tous les hommes.

Les naturels de cette côte sont restés attachés au culte de leurs pères, malgré les efforts des Portugais pour les en détacher. Ils n'ont aucune idée d'un Être suprême; mais, trompés par leurs prêtres, qui maintiennent chez eux le culte des idoles, ils croient que tout ce qui existe est soumis au pouvoir de ces figures grandes ou petites qu'ils appellent *Fetiches*. Ces fourbes réussissent même à leur faire croire qu'ils peuvent annoncer l'avenir.

En général les Congos habitent dans des huttes de paille, et ne comptent guère qu'une ville par royaume. Ils la désignent par le mot *Banza*, en y joignant le nom du pays. Ainsi *Banza - Malembe*, *Banza-Loango*, etc. désignent la résidence des rois de ces Etats.

Ordinairement tout le terrain qui renferme la ville est planté de palmiers et de cocotiers qui sont les arbres nourriciers du pays; et c'est à-peu-près à la nourriture que se bornent leurs besoins; car ils sont nus, excepté quelques bracelets, et un pagne orné d'une peau de chat avec la tête qui en pare le devant. En général ils sont d'un caractère assez doux, et porté à la paresse et à l'imitation.

Malgré cette espèce de vie sauvage, ils connaissent cependant les rangs dans la société. Les premiers personnages de la nation sont le Roi et sa famille; les

Digitized by Google

Princes et les maris des princesses, les suzerains, les courtiers, les marchands et les serviteurs de toute espèce : c'est la classe du peuple dans laquelle il y a le plus d'esclaves. Quant aux courtiers, ce sont ceux dont l'état distingué les place immédiatement après celui de prince. Leur office est de négocier les marchés entre les naturels et les européens. — Ils traitent les affaires générales, et même les affaires entre particuliers dans des assemblées qu'ils nomment *cabales*. Quand l'affaire est arrangée, ils disent, la *cabale est finie*.

Entre autres usages remarquables, on doit citer celui-ci. Ce ne sont pas les fils qui héritent de leur père ; mais le frère du défunt, et, à son défaut, le fils de la sœur. Dans chaque grand pays, ce que nous nommons royaume, il y a un chef dont l'autorité est, selon lui, absolue ; selon les Congos, limitée d'après les volontés de la nation. Si le Roi est assez puissant pour se faire obéir, il exerce son despotisme. Si la Nation est la plus forte, elle lui résiste, et il y a guerre entre les sujets et le souverain. Plusieurs de ces Etats ne sont que des fiefs. Le royaume de Loango en est le premier, c'est le suzerain : le trône y est électif.

A Loango les grandes places sont dans l'ordre suivant : le *Roi*, le *Capitaine-mort*, le *Mafouec*, le *Maquimbe*, le *Monibanze* et le *Monibèle*. Dans les autres Etats, comme ils sont héréditaires, le second personnage est l'héritier présomptif ; il se nomme *Mambouc* ; après lui est le ministre ou macaye, etc. Je finis en remarquant qu'il est convenu entre les Sou-

verains de ces pays et les Européens, que le terrain compris entre le comptoir de ces derniers et la mer, est censé tellement leur appartenir, que tout naturel qui s'y trouve, excepté les princes, semble devoir leur appartenir. Et, à la honte de l'humanité, on n'a que trop souvent abusé de ce privilége, soit pour réduire à la condition d'esclaves, des nègres libres que la curiosité seule y avait amené, soit pour recevoir comme tels, des nègres amenés, sous différens prétextes, par les traîtres qui les voulaient vendre.

On se rend d'Europe à la côte d'Angola par deux routes différentes, la *petite* et la *grande*. Par la petite route, on passe entre le cap Verd et les îles de ce nom : puis on porte à l'E. dès qu'on le peut; par la grande route, on passe de même entre les îles du cap Verd et le continent, mais on va couper la ligne à 25 degrés de long. à l'O. du M. de Paris, et l'on s'avance jusque vers le Brésil; d'où l'on revient avec les vents d'Ouest. Cette route est plus longue, mais elle est plus sûre, au lieu qu'en suivant l'autre, on peut être contrarié par les courans, ou retenu par des calmes.

En venant par la petite route, les lieux abordables que l'on remonte au S. du cap de Lopez sont successivement,

La baie de Sainte-Catherine, où est un village petit et misérable : on peut y faire de l'eau et prendre quelques rafraîchissemens, mais les habitans sont malfaisans et traîtres;

La baie de Mayombe offre un mouillage sûr, et les naturels sont assez doux : on y achète des esclaves;

L'embouchure de la rivière de Quilongue est dans la dépendance immédiate de Loango : les noirs y sont voleurs, mais pas méchans.

Loango, au fond d'une baie, à 5 lieues au Sud : l'entrée est dangereuse et barrée d'un banc de rochers. La Traite se fait sur une petite montagne au bord de la mer.

Malembe, à 7 lieues au S. de Loango, est une rade foraine, où se trouve une montagne haute de 70 toises, et sur laquelle on monte par deux falaises. C'est sur le haut que sont les comptoirs européens : Malembe abonde en fruits, légumes, bétail et gibier. Le village qu'habite le Mambouc est à 4 lieues, dans une position admirable. Les nègres Congos que l'on y *traite* sont les plus beaux que l'on connaisse.

La baie de Cabende est à 5 lieues au S. : c'est le *paradis de la côte*. Aussi les Portugais y avaient-ils eu autrefois un Fort qui avoit été démoli. Pendant la guerre de 1778, ils le rebâtirent ; et après la paix de 1783, ils se crurent en état de repousser les Français. Les vaisseaux qu'ils avaient reçus à coup de canon, portèrent leurs plaintes au Ministre de la marine. On y envoya M. de Marigny, qui menaça de bombarder le Fort, le reçut à composition, et le détruisit de nouveau.

Près de Cabende sont les noirs, que l'on nomme *Sognes*, et qui sont querelleurs et trompeurs, la plupart rouges et assez bien faits : ils sont sur la côte méridionale du Zaire. Les *Mondongues* se distinguent par les cicatrices qu'ils ont sur le visage et d'autres

parties du corps : les femmes même recherchent ce genre de beauté.

Le Zaire est peu connu ; on ne le remonte pas à cause des dangers que l'on y court.

Ambriz est plus au S., il y a une rade. Le port peut admettre deux vaisseaux. Les noirs y sont doux.

Massoula est plus au S. ; mais les Français s'exposeraient à des désagrémens à cause du voisinage de Saint-Paul de Loango, qui appartient aux Portugais.

Le royaume de Benguéla. Ce petit pays est le plus méridional. Nous n'avons pas de descriptions récentes de ce pays, parce qu'il appartient aux Portugais, qui ne sont pas communicatifs sur leurs possessions. On sait qu'il y a dans les terres, de vastes forêts, des éléphans, etc., et qu'ils en tirent des esclaves. *San-Phélipé de Benguéla* en est le port le plus fréquenté.

Partie méridionale de l'Afrique, appelée communément Cafrerie *et pays des* Hottentots.

Toute la côte occidentale de l'Afrique, depuis le 10.e degré de latit. australe jusqu'au 30e. deg., est très-mauvaise, point abordable, et peu connue. Ce n'est guère qu'à partir du 30.me degré jusqu'au 35.me que l'on connaît ces côtes, et même suffisamment l'intérieur du pays.

Les voyages de Sparrman, de le Vaillant, et surtout de Barrow, nous en ont donné des descriptions intéressantes que je ne puis qu'indiquer. La carte de ce dernier voyageur est la meilleure que je connaisse.

Trois peuples très-distincts par leurs formes, leurs couleurs, leurs habitudes, vivent dans cette partie méridionale de l'Afrique, les *Hottentots* au S. O., les *Cafres* à l'E., les *Européens* tout-à-fait au Sud.

Les Hottentots, dont le voyageur Kolben, mal instruit, ou plutôt trompé à dessein par les gens qu'il croyait sur parole, avait dit des choses ridicules, ont été fort bien peints par le Vaillant, et son récit a été confirmé par l'Anglais Barrow. D'abord même il faut remarquer que ce nom de Hottentots, quelle qu'en soit l'origine, n'appartient pas à ce peuple, et qu'il n'est pas dans sa Langue. Ils se nomment *Quaiqués*, ou à-peu-près, car les sons de leur Langue sont très-difficiles à saisir. Ils sont de couleur brun rouge, d'une forte stature, ont le haut de la tête assez fort, les os des joues proéminens, et le bas du visage très-pointu; le nez large et les narines très-ouvertes : mais excepté ces caractères généraux qui s'y retrouvent encore, leurs habitudes, leurs mœurs, etc., sont tout-à-fait changées depuis l'établissement des Hollandais. Au reste, c'est un peuple doux, tranquille, et susceptible de beaucoup d'attachement. Leurs vices dominans sont une paresse excessive, et une excessive gloutonnerie. S'ils pouvaient vivre sans manger, ils ne voudraient que dormir; mais dès qu'ils le peuvent, s'ils ne dorment pas, il faut qu'ils mangent : ils ont cependant de l'intelligence. On aura sur eux de plus grands détails dans les ouvrages que j'ai cités.

Les *Cafres* ne ressemblent point aux Hottentots, ni par les traits, ni par la couleur. Ils sont plus noirs,

et n'ont reçu leur nom de Cafres que des Arabes qui les appellent *Kiaffers* ou infidèles, parce qu'ils n'ont point adopté l'islamisme, quoiqu'ils aient la circoncision. Ils obéissent à un Roi.

Le Cap de Bonne-Espérance fut découvert en 1493 par Bartholomé-Diaz, qui le nomma *Cap des Tourmentes*. Les européens sont essentiellement les Hollandais établis au cap de Bonne-Espérance, depuis que le chirurgien Van-Riebeck en fit connaître l'importance à la Compagnie des Indes hollandaises en 1650.

L'intérieur du pays est fort montagneux : les Hollandais l'ont partagé en différens districts, sur lesquels il y a plus ou moins d'habitations : et nul pays au monde, peut-être, ne fournit au règne végétal une plus grande variété de belles productions que les environs du Cap.

On estime les possessions hollandaises à 550 milles anglais de longueur moyenne, sur une largeur de 233, ce qui donne en surface 128,150 milles carrés, sur lesquels est répandue une population de 15,000 blancs, qui auraient ainsi chacun un terrain de huit milles et demi carrés, mais la plus grande partie inculte.

Car la moitié de la colonie, au moins, se divise de deux espèces de terrain, savoir; de grandes plaines d'argile condamnées à une sécheresse perpétuelle, et de vastes chaînes sur lesquelles il ne vient guère que des plantes inutiles. Ces chaînes de montagnes et les plaines qu'elles renferment, gisent généralement de l'E. à l'O., excepté la chaîne qui commence à False-

Bay, vis-à-vis du Cap, et s'étend le long de la côte de l'O. dans la longueur de 210 milles anglais, selon un auteur très-exact. Cependant il y a des endroits un peu cultivés; mais ne pouvant pas me livrer à de longs détails, je passe à l'indication de ce qu'il peut y avoir de plus intéressant.

Tout le territoire du cap de Bonne-Espérance est divisé en quatre districts, gouvernés chacun par un Magistrat civil que l'on nomme *Landrots*, assisté de six paysans, ou *hemraaden*, qui ont droit de bourgeoisie. Les quatre districts sont ceux 1.° de *Stellenbosch*, qui s'étend du pays des petits *Namaquas*, au N. O. jusqu'au district de Graaff Reynet; 2.° de *Graaff Reynet* qui continue au S. E. jusqu'à la Cafrerie; 3.° le *District du Cap* ou de *Drakensteen* sur la côte O. et S. O.; 4.° celui de *Zwelledam*, au S. des deux premiers jusqu'à la mer, à commencer de la baie de Saint-Sébastien.

A l'extrémité du district du Cap se trouve les trois montagnes de la *Table*, du *Diable* et du *Lion*. La première forme une presqu'île qui, s'avançant à-peu-près du S. au N., forme deux baies; l'une ouverte au N., c'est *la baie de la Table*, au fond de laquelle est la ville du Cap; la second ouverte au S. est appelée *False-Bay*, ou *Fausse-Baye*. L'isthme qui réunit la presqu'île et sépare ces deux baies, est bas et plat, couvert de sable, et paraît l'avoir été par les eaux de la mer.

La ville du Cap est agréablement située, est percée de rues droites et parallèles qui se coupent à angles

droits ; ces rues sont larges et bien aérées, plusieurs contiennent un canal d'eau courante, et sont plantées de deux rangs d'arbres. Il y a quatre places dont une sert de marché, une autre de place d'armes. Les édifices publics tels que le Fort, les Eglises, etc., sont bien bâtis. Population 6,000 blancs, dont quatre sont de la garnison, et 12,000 esclaves. Le jardin de la Compagnie, où se cultive particulièrement les plantes utiles aux navigateurs, est en partie dans la ville, et en partie dehors. On y recueille la plupart des fruits de l'Europe, et beaucoup de ceux du Tropique.

De toutes les productions du Cap, aucune n'est aussi célèbre que le vin de Constance, qui se débite en grande abondance dans toute l'Europe, quoiqu'il se recueille au Cap en assez petite quantité.

La saison la plus agréable est le printemps, qui commence à l'équinoxe de la balance, (en vendémiaire) (21 septembre) : l'été commence en nivôse (20 ou 22 décembre) : c'est le temps le plus chaud. L'automne commence en germinal (21 mars) : le temps est généralement variable : enfin, l'hiver commence en messidor (22 juin) : cette saison est marquée par des tempêtes, des pluies et du froid. C'est d'ailleurs un fait dont on explique très-bien la cause, qu'à latitude égale, il fait plus froid dans la partie méridionale du globe, que dans la partie septentrionale. Les vents de S. E. soufflent depuis octobre jusqu'en avril. C'est dans la petite île de *Robin*, un peu au N., que l'on relègue les malfaiteurs qui y cultivent, mais n'en sortent pas, si ce n'est en temps de guerre pour être enfermés

au Cap. Les voyageurs les plus éclairés se réunissent pour accuser les Hollandais d'avoir traité les Hottentots avec inhumanité. Depuis quelque temps, il s'est établi dans l'intérieur des terres, des Frères Moraves dont le but était d'instruire les bons Hottentots, et d'améliorer ainsi leur sort. C'est le voyageur Barrow qui nous apprend cette particularité.

J'ai dit précédemment que le cap des Aiguilles terminait la partie méridionale de l'Afrique, vers le 34.e deg. et demi de latitude méridionale. Depuis ce Cap la côte court d'abord E. puis S. E. jusque vers le 30.e deg. Enfin elle s'élève au N. un peu Est jusqu'au cap *Garde-fan*, sous le 10.e deg. 20′ à-peu-près de latit. septentrion. Ce qui donne une étendue de 45 deg., environ 925 lieues. Mais toute cette longueur de côte ne mérite pas la même attention, je n'en ferai connaître que les points les plus intéressans d'après le très-exact COSSIGNY (1).

Côte Orientale de l'Afrique.

Depuis le Cap jusqu'à la pointe de Natal, au N. E. et même au-delà, la côte est stérile, déserte, et sans aucun port connu.

Depuis Cène, dans le canal de Mozambique, la côte comprise sous le nom de royaume de Sofala, est boisée, peuplée, mais peu connue. *Cène* est le premier établissement des Portugais.

---

(1) *Moyen d'amélioration des Colonies*, etc.; 3 vol. in-8°. Chez l'Auteur, rue Mazarine, n°. 66.

On ne sait rien de l'intérieur du royaume de Sofala, parce que depuis long-temps les Portugais l'ont abandonné. Je dirai seulement que les excavations anciennes que l'on découvre dans quelques montagnes, et même les traces de travaux métallurgiques, qui démontrent que l'on y a connu des mines, ont fait penser que cet endroit de la côte pouvait être l'ancienne *Ophir* où Salomon envoyait ses flottes : mais M. Gosselin paraît avoir démontré qu'attendu l'état de la navigation à cette époque, et les traces qui restent encore de plusieurs lieux sur la côte occidentale de l'Arabie, cette longue navigation n'avait pas dû cependant s'étendre hors de la mer Rouge.

Mosambique, au 15.° deg. 5′ de lat. mérid., est le chef lieu des établissemens Portugais. C'est une île, dans laquelle il y a une ville bien fortifiée où réside le gouverneur. C'est-là que les îles de France et de la Réunion vont habituellement acheter des esclaves. On s'y rend ordinairement en 15 jours; mais on en emploie 40 pour le retour, à cause des vents d'Est qui règnent dans ces parages. Cette île appartenait jadis au roi de Quiloà, qui l'a cédée aux Portugais moyennant une redevance, dont le paiement, dit-on, ne se fait pas avec une grande exactitude.

Quérimbe, située à 55 lieues au N. de Mosambique, est aussi une petite île, appartenant aux Portugais : ils y ont un Fort avec une petite garnison.

La côte de *Zanguebar* commence à-peu-près au 10.° deg. de lat. mérid., et va jusqu'au-delà de l'Equateur. Sous le 4.° deg. est l'île de *Zanzibar* qui appartenait autrefois à des Maures sur lesquels les Arabes l'ont

conquise. Ces Arabes dépendent du royaume de Mascate. C'est le seul établissement qu'ils ayent conservé à cette côte. On rapporte que, jaloux du commerce que faisait le roi de Quiloa, ils se jetèrent sur cette île, en 1787, et forcèrent ce prince à partager avec eux les droits d'entrée qui se perçoivent à son profit. Mais comme ces Arabes sont entreprenans, ils ont envahi presque tout le commerce de cette côte.

Quiloa, petite île au 8.e deg. 51′ de lat. mérid., à une demi-lieu de la terre ferme, au S. O. de Zenzibar. Elle est vis-à-vis une péninsule formée par le confluent de deux grandes rivières, offrent deux ports sûrs, vastes et commodes. Cette île peut avoir 10 à 12 lieues de long sur 5 à 6 de large, et n'est habitée que par des Maures et des Africains. Le port entre cette île et le Continent, est vaste et sûr. On n'éprouve jamais un coup de vent dans cette partie, et Quiloa est abordable en tout temps : le climat en est sain.

Le Continent est fort habité, et les terres y produisent des cannes à sucre, des cocotiers, de l'indigo, des arbres d'un bois incorruptible, propre à la construction des vaisseaux : on y nourrit des troupeaux de différentes espèces de bestiaux. Le roi de Quiloa est toujours un Africain ; mais, par un accord fait à l'amiable entre les deux peuples, les Maures y conservent beaucoup d'autorité. Et le visir, dont le titre est *Malindane*, et qui est un Maure, gouverne sous le nom du roi. Il pourrait même le déposer et en mettre un autre en sa place. Ce Malindane est nommé par les Maures. On assure qu'il part tous les ans de Quiloa une caravane d'Africains qui

traverse à pied tout l'intérieur de l'Afrique, et se rend sur la côte occidentale. Et ce récit se trouve en quelque sorte, confirmé par ce que dit M. de Grandpré, qu'il trouva au Congo une jeune négresse qui lui disait être venue du pays où le soleil en paraissant le matin, sortait du sein de la mer.

Monfia est une petite île à 19 lieues environ dans le N. E. de Quiloa. C'est une île déserte où vivraient tranquilles de nombreux troupeaux de bœufs, si les Maures et les Arabes s'occupaient moins souvent d'aller les chasser; sur la terre-ferme il y a d'épaisses forêts remplies d'éléphans, de rhinocéros, de tigres, de lions, de léopards, des ânes sauvages, de zèbres. Le gibier et le poisson d'eau douce y sont abondans; mais les fruits et les légumes y sont rares. Le mil est la nourriture des indigènes.

En remontant la côte au N. de l'île de *Zanzibar*, on trouve *Monbaça*, avec titre de royaume, dont la capitale est dans une île, où se trouve un bon port. *Mélinde*, peu loin au N., est aussi un lieu de commerce; mais il me semble que l'on s'en occupe peu, puisque deux marins dont j'ai sous les yeux les ouvrages très-récents, n'en disent rien.

La *Côte d'Ajan*, qui commence à-peu-près sous l'Équateur, et s'étend au N. jusqu'au cap Delgado, au 10.e deg. de lat. Sept. est très-peu connue. Les peuples qui l'habitent ne permettent pas d'aborder chez eux, ni de pénétrer dans leur pays.

Les cartes de l'Afrique offrent pour l'intérieur les noms de royaume de *Niméamay* ou *Mano-Emugi*, *empire*

empire des Bororos, *Monomotapa*. Mais j'aime mieux me taire sur ces empires, dont on ne sait rien de certain, que de répéter des contes qui n'ont aucun fondement, et qui ne servent qu'à enfanter des volumes.

Des îles qui avoisinent l'Afrique.

Des îles que l'on peut attribuer à l'Afrique parce qu'elles en sont proche, les unes sont à l'O. dans l'Océan Atlantique; les autres à l'E. dans le golfe ou mer des Indes.

I. A l'O. du détroit de Gibraltar et du mont Atlas qui termine l'Afrique au N. O., la mer offre principalement deux groupes d'îles que l'on pourrait croire avoir appartenu à un ancien Continent actuellement détruit. L'existence d'une ancienne île Atlantide, et l'existence actuelle des volcans qui tourmentent encore cette partie du globe, rendent très-probable l'opinion qui fait regarder les Canaries comme les restes de cette Atlantide; quoi qu'il en soit, je ne dois parler ici que de l'état actuel du globe, et cette partie nous offre l'île *Madère*, et *les Canaries*.

1.° L'île de *Madère*, découverte par les Espagnols, a reçu d'eux ce nom qui signifie *bois*, parce qu'alors elle en était couverte. Un incendie qui dura sept ans, l'en dépouilla, mais la couvrit de cendres qui ajoutèrent à la fertilité du terrain. Elle est célèbre, sur-tout, par son excellent vin. Cette île n'a guères que 15 lieues de long, et 60 de circonférence. Elle est sur-tout intéressante parce que presque tous les vaisseaux qui vont en Amérique ou aux Indes, trouvent intéressant d'y aborder; elle vient d'éprouver un ouragan terrible. Cette île appartient aux Espagnols : la capitale est FUNCHAL.

FUNCHAL est au fond d'une baie, et s'élève en amphithéâtre sur le penchant d'une montagne. C'est la résidence du gouverneur : le séjour en est agréable.

II. *Les Iles Canaries* sont plus méridionales. Les Anciens les nommaient *Iles Fortunées*. Elles sont au nombre de *Sept*, que l'on peut étudier dans cet ordre.

Deux à l'E.... *Lancerote*, et vers le S. O. *Fortaventure*.

Cinq en allant vers l'O.... *Canarie*, *Ténérif*, *Gomère*; au N. O. *Palme*; au S. O. *Fer*, que l'on nomme l'île de Fer.

Lorsque les Espagnols découvrirent ces îles, elles étaient habitées par un peuple nommé *Guanches*. Quoiqu'ils se soient attachés inhumainement à les détruire, cependant ils nous ont donné quelques connaissances sur ce peuple intéressant.

La Langue des Guanches était gutturale à ce qui paraît, et pour l'écrire, ils employaient des espèces d'hiéroglyphes que les Espagnols n'ont pas connus. Il s'habillaient de peaux, et soignaient des troupeaux. Mais si les Guanches avaient porté peu loin la culture de l'esprit et la pratique des arts, il paraît qu'ils avaient cultivé les vertus morales. Leur respect pour la mémoire et la cendre des morts en est une forte preuve. Ils pratiquaient l'embaumement comme chez les anciens Égyptiens, et l'on conserve encore de leurs momies qu'ils nommaient *Xaxos*. Ils les déposaient dans des grottes, où elles étaient placées sur des tréteaux.

Quoiqu'ils s'ocupassent d'agriculture, elle y était cependant peu florissante, parce que les terres étaient au

souverain : ils n'avaient en propres que leurs troupeaux ; composés sur-tout de chèvres. Et les chansons des bergers étaient les monumens de leur histoire. Elles contenaient les récits des événemens que l'on voulait transmettre aux âges futurs.

En général les Guanches étaient grands, forts, robustes, etc. avec le teint olivâtre ; mais il y avait de la différence entre les insulaires, d'une île à l'autre. (Pour de plus grands détails, voyez *les Essais sur les Iles Fortunées de M. Bory de Saint-Vincent*, in-4.°).

Depuis le temps où Ptolémée avait parlé des îles Fortunées, elles avaient été perdu de vue, jusque vers les 12.e et 13.e siècles, que les Arabes qui les connurent leur donnèrent le nom d'*Al-D'jézaïr-al-Khâlédat.* (Iles Fortunées) : c'était la traduction du Grec, on leur donnait aussi le nom d'*El-bard* (froid, glace), à cause du Pic de Ténérif, au haut duquel il fait très-froid.

Les Génois, les Portugais, les Espagnols, commençaient à les connaître. Ce fut alors qu'en 1344, Louis de la Cerda, fils du roi Alphonse (petit-fils d'Alphonse, ainsi que de Louis IX, par sa fille Blanche) qui avait renoncé au trône de Castille, obtint du Pape Clément VI, siégeant à Avignon, le titre de roi des Canaries, moyennant une somme d'argent qu'il devait donner au Saint-Père. C'était un singulier marché : l'un donnait ce qui n'était pas à lui ; l'autre promettait ce qu'il n'avait pas. Mais cette donation fut sans effet : un Français nommé Béthencourt, fit la conquête de ces îles sur les infortunés et vertueux insulaires : il en obtint de l'Espagne le titre de roi. Les événemens qui suivirent sont

curieux et nous font connaître l'esprit de ce temps. Les Espagnols formaient des prétentions sur ces îles : les Portugais, en 1477, en formèrent aussi. Mais les Espagnols y revinrent en 1478 et en 1480. Enfin, après les dernières défaites des Guanches, les Canaries furent déclarées, en 1497, appartenir à la couronne de Castille.

Je vais dire un mot de chacune de ces îles :

1.° Les deux îles suivantes appartiennent à une chaîne de montagnes sous-marines dont la direction est du N. E. au S. O.

LANCEROTE est la plus Sept. : on y cultive des vignes, des cotonniers, etc. On lui croit 8 à 9000 habitans ; la capitale est *Téguise*, sur la côte Orientale, ville d'à-peu-près 200 maisons.

FORTAVENTURE, au S. O., n'est séparée de la précédente que par un canal de deux lieues. Le terrain et les productions y sont à-peu-près les mêmes que dans l'île de Lancerote. La population peut être de 8600 habitans. La capitale est SANTA-MARIA-BETENCURIA, ville d'environ 100 maisons.

2.° Les îles suivantes sont formées par une chaîne de montagnes qui court de l'E. à l'O.

CANARIE, à l'O. un peu S. de Fortaventure, est une montagne très-élevée, et sur le sommet du centre il y a de la neige en tout temps. Le nom de cette île a passé à toutes les autres, comprises dans le même groupe. Elle le mérite sous un certain rapport ; car c'est la plus fertile de toute. Elle est fort ronde : la population est d'environ 48,000. La capitale est *Cindad de las Palmas*, ville d'à-peu-près 9000 ames, et faisant tout le com-

merce de l'île : le port se nomme *Porto de la Luz ;* il est au Nord.

TÉNÉRIF, à l'O. un peu Nord de Canarie, est la plus grande et la plus peuplée, et peut être regardée comme la capitale de cet Archipel. Elle se termine en pointe au N. E. On y récolte peu de grains, mais du vin très-abondamment, et plus que de toutes les autres îles ensemble. Cette île contient plus de 200 villes, villages, hameaux, etc. La description de cette île serait intéressante. Population à-peu-près 68,000 ames. La capitale est Sainte-CROIX, sur la côte E. vers le Nord, ville considérable, et dans laquelle résident les Autorités. C'est vers la partie septentrionale qu'est le *Pic*, qui s'aperçoit de 50 lieues en mer, et qui a 1904 toises d'élévation, selon M. Borda.

GOMÈRE, vers le S. O. et à peu de distance, est une assez petite île, formée par une montagne très-élevée dont le sommet est couvert de neige en hiver. Elle est très-fertile; les eaux y sont excellentes : on y trouve de vastes forêts. Population environ 7000 ames. La capitale est SAINT-SÉBASTIEN, à l'E., petite ville agréable et bien située.

PALME, assez loin au N. O., est aussi très-élevée, ayant au centre de vastes forêts de pins : le reste du pays est très-fertile. On y recueille beaucoup plus de soie que dans les autres îles. Population environ 24,000 ames. La capitale est SANTA-CRUZ, qui comprend, avec son territoire, 3700 habitans.

FER, ou L'ILE DE FER, au S. de la précédente et au S. O. de Gomère, est la plus anciennement célèbre et

la moins importante des Canaries. C'est la plus stérile et la moins peuplée. Population 4000 habitans, à-peu-près. Elle n'a pas de lieu considérable.

C'est parce que cette île est la plus occidentale des îles de l'ancien Continent, que l'on avait imaginé d'y faire passer le premier méridien d'où l'on compterait les longitudes. Ptolémée en avait donné l'exemple: le Père Feuillée en détermina la position; cependant le géographe Delisle supposa que Paris se trouvait au 20.e deg. quoiqu'il y ait réellement 30′ de plus. Ainsi, en se conformant à l'exactitude mathématique, il faudrait dire que Paris est à 20° 30′ de longitude Orient. de l'île de Fer; mais l'usage a prévalu de ne supposer que 20 deg. et même les astronomes et les géographes Français, ne comptent que du méridien de Paris. Une ordonnance de Louis XIII avait statué que les Français compteraient du méridien de l'île de Fer.

III. Peut-être peut-on placer convenablement ici un groupe d'îles, éloignées de l'Afrique, il est vrai, par le N.O., mais qui peuvent appartenir aux montagnes que renfermait l'ancienne Atlantide, si elle a existé. Ces îles se trouvent à la hauteur de l'Espagne, mais fort loin dans l'O. Les vaisseaux les visitent assez ordinairement à leur retour des Antilles et des provinces espagnoles. Ce sont les îles *Açores*, dont la principale est TERCÈRE, dont *Angra* est la capitale: c'est-là que le gouverneur Portugais y fait sa résidence. La plus considérable, ensuite, est *Saint-Michel*.

IV. Plus au S. le long de la côte d'Afrique, à la hauteur de cap Verd, c'est-à-dire, vers le 20.e et 21.e

degrés de latitude, sont les *Iles du cap Verd*, découvertes par les Portugais en 1450. Elles sont au nombre de 20, et petites, malsaines et peu fertiles. La principale est Saint-Iago. Ces îles appartiennent aux Portugais.

V. Dans la haute-mer, sont les deux îles de l'*Ascension* et de *Sainte-Hélène*.

L'ASCENSION, au S. E. des îles du cap Verd, est sous le 8.° deg. de lat. S. Ce n'est qu'un rocher volcanique, où pourtant les vaisseaux s'arrêtent utilement pour y ramasser des tortues, et pour y prendre des lettres qu'il est d'usage d'y laisser dans des bouteilles à l'entrée d'une caverne. Ces lettres instruisent du nom du bâtiment, de celui du capitaine, de sa destination, etc.

SAINTE-HÉLÈNE est plus considérable, à 16 deg. de lat. Sud : elle appartient aux Anglais et n'a qu'une ville. L'air est sain et le terrain fertile. Des rochers en rendent l'approche difficile.

VI. Dans le fond du golfe que forment à l'E. les terres de l'Afrique, on trouve les îles suivantes :

1.° L'île de Fernando-Po, (ou Paô). Cette île a pris son nom du capitaine Portugais qui l'a découverte en 1471. Elle est à 10 lieues environ de la rivière de Camaronès, a 26 lieues de tour, et appartient à l'Espagne depuis 1767, que le Portugal la lui a cédée. L'air y est sain. Elle est défendue par un bon château.

2°. L'ILE DU PRINCE, au S. par O. Cette île offre des ressources pour la relâche des bâtimens : l'eau y est excellente, mais seulement un peu crue ; les scorbutiques s'y rétablissent promptement : on y mange

d'excellens canards ; mais les oranges et les citrons y sont mauvais ; elle appartient aux Portugais.

SAINT-THOMÉ, au S. vers l'O., aussi aux Portugais, n'est guère habitée que par des Nègres convertis et des Métis. Le temps que l'on y appelle de l'hivernage, est un temps de pluies continuelles.

Iles de la mer des Indes.

Les principales îles réputées appartenir à l'Afrique, dans la mer des Indes, sont, en commençant par le Sud, l'île de *Madagascar*, l'île de la *Réunion*, l'île de *France*, les îles de *Comores*, les îles *Seychelles* et de l'*Amirauté* ; et vers le N. E. du cap Gardefan, l'île de *Socotora*.

MADAGASCAR. L'île de Madagascar, située dans la mer des Indes, à l'E., et très-près de la partie méridionale de l'Afrique, s'étend entre les 12°. et 16°. degrés de latitude méridionale. Son gisement est à-peu-près N. N. E. et S. S. O. Elle fut découverte en 1506 par le Portugais Laurent Almeyda ; les Persans et les Arabes qui la connaissaient depuis long-temps, la nommaient *Sarandib*. Son véritable nom est *Madécasse*. Les Portugais rejetèrent ce nom, et la nommèrent île *St.-Laurent*. Les Français, à leur tour, rejetèrent le nom de St.-Laurent, et, sous le règne de Henri IV, la nommèrent *île Dauphine*. Enfin, ils ont défiguré le nom véritable en celui de MADAGASCAR.

L'actif et savant Rochon évalue à deux cents millions d'arpens en bonne terre, la superficie de Madagascar.

Les deux plus hautes montagnes sont, *Vigagora*, dans le N., et *Botistmène*, dans le Sud, renfermant dans leur sein des minéraux précieux, et des fossiles intéressans. La terre y est si fertile, qu'il suffit de remuer, à peine la surface, pour faire rapporter environ cent pour un. Les forêts présentent une variété prodigieuse de très-beaux arbres de palmiers de toute espèce, des bois de teinture, des ébéniers, du bambou d'une énorme grosseur, des orangers et des citronniers. On y recueille différentes sortes de gomme, et particulièrement celle que l'on nomme *gomme élastique*.

Les insulaires de Madagascar se nomment indistinctement *Malégaches*, ou *Madégasses*. Ils sont, en général, d'une taille avantageuse; la couleur de leur peau est variée, par peuplade; les uns d'un noir foncé, d'autres basanées, cuivrées, olivâtres. Les Noirs seuls ont les cheveux crépus. En général, ils sont à l'inaction ou au plaisir; ils ne sont pas méchans, et sont sans vices, comme sans vertus; mais ils aiment vivement la liberté, et la respectent dans les autres.

Ils sont, ainsi que je l'ai dit, divisés par peuplades, ayant chacune un chef particulier; mais les terres n'y sont pas protégées; chacun jouit de ce qu'il a eu la fantaisie de cultiver, et qui n'était à aucun autre.

Les parties de l'île qui sont les plus connues des Français, sont: la province de Carnossi, où est le Fort *Dauphin*, au S. E. et au N.; mais sur la côte orientale, la baie d'*Antongil* et l'île de *Nossi-Ibrahim*, ou de Ste.-Marie.

Les peuples de Carna-nossi, ou Carnossi, ont déjà

quelques connaissances de l'esprit ; ils lisent, écrivent, etc., mais déjà ils sont victimes de l'abus que l'on en peut faire, puisqu'ils ont des sorciers d'autant plus dangereux, qu'ils s'attirent la confiance comme médecins.

Entre ceux qui ne sont pas de race nègre, on en distingue qui sont arabes, d'autres juifs, et enfin des forbans, qui se prétendent autorisés, par un ancien calife, à s'emparer de l'autorité, sous prétexte de répandre l'instruction.

Les Français ont essayé, à différentes reprises, de former de grands établissemens dans cette île ; mais leur conduite a nui à l'exécution de leurs projets. Il paraît que la partie septentrionale est la plus saine.

L'île de *la Réunion*, appelée pendant long-temps île *de Bourbon*, et que les Portugais connurent d'abord par le nom de *Mascarenhas*, est à l'E., et assez près de Madagascar ; elle peut avoir 50 lieues de circuit, mais n'a pas de port : elle est fort montagneuse, et renferme un volcan, dont les éruptions sont très-fréquentes, et le pays est brûlé à plus de deux lieues à la ronde. Les Français s'y établirent vers 1664. En 1718 on y fit venir des plans de Caféyer, de Mokha et d'Ouden, qui y ont très-bien réussi. Le chef-lieu de l'île est St.-Denys ; lat. 20° 51′ S. ; long. 53° 10′ Est.

La difficulté d'aborder à St.-Denys, dit M. Rochon, a fait inventer un port dont le tablier avancé au-dessus de la mer, est si élevé, qu'il ne peut être atteint par les plus hautes vagues. Là, pend une échelle de cordes à laquelle on monte en quittant la chaloupe. Il y a des

habitations dans l'intérieur de l'île; mais c'est, en général, de l'Ile-de-France, que la navigation de la mer des Indes tire de plus grands secours.

L'*Ile-de-France*, à 55 à l'E. de l'île de la Réunion, fut découverte par les Portugais, qui la nommèrent île du *Cirne*. Les Hollandais la leur enlevèrent, et la nommèrent *île Maurice*. En 1721, les Français voyant que les Hollandais l'avaient abandonnée, s'en emparèrent, et l'appelèrent *Ile-de-France*. Ce fut M. de la Bourdonnaie qui y fit exécuter tous les travaux auxquels cette île doit les causes de sa prospérité. Le Gouvernement de Bourbon y fut réuni, et elle devint le siége de l'administration ». Cette île possède deux ports, celui du S. E., et celui du N. O., que l'on nomme indifféremment *Port-Louis*. Le premier est fort dangereux; le second, d'un abord facile.

Cette île est sujette à des ouragans qui y ont souvent causé des dommages inappréciables. Elle produit fort peu de sucre, fort peu de coton, quelques cafés et de l'indigo. L'estimable Poivre, lors de son intendance, y a introduit la culture des épices, enlevées aux Molluques. La ville n'est pas très-belle: elle renferme une église en pierre, une salle de spectacle, une maison pour le Gouverneur. Les rues y sont embarrassées de trous et de quartiers de roche; mais cela n'empêche pas que l'on ne fasse, à l'Ile-de-France, un commerce considérable.

Les iles de Comores, au N. O. assez près de l'Afrique, sont habitées par des Arabes et des Pirates. Anjouan en est la principale. Les autres sont, *Comore*,

Méliote et *Mayotte*. Les Arabes y sont très-affables; mais l'air du pays est malsain. Les bâtimens qui, allant d'Europe dans l'Inde, passent par le canal de Mosambique, relâchent quelquefois à l'île d'Anjouan pour y prendre des rafraîchissemens dont cette île abonde.

Les iles Seychelles ou Séchelles sont vers le N. E. des précédentes, et forment un groupe considérable dont la plupart ont des noms français. La principale est Mahé, qui peut avoir six lieues de circuit. On y cultive avec succès les épiceries, et particulièrement la cannelle. Elle est habitée par des Français, et le Gouvernement de l'Ile-de-France y possède une maison, un magasin et deux pièces de canon pour les signaux. Le port est par la latitude de 4.°-38′. Sud; et 55.°-15′. de longitude orientale.

Socotora, au N. E. et près du cap *Gardefan*, peut avoir vingt-sept lieues et demi de long, sur six à sept de large. Le terrain en est montagneux : on y trouve des rafraîchissemens; mais l'eau y est saumâtre. Elle est habitée par des Arabes. Cette île produit le meilleur aloès.

TROISIÈME SECTION.

AMÉRIQUE.

Les anciens peuples durent principalement l'étendue de leurs connaissances en Géographie, à l'ambition des conquêtes; les souverains d'Assyrie portèrent leurs armes des bords du Tigre à l'Indus; ainsi que de l'Indus jusqu'à l'O. de l'Halys, dans l'Asie mineure, chez des peuples inconnus; Sésostris s'avança de l'Egypte au Caucase, pour soumettre la Syrie, l'Arménie, la Colchide; les Grecs fournirent, par leurs exploits, les premières lumières sur des pays ignorés. Des historiens les recueillirent; les lettres s'en enrichirent, le commerce en profita.

Le commerce donna, aux Tyriens, aux Carthaginois, aux Arabes, la connaissance des peuples très-éloignés; mais en cherchant à les découvrir, ils ne travaillaient que pour eux, et même ils mettaient un soin avide à bien cacher leurs découvertes. Les conquêtes, au contraire, entraînent avec elles une publicité nécessaire. Les Romains, en conquérant l'Univers, multiplièrent les communications, en propagèrent la topographie. Constantinople éclaira l'Europe sur l'Asie, par son commerce avec elle. A la chute de l'Empire d'occident, on vit sortir du golfe Adriatique, un peuple d'insulaires, qui s'éleva par le commerce à un degré de puissance telle, qu'enfin il rivalisa avec l'Em-

pire d'Orient et les Etats les plus puissans de l'Europe occidentale : ce fut la République de Venise. Gènes, dont la fondation était plus ancienne ; et Pise, dont le territoire était bien moins étendu, entreprirent de rivaliser avec elle, et obtinrent des succès. Cependant cette dernière, succomba dans sa concurrence avec Gènes ; mais Gènes avait réussi à obtenir, des Ottomans, des établissemens que l'on eût refusé à Venise, amie déclarée des Grecs, lors de l'arrivée de ces conquérans, et de leurs conquêtes en Europe. Les Génois établis à Galata et dans la Crimée, firent tout le commerce de la mer Noire, et procurèrent à l'Europe toutes les marchandises qui provenaient ou qui passaient par la haute Asie ; mais d'autres Orientaux, maîtres de la Syrie et de l'Egypte, n'ayant pas les mêmes griefs à imputer aux Vénitiens, guidés d'ailleurs par leur intérêt, ce grand mobile des actions humaines recevaient les Vénitiens dans leurs ports, et ceux-ci y trouvaient les marchandises de l'Inde à meilleur marché et plus abondamment que les Génois sur la mer Noire. Mais, si dans cette lutte, de l'intérêt contre l'intérêt, la victoire ne fut pas en faveur de Gènes, elle eut du moins l'honneur de voir naître dans son sein l'homme immortel qui, découvrant de nouvelles terres, un nouveau monde, ouvrit une nouvelle carrière à l'avidité des conquêtes, aux ressources du commerce.

Il est bien étonnant que dans la position où se trouvaient les Génois, ils n'aient pas mieux accueilli les offres de leurs concitoyens. S'il se fût rencontré à la

tête de leurs résolutions, un homme doué d'un génie aussi élevé que celui de Cristophe Colomb, sa demande eût été regardée comme un bienfait. Mais il parlait à un conseil de marchands, qui n'y vit d'abord que de la dépense. A la vérité, sa démarche ne réussit pas mieux en France, ni en Angleterre ; mais on sait dans quel état d'agitation étaient alors ces deux royaumes : de plus, on n'y cultivait guère plus les sciences que dans le reste de l'Europe.

Le roi Ferdinand et la reine Isabelle, qui l'accueillirent en Espagne, étaient dans une position tout-à-fait différente. Leur mariage avait réuni les couronnes de Castille et d'Arragon, et, par suite, toutes les provinces qui appartenaient à l'un ou à l'autre de ces États. La Puissance de ces deux souverains avait écrasé celle des Arabes, et devait enfler en eux le sentiment de leur gloire. Ce sentiment même devait être aiguillonné par les succès des Portugais, qui, dès 1484, avaient porté leurs armes en Afrique, y avaient pris Ceuta, et continuaient de faire des découvertes le long de la côte occidentale de cette partie, dont ils doublèrent d'abord plusieurs caps. Cristophe, ayant rassemblé le peu de notions qu'il put se procurer quant aux navigations qui avaient eu lieu sur l'océan Atlantique, exposa que, vu la sphéricité de la terre, il serait possible d'arriver par cette voie aux côtes orientales de l'Inde. Le principe était juste ; mais il devait en conclure en même-temps, que cette distance était trop considérable pour être parcourue en quelques mois. Il est probable qu'il avait déjà des notions assez positives,

que des terres avaient été vues de ce côté, soient les Açores, soient quelques autres îles; et qu'en s'y portant, il étendrait les découvertes antérieures. Admis en présence de la reine Isabelle, cette princesse prit confiance dans l'exposé que lui fit Colomb, et lui fournit des vaisseaux. Il partit le 3 août 1492 du port de Palos, avec trois petits bâtimens, découvrit d'abord les îles qui entourent à l'E. la partie de mer que l'on a depuis nommé golfe du Mexique, et prit possession, au nom de ses souverains, de celle qu'il nomma *Hispaniola*, ou la petite Espagne, et que nous nommons *Saint-Domingue*.

Dans le cours des années qui suivirent, il revint, retourna, fut comblé d'honneurs, accablé de disgraces, puis réabilité, laissa une fortune considérable, et un nom immortel.

Deux conquérans soumirent peu après à l'Espagne, les deux seuls États que renfermât alors l'Amérique; Cortez conquit le Mexique; Pizzare, le Pérou. Cependant ce fut Amérique Vespace, Florentin, au service de l'Espagne, qui, ayant donné plus d'extension aux découvertes de la partie continentale, appelée *Terre-Ferme*, donna son nom au Continent tout entier. Peut-être ceux qui favorisèrent alors cette dénomination, n'écoutaient-ils que leur jalousie contre Colomb, et cherchaient-ils à éclipser sa gloire. Ce qu'il y a de très-sûr, ce qu'il avait lui-même découvert les côtes du Continent après avoir connu les îles. Vers le Nord, où ce que l'on n'en connaît, n'avait pas enflammé la cupidité des Espagnols, des Français et des Anglais,

découvraient

découvraient aussi de nouvelles terres. Enfin on connut tout un Continent qui reçut le nom d'*Amérique*, et le rang de *quatrième* partie du monde.

Je vais actuellement faire connaître cette quatrième partie du monde, sans m'astreindre à l'ordre chronologique des découvertes.

Situation et étendue de l'Amérique.

L'AMÉRIQUE est à 1500 lieues environ, à l'O. de l'ancien Continent, et renferme, du Nord au Sud, une longueur de plus de 3000 lieues. Entourée de tous côtés par la mer, et n'étant connue que depuis la fin du quinzième siècle, elle a mérité d'être désignée par le nom de *Nouveau Continent*.

Mais la nature l'a divisée en deux parties séparées entre elles par un vaste golfe, que l'on nomme golfe du Mexique, et qui peut-être offrait une partie des terres du Continent, actuellement détruite par les eaux. A l'E. de ce golfe, sont les îles appelées *Antilles*. A l'Ouest, une chaîne de montagnes qui se trouve sous le 10.e degré de latitude, ne forme qu'un isthme assez étroit. Cet isthme joint ensemble, l'Amérique *Septentrionale*, qui est au N. du golfe, à l'Amérique *Méridionale*, qui est au Sud. Dans sa totalité, l'Amérique est inclinée par rapport à l'Équateur, d'environ 60 degrés.

I. Amérique septentrionale.

L'Amérique septentrionale est, en général, de forme triangulaire. Elle s'étend du 10.e degré de latitude septentrionale jusqu'au-delà du 70.e Dans sa partie du Nord, sous le cercle polaire, elle touche au 8.e degrés de longitude occidentale du méridien de Paris; et à l'O. elle touche au 150.e Mais on sait qu'à cette latitude les deg. de long. n'ont guères que neuf lieues : au lieu que, sous l'Équateur, ils en contiennent 25, ainsi que les deg. en latitude.

Géographie physique.

Cette partie de l'Amérique n'est pas encore assez bien connue dans sa totalité, pour en traiter la Géographie physique d'une manière bien complète, et surtout assez instructive. Je me réserve d'en parler, relativement aux États-Unis, d'après l'excellent ouvrage que vient de publier le Sénateur Volney.

Je dirai seulement que la partie N. O. renferme deux très-grands golfes, sous les noms de baies d'*Hudson* et de Baffin; qu'à l'O. de la baie d'Hudson, un plateau élevé y porte du 60.e degré au 41.e une suite de lacs communiquant entre eux, et que l'on peut nommer dans cet ordre le *Grand Lac* ou lac des Esclaves. Le *lac Clear*; le lac Wimplet; le lac des Bois qui est très-petit. Puis les lacs *Supérieur*, *Michigan*, *Huron*, *Erié*, *Ontario*, d'où sort le fleuve Saint-Laurent. *Voyez* tom. 1, page 78.

Il paraît qu'une longue chaîne de montagnes en parcourt la partie Occidentale, à une distance tantôt plus, tantôt moins grande de la côte. On trouve de même une assez longue chaîne dans la partie Orientale, entre les 30.e. et 40.e degrés de latitude.

Les grandes rivières de l'Amérique septentrionale, sont le fleuve *Saint-Laurent*, qui coule à l'E. le *Missouri* et le *Mississipi*, qui, réunis, se rendent dans le golfe du Mexique. Ce dernier y arrive avec son nom; si l'on eût mieux connu la source du Missouri, qui est plus septentrionale, il est probable que c'eût été lui qui eût porté son nom jusqu'à la mer.

Divisions politiques.

L'Amérique septentrionale est presque toute entière au pouvoir de deux nations Européennes, les Anglais et les Espagnols. Les parties du N. et de l'O. sont encore occupées par des nations sauvages qui s'affaiblissent insensiblement, et finiront par s'éteindre moins encore par les guerres qu'on leur fait, que par leurs propres vices, entre lesquels il faut mettre au premier rang, l'excès des liqueurs fortes, et aussi le malheur de manquer habituellement d'une nourriture suffisante, puisqu'ils ne vivent que de chasse, et que le pays s'épuise en animaux.

Les parties possédées par la nation anglaise, sont le *Canada* et la *terre de Labrador*, les *Etats-Unis*; avec cette différence seulement, que ces États sont indépendans du Gouvernement anglais de l'Europe.

Les parties soumises aux Espagnols, sont la *Floride*, le *nouveau Mexique*, la *Californie*, et la côte appelée *nouvelle Californie*; enfin le *Mexique*, ou *nouvelle Espagne*.

Le reste est occupé par les nations sauvages.

Voici ce que le Sénateur Volney, dans son excellent ouvrage, nous donne sur l'étendue de l'Amérique septentrionale et sur sa population.

L'étendue en *lieues carrées* est de 672 milles.

La population est à-peu-près :

En Canada de.	200,000 ames.
Dans les États-Unis.	5,215,000
La Louisiane, haute et basse. . .	40,000
Les deux Florides.	40,000
Total des Européens.	5,495,000
Nations sauvages.	672,090.

Ce qui ne donne pas un sauvage par 3 lieues carrées.

I. Possessions de la couronne d'Angleterre.

Je comprends sous ce nom tout ce que possèdent les Anglais depuis la ligne de démarcation qui les sépare des États-Unis au S., jusqu'aux côtes de la baie d'Hudson, où ils ont des établissemens.

Canada, etc.

Le Canada touche aux États-Unis : il est traversé de l'O. à l'E. par le fleuve St.-Laurent. Ce pays est plus froid que semblerait le promettre la latit., puisqu'il est par les 46.° et 47.° degrés, comme à-peu-près le milieu

de la France. Cependant il y neige dès le mois de novembre, et la neige y dure jusqu'au mois d'avril; le ciel est clair, l'air est sec et la neige épaisse de 4 à 6 pieds. Elle est telle, sur-tout vers Québec, où le thermomètre descend ordinairement à 20 et 24 degrés sous la glace : on y a vu, en 1790, geler le mercure, ce qui suppose 38 à 40 degrés. En Europe, ce phénomène n'aurait lieu que sous les 60 degrés de latitude. Cependant il faut observer qu'à Montréal, qui est plus haut sur le fleuve, les neiges durent deux mois de moins qu'à Québec; et à Niagara, bien au-dessus de Montréal, ces neiges sont de deux mois encore plus courtes que dans cette ville. Mais, si dans ces parties les froids sont plus considérables qu'en Europe, à même latitude, les chaleurs, pendant deux mois environ, y sont aussi plus fortes. L'ouvrage déjà cité, de M. Volney, donne la cause de ces contrariétés apparentes.

Le sol du Canada est, en général, assez fertile : on y recueille différentes sortes de grains, du tabac, des herbes excellentes pour les bestiaux, et différentes espèces de bois. Il y a des mines de charbon de terre, et une mine d'argent près de Québec.

Le fleuve St.-Laurent, grossi des eaux de plusieurs rivières, est extrêmement large, et si profond, qu'il porte des vaisseaux de guerre presque jusqu'à Québec, c'est-à-dire à 137 lieues de la mer.

Les animaux, dont les fourrures ont principalement attiré les Européens dans le *Canada*, sont en assez grand nombre. Ce sont sur-tout les castors et les loutres, qui vivent dans l'eau et sur terre; et, sur la terre seule-

ment, les cerfs, les élans, les daims, les ours, les renards, les martres. Le dictionnaire d'Histoire Naturelle et quelques ouvrages géographiques, donnent des détails intéressans sur ces animaux.

Différentes nations que l'on désigne par le nom de Sauvages, sont les habitans naturels de ce pays.

Les Français ont, ce me semble, l'honneur d'avoir découvert ce pays; les Anglais en ont la prétention. Quoi qu'il en soit, il est certain que les Français y abordèrent dès 1535. Ils ne s'y établirent pas d'abord, mais s'y rendaient pour le commerce des fourrures. Les avantages qu'il présentait éveillèrent bientôt l'ardeur commerçante des Anglais. Ils se persuadèrent même qu'ils pourraient, par le N. O., parvenir dans la Grande Mer, et de-là, sur les côtes de la Chine. Une compagnie s'en occupa dès 1576. Forbisher découvrit seulement le Continent de la Nouvelle Bretagne, ou *Terre de Labrador*. En 1585, Jean Davis s'éleva encore plus au N. Hudson, qui a donné son nom à un grand golfe, qui ne reçut d'abord et n'a conservé que le nom de baie, fit successivement trois voyages, toujours pour tenter ce passage désiré. Les années 1607, 1608 et 1610 le virent revenir d'Europe pour tenter de nouveaux efforts. Il fut abandonné par son équipage en 1611, et périt victime de son zèle et de cette atrocité. Il avait pénétré jusqu'au 80.e degré et demi de latitude dans la mer Glaciale. La découverte de la baie d'Hudson donna lieu à l'établissement d'une compagnie, à laquelle le Gouvernement anglais accorda de grands priviléges; elle se forma en 1690. Elle y a fait construire quatre

Forts sur la côte occidentale. Les Français, dans la dernière guerre, les attaquèrent, et y firent un dégât de 9,600,000 francs.

L'Angleterre y envoie tous les ans pour 384,000 fr. de marchandises, et en reçoit en retour pour 704,000 fr., ce qui donne un gain de 320,000 fr. C'est au détroit de Michilimackinack, entre le lac Huron et le lac Michigan, qu'est l'établissement des Illinois, l'un des plus grands comptoirs pour les fourrures.

Les Français faisaient aussi le commerce en Canada; mais les Anglais, avides d'étendre leurs possessions, et comptant pour rien la foi des Traités, firent la guerre aux Français, et les forcèrent de leur céder ce pays à la paix de 1763; ils l'ont gardé depuis.

La division des possessions anglaises dans l'Amérique du Nord, sont le *haut* et le *bas* Canada, le nouveau Brunswick et la nouvelle Ecosse.

La rigueur du froid de cette contrée a décidé des objets de commerce que l'on y transporte. Ce sont,... du vin, du rhum, des draps, des couvertures, de la grosse toile, du fer travaillé, des fusils, de la poudre, des balles, des pierres à fusil, des chaudrons, des hachettes et des colifichets.

« Quand ce pays était au pouvoir des Français, les Indiens fournissaient la pelleterie; les marchands français, à la manière des naturels du pays, traversaient les grands lacs et les rivières dans des canots, portant leurs marchandises dans les parties les plus éloignées de l'Amérique occidentale, et chez des nations absolument inconnues aux Anglais. Ces Indiens leur ap-

portaient également leurs denrées, parce qu'ils étaient accoutumés à trafiquer avec eux. Dans cette vue, des gens de tous les côtés, quelques-uns même à la distance de 400 lieues, se rendaient à la foire de Montréal, qui commençait en juin et durait quelquefois trois mois. Dans ces occasions on observait de grandes solennités; on plaçait des gardes, et les gouverneurs prêtaient la main au maintien de l'ordre, au milieu d'un si grand concours et d'une si grande variété de nations sauvages. Il arrivait néanmoins quelquefois beaucoup de tapage et de désordre, et les Indiens aiment tant l'eau-de-vie, qu'ils donnaient souvent, pour un verre de cette liqueur, tout ce qu'ils possédaient. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que plusieurs de ces nations passaient par l'établissement anglais d'Albani, dans la Nouvelle-Yorck, et alongeaient leur route de plus de 80 lieues pour aller jusqu'à Montréal, quoiqu'elles eussent pu acheter les marchandises à meilleur compte dans des postes anglais moins éloignés, tant les Français surpassaient les Anglais dans l'art de gagner l'affection de ces sauvages ». (*Guthries*, *Canada.*)

Le Canada est, comme je l'ai déjà dit, divisé en *haut* et en *bas*. En 1791 on en a fait deux administrations séparées, soumises cependant à un gouverneur-général de toutes les possessions anglaises. Chacune de ces provinces a une constitution représentative. Mais l'autorité du gouverneur-général est telle, que les gouverneurs particuliers ne sont, en quelque sorte, que ses lieutenans, et par-tout où il arrive, il rend nulle leur autorité.

Les limites entre les deux Canadas, sont à une centaine de milles plus haut que Montréal. On sent bien que l'étendue du haut Canada doit être considérable, puisqu'il peut s'étendre de découvertes en découvertes jusqu'à la Grande Mer.

Le haut Canada comprend tout le pays qui avoisine les lacs : c'est un pays absolument neuf. La métropole est YORCK, sur la rive N. du lac Ontario, à-peu-près vis-à-vis de Niagara, qui est au S. Les terres qui l'environnent sont fertiles, et comme elle présente une rade admirable par son étendue, sa sûreté, sa position, elle a tous les moyens de profiter du commerce du lac. A la vérité, il se présente de nouveaux projets ; ainsi je ne puis donner ceci que comme un aperçu. On estime la population du haut Canada à 30,000 individus, dont un grand nombre de Français et des Anglo-Américains, qui s'y sont transportés. Ce pays ne paie pas d'impôts à l'Angleterre, mais seulement quelques droits sur les vins.

On divise ce pays en quatre districts pour le civil, et en douze comtés pour le service militaire : tout homme y est soldat depuis l'âge de 16 ans jusqu'à 50.

Comme c'est dans le haut Canada que l'on trouve la cascade de Niagara, entre le lac *Erié*, au S., et le lac *Ontario*, au N., je vais, d'après l'ouvrage très-détaillé du voyageur la Rochefoucault-Liancourt, en donner une courte description.

« C'est à *Chippawa* même (Fort situé un peu au S.), que ce grand spectacle commence. Le fleuve qui, depuis le lac Erié, s'est toujours étendu, est large en

cet endroit de plus de 3 milles ; mais il se resserre peu après : la rapidité de son cours, déjà considérable, redouble encore, et par la grande inclinaison du terrain sur lequel il coule, et par le rétrécissement de son lit. Bientôt la nature de ce lit change ; c'est un fond de roc, dont les débris amoncelés ne présentent des obstacles à ces eaux que pour en augmenter la violence. Après un pays presque plat, une chaîne de rocs très-blancs s'élève ici aux deux côtés du fleuve, réduit à la largeur d'un mille : ce sont les monts *Alléganys*, qui ont, pour arriver à ce point, traversé tout le continent de l'Amérique depuis la Floride. Le fleuve Saint-Laurent, ici nommé *rivière de Niagara*, resserré par les rochers à sa droite, se divise : une branche suit les bords de ces rochers, dont la projection la jette elle-même fort en avant ; l'autre, c'est la plus considérable, séparée de la première par une petite île, se jette brusquement sur la gauche, s'y fait, au milieu des pierres, une espèce de bassin qu'elle remplit de ses tourbillons, de son écume et de son bruit ; enfin, arrêtée par les nouveaux rochers qu'elle trouve à sa gauche, elle change son cours plus brusquement encore, à angle droit, pour se précipiter, en même-temps que la branche droite, de 150 pieds de hauteur, par-dessus une table de rochers presque demi-circulaire, applanie sans doute par la violence de cette immense masse d'eau, qui roule depuis la naissance du monde.

Là elle tombe en formant une nappe presque égale dans toute son étendue, et dont l'uniformité n'est interrompue que par l'île qui, séparant les deux bran-

ches, reste inébranlable sur son roc, et comme suspendue entre ces deux torrens, qui versent à-la-fois, dans cet énorme gouffre, les eaux des lacs *Erié*, *Michigan*, *Saint-Clair*, *Huron*, *Supérieur*, et celles des rivières nombreuses qui alimentent ces espèces de mers.

Les eaux des deux cascades tombent à pic sur les rocs : leur couleur, en tombant, souvent d'un vert foncé, souvent d'un blanc écumeux, quelquefois absolument limpide, reçoit mille modifications de la manière dont elles sont frappées par le soleil, de l'heure du jour, de l'état de l'atmosphère, de la force des vents. Précipitée sur les rocs, une partie des eaux s'élève en une vapeur épaisse qui surpasse souvent de beaucoup la hauteur de leur chute, et se mêle alors avec les nuages. Les autres se brisant sur des monceaux de rochers, sont dans une continuelle agitation; long-temps en écume, long-temps en tourbillons, elles jettent contre le rivage, des troncs, des bateaux, des arbres entiers, des débris de toutes les espèces qu'elles ont reçus ou entraînés dans leur cours.

Le lit du fleuve, maintenu entre les deux chaînes de montagnes d'un roc vif qui continue assez loin au-dessous, est encore plus resserré après la chute : le bruit, l'agitation, le cours irrégulier et rapide, s'en prolongent sept à huit milles plus loin : ce n'est qu'à *Queen's-Town*, distant de neuf milles de la chute, que le courant ayant repris plus de largeur et de calme, peut être passé avec sécurité.

On peut descendre, avec des risques infinis, jusqu'au

bas de cette chute. Là, on se trouve dans un tourbillon d'eau dont on est percé. Les vapeurs qui s'élèvent de la chute, se confondent avec les flots qui en tombent ; le bassin est caché par ces épais nuages ; le bruit seul, plus violent que par-tout ailleurs, est une jouissance particulière à cette situation. On peut avancer quelques pas sur les rocs, entre l'eau qui tombe et le pied du rocher d'où elle se précipite ; mais on est alors séparé du monde entier, même du spectacle de cette chute, par cette muraille d'eau qui, par son mouvement et son épaisseur, intercepte tellement la communication de l'air extérieur, que l'on serait suffoqué si l'on y restait long-temps. Enfin, dit cet exact voyageur, chercher à décrire ce beau phénomène et l'impression qu'il cause, ce serait tenter au-dessus du possible. »

Le bas Canada est plus connu et plus habité. Les principaux lieux sont :

QUÉBEC, capitale, au confluent du fleuve Saint-Laurent et de la petite rivière de Saint-Charles : elle est divisée en haute et basse villes, commandées par une bonne citadelle : le port est en face de la ville, sur la gauche du fleuve, moins large en cet endroit. On y compte environ 15000 habitans.

Les TROIS-RIVIÈRES, a pris son nom de ce qu'en effet trois rivières se rendent dans le fleuve en cet endroit. Elle est très-fréquentée par les sauvages, qui y apportent des fourrures.

MONTRÉAL, en remontant le fleuve, à 24 myriamètres de Québec, est dans une île qui a plus de

quatre myriamètres de long, et moins de deux en largeur : la ville est divisée en rues belles et régulières; elle est fortifiée.

Nouvelle Ecosse. Le nom de Nouvelle Ecosse, qui désigne aujourd'hui le pays renfermé par la côte qui s'étend des États-Unis, à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent, ne paraît avoir exprimé, dans les premiers temps, qu'une grande péninsule de forme triangulaire, située vers le milieu de ce vaste espace. C'est cette presqu'île que les Français nommaient *Acadie*, et dans laquelle ils s'étaient établis en 1604. Elle a passé ensuite aux Anglais, et leur fut confirmée par la paix d'Utrecht. On y trouve une province appelée *Nouvelle-Brunswick*. En général, ce pays n'est pas fertile, excepté en chanvre et en lin : il y fait très-froid. Les lieux les plus considérables sont :

HALIFAX, dans un lieu nommé d'abord *Chibouktou*, sur les terres des sauvages appelés *Mikmaks* : c'est un des meilleurs ports de l'Amérique.

ANNAPOLIS, sur la côte orientale de la baie de Fundi : elle a été capitale.

SAINT-JEAN est un nouvel établissement, à l'embouchure de la rivière du même nom, qui se jette dans la baie de Fundi.

D'autres établissemens plus nouveaux encore, sont : *Sheburne*, *Parr-Town*, *Digby* et la *Nouvelle-Edimbourg*.

Le *Labrador* ne mérite pas une description.

Les Anglais possèdent aussi les îles situées dans ou près le golfe Saint-Laurent. Ce sont :

L'île de *Saint-Jean*, la plus avancée dans le golfe, ayant de largeur à-peu-près *dix* myriamètres, mais seulement *cinq* kilomètres de large : elle a un peu la forme d'un croissant. L'hiver y est long, le froid est excessif, la neige abondante, la quantité d'insecte prodigieuse ; mais la côte est saine, le port excellent, et les havres commodes. Après avoir été dans la dépendance de la Nouvelle Ecosse, cette île, en 1772, a commencé à être le siége d'un Gouvernement. Il y a un conseil, une assemblée, une douane, une amirauté: *Charlotte-Town* en est le chef-lieu.

L'île du *Cap-Breton*, à l'entrée du golfe, a 16 myriamètres de longueur, sur 10 environ de largeur. Elle est hérissée, dans sa circonférence, de petits rochers séparés par les vagues. Tous les ports y sont ouverts à l'Orient, en tournant au Sud. On ne trouve sur le reste que quelques mouillages pour de petits bâtimens. A l'exception des lieux montueux, sa surface a peu de solidité : ce n'est par-tout qu'une mousse légère et de l'eau. Il y fait beaucoup de brouillards, et le climat y est froid. Les Français s'en étaient rendus maîtres en 1713. LOUISBOURG, sur la côte à l'E., a un port très-bon et très-vaste : cette ville est sur une langue de terre. On ne s'y occupe que de la pêche.

L'île appelée *Acadie* est au couchant, et n'en est séparée que par un détroit de deux myriamètres au plus. Elle est presque toute l'année couverte de neige : des sauvages s'y rendent en certains temps pour la chasse.

Terre-Neuve, à l'O. du golfe, est entre les 46.° et 52.°

degrés de latitude, et les 55.e degrés 20 min. et 61.e degrés 20 min. de longit. Cette île est de forme triangulaire, ayant à-peu-près 50 myriamètres de long, sur 30 environ de large. Le froid y est considérable et les brouillards presque continuels; elle est en grande partie couverte de bois. Elle n'est précieuse pour les Européens que par ses côtes, où l'on s'établit dans le temps de la pêche de la morue, sur le grand banc, que l'on surnomme de *Terre-Neuve*. Lors de la dernière paix, il fut convenu que les Français jouiraient de la côte qui commence au cap *Saint-Jean*, à l'E., remonte par le N. et redescend jusqu'au cap *Raye*; et que les Anglais iraient du cap *Raye*, qui est au S. O. par le S. et remontant au N. jusqu'au cap *Saint-Jean*: cette partie de la côte est moins bonne que l'autre. Au reste, l'intérieur de l'île ne paraît pas habité: les Esquimaux qui y viennent dans le temps des chasses, s'en retournent lorsque cette saison est passée. Cette île fut découverte en 1497 par Jean Cabot, Vénitien.

Au S. de l'île de *Terre-Neuve*, sont l'île *Saint-Pierre*, et les îles *Miquelons*.

L'île *Saint-Pierre* peut avoir 11 à 12 myriamètres de circonférence, avec un port où 30 petits bâtimens peuvent trouver un asile sûr. Autrefois les pêcheurs s'y rendaient seulement dans la saison propre à leur objet: depuis, des hommes courageux ont entrepris d'y passer les hivers: en 1773 il y avait plus de 600 domiciliés.

Les *Deux Miquelons* ont aussi des habitans: elles servent de même, si l'on peut employer cette expression, d'atelier aux pêcheurs.

Ces trois îles avaient été abandonnées aux Français, par la paix de 1783.

II. Etats-Unis.

Géographie physique.

Ces Etats occupent, dans l'Amérique septentrionale, toute la partie qui s'étend depuis le Canada, sous le 45.° degrés de latitude, jusqu'à la Floride, sous le 31.° Une longue chaîne de montagnes en est le trait dominant.

Cette chaîne qui commence à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, où sont, sur la rive méridionale, les caps *Monts de Notre-Dame*, et de la *Magdeleine*, était appelée par les sauvages du Nord, *Montagne-sans-Fin*; les Européens l'ont d'abord nommée *Apalache*, parce que la nation qu'ils y trouvèrent portait ce nom. Cependant le nom d'*Alléguény*, paraît-être celui qu'employaient les sauvages dans quelques intervalles; certaine étendue porte le nom de *White-Oack*, montagne du chêne-blanc; *Bleue-Montain*, montagne bleue, etc. La direction de cette longue chaîne, qui décide de celle de toute la côte, est du N. E. au S. O.; et de plus, elle détermine en quelque sorte la température et les climats de cette partie de l'Amérique, du moins elle y a une influence très-marquée.

Comme les possessions des Anglo-Américains s'étendent des bords de l'océan Atlantique, jusques très-avant dans l'ouest, comprenant toute la partie orientale du bassin du Mississipi, il s'en suit nécessairement qu'elles

qu'elles sont coupées, dans le sens du N. E. au S. O., par la chaîne de montagnes sans fin, ou des *Alléghanys*. Ce partage physique donne trois longues contrées parallèles.

1.° La contrée Orientale, entre les montagnes et la mer.

2.° Toute la partie montagneuse, qui renferme les sources des rivières ayant environ 400 lieues de long sur une largeur de 30 à 40 lieues.

3.° La contrée occidentale, située entre les montagnes à l'E. et le Mississipi à l'Ouest.

Mais, à cause de ses rapports physiques avec les deux autres régions, je vais traiter d'abord, de la partie montagneuse indiquée ici N.° 2.

I. Cette chaîne que nous pourrions appeler les Alpes Américaines, diffère essentiellement des Alpes de l'Europe, en ce qu'elle est moins haute, et que les points les plus élevés ne vont pas au-delà de 822 mètres, ou 405 toises, excepté dans le Nord, où l'on trouve dans l'État de Vermont, le pic de *Kellington* qui a 1,049, et dans le New-Hampshire, les *Montagnes-Blanches*, hautes de 2,361 mètres. C'est dans ces montagnes que prennent leur source les rivières que je ne nomme point ici pour éviter les répétitions, parce que je les ferai connaître en traitant de chacun des États auxquels elles appartiennent; il en est de même des dénominations particulières des montagnes.

Ces hautes montagnes, par leur élévation, influent aussi sur le climat des contrées qu'elles avoisinent. On a remarqué qu'à partir des bords de l'Océan Atlantique,

le climat devient de plus en plus froid à mesure que l'on s'approche des montagnes, allant ainsi de l'E. à l'O.; mais qu'au-delà des montagnes, toujours dans la même direction à partir des montagnes, le climat change dans la même progression, à mesure que l'on s'approche du Mississipi.

Cette différence, comme le remarque M. Volney, est accompagnée de deux circonstances majeures; 1°. c'est que par-delà les 35°. et 36.e degrés de latitude, allant au S., cette différence cesse d'avoir lieu; 2°. c'est que la même différence cesse aussi en remontant vers le N., entre les 44°. et 45°. degrés. Ce qui prouve bien qu'elle est causée par la chaîne de montagnes qui cesse aux termes que je viens d'indiquer.

On a remarqué, dans toute cette partie de l'Amérique, que les pluies sont bien plus abondantes que généralement en Europe, et la différence, en terme moyen, est d'environ un tiers; mais ce qu'il faut remarquer sur-tout, c'est qu'en général il y a moins de jours pluvieux, d'où il suit que les arrosemens sont plus doux en Europe, et qu'en Amérique les ondées sont plus fortes.

Les vents y sont aussi différens des nôtres pour les points habituels de direction, et pour leur influence sur la température.

Le vent du *Nord* est le plus rare; il y a des contrées où il ne souffle pas huit jours de suite, et lorsqu'il se fait sentir, il est plutôt humide que sec, plus nuageux que clair, et toujours froid

Le vent du *Nord-Est*, sur la côte Atlantique, est

humide et froid ; il donne la neige et les brouillards. Mais à l'O. des Alléghanys, ce vent s'étant, dans son passage, dépouillé des parties aqueuses dont il était saturé, il est plutôt sec qu'humide, plutôt léger et agréable que pesant et fâcheux.

Le vent du *Sud* direct, transportant avec lui une vapeur humide, est regardé comme une brise rafraîchissante, parce qu'il tempère l'ardeur excessive du soleil.

Le vent de *Sud-Ouest* est un des trois qui dominent le plus aux États-Unis ; il est plus fréquent pendant l'été que pendant l'hiver, et plus habituel dans le pays de l'Ouest que sur la côte Atlantique. Vers le solstice d'été, il règne sur cette côte d'une manière plus constante qu'aucun autre vent. Mais, dans le bassin du Mississipi et de l'Ohio, c'est-à-dire, depuis la Floride jusqu'aux lacs, et à Montréal, il règne pendant dix mois de l'année. Pendant les deux autres mois qui sont ceux du solstice d'hiver, on a les vents de N. O. et de N. E.

C'est lorsque ces vents du S. O. et du N. E. se rencontrent, qu'il en résulte des orages épouvantables, qui souvent ne s'étendent pas même jusqu'à la mer.

Au surplus, il faut ajouter que les grands abatis des forêts et la culture, changent insensiblement la rigueur du climat.

II. C'est sur la côte Atlantique que l'on trouve successivement, en venant du Nord, les États suivans.... 1°. Main ;... 2°. Vermont ;... 3°. New-Hampshire ;... 4°. Massachusetts ;... 5.° Rhode-Island ;... 6°. Connec-

ticut;... 7°. New-Yorck;... 8°. New-Jersey;... 9°. Pennsylvanie;... 10°. Delaware;... 11°. Maryland;... 12°. Virginie;... 13°. Caroline du Nord;... 14°. Caroline du Sud;... 15°. Georgie.

Dans toute sa longueur, le pays est d'un niveau peu élevé, plus plat, il est vrai, dans les États du S., c'est-à-dire, à partir de New-Jersey; plus montueux, plus rocailleux en allant de *Long-Island* jusqu'à la rivière de Sainte-Croix au Nord.

III. La contrée de l'Ouest, peut être nommée bassin du Mississipi, puisque ce fleuve en occupe la partie la plus creuse, et reçoit toutes les rivières qui arrosent cette vaste étendue de pays, il a au N. les lacs *Michigan*, *Erié* et *Ontario*; au S. les Florides; le fleuve bornait à l'O. la partie des Américains, avant l'abandon que leur a fait la France de la Louisiane, cédée par l'Espagne.

C'est dans ce bassin que sont, en commençant par le S.,... 1.° la Géorgie occidentale;... 2°. le Ténessée (pron. Ténesie);... 3°. le Kentucky (pron. Kentokey);... 4°. le grand district de l'Ohio, appelé *Nord-Ouest-Territory*;... 5°. auxquels il faut joindre quelques portions occidentales des États de Virginie, de Pennsylvanie et de New-Yorck. Ce sont ces nouveaux États que les habitans de la côte nomment *Back-Contry*, ou Pays de derrière.

Géographie politique ou *économique.*

Les États, appelés actuellement *États-Unis*, sont formés de la réunion de plusieurs provinces, occupées

par autant de Colonies anglaises qui s'y étaient fixées à différentes époques. Celles du Nord étaient les plus anciennes, et portaient ensemble le nom de Nouvelle-Angleterre. Le Gouvernement anglais les avait soumis à un régime qui ne leur laissait rien des droits de la liberté, dont ces mêmes Anglais avaient joui, dans les trois parties européennes du royaume Britannique. (Voy. *le vol. II, p.* 72, et le *Supplément à ce vol., p.* 150.) Fatigués de ce joug, ils brisèrent, les armes à la main, tous les liens qui les attachaient à la mère-patrie. Dans ce moment d'insurrection, il se forma, pour le besoin commun, un congrès des députés de chaque État. Composé d'une seule chambre, on l'appelle le *Gouvernement de l'Union*. Fort de l'opinion publique, ce congrès leva des armées, fit des emprunts, des Traités d'alliance, soutint la guerre, et, enfin, proclama l'*Indépendance*. Cependant cette première constitution parut insuffisante.

Mais, dès que les dangers furent passés et que l'on eut commencé à jouir de l'indépendance, l'intérêt particulier, la bassesse de certaines ames, la vanité d'un grand nombre d'hommes qui se croyaient plus capables de gouverner, et mille autres passions jetèrent une opinion de défaveur sur la constitution, et firent naître la division entre les Etats. On vit le parti des républicains zélés, celui des modérés et celui du Gouvernement anglais. Les papiers-monnaie, par lesquels on avait suppléé au numéraire, étaient sans valeur, et le commerce sans activité.

De profondes méditations sur les malheurs présens et

sur ceux plus grands encore que l'on avait à craindre, déterminèrent d'abord une *Convention* à Annapolis, où cinq États seulement envoyèrent des députés. Ils réveillèrent les attentions, réchauffèrent le zèle par l'espoir d'un bien commun à tous ; ils invitèrent les autres États à une Convention générale qui, en effet, à l'exception de Rhode-Island, eut lieu à Philadelphie en 1787. C'est de cette assemblée qu'est sortie la Convention actuelle.

La Constitution des États, acceptée en 1787, détermine le nombre des Députés qui pourrait être envoyé au congrès, d'après le nombre des habitans, et règle l'étendue du pouvoir du Congrès, du Sénat et du Président, dont l'office dure quatre ans. Je ne puis entrer ici dans les détails des avantages qu'elle assure à la liberté, ni des reproches que la liberté peut lui faire : on les trouvera très-bien présentés, et cette Constitution rapportée toute entière dans le Voyage de *la Rochefoucault-Liancourt*, *Tom. VII.*

N. B. Les deux *ee* en anglais se prononcent *i*.

Division géographique et description.

Les Provinces appelées anglaises ne formaient d'abord que treize États. Leur nombre s'est augmenté depuis, et s'augmentera encore, puisque, lorsqu'une Province est arrivée à renfermer une population assez nombreuse, elle obtient le droit de former un *État* à part, à moins qu'elle n'y consente pas, comme la *Province de Main*, qui n'a pas encore voulu se détacher de l'État de Massachusetts. Voici leurs *noms* et celui de leurs *Capitales*.

ÉTATS DU NORD.

Etats.	*Prononciation.*	Capitales.
Le Main. . . .	(Maine).	*Portland.*
New-Hampshire,	(Nieu-Hampchire).	*Portsmouth.*
Vermont.		*Bennington.*
Massachusetts.		*Boston.*
Rhode-Island.		*New-port.*
Connecticut.		*Hartford.*
New-Yorck. .	(Nieu-Yorck).	*New-Yorck.*

Etats du Milieu.

New-Jersey. . . .	(Nieu-Jersey).	*Burlington:*
Maryland.		*Annapolis.*
Delaware. . . .	(Délaouare).	*Wilmington.*
Pennsylvanie.		*Philadelphie.*
Virginie.		*Richmond.*

Etats du Sud.

Caroline du Nord.	*Raleigh.*
Caroline du Sud.	*Charlestown.*
Georgie.	*Savannah.*

Etats de l'Ouest.

Kentucky. . . .	(Kentokey).	*Francfort.*
Tennesses. . . .	(Ténesie).	*Knoxville.*

North-Western-Teritory, ou territoire du N. O.

ÉTATS DU NORD.

I. PROVINCE DE MAIN,

(Appartenant au Massachusetts.)

Ce pays est situé entre le 43.° et le 48.° deg. 19′ de latitude septentrionale.

Il a 500 milles en longueur, sur une largeur de 180; sa surface est estimée de 40,000 milles carrés, ou 25,600,000 acres.

Les bornes sont au N. le Bas-Canada; à l'E. la province du New-Brunswick; au S. l'Océan et une partie du New-Hampshire; à l'O. le New-Hampshire.

Il est arrosé par un grand nombre de rivières dont les principales sont:

La *Pénobscot*, qui prend sa source dans les *high-lands*, (terres hautes), traverse trois petits lacs et se rend dans la mer à Belfast.

La rivière *Kennebeck* qui naît aussi des *high-lands;* sa navigation est interrompue par plusieurs chutes. Elle reçoit l'*Ameriscoggin*, ou *Androscoggin*.

Le rivière *Sacco*, qui prend sa source dans le New-Hampshire, aux White-Hills (montagnes blanches).

Les lacs principaux sont ceux de *Mousehead*, *Scoudic*, *Sabacouk*, et *Umbagog*.

Cette province a une côte maritime fort étendue et parsemée de baies sûres et commodes: les principales sont les baies de *Casco*, de *Pénobscot*, de *Machias*, de *Saco*, de *Passamaquoddy*.

ÉTATS-UNIS.

carrés, ou 25,600,000 acres.

PROVINCE *Chenosbée.*
nte-Croix, Passamaquoddy.
(AU MASSA

rés.
ues en mer.

NEW-HAM

rrés.
its *Sk-Antoine, Danby, Kington*, le pic de *Kellington.*
, Bombazon.
VERMONT *s, White* et *Black-rivers, Poousoomsuck, Wantastiquek.*

depuis cette époque.

es, Medford, Nepousset, Taunton, Housatonick.
MASSACHU
, Cambridge, Plymouth, etc.

s.

RHODE-IS

rrés.

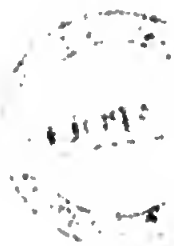
CONNECTI

2,764 esclaves.

carrés.
uta 1,079 mètres (3,649 pieds anglais) au-dessus de l'Hudson.
que.
NEW YORK

1795, de 550,177.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI



Le climat est sain : le sol serait très-fertile, si on le cultivait ; mais ce qui fait négliger la culture est la facilité qu'on trouve dans la pêche qui fournit une nourriture abondante, la coupe des arbres qui donne un produit net, assuré et suffisant ; enfin la fabrication de la chaux, qui, occupant un grand nombre d'habitans, les détourne de l'agriculture. On s'occupe aussi de la construction des vaisseaux. Il y a dans le Main des mines de fer, de cuivre, de soufre, de couperose, et des carrières de pierre, de marbre, etc.

La province de Main se divise en cinq comtés, savoir :

Comtés.	*Villes capitales.*
Yorck.	Yorck. . . . .
Cumberland.	PORTLAND, capitale.
Lincoln.	Hallowell.
Hancock.	Pénobscot.
Washington.	Machias.

Les habitans sont robustes, adroits, humains et bienfaisans ; mais leur éducation est très-negligée ; leur nombre peut monter à 100,000 ; ce qui donne à-peu-près deux habitans et demi par mille carré.

La fondation de cette province remonte à l'an 1607. Elle fut toujours comprise dans le Massachusetts. On est maintenant occupé à négocier sa séparation, qui probablement n'est pas éloignée.

La constitution est la même que celle du Massachusetts.

PORTLAND, capitale, sur la baie de *Casco*. Elle est jolie ; sa rade est bonne. Population 2,300 habitans.

YORK, à 9 milles de Portsmouth, sur la rivière d'*York*. Elle est commerçante.

II. *État de New-Hampshire.*

Cet Etat, le plus septentrional des États-Unis, car le Main n'est encore qu'une province, s'élève depuis le 42.° deg. 41′ jusqu'au 45.° deg. 11′ de latitude N.

Ses bornes sont au N. le Bas-Canada, au S. le Massachusetts, à l'O. le Vermont, dont elle est séparée par la rivière Connecticut; à l'E. la province de Main.

Elle a de longueur 168 milles; de largeur 90, et 9,491 milles carrés de surface, ou 6,074,240 acres, dont 100,000 sont occupés par les eaux.

Les principales rivières sont la *Piscataqua*, qui commençant dans un étang au N. de Wackefield, reçoit la rivière Cochecho. Depuis cette jonction jusqu'à la mer, elle est si rapide qu'elle ne gèle jamais. Sur cette rivière est un pont, le plus beau de toute l'Amérique. Il est en bois, se réunit sur une île, a 2,291 pieds de longueur, 50 de largeur, et une arche de 244 pieds d'ouverture.

La *Merrimack*, formée par les rivières Pemigewasset et Winnipiscoggee, se rend dans l'Océan à Newbury-port, après avoir reçu un grand nombre de rivières.

Il y a quelques lacs dans le New-Hampshire; les principaux sont: le lac *Winnipiscoggee*, ayant 8 lieues de long, sur 4 de large. Les lacs *Umbagog*, *Sunapee*, *Squam* et *Grand Ossipee*.

Le New-Hampshire est coupé par plusieurs chaînes de montagnes, dont les principales sont les *Blue Hills*

qui traversent Rochester, Barrington, et Nottingham, et dont les sommets prennent différens noms. Les *montagnes blanches* (White Hills) que l'on découvre de 30 lieues en mer et dont la plus haute a 3,000 mètres ou environ 10,000 pieds, au-dessus du niveau de la mer.

Le climat est sain; l'air y est sec et le temps moins variable que dans les États plus méridionaux.

Les productions de New-Hampshire consistent en maïs, blé, orge, seigle, chanvre, potasse, bois de toutes espèces, tels que, *kalmia latiflora*, chênes, acacia, liquidambars, pins, cèdres, noyers noirs qui fournissent à l'exportation. Il y a de gras pâturages, ce qui y rend les troupeaux nombreux et très-beaux.

Cet Etat est divisé en 9 comtés, qui sont subdivisées en 214 townships d'à-peu-près 6 milles carrés chacune. Savoir :

Comtés.	*Villes principales*
Rockingham.	Portsmouth. Exeter. Concord.
Stafford.	Dover. Durham.
Hillsborough.	Amherst.
Cheshire.	Keen. Charlestown.
Grafton.	Plymouth. Haver-hill.

Les principales villes sont;

Portsmouth, au fond d'une baie, à l'embouchure de la rivière de *Piscataqua*. Ce port est remarquable par la sûreté de la rade, la profondeur de ses eaux, et la

disposition de son entrée, dont la défense est facile. Les denrées y abordent, et s'y débitent dans un marché très-bien approvisionné. La société y est instruite, et, assez généralement, occupée des affaires de l'État. Un voyageur moderne a remarqué que, quoique les maisons de Portsmouth soient de bois, on n'y ramone jamais les cheminées qu'en y mettant le feu, à la vérité pendant la pluie.

Dover ou Douvre, à 14 milles au N. de Portsmouth, dans le comté de Stafford, sur le *Cocheco* qui se jette un peu au-dessous de la rivière de *Piscataqua*. Elle contient environ 2,000 habitans.

Exeter est à 15 milles au S. O. de Portsmouth, sur la rivière de *Swamscot*, ou rivière d'Exeter, branche de la Piscataqua. On y voit quelques édifices publics assez considérables: elle est célèbre pour une académie fondée en 1781. On y compte à-peu-près 1,800 habitans.

En 1767 le New-Hampshire contenait 52,700 habitans. En 1790 il en renfermait 141,885, y compris 198 esclaves; ce qui faisait 14 habitans $\frac{225}{237}$ par mille carré.

Le commerce y est en activité. Les exportations consistent en blé, maïs, riz, moutons, chèvres, bœufs, porcs, mulets, chevaux, potasse, etc. Les importations consistent en vins, savon, huile, chanvre d'Europe et ouvrages manufacturés.

La valeur des exportations de Portsmouth fut,

en 1790.	de 133,309 dollars.
1791.	151,425.
1792.	181,368.

	1793.	176,083.
	1794.	164,217.
	1795.	246,364.
pendant 6 mois de	1796.	262,351.

Le tonnage des vaisseaux américains et étrangers sortis depuis le 1.er octobre 1789, jusqu'au 1.er octobre 1791, a été de 31,097 tonneaux, dont 26,560 appartenaient aux vaisseaux américains.

Malgré la clause constitutionnelle qu'y exige la religion protestante pour exercer toute fonction publique, la liberté de religion est entière; et presque toutes les sectes, telles que les Congrégationalistes, les Presbytériens, les Episcopaux, les Anabaptistes, les Quakers, les Sandomaniens, les Universalistes, y ont des temples.

La constitution de l'Etat, faite en 1782, a été revisée en 1792. Elle ressemble en général à celles des autres Etats. Le Corps Législatif y est divisé en deux branches; le Sénat, composé de douze membres, et la Chambre des Représentans, appelée *Cour générale*, composée de cent vingt à cent trente membres.

Les Sénateurs sont élus par districts, et choisissent un Président, qui est Lieutenant-Gouverneur; quand il y a lieu pour être éligible, comme Sénateurs, il faut avoir trente ans, habiter l'Etat depuis sept, et jouir d'un fonds de huit cents dollars.

Les Représentans doivent avoir au moins vingt-un ans, habiter l'Etat depuis deux, et posséder une fortune de quatre cents dollars, dont deux cents en biens-fonds.

Ces deux Corps s'assemblent deux fois par an.

Les finances sont en bon ordre; le New-Hampshire est créancier de l'Union pour 75,000 dollars.

L'esclavage n'y est pas aboli par une loi formelle, comme dans le Massachusetts; mais il ne s'y vend point d'esclaves, la force publique n'arrête point ceux qui s'échappent; et le peu d'esclaves qu'on voit dans cet Etat, sont absolument traités comme d'autres domestiques.

Les premiers établissemens des Anglais dans l'Amérique, durent leur origine à des troubles de religion vers 1620. Mais eux-mêmes se persécutant entre eux pour y établir une entière conformité, cette intolérance donna lieu à une séparation nouvelle. Telle fut l'origine de la colonie qui fonda le New-Hampshire. Des troubles survenus dans cet Etat y ayant causé une espèce d'anarchie, dont le plus grand nombre des habitans gémissait; ils se mirent sous la protection du Massachusetts, où l'on suivait un système de lois plus régulier. Ils s'y incorporèrent en 1642. Mais le New-Hampshire se peuplant davantage, et des mécontentemens étant survenus de la supériorité que le Massachusetts voulait prendre sur lui; des querelles de religion irritant d'ailleurs ces mécontentemens, les habitans présentèrent à la Cour d'Angleterre une pétition pour redevenir province séparée; et un édit de Charles II en 1679, faisant droit à leur demande, créa le New-Hampshire province distincte et royale.

Il y a plusieurs colléges et Académies, entre lesquels on distingue le *collége de Darmouth*, fondé en

1769; l'*Académie d'Exeter*, et une Ecole de grammaire à Portsmouth.

III. État de Vermont.

Cet Etat est situé entre le 42.° 44′, et le 45.° de latitude septentrionale.

Ses bornes sont au N. le Bas-Canada, à l'E. le New-Hampshire, dont il est séparé par la rivière de Connecticut; à l'O. le New-York; au S. l'Etat de Massachusetts.

Il a de longueur, 157 milles et demi (52 l.) de largeur, 65 (11 l.), et, de surface, 10,237 et demi milles carrés, ou 6,522,000 acres.

Le Vermont est un des pays les mieux arrosés. Le Connecticut, qui prend sa source dans le Bas-Canada, borde le Vermont à l'E. dans toute la longueur de cet Etat, traverse le Massachusetts, le Connecticut, et se jette dans le détroit de Long-Island, après un cours d'environ 133 lieues. Un très-grand nombre d'autres rivières se jettent dans le Connecticut, dans le lac Champlain, ou dans le lac Memphremagog. Les principales sont: l'*Onion*, la *Missiskoi*, la *Moille*, l'*Otter*, les rivières, *Quechey*, *Welds*, *blanche*, *noire* et de l'*Ouest*, qui toutes abondent en saumons, truites saumonées, brochets, mulets, maskinungas, et un poisson appelé la Basse du lac.

L'Etat de Vermont possède plus de la moitié du lac Champlain; il renferme aussi le lac *Memphremagog*, qui communique au fleuve Saint-Laurent par la rivière

en 230 townhsips, qui comprennent chacun six milles carrés environ.

	Comtés.	*Villes capitales.*
A l'E. sur les bords du Connecticut.	*Windham.*	Newfane et Putney,
	Windsor.	Windsor et Woodstock.
	Orange.	Newbury.
	Caledonie.	
	Essex.	
A l'O. sur la ligne du New-York.	*Bennington.*	Bennington et Manchester.
	Rutland.	Rutland.
	Addison.	Addison et Middelbourg.
	Chittenden.	Colchester et Burlington.
	Franklin.	
	Orléans.	

Dans un pays nouveau et intérieur, il ne peut y avoir de grandes villes bien peuplées. La principale est:

Bennington, capitale, dans la partie S. O. du Vermont, sur la rivière d'Hosick, qui contient 2,400 habitans. Il y eut une bataille près de cette ville, en 1777, entre les Anglais et les Américains.

En 1790, la population du Vermont étoit de 85,589 habitans, entre lesquels on ne comptait que seize esclaves; mais depuis cette époque, ce nombre est considérablement augmenté.

Le commerce de l'État de Vermont se fait principalement avec les villes de Hartfort, Boston et New-York; les exportations consistent en chevaux, bœufs, porcs, blé, maïs, orge, avoine, fer manufacturé, fer en barre. Il y a plusieurs forges. On en a établi une dans le comté de Bennington, 17 dans le comté de Rutland, 4 dans le comté d'Addison, 2 dans le comté de Chittenden. On y fait du sucre extrait de l'érable.

Les commencemens du Vermont datent de 1725.

Cet Etat s'est accru aux dépens du New-Hampshire. En 174[illegible], on établit la ligne de jurisdiction entre le Vermont et le Massachusetts. En 1764, ce territoire, par ordre du Roi d'Angleterre, fut annexé à la province de New-York. Enfin, le 4 mars 1791, l'Etat de Vermont fut admis à l'Union fédérale.

Le Pouvoir Législatif est confié à une Chambre de Représentans, choisis annuellement. Chaque ville de l'Etat a le droit d'envoyer un Représentant à l'assemblée.

Le Pouvoir Exécutif est composé d'un Gouverneur, d'un Lieutenant-Gouverneur, et de douze Conseillers choisis chaque année de la même manière.

IV. *Massachusetts.*

Cet Etat s'étend entre le 41.e deg. 15′ et le 42.e deg. de latitude septentrionale.

Sa longueur est de 190 milles; sa largeur de 90; sa surface d'environ 6,491 milles carrés.

Il est borné au N. par le New-Hampshire et le Vermont; à l'E. par l'Océan; au Sud, par l'Océan, le Rhode-Island et le Connecticut; à l'O. par le New-York.

Les principales rivières sont:

La *Merrimack*, dont j'ai parlé. Les rivières d'*Ipswich* et de *Chebacco*; la *Mystick* et la rivière de *Charles* qui se rendent dans la baie de Boston, la rivière *Taunton*, la *Housatonick*, et le *Connecticut*.

Les caps sont le cap *Anne*, le cap *Cod*, le cap *Malabar* ou *Sandy-Point*, le cap *Poge* et *Gay-head*.

Les baies sont celles de *Massachusetts*, d'*Ipswich*, de *Boston*, de *Plymouth*, du cap *Cod*, de *Barnstable*, de *Buzzard*.

Le Massachusetts, quoique montueux, est cependant fertile, et bien cultivé. Il produit du maïs, du riz, du blé, de l'orge, de l'avoine, du lin, du chanvre, des patates, des féves, des pois, des pommes, des poires, des pêches, des prunes, etc. Les pâturages y sont gras, ce qui rend cet État abondant en troupeaux de la plus belle espèce et chevaux très-beaux. On y trouve aussi des mines de fer, de plomb, de la terre à pipes et de l'Ochre.

On divise le Massachusetts en 12 comtés, non compris ceux de la province de Main.

Comtés.	*Villes capitales.*
Suffolk.	Boston, capitale.
Norfolk.	Dedham.
Essex.	Salem.
Middlesex.	Charlestown, Concord.
Hampshire.	Northampton, Springfield.
Worcester.	Worcester.
Plymouth.	Plymouth.
Barnstable.	Barnstable.
Duke's County. (comté du Duc.)	Edgartown.
Nantucket.	Sherburne.
Bristol.	Taunton.
Berkshire.	Stockbridge.

Les principales villes sont :

Boston, capitale, située à l'entrée de la baie de Massachusetts, sur une presqu'île; ce qui fait qu'elle est en-

tourée par la mer de presque tous les côtés. Son port est large, profond et peut contenir 500 vaisseaux. Elle est bâtie sur trois collines, a des rues étroites, irrégulières et cependant offre un aspect agréable. Les maisons y sont jolies et propres; beaucoup ont des jardins. On y compte plus de 20,000 habitans.

Boston a été fondée en 1631 par les habitans de Charlestown. Elle a eu la gloire de donner la naissance au célèbre Franklin, qui a tant contribué à assurer l'indépendance des États-Unis. On lui a consacré un monument. C'est elle aussi qui a donné la première université à l'Amérique; elle commerce avec toutes les parties du monde. Les exportations de cette ville furent, en 1791, de 1,159,004 dollars; en 1792, de 1,355,038; en 1793, de 1,834,540; en 1794, de 2,534,203; en 1795, de 4,255,688. Il y a plusieurs établissemens de bienfaisance, tels que la *Société humaine*, dont le but est de rappeler les noyés à la vie.

SALEM, à peu de distance au N., la plus jolie ville du Massachusetts après Boston. Elle renferme 10,000 habitans. Le port y est médiocre; on en exporte du bœuf et du poisson salé.

NEWBURY-PORT, sur la Merrimack, contient plusieurs manufactures et 4,000 habitans. Le commerce y est en activité.

Charlestown d'environ 2,000 habitans. *Cambridge*, sur la rivière de Charles; *Plymouth*, sur la baie de Barnstable, sont moins considérables.

Il y a plusieurs îles le long de la côte, les principales sont:

PLUMBISLAND, qui a environ 9 milles de longueur. Il y a deux ou trois bonnes fermes, un marais salant et des phares pour la sûreté des vaisseaux.

NANTUCKET, à quelque distance du continent. Elle a 15 milles de long sur 10 de large. En 1790, elle contenait 4,619 habitans, qui s'occupent à la pêche de la baleine. Cette pêche se fait sur les côtes des Antilles, d'Afrique, du Brésil et quelquefois même au-delà du cap de Bonne-Espérance.

MARTHA'S VINEYARD (vigne de Marthe) qui a 21 milles de long sur 6 de large. Elle forme le comté du Duc, et contient 3,265 habitans vivant de l'agriculture et de la pêche.

La population du Massachusetts est de 378,787 habitans, environ 60 par mille carré.

Le commerce du Massachusetts est fort étendu. Ses exportations consistent en poissons, huiles, rhum, potasse et pearlasse, graine de lin, fourrures, porc, bœuf, blé, fromage, beurre, huile et os de baleine, poisson séché, salé, souliers, selles, chapeaux, clous, suif, sucre en pain, ginseng, tabac, indigo, chanvre, cordages, clous, meubles, bois de charpente, fer en barre ou manufacturé, etc. Les exportations du Massachusetts montaient,

en 1791.	. . . . .	à 2,445,975 dollars.
1792.	. . . . .	à 2,889,922
1793.	. . . . .	à 3,676,412
1794.	. . . . .	à 5,380,703
1795.	. . . . .	à 7,218,908
1796.	. . . . .	à 9,949,345

On a établi des forges dans plusieurs comtés. Il y a plusieurs chantiers de construction. On y fabrique une grande quantité de fil de fer, de laiton, etc.

Il y a beaucoup d'établissemens philantropiques ; d'autres destinés à l'instruction publique ; entre ces derniers, on distingue l'*Académie de Phillippe*, à Andover ; l'*Académie de Leicester* et le *collége d'Harvard*.

Le Massachusetts doit son origine à une persécution religieuse. Des Presbytériens persécutés en Angleterre, vers l'an 1608, après s'être retirés en Hollande, parvinrent à former un établissement sur cette côte de l'Amérique. Plusieurs colonies d'Anglais, persécutés de même, se joignirent à la première, et elle devint assez forte pour résister aux Indiens ; mais bientôt de persécutés, ils devinrent persécuteurs, l'esprit d'intolérance sema le trouble et la discorde parmi eux. Les Quakers, les Anabaptistes, etc. furent chassés ou mis à mort par les Presbytériens. Enfin, Guillaume III, reconnut ces possessions et les érigea en province.

Par la constitution de 1781, le Gouvernement y repose sur des bases à-peu-près semblables à celles des autres États : le Sénat est composé de 31 membres, élus pour une année. La chambre des représentans est composée d'un membre pour chaque ville ou jurisdiction imposable : le gouverneur est nommé pour une année.

L'esclavage et l'importation des nègres y sont abolis depuis 1781.

Les lois civiles et criminelles sont les mêmes qu'en Angleterre, quoiqu'un peu adoucies.

V. *Rhode-Island.*

Cet État, le plus petit des États-Unis, s'étend entre le 41.° et le 42.° deg. de latitude septentrionale.

Ses bornes sont au N. l'État de Massachusetts; à l'E. le Massachusetts; au S. l'Océan; à l'O. le Connecticut.

Il a de long 47 milles, de large 37, de surface environ 1,300 milles carrés.

Les principales rivières sont;

Providence qui naît dans l'État de Massachusetts et peut porter de vaisseaux de 900 tonneaux jusqu'à 30 milles au-dessus de son embouchure; *Taunton*, qui tombe dans la baie Narraganset; la rivière *Patucket.*

La baie de Narraganset forme plusieurs îles, dont les principales sont *Rhode-Island*, *Connecticut*, *Prudence*, *Patience*, *Espérance*, *de Dyer*, *Hog*, etc.

Le Rhode-Island est en général un des plus sains de l'Amérique Unie. L'hiver y est moins rigoureux dans les parties maritimes que dans l'intérieur des terres; et l'Eté, qui n'est jamais excessivement chaud, par rapport à la latitude, est d'ailleurs rafraîchi par les vents.

L'île de Rhode-Island n'est dans toute son étendue qu'une agréable succession de prairies. La fertilité du sol, la salubrité de l'air, l'ont quelquefois fait appeler l'Eden de l'Amérique. On y cultive l'orge en grande quantité; les brasseries de New-York et de Philadelphie en rendent d'ailleurs la culture nécessaire. Cette île était autrefois garnie de beaux arbres fruitiers et autres; mais

ils ont été coupés par les Anglais pendant la dernière guerre. La terre est légère et sablonneuse, généralement peu fumée et peu cultivée. Le Rhode-Island produit du blé, du maïs, du riz, de l'orge, de l'avoine en assez grande quantité pour fournir à sa consommation.

Le Rhode-Island se divise en 5 comtés et 28 townships, savoir : le comté de *New-port*, comprenant 7 townships; de *Washington*, qui en contient 7; de *Kent*, 5; de *Providence*, 9; de *Bristol*, composé de 3.

Les villes principales sont :

NEW-PORT, fondée en 1639, par *William Coddington*. Son port est l'un des plus sûrs de l'Amérique. Il y a environ 1,000 maisons, bâties principalement en bois.

Providence, située sur la rivière de ce nom, à 30 milles de New-port. Elle fait un commerce considérable avec les Antilles, l'Inde et les côtes d'Afrique. Il y a un collége où l'on professe la théologie, la physique expérimentale, l'histoire et l'astronomie.

La population monte à 68,825 habitans, y compris 948 esclaves.

Le Rhode-Island fait un commerce considérable avec l'Europe, la côte d'Afrique et les différentes parties des Etats-Unis. Ce commerce se fait presqu'entièrement par le port de Providence. Les exportations consistent en bœuf salé, porcs vivans et salés, beurre, fromage, orge, bois, oignons, rhum, whiskey, eau-de-vie, genièvre, graine de lin, chanvre, coton, fer en barre ou manufacturé, etc. Les importations consistent, de la

Hollande, en argent monnayé; de l'Afrique, en esclaves; des Antilles, en sucre, café, mélasse.

Les exportations de Providence furent :

en 1790.	de	115,231	dollars:
1791.	de	379,430	
1792.	de	367,909	
1793.	de	431,518	
1794.	de	623,261	
1795.	de	1,040,005	
1796.	de	413,924	

Le Rhode-Island a été originairement formé par des habitans du Massachusetts persécutés par les Presbytériens. Un ministre, nommé Roger Williams, obligé de fuir en 1636, par ses compatriotes, trouva, au S., plus d'humanité chez les sauvages, que parmi ses compatriotes : il nomma ce lieu *Providence*. Réuni à quelques amis, il y fit des plantations. Dans le même temps, le docteur Coddington éprouvant le même sort, se réfugia dans le même pays : il acheta l'île indienne, appelée *Aquidneck*, et lui donna le nom de Rhode-Island. Cet État se peupla rapidement, car l'intolérance et le fanatisme poursuivaient par-tout la philosophie et la liberté des opinions. Sous Charles II, ce petit pays obtint le rang de province, avec une constitution qui s'est à-peu-près conservée jusqu'à présent.

Le pouvoir législatif consiste en une chambre haute et une chambre basse : la chambre haute est composée d'un gouverneur, et de 10 assistans, choisis annuellement : la chambre basse est composée des représentans des différens townships, lesquels sont élus deux fois par an.

VI. *Connecticut.*

Cet État a pour bornes, au Nord le Massachusetts, au S. le détroit de Long-Island, à l'E. le Rhode-Island, à l'O. le New-York, et s'élève depuis le 41.° jusqu'au 42.°-2′. de latitude Nord. Il a 82 milles de long, 57 de large, et 4,674 milles carrés de surface. La population se monte à 237,946 habitans, y compris 2,764 esclaves; ce qui fait à-peu-près 50 habitans $\frac{4246}{4674}$ par mille carré.

Les rivières principales sont, le *Connecticut* qui reçoit le *Farmington* à Windsor, et se jette dans la mer Atlantique, après avoir arrosé dans cet Etat, *Hartford*, *Middleton*, *Hadham*. Le *Housatonik*, qui reçoit le *Nangatuk* à Derby, et se jette à la mer au Sud; enfin, la *Thames*, qui baigne *Norwich*, *New-London*, et se rend dans la mer.

Le climat du Connecticut est extrêmement variable, et par-là un peu malsain. Le sol est très-fertile, et le pays bien cultivé; il produit du maïs, du riz, du blé dans la plus grande partie de l'Etat, de l'avoine, de l'orge qui y est très-belle, du lin, du chanvre en grande quantité, des patates de plusieurs espèces, fèves, haricots, pois, etc. Il y a de belles prairies qui nourrissent un grand nombre de moutons, bœufs, chevaux.

L'Etat de Connecticut se divise en six comtés.

Comtés.	*Chefs-lieux.*	*Nombre des Townships.*
Hartford.	Hartford	21
New-Haven.	New-Haven.	9

Comtés.	*Chefs-lieux.*	*Nombre des Townships*
New-London. . . .	New-London. . . .	8
Fairfield.	Fairfield.	10
Windham.	Windham.	12
Lichtfield.	Lichtfield.	19
		79 *Townships.*

Les principales villes sont :

HARTFORD, dans l'intérieur des terres, est régulièrement tracée. Elle est sur le Connecticut, et par tagée par une petite rivière sur laquelle est un pont. C'est une ville de passage entre Boston et New-York. Les maisons sont petites et isolées. Le bâtiment seul destiné à l'assemblée de l'Etat a un peu plus de grandeur, mais sans magnificence. Il y a à Hartford une Banque, une Société de médecine, plusieurs Manufactures. On en estime la population à 6,000 habitans. C'est la capitale du Connecticut.

New-London, tout près de la mer, est le principal port de cet Etat. La rivière, sous le nom de *Thames*, est d'une navigation sûre. Les exportations de ce port montèrent, en 1791, à 508,993 dollars; en 1792, à 519,533; en 1793, à 548,658; en 1794, à 563,468; en 1795, à 517,858. Cette ville, dont la plus grande partie a été brûlée par l'infame *Bénédict Arnold*, a été depuis rebâtie, et renferme près de 5,000 habitans.

New-Haven, port assez bon, plus à l'O.; l'aspect de la ville est agréable; les maisons y sont éloignées entre elles,

et l'on y trouve même des terres cultivées. Les maisons y sont jolies. Il y a un Collége, une Bibliothèque. La population y est de 5,000 ames.

Norwich, sur la *Thames*, ville assez commerçante. Il y a une Manufacture de papier, de chocolat, et des moulins. Elle renferme deux Eglises et 3,000 habitans.

Le commerce du Connecticut n'est que le transport des productions du pays dans les autres Etats, où l'on porte des mulets, des chevaux, des bœufs, porcs, chênes, pins, graines de toute espèce, maïs, blé, poissons, etc. Les exportations totales du Connecticut se montèrent,

En 1791.	à 710,352 dollars.
1792.	879,752
1793.	770,254
1794.	712,764
1795.	819,465

Le tonnage des vaisseaux se monte annuellement à 35,000 tonneaux.

Le peuple de Connecticut est presque entièrement d'origine anglaise, sobre, industrieux, actif, mais généralement querelleur. Exact observateur de son culte, il a des mœurs sévères et vraiment républicaines.

Le presbytéranisme paraît être la religion dominante du Connecticut; cependant on y trouve aussi des Anabaptistes, des Episcopaliens et des Quakers.

Il y a très-peu de Manufactures dans cet Etat, parce que presque toutes les familles préparent elles-mêmes les objets nécessaires.

La colonie qui s'est établie la première dans le pays appelé aujourd'hui Connecticut, y est venue en 1633. Elle a eu à combattre les Indiens, maîtres du pays. En 1662, elle adopta une constitution, et fut long-temps désolée par les ravages du fanatisme et de l'intolérance. C'est la même constitution aujourd'hui, excepté qu'elle est sous la dépendance du peuple. Elle consiste en deux chambres, l'une composée de deux députés par ville, l'autre composée de douze assistans. Ces deux chambres, sous le nom de *Cour générale*, sont le tribunal de certaines causes, et peuvent annuller ou adoucir les sentences criminelles. Les membres en sont élus tous les six mois. Le Gouverneur et le Lieutenant-Gouverneur ne le sont que tous les ans. Le Gouverneur est président du conseil. Les assemblées se tiennent en mai et en octobre.

Les lois anglaises, qui sont la base de presque toutes les législations des Etats-Unis, composent presque entièrement le code du Connecticut, sauf quelques-unes qui lui sont particulières. Le divorce y est permis dans certains cas; l'adultère y est puni du fouet, et quelquefois de la mort.

Par une loi du Connecticut, chaque réunion de soixante-dix familles doit entretenir, onze mois de l'année, une école où l'on enseigne à lire et à écrire. Chaque ville incorporée doit entretenir une *grammar-school*, où l'on enseigne la grammaire anglaise, le grec et le latin.

L'esclavage n'y est pas entièrement aboli; la loi de

l'Etat s'est bornée à déclarer libre à vingt-un ans tout enfant né de mère esclave après l'année 1784.

VII. *État de New-Yorck.*

Cet Etat est borné au N. par le fleuve St.-Laurent; à l'O. par le lac Ontario et le lac Erié; à l'E. par l'Etat de Vermont, le Massachusetts et le Connecticut; au Sud par la Pennsylvanie et le détroit de Long-Island, et s'élève depuis le 40.°-40.′, jusqu'au 45.me degré de latitude nord.

Il y a de longueur 350 milles ou 116 lieues, 300 de largeur ou 100 lieues, et 44,000 milles carrés de surface, ou 28,160,000 acres.

Les principales rivières sont celles d'*Hudson*, qui abonde en excellent ports et en poissons, et dont le cours est de 250 milles ou 84 lieues; de *Mohawk*, qui se jette dans la rivière d'Hudson; de *Saucondau ga* enfin, la *Delaware* et la *Susquehannah*, qui prennent leur source dans le New-York, et entrent immédiatement après, la première dans le New-Jersey, la seconde dans la Pennsylvanie.

Les lacs principaux sont ceux d'*Otsego*, d'*Oneida*, de *George*, de *Seneca*, de *Cayuga*, de *Salt* et de *Chautaughque*.

Le New-York est très-montagneux dans sa partie S. O., les Alleyhanys y forment au-dessous d'Albany le mont de Kat'skill, groupe de montagnes dont le pic le plus élevé a 1,079 mètres (3,549 pieds) au-dessus des eaux de l'Hudson.

Cet Etat jouit d'un climat tempéré, l'air y est salubre, la surface du pays est basse, unie et marécageuse. Le sol est très-fertile et produit du blé, du seigle, du maïs, de l'avoine, de l'orge, du lin et des fruits de toute espèce et en abondance.

Il y a plusieurs sources d'eau minérales gazeuses, froides, salées, alkalines, ferrugineuses; telles sont celles de Ballstown, dans le comté de Saratoga, celles de New-Lebanon, de Rensslaer, etc.

On trouve une mine d'argent à Philippsbourg, une de zinc, une de magnésie et d'or, des pétrifications, du talc, des cristaux, de l'asbeste ou amiante, et plusieurs autres minéraux. Il y a aussi une espèce de caillou noir, qui se vitrifie à un feu léger, et sert à faire de belles glaces.

Cette vaste province, en y comprenant *Long-Island* et l'*Ile des Etats*, se divise en vingt-un comtés, qui comprennent 195 townships, savoir :

Comtés.	*Capitales.*
New-York.	New-York.
Richmond.	Richmond.
Suffolk.	East-Hampton, Huntington.
West-Chester.	Bedfort.
Queen's County. (comté de la Reine).	Jamaïca.
King's County. (comté du Roi).	Flatbush.
Orange.	Orange.
Ulster.	Kingston.
Dutches's County.	Penghkeepsie,
Columbia.	Hudson.
Rensslaer.	Lansinbourg.
Washington.	Salem.
Clinton.	Plattsburg.

Comtés.	Capitales.
Saratoga.	Saratoga.
Albany.	Albany.
Montgomery.	Johnstown.
Herkemer.	Germanflats.
Onondago.	Manlius, Scipion. Sympronius, aurora.
Otsego.	Cooperstown.
Ontario.	Canadaqua, seneca.
Tioga.	Chenango, Uniontown.

Les principales villes sont :

NEW-YORK, au S., bâtie sur l'île de New-York, à l'embouchure de la rivière d'Hudson. Cette ville qui est, après Philadelphie, la plus belle et la plus grande des États-Unis, a près d'une lieue de longueur. Une partie de cette ville avait été brûlée lors de la guerre de l'indépendance ; mais on l'a entierement rebâtie. On cite une rue large de plus de cent pieds, et longue de plus d'un mille, appelée *Broadway*, et qui se termine au Sud par une belle place, où est une promenade.

Cette ville renferme plusieurs édifices, dont vingt-un destinés au culte des différentes religions. Celui de la Trinité et de Saint-Paul sont les plus vastes et les plus élégans, sur-tout dans la construction de leurs clochers. Le plus bel édifice est *Federal-Hall*, où Washington et le Congrès prêtèrent le serment pour sa constitution fédérative, le 30 avril 1789. Le collége de Columbia, où professent des savans distingués, et où l'on trouve un riche cabinet d'anatomie. On remarque aussi dans New-York un hôpital qui peut contenir 150 malades; une société savante pour les progrès des arts, de l'agriculture,

culture et des manufactures; une société de médecine, une de marine, une qui fournit des secours aux pauvres, deux banques et une salle de spectacle. La population de New-York était, en 1790, de 30,148 habitans, y compris 2,180 esclaves, mais à présent la totalité se monte à 40,000.

ALBANY, une des plus anciennes villes de l'Amérique du Nord, sur la rive droite de la rivière Hudson, à 160 milles au Nord de la ville de New-York. Cette ville, commencée par des Hollandais en 1660, contient 6,000 habitans, y compris 2,000 esclaves. Toutes les maisons nouvelles sont en briques, élevées et vastes; la législature de l'État tient ses sessions à Albany depuis 1796.

Hudson, sur la rivière de Columbia, commencée en 1784. Elle contient 3,000 habitans, dont 200 esclaves; les maisons sont belles; les rues coupées à angles droits. Elle est à 130 milles au N. de New-York. Cette ville est habitée par des familles de la Nouvelle-Angleterre, principalement de Rhode-Island. Il y a une banque établie, appelée *Banque de Colambia*.

Il y a plusieurs nouveaux établissemens, telles sont les terres données en gratification aux militaires. Il y avait un million et demi d'acres, on en a formé le comté d'Onondago, qui renferme la ville de *Genève* sur le lac Seneca, d'*Homère*, de *Virgile*, de *Milton*, d'*Ovide*, d'*Ulysse*, de *Pompée*, de *Manlius*, de *Brutus*, de *Caton*, de *Cicéron*, de *Lysandre*, de *Camillus*, de *Scipion*, d'*Aurellius*, de *Romulus*, de *Marcellus*, de *Cincinatus*, de *Dryden*, de *Locke*, de *Solon*, de *Tullius*, de *Fabius*, de *Sempronius* et d'*Hector*. Tel est aussi le pays de Genessée, traversé

par la rivière de ce nom, qui se jette dans le lac Otario. C'est une contrée extrêmement fertile, mais très-malsaine.

La population du New-York, en 1790, était de 340,120 habitans, et en 1795, de 530,177, ce qui fait en cinq ans une augmentation de 190,177 habitans.

L'État de New-York fait, après la Pennsylvanie, le commerce le plus considérable des États-Unis. L'impossibilité où se trouve le Connecticut d'étendre son commerce par le manque de capitaux suffisans et de ports profonds, augmente de tous les besoins de cet État le commerce du New-York, qui l'est aussi de l'exportation des denrées du New-Jersey, et des importations qui lui sont nécessaires. D'ailleurs aucun État n'est dans un plus vif accroissement que le New-York. Toutes ses nouvelles terres à l'Ouest d'Albany, le long de la rivière des Mohawks, qui n'étaient pas habitées, se peuplent rapidement. Ce pays immense qui, depuis la rivière des Mohawks, s'étend jusqu'au fleuve Saint-Laurent, commence à se défricher; et le Genessée, qui n'était qu'un désert, commence à être habité et cultivé.

Les exportations du port de New-York furent,

en 1791.	de	2,491,054 dollars,
1792.		2,528,095.
1793.		2,918,205.
1794.		5,435,420.
1795.		10,500,642.
1796.		12,288,027.

Ces exportations consistent en biscuit, pois, maïs, oignons, pommes, porcs, etc. Les importations sont le lin, le coton, le café, le riz, l'indigo, le fer en

barre, l'huile, le vin de Madère, le rhum, le sucre, la mélasse, le tabac, etc.

L'État de New-York est encore loin de celui de New-Jersey et de Pennsylvanie, à l'égard de ses manufactures. Cela vient du caractère peu entreprenant de ses habitans; cependant la ville de New-York emploie un grand nombre d'ouvriers en diverses branches de travaux, telles que le charronnage, le raffinage du sucre, la boulangerie, la brasserie, la coutellerie, l'ébénisterie, l'horlogerie, la chapellerie, la fabrication des instrumens de mathématiques et de musique, la construction des vaisseaux, et tout ce qui sert à leur équipement. On y a établi une manufacture de glaces, et plusieurs de clincaillerie. D'autres manufactures sont établies près d'*Albany*, dont une de vîtres et de bouteilles.

Par la constitution du New-York, toutes les religions sont permises. L'esclavage n'y est point aboli. Une loi de 1788 confirme l'état d'esclavage pour tout nègre, métif ou mulâtre, esclave à l'époque où elle a été rendue, déclare esclave tout enfant né ou à naître d'une femme esclave.

L'État de New-York a originairement appartenu aux Hollandais. Cependant, comme les Rois d'Angleterre, en vertu des découvertes faites par quelques-uns de leurs navigateurs, regardaient toute la côte de l'Amérique, depuis le 34.me degré jusqu'au 45.me, comme leur appartenant, ils donnaient de vastes contrées dont ils ne connaissaient ni la position, ni l'étendue.

Henri Hudson, montant un vaisseau hollandais,

ayant découvert *Long-Island*, remonta la grande rivière du Nord, et lui donna son nom. Les Hollandais s'en déclarèrent souverains, et y envoyèrent en 1614 une colonie, qui fonda les villes de *Fort Orange* et de *Nouvelle-Amsterdam*, dans le pays qu'elle appela *Nouvelle-Hollande*.

Jacques I.er, Roi d'Angleterre, fit marcher contre eux quelques troupes; et les Hollandais aimèrent mieux reconnaître la souveraineté de l'Angleterre, et lui payer un tribut, que de faire une résistance dont le succès était incertain. Sous Charles I.er, à la faveur des troubles de ce royaume, ils secouèrent le joug, et détruisirent même une colonie suédoise établie sur les bords de la Delaware. Sous Charles II, des troupes chassèrent les Hollandais qui allèrent s'établir à Surinam; et la *Nouvelle-Hollande* prit le nom de *Nouvelle-York*.

Par la constitution du New-York en 1777, le Pouvoir législatif réside dans deux corps, l'un appelé l'*Assemblée générale* de *New-York*, composé de 70 membres, élus tous les ans; l'autre le *Sénat* de *New-York*, composé de 24 membres, pour quatre ans. Ces deux corps forment la législature, et doivent s'assembler une fois par an. Le Pouvoir exécutif est confié à un Gouverneur qui reste trois ans en place, et qui est assisté de quatre conseillers, choisis par le Sénat dans son propre sein.

Le trésor de cet État est un des plus riches de l'Union. En 1796, les fonds étaient de 2,119,068 dollars, 33 cents, qui produisaient annuellement 234,218 dollars.

ÉTATS DU MILIEU.

VIII. *État de New-Jersey.*

Cet État s'élève depuis le 39.e degré jusqu'au 41.e deg. 24′ de latitude Nord. Il est borné au N. par le New-York; à l'O. par la Delaware; au S. par la mer Atlantique; à l'E. par la rivière Hudson et la mer.

Il a de longueur 160 milles (55 lieues $\frac{1}{3}$) 52 de largeur, (17 lieues $\frac{1}{3}$) 8,320 de surface, ou 5,324,800 acres. En 1791, sa population était de 184,139 habitans, dont 11,423 esclaves, ce qui donne environ 22 habitans $\frac{1099}{8320}$ par mille carré.

Les principales rivières sont: la *Delaware*, le *Rariton*, le *Passaick*. Cette dernière a une chute remarquable. Le rocher d'où la rivière se précipite, est élevé de 70 pieds perpendiculaires.

Le sol du New-Jersey est assez fertile et bien cultivé; il produit du blé, du maïs, du riz, de l'orge, du sarrasin, de l'avoine, du lin, des fruits de toute espèce.

L'État de New-Jersey se divise en treize comtés qui se subdivisent en 94 townships.

Comtés.	*Villes capitales.*	*Nombre des Townships.*
Cap May.		3
Cumberland. . .	Bridgetown.	7
Salem.	Salem.	9
Gloucester. . . .	Woodbury, Gloucester. . . .	9

Comtés.	*Villes capitales.*	*Nombre des Townships.*
Burlington. . .	Burlington, Bordentown. . .	11
Hunterdon. . .	Trenton.	10
Sussex.	Newtown.	12
Bergen.	Hakkensak.	6
Essex.	Newark, Elisabethtown. . . .	3
Middlesex. . . .	Amboy, Brunswick.	7
Monmouth. . . .	Shrewsbury, Freehold. . . .	6
Somerset. . . .	Boundbrook.	6
Morris.	Morristown.	5

Les villes principales sont :

Perth-Amboy et *Burlington*, qui étaient le siége du Gouvernement avant la révolution. La première est en face de l'île des États, dont elle n'est séparée que par un détroit peu large. Elle a un port sûr et assez vaste pour contenir plusieurs gros vaisseaux. La seconde servait de résidence au Gouverneur. Elle est sur la Delaware, en face de Bristol, et à sept milles de Philadelphie.

Trenton, une des plus grandes villes du New-Jersey, sur la rive Orientale de la Delaware. Elle contient environ 300 maisons, la plupart bien bâties.

Brunswick, sur la rive S. O. du Rariton, à douze milles d'Amboy, contient 2,500 habitans. On a bâti depuis peu un beau pont de bois sur le Rariton.

Elisabeth-Town, à cinq lieues de New-York, agréablement située dans un terrain fertile, contient 200 maisons bien bâties, deux jolies églises et un hôtel-de-ville.

Quoique le New-Jersey ait dans Amboy un des meilleurs ports de l'Union, il fait cependant peu de commerce avec l'étranger. Le voisinage de cet État

TABLEAU GÉOGRAPHIQUE DES ÉTATS-UNIS. — PARTIE DU MILIEU.

NEW-JERSEY...
- Étendue. . . *Longueur*, 160 milles ; *largeur*, 52 ; *surface*, 8,320 milles carrés.
- Rivières. . . *Delaware*, *Raritan*, *Hackinsac*, *Passaik*.
- Division. . . En treize Comtés.
- Villes princ. *Perth*, *Amboy*, *Burlington*, *Trenton*.
- Population. De 184,139 habitans, y compris 11,423 esclaves.

MARYLAND....
- Étendue. . . *Longueur*, 134 milles ; *largeur*, 110 ; *surface*, 14,000 milles carrés.
- Rivières. . . *Susquehannah*, *Potowmack*, *Patapsco*, *Patuxent*, *Pocomoke*, *Severn*, *Chester*, *Choptank*, *Elk*, *Nanticoke*.
- Divion. . . . En dix-neuf Comtés.
- Villes princ. ANNAPOLIS, *Baltimore*, *Washington* (federal city.)
- Population. En 1791, de 397,728 habitans, y compris 103,036 esclaves.

DELAWARE....
- Étendne. . . *Longueur*, 90 milles ; *largeur moyenne*, 16 ; *surface*, environ 1,482 milles carrés.
- Rivières. . . *Brandywine*, *Choptank*, *Christiana*, *Pocomoke*, *Wicomico*, *Nanticoke*, *Chester*, *Sassafras*, *Bohemia*.
- Division. . . En trois Comtés.
- Villes princ. WILMINGTON, *Dover*, *New-Castle*.
- Population. De 59,094 habitans, y compris 8,887 esclaves.

PENNSYLVANIE.
- Étendne. . . *Longueur*, 288 milles ; *largeur*, 156 ; *surface*, environ 44,928 milles carrés.
- Montagnes.. Les montagnes *Blue* ou *Kittatinny*, *Tuscarora*, *Nescopek*, *Shareman*, *Sideling*, *Ragged*, *Evits*, *Wills*.
- Rivières. . . *Delaware*, *Schuylkill*, *Susquehannah*, *Monongahela*, *Alleghany*.
- Division. . . En vingt-trois Comtés.
- Villes princ. PHILADELPHIE, *Washington*, *Pittsbourg*.
- Population. En 1790, de 434,375 habitans, y compris 3,737 esclaves.

VIRGINIE.....
- Étendue. . . *Longueur*, 446 milles ; *largeur*, 224 ; *surface*, environ 70,000 carrés.
- Montagnes.. *Bleues*, *Vertes*, *du Nord*, *du Sud*, *de l'Ouest*, *Laurell mountains*.
- Riv. ou Fl. *James*, *Elisabeth*, *Nansemond*, *Chickahominy*, *Appamatox*, *Pamunkey*, *Mattapony*, *Rappahannok*, *Hedgemann*, *Germanna*, *Potowmack*, *Shenandoah*, *Great-Kauhaway*.
- Division. . . En quatre-vingt-deux Comtés.
- Villes princ. RICHMOND, *Williamsbourg*, *Norfolk*.
- Population.. En 1790, de 747,610 habitans, y compris 292,627 esclaves.

avec ceux de New-York et de Pennsylvanie, fait porter à New-York et à Philadelphie tous les produits du pays. Le débit y est plus certain, plus prompt, le prix meilleur et le crédit plus long. La valeur des exportations d'Amboy a été,

en 1791.	de	17,403 dollars.
1792.		19,712.
1793.		49,673.
1794.		58,154.
1795.		130,517.
1796.		57,639.

Toutes les sectes ont une égale liberté pour l'exercice de leur culte. L'instruction publique y est généralement peu cultivée; et quoiqu'il y ait un collége à Prince-Town où sont actuellement 80 à 100 étudians; la proportion d'hommes instruits est moins forte dans le New-Jersey, que dans les autres États de l'Union.

Il y a peu ou point de manufactures au New-Jersey: presque toutes les familles achètent du New-York et de la Pennsylvanie tous les objets dont elles se servent.

Les Hollandais furent les premiers européens qui s'établirent au New-Jersey. En 1614, ils abandonnèrent leurs établissemens. Les Suédois leur succédèrent en 1628; ils en furent chassés par les Hollandais, et ceux-ci par les Anglais. Charles II céda, en 1672, ce territoire au duc d'York, son frère, qui le vendit au lord Berkley et à sir Carteret.

Ces derniers lui donnèrent le nom de New-Jersey, et établirent à Élisabeth-Town le siége du Gouvernement de tout l'Etat. La colonie de New-Jersey, fit

partie du Gouvernement de la province de New-York, jusqu'en 1680, où les propriétaires en firent une province à part.

Un assez grand nombre de Quakers de Londres et de New-York, vinrent s'y établir, et fondèrent la ville de Burlington, dont ils avaient achetés le terrain des sauvages.

D'après la constitution de 1776, la législature est composée d'une assemblée générale et d'un conseil législatif. Chaque comté nomme trois membres de l'assemblée générale et un du conseil législatif. Pour être élu membre de l'assemblée générale, il faut avoir une fortune de 1,333 $\frac{1}{3}$ dollars, et habiter l'État depuis un an au moins. Pour être membre du conseil législatif, les conditions sont, d'habiter l'État depuis un an, et de posséder une propriété de 2,670 dollars $\frac{2}{3}$. Pour être électeur, on doit avoir 21 ans et posséder 133 dollars $\frac{1}{3}$. L'élection du Gouverneur du conseil de l'assemblée générale est annuelle.

Suivant la balance des dettes, le New-Jersey est créancier de l'Union, pour 49,000 dollars.

IX. *Maryland.*

Le Maryland s'avance depuis le 37.e deg. 56′ jusqu'au 39.e 44′ de latitude septentrionale; ses bornes sont au Nord, la Pennsylvanie; à l'Est, l'État de Delaware et l'Océan Atlantique; au Sud et à l'Ouest, la Virginie.

Il a de longueur 134 milles (44 lieues $\frac{2}{3}$) de largeur,

110 (36 lieues $\frac{2}{3}$) et de surface, 14,741 milles carrés. La population, en 1790, se montait à 398,728 habitans, y compris 103,036 esclaves; ce qui donnait 21 habitans, $\frac{509}{717}$ par mille carré.

Le Maryland est arrosé par un grand nombre de petites rivières qui se jettent dans la baie de Chésapeak. Ce sont la *Pocomoke*, la *Nanticoke*, la *Chester*, la rivière d'*Elk*, l'embouchure de la *Susquehannah*, la *Patapsco*, la *Patuxent*, et la *Potowmack*. La rivière de Patapsco n'a pas plus de 30 à 40 toises de large, sa source est dans le comté d'York en Pennsylvanie. *Patuxent* naît dans le comté d'Anne-Arondel, et entre dans la Chésapeak à 15 ou 20 milles de l'embouchure de la Potowmack.

Le Maryland est un pays uni, plat, bas, et conséquemment couvert d'eaux stagnantes qui en rendent l'atmosphère brumeux et malsain; ce qui cause des fièvres intermittentes et quelquefois des maladies épidémiques.

Le grand nombre de rivières dont il est coupé en feraient un pays extrêmement fertile, si les terres n'étaient épuisées par la culture du tabac. Elles ne produisent du maïs, du riz, qu'en très-petite quantité. On commence maintenant à abandonner la culture du tabac pour celle du blé. Il y a de belles prairies naturelles et artificielles; les bois y sont beaux, les chênes se trouvent en grande quantité dans les parties montagneuses, et fournissent à l'exportation. Le noyer noir y est aussi très-abondant et recherché pour les ouvrages d'ébénisterie. Les cyprès et les cèdres couvrent les lieux marécageux; il y a des tulipiers, des kalmia-

latiflora employés pour tous les objets dans lesquels les bois durs sont préférés.

Le Maryland se divise en 19 comtés ; 11 à l'O. et 8 à l'E. de la baie de Chésapeak.

Comtés.	*Villes capitales.*
à l'O.	
Hartford	Hartford.
Baltimore	Baltimore.
Anne Arundel	Annapolis.
Frédérick	Fréderictown.
Alleghany	Cumberland.
Washington	Elisabeth-Town.
Montgomery	George-Town.
Prince-George	
Calvert	Abington.
Charles	Bristol.
Sainte-Marie	Ste.-Marie.
A l'O.	
Cécil	
Kent	Chester.
Queen's-Ann's, (reine Anne)	Queen's-Town.
Caroline	Danton.
Talbot	Oxford.
Somerset	Princesse-Anne.
Dorchester	Cambridge.
Worcester	Snow-Hill.

Les principales villes sont :

Annapolis, sur la *Severn*, est la capitale de cet État, sans être la plus grande : Population, 2,000 habitans. Quoique Baltimore lui ait enlevé son commerce, elle est encore une des plus riches des villes de sa grandeur ; les maisons sont en briques et élégamment bâties. La maison d'État, où siége la législature, est un des

plus beaux bâtimens des États-Unis. Il y a un collége et une vaste église.

Baltimore est la ville la plus considérable du Maryland, et celle qui, après Philadelphie et New-York, fait le plus grand commerce en Amérique. Elle est sur la rivière Patapsco, qui forme un bassin estimé l'un des plus beaux ports des États-Unis. *Fells-Point*, est comme une portion de la ville, dont elle est cependant éloignée de plus d'un mille; c'est là que s'arrêtent les vaisseaux. Ce lieu est le plus malsain, et la fièvre jaune y commence ordinairement ses ravages. Le nombre des habitans de Baltimore, en 1791, montait à 13,503; mais aujourd'hui on y compte 21 à 22,000 habitans, y compris 6 à 7,000 esclaves. Il y a deux banques, l'une est du Maryland, l'autre est une branche de la banque des États-Unis.

WASHINGTON, sur la Potowmak, fondée en 1792, à 95 lieues de la mer, 47 de la baie de Chésapeak. Elle a près de 2 lieues de longueur sur une et demi de largeur. Le capitole et l'hôtel du président sont les plus beaux bâtimens des États-Unis; les rues se coupent à angles droits, et sont toutes dans la direction du N. au S. ou de l'E. à l'O.; la largeur des rues est depuis 90 jusqu'à 110 pieds, et celle des avenues de 130 à 160 pieds. Chacune de ses dernières porte le nom de l'un des 16 États-Unis. En 1792, elle contenait 5,000 habitans.

Le commerce du Maryland consiste principalement en fer dont il abonde, en tabac, en blé, légumes, lin, etc. Il reçoit en retour des nègres, du vin, de l'eau-de-

vie, du sucre. La balance est en général en sa faveur.

Les exportations de Baltimore se montaient :

En 1790.	à 2,027,777	dollars.
1791.	2,239,690.	
1792.	2,623,808.	
1793.	3,665,055.	
1794.	5,686,190.	
1795.	5,811,379.	

En 1791, Baltimore exporta 205,571 boisseaux de blé, pour 305,643 dollars de maïs, 4,286 de Sarrasin, 10,619 de pois.

Il y a dans le Maryland des forges, des fonderies et une manufacture de verres.

Les catholiques romains y forment la secte la plus nombreuse; cependant on y trouve aussi des Presbytériens, des Protestans, des Épiscopaux, des Quakers, des Anglicans, des Luthériens, des Calvinistes, des Memnoniens, des Anabaptistes et des Méthodistes, qui ont tous une égale liberté de conscience.

Entre les établissemens destinés à l'instruction publique, on distingue *le collége de Washington*, fondé à Chester-Town en 1782, en l'honneur du Général Washington. L'*académie de Washington* fondée en 1779, et le *collége* d'*Annapolis*.

La persécution que les catholiques essuyaient en Angleterre, sous le règne de Charles Ier, détermina Cecilius-Calvert, baron de Baltimore, à venir chercher, en 1632, dans la Virginie, un asile où il pût librement exercer sa religion. N'y trouvant pas la tolérance qu'il désirait, il forma le projet de s'établir dans la

partie inhabitée de cette région, située entre le Potowmak et la Pennsylvanie, qui fut nommée Maryland, en l'honneur de Henriette-Marie, fille de Henri II, de France, et femme de Charles I.er. Sa mort n'arrêta pas ce projet. Son fils, parti d'Angleterre en 1633, avec 200 familles catholiques, vint dans ce pays, se lia avec les sauvages, et, malgré les piéges que des Virginiens voulurent lui dresser, vit croître sa petite colonie, dans laquelle il admit toutes les sectes.

Le Gouvernement du Maryland est composé d'un Gouverneur, qui ne peut l'être plus de trois années consécutives; d'un Sénat de quinze membres, et d'une Chambre des délégués.

Les criminels sont condamnés à travailler aux chemins, rarement à mort.

X. *Delaware.*

L'État de Delaware s'élève depuis le 38.me—30′ jusqu'au 40.° de latitude septentrionale. Il est borné au N. par la Pennsylvanie; à l'E. par la rivière et la baie de Delaware et l'Océan Atlantique; au S. et à l'O. par le Maryland.

Il a de longueur 92 milles (ou 30 lieues), 16 dans sa largeur moyenne (ou 5 lieues), et environ 1,482 milles carrés de surface.

Le côté oriental de ce petit État est coupé d'un grand nombre de petites rivières ou *criques*, qui versent leurs eaux dans la Delaware, ou la baie de Chésapeak; les principales sont : *Brandywine*,

Christiana, *Pocomoke*, *Wiconico*, *Nanticoke*, *Choptank*, *Chester*, *Sassafras* et *Bohema*. La rivière de *Delaware* n'est navigable, pour les vaisseaux, que pendant neuf à dix lieues, et trente-six pour les bateaux; mais elle l'est encore bien avant pour les trains de bois de construction et de mâture qui s'emploient à Philadelphie. A Trenton, trois lieues au-dessus de Bristol, est une chute d'eau considérable qui met obstacle à la navigation.

Le sol du Delaware est très-bas, excepté dans quelques parties du Comté de New-castle; et les eaux stagnantes résultant du débordement des rivières, y occasionnent quelquefois des maladies épidémiques. L'agriculture y est dans un état florissant. Le blé, le maïs, le riz, l'orge, l'avoine, le lin, le sarrasin et les patates y sont abondans et de la meilleure qualité. Il y a de belles prairies naturelles et artificielles. Les lieux marécageux sont couverts de cyprès et de cèdres.

Le nombre de ses habitans se montait, en 1787, à 37,000, ce qui faisait 22 habitans $\frac{10}{74}$ par mille carré; mais, en 1790, le recensement a donné 59,094 habitans, y compris 887 esclaves, ce qui donnait 49 habitans $\frac{698}{741}$ par mille carré.

Ce petit État est divisé en trois comités, savoir:

Comtés.	*Villes capitales.*
New-castle.	New-castle, Wilmington.
Kent.	Dover *ou* Douvre.
Sussex.	Lewistown.

Le principal commerce de la Delaware consiste en blé et en bois.

La valeur de ses exportations monta,

En 1791.	à 119,878 dollars
1792.	153,972.
1793.	93,559.
1794.	207,985.
1795.	158,041.
1796.	201,182.

Les principales villes sont :

New-Castle, à douze lieues au Sud de Philadelphie, sur la Delaware, avec le titre de capitale, fondée en 1627 par les Suédois, qui la nommèrent Stockholm. Elle contient quatre-vingt à cent maisons. C'est le lieu où l'on s'embarque pour Philadelphie.

Wilmington est la ville la plus peuplée de l'État, sans en être la capitale ; elle est à deux tiers de lieue de la Delaware, entre la Christiana et la Brandywine. Wilmington est bâtie en briques ; il y a 5,000 habitans. Une banque y a été établie en 1796. Elle est à neuf lieues Sud-Ouest de Philadelphie.

Dover ou Douvre est le siége du Gouvernement, sur la crique de Jonas, à plusieurs milles de la Delaware. Elle consiste en cent maisons presque toutes bâties en briques. Les rues se coupent à angles droits.

Il y a beaucoup de moulins à papiers et à farine ; une manufacture de coton, et une de soie pour les blutoirs.

L'État de Delaware a d'abord été habité par les Suédois en 1628 ; il faisait partie de la *Nouvelle-Suède*, appelé depuis *New-Jersey*. Les Hollandais s'en emparèrent en 1659. Le Duc d'York, qui en fit la con-

quête, vendit, en 1683, à William Penn, la ville de New-castle, avec un territoire de douze milles autour de la ville. Ce pays fut divisé en trois comtés, tels qu'ils sont encore aujourd'hui, et devint une portion de la Pennsylvanie; mais, n'ayant pas accepté la constitution de William Penn, il le céda, en 1701, à Edouard Shippen, Phineas Pembelton, Samuel Carpenter, Griffith Owen, Caleb Puisey et Thomas Story, qui en devinrent propriétaires.

La nouvelle constitution de 1776 partage le Pouvoir législatif en deux chambres. Celle des Représentans est composée de vingt-un membres, sept par comté, et est élue annuellement. Pour en être membre, il faut avoir vingt-quatre ans, posséder un bien libre, résider dans l'État depuis trois ans, et un an dans le comté par lequel on est élu. La chambre des Sénateurs est composée de neuf membres, trois par comté; les Sénateurs doivent être âgés de vingt-sept ans, posséder un bien libre de deux cents acres, ou une fortune connue de 1,000 liv., habiter l'État depuis trois ans, et un dans le comté par lequel on est élu; ils sont élus pour trois ans; un tiers est renouvelé tous les ans.

Le Gouverneur est élu pour trois ans, et ne peut être continué plus de trois ans dans six. Il doit être âgé de trente ans, citoyen des États-Unis depuis douze, et de l'État depuis six.

Le Pouvoir judiciaire est composé d'une cour de chancellerie et de plusieurs tribunaux inférieurs. Les juges sont nommés par le Gouverneur.

L'esclavage des nègres y est permis; mais les lois qui

qui les concernent leur sont très-favorables. Toutes les religions y sont libres; cependant la secte presbytérienne est la plus nombreuse et paraît y dominer. Elle a vingt-quatre temples. Les Episcopaux en ont quatorze et les Anabaptistes sept. Il y a en outre beaucoup de Quakers et de Méthodistes répandus dans le pays, sur-tout dans les comtés de Kent et Sussex.

Les lois criminelles sont les mêmes que celles de l'Angleterre; mais mitigées.

XI. *Pennsylvanie.*

Cet État, un des plus étendus des États-Unis, s'avance depuis le 39.me jusqu'au 42.me degré de latitude septentrionale. Il a pour bornes au N. le New-York; à l'E. la Delaware qui le sépare du New-Jersey; au S. l'État de Maryland, une partie de la Virginie et de la Delaware; à l'O. le territoire N. O. et une partie de la Virginie.

Il a de longueur 288 milles ou 96 lieues; de largeur 156 milles ou 52 lieues, et 44,928 milles carrés de surface, ou 28,800,000 acres. En 1737, on estima le nombre des habitans de la Pennsylvanie à 360,000. En 1790, il se montait à 434,373, y compris 3,737 esclaves; ce qui faisait environ dix habitans par mille carré; mais depuis cette époque le nombre est fort augmenté.

Les principales rivières sont : la *Delaware* qui se jette à la mer par une large embouchure; la *Schuylkill* qui se jette dans la Delaware, un peu au-dessous de

Philadelphie ; la *Susquehannah* qui descend par sa branche N. E. du lac Otsego, reçoit la Tyoga, et se jette dans la baie de Chésapeak. La *Monongahela* et l'*Alleghany* qui se réunissent pour former l'Ohio.

Le sol et les productions de la Pennsylvanie diffèrent peu de ceux du New-York. L'air y est sain ; mais les hivers y sont très-rigoureux, et les étés d'une chaleur excessive. Les bois y sont très-beaux et très-nombreux : on y trouve des chênes et des vignes de trois ou quatre espèces, dont cependant on ne tire aucun vin excellent. Il est à remarquer que dans la partie méridionale, le bois est moins propre à la construction des vaisseaux que dans le Nord. On recueille de l'érable, du sucre qu'on est parvenu à rendre aussi blanc que celui de la canne.

La partie S. E. de la Pennsylvanie est très-montagneuse. La grande chaîne des monts *Alleghany* y forme quelques autres branches, parmi lesquelles on distingue les *Montagnes-bleues* ou *Monts-Kittatinny*, qui traversent les comtés de Northampton, de Dauphin, de Cumberland et de Franklin ; les monts *Tuscarora* et *Nescopek*, à l'E. de la Susquehannah ; et à l'O., les monts de *Shareman*, de *Sideling*, de *Ragged*, d'*Evits* et de *Wills*.

Il y a des mines de fer dans les comtés de Chester, de Bucks, de Montgomery, de Lancaster, de Northampton, d'York, de Bedford ; des mines de plomb et de charbon dans les comtés de Berks, de Luycom, d'Huntington, de Westmoreland et de Cumberland.

Entre les curiosités de la Pennsylvanie, on remarque une petite rivière, à la source de laquelle sort une grande quantité d'huile bitumineuse; trois grottes curieuses; les restes d'anciennes fortifications, dont les naturels du pays ignorent entièrement l'origine.

Cet État se divise en vingt-trois comtés, savoir :

Comtés.	*Villes capitales.*
Philadelphie.	Philadelphie.
Chester.	Westchester.
Delaware.	Chester.
Bucks.	Newton.
Northampton.	Easton.
Berks.	Reading.
Lancastre.	Lancastre.
York.	York.
Cumberland.	Carlisle.
Montgomery.	Norriston.
Dauphin.	Harrisbourg.
Luzerne.	Wilksborough.
Northumberland.	Sunbury.
Franklin.	Chamberstown.
Bedfort.	Bedfort.
Huntingdon.	Huntingdon.
Mifflin.	Louisbourg.
Westmoreland.	Greensbourg.
Somerset.	
Lafayette.	Union.
Washington.	Washington.
Alleghany.	Pittsburg.
Lycoming.	

Philadelphie, dont le nom signifie *amitié fraternelle*, fut fondée en 1683, d'après un plan grand et vaste, sur la *Delaware* : ce plan ne put être alors exécuté; mais on s'y est conformé dans tout ce qui a été cons-

truit depuis. Les rues en sont larges et belles, avec des trotoirs : presque toutes sont bordées d'arbres. Mais elle est dénuée de places et de ces bâtimens ornés que l'on rencontre dans les grandes villes de l'Europe. Toutes les maisons y sont bâties en briques et très-proprement ; plusieurs même sont décorées à l'extérieur d'un revêtement de marbre blanc, qui se trouve à peu de distance de la ville. Il y a cependant deux causes d'insalubrité qui ne se trouvaient pas dans le plan de Penn. Les cimetières sont dans l'enceinte de la ville, et les quais n'ont pas une très-grande largeur. La population actuelle est de 70,000 habitans environ. C'est le seul port de l'État. Je ne répéterai point ici ce que l'on a dit des établissemens philanthropiques de Philadelphie. Dans aucun pays du monde on n'a des prisons ni des hôpitaux aussi bien tenus. Il faut y joindre l'asile destiné aux défenseurs de la patrie. Ces établissemens sont presque tous confiés aux soins des honnêtes Quakers.

Cette ville reçoit chaque jour des accroissemens considérables sur les bords des deux rivières.

La Pennsylvanie est de tous les Etats-Unis, celui qui fait le plus grand commerce. Non-seulement ses denrées fournissent en grande quantité à l'exportation ; mais il profite encore de celles d'une partie de la Virginie, du Maryland, du New-York, du New-Jersey. Les produits de l'Etat de Pennsylvanie, et des autres Etats adjacens qui fournissent à l'exportation de Philadelphie, sont la potasse, la péarlasse, la bière, le cidre, la viande et le poisson salés, le beurre

et le fromage, le maïs, la farine de maïs, celle de froment, le suif et les chandelles, la graine de lin, l'huile de lin, le savon, les pommes de terre, le bois en merrains, le cuir, les peaux de daim et de castor, le tan, le fer en saumon, etc. Mais les produits du pays sont une très-petite partie des exportations de Philadelphie, qui, commerçant avec tous les pays du monde, réexporte en grande quantité les denrées ou marchandises qu'elle en reçoit.

La valeur des exportations de Philadelphie a été,

en 1791.	de	3,436,092 dollars.
1792.		2,810,652.
1793.		6,958,336.
1794.		6,643,890.
1795.		11,518,260.
1796.		17,549,141.

Pendant l'année 1796, il est entré à Philadelphie 1,625 vaisseaux, il en est sorti 1,683.

Les importations de l'Angleterre dans l'Etat de Pennsylvanie furent,

en 1791.	de	781,074 livres sterlings.
1792.		855,206.
1793.		768,832.
1794.		768,832.
1795.		1,307,736.

Les importations de la Pennsylvanie en Angleterre, se montèrent,

en 1792.	à	42,620 livres sterlings.
1793.		168,798.
1794.		35,809.
1795.		485,310.

La liberté de conscience est entière dans la Penn-

sylvanie, aussi toutes les sectes y ont-elles des temples. Il y a des Presbytériens, des Calvinistes, des Quakers, des Luthériens, des Episcopaux, des Moraves, des Catholiques romains, des Anabaptistes et des Juifs.

L'éducation est plus soignée en Pennsylvanie que dans le New-Jersey et le New-York. Il y a des établissemens philanthropiques et destinés à l'instruction publique, entre lesquels on distingue l'*Hôpital de Pennsylvanie*, à Philadelphie, fondé en 1754. *La Société pour les progrès des Arts et des Manufactures*, instituée en 1787. *La Société philosophique américaine établie à Philadelphie pour les progrès des connaissances utiles*, formée le 2 janvier 1769; l'*Université* à Philadelphie; le *Collége de Franklin*, fondé à Lancastre en 1767, en l'honneur du Docteur Franklin.

Penn, Amiral anglais, avait fait de grandes avances à l'Etat. La Cour, en paiement de cette somme considérable, lui avait fait espérer la cession des pays situés sur les bords de la Delaware; mais il mourut avant de voir cette promesse réalisée. Son fils William Penn en sollicita vivement l'exécution, et l'obtint. Penn arriva en Amérique en 1682, suivi d'un assez grand nombre de familles Quakers; et loin de faire valoir, par la force, le droit de propriété qu'il avait obtenu, il traita de nouveau pour le prix de cette possession, avec les Sauvages, les véritables propriétaires; ce qui lui concilia l'estime des habitans du pays, au point que maintenant même ils ne prononcent son nom

qu'avec attendrissement et vénération. En 1683, il jeta les fondemens de Philadelphie. Les 2,000 hommes qu'il avait emmenés furent bientôt suivis d'un plus grand nombre, et sa législation eut pour objet d'assurer leur bonheur. Elle fut basée sur le droit de *propriété*, sur la *liberté* des cultes et des opinions. Je citerai une proposition d'un discours très-philosophique qu'il prononça à l'assemblée générale tenue à Chester.

« Quelle que soit la forme du gouvernement, le peuple » est toujours libre lorsqu'il n'est gouverné que par les » lois, et qu'il participe à leur confection. C'est le » seul moyen dont il puisse l'être; au-delà de ces » conditions, il n'y a que tyrannie, oligarchie ou » confusion; les grandes fins de tout gouvernement sont » de faire respecter le pouvoir par le peuple, et de » garantir le peuple des abus du pouvoir. Ainsi le » peuple est libre en obéissant, et les Magistrats hono- » rables et honorés par la justice de leur administra- » tion et de leur soumission à la loi. »

La première constitution éprouva des changemens, ou plutôt on lui en substitua successivement quelques autres. Celle qui fut proposée en 1701 n'eut pas l'adhésion de trois comtés, dont William Penn céda la propriété à Edmond Shippen : ce sont ces trois comtés qui forment l'Etat de Delaware. Après la mort de Penn, il y eut des troubles en Pennsylvanie, et même la constitution qui fut faite lors de la révolution a subi des changemens, parce que l'aristocratie était aux prises avec la démocratie. Voici celle qu'a obtenue le parti républicain.

Il y a, comme dans les autres Etats, un Pouvoir *législatif* et un Pouvoir *exécutif*.

La législature est composée d'une chambre de *Représentans* et d'un *Sénat*.

Les Représentans sont élus et nommés par des électeurs, excepté ceux de Philadelphie qui sont choisis par les citoyens mêmes de la ville. C'est en raison de leur population que les comtés fournissent un nombre plus ou moins considérable de membres. Le nombre des Représentans ne doit pas excéder celui de cent; il faut avoir au moins vingt ans, être citoyen, et avoir habité le comté depuis au moins trois ans. La chambre des Représentans est élue annuellement.

Le Sénat est élu pour quatre ans, et un quart des Sénateurs est renouvelé chaque année. Le nombre des Sénateurs ne peut être moindre que le quart, ni au-delà du tiers de celui des Représentans. Les conditions pour être Sénateur sont l'âge de vingt-cinq ans, le droit de citoyen, et l'habitation depuis quatre ans dans l'Etat.

Le Gouverneur est élu pour trois ans, et ne peut être continué plus de neuf ans sur douze. Les conditions pour être Gouverneur sont l'âge de trente ans, et l'habitation de sept années dans l'Etat. Il signe les actes de la législature, mais n'a que deux jours pour s'y décider, ou bien il expose les raisons de son refus.

Le trésorier de l'Etat est nommé par la législature; les autres places sont à la nomination du gouvernement.

Le code civil et le code criminel renferment des lois

extrêmement sages. L'esclavage des nègres est absolument proscrit : le divorce est permis, mais avec des modifications qui garantissent de l'abus qu'on pourrait en faire. La peine de mort est réservée à ceux qui ont assassiné volontairement. Les prisonniers sont traités avec beaucoup d'humanité : on a pris les plus grandes précautions pour les préserver des vexations qu'ils éprouvent en d'autres pays, cette multitude de subalternes avides qui les entourent, et dont ils dépendent, en quelque sorte, pour les services habituels.

XII. *Virginie.*

La Virginie s'étend depuis le 36.e deg. 30′, jusqu'au 40.e deg. 30′ de latitude septentrionale.

Ses bornes sont au N. le Maryland, une partie de la Pennsylvanie et l'Ohio ; à l'O. le Kentucky ; au S. la Caroline du Nord ; à l'E. l'Océan Atlantique.

Elle a de longueur 446 milles, de largeur 224, et de surface environ 70,000 milles carrés.

La Virginie est arrosée par un nombre étonnant de fleuves, rivières et criques, dont les plus considérables tombent dans la baie de Chésapeak. Les principales sont : la rivière de *James* qui reçoit les rivières d'*Elisabeth*, de *Nansemond*, le *Chickahominy* et l'*Appamatox* : la rivière d'*York*, formée par la *Pamunkey* et la *Mattapony* : la *Rappahannock*, formée par la réunion des rivières *Hedgmann* et *Germanna* : la *Potowmack*, qui naît dans les montagnes Alleghany et reçoit la *Shenandoah* ; sa navigation pour les grands

bâtimens, s'étend depuis la Chésapeak jusqu'à George-Town ; elle est interrompue en quatre endroits par des cascades ; le *Grand-Kanhaway*, qui naît près des sources de la rivière de James, et dont le cours est embarrassé par des chutes ; le *Petit-Kanhaway* qui se rend dans l'Ohio. (Morse.)

La Virginie dans sa partie orientale, est unie et basse ; mais sa partie occidentale est très-montagneuse ; elle est traversée par les monts *Apalaches*, qui y forment diverses branches, auxquelles on a donné le nom de *Montagnes-Bleues*, *Montagnes du Nord*, du *Sud*, de l'*Ouest*, *Montagnes-Vertes* et *Laurell-Mountains*. Le pic *Otter* est la montagne la plus haute de la chaîne des montagnes bleues, et l'une des plus élevées l'Amérique septentrionale. Il a, suivant Jefferson, 4,000 pieds perpendiculaires ou 1,218 mètres $\frac{2}{3}$ (Morse.)

Le climat de la Virginie est très-variable ; le froid et le chaud s'y succèdent très-rapidement ; le printemps arrive un mois plutôt qu'en Angleterre ; l'hiver commence à la mi-novembre. Dans plusieurs mois de l'année, il tombe des pluies abondantes qui causent toutes les maladies auxquelles est exposé un climat chaud et humide ; telles sont les fièvres intermittentes, les fièvres bilieuses et la fièvre jaune.

La Virginie, l'un des pays les mieux arrosés du monde, en est aussi l'un des plus fertiles ; elle produit une variété étonnante de végétaux. Ses forêts sont couvertes de différentes sortes d'arbres, parmi lesquels on distingue l'érable a peau de serpent, l'érable negando, le bignognia grimpant, le catalpa, le calicanthos,

l'arbre de Judée, l'amélanchier, des cornouillers de différentes espèces, le diospyros, le bondac, le triacanthos, l'arbre à cire, (*myrica cirifera*,) le jasmin jaune, (*bignognia semper virens*,) le magnolier, le tulipier, le gommier, (*liquidambar styraciflux*,) le cèdre, le noyer, le liquidambar, le benjoin, le pin maritime, le peuplier, le chêne, le sennac velu, le faux acacia; le frangier, etc. Le blé, le tabac, l'orge, l'avoine, le riz, le maïs, les patates, le serpentaire, (*aristclochia serpentaria*,) le seneka, la squine, le sassafras et le ginseng des chinois qui y croissent en abondance. La culture du tabac qui était presque exclusive, il y a quelques années, a perdu plus d'un tiers en Virginie; on y cultive du lin, du chanvre et un peu de coton. (La Rochefoucault.)

Outre les animaux transportés d'Europe, ceux particuliers au pays sont les daims, une espèce de panthère, les ours, les tigres, les renards, les racoons, et le singulier animal appelé *Opossum*. Il y a aussi toutes sortes d'oiseaux, tels que le moqueur, l'oiseau rouge, l'oiseau mouche, etc. dont le plumage est éblouissant. Les cailles, les perdrix, les faisans, les alouettes, les geais, etc. sont différens de ceux d'Europe.

Entre les curiosités de la Virginie, on remarque une cataracte de 200 pieds de hauteur, formée par la rivière de Jackson. La *Cave de Maddism* de 500 pieds d'étendue; la *Caverne Soufflante*, d'où sort constamment un courant d'air, avec une telle force qu'il courbe les herbes à 20 toises.

Le *Pont de Roche*, (Rock-Bridge,) l'un des ou-

vrages les plus sublimes de la nature, c'est un pont de rochers que l'on voit au-dessus d'un précipice dont l'ouverture est dans quelques endroits de 2 tiers de lieue et 300 pieds de profondeur. Enfin, des sources médicinales chaudes, froides, sulfureuses, ferrugineuses. (Morse.)

On trouve en Virginie des mines de fer, de plomb, de pyrites, etc. A Dover et dans les lieux environnans, il y a des mines de charbon.

On divise la Virginie en 82 comtés :

A l'O. des montagnes bleues.	en 1790. *Esclaves.*	*Habitans.*
Ohio	281.	5,212.
Monongalia	154.	4,768.
Washington	450.	5,625.
Montgomery, *Wythe*, *Botetourt*	2,087.	23,752.
Greenbriar, *Kanawa*	319.	6,015.
Hampshire	454.	7,346.
Berkly	2,932.	19,713.
Frederick	4,250.	19,681.
Shenandoah	512.	10,510.
Rockingham	772.	7,449.
Augusta	1,222.	10,886.
Rockbridge	682.	6,548.
Entre les Montagnes Bleues et les marées.		
Loudoun	4,030.	18,962.
Fauquier	6,642.	17,892.
Culpepper	8,226.	22,105.
Spotsylvania	5,933.	11,252.
Orange	4,421.	9,921.

Entre les montagnes bleues et les marées.	*Esclaves.*	*Habitans.*
Louisa.	4,573.	8,467.
Goochland.	4,656.	9,053.
Fluvannah.	1,466.	3,921,
Albemarle.	5,579.	12,585.
Amherst.	5,296.	13,703.
Buckingham.	4,168.	9,779.
Bedford.	2,754.	10,531.
Henry.	1,551.	8,479.
Pittsylvania.	2,979.	11,579.
Halifax.	5,565.	14,721.
Charlotte.	4,816.	10,078.
Prince-Edouard.	3,986.	8,100.
Cumberland.	4,434.	8,155.
Powhatan.	4,325.	6,822.
Amelia. / *Nottaway.*	11,307.	18,097.
Lunenbourg.	4,332.	8,959.
Mecklenburg.	6,762.	14,733.
Brunswick.	6,776.	12,827.
Entre la rivière James et la Caroline.		
Greenwille.	3,620.	5,362.
Dindwiddie.	7,334.	13,934.
Chesterfield.	7,487.	14,214.
Prince-George.	4,519.	8,173.
Surry.	3,097.	6,227.
Sussex.	5,387.	10,554.
Southampton.	5,993.	12,864.
Ile de Wight.	3,867.	9,028.
Nansemond.	3,817.	9,010.
Norfolk.	5,345.	14,524.
Princesse-Anne.	3,202.	7,993.
Entre la rivière James et la riv. d'Yorck.		
Henrico.	5,819.	12,000.
Hanover.	8,223.	14,754.

Entre la rivière James et la Caroline.	*Esclaves.*	*Habitans.*
New-kent.	3,700.	6,239.
Charles-City.	3,141.	5,518.
James-City.	2,405.	4,070.
Williamsbourg. / *York.*	2,760.	5,233.
Warwick.	990.	1,690.
Elisabeth-City.	1,876.	3,450.
Entre la rivière d'York et la Rappahannok.		
Caroline.	10,292.	17,489.
King-William (roi Guillaume).	5,151.	8,128.
King-and-Qeen (roi et reine).	5,143.	9,377.
Essex.	5,440.	9,122.
Middlesex.	2,558.	4,140.
Gloucester.	7,063.	13,498.
Entre les rivières Rappahannock et Potowmack.		
Fairfax.	4,574.	12,320.
Prince-William.	4,704.	11,615.
Stafford.	4,036.	9,588.
King-George (roi George).	4,157.	7,366.
Richmond.	3,984.	6,985.
Westmoreland.	4,425.	7,722.
Northumberland.	4,460.	9,163.
Lancaster.	3,236.	5,638.
Sur le rivage oriental.		
Accomac.	4,262	13,959.
Northampton.	3,244.	6,889.
Nouveaux Comtés.		
Campbell.	2,488.	7,685.
Franklin.	1,073.	6,842.
Harrison.	67.	3,089.

Nouveaux Comtés.	*Esclaves.*	*Habitans.*
Randolph.	19.	951.
Hardy.	369.	7,336.
Pendelton.	73.	2,452.
Russel.	190.	3,338.
(Gazetter american Morse's) .	292,627.	747,610.

Ainsi l'on voit qu'en 1790, le nombre des habitans se montait à 747,610, y compris 292,627 esclaves; ce qui donnait 10 habitans $\frac{4761}{7000}$ par mille carré; mais maintenant ce nombre est fort augmenté. Les esclaves sont plus nombreux en Virginie que dans tout autre État, parce qu'on les traite avec plus de douceur.

Les principales villes sont :

RICHMOND, dans le comté d'Henrico, sur la rivière de *James*, sous les chutes de cette rivière, au 37.e deg. 40′ de latit. septent., à 209 lieues de Boston, et 92 de Philadelphie. Elle contient plus de 6,000 habitans, dont un tiers d'esclaves. Cette ville est dans une situation très-agréable; on la divise en *haute* et *basse*. La ville basse, située entre la rivière et une colline élevée, occupe un espace en long très-étendu. Deux ponts conduisent à Manchester, de l'autre côté de la rivière. La ville haute, située sur la colline, est occupée par les habitans les plus aisés. C'est là que se trouvent les beaux bâtimens et le capitole; cet édifice, élevé sur la pointe de la colline, domine la ville. Il est bâti en briques rouges. Le capitole est construit sur le plan de la maison carrée de Nîmes, mais sur une échelle beaucoup plus grande. Il est orné de la statue du général *Washington*, du buste du Général La Fayette, exé-

cutés par le célèbre Houdon. Les rapides ou courans de la rivière ont obligé d'établir une communication par le moyen d'un canal qui longe la rivière, jusqu'aux montagnes bleues, dans un espace de 66 lieues. Richmond est le siége du Gouvernement de la Virginie.

WILLIAMSBOURG, située dans une plaine à égale distance de la rivière d'York et de celle de James, était, avant la révolution, la capitale de la Virginie; mais la législature, ayant établi son siége à Richmond, Williamsbourg a perdu un grand nombre de ses habitans, qui sont réduits à 13 ou 1,400. Il y a un collége, un hôpital pour les fous. Une maison d'état, sous le nom de *Capitole*, sert actuellement de siége au tribunal du district. Il termine une rue de 160 pieds de large, et de presque un mille de long.

NORFOLK, sur la rivière d'*Elisabeth*, a trois lieues de son embouchure dans la rivière de James par les 36.e deg. 55′ de latit. septent. Elle a été entièrement brûlée dans les commencemens de la guerre. Les rues ne sont point pavées et n'offrent que malpropreté, ce qui ajoute à l'insalubrité de cette ville, entourée de criques, dans lesquelles la marée monte, et où, en se retirant, elle dépose une fange qui exhale une odeur infecte; aussi les maladies y sont communes et dangereuses. La fièvre jaune y a fait périr plus d'un sixième des habitans en 1797. Cette ville contenait avant la guerre 8,000 habitans; actuellement il y en a moins de 5,000. Norfolk fait un commerce considérable: ses exportations, en 1794, montaient à 1,647,194 dollars; en 1795, à 1,934,827.

Malgré

Malgré la position avantageuse de la Virginie, son commerce est très-borné, par rapport à sa vaste étendue. Elle exporte du tabac, du blé, du maïs, des mâts, des planches de pin, de chêne, de la poix, des peaux de daims, de castors, de ratons, de renards, etc. des porcs, du lin, du chanvre, du coton, du charbon de terre, du fer en barre, des pois, des bœufs, des chevaux, du poisson salé, etc.

La valeur totale des exportations des différens ports, monte :

en 1791.	à	3,131,863 dollars.
1792.		3,542,823
1793.		2,987,097
1794.		3,320,636
1795.		3,490,043
1796.		5,268,685

Les Virginiens sont gais, très-hospitaliers, mais, en général, ils sont dissipés et accusés d'aimer le jeu avec passion, quelques-uns sont taxés de vanité et d'ostentation.

La liberté de conscience règne dans la Virginie ; aussi toutes les sectes y sont-elles nombreuses : on y trouve des Presbytériens, des Episcopaux, des Quakers, des Méthodistes, des Anglicans, des Luthériens, des Calvinistes, etc.

Il y a, à Williamsbourg, le collége de *Guillaume* et de *Marie*. Les autres écoles sont bien moins tenues que dans le Nord. Depuis la déclaration de l'indépendance, on a pris des mesures pour améliorer l'instruction et répandre les connaissances ; mais leur exécution

s'opère bien lentement, et se trouve encore loin de l'objet proposé.

Les premiers établissemens de la Virginie, remontent à l'an 1584. A cette époque, sir Walter-Raleigh, sollicita et obtint de la reine Elisabeth, la propriété des terres en Amérique, qui n'étaient pas habitées par des chrétiens. Les premières colonies qui s'y établirent, moururent de faim ou furent massacrées par les Sauvages. Cependant d'autres sociétés s'y étant transportées, se mirent en état de se défendre des naturels, et la colonie commença à prospérer. On bâtit James-Town, la première ville que les Anglais fondèrent dans le nouveau monde. Il y eut quelques révolutions peu importantes touchant la constitution et la forme du Gouvernement, qui souffrirent quelques altérations jusqu'en 1776, qu'une assemblée générale à Williamsbourg arrêta : 1.° Que les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, seraient séparés et distincts; 2.° Que la chambre d'assemblée serait élue annuellement, au nombre de deux membres par comté; 3.° Que le Sénat serait composé de 24 membres; 4.° Que le pouvoir exécutif consisterait en un Gouverneur et un conseil de huit membres. (La Rochefoucault.)

TABLEAU GÉOGRAPHIQUE DES ÉTATS-UNIS.

PARTIE DU SUD.

CAROLINE DU N.

- Étendue. . . *Longueur*, 450 milles ; *largeur*, 180.
- Riv. ou Fl. *Chowan, Roanoke, Pamlico, Neüs, Trent, Pasquotank, Perquimons, rivière du Cap-Fear.*
- Division. . . En huit Districts, subdivisés en cinquante-huit Comtés.
- Villes princ. *Wilmington, Fayette-Ville, Edinton*, RALEIGH, capitale.
- Population. En 1790, de 393,750 habitans, y compris 105,071 esclaves.

CAROLINE DU S.

- Étendue. . . *Longueur*, 200 milles ; *largeur*, 125 ; *surface*, environ 20,000 milles carrés.
- Riv. ou Fl. *Pédée, Santée, Edisto, Savannah, Combahée, Ashley, Cooper, Wakmaw, Caasaw, Blackriver.*
- Division. . . En neuf Districts, subdivisés en Comtés ou Paroisses.
- Villes princ. CHARLESTOWN, *Beaufort, Columbia.*
- Population. En 1791, de 249,978 habitans, y compris 107,992 esclaves.

GEORGIE. . . . .

- Étendue. . . *Longueur*, 600 milles ; *largeur*, 250 ; *surface*, environ 150,000 milles carrés.
- Montagnes. . Les *Alleghanys* ou *Apalaches*, dont la chaîne finit dans cet Etat.
- Lacs ou Mar. *Ouaquaphenogaw*, marais de près de 100 lieues de circonférence.
- Riv. ou Fl. *Savannah, Alatamaha, Oakmulgée, Okonée, Ogeechée, Apalachicola, Alibama, Mobile, Pascagoula, Pearl, Yazoo, le Mississipi.*
- Division. . . En deux Districts, haut et bas, qui comprennent vingt-quatre Comtés.
- Villes princ. SAVANNAH, *Augusta.*
- Population. . En 1790, de 82,548 habitans, y compris 29,264 esclaves.

ETATS DU SUD.

XIII. *Caroline du Nord.*

Cet Etat s'étend depuis le 34.° deg. jusqu'au 36.° 30′ de latitude septentrionale.

Ses bornes sont : au N., la Virginie ; à l'E., l'Océan atlantique ; au S., la Caroline du Sud et la Georgie ; à l'O., le Mississipi.

Il s'étend en longueur de 450 milles, et en largeur, de 180.

Les principales rivières, baies et caps, etc., sont :

La *Chowan*, formée par la réunion des rivières de Meherren, de Nottaway et de Blackwater, et qui se jette dans le Sund d'Albemarle. Elle a 3 milles de large à son embouchure.

La *Roanoke*, rivière longue et rapide, formée par la *Staunton*, en Virginie, et la *Dan*, dans la Caroline du Nord. Elle se rend dans le Sund d'Albemarle. Cette rivière est sujette à des débordemens, et sa navigation est obstruée par des chutes et des rapides.

Pamlico ou *Tar*, rivière qui tombe dans le Sund de Pamlico. Elle est navigable pour les vaisseaux jusqu'à Washington, à 40 milles au-dessus de son embouchure.

Neus, rivière qui tombe dans le Sund de Pamlico, près de Newbern.

La rivière du *Cap-Fear*, plus souvent appelée *Clarendon*, se jette dans la mer au *Cap-Fear*. Elle est navigable pour des bâtimens ordinaires jusqu'à Wilmington. C'est par cette rivière que se fait la meilleure navigation de la Caroline du Nord.

Le Sund *Pamlico* est une espèce de lac de 5 à 6 lieues de large et de 53 de long, séparé de la mer par un rivage de sable couvert d'arbres, qui n'a pas plus d'un mille de largeur. Il y a plusieurs entrées où un canot et des chaloupes peuvent à peine passer; la seule entrée d'Ocrecok admet de gros bâtimens. Le Sund d'*Albemarle* a 4 lieues de largeur et 20 de longueur, et est séparé du Sund Pamlico par un grand marais nommé *Alligator Dismal Swamp*, qui occupe un espace de 150,000 acres, dont la plus grande partie est couverte d'arbres parvenant à une grosseur énorme. Les troupeaux y paissent et s'y engraissent bien. (Morse.)

Le climat est à-peu-près le même que celui de la Virginie. Tout le terrain est bas et de niveau, dans l'étendue de 20 lieues de la mer; ensuite il s'élève, et forme les Apalaches ou Alleghanys, par lesquels cet Etat est divisé en haute et basse Caroline. La partie basse est malsaine, mais elle est la plus fertile. La culture et les productions sont les mêmes que dans l'Etat précédent. Dans les comtés de Warren, Rockingham et Lincoln, il y a des sources d'eaux minérales sulfureuses, ferrugineuses, bonnes dans certaines maladies. (Morse.)

La population se montait, en 1791, à 393,751 habi-

tans, y compris 100,571 esclaves. (La Rochefoucault Liancourt.)

La Caroline du Nord se divise en 8 districts, subdivisés en 58 comtés.

	Comtés.	*Villes capitales.*
Districts de l'Est.		
District de Wilmington.	*Brunswick.*	Smithville.
	Hanovre.	Wilmington.
	Onslow.	Swaansbourg.
	Duplin.	Sarecto.
	Bladen.	Elisabethtown.
District de Newbern.	*Carteret.*	Beaufort.
	Jones.	Trenton.
	Craven.	Newbern.
	Beaufort.	Washington.
	Hyde.	Germantown.
	Pitt.	Greensville.
	Wayne.	
	Glascow.	
	Le Noir.	Kingston.
	Johnston.	Smithfield.
District d'Edinton.	*Tyrrell.*	Elisabethtown.
	Currituck.	
	Camden.	Jonesborough.
	Pasquotank.	Nixonton.
	Perquimons.	
	Chowan.	Edinson.
	Gater.	Hertford.
	Hertford.	Wynton.
	Bertie.	Windsor.
Etats du Milieu.		
District d'Halifax.	*Halifax.*	Halifax.
	Northampton.	
	Edgcomb.	Tarbourg.
	Warren.	Warrenton.
	Franklin.	Lonisbourg.
	Nash.	
	Martin.	Williams-town.

	Comtés.	*Villes principales.*
District de Fayetteville.	*Moore.*	Alfordstown.
	Cumberland.	Fayetteville.
	Sampson.	
	Richmond.	Rockingham.
	Robeson.	Lumberton.
	Anson.	Wadesborough.
District d'Hillsbourg.	*Granville.*	Williamsborough.
	Person.	
	Caswell.	Leasborough.
	Orange.	Hillsborough.
	Wake.	Raleigh.
	Chatham.	Pittsbourg.
	Randolph.	

Districts de l'Ouest.

District de Salisbury.	*Rockingham.*	
	Guilford.	Martinville.
	Montgomery.	Stoker.
	Stoker.	Uppersaura.
	Surry.	Salem.
	Iredell.	
	Rowan.	Salisbury.
	Cabarrus.	
	Mecklenbourg.	Charlotteville.
District de Morgan.	*Lincoln.*	Lincolntown.
	Rutherford.	Rutherford-town.
	Burke.	Morgan.
	Buncomb.	
	Wilker.	

Il n'y a point de villes considérables dans cet État. Les principales sont :

Wilmington, sur la rivière du *Cap-Fear*. A 30 milles de la mer, est le port le moins mauvais des ports de la Caroline, et la ville la plus considérable, avantage qu'elle doit à l'activité de son commerce : elle reçoit des bâtimens du port de 500 tonneaux.

Edinton, autrefois avec le titre de capitale, sur la *Roanoke*.

FAYETTEVILLE, sur la rivière du *Cap-Fear*, à 132 milles de la mer, une des mieux situées pour le commerce et les manufactures. Elle contient 400 maisons.

RALEIGH, ville nouvelle, fondée en 1791, en l'honneur de sir *Walter Raleigh*; son éloignement de la navigation est pour elle un grand inconvénient.

Une grande partie des productions du pays, consistant en tabac, blé, maïs, orge, avoine, etc., est portée dans la Caroline du Sud et la Virginie. Les exportations de la partie basse de la Caroline du Nord consistent en goudron, poix, maïs, térébenthine, résine, planches, douves, poutres, fourrures, tabac, porc, lard, suif, cire, produit de l'arbre à cire, et quelques autres articles dont le total montait:

En 1791, à	. . . . .	524,548 dollars.
1792.	. . . . .	527,899.
1793.	. . . . .	365,414.
1794.	. . . . .	321,587.
1795.	. . . . .	492,161.

Les Antilles et les Etats du Nord, avec lesquels le commerce se fait plus particulièrement, donnent en échange du fromage, du cidre, des pommes, des patates, du fer manufacturé, des meubles, des chapeaux et marchandises de toutes espèces importées de la Grande-Bretagne, de la France et de la Hollande; des Antilles, du rhum, du sucre et du café. Il y a dans cet Etat plusieurs forges, 4 ou 5 fonderies et un moulin à papier. (Morse.)

Les Presbytériens forment la secte la plus nombreuse, sur-tout dans la partie de l'Ouest, habitée principa-

lement par eux. On y trouve en outre des Moraves, des Quakers, des Méthodistes, des Episcopaux et des Anabatistes.

Les Caroliens sont des planteurs qui vivent à 5 ou 6 milles les uns des autres, dans leurs habitations. Ils sont hospitaliers ; ils ont peu de goût pour le travail. L'amélioration de leurs plantations est confiée à leurs inspecteurs nègres. Ils sont adonnés au jeu, aux courses de chevaux, aux combats de coqs ou d'hommes, ce qu'ils appellent *boxer*. (Morse.)

Les côtes de la Caroline du Nord ont été visitées avant le siècle dernier ; mais les établissemens qui s'y formèrent ont commencé en 1710, par des émigrés allemands du Palatinat. Les propriétaires de la Caroline encouragèrent leurs établissemens et leur donnèrent l'étendue de terre qui se trouve entre la baie d'*Albemarle* et la baie de *Bath*, formée par la rivière *Taar*. Mais les *Tuscororas* détruisirent cette petite colonie en 1721. Ceux qui survécurent, implorèrent la vengeance du Gouvernement de la Caroline du Sud. Il s'en suivit une guerre où les Sauvages perdirent beaucoup de monde. La colonie, assez tranquille depuis cette époque, s'accrut en population et en richesse, jusqu'en 1729, où les propriétaires remirent à la couronne d'Angleterre leur droit de suzeraineté et de jurisdiction. La colonie alors fut séparée de la Caroline du Sud, puis érigée en province, sous le nom de Caroline du Nord, par ordre de George II.

La constitution de la Caroline est fondée sur les mêmes bases que celle des autres Etats. Le gouverne-

ment est composé d'un Gouverneur, d'un Sénat et d'une Chambre des Communes, tous élus annuellement. Le pouvoir exécutif est confié au Gouverneur et à sept Conseillers, élus pour un an. Le Gouverneur ne peut être continué dans sa place que 5 années sur 6.

XIV. *Caroline du Sud.*

Cet Etat s'étend depuis le 32.e degré jusqu'au 35.e de latitude septentrionale.

Ses bornes sont, au N., la Caroline du Nord; à l'E., l'Océan atlantique; au S. et au S.-O., la rivière de Savannah, qui le sépare de la Georgie.

Il a de longueur 200 milles, de largeur 125, et surface, 20,000 milles carrés.

La Caroline est arrosée par 4 grandes rivières navigables, outre plusieurs petites, qui le sont pour les barques et les canots.

La *Savannah*, qui coule du N.-O. au S.-E.

L'*Edisto* ou Pompon, qui naît par deux branches, d'une chaîne de montagnes, passe à Jacksonborough, et, en se jetant dans la mer, embrasse l'île d'*Edisto*.

La *Santée*, la plus large et la plus longue de cet Etat, qui se jette dans l'Océan, un peu au S. de Georgetown; à 50 lieues de son embouchure, elle est formée par la réunion des rivières *Congarée* et *Waterée*.

La rivière *Pédée*, qui prend sa source dans la Caroline du Nord, où elle prend le nom de rivière *Yadkin*. Après avoir reçu quelques autres rivières, elle se jette dans l'Océan.

Les rivières du second rang sont : le *Wakkmaw*, la *Caasaw*, le *Combahée*, l'*Ashley*, le *Cooper* et la rivière *Black*. (Morse.)

Les monts Alleghanys divisent la Caroline du Sud en haute et basse. La partie basse s'étend de la mer à environ 99 milles vers l'O., est couverte en quelques endroits de cette espèce de marais appelés *Swamps*, tant ceux formés par les marées, que l'on nomme *Tides'-Swamps*, que ceux plus éloignés de la mer, qui sont arrosés par des masses d'eau que l'on tient en réservoir pour la culture du riz, et qui sont appelés *Inland-Swamps*. Dans la partie haute, la terre s'élève par degrés ; et, à environ 200 milles de la mer, l'élévation du terrain est de 800 pieds au-dessus du niveau de la côte. On y voit les montagnes de *Tryon* et de *Hog-back*, dont l'élévation depuis leur base est de 3,840 pieds anglais, et au-dessus de la surface de la mer, de 4,640.

Cette division naturelle du pays fait la division des cultures. Dans le pays bas, on ne cultive que le riz, si l'on en excepte les grains qui servent à la nourriture des nègres employés à la culture. Les îles qui bordent les côtes étaient, il y a quelques années, cultivées en indigo ; elles le sont actuellement en coton. Dans la partie haute, on cultive le coton, le tabac et les grains de toute espèce.

Le climat diffère dans les deux parties de la Caroline : il est chaud, humide, variable et malsain dans la Caroline basse. L'exposition du terrain bas, uni et marécageux ; les exhalaisons des eaux stagnantes, des rivières, et du voisinage de l'Océan, y causent des maladies

bilieuses, des fièvres intermittentes. Dans la Caroline haute, le climat est plus sec, moins chaud, et par conséquent plus sain.

Le sol produit une immense quantité de plantes, d'arbres et d'arbrisseaux. Il y a des oranges, des figues, des limons, des citrons, des grenades, des poires, des pêches, des melons d'eau, etc., en grande abondance. Les bois y sont magnifiques et d'une dureté qui les rend très-propres à la construction des vaisseaux; cependant on en construit peu dans la Caroline. On y trouve des chênes de différentes espèces; le magnolia, le frangier, le cyprès, le baumier, le liquidambar, l'amélanchier, le hicoris, le andromeda, le pavia, le sassafras, la salsepareille, le murier blanc, le lilas des Indes, le callicanthos, le cirier (*myrica cirifera*), etc. Le pin, qui fournit de la térébenthine, de la résine, du goudron et de la poix; le blé, l'orge, l'avoine, le seigle, le maïs, le lin, le chanvre, les patates douces, le coton, le tabac, le riz, etc., y viennent en assez grande abondance. (La Rochefoucault.)

Les animaux sont les mêmes que ceux de la Virginie. On y trouve l'oiseau appelé aigrette (*aldea alba minor*), qui défend le riz des insectes; le *Turkey-buzards*, espèce de buze qui, rongeant entièrement les charognes, les rats et les souris, est conservée avec une espèce de vénération. Le *Cayman*, espèce de crocodile, qui, quoique féroce, attaque rarement les hommes, si ce n'est quelquefois dans l'eau; le *serpent-sonnette* très-dangereux; celui *d'eau* ou *water-rattle-snake*, est moins venimeux; on voit aussi dans les bois, des panthères, des chats-tigres, des renards et des loups.

En creusant le canal qui doit unir la rivière Santée à la rivière Cooper, on a trouvé les os fossiles d'un animal gigantesque appelé *mammouth*; des dents et des défenses que l'on croit être celles de l'éléphant, et quelques naturalistes expliquent sa présence en Amérique, par le système de M. de Buffon, l'incandescence et le refroidissement du globe. On a trouvé des tibia et des fémurs de 10 pouces de diamètre, et des dents de plus de 2 pieds de long.

La Caroline du Sud est divisée en 9 districts, 3 pour la partie basse, 6 pour la partie haute.

Division de la Basse-Caroline.

Districts.	Paroisses
District de Beaufort.	*Ste.-Hélène.*
	St.-Luc.
	Prince William.
	St.-Pierre.
District de Charlestown.	*St-Philippe.*
	St.-Michel.
	St.-Barthélemi.
	St -Jean.
	Berkley.
	St.-Georgs.
	Dorchester.
	St.-Etiene.
	St.-Jacques.
	Santée.
	St.-Thomas.
	St.-Jacques.
	L'Eglise du Christ.
	Goosecreck.
	St.-André.
	St.-Paul.
District de Georgeton.	*Tous les Saints.*
	Prince-George,
	Prince-Fréderic.

Division de la Haute-Caroline.

Districts.	Comtés.
District d'Orange-bourg.	*Louisbourg.*
	Orange.
	Lexington.
	Winton.
District de Camden.	*Fairfield.*
	Richland.
	Clarendon,
	Claremont.
	Kershaw.
	Lancastre.
District de Cheraw.	*Darlington.*
	Chesterfield.
	Malborough.
District de Ninety-six.	*Edgefield.*
	Abbeville.
	Laurent.
	Newbury.
District de Pinkney.	*York.*
	Chester.
	L'Union.
	Spartanbourg.
District de Washington.	*Pendleton.*
	Granville.

Les villes principales sont :

CHARLESTOWN, capitale, est la seule ville considérable de la Caroline ou confluent des rivières Ashley et Cooper. L'air y est malsain, les rues sont trop étroites pour un climat aussi chaud ; les cimetières sont au milieu de la ville, ce qui cause quelquefois la fièvre jaune. Les maisons étaient autrefois en bois et les incendies étaient fréquens ; maintenant la plupart sont en pierres. La population est de 25,000 ames, y compris 9 à 10,000 nègres. Trois banques sont établies dans cette ville.

COLUMBIA, dans l'intérieur du pays, à 37 lieues de Charlestown, sur la rivière *Santée*, est depuis peu d'années le siége du Gouvernement.

La population de la Caroline du Sud était, en 1791, de 249,973 ; y compris 107,994 esclaves ; ce qui fesait 12 habitans $\frac{2272}{10000}$ par mille carré. Quant au caractère, aux mœurs, aux usages des Caroliniens, ils sont les mêmes que ceux des Virginiens. Le jeu, les courses de chevaux, sont leurs passions dominantes.

Le commerce de la Caroline est considérable. Ses exportations habituelles sont du riz, de l'indigo, du tabac, des peaux de castor, de renards, etc. du coton, du bœuf, du porc, de la poix, du goudron, de la térébentine, de la cire, des bois de construction, du linge ; des cuirs, etc. Le port de Charlestown, est le plus considérable de la Caroline.

La valeur des exportations de ce port monta en

1792. . . . . à 3,044,707 dollars.
1793. 3,112,526

	1794.	3,869,025
	1795.	5,984,198
Pendant 6 mois de	1796.	2,566,619

Les habitans de la haute Caroline manufacturent eux-mêmes leur coton, leur chanvre et leurs laines. Il y a quelques forges dans l'intérieur, et quelques moulins à blé, bâtis sur le plan de ceux de la Brandiwyne en Delaware. Il y a très-peu d'instruction en Caroline. Les habitans un peu aisés envoient leurs enfans étudier à Philadelphie ou à Boston. Cependant trois colléges ont, depuis peu, été institués par la loi, un à Charlestown, un à Columbia et un à Beaufort.

Sir Walter-Raleigh en 1584, et l'amiral de Coligny en 1590, tentèrent d'établir des colonies dans la Caroline. Les maladies, la mésintelligence qui régnait entre elles et les Indiens les en chassèrent; ce n'est que de 1662 que l'on peut dater l'établissement des Européens dans ces contrées.

Charles II, après son rétablissement, donna à huit seigneurs anglais tout le pays, compris entre le 31.e et le 36.e degré de latitude septentrionale, en se réservant seulement la Souveraineté à la couronne d'Angleterre. Ces seigneurs étaient le comte de Clarendon, le duc d'Albemarle, lord Carvet, lord Derby, lord Ashley, lord Carteret et sir Colleton. Ils s'adressèrent au célèbre Locke, pour en obtenir une constitution. Il en donna une qui partageait les habitans en noblesse et en communes. La colonie était divisée en comtés; ce ne fut toutefois qu'en 1667, que les premiers colons furent envoyés d'Angleterre. Quelques émigrations les

suivirent de la Hollande, de la France, de New-York, etc.

La forme compliquée du Gouvernement, les guerres continuelles avec les Français, les Espagnols et les Indiens; les dissensions intestines, causées par la suprématie de la secte anglicane, jettèrent la colonie dans un tel état de confusion, que les propriétaires la cédèrent au roi d'Angleterre en 1729. (La Rochefoucault-Liancourt.)

Par la constitution nouvelle, établie en 1790, les pouvoirs sont partagés comme dans les autres États. Il y a un Sénat composé de 37 membres élus pour quatre ans, dont on élit la moitié tous les deux ans, et une chambre des Représentans composée de 124, élus aussi tous les deux ans. Le Gouverneur est élu pour la même durée. Il doit avoir trente-un ans, résider dans l'État depuis dix, et posséder un bien de 7,715 dollars.

L'importation des nègres d'Afrique y est prohibée depuis 1788.

XV. *Georgie.*

Cet État s'étend depuis le 31.e jusqu'au 35.e deg. de latit. septentrionale.

Ses bornes sont au N. l'État de Tennessée et la Caroline du S.; à l'E. l'Océan Atlantique; au S. les Florides de l'E. et de l'O.; à l'O. le Mississipi qui le sépare de la Louisiane.

Il y a de longueur 600 milles, de largeur 250, et de surface 150,000 milles carrés.

Les principales rivières, lacs, marais, etc. sont :

La *Savannah*, formée principalement par les rivières *Tugulo* et *Keowée*, qui naissent dans les Apalaches. Elle sépare la Georgie de la Caroline du Sud, et se jette dans l'Océan.

L'*Alatamaha*, qui est formée par les rivières *Oakmulgée* et *Okenée*, à environ 60 milles de la source de la Savannah, et se jette dans l'Océan Atlantique par plusieurs embouchures.

L'*Ogechée*, rivière peu considérable, qui se jette dans l'Océan Atlantique un peu au-dessous de l'embouchure de la Savannah.

L'*Apalachicola*, l'*Alibama*, la rivière *Mobile*, la *Pascagoula* et le *Pearl*, se jettent dans le golfe du Mexique. La rivière *Yazzoo* se rend dans le Mississipi.

Enfin, le *Mississipi*, un des plus grands fleuves des deux Amériques, se jette par plusieurs embouchures dans le golfe du Mexique.

Il y a en outre, la *Turtle*, la *Petite* et *Grande Sitilla*, la *Crooked*, la *Sainte-Marie*. Cette dernière se jette dans l'Océan entre les îles Amélia et Talbert. Elle est navigable pour les gros bâtimens jusqu'à 90 milles au-dessus de son embouchure.

Entre les rivières de Flint et d'Oakumlgée, est un lac ou marais de 300 milles de circonférence, nommé par les uns *Ouaquaphenogaw* et par les autres *Ekanfanoka*. (Morse's American Gazetteer.)

La grande chaîne de montagnes appelées *Alleghanys* où

ou *Apalaches* qui commence aux Kattskill, près la rivière d'Hudson, dans le New-York, traverse la Pennsylvanie, la Virginie, les deux Carolines, se termine en Georgie, 60 milles au S. de ses bornes septentrionales. C'est de cette chaîne de montagnes, ou de ses diverses branches que sortent les plus grands fleuves des États-Unis de l'Amérique septentrionale, tel que la *Susquehannah*, la *Potowmack*, la rivière *James*, la *Roanoke*, les rivières *Santée*, *Pédée*, *Savannah*, etc. A l'E., les rivières d'*Ohio*, de *Tennessée*, *Cumberland*.

A l'O., dans la partie inférieure, où les swamps sont entretenues pour la culture du riz; l'air est généralement malsain; l'eau y est saumâtre, et les maladies y sont très-communes; les hivers sont doux, agréables et n'arrêtent point la végétation. Dans le pays haut, le climat est salubre et l'eau potable.

Le sol et la fertilité diffèrent selon les lieux : près des rivières et des criques, sont ordinairement les swamps ou terres à riz. Dans les terrains plus élevés, on cultive le coton, l'indigo, du tabac, du blé. On y recueille aussi de la soie; le thé réussit parfaitement et fournit à une consommation considérable.

Sur le bord de la Savannah, à 90 milles de la mer, on rencontre des amas considérables d'écailles d'huîtres d'une grandeur étonnante, formant des lits de 20 à 30 pieds d'épaisseur. La cavité ou profondeur de l'écaille peut recevoir le pied d'un homme. Les habitans s'en servent pour faire de la chaux excellente. (Morse)

La Georgie est divisée en deux districts *haut* et *bas*, qui comprennent vingt-quatre comtés :

Districts.	Comtés.	*Villes capitales.*
District inférieur.	*Camden.*	Saint-Patrick.
	Glynn.	Brunswick.
	Liberty.	Sunbury.
	Chatham.	SAVANNAH.
	Bryan.	
	M'Intosh.	
	Effingham.	Ebeneser.
	Scriven.	
	Burke.	Louisville, Waynesbourg.
District supérieur.	*Montgomery.*	
	Washington.	Golphington.
	Hancock.	
	Green.	Greensbourg.
	Franklin.	
	Oglethorpe.	
	Elbert.	
	Wilkes.	Washington.
	Lincoln.	
	Warren.	
	Jefferson.	
	Jackson.	
	Bullock.	
	Columbia.	
	Richmond.	Augusta.

Les villes principales sont :

SAVANNAH, capitale de la Georgie, est bâtie sur un large plateau de sable, élevé de 30 à 35 pieds au-dessus de la *Savannah*. Cette ville a la forme d'un parallélogramme ; ses rues sont larges, presque toutes les maisons sont en bois, et moins élevées qu'à Charles-Town. Quelques voyageurs, en observant la beauté, l'étendue du cimetière et le travail de ses murs, ont dit, que les habitans de Savannah avaient voulu honorer d'une manière particulière la divinité qui avait choisi

son séjour parmi eux. Il y a des églises d'Episcopaux, de Presbytériens, d'Anabaptistes, de Luthériens, de Méthodistes, et une synagogue. Selon Liancourt, la population y est de 7,000 habitans, y compris 4,000 noirs. M. d'Estaing attaqua sans succès, en 1779, cette ville, occupée par les Anglais.

AUGUSTA, sur la Savannah, à 126 milles de Savannah, a été le siége du Gouvernement jusqu'en 1795.

WASHINGTON, capitale du comté de Wilkes, à 50 milles au N. d'Augusta, 58 N. O. de Louisville, 815 de Philadelphie, sur la Kettle-Creek. Elle est bien bâtie, contient 34 maisons, une cour de justice, une prison, une académie. Cette ville est fréquentée, à raison des sources médicinales et de la salubrité qu'y trouvent les personnes valétudinaires.

LOUISVILLE, dans le comté de Burke sur la rivière Ogeechée, à 70 milles de son embouchure, 52 d'Augusta, 100 de Savannah. Elle est le siége du Gouvernement actuel. Une Convention s'y assembla en 1795, pour reviser la Constitution.

En 1790, la population de la Georgie était de 82,548 dont 29,264 esclaves; ce qui fait environ un habitant par deux milles carrés; mais depuis, les émigrations ont fort augmenté ce nombre.

Les exportations de la Georgie sont les mêmes que dans la Caroline du Sud, elles consistent en riz, blé, coton, indigo, tabac, sagou, maïs, poix, térébenthine, chevaux, mulets, bœufs, porcs, peaux de divers animaux, etc.

La valeur des exportations monta

en 1755.	à	15,744 livres sterlings.
1772.		121,677 *idem.*
1791.		491,472 dollars.
1792.		488,973 *idem.*
1793.		501,385 *id.*
1794.		676,154 *id.*
1795.		950,158 *id.*

En 1790, le nombre des tonneaux employés dans les exportations étaient de 28,540.

Le montant des exportations de l'Angleterre dans la Georgie, fut, en 1792, de 76,877 liv. sterlings; en 1793, de 26,260; en 1794, de 12,423; en 1795, de 13,573.

Les Georgiens ont le même caractère que les Virginiens et les Caroliniens; ils sont bons, hospitaliers, mais leurs bonnes qualités sont ternies par un amour excessif du jeu et du plaisir.

C'est sur les limites occidentales de la Georgie qu'habitent les nations Indiennes les plus peuplées et les plus guerrières, les *Chaksaws*, les Chérakis (en anglais *Cherokees*) et les *Creecks* qui forment un nombre de 12,000 guerriers, dont 5,860 appartiennent à la seule nation des Creecks. Ils ont des troupeaux et des animaux domestiques; ils cultivent du maïs, du riz, du tabac, des pois, des féves, etc. Les Georgiens sont toujours en dispute avec ces peuples, et ont presque toujours tort; ils voudraient, à force de vexations, les obliger à repasser le Mississipi.

C'est de 1732 seulement que date l'établissement de la Georgie. Vingt-un seigneurs firent une souscription pour y envoyer de pauvres familles d'Angleterre et d'Irlande; le parlement donna 72,000 livres sterl. pour faciliter cet établissement. En un an environ, 500 Anglais, Irlandais, Hollandais et Allemands arrivèrent en Georgie, alors gouvernée par les souscripteurs qui avaient fait les premiers frais de l'établissement de cette colonie. Mais constamment tourmentée par les guerres avec les Indiens et avec les Espagnols, la Souveraineté et le Gouvernement en furent remis à la couronne d'Angleterre par les souscripteurs eux-mêmes.

En 1789, les Georgiens formèrent une constitution qui n'a été revue qu'en 1795. Par cette constitution, le Gouvernement de Georgie est composé d'une chambre de Sénateurs, d'une chambre de Représentans et d'un Gouverneur. Le nombre des Sénateurs est d'un par comté. La durée du Sénat est de trois ans, tous ses membres sont élus à-la-fois, et cessent en même-temps leurs fonctions. Pour être Sénateur, il faut être âgé de 38 ans, résider dans l'État depuis huit ans, et dans le comté où l'on est élu, depuis six mois, être propriétaire de 150 acres de terre; chaque comté fournit à la chambre un nombre de Représentans proportionné à sa population. La chambre est renouvelée chaque année. Pour être éligible comme Représentant, il faut avoir vingt-un ans, être citoyen de l'État depuis deux, habiter depuis trois mois le comté dont on est Représentant, posséder 200 acres de terre, ou 642 dollars. Le Gou-

verneur est élu pour deux ans. Il peut accorder grace après sentence rendue, hors pour meurtre et trahison. Toute loi est soumise à sa révision.

La Georgie est le seul État où l'importation des nègres d'Afrique soit permise.

L'instruction y est encore dans son enfance; cependant on a fondé un collége à Louisville, presque au centre de cet État.

TABLEAU GÉOGRAPHIQUE DES ÉTATS-UNIS.

PARTIE DE L'OUEST.

KENTUKEY. . . .	Étendue. . .	*Longueur*, 160 lieues ; *largeur*, 75 ; *surface*, 5,555 lieues carrées.
	Riv. ou Fl.	*Kentukey*, *Liking*, *Sandy*, *Salt river*, *Green river*, *Cumberland river.*
	Division. . .	En quatorze Comtés.
	Villes princ.	FRANCFORT, *Lekington*, *Louisville.*
	Population..	En 1784, de 30,000 ames ; en 1790, de 73,677 habitans, y compris 12,430 esclaves ; et en 1796, elle pouvait aller à 150,000 ames.
TENNESSÉE. . . .	Étendue. . .	*Longueur*, 400 milles ; *largeur*, 104 milles.
	Montagnes. .	Montagnes de *Cumberland.*
	Riv. ou Fl.	*Tennessée*, *Cumberland*, *Holston*, *Clinch*, *Mississipi.*
	Division. . .	En trois Districts, subdivisés en treize Comtés.
	Villes princ.	KNOXVILLE, *Nashville.*
	Population..	En 1791, de 35,691 habitans ; en novembre 1795, les habitans étaient au nombre de 77,262.
TERRITOIRE AU N. O. DE L'OHIO.	Étendue. . .	*Longueur*, 900 milles ; *largeur*, 700 ; *surface*, 411,582 milles carrés.
	Rivières. . .	*Muskingum*, *Hockhocking*, *Scioto*, *grand et petit Miami*, *Wabasch*, *la rivière aux Vases*, *Kaskakias*, *Illinois.*
	Division. . .	En cinq Comtés.
	Postes ou F.	*Lawrence*, *Wayne*, *Recovery*, *Défiance*, *St.-Joseph*, *Franklin*, *Marietta*, *Stuben*, *La Fayette*, *Hamilton*, *Washington*, *Vincennes.*
	Population..	De 72,000 habitans.

ÉTATS DE L'OUEST.

On désigne sous ce nom les Etats situés à l'Ouest des précédens, et dont ils sont séparés par la chaîne des *Alleghanys*; ils renferment,

1.° Le KENTUKEY, (prononcé Kentoké);

2.° Le TENNESSÉE, (prononcé Tenessie);

3.° Le TERRITOIRE AU N. O. DE L'OHIO, que les Anglais *nomment* NORTH-WESTERN-TERRITORY.

XVII. *Le Kentukey.*

Cette province s'étend depuis le 36.° 30′. jusqu'au 39 de latitude septentrionale.

Les bornes sont au N. et au N. O., l'Ohio; à l'O. la rivière Mississipi; au S. l'Etat de Tennessée; et à l'E. la rivière Sandy qui la sépare de la Virginie.

Elle a 160 lieues de long, 75 de large, et 5,555 lieues carrées de surface.

Toutes les rivières qui arrosent le Kentukey se rendent dans l'Ohio. Les principales sont: *la Sandy* qui borne le Kentukey à l'E.; le *Liking*, le *Kentukey* qui prennent leur source, près l'une de l'autre, dans les montagnes Cumberland; la *Rivière Salée*, (Salt-River), la *Rivière-Verte* (Green-River), et celle de *Cumberland.*

Le *Kentukey* reçoit la rivière de *Dick*, qui naît des

montagnes de Cumberland. Leurs bords sont hérissés de précipices. Le Kentukey se rend dans l'Ohio par une embouchure de 150 toises, 210 lieues au-dessous de Pittsbourg, après un cours de plus de 83 lieues.

La rivière de *Cumberland* descend des montagnes dites *Great-Laurell*, dont les montagnes de *Cumberland* ne sont que le prolongement ; elle coule moitié dans le Kentukey, moitié dans l'Etat de Tennessée, et se rend dans l'Ohio par une embouchure de 300 toises, à 371 lieues au-dessous de Pittsbourg, après un cours de 160 lieues.

Le Kentukey jouit d'un climat plus sain et plus tempéré que les autres parties habitées de l'Amérique. En été, on n'éprouve pas les chaleurs excessives des Carolines. Le cours de ses nombreuses rivières y rafraîchit l'air. Dans l'hiver, qui dure au moins trois mois, communément deux, et qui est rarement rigoureux, les habitans sont suffisamment à l'abri dans de mauvaises habitations, et les bestiaux trouvent de quoi pâturer, sans qu'il soit nécessaire de leur amasser de fourrage. L'hiver commence vers Noël, et finit vers le premier de mars, ou, au plus tard, vers le milieu du même mois. La neige y est rarement abondante. Le temps n'est jamais aussi froid qu'en Pennsylvanie. La température de l'air et des saisons, leur humidité ou leur sécheresse dépendent absolument des vents qui y règnent.

Le sol du Kentukey est un terrain mou, noir et profond de deux ou trois pieds, extrêmement fertile dans toutes ses productions. Le pays est, en général,

bien boisé, produisant de grands arbres. Ceux qui sont particuliers au Kentukey sont l'*arbre à sucre*, qui qui fournit aux habitans d'excellent sucre. Le *honey-locust* (sauterelle à miel), dont les gousses servent à faire de très-bonne bière. Le *cafetier* qui produit le café. Le *papaw* ou *arbre à concombre*, qui porte un fruit d'un assez bon goût, et semblable au concombre. Le *mérisier noir*, le *cerisier sauvage*, le *buck-eye* (œil de bouc), y sont en abondance, ainsi que presque tous les arbres des autres Etats. Entre les plantes, on distingue le *pepper-grass* (l'herbe à poivre), le *seigle sauvage*, le *trèfle*, le *foin de buffle*; on y trouve aussi la fleur appelée *couronne impériale*, le *laurier à tulipes*, appelé *magnolia*.

C'est sur les hauteurs que cette province est la plus riche; un acre de terre, lorsqu'il est bien cultivé, rapporte cinquante à soixante boisseaux de grains, quelquefois même jusqu'à cent. Le sol est, en outre, très-favorable à l'orge, à l'avoine, au lin, chanvre, coton, tabac, etc.

Les oiseaux sont les faisans, les perdrix, les perruches, les bécasses au bec d'ivoire. On y trouve aussi le grand hibou, qui jette des cris semblables à ceux d'un homme dans le plus grand danger. Les serpens ne sont pas nombreux. Entre les animaux quadrupèdes indigènes, on compte l'*Urus Bison* ou Zorax, espèce de Buffle dont César fait mention. Cet animal est extrêmement doux, et la chair en est excellente. Il pèse depuis cinq cents jusqu'à mille livres. On y trouve beaucoup de daims, d'élans, ours, panthères, chats

sauvages, loups, renards, castors, loutres, minks, rats musqués, lapins, écureuils, racoons, hérissons, putois, opussums, etc. Presque tous les animaux domestiques d'Europe, tels que chevaux, vaches, moutons, cochons, etc., y ont été importés, et y ont beaucoup multipliés.

Les rivières fournissent du poisson en abondance. Les poissons les plus communs de l'Ohio, sont le *buffalo*, la *truite* qui, quelquefois, pèse trente liv., le mullet, le rock, la perche, le gar, l'anguille, le *sucker*, le *sunfish*.

Il y a plusieurs mines de sel, et des sources d'eau salée; les principales sont le *Blue-Springs*, le *Big-Bone-Lick*, le *Drinnon's-Lick*, le *Bullet's-Lick* et *Saltsbourg*. Quelques-unes ont des vertus médicinales.

On trouve dans le Kentukey d'immenses cavernes, sous lesquelles on peut faire quelquefois plus de quatre milles. On a découvert dernièrement des mines de cuivre, d'alun, de bitume et de soufre.

Dans les environs de Lexington, on voit des sépulcres très-curieux, remplis de squelettes humains. Près d'une source d'eau salée, sur les bords de l'Ohio, se trouvent aussi des os énormes, qui surpassent en grosseur ceux d'aucun quadrupède connu. La tête peut avoir trois pieds de long, les côtes sept, et le fémur ou os des cuisses environ quatre. On croit qu'ils appartiennent au *mammouth*, animal dont on a découvert des os fossiles en Sibérie, au Chili, et dans d'autres parties de l'ancien et du nouveau continent.

Il paraît que cette espèce a disparu de la surface du globe.

Le Kentukey se divise en quatorze comtés.

Comtés.	*Districts.*
Jefferson.	Louisville.
La Fayette.	Lexington, *d'abord capitale.*
Bourbon.	Bourbon.
Mercer.	Danville et Harrodsbourg.
Nelson.	Beardstown.
Maddison.	Maddison.
Lincoln.	
Woodford.	Woodford et Versailles.
Mason.	Washington.
Washington.	
Clarke.	Winchester.
Scott.	Georgetown.
Logan.	
Franklin.	FRANCFORT, *capitale.*

Le Kentukey, découvert par un nommé Macbride, en 1754, a été vendu, en grande partie, par les Indiens des six nations, à des Commissaires anglais en 1768. Vers l'année 1774, la Virginie commença à encourager la population de ce district. En 1792, il devint un Etat séparé, et fut admis dans la confédération générale, après que les habitans eurent formé une constitution, où les pouvoirs sont divisés en législatif, exécutif et judiciaire.

Les villes principales sont :

FRANKFORT, capitale, sur le Kentukey, est une ville déjà florissante, régulièrement bâtie, où siége le gouvernement du Kentukey. La maison d'État est un édifice très-beau. Elle est à 286 lieues de Philadelphie.

Lexington, la plus grande de cet Etat, sur la

rivière *Elkhorn*; en 1796, elle contenait plus de 2,000 habitans.

Louisville, située près des rapides de l'Ohio. Son insalubrité a jusqu'à présent arrêté son accroissement.

FRANKFORT. Un grand nombre d'Américains émigrent au Kentukey, et la population augmente d'une manière étonnante. En 1784 on n'y comptait que 30,000 ames. En 1790 il s'en trouvait 73,677, y compris 12,430 esclaves. Le nombre a tellement augmenté qu'il est très-difficile de le déterminer; cependant en 1796 on pensait que la population pouvait aller à 150,000 habitans.

XVIII. *Le Tennessée.*

Ce pays s'étend depuis le 35.me degré jusqu'au 36.me 30'. de latitude septentrionale.

Il est borné au N. par le Kentukey et une partie de la Virginie; à l'E. par la Caroline du Nord; au S. par la Georgie; à l'O. par le Mississipi qui le sépare de la Louisiane.

Il a de longueur 400 milles, et de largeur 104.

Les principales rivières qui arrosent le Tenessée sont : le *Tenessée*, qui prend sa source dans les montagnes appelées *Bald-Mountains*, *Great-Iron*, etc., reçoit le *Holston*, la *Clinch*, et une multitude innombrable d'autres rivières moins considérables, et se jette dans l'Ohio, à plus de 60 milles de son embouchure. Le *Cumberland* dont il a été parlé à l'article du Kentukey, enfin, le *Mississipi*.

Les Alleghanys se prolongent jusqu'au Tennessée, par une branche qui se nomme montagne de *Cumberland*, laquelle prend elle-même divers noms, tels que *Stone* (de pierre), *Yellow* (jaune), *Iron* (de fer), *Bald* (chauve), et *Unaka*, où l'on rencontre à chaque pas des phénomènes intéressans.

La *Montagne Enchantée*, à environ deux milles de *Brass-Town*, est célèbre par ses rochers curieux. On voit, sur plusieurs, des empreintes qui paraissent être celles de dindons, d'ours, de chevaux, d'hommes, etc. Celles d'hommes sont remarquables, parce qu'elles ont toutes six doigts au pied. L'une de ces empreintes est très-grande, la longueur du pied peut être de seize pouces, et sa largeur de treize. Ce qui paraît confirmer que ce sont véritablement les empreintes des animaux qu'elles représentent, c'est que les pieds des chevaux ont glissé de plusieurs pouces, se sont ensuite remis, et que toutes les traces ont la même direction, comme celles d'une compagnie en voyage. (American Gazetteer Morse's.)

Les animaux du Tennessée sont à-peu-près les mêmes que ceux du Kentukey; on y trouve des buffles, des élans, des daims, des castors, des loutres, des racoons, des renards, des écureuils, des faisans, des perdrix, des pigeons, etc. Les rivières fournissent des truites, des perches, des *Cat-fish*, poissons-chats qui pèsent jusqu'à cent livres. Le cheval rouge, l'anguille, etc. On a déterré aussi des os de mammouth.

Le climat est sain; les hivers sont rigoureux dans les parties voisines des montagnes qui sépare le Ten-

nessée de la Caroline du Nord ; ils le sont moins à l'O. des montagnes de Cumberland, ce qui rend ce canton plus propre à la culture du coton, de l'indigo et du tabac. On ne rencontre ni marais, ni eaux stagnantes ; ce qui est une des causes de la santé dont jouissent les habitans, qui ne sont point affligés par les fièvres, fléau des Etats situés sur la côte, ou qui renferment des marais ou *swamps*, comme la Caroline du Nord, du Sud, etc. Les productions sont les mêmes que celles du Kentukey. Il y a beaucoup de sources d'eau minérale. On y a découvert plusieurs mines de fer, de soufre, de salpêtre.

Le Tennessée renferme trois districts divisés en treize comtés.

District de Washington.	Washington. Sullivan. Greene. Hawkins.
District d'Hamilton.	Knox. Jefferson. Sevier. Blount. Grainger.
District de Mero.	Davidson. Sumner. Robertson. Montgomery.

Les villes principales sont :

KNOXVILLE, capitale, sur la rivière Holston. Elle est bien bâtie, à 242 lieues de Philadelphie.

NASHVILLE, sur la rivière de Cumberland.

Le Tennessée possède plusieurs articles d'exportation, tels que des chevaux de selle et de voiture, des

bœufs, des bestiaux, du ginseng, des peaux de daims et d'autres animaux, du coton, du chanvre, du lin qu'on peut transporter par terre; il fournit aussi en abondance du fer; malgré ces avantages, comme il y a peu d'habitans qui entendent le commerce, ou qui possèdent d'assez grands capitaux, le commerce languit. (Morse.)

La secte presbytérienne domine dans le Tennessée: les habitans sont en général plus occupés de leurs intérêts que des sciences; cependant le Gouvernement a fait établir trois colléges, un à Greenville, un autre à Knoxville, et un troisième à Washington.

En 1754, ce pays n'était habité que par 30 familles, que les sauvages détruisirent ou chassèrent. Les établissemens recommencèrent en 1765. En 1774, la partie qui va à l'O. jusqu'à la longue île d'Holston, était habitée. En 1780, des colons au nombre de 40 familles, sous la conduite de Robertson, fondèrent Nashville. En 1785, les habitans essayèrent de se former en corps politique, mais plusieurs raisons s'y étant opposées, ils y renoncèrent. En 1790, la Caroline du Nord céda ce territoire aux Etats-Unis, et le Congrès y établit une forme de Gouvernement.

En 1791 la population était de 35,691 habitans; en 1795 il y en avait 77,262. De jour en jour le nombre s'augmente; et M. André Jackson a calculé que le total des émigrans était, en 1796, de 40 à 50,000.

XIX. *Le territoire au N. O. de l'Ohio.* (North *Western-Territory*).

Cette contrée s'étend depuis le 37.me degré jusqu'au 50.me de latitude septentrionale.

Ses bornes sont, au N., les limites des Etats-Unis; à l'E. les lacs et la Pennsylvanie; à l'O. le Mississipi; au S. l'Ohio.

Ce vaste pays a 900 milles de longueur, 700 de largeur. Suivant le calcul de M. Hutchins, il renferme 411,000 carrés de surface, 263,000,000 acres, dont 43,040,000 sont occupés par les eaux, et 219,960,000 par les terres.

Les fleuves ou rivières principales qui l'arrosent sont : le *Muskingum*, belle rivière qui coule entre des rives si élevées qu'elle n'inonde jamais le pays. Elle a 250 toises à son embouchure dans l'Ohio; elle est navigable, pour les gros bateaux, jusqu'aux *Three-legs* (trois jambes), et pour les petits jusqu'au lac où elle prend sa source. La Compagnie de l'Ohio a commencé à son embouchure, en 1788, la ville de *Marietta*.

Le *Hockhocking*, qui ressemble au Muskigum par rapport à l'encaissement de ses rives, sans être aussi considérable.

Le *Scioto*, rivière plus grande que les précédentes; les grands bateaux peuvent naviguer l'espace de 200 milles : il n'y a qu'un portage de 4 milles jusqu'à la rivière

rivière Sandusky qui se rend dans le lac Erié. Le Scioto se jette dans l'Ohio.

La *grande Miami*, formée de plusieurs branches considérables, se rend dans l'Ohio, ainsi que la *petite Miami* à l'Est.

La *Wabach*, belle rivière dont les bords sont très-fertiles, et qui se rend dans l'Ohio par une embouchure de 270 toises, à 340 lieues au-dessous de Pittsbourg.

L'*Illinois* se jette dans le Mississipi par une embouchure de 400 toises, à 176 milles au-dessous de celle de l'Ohio. Outre ces grandes rivières, il y en a un très-grand nombre de moins considérables, telles que les rivières de Saint-Louis, Kennomic, Saint-Joseph, Barbue, Miami du lac, Sandusky, Cayoga, Kaskaskias, etc. Entre cette dernière et l'Illinois, espace de 84 milles, est un pays riche et fertile, où se trouvent un grand nombre de villages français. (Morse.)

Les terres du territoire N. O. qui avoisinent les fleuves sont fertiles, et extrêmement variées dans leurs productions. L'érable à sucre, le sycomore, le mûrier, le noyer noir et blanc, le chêne, le hickory, le cerisier, le honey-locust, l'orme, le gommier, le sapin, le sassafras, le papaw, etc., y sont très-abondans. Le coton y vient parfaitement, ainsi que le blé, l'indigo, le tabac, etc. On y trouve des troupeaux innombrables de daims, bizons; les perdrix, les sarcelles, les oies, les canards, les pigeons, les cygnes sont très-nombreux dans les bois. Les rivières sont très-poissonneuses.

La population n'a pu être encore estimée qu'ainsi qu'il suit :

Indiens supposés montés.	à	65,000 en 1791.
Habitans des établissemens de la compagnie de l'Ohio.	à	2,500 *id.*
—Du colonel Symme.	à	2,000 *id.*
Etablissemens de Galliopolis. . . .	à	1,000 *id.*
—Du poste Vincennes et lieux voisins. .	à	1,500 *id.*
—De Kaskaskias et Cabokia.	à	680 en 1790.
Au grand Ruisseau, au village de St.-Philippe et de la prairie du Grand-Rocher.	à	240 *id.*
Total. . .		72,920 habitans.

(American gazetteer Morse's).

Ce pays se divise en cinq comtés, savoir :

de Washington, érigé	le 26 juillet 1788.
Hamilton. . . .	le 2 janvier 1790.
Saint-Clair. . .	le 27 avril 1790.
Knox.	le 20 juin 1790.
Wayne. . . .	le 1796.

(American gazetteer Morse's).

Le territoire au N. O. de l'Ohio est gouverné par des officiers nommés par le Président des Etats-Unis, en attendant qu'il soit assez considérable pour former un Etat à part, et pour entrer dans l'Union.

XX. *Louisiane.*

A ces Etats qui composaient, avant la dernière guerre, les forces des Anglo-Américains, il faut joindre la Louisiane, qui est pour eux une acquisition nouvelle.

On avait d'abord donné le nom de *Louisiane*, ou pays de Louis, à tout le bassin du Mississipi. Ce fleuve fut découvert en 1541, par Ferdinand de Soto; mais M. de la Salle fut le premier qui le traversa en 1682, et, s'étant avancé dans le pays, pénétra jusqu'au Canada, puis revint en France. Les Espagnols, qui ne connaissaient pas de mines dans ce pays, ne mirent pas d'obstacle à la prise de possession des Français. De son côté, Louis XIV, flatté de voir une nouvelle contrée porter son nom, accorda des priviléges et quelques vaisseaux pour l'établissement d'une compagnie.

Ce premier essai réussit mal. Les eaux stagnantes et l'insalubrité des nouveaux défrichemens, firent périr ces premiers colons. A M. de la Salle succéda M. Ibberville, dont le nom est resté à l'un des canaux du Mississipi, et à celui-ci succéda M. Crozat, en 1712. En 1763, la Louisiane fut cédée à l'Espagne et réunie à la Floride. En 1783, à la paix qui cimenta l'indépendance des Etats-Unis de l'Amérique, toute la partie gauche du fleuve, c'est-à-dire la partie orientale, fut cédée aux nouveaux Etats. Seulement elle conserva à l'Espagne une portion de côte qui, au 31.e degré, s'étend du fleuve à la côte, où la rivière de Ste.-Marie a été assignée pour limites.

Enfin, en l'an XI (1802 et 1803.) L'Espagne céda la Louisiane à la France, et l'an onze le Gouvernement français l'a cédée aux Anglo-Américains, en avril 1803. Les Etats de l'Ouest, qui lui sont particulièrement attachés, désiraient depuis long-temps cette réunion de commerce. On ne peut dire jusqu'à quel point cette

acquisition enrichira ses nouveaux propriétaires; mais la fertilité du pays et leur activité, présagent une prospérité dont il serait peut-être indiscret ou téméraire de vouloir assigner le terme.

Ce vaste pays, dont les bornes ne sont pas bien déterminées à l'O., est arrosé par le Mississipi, dont le nom, écrit correctement, est *Metchin-Sipi*, ou grand fleuve, et par beaucoup d'autres rivières, dont la plus considérable est le *Missouri*, qui commence plus haut, au N. O. La plupart des terres de la Louisiane sont vierges; mais les parties cultivées sont susceptibles de culture et annoncent une grande fertilité. Seulement il se trouve vers le N. des terres qui ne sont que sel. Des nations sauvages se trouvent encore répandues sur ce vaste terrain, et même du côté des Américains; mais il est probable que ces nations, affaiblies journellement par les causes que j'ai déjà indiquées, disparaîtront entièrement.

La NOUVELLE-ORLÉANS a été jusqu'à présent la seule ville de la Louisiane; car la Nouvelle-Madrid, et quelques autres lieux de l'intérieur du pays, ne mérite pas ce nom.

N. B. Je renvoie, pour une plus ample description, à l'ouvrage très-étendu et accompagné d'un grand nombre de cartes, que l'on doit publier sur cette partie.

Le Gouvernement anglais, depuis les premières découvertes de Cook, sur la côte N. O. de l'Amérique, possède quelques établissemens à partir de la baie de Noot-ka (Noutka), en remontant vers le N.; ils les comprennent sous le nom de *Nouvelle-Albion*, donné

à une grande étendue de côte. J'en parlerai à l'article du Grand-Océan.

ARTICLE II.

Possessions des Espagnols.

Les Espagnols possèdent encore dans l'Amérique septentrionale, 1.° les Florides, 2.° le Nouveau-Mexique, 3.° la Californie, 4.° la Nouvelle-Californie, 5.° le Mexique ou Nouvelle-Espagne.

Floride.

Ce pays a au N. le 31.° degré de latitude, qui le sépare des Etats américains. On le divise en *Floride orientale* et *Floride occidentale.*

La Floride, découverte par Ponce-de-Léon, qui, d'après des récits extravagans, croyait y trouver la fontaine de *Jouvence*, ou propre à rajeunir, procura cette découverte aux Espagnols : ils la négligèrent. Les Français y bâtirent un Fort, sous la conduite de François Ribaut. René Landonière y alla depuis, en 1564; mais les Espagnols égorgèrent cette colonie, *comme Protestans*; Dominique de Gourgue égorgea les Espagnols, *comme assassins.* Les Anglais, qui en avaient fait la conquête, l'ont rendue à la paix de 1785.

Ce pays est fertile, sur-tout en maïs; on y fait deux récoltes par an. On y trouve même quelques nations sauvages.

SAINT-AUGUSTIN, sur la côte orientale, et *Pensa-*

cola, sur le golfe du Mexique, et un petit port aux Anglais, en sont les lieux les plus remarquables.

Nouveau-Mexique.

Le Nouveau-Mexique est un fort grand pays, aussi sur le golfe du Mexique, entre la Louisiane à l'E., et la mer à l'O., tenant à la presqu'île de Californie. L'intérieur de ce pays a été jusqu'aprésent fort négligé par les Espagnols. On y trouve dans le Nord quelques nations sauvages et quelques bourgades, telles que *Santa-Fe*, et des postes, tels que *Passe-Nord*, le Fort *St.-Antoine*, etc.

Californie.

La Californie, à l'O. dans le grand Océan boréal, s'avance du N. au S. et forme une presqu'île, laissant entre elle et le Continent un golfe que l'on a désigné sous le nom de *Mer Vermeille*. Il y a sur cette presqu'île plusieurs villages d'Indiens Catholiques. Le cap *San Lucar*, qui est au S., est un lieu de relâche: il y a un bon port. Le vaisseau que les Espagnols nomment le *Galion*, s'y arrête en revenant de Manille.

Nouvelle-Californie.

Les Espagnols ont donné ce nom à une partie de la côte Ouest de l'Amérique, que les Anglais nomment *Nouvelle-Albion*. Ils y ont un établissement, sous le nom de *St.-François*, vers le 36°. degré de latitude. La mission y fut établie en 1775, et l'endroit

habité par le chef militaire, sous le nom de *présidio*, le fut en 1778. Lorsque Vancouver y fut reçu, ces lieux n'étaient pas encore très-peuplés. *Santa-Casa* est à 80 milles géographiques plus au N. Des religieux instruisent les Indiens dans la religion catholique, et leur apprennent à tisser des étoffes de laine et un peu d'agriculture : aussi y croît-il du blé, du maïs, des pois, des féves et même des herbes potagères. Peut-être y a-t-il actuellement des fruits et de la vigne, car les Anglais y en plantèrent.

Parties du N. O., habitées par les Sauvages.

On peut estimer, ce me semble, à un tiers de l'Amérique septentrionale, la partie où les Européens n'ont pas encore d'établissemens, mais dont ils commencent à prendre connaissance, sur-tout depuis les derniers voyages de Mackensie. Il a reconnu de grands lacs, de belles rivières et plusieurs nations sauvages, qui portent la plupart des noms d'animaux. Je ne m'étendrai pas sur ce qui concerne ces nations. Plusieurs voyageurs en ont parlé. Le Sénateur Volney les peint comme des êtres grossiers, féroces et qui ne tiennent à leur vie sauvage que par la crainte de se trouver méprisés, ou du moins très-*inférieurs* dans les sociétés policées. On avait long-temps cru que l'on pourrait traverser par eau l'Amérique septentrionale, parce que l'on admettait l'existence de grandes baies à l'O., lesquelles n'existent pas. Mais Mackensie, tantôt à pied, tantôt en canot sur des rivières, est parvenu, dans

son premier voyage à la *Mer Glaciale* au N. Dans un second, à la côte de l'O., près de la baie de la reine Charlotte.

En même-temps les découvertes des Anglais, et sur-tout celles de Vancouver, nous ont donné sur cette partie des détails nautiques tels, que l'on peut assurer que cette partie de l'Amérique est actuellement mieux connue qu'une partie des côtes de la Méditerranée. On sait à présent que beaucoup de terres que l'on croyait faire partie du Continent, ne sont que des îles; et qu'en conséquence les mers qui les environnent, ne sont pas des golfes. Cette longue côte se termine au N. O. par une longue presqu'île qui s'avance vers l'Asie, sous le nom d'*Alaska*. Là commencent les îles *Aleutiennes*, dont je parlerai.

Du Mexique appartenant aux Espagnols.

Le Mexique est, en Amérique, la première conquête des Espagnols dans le continent sous la conduite de Cortès en 1495. Il produit de l'or, de l'argent, de l'indigo, du cacao.... Ce pays est divisé en trois grands Gouvernemens, appelés *Audiences*, ce sont ceux.... de *Guadalaxara*, au nord,... *Mexico*, au milieu, capit. *Mexico*, au milieu d'un lac, avec des rues tirées au cordeau, et quelques bâtimens considérables;...enfin, de *Guatimala*, qui s'étend jusqu'à l'isthme de Panama.... C'est à *Acapulco*, sur la mer à l'O., qu'arrive le Galion, venant de Manille. On trouve à l'E. la presqu'île de *Yucatan*, d'où l'on tire le bois de Campêche;

la baie de ce nom est au N.; celle d'*Honduras*, au S... Assez près est la côte des *Mosquitos* et *Porto-Bélo*, où l'air est très-dangereux... C'est dans la largeur de l'isthme qu'est le lac de *Nicaragua*, au moyen duquel, à laide de quelques travaux, on pourrait, en vaisseau, passer du golfe du Mexique dans la grande mer.

Des îles qui entourent à l'E. le golfe du Mexique.

La partie septentrionale de l'Amérique, semble liée à la partie méridionale, par une grande chaîne de montagnes sous-marines, dont les sommités forment une suite d'îles très-considérables : ce sont, en commençant par le nord :

Les *Bermudes*, découvertes en 1527; les Anglais y ont une colonie : en 1765, il s'y est établi une société en faveur de l'humanité.

Les *Lucayes*, amas d'îles considérables, entre lesquelles est la *Providence*, qui appartient aux Anglais.

Cuba, aux Espagnols, a 230 lieues de long, sur 14 à 20 de large; elle fut découverte par Colomb, en 1492; elle est très-fertile : la capitale est la HAVANE.

Des Antilles.

On nomme ainsi les îles que forme la chaîne circulaire de montagnes qui, de la presqu'île de Floride, dans l'Amérique septentrionale, va joindre l'Amérique Méridionale, vers l'embouchure de l'Orénoque. Elles entourent ici à l'E. et à l'O., le golfe du Mexique. On

les divise en *grandes* et *petites* Antilles. Ces dernières recevant les premières, chaque jour, le vent régulier de l'E. vers l'O., sont aussi appelées les *Iles du Vent*, au lieu que les autres étant plus à l'O. sont désignées par le nom d'*Iles sous le Vent*. Je vais commencer par les plus considérables.

La Jamaïque. Cette île, située entre les 17 et 18.e deg. de lat. septentrionale, est vers le 80.e deg. de long. occidentale, à environ 664 myriamètres de la France. Elle a environ 20 myriamètres de long, sur moitié de largeur.

Le milieu de l'île est occupé dans toute sa longueur par une chaîne de rochers qui, pourtant, sont couverts d'une grande variété d'arbres, dont la vie et la fraîcheur sont entretenues par des brouillards et des pluies presque continuelles.

Sur d'autres montagnes moins élevées croît le café, et, dans les plaines, le sucre, l'indigo, etc. On y recueille beaucoup de coton, des fruits d'un très-grand nombre d'espèces; mais, seulement entre les grains, le maïs, et différentes espèces de légumes. Les cochons y sont, de tous les animaux de l'Europe, ceux qui s'y sont le plus multipliés. Outre les moustiques et les maringouins, on y est tourmenté, ainsi que dans les autres îles, par un petit insecte que l'on nomme vulgairement *chique*, et qui pénètre entre les pores de la peau, de manière à causer la mort, s'il n'en était retiré avec adresse.

Cette île, découverte par Colomb en 1494, appartint aux Espagnols jusqu'en 1655, que l'amiral Penn,

secondé par les flibustiers, la leur enleva : elle est depuis demeurée à l'Angleterre.

PORT-ROYAL, pendant assez long-temps la capitale de la Jamaïque, était célèbre par la beauté de son port, et la richesse que lui avait procuré son commerce. Mais en juin 1692, un tremblement de terre affreux ébranla l'île entière, renversa totalement la ville et y engloutit 2000 habitans. La ville fut pourtant reconstruite; cependant un accident à-peu-près semblable, s'étant renouvelé depuis, en 1702 et en 1772, on a enfin abandonné ce local.

KINGSTOWN, ou ville royale, de l'autre côté de la baie, est devenue la capitale de l'île : elle renferme plus de mille maisons dont un grand nombre sont très-belles.

C'est à SAN-YAGO DE LA VEGA, ville espagnole et d'abord capitale de l'île, que réside le Gouverneur et qu'est le siége du Gouvernement : c'est aussi là que se tiennent les cours de justice.

Le 13 octobre 1780 la Jamaïque a encore éprouvé un ouragan épouvantable.

Le commerce de la Jamaïque consiste sur-tout en *sucre*, en *rhum*, en *mélasse* et en *coton*. Il y faut joindre ensuite, non-seulement toutes les autres productions de l'île, mais, de plus, le bois de Campêche que l'on va couper furtivement dans la baie de ce nom, sur la presqu'île de Yucatan.

2.° *Saint-Domingue*. Cette île est à l'E. de la Jamaïque, et, par sa population, ses productions et l'activité de son commerce, est la plus importante des Antilles :

quoique l'île de Cuba, au N., soit encore plus grande; elle est sous la même latitude que la Jamaïque, et seulement sous le 72.e degré de longitude occidentale.

L'air y est bon et sain dans les parties élevées; mais il est corrosif sur les bords de la mer, et tout-à-fait insalubre dans les lieux où se trouvent des eaux stagnantes.

Elle renferme un très-grand nombre de rivières; quelques-unes sont très-considérables.

Les productions sont assez les mêmes qu'à la Jamaïque. On y compte à-peu-près 40,000 blancs, 20,000 hommes dits *de couleurs*, 600,000 nègres esclaves.

On compte douze villes dans cette île qui, actuellement, appartient tout-à-fait à la France; les plus considérables sont :

Le Cap, chef-lieu, au N. Avant les maux qui ont affligé cette île, elle était une des plus belles villes de l'Amérique; un archipel de petites îles, au N. de cette ville, et les courans souvent violens que les vaisseaux éprouvent en le traversant, en rendent les débouchés difficiles et dangereux.

Le Port-au-Prince était considérable et peuplé avant la révolution.

Saint-Domingue, dans la partie orientale, appartenait aux Espagnols. On y nourrissait sur-tout des bestiaux.

3.° *Porto-Rico*, (aux Espagnols) à l'E. de Saint-Domingue, découverte en 1492 : les Espagnols s'y fixèrent en 1509. On y trouve des plantes vénéneuses, entre autres le Mancénillier.

4.° L'*Ile des Crabes*, (aux Anglais) à l'E. : elle a porté le nom de *Boriquen*; elle n'est pas habitée.

5.° Les *Vierges* à l'E. (aux Anglais) : c'est un groupe d'îles montueuses et sèches. *Tortola* est la meilleure.

6.° Les îles de *St.-Thomas*, de *St.-Jean* et de *Ste.-Croix*, qui sont proches des précédentes, appartiennent aux Danois : elles produisent un peu de café et beaucoup de coton et de sucre.

7.° L'*Anguille* (aux Anglais) : le sol y est de craie, et n'offre ni montagnes, ni bois, ni rivières. Il y a peu de terre végétale : un étang y donne du sel. Le chef, choisi entre les habitans, est confirmé par le Gouvernement d'Antigoa.

8.° *Saint-Martin* (aux Français et aux Hollandais) : elle a 17 à 18 lieues de circonférence. On y cultive le sucre et le coton; il y a chez les Hollandais un étang qui donne du sel.

9.° *Saint-Barthelemy* (aux Français), dépend de la Guadeloupe : les montagnes y sont des roches; les vallées, des sables; elle est sans eau et sans port. On y travaille le bois de gayac. La misère y est grande.

10.° *Saint-Eustache* (aux Hollandais), est formée par deux montagnes, qui laissent entre elles une vallée étroite. La montagne du N. E. a été un volcan. Il y vient du tabac et du sucre : le mouillage y est mauvais.

11.° *Saba* (aux Hollandais), espèce de rocher au N. E. de Saint-Eustache. Les plantes y ont un goût exquis : le sang y est très-beau. Cinquante familles européennes à-peu-près y cultivent le coton, et en font des bas très-estimés.

12.° *saint-Christophe* (aux Anglais), fut le berceau de toutes les colonies anglaises, en 1625. On y recueille du sucre.

13.° La *Barboude* (aux Anglais) : elle a 6 à 7 lieues de tour, et environ 6 pouces de terre sur une couche de pierre calcaire. Il y croît de l'herbe de Guinée : on y trouve des bœufs, des chevaux, des mulets, de la volaille, du gibier, des tortues, etc.

14.° *Antigoa* (aux Anglais), est de forme circulaire, et fut déserte jusqu'en 1628, que les Français s'y établirent. Il n'y a pas de sources ; le port est fermé par une barre : on y fait du sucre et du rhum.

15.° *Monsérat* (aux Anglais), petite île sans rade : on y cultive du sucre.

16.° *Nièves* (aux Anglais), n'est qu'une montagne, couronnée par de grands arbres : il s'y fait aussi du sucre.

17.° La *Guadeloupe* (aux Français) : cette île, plus grande que la plupart des précédentes, est formée de la réunion de deux grandes terres, séparées par un courant d'eau, appelé la *Rivière-Salée*. Dans la partie appelée *Guadeloupe*, il y a au centre beaucoup de rochers, et un cratère, appelé la *soufrière* ; c'est un volcan qui donne de la fumée épaisse avec des étincelles ; elle est assez fertile.

La *Pointe-à-Pitre* est un port profond et sûr, à l'une des extrémités de la Grande-Terre... La *Désirade*, les *Saintes*, *Saint-Martin* et *Saint-Barthelemy*, sont dans la dépendance de la Guadeloupe.

18.° La *Désirade* (aux Français), à 4 ou 5 lieues

à l'E.; elle est peu fertile: on y recueille un peu de café et de coton.

19.° Les *Saintes* (aux Français) (1), sont à 5 lieues au S.; elles comprennent deux petites îles et un îlot; ce qui forme un assez bon port. Il n'y a qu'une fontaine, mais on a creusé des citernes; elles produisent du coton et du café.

20.° *Marie-Galante* (aux Français), à 6 lieues au S. E. de la Guadeloupe: le sol y est excellent; on y cultive la canne à sucre et le café que l'on estime le meilleur de toutes les Antilles.

21.° La *Dominique* (aux Anglais), au S. O. Il y avait encore des sauvages, appelés *Caraïbes*, en 1732. Elle fournit du cacao, de l'indigo, du sucre et du café.

22.° La *Martinique* (aux Français): cette île a 16 lieues de long, et 40 lieues de tour. Trois montagnes y dominent sur les moins hautes: l'une d'elles a été un volcan; il en sort de nombreuses sources. Le café qui y croît, et qui fut le premier de ces îles, y fut porté du jardin dit actuellement *Jardin du Muséum d'Histoire Naturelle*, par M. Descliaux; c'était deux rejetons encaissés, pour l'entretien desquels il se priva, pendant la traversée, d'une partie de l'eau accordée à sa soif. Les ports de cette île offrent un asile sûr contre les ouragans. Il y vient beaucoup de café. Les principaux

(1) En disant que telle ou telle île est aux Français, j'entends parler de ce qui était convenu par les Traités avant la guerre.

établissemens sont, le *Fort-Saint-Pierre* et le *Fort-Royal*.

Ste.-Lucie (aux Français), au S. de la Martinique, à 7 lieues de distance. Le sol n'y est pas mauvais sur les bords de la mer; il devient meilleur à mesure que l'on avance dans les terres. Les montagnes ont été des volcans; il s'y trouve des excavations où l'eau bout. L'air y est devenu assez sain; il y croît du sucre, du coton, du café et du cacao.

23.° La *Barbade* (aux Anglais), située en avant, à l'E. de toutes les îles. Le sol n'est qu'un rocher calcaire, couvert de fort peu de terre végétale: la culture y est difficile. L'île n'est point arrosée par des fleuves; mais les sources d'eau potable y sont communes. Le lieu principal est *Bridgtown*.

24.° *Saint-Vincent* (aux Anglais), au S. de Sainte-Lucie; elle a 40 lieues de tour. Ce fut avec la Dominique, la dernière demeure des Caraïbes. Elle est montueuse, mais coupée par d'excellens vallons; il y vient du coton, de beau sucre: on en tire du rhum.

25.° La *Grenade* (aux Anglais), a 21 lieues de tour: le terrain, quoique haché, y est généralement fertile; il y a beaucoup de sources. Le continent la préserve des ouragans. C'est la seconde des îles Anglaises. Le chef-lieu est PORT-ROYAL, autrefois Saint-George.

26.° Les *Grenadins* sont une douzaine de petites îles, dans la dépendance de la Grenade. On y recueille du coton et du sucre à *Cariacou* et à *Béquia*.

27.° *Tabago* (aux Français), a 10 lieues de long sur 4 de large; il y a deux bonnes rades. Elle a d'abord été

été négligée par les Français, puis bien cultivée par les Anglais, qui l'ont perdue : on y recueille du coton et de l'indigo.

28.° La *Trinité* (aux Espagnols), n'est point exposée aux ouragans, à cause de sa position très-près du Continent. Les rivières n'y sont pas navigables, mais suffisent à la culture. Il y a 4 groupes de montagnes dans l'intérieur. Les vents du nord y ont fait périr le cacao. Les lieux principaux sont, le *Port d'Espagne* et *Saint-Joseph*.

Iles sous le Vent.

On nomme ainsi les îles suivantes, qui sont à l'O. des précédentes.

1.° La *Marguerite* (aux Espagnols); elle a 15 lieues de long sur 5 de large, est presque toujours couverte de brouillards épais; le sol, assez fertile, est peu cultivé. Le chef-lieu est le bourg de *Mon-Padre*, défendu par un petit fort. On dit que le peuple y est superstitieux, paresseux et fripon.

2.° *Cubagna* (aux Espagnols), à 4 lieues du Continent, a été nommé l'*île aux Perles*.

3.° *Curaçao* (aux Hollandais), à 15 lieues au moins du golfe de Vénézuéla.

4.° *Arumba* et *Onaire* en dépendent; le sol y est stérile, il n'y croît que du manioc et un peu de coton.

Amérique méridionale.

On a parlé précédemment des grandes montagnes et des grands fleuves de cette partie dont le centre se trouve dans la zône torride. On a dit ailleurs que les vents en général, portent de chaque côté de l'Equateur, jusqu'au 30.° degré environ, de l'E. vers l'O. Ce doit être la cause qui fait que les terres et les hommes de l'Amérique sont moins brûlés qu'en Afrique. Mais sur les côtes de la Guyane, la saison des pluies et des vents, un peu plus frais, est depuis décembre jusqu'en mars. Aux Antilles, à Saint-Domingue sur-tout, cette même saison commence en mars et finit en juin. Ces faits s'expliquent par la direction des côtes et la dilatation de l'air.

On a vu les grandes divisions de cette partie de l'Amérique. En voici les subdivisions.

Terre-Ferme. On y remarque les parties suivantes :

1.° L'*Isthme Darien* qui n'est que celui de Panama. C'est un pays pluvieux, malsain, rempli d'insectes.... On y a deux havres commodes. *Porto-Bélo* sur la côte orientale et au N. de l'isthme de Darien; et sur la côte occidentale, Panama est au S. de ce même isthme; elle lui donne aussi son nom. Des Écossois s'y étaient établis; mais des puissances en Europe en ayant pris ombrage, les Espagnols y formèrent eux-mêmes des établissemens. Au S. E. est le golfe Darien.

2.° *La province de Carthagène*, entre le golfe Darien

et la rivière de la Madeleine : elle a 53 lieues de côte sur le golfe du Mexique, et s'avance d'environ 85 lieues dans les terres. Les montagnes y sont séparées par des vallées fertiles ; mais l'humidité et la chaleur y sont excessives et malfaisantes. On y recueille du riz, du manioc, du cacao, du sucre. Bastidaa y aborda le premier. Pédro de Hérédia bâtit et peupla Carthagène, port superbe dans une presqu'île ; mais il y pleut depuis mai jusqu'en novembre. C'est un séjour destructeur ; la lèpre y est très-commune. Cette ville fut attaquée et pillée en 1544, 1585, 1697, et assiégée encore en 1741.

3.° *La province de Sainte-Marthe* a 80 lieues de l'O. à l'E., et 130 du S. au N. : elle fut conquise par les armes espagnoles. Il y a quelques sauvages nommés *Evagiros*, dispersés dans des villages. On ne retire rien de ce pays, et le chef-lieu est peu considérable.

4.° *La province de Vénézuéla*, ou la petite Venise, parce que le chef-lieu est à-peu-près sur les eaux. Elle fut reconnue en 1499, par Alphonse Ojeda : il y avait alors des huttes bâties sur pilotis. Charles-Quint, qui devait de grosses sommes aux frères Welsers, d'Augsbourg, la leur avait donnée comme un fief relevant de la Castille ; leurs envoyés s'y comportèrent en tyrans et en bourreaux. Les Espagnols l'ont reprise. C'est de-là que l'on retire le meilleur cacao. Cette province forme deux départemens, celui de *Maracaïbo*, à l'O., et celui de *Caraque*, à l'E.

5.° *La côte de Cumana* fut découverte en 1498, par Colomb. Les Espagnols ayant ensuite traité les sauvages

avec beaucoup de cruauté, Las Casas, dont on ne peut prononcer le nom qu'avec attendrissement, fit tout ce qu'il put pour soulager leurs maux, sans pourtant y réussir entièrement. Ce n'est que depuis 30 ou 40 ans que les Espagnols, éclairés sur leurs intérêts, font un commerce direct avec cette côte.

6.° *Province d'Orénoque.* Elle a pris son nom du grand fleuve qui la parcourt : il commence aux Cordilières du Pérou, et se jette à la mer par quatre embouchures. Il commence à croître en avril, et continue pendant cinq mois ; le sixième, il reste dans son accroissement, et baisse en octobre jusqu'en mars. Son lit est fort embarrassé de rochers.

Les sauvages y sont très-apathiques, ne s'occupent que de chasse, et accablent leurs femmes de tous les autres travaux, même du transport des animaux tués par eux, quelquefois à 8 ou 10 lieues de leurs habitations.... La principale des colonies est *Saint-Thomas.*

7.° *Le nouveau Royaume de Grenade.* Il a une étendue prodigieuse dans les terres. Il renfermait le pays de *Bogota*, soumis par Belalcazar en 1526. On y trouve de belles émeraudes et beaucoup d'or. C'est actuellement une vice-royauté séparée de celle du Pérou.... *Sant i-Fe-de-Bogota* en est la capitale.

8.° *La Guyane* commence à peu de distance à l'E. de l'*Orénoque.*

La partie *occidentale* appartient (1) aux Hollandais. On y trouve les colonies d'*Esséquébo*, de *Démérari*,

(1) Avant la guerre actuelle.

de *Berbiche* et de *Surinam*, dont le chef-lieu est *Paramaribo* : dans ces colonies, excepté celle de *Berbiche*, on a tiré un très-grand parti des desséchemens.

La partie *orientale* appartient aux Français. La côte, depuis l'embouchure du *Maroni*, se dirige d'abord vers l'E. S. E., tourne au S. E., et suit le S. S. E. depuis le cap d'*Orange* jusqu'au cap de *Nord*.... L'étendue de cette côte est d'environ 140 lieues ; les limites de la Guyane française n'ont jamais été bien déterminées, si ce n'est du côté des possessions hollandaises, dont elle est séparée par le cours de Maroni. Elle forme aujourd'hui un des départemens de la République française, divisé en huit cantons, savoir ceux d'*Oyapok*, .. *Approuague*, .. *Roura*, .. *Cayenne*, .. *Macouria*, .. *Kourou*, .. *Sinnamary* et d'*Yracoubo*. CAYENNE, dans une île séparée du continent par un courant d'eau, que l'on nomme *rivière de Cayenne*, en est le chef-lieu et le siége du Gouvernement. Les oiseaux y ont un très-beau plumage, ainsi que dans tous les lieux de la zône torride, où le sol n'est pas trop élevé au-dessus du niveau de la mer. Il y a des reptiles en très-grande quantité, cependant les accidens causés par ces animaux sont rares : graces aux vues sages et au zèle du philosophe Poivre, autrefois intendant à l'Ile de France (ou de la Réunion), on cultive dans la colonie de Cayenne des épiceries précieuses, dont on pourra par la suite faire des récoltes très-intéressantes. Une belle plantation de girofliers y est, depuis dix ans, en grand rapport : on y recueille un peu de cannelle ; le poivre y réussit, mais n'y est pas encore un objet de commerce : de trois pieds de

muscadiers, un seul y donne du fruit depuis deux ou trois ans... Les principales denrées que lon tire de Cayenne sont le coton et le rocou, qui est particulier à cette colonie. Il y a quelques plantations de *caseyers* et de *cacaoyers*. On y a fait du sucre, on en fait encore un peu. Mais, en général, les cannes que l'on y cultive sont employées en plus grande partie à faire du *tafia*. On y a successivement cultivé et abandonné l'indigo. Il ne faut pas dissimuler que les terres de la Guyane sont de qualité médiocre; même il y en a beaucoup de mauvaises; mais aussi il y en a de bonnes. En totalité, ce pays offre de grandes ressources dans les plages immenses que l'on y peut dessécher et mettre en valeur (1).

9.° Le *Pays des Amazones* a pris ce nom de ce que l'on avait cru, dans les commencemens, y voir des femmes guerrières. Il est peu connu. On a quelques exemples d'hommes courageux qui ont descendu le fleuve dans toute sa longueur. Tels sont M. de la Condamine, M. et M.me Godin, etc. Les missions de l'O. sont espagnoles; celles de l'E. sont portugaises. *Para* est le chef-lieu de ces dernières, mais il est dans un Gouvernement du Brésil.

10.° Le *Brésil* occupe la partie orientale de l'Amérique méridionale. Les Portugais qui en sont les maî-

(1) Je me suis un peu plus étendu sur cet article que sur plusieurs autres, ... 1°. parce que ce pays appartient à la France;... 2°. parce que l'on en a répandu, en différentes circonstances, des rapports inexacts. Je réponds de la vérité de celui-ci. M.

tres, ont eu le bon esprit de rendre les Brésiliens libres et pouvant aspirer aux places : ils sont réunis en bourgades, présidées chacune par un blanc. Ce pays est fort riche en culture et en mines; on en retire du soufre, de l'alun, des pierres précieuses, et sur-tout beaucoup d'or; le sucre, le tabac, le café, l'indigo, le coton, le bois du Brésil, etc., y sont en abondance... Il est divisé en neuf Gouvernemens, dont six sont sur la côte; savoir, ceux de *Para*, ... de *Maragnon*,.... de *Fernambouc*,... de *Bahia*,... de *Saint-Paul*,.... de *Riojaneiro*;... et trois dans l'intérieur des terres; *de las Minas-Géraes*,... *Goyas*,... et *Matto-Grosso*: SAN-SALVATOR est la capitale.

11.° Le *Paraguay* a pris son nom d'un fleuve appelé aussi *Rio-de-la-Plata*, qui commence dans le plateau de *Campo-des-Paracis*, au 13.° degré de latitude méridionale... En 1535, Mendosa y fonda *Buenos-Ayres*, qui en est le chef-lieu. Et en 1536 on fonda l'*Assomption*, à 300 lieues de la mer... Les vaisseaux remontent le fleuve avec peine jusqu'à l'*Incernada de Barragan*, à 7 ou 8 lieues en deçà de Buenos-Ayres... Dans le Nord sont les Indiens *Guaranis*, où les Jésuites avaient fondé une espèce d'Etat particulier. Les terres y étaient cultivées en commun pour... les temples... le public.... et les particuliers.

12.° Le *Chaco* est un grand pays vers le N. O.; il a 250 lieues de long, et 150 de large : c'est un des meilleurs pays de l'Amérique : on y compte environ 100 milles sauvages. On y a formé trois provinces :

le *Tucuman*,... le *Paraguay*,... le pays de *Buenos-Ayres*. On y recueille du blé, du coton, du miel, des pâturages.

Sur la côte occidentale, à partir de l'isthme, on trouve :

13.° Le *Pérou*, dont j'ai fait connaître les hautes chaînes, dites *Cordilières*. Les montagnes qui y sont les plus hautes de celles que l'on connaît, sont : *Chimboraço*, qui a 3,220 toises,... *Pichincha*, 2,434, et *Caracou*, 2,470.... Il y a de très-vastes plaines... Le lac *Titi-caca*, dans le S., a 80 lieues de circonférence. La côte, à l'O., n'a guère que de 8 à 10 lieues de large. Le haut des montagnes est couvert de neige et stérile, et l'air y est vif : il est malsain dans les vallées. Il y a des mines de cuivre,... de mercure, à *Guanca-Velica*,... d'étain, de soufre, de bitume, de sel (il y en a de violet),... d'argent en différens lieux, sur-tout à *Huantaha* à l'O. du *Potosi*,... de platine... Il y a de plus quelques animaux particuliers au pays, tels que les lamas, les vigognes... C'est de-là que vient le quinquina; et la côte qui s'étend de Panama à Tombès, est une des plus misérables régions du globe. Elle se termine au golfe de *Guayaquil*... *Cusco* était la capitale des Incas, anciens habitans du pays : c'est à présent LIMA, sur la côte occidentale, où l'on trouve aussi *Truxillo* et *Aréquibo*... *Quito* est la plus connue des villes de l'intérieur : elle est à 1,460 toises au-dessus de la mer.

14.° Le *Chili*, au S., a 500 lieues de côte. En

POSSESSIONS COLONIALES DES DIFFÉRENTES NATIONS EUROPÉENNES,

A LA PAIX D'AMIENS.

LES POSSESSIONS COLONIALES DE L'EUROPE dans les trois autres parties du globe sont :

- **LA FRANCE. . .**
  - En Amérique. Les *Miquelons* et l'île de *St.-Pierre*, au Sud de l'île de *Terre-Neuve*; *St.-Domingue*, la *Désirade*, la *Guadeloupe*, *Marie-Galande*, *Ste.-Lucie*, la *Martinique*, *Tabago*, à l'entrée du golfe du *Mexique*; *Cayenne*, dans la Guyane française.
  - En Afrique. L'Etablissement du *Sénégal*, les îles de *France* et de la *Réunion*.
  - En Asie. . . *Chandernagor*, au Bengale; *Pondichery*, *Karikal*, sur la côte de Coromandel; *Mahé*, sur la côte du Malabar.
- **L'ANGLETERRE.**
  - En Amérique. L'établissement à la *baie d'Hudson*, le *Labrador*, le *Canada*, la côte à l'O., comprise sous le nom de *Nouvelle-Albion*; la *Jamaïque*, l'île de l'*Anguille*, de *Saint-Barthelemi*, de la *Barboude*, d'*Antigoa*, la *Dominique*, la *Barbade*, *St.-Vincent*, la *Trinité*, la *Grenade*.
  - En Afrique. L'île d'*Alguin*, au N. du Sénégal; l'établissement de la *Gambie* et de *Sierra-Leone*.
  - En Asie. . . La Zemindary de *Bénarez*, le *Béhar*, le *Bengale*, les *Cinq-Circars*, le *Carnate*, le *Maïssour* et le *Canara*, *Bombay* et *Surate*, *Ceylan*.
- **L'ESPAGNE. . . .**
  - En Amérique. Les *Deux Florides*, le *Mexique*, le *Nouveau-Mexique*, la *Californie*, la *Nouvelle-Californie*, dans l'Amérique septentrionale; le *Pérou*, le *Chili*, dans l'Amérique méridionale; *Cuba*, *Porto-Rico*, *Boriquen*, *Tortola*, *Curaçao*, île *Marguerite*, dans le golfe du Mexique.
  - En Asie. . . Les îles *Philippines* et *Mariannes*.
- **LE PORTUGAL. .**
  - En Amérique. Le *Brésil*, le *Paraguay*.
  - En Asie. . . *Goa*.
- **LA HOLLANDE.**
  - En Amérique. La *Guyane hollandaise*, les îles de *St.-Martin*, de *Saba*, *St.-Eustache*.
  - En Asie. . . *Java*, *Célebs*, *Céram*, *Amboine*, *Gilolo*, *Banda* et *les autres Moluques*, *Timor*, *la presqu'île de Malacca*.
  - En Afrique. Le *Cap de Bonne-Espérance* et *le pays qui en dépend*.
- **LE DANEMARCK.**
  - En Amérique. Le *Groënland*, les îles de *Ste.-Croix*, de *St.-Thomas* et de *St.-Jean*, dans le golfe du Mexique.
  - En Asie. . . *Tranquebar*, *Porto-Novo*, *Kalicut*, *Ballasore*, *Patnah*, *Frederiksnagor*, les îles de *Nicobar*, dans le golfe du Bengale.
  - En Afrique. *Christiansbourg*, *Fredensbourg*, *Poppo*, etc., sur la côte de Guinée.

1541, Valdivia en acheva la conquête, et traita avec les sauvages : ceux nommés *Arancos* ne sont pas trop soumis. Il y a des mines de cuivre. SAN-YAGO, dans les terres, en est la capitale.

15.° La *Terre des Patagons*. On a nommé *Patagons* les hommes de très-haute et très-forte stature, aperçus sur cette côte : ils ne sont pas une sorte d'hommes à part : il y en a beaucoup de leur taille dans les îles de la mer du Sud ; leurs femmes sont petites à côté d'eux. L'intérieur du pays n'est pas connu.

C'est au Sud de ce pays qu'est la Terre de Feu, séparée du continent par le détroit de Magellan. Au Sud est le cap de *Horn*, à 55 degrés 58.′ 51.″... A l'Est est le détroit de le Maire, entre la Terre de Feu et l'île des Etats.

Des Terres détachées de l'ancien et du nouveau Continent.

Ces terres et ces îles peuvent être rangées en deux classes : l'*Asie méridionale*, et toutes les îles.

Terres de l'Asie méridionale.

Les terres de l'Asie méridionale comprennent, 1.° la Nouvelle-Hollande ;... 2.° la Terre des Papoux ;... 3.° la Nouvelle-Bretagne, ou Nouvelle-Irlande, avec les îles de Salomon ;... 4.° la Nouvelle-

Calédonie et les Nouvelles-Hébrides ;... 5.° la Nouvelle-Zélande ;... 6.° enfin, l'île, autrefois *Terre de* Van-Diemen, au Sud de la Nouvelle-Hollande.

1.° La *Nouvelle-Hollande*, dont on ne connaît pas encore l'intérieur, s'étend, dans l'hémisphère australe du 11.me degré au 39.me ou à près de 45.° en longitude, à partir du 112.me, ce qui donne à-peu-près 900 lieues de l'O. à l'E., et plus de 600 du N. au S. Elle fut découverte par les Hollandais, de 1616 à 1644. On n'en connut long-temps que quelques côtes. Cook, en 1770, en prit possession, sur la côte orientale, au nom du Roi d'Angleterre. En 1777 on y commença des établissemens au lieu appelé Botany-Bay. Mais ce lieu n'ayant pas paru assez favorable, le Capitaine Philips les transporta à 3 lieues plus au N. au port Jackson. C'est de ce port que le Capitaine Simpson a annoncé la découverte de l'île de *Kennedy*, latitude 11.° 17.′ Sud, 167.° 58′. long. de Grennwich. Cette île sera d'un grand avantage pour la colonie de Botany-Bay.

2.° La *Terre des Papoux*, appelée aussi *Nouvelle-Guinée*, est intéressante, parce qu'elle partage les avantages des Moluques : les habitans sont noirs et féroces.

3.° La *Nouvelle-Bretagne*, appelée aussi *Nouvelle-Irlande*, que l'on peut ici joindre avec les îles de Salomon, avaient été aperçues par Dampierre. Les derniers voyageurs anglais, et particulièrement le

Sénateur Bougainville, qui les ont mieux connues, n'en font pas un portrait avantageux.

4.° *Nouvelle Calédonie* et *Nouvelles-Hébrides*, avaient été découvertes par Bougainville en 1768. Cook y passa en 1774. Ces terres paraissent fertiles.

5.° *Nouvelle-Zélande.* Depuis qu'Abel Tasman, en 1742, avait découvert des terres de ce côté, on n'y admettait qu'une île. Cook, en 1770, reconnut qu'il y en avait deux. Les naturels de ces îles et ceux de la terre des *Papoux*, paraîtraient être d'origine africaine, à moins que les mêmes circonstances physiques n'aient produit les mêmes effets dans ces différens pays.

6.° *Ile de Diemen.* En passant au Sud de la Nouvelle-Hollande, Abel Tasman avait aperçu une côte, et l'avait nommée *Terre de Diemen*, le capitaine Bass, a, dans ces derniers temps, reconnu que cette terre était une île. Le détroit qui la sépare, a pris le nom de ce capitaine.

Iles de l'Asie méridionale.

On comprend sous ce nom les groupes d'îles dispersées dans le grand Océan. Les bornes de cet ouvrage ne me permettant pas d'en donner la description, je renvoie aux Dictionnaires, ou aux ouvrages purement géographiques. Ce sont, à partir du Nord, 1.° les îles *Alentiennes* et les *Kouriles*; 2.° la Terre des Etats et d'*Iéso*; 3.° les îles *Sandwich* où périt Cook; 4.° les

îles *Mariannes*, appelées aussi des Larrons; 5.° les îles *Gallapagos*; 6.° les *Carolines*; 7.° les îles *Pelew*; 8.° les *Marquises*; 9.° les îles *de la Société*; 10.° les îles *des Amis*. Ceci n'est qu'un aperçu propre à préparer à des études plus profondes. Il faut attendre des matériaux plus certains

N. B. Je ne cherche point à me dissimuler que j'ai traité toute l'Amérique méridionale d'une manière extrêmement abrégée, et, en cela, très-différente de l'Amérique septentrionale, du moins quant aux Etats-Unis. Deux raisons essentielles m'y ont déterminé : premièrement, nos rapports avec cette dernière Puissance, qui rendent plus nécessaires, et presque indispensables, la connaissance des ressources, des forces, des localités, etc.; secondement, aussi la différence des matériaux. Les Anglo-Américains se sont plu à faire connaître leur pays; ils ont donné des descriptions, des cartes, etc. Sur les grandes parties de l'Amérique méridionale, excepté sur la Guyane, je n'aurois pu que répéter ce que l'on dit depuis long-temps d'après Don Ulloa, Robertson, etc.; j'ai donc cru qu'en abrégeant j'en dirois encore assez. Il est assez de fables.

Supplément à la fin de l'article du Caire, (Tome III, page 585.)

Je me hâte, pendant qu'il en est encore temps, de transcrire ici une description très-nette et très-précise du fameux puits de Joseph, dont j'ai parlé dans le texte. (*Clef du Cabinet du 5 nivôse an 12, p.* 6.)

Pour procurer de l'eau au château du Caire, on a

creusé, dans le roc vif, un puits qui n'a peut-être pas son pareil; on l'a nommé *Puits de Joseph*. Son ouverture est un parallélogramme de 7 mètres de long sur 6 de large. Autour de ce puits, on a taillé un escalier d'environ 2 mètres de longueur, et de 3 mètres d'élévation. Il n'est *partagé* du puits que par une séparation de 15 centimètres d'épaisseur, taillée dans le roc même, avec des ouvertures à certaines distances pour donner du jour. A la profondeur de 44 mètres $\frac{1}{2}$, il y a un réservoir, d'où l'on tire l'eau par le moyen de deux bœufs qui tournent une roue autour de laquelle passe une corde portant et rapportant plusieurs cruches de terre. A cette profondeur, est une plate-forme avec une seconde roue : deux bœufs descendent sur cette plate-forme par l'escalier dont il a été parlé, et dont on a eu soin de couvrir de terre tous les degrés. Ils tirent de la même manière l'eau du second puits à une profondeur de 36 mètres $\frac{1}{2}$, et la fait monter dans un réservoir. Ce second puits est plus étroit que le premier, son ouverture n'étant que d'environ 5 mètres de long sur 3 de largeur. Il y a aussi des degrés taillés autour de ce puits, pour descendre jusqu'au fond; mais ils ne sont point séparés du puits, et n'ont qu'un mètre de largeur. L'eau du puits passe dans un réservoir extérieur, et se répand de-là dans tout le château par une multitude de canaux.

Le grenier, appelé aussi *Grenier de Joseph*, n'est pas moins célèbre que le puits, et mérite d'être connu. Il consiste dans un large carré environné d'un mur, et divisé en plusieurs parties, dans lesquelles on dépose le

blé que l'on y apporte des différentes parties de l'Egypte comme taxe du Grand-Seigneur. Ce premier n'est point couvert ; en conséquence le blé est exposé à toutes les intempéries de l'air et aux ravages des pigeons et autres oiseaux, qui s'en repaissent à leur aise, et laissent leur fiente en échange du grain dont ils se sont remplis ; les portes ne se tiennent fermées, qu'au moyen de barres de bois ; et quand les officiers auxquels la garde en est confiée, en ont fermé les portes, ils y apposent leur sceau sur une poignée d'argile qui leur tient lieu de cire.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE
DES CHAPITRES
DU TROISIEME VOLUME.

PREMIÈRE SECTION.
DE L'ASIE.

	Pages
NOTIONS GÉNÉRALES.	1
GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.	2
Disposition générale de la surface des terres, fleuves et rivières; montagnes d'Arménie, lacs, température, productions, habitans et population.	*Ibid*
Géographie politique.	8
Division géographique.	10
CHAPITRE PREMIER. Turquie d'Asie.	11
Etendue et population.	*Ibid*
Précis historique et chronologique.	*Ibid*
Divisions géographiques de la Turquie asiatique.	13
Natolie.	*Ibid*

	Pages
Patchalik d'Anadoli.	14
de Siwas.	15
de Tarapézoun.	*Ibid*
des côtes septentrionales et occident.	*Ibid*
de Carmanie.	17
de Marach.	18
d'Adanâ.	*Ibid*
d'Itchil.	19
Syrie.	21
Patchalik d'Alep.	25
de Tripoli.	27
d'Acre.	29
Pays des Druses.	31
Patchalik de Damas.	37
Al-djézira, *ou* Diarbeck.	48
Yrlâq-araby.	49
CHAP. II. De l'Arabie.	51
Des Arabes.	64
CHAP. III. De la Perse.	68
Géographie physique.	69
Géographie politique.	70
Précis historique et chronologique depuis son origine jusqu'en 1796.	81
CHAP. IV. De l'Afghânistân, ou de l'empire des Afghâns.	97
Précis historique.	98
Géographie : le Kachemyr, le Kouttore ; les districts d'Attok, de Péïchour, de Kaboulistân, de Ghaznach, du Candahâr, de Gaoir.	99

Pages

CHAP. V. De l'Indoustan, appelé vulgairement l'Inde. 102
Situation, étendue, disposition physique des terres; ses rivières, ses productions. 105
Précis historique. 109
Des Indiens, leurs divisions civiles, langues. 123
Géographie. 131
Division de l'Inde en Soubas. 132
Division statistique de l'Inde. *Ibid*
Etats des Seykes. 133
États des Mahrattes, 144
États occidentaux des Mahrattes. 146
États orientaux des Mahrattes. 151
Petits États enclavés dans les précédens. 157
Etats ou possessions des Anglais; conquête du Bengale par eux. 158
États alliés des Anglais, ou dans leur dépendance. 201
Iles qui avoisinent la presqu'île occidentale, Ceylan, les Laquedives, les Maldives. 209
Presqu'île orientale de l'Inde. 216
Empire des Birmans, royaume de Siam, le Tonquin, la Cochinchine, presqu'île de Malaca. *Ibid*
Archipel de l'Inde. 242
Iles de la Sonde, Sumatra, Java, Bornéo. *Ibid*
Iles Moluques et Célebs : Gilolo, Ternate, Tidor, Mothir, Machiam, Bathiam, Céram, d'Amboyne, Boerro, Banda, Timor. 261

Pages

Iles Philippines : Luçon, Mindanao, Manille, et Cavite; ports... Leyte, Rébu, Panay, Mindoro. 274

Iles Mariannes. 293

Guam. *Ibid*

Iles du Japon. 294

Géographie physique, politique et historique. 299

Empire de la Chine. 320

De la Chine propre. 321

Ancienneté, Langue, Ecriture, Religion, Sciences et Arts, Commerce, Morale publique, Usages, Histoire.

Précis historique. 327

Géographie. 330

Iles de la Chine. 333

Asie inférieure. 334

Provinces soumises aux Chinois. 337

Mongolie du centre, Thibet, la Mantchéouné.

Russie asiatique. 344

Géographie physique. 345

Géographie politique. 347

Les quatre Gouvernemens, du Caucase, de Tobolsk, de Kolivan, d'Irkoutsk. 348

Le Kamtchatka. 367

Iles Kouriles, Aléoutiennes. 368

DEUXIÈME SECTION.

AFRIQUE.

	Pages
Géographie physique.	369
Géographie politique.	372
CHAP. I.er Partie septentrionale.	373
ART. I. Égypte.	*Ibid*
Géographie physique.	375
Géographie politique.	380
ART. II. Côte de Barbarie.	408
De Tripoli, de Tunis et d'Alger.	*Ibid*
Royaume de Maroc.	413
ART. III. Zône du Milieu, *ou* Sshahhrâ.	419
ART. IV. Bassin du Sénégal.	423
Nations qui l'avoisinent.	427
Bassin de la Gambie, Gorée.	429
Bassin du Niger.	434
ART. V. Zône méridionale de l'Afrique septentrionale, *ou* Côte de la Guinée.	
Côte des Dents, Côte-d'Or, Angola, Caffrerie.	438
Côte orientale de l'Afrique.	461
Des Iles qui avoisinent l'Afrique.	465
Des Iles de la mer des Indes.	472

TROISIÈME SECTION.

AMÉRIQUE.

	Pages
Notions générales.	477
Situation et étendue de l'Amérique.	481
CHAP. I. AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.	482
Géographie physique.	*Ibid*
Divisions politiques.	483
ART. I. Possessions de la Couronne d'Angleterre.	484
Canada, nouvelle Écosse.	
Les Iles; Terre-Neuve.	
ART. II. États-Unis.	496
Géographie physique.	*Ibid*
Géographie politique ou économique.	500
Division géographique et description.	503
ÉTATS DU NORD.	503
Province de Main et ses cinq comtés.	506
État de Newhampshire, et ses neuf comtés.	507
État de Vermont, et ses onze comtés.	512
Massachusetts, et ses douze comtés.	515
Rhode-Island, et ses cinq comtés.	520
Connecticut, et ses six comtés.	525
New-York, et ses vingt-une comtés.	527

Pages

ÉTATS DU MILIEU. 553
Etat de New-Jersey. *Ibid*
Maryland. 537
Delaware. 542
Pennsylvanie, et ses 23 comtés. 545
Virginie, et ses 82 comtés. 553
ETATS DU MIDI. 563
Caroline du Nord, en 8 districts et 58 comtés. *Ibid*
Caroline du Sud et 9 districts. 569
Georgie, en 2 districts et 24 comtés. 575
ETATS DE L'OUEST. 583
Le Kentukey. *Ibid*
Le Tennessée. 588
Le territoire de l'Ohio, *ou* Nort-Western-Territory. 592
Louisiane. 594
Possessions des Espagnols. 597
Floride. *Ibid*
Nouveau Mexique. 598
Nouvelle-Californie. *Ibid*
Parties du N. O. habitées par les Sauvages. 599
Du Mexique appartenant aux Espagnols. 600
Des îles qui entourent à l'E. le golfe du Mexique. 601

Pages

Des Antilles. 601

Iles sous le Vent. 609

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE. 610

Des Terres détachées de l'ancien et du nouveau Continent. 617

Terres de l'Asie méridionale. *Ibid*

Iles de l'Asie méridionale. 619

Fin de la Table du troisième Volume.

TABLE
DES MATIÈRES
DES SECOND ET TROISIEME VOLUMES.

A.

Aalborg, II. 126
Aar, II. 247
Aarrhus, II. 126
Aberdeen, II. 99
Abo, II. 153
Aboukir, III. 382
Abulféria, II. 470
Abyssinie, III. 399
Acadie, III. 494
Acapulco, III. 600
Açores (Iles), III. 470
Acre, III. 29, 33
Aden, III. 55
Afrique, III. 369
Agram, II. 521
Agrah, III. 148
Aigle, II. 263
Aland, II. 153, 154.
Albany, III. 529
Alcantara, II. 495
Alcmaer, II. 228
Alderney, II. 108
Alentejo, II. 466
Alep, III. 23
Alexandrie, III. 380
Algarve, II. 469
Alger, III. 410
Alicante, II. 492
Allemagne, II. 283, 286
Almeida, II. 460
Alpes, II. 246, 514
Alsen, II. 128
Altenbourg, II. 386
Altorf, II. 270
Amadabad, III. 150
Amazones (pays et rivières des), III. 614
Ameland, II. 214
Amérique, III. 477
Amersfort, II. 224
Amsterdam, II. 231
Ancône, II. 598
Andalousie (l'), II. 495
Andejelah, III. 403
Andrinople, II. 645
Andros, II. 652
Anglesey (Ile). 107
Angleterre, II. 13
(Division de l') 15, 80
Angola, III. 450
Angora, III. 14
Annapolis, III. 539
Anspach, II. 353
Antigoa, III. 606
Antilles (Iles), III. 601
Antioche, III. 23
Anti-Paros, II. 652
Aoste, II. 522
Aoud, III. 203
Apamée, III. 42
Appenzell, II. 272
Aquila, II. 608

Aquileia, II. 506
Arabie, III. 51
Araujuez, II. 494
Arau, II, 258
Arbourg, II. 257
Arcate, III. 179
Archangel, II. 180
Argentière (l') île, II. 651
Argovie, II. 255
Arménie, III. 19
Arnheim, II. 219
Arno, II. 513
Arona, II. 557
Aronberg, II. 357
Arragon, II. 491
Ascension (Ile de l'), III. 471
Asie (l'), III. 1
Astrakan, III. 345, 358
Asturies (les), II. 488
Athènes, II. 650
Athos (mont) II. 644
Augsbourg, II. 295
Aurengabad, III. 205
Autriche, II. 297. 501
Ava, III. 223
Aveiro, II. 461
Azof, II. 180

B.

Bacaïm, III. 105
Badajoz, II. 495
Bade, II. 374
Baden, II. 375
Baden (Suisse), II. 256
Bagdad, III. 49
Baktcheseraï, II. 182
Balbeck (III. 36
Bâle, II. 257
Baliklava, II, 182
Balimbam, III. 254
Baltimore, III. 540
Bamboncк, III. 428
Banda, III. 266
Bantam, III. 250
Barbade (la), III. 606
Barbarie, III. 408
Barboude (la) île, III. 608
Barcelone, II. 492
Barcuth, II. 554
Bari, II. 610
Barra, III. 431
Bas-Rhin (cercle du) II. 292
Basse-Saxe, II. 289
Bassora, IIIt 49
Batavie, III. 254
Batavia, II. 194
Bavière (la), II. 496, 360, 362.
Bayazid, III. 23
Bayronth, III. 30
Beaumaris, II. 107
Belfast, II. 105
Beira, II. 459
Belem, II. 446
Belgrade, II. 640
Bellinzona, II. 274
Benarez, III. 158
Bender, II. 658
Bengale, III. 160
Benin, III. 448
Bennington, III. 513
Bentheim, II. 312
Bérar, III. 152
Berbiche, III. 613
Bergame, II. 539
Berghen, II. 130
Berg-op-zoom, II. 240
Berlin, II. 344
Bermudes (les), III. 601
Berne, II. 259
Berwick, II. 90
Belhléem, III. 43
Betlis, III. 20
Bialystock, II. 334
Biberach, II. 377
Bielefeld, II. 351
Bienne (Lac de), II. 248, 267
Bilbao, II. 489
Birmingham, II. 86
Biscaye (la), II. 489
Bischoffzel, II. 255
Bog (le), II. 315
Bohême, II. 309
Bois-le-Duc, II. 241

Bologne, II. 543
Bolswerd, II. 214
Bombay, III. 164, 194
Bommel, II. 221
Bonne, III. 411
Bonthaim, III. 262
Borneo, III. 249
Bornholm, II. 129
Bosnie, II. 642
Boston, III. 515
Bourgdorf, II. 261
Bourse (ou Burse), III. 14
Boyne (la), II. 103
Braga, II. 456
Bragance, II. 458
Brahmpour, III. 152
Breda, II. 241
Brégentz, III 308
Brême, II. 370
Bremgarten, II. 257
Brescia, II. 540
Breslaw, II. 548
Brésil, III. 614
Bretagne (Nouvelle), III. 618
Briel, II. 234
Brisgaw, II. 308
Brighthelmstone, II. 88
Bristol, II. 86
Brixen, II. 507
Bruck, II. 304
Brugg, II. 256
Brum, II. 515
Brunnen, II. 269
Brunswick, II. 388
Bude, II. 318
Budissin, II. 360
Buenos-Ayres, III. 615
Bukowine (la), II. 316
Bulgarie, II. 642
Buren, II. 260
Burgos, II. 489
Burlington, III. 535

C.

Cachemire, III. 99
Cadix, II. 496
Caermarthen, II. 90
Caernavon, II. 90
Caffa, II. 182
Caffrerie, III. 456
Cagliari, II. 525
Caire (le), III. 385
Calcutta, III. 163
Calédonie (Nouvelle), III. 619
Calemberg, II. 367
Calicut, III. 191
Californie, III. 568
Californie (Nouvelle). *Ibid.*
Cambaye, III. 150
Cambridge, II. 83
Caminha, II. 455
Campo-Mayor, II. 468
Canada, III. 484
Cananor, III. 191
Canaries (îles), III. 467
Candie (île de), II. 651
Canton, III. 331
Cantorbéry, II. 83, 88
Cap-Breton, III. 494
Cap de Bonne-Espérance, III. 458
Cap-Horn, III. 616
Cap-Verd (îles du), III. 429
Capo d'Istria, II. 526
Caps principaux de l'Europe, II. 10
Carinthie (la), II. 502
Carlille, II. 90
Carlowitz, II. 521
Carlskrona, II. 153
Carlsruhe, II. 375
Carlstadt, II. 522
Caroline du nord, III. 565
Caroline du sud, III. 569
Carnate, III. 176
Carniole (la), II. 505
Carrara, II. 542
Carthagène, II. 493
Carthagène (Amérique), III. 611
Casal, II. 524
Cascaës, II. 464
Caspienne (mer) III. 545
Cassel, II. 382
Castille (Vieille), II. 488

Castille (Nouvelle), II. 493
Castro-Marino, II. 471
Catalogne, II. 391
Catane, II. 611
Catégat, II. 128
Catwick, II. 247
Caucase, III. 548
Cayenne, III. 613
Célalonie, II. 619
Célèbes (îles), III. 261
Cérigo, II. 620
Ceylan (île de), III. 209
Chaco, III. 615
Chamakhi, III. 74
Chandernagor, III. 163
Charles-Town, III. 573
Chatigan, III. 163, 217
Chatterpour, III. 158
Cheribon, III. 252
Cherson, II. 180
Chester, II. 89
Chichester, II. 83, 88
Chili (le), III. 616
Chine (la), III. 320
Chioza, II. 324
Choczim, II. 637
Christiania, II. 130
Christiansand, II. 130
Cilly, II. 304
Cintra, II. 463
Circassie, III. 349
Clèves, II. 351
Clyde (la), II. 97
Cobourg, II. 387
Cochin, III. 190
Cochinchine (la), III. 229
Coïmbre, II. 461
Coire, II. 274
Colberg, II. 341
Colchester, II. 83
Côme, II. 537
Comores (îles), III. 375
Congo, III. 450
Connaught, II. 104
Connecticut, III. 522
Constance, II. 376
Constantine, III. 411
Constantinople, II. 644
Coppenhague, II. 127
Coptos, III. 390
Cordilières (les), III. 616
Cordone, II. 495
Corfou, II. 617
Cork, II. 105
Corogne (la), II. 487
Cosseir, III. 390
Côte-d'Or (la), III. 443
Courlande, II. 186
Coventry, II. 88
Cracovie, II. 316
Crapaks (Monts), II. 317
Crémone, II. 540
Crimée (la), II. 180
Croatie, II. 651
Cronenbourg, II. 128
Cronstadt, II. 180
Cuba (île), III. 601
Cuença, II. 494
Cumana, III. 611
Curaçao, III. 609
Cusco, III. 616.
Czarsko-zélo, II. 180

D.

Dalmatie, II. 326, 641
Damas, III. 39
Damiette, III. 382
Dannemarck, II. 109, 125
Dantzick, II. 336
Dannbe, (le) II. 285
Dardanelles, (détroit des) II. 645
Darfour, III. 399
Darmstadt, II. 384
Debrecsin, II. 319
Delaware, III. 543
Delft, II. 233
Delhi, III. 148
Demdée, II. 99
Démérari, III. 612
Derbent, III. 353
Désirade, (la) III. 606
Détroit de Magellan, III. 617
Dentékom, II. 220
Deventer, II. 217
Dgébail, III. 28
Diarbekir, III. 48

Diemen, (île de) III. 619
Djeddah, III. 64
Dniester, II. 315
Dockum, II. 213
Doerbourg, II. 220
Dolet-Abad, III. 206
Dominique, (la) III. 607
Domo d'Ossola, II. 537
Don, (le) II. 176
Dorchester, II. 87
Dordrecht, II. 235
Dort, II. 237
Douro, II. 452, 486
Dresde, II. 357
Drontheim, II. 230
Druses, III. 31
Dublin, II. 185
Durham, II. 89
Durlach, II. 375
Dusseldorf, II. 364

E.

Ebre, (l') II. 485
Ecosse, II. 94, 96
Edam, II. 230
Edimbourg, II. 98
Egra, II. 312
Egrippo, II. 652
Egypte, III. 375
Eimbech, II. 368
Eid Hoven, II. 241
Eisleben, II. 359
Elbe, (île d') 367
Elbe, (l') II. 284
Elbing, II. 336
Elbourg, II. 219
El-Katif, III. 57
Elseneur, II. 128
Elvas, II. 468
Embden, II. 356
Enkuisen, II. 239
Ens, II. 303
Erivan, III. 73
Esclavonie, II. 320, 641
Escurial, (l') II. 493
Esneh, III. 394
Esouan, III. 392
Espagne, (l') II. 485
Esseck, II. 320
Esséquibo, III. 612
Essex, II. 83
Esslingen, II. 380
Este, II. 324
Estramadure, II. 462, 494
Estremoz, II. 467
Etats-Unis, III. 496
Etna, (Mont) II. 610
Etrurie, II. 560
Euphrate, III. 5
Europe; son étendue, II. 2
(Divis. géograph. de l'Europe.) 12
Evora, II. 467
Exeter, II. 87

F.

Faenza, II. 544
Falmouth, II. 87
Falster, II. 128
Fer, (île de) III. 469
Feroé, (île) II. 114, 132
Ferrare, II. 543
Ferrol, (le) II. 487
Fez, III. 414
Fezzan, III. 405
Fionie, II. 127
Flessingue, II. 244
Fleuves et Rivières principales de l'Europe, II. 11
Florence, II. 566
Floride, (la) III. 577
Formose, (île de) III. 333
Forth, (la) II. 97
Francfort, (sur l'Oder), II. 345
Francouie. II. 294
Franeker, II. 214
Frascati, II. 600
Frauenseld, II. 255
Frederiksbourg, II. 128
Freyberg, II. 358
Fribourg, II. 262
Fribourg, (Brisgaw) II. 309
Friderikshall, II. 131
Friderickstadt, II. 131
Frioul, II. 506, 522

G.

Galice, (la) II. 487
Galles, (Principauté de) II. 84
Gallicie, II. 514
Galway, II. 105
Gambie, (la) III. 429
Gangapatnam, III. 177
Gange, III. 4, 106
Gaze, III. 43
Gengenbach, II. 377
Gênes, II. 551, 553
Genève, (lac de) II. 248
Georgie; III. 355
Georgie (Amérique) III. 575
Gibel, (Mont) II. 610
Gibraltar, II. 496
Gilolo, III. 266
Girgé, III. 389
Glaris, II. 270
Glascow, II. 98
Glocester, II. 83, 88
Guesne, II. 338
Goes, II. 254
Gœrlitz, II. 560
Gœttingue, II. 558
Golconde, III. 208
Golfe de Venise, II. 613
Gondar, III. 400
Gorcum, II. 235
Gorée, (île) III. 429
Goricie, II. 505
Gotha, II. 386
Gothembourg, II. 155
Gothland, II. 154
Goualyour, III. 149
Gouda, II. 237
Goudelour, III. 183
Gradiser, II. 505
Grand-St.-Bernard, II. 247
Grande-Bretagne. 11, 13
(Division de la) 15
Gratz, II. 303
Grèce, (la) II. 11, 645
Grenade, II. 496, 497
Grenade, (Amérique) III. 612
Grenade, (île de la) III. 608
Grisons, (les) II. 273
Groenland, II. 116
Groningue, II. 211
Grubenhagen, II. 338
Gruyères, II. 265
Guadalaxara, II. 494
Guadalquivir, II. 486
Guadeloupe, (la) III. 606
Guadiana, (la) II. 452, 486
Guastalla, II. 550
Guatimala, III. 600
Guben, II. 560
Guernesey, II. 108
Guinée, III. 436
Gustrow, II. 589
Guyane, (la) III. 612

H.

Haderwick, II. 219
Hainan, (île) III. 533
Halberstadt, II. 546
Hall, (Souabe) II. 380
Halle, II. 346
Hambourg, II. 290
Hanau, II. 283
Hanovre, II. 365, 367
Harlem, II. 252
Harlingen, II. 214
Hartford, III. 525
Hattem, II. 219
Haut-Rhin, (Cercle du) II. 293
Haute-Saxe, II. 291
Havane, (la) III. 601
Hébrides, (Nouvelles) III. 619
Hébron, III. 44
Hécla, (Mont) II. 132
Heidelberg, II. 376
Heilbronn, II. 381
Hellespont, II. 645
Helvoet-Sluys, II. 238
Henneberg, II. 359
Herculanum, II. 609
Hereford, II. 88
Hermanstadt, II. 510

Hertford, II. 83
Hesse-Cassel, II. 381
Hollande, II. 194, 225
Hollande, (Nouvelle) III. 618
Homburg, II. 384
Hongrie, II. 316
Horeb, III. 65
Horn, II. 229
Hottentots, III. 456
Hoya, II. 369
Hudson, III. 529
Hull, II. 89

I.

Iassi, II. 637
Iéna, II. 385
Ilantz, II. 274
Illyrie, II. 520
Immirette, II. 353
Indonstan, III. 102
Indus, (*ou* Sind), III. 4, 106
Ingolstadt, II. 365
Inspruck, II. 307
Interlapen, II. 261
Iolo, (île) III. 289
Irkoutsk, III. 364
Irlande, II. 102
Islande, II. 114, 131
Ile-de-France, III. 475
Iles-des-Amis, III. 620
Ispahan, III. 72
Istrie, II. 525
Italie, II, 514
Ivica, (île) II. 498
Iverdun, II. 266

J.

Jaen, II. 495
Jamaïque, III. 602
Japon (îles du) III. 294
Java, (île) III. 250
Jenikalé, II. 182
Jersey, (île de) II. 108
Jérusalem, III. 42
Judenbourg, II. 304
Jnra, II. 247
Jutland, II. 125

K.

Kachan, III. 72
Kalmandou, III. 157
Kalmonks, III. 337
Kamstchatka, III. 367
Kandahar, III. 101
Kempen, II. 216
Kéné, III. 390
Kentukey, III. 583
Kilkenny, II. 106
Klagenfurth, II. 304
Kœnigsberg, II. 131, 534
Kronstadt, II. 320
Kustrin, II. 342
Kutaieh, III. 14

L.

Labrador, (le) III. 493
Lacalle, III. 409
Lac de Cosme, II. 615
Lac de Garde, II. 515
Lac-Majeur, II. 515, 529
Ladoga, II. 175
Lagos, II. 470
Lahaye, II. 235
Lahor, III. 137
Lalande, II. 128
Lamego, II. 460
Lampeduse, (île) II. 611
Lancaster, II. 89
Laponie, (la) II. 154

Laquedives, (îles) III. 215
Larrache, III. 414
Larrous, (îles des) III. 293
Lassa, III. 343
Latakié, III. 28
Lauenbourg, II. 371
Lauffenbourg, II. 257
Laupen, II. 261
Lausanne, II. 264
Leeds, II. 89
Leicester, II. 83
Leinster, II. 104
Leipsick, II. 357
Lemia, II. 462
Leith, (port) II. 98
Léman, (lac) II. 248; 263
Lemberg, II. 316
Lentzbourg, II. 257
Léoben, II. 304
Léon, (roy. de) II. 487, 488
Lépante, II. 650
Leuch, II. 276
Lewarde, II. 213
Lewes, II. 88
Leybach, II. 305
Leyde, II. 252
Liban, (Mont) III. 22
Lima, III. 616
Limerick, II. 105
Lincoln, II. 83, 89
Lingen, II. 371
Lintz, II. 303
Lipari, (îles) II. 611
Lisbonne, II. 464
Liverpool, II. 86
Livourne, II. 567
Loango, III. 453
Lodi, II. 540
Londres, II. 85
Lorette, II. 598
Louisiane (la), III. 594
Lubeck, II. 290
Lucayes, (îles) III. 601
Lucerne, (lac de) II. 248, 267
Lucon, (île de) III. 284
Lucques, II. 568
Ludwinsbourg, II. 379
Lunébourg, II. 369
Lusace, II. 359

M.

Macao, III. 331
Macassar, III. 262
Madagascar (île), III. 472
Madère, III. 465
Madras, III. 177
Madrid, II. 493
Maduré, III. 187
Mafra, II. 465
Magdebourg, II. 346
Mahé, III. 476
Main (Etat de), III. 304
Maïssour, III. 193
Majorque (île), II. 498
Malaca, III. 237
Malaga, II. 497
Maldives (îles), III. 216
Malte (île de), II. 611
Manchester, II. 86
Manfredonia, II. 609
Mangalor, III. 192
Manheim, II. 376
Manille, III. 282
Mann (île), II. 106
Mansfeld, II. 359
Mantchéoux, III. 339
Mantoue, II. 530, 541
Maysond-Abad, III. 162
Marbattes (les), III. 144
Marais Pontins, II. 599
Marbourg, II. 383
Marche électorale, II. 342
Marche (Vieille), II. 345
Marche (Nouvelle), II. 341
Marengo, II. 524
Marguerite (la), île, III. 609
Mariannes (îles), III. 293
Marie-Galante (île), III. 607
Marienbourg, II. 336
Marienwerder, II. 336
Marignan, II. 539
Maroc, III. 413, 415
Martinach, II. 276

Martinique (la), III. 607
Maryland, III. 537
Mascate, III. 56
Massachussets, III. 514
Mataram, III. 252
Ménco, III. 320
Mecklembourg, II. 389
Mecque (la), III. 59
Medenblick, II. 229
Médine, III. 61
Meinengen, II. 387
Meissen, II. 357
Memel, II. 333
Mer Adriatique, II. 615
Mers de l'Enrope, II. 8
Messine, II. 611
Meuse, II. 203
Mexique (Nouveau), III. 598
Mexique, 600
Middelbonrg, II. 244
Milan, II. 528, 538
Milo (île de), II. 651
Mindanao (île), III. 286
Minden, II. 351
Mingrelie, III. 357
Minho (le), II. 452, 486
Minorque (île), II. 498
Miqnenez, III. 414
Miranda, II. 458
Misitra, II. 651
Misnie, II. 357
Mississipi, III. 483, 596
Modène, II 532, 544
Mogodor, III. 414
Mohka, III. 54
Moldavie, II, 636
Moluques (îles), III. 261
Moncao, II. 455
Mone, II. 129
Monmouth, II. 83
Monnikendam, II. 230
Montérat (île), III. 606
Montagnes (hautes) de l'Europe, II. 7
Montfort, II. 225
Montréal, III. 392
Morat, II. 262
Moravie, II. 312
Morée (la), II. 650
Morges, II. 265
Mozambique, III. 462
Moscou, II. 179
Mosul, III. 48
Moudon, II. 265
Moultan, III. 139
Mnnich, II. 365
Munster, II. 105
Murcie, II. 492
Muyden, II. 235

N.

Naarden, II. 235
Nagasaki, III. 313
Nanking, III. 531
Nantucket, III. 517
Naples, II. 600, 608
Naplouse, III. 41
Natolie, III. 13
Navarre, II. 490
Naxkow, II. 128
Naxos, II. 652
Nazareth, III. 34
Negapatnam, III. 185
Neufchâtel (lac de), II. 248, 216
Nenstadt, II. 358
Newa, II. 178
Newcastle, II. 90
New-Hampshire, III. 506
New-Haven, III. 525
New-Jersey. 534
Neukirch, II. 254
New-London, III. 523
Newport, II. 105
Newport, III. 521
Niagara, (Cascade de), III. 489
Nicée, III. 16
Nicomédie, III. 16
Nicoping, II. 128
Nienbonrg, II. 390
Niger (le), III. 434
Nil (le), III. 375
Nimègue, II. 221
Niorkoping, II. 168
Novare, II. 537
Novogorod, II, 180

Norfolck, II. 83
Northampton, II. 83
Norwége, II. 129
Norwich, II. 83
Nouvelle-Écosse, III. 495
Nouvelle-Orléans (la), III. 595
Nubie, III. 399
Nyon, II. 265

O.

Oby, III. 3
Ocana, II. 494
Oczakoff, II. 638
Odensée, II. 128
Oder (l'), II. 285
Offenbourg, II. 576
Ohenstein, II. 573
Olivença, II. 468
Olmutz, II. 313
Oman, III. 55
Onéga, II. 175
Orbe, II. 275
Orcades (îles), II. 101
Orénoque (province d'), III. 612
Orixa, III. 165
Ormuz, III. 79
Ortenau, II. 309
Orviette, II. 598
Osnabruck, II. 575
Osterode, II. 569
Otrante, II. 610
Oudéiponr, III. 142
Ourique, II. 469
Oviédo, II. 488
Oxford, II. 85

P.

Papoue, II. 524
Palatinat, II. 260
Palencia, II. 488
Palerme, II. 610
Palestine, III. 44
Paliacate, III. 177
Palmyre, III. 40
Pampelune, II. 490
Panama (Isthme de), III. 610
Papoux (Terre des), III. 618
Paraguay, III. 615
Parme, II. 645, 550
Paros, II. 522
Patagons, III. 615
Patnah, III. 159
Pavie, II. 538
Pégu, III. 225
Pekin, III. 550
Pembroke, II. 90
Peoamacor, II. 460
Pensacola, III. 597
Pensylvanie, III. 545
Pérou (le), III. 616
Pérouse, II. 598
Perse (la), III. 69
Perth, II. 99
Perth-Amboy, III. 535
Pesth, II. 318
Pétersboorg, II. 176
Peterwaradin, II. 321
Philadelphie, III. 547
Philippines (îles), III. 294
Piémont, II. 522
Pilaw, II. 333
Piombino, II. 567
Pise, II. 567
Plaisance, II. 550
Plauen, II. 358
Plock, II. 334
Pô (le), II. 514
Pola, II. 326
Pologne, II. 457
Poméranie Prussienne, II. 339
Poméranie Suédoise, II. 590
Pondichéry, III. 179
Ponte de Lima, II. 452
Portalegre, II. 467
Portendic, III. 424
Portland, III. 505
Port-Mahon, II. 498
Porto, II. 456
Porto-Belo, III. 610
Porto-Rico, III. 604
Portsmouth, II. 88

Portsmouth (Amérique), III. 507
Portugal, II. 451
Posen, II. 338
Potosi, III. 616
Potzdam, II. 344
Pounah, III. 150
Prague, II. 312
Presbourg, II. 319
Presqu'îles de l'Europe, II. 9
Providence (île), III. 601
Provinces-Unies, II. 194, 207
Prusse, II. 329
Pruth, II. 315
Pultava, II. 180
Purmerend, II. 229

Q.

Qazayn, III. 72
Quebec, III. 492
Querfurt, II. 359
Quito, III. 616

R.

Rama, III. 45
Rampour, III. 157
Rastadt, II. 375
Ratisboune, II. 296, 365
Raveune, II. 544
Reggio, II. 542
Répub. Batave, II. 194, 208, 210
République Italienne, II. 534
Réunion; (île de la) III. 474
Revel, II. 180
Rheneu, II. 22
Rhin, II. 203, 247
Rhinfeld, II. 257
Rhode-Island, III. 519
Rhône, II. 247
Richmout, III. 559
Riga, II. 180
Rimini, II. 544
Ripen, II. 126
Riswick, II. 233
Romanie, II. 643
Rome, II. 600
Ronne, II. 129
Rosette, III. 382
Rostock, II. 590
Rothweil, II. 589
Rotterdam, II. 234
Rovérédo, II. 508
Rugen, (île.) II. 155
Russ, II. 247
Russie, II. 161, 174
Russie Asiatique, III. 343

S.

Safad, III. 55
Salfié, III. 414
Sahhara (Désert de), III. 419
Salamanque, II. 488
Salcete, III. 195
Salé, III. 414
Salem, III. 516
Salerne, II. 609
Salisbury, II. 87
Salona, II. 526
Salonique, II. 648
Samar, III. 288
Sambouangan, III. 287
Samercande, III. 336
Samoyèdes, III. 362
Sandwich (îles), III. 619
Saint-Auder, II. 489
Saint-Barthelemi (île), III. 605
Saint-Christophe (île), III. 606
Saint-Domingue, III. 603
Saint-Eustache (île), III. 605
Saint-Gall, II. 271

Saint-George (canal de) , II. 81
Saint-Gothard , II. 246
Saint-Ildéfonse , II. 489
Saint-Jacques de Compostelle, II. 487
Saint-Jago , II. *ibid*
Saint-Laurent (fleuve) , III, 485, 482
Saint-Marin , II. 559
Saint-Vincent (île) , III. 608
Sainte-Hélène (île) , III. 471
Sainte-Lucie , III. 608
Sainte-Maure , II. 618
San-Salvador , III. 615
Santa-fé-de-Bogota , III. 612
Santarem , II. 463
Santorin (île de) , II. 651
Saragoce , II. 491
Sardaigne (île) , II. 525
Sark , II. 108
Savannah , III. 578
Savoie , II. 522
Savone , II. 555
Saxe (la), II. 555
Scalholt , II. 132
Scandinavie , II. 109
Schafhouse , II. 252
Scheffield , II. 87
Scheringam , III. 186
Schetland (îles) , II, 99 , 101
Schiedam , II. 234
Schoon-Hoven , II. 234
Schweidnitz , II. 349
Schwerin , II. 389
Schwitz , II. 209
Scutari , III. 16
Séchelles (îles) , III. 476
Seeland , II. 127
Seide , III. 52
Semlin , II. 521
Sénégal (le), III. 422
Sept-Isles (République des) , II. 617
Seraï , III. 76
Séhrind , III. 159
Seriugapatnam , III. 194
Servie , II. 540
Setuval , II. 615
Sevastopol , II. 182
Severn (la), II. 84
Séville , II. 496
Shannon (rivière) , II. 103
Siam , III. 223
Sibérie , III. 360
Sicile (la) , II. 610
Sierra-Leone , III. 435
Silésie , II. 547
Sienne , II. 567
Silésie-Autrichienne , II. 313
Silves , II. 470
Sinaï , III. 63
Sinope , III. 16
Sion , II. 276
Sleswick , II. 126
Smalcade , II. 383
Smolensko , II. 180
Smyrne , III. 17
Socotora , III. 476
Solenre , II. 258
Sonderhonrg , II. 128
Sorlingnes (îles) , II. 107
Souahe , II. 295
Sour , III. 52
Southampton , II. 84
Spalatro , II. 526
Spielberg , II. 372
Spolette , II. 598
Stade , II. 371
Stafford , II. 83
Stants , II. 268
Stargard , II. 540
Staveren , II. 214
Stetin , II. 340
Stockholm , II. 152
Stralsund , II. 153, 391
Stutgard , II. 379
Styrie , II. 303
Suède , II. 135 , 151.
Suisse (la) , II. 246
Sumatra , III. 244
Sund (détroit du) , II. 128
Surate , III. 200
Surinam , III. 615
Suse , II. 525
Suse , III. 77
Syonah , III. 401
Syrie , III. 21
Syrmie , II. 320

T.

Tabago, III. 608
Tage (le), II. 452, 486
Tamise (la), II. 81
Tanger, III. 414
Tanjaour, III. 184
Tartarie-Indépendante, III. 354
Tauris, III. 73
Tavira, II. 471
Técklenbourg, II. 351
Téflis, III. 359
Temeswar, II. 319
Ténériffe (île), III. 467
Tennessée, III. 588
Ternate. III. 266
Terre-de-Feu, III. 617
Terre-Neuve (Banc de), III. 494, 495
Teschen, II. 314
Tessin, II. 274
Tétonan, III. 414
Texel, II. 228
Thabor, III. 35
Thasos, II. 653
Théaki, II. 620
Thèbes, III. 591
Thibet, III. 340
Thiel, II. 221
Tholen, II. 243
Thorn, II. 556
Thun, II. 261
Thuringe (la), II. 356
Tibériade, III. 55
Tibre (le), II. 515
Tigre (le), III. 5
Timor (île de), III. 273
Tinevelly, III. 187
Tivoli, II. 600
Tobolsk, III. 561
Tolède, II. 494
Tonquin (le), III. 228
Toscane, II. 560
Tranquebar, III. 183
Transylvanie, II. 319
Travancor, III. 189
Trébizonde, III. 15
Tremesen, III. 411
Trente, II. 307
Trenton, III. 533
Trévise, II. 327
Trichcuapaly, III. 186
Trieste, II. 306
Trinité (la), III. 509
Tripoli (Afrique), III, 408
Tripoli (Istrie), III. 27
Tubingen, II. 379
Tucuman (le), III. 615
Tunis, III. 409
Turgovie, II. 255
Turin, II. 523
Turquie d'Europe, II. 622, 634
Turquie d'Asie, III. 11
Tyrol, II. 307

U.

Uberlingen, II. 307
Udine, II. 325
Ulster, II. 104
Underwald, II. 268
Untersewen, II. 261
Upsal, II. 152
Uranibourg, II. 129
Urbin, II. 598
Uri, II. 270
Utrecht, II. 225

V.

Valachie, (la) II. 639
Valais, (le) II. 275
Valence, II. 492
Valladolid, II. 488
Vallée de Tempé, II. 649
Vallengin, II. 267
Vaud, II. 253
Véneznéla, III. 610
Venise, II, 322, 323, 554
Verceil, II. 523

Vermont, III. 511
Vérone, II. 324, 541
Vésuve, (Mont) II. 609
Vevay, II. 264
Viana, II. 455
Vianen, II. 225
Vitence, II. 325
Vienne, II. 302
Vigo, II. 487
Villach, II. 305
Villa-Real, II. 458
Villavicosa, II, 468
Villeneuve, II. 263
Vilmington, III. 541
Virginie, III. 553
Visapour, III. 150
Viterbe, II. 558
Vittemberg, II. 356
Voigtgland, II. 358
Volga, II. 175
Voralberg, II. 308
Vosges, II. 247
Würtemberg, II. 377

W.

Wageningen, II. 219
Walkeren, (île) II. 244
Wallenstadt, (lac de) II. 248, 272
Waradin, II. 321
Warsovie, II. 338
Warwick, II. 83
Washington, III. 540
Waterford, II. 106
Werden, II. 371
Weser, (le) II. 284, 302
Westernes, (îles) II. 99, 101
Weymar, II. 385
Wiborg, II. 126
Wibourg, II. 180
Wight, (île) II. 107
Williamsbourg, III. 560
Winchester, II. 87
Windsor, II. 81
Winterthour, II. 255
Wismar, II. 391
Wistule, II. 315
Wolfenbutel, II. 388
Worcester, II. 83, 88

Y.

Yaffa, III. 43
Yarmouth, II. 89
Ydsa, II. 305
Yémen, III. 53
Yorck, II. 85
Yrag-Araby, III. 49

Z.

Zamora, II. 488
Zanguebar, III. 462
Zante, II. 620
Zara, II. 326
Zélande, (nouvelle) III. 619
Zell, II. 369
Zirikzée, II. 243
Zoffingen, II. 257
Zug, II. 269
Zuiderzée, II. 228
Zullichaw, II. 312
Zurich, (lac de) II. 248, 254
Zutphen, II. 220
Zwol, II. 216

Fin de la Table des second et troisième Volumes.

Fautes à corriger dans le second volume.

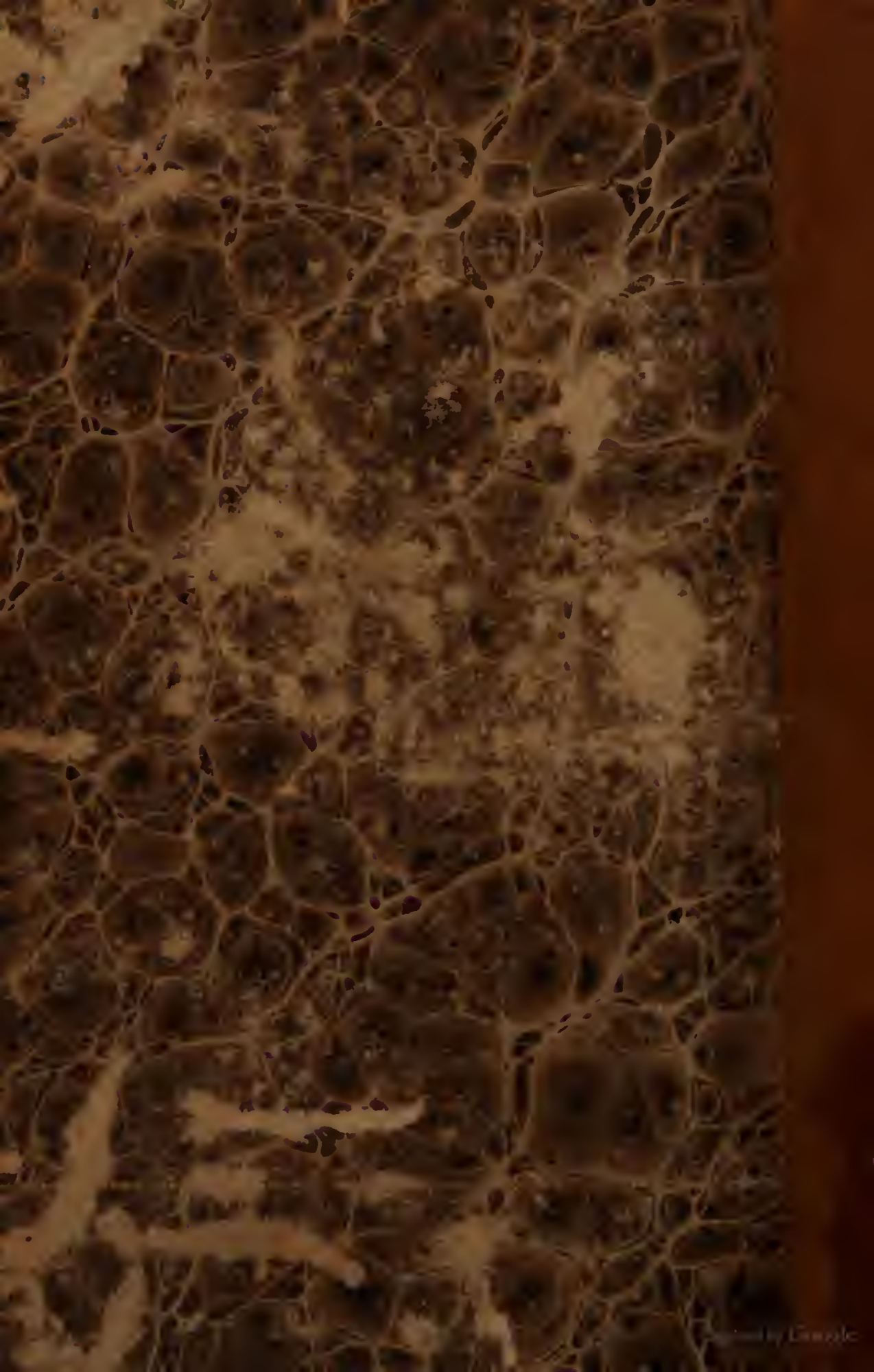
PAGE 6, avant-dernière ligne. *La mer Noire, et de l'Archipel;* lisez : la *mer Noire et l'Archipel.*
8, avant-dernière ligne. *Et forment entre l'Europe et l'Asie;* lisez : *Entre l'Europe et l'Asie.*
9, lig. 4. *Asof, prononcez Asow;* lis. : *Asow, prononcez Asof.*
13, ligne dernière. *Le germinal;* lisez : *le 7 germinal.*
24, ligne 2. *Centanie;* lisez : *Centaine.*
32, l. 4. *Edouard II;* lisez : *Edouard III.*
33, quatrième ligne. 625, lisez : 1649.
18. 1717; lisez : 1727.
47. *Comté de Saint-Paul;* lisez : *Comté de Saint-Pol.*
50, ligne 22. *Edouard VI;* lisez : *Edouard IV.*
51, ligne 30. 830 *ans;* lisez : 330.
52, l. 7. *Fille d'Edouard VI;* lisez : *Edouard IV.*
53, ligne 31. *Catherine Paru;* lisez : *Catherine Parr.*
55, ligne 7. *Qui jugerait;* lisez : qu'*il jugerait.*
57, dernière ligne. *Du fils aîné;* lisez : *De la fille aînée.*
59, ligne 13. *Land;* lisez : *Laud.*
61, ligne 28. 1648; lisez : 1649.
67, ligne dernière. *Le duc de Cambridge;* lisez : *l'Electeur d'Hanovre.*
69, ligne 28. 1717; lisez : 1727.
78, ligne 4. 1801; lisez : 1802.
119, ligne 4. 1703; lisez : 1730.
123, ligne 22. 1669; lisez : 1699.
124, *idem*, troisième ligne.
137. Après 1751. *Adolphe Frédéric II;* lisez : 1771. *Gustave III.*
139, ligne 3. *Magus;* lisez : *Magnus.*
153, ligne 13. *Albo;* lisez *Abo.*
147, ligne 6. *De la Suisse et de la Pologne;* lisez : *De la Turquie et de la Pologne.*
185, ligne 5. *Mer Noire;* lisez : *Mer Caspienne.*
260. *Lac de Brienne;* lisez : *Lac de Bienne.*
270. *Alforf;* lisez : *Altorf.*
299, ligne 22. 1509; lisez : 1519.
300, ligne 31. *Moldavie;* lisez : *Moravie.*
309, ligne dernière. *Et renferme une;* lisez : *et une.*
310, ligne 11. *Le Moldan ou Muldan* : lisez : *Moldan ou Muldaw.*
316, ligne 22. *Bukownie;* lisez : *Bukowine.*
325, ligne 15. *Bassario;* lisez : *Bassuno.*
16. 101000 *habitans;* lisez : 10000.
362, ligne 11. 2563; lisez : 1563.
30. 1693; lisez : 1673.
366, ligne quatrième. *Joseph I.er*; lisez : *Léopold.*

Page 425, ligne 28. 1715 ; lisez : 1705.
428, ligne 10. *Né en* 1780 ; lisez : 1708.
463. *A la lime ;* lisez : *A la lune.*
510, avant-dernière ligne. 1420 ; lisez : 1492.
519, ligne 26. 1547 ; lisez : 1557.
401, ligne dernière. *En tira ;* lisez : *En tirèrent.*
502, ligne 26. 1580 ; lisez : 1589.
524, ligne 21. *Clément VII ;* lisez : *Grégoire VII.*
594, ligne 12. *Innocent XIII ;* lisez : *Innocent XII.*
Idem, ligne 22. *Mais il a montré ;* lisez : *Elle a montré.*
614, ligne 10. *Aneille ;* lisez : *Oneille.*
611, ligne 13. *Malais ;* lisez : *Maltais.*
474, ligne 28. 1683 ; lisez : 1663.
566, ligne première. *François II ;* lisez : *lui succèda.*
565, avant-dernière ligne. 1789 ; lisez : 1790.
512, ligne 16. 1718 ; lisez : 1713.

Fautes à corriger dans le troisième volume.

Page 63, ligne 24. *Coutel ;* lisez : *Conté.*
329, ligne 29. 1769 ; lisez : 1796.
387, ligne 20. *Sphix ;* lisez : *Sphinx.*
480, ligne 20. *Amérique vespace ;* lisez : *Amérique vespuce.*
530, ligne première. *Otario ;* lisez : *Ontario.*
541, ligne 3. *Fille de Henri II ;* lisez : *Fille de Henri IV.*
606, ligne 4, dans quelques exemplaires. *La Barbade ;* lisez *la Barboude.*
609, ligne 4. *La Trinité aux Espagnols ;* lisez : *Cédée aux Anglais par le traité d'Amiens.*
612, ligne dernière. *Esséquébo ;* lisez : *Esséquibo.*
613, ligne 13. *San-Salvator ;* lisez : *San-Salvador.*

FIN.

606218

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI